This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,238,476

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LVI

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

BRUGES. — IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE

DEC 1 1922

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome LVI. — Numéro 129

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

Octobre 1922

SOMMAIRE

Frederick Courtney TARR. — Prepositional Complementary Clauses in Spanish, With special Reference to the Works of Pérez Galdós 1

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

gen.
Terq.

REVUE HISPANIQUE

Numéro 129

OCTOBRE 1922

REVUE HISPANIQUE

SOMMAIRE

Frederick Courtney TARR. — Prepositional Complementary Clauses in Spanish, With special Reference to the Works of Pérez Galdós 1

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

REVUE HISPANIQUE

Numéro 129

OCTOBRE 1922

REVUE HISPANIQUE

PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES IN SPANISH WITH SPECIAL REFERENCE TO THE WORKS OF PÉREZ GALDÓS

TABLE OF CONTENTS

INTRODUCTION

1. The Spanish Complementary Construction 5
2. Complements : Direct and Prepositional 6
3. Prepositional Complements and Prepositional Supplements . . 8
4. Previous Discussions of the Prepositional Complementary Clause in Modern Spanish 12
5. Purpose and Scope of the Present Study 16
6. Basis and Method of Treatment 17
7. Arrangement of Material 18

PART I : THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE IN THE NOVELS OF BENITO PÉREZ GALDÓS 19

CHAPTER I : PRELIMINARY REMARKS 19

1. Prepositions that Introduce Complementary Clauses 19
2. The Direct Complementary Clause Used after Governing Elements that Require Prepositional Noun or Infinitive Complements 21
3. The Prepositional Supplementary Clause Used after Governing Elements that Normally Take Prepositional Complements . . 22
4. The Complementary Clause Modified by the Definite Article. 23

CHAPTER II: INTRINSIC COMPLEMENTS. 25

I. More Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation by the Meaning of the Governing Element than by that of the Preposition 28
A. Determinative Complementary Clauses 28
1. The Governing Element is an Abstract Noun. 32
a. Modified by an Article 32
1). Not Forming Part of a Verb or Prepositional Phrase 32
2). Forming Part of a Verb Phrase 38
3). Forming Part of a Prepositional Phrase 38
b. Unmodified by an Article 39
1). Forming Part of a Verb Phrase 41
2). Forming Part of a Prepositional Phrase 43
2. The Governing Element is a Demonstrative Pronoun. . . 44
a. Having a Specific Antecedent 45
b. Without a Specific Antecedent 45
B. Objective-Genitive Clauses 47
1. The Governing Element is a Noun 48
a. *De* Introduces the Clause 48
b. *A* Introduces the Clause 50
2. The Governing Element is an Adjective 52
a. *De* Introduces the Clause 52
C. Relative-Object Clauses 53
1. The Relative Object Represents the Original Value of 57
the Prepositional Relation 57
a. *De* Introduces the Clause . . . . . .
2. The Relative Object Represents a Development from a Relation Originally More Concretely Prepositional in Value 64
a. *De* Introduces the Clause 64
1). After Expressions of Emotion 64
2). After Expressions of Accusing, Thanking, etc. . . 68
b. *A* Introduces the Clause 69
c. *En* Introduces the Clause 72
d. *Con* Introduces the Clause 74

II. Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation to a Relatively Equal Extent by the Meaning of Both the Governing Element and the Preposition 76
a. *De* Introduces the Clause 79
b. *A* Introduces the Clause 80
c. *En* Introduces the Clause 86
d. *Con* Introduces the Clause 88
e. *Por* Introduces the Clause 89

CHAPTER III : EXTRINSIC COMPLEMENTS 93

a. *De* Introduces the Clause 94
b. *A* Introduces the Clause 95
c. *En* Introduces the Clause 96
d. *Con* Introduces the Clause 97
e. *Sobre* Introduces the Clause 98

CHAPTER IV : ANALOGICAL FORMATIONS IN ADVERB CLAUSES 99

PART II : THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE AND RELATED CONSTRUCTIONS PREVIOUS TO GALDÓS . 103

SECTION I : THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE AND RELATED CONSTRUCTIONS IN THE PERIOD PRIOR TO CERVANTES 109

CHAPTER I : PRELIMINARY REMARKS 109

CHAPTER II : INTRINSIC COMPLEMENTS 129

I. More Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation by the Meaning of the Governing Element than by that of the Preposition 129
A. Determinative Complementary Clauses 129
B. Objective-Genitive Clauses 133
C. Relative-Object Clauses 134

II. Equal Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation by the Meaning Both of the Governing Element and the Preposition 141

CHAPTER II : EXTRINSIC COMPLEMENTS 155

CHAPTER III : ANALOGICAL FORMATIONS 168

CHAPTER IV : SUPPLEMENTARY CLAUSES INTRODUCED BY PREPOSITIONS THAT IN MODERN SPANISH USUALLY INTRODUCE ONLY COMPLEMENTARY CLAUSES . . . 172

SECTION II: THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE AND RELATED CONSTRUCTIONS IN THE «DON QUIJOTE» 181

CHAPTER I: PRELIMINARY REMARKS 181

CHAPTER II: INTRINSIC COMPLEMENTS 186

I. More Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation by the Meaning of the Governing Element than by that of the Preposition 186
A. Determinative Complementary Clauses 187
B. Objective-Genitive Clauses 197
C. Relative-Object Clauses 201

II. Equal Light is thrown upon the Nature of the Complementary Relation by the Meaning Both of the Governing Element and of the Preposition 218

CHAPTER III: EXTRINSIC COMPLEMENTS 232

CHAPTER IV: ANALOGICAL FORMATIONS 236

CHAPTER V: SUPPLEMENTARY CLAUSES INTRODUCED BY PREPOSITIONS THAT NORMALLY INTRODUCE COMPLEMENTARY CLAUSES 247

CONCLUSIONS 250

INTRODUCTION

1. THE SPANISH COMPLEMENTARY CONSTRUCTION. In Spanish, every verb, verb phrase, adjective, or noun requiring a preposition as a link to its noun complement retains the preposition when the noun complement is replaced by a clause. This uniform retention of the preposition before a complementary clause occurs also in Portuguese and differentiates the Iberian territory from the rest of the Romance domain[1]. Cf. the following illustrative examples :
Me alegro de su buen éxito — *de que* haya tenido buen éxito; *él se opone a* mi proyecto — *a que* lo haga; *convienen en* hacerlo — *en que* es necesario hacerlo; *contamos con* su apoyo — *con que* nos ayude; él estaba *enterado del* asunto — *de que* su padre ya había muerto; yo estoy *deseoso de* llegar a tiempo — *de que* mi amigo llegue a tiempo; no *tengo miedo a* la muerte — *a que* venga la muerte; tengo la *esperanza de* verle — *de que* llegue muy pronto.

To illustrate the difference between the modern Spanish and two other modern languages of the analytic type, cf. the following sentences. French : *Je suis sûr que* nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué; le hasard avait écarté *la possibilité que* cela fût; je vais *veiller à ce qu'*on ne vienne pas vous déranger. *English* : *I am glad that* you came so early; *the fear that* his father was dying caused him to leave so suddenly; *he is opposed to* my going; his sudden departure *was due to the fact that* he had just received an urgent message from home. — From the

[1] No attempt will be made in this study to present the Portuguese usage. Cf. Reinhardstöttner, *Gr.*, § 270,γ, ε; Diez, *Gr.*, pp. 1009, 1010; Mätzner, *Synt.*, §§ 322, 390, 395. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 581 by an oversight limits the construction to the Spanish.

above examples it is evident that, in contrast to the uniform treatment in Spanish, the French shows two varieties and the English even more.

A similar situation is met with in the treatment of direct complements [1].

Contrast the following sentences: Spanish: Me *prometió el dinero* — *ayudarme* — *que* su hermano me ayudaría. French: *Il m'a promis l'argent* — *de* m'aider — *que* son frère m'aiderait. English: *He promised* me *the money* — *to* help me — *that* his brother would help me. Thus, in contrast to the status in other languages, in modern Spanish we find in both direct and prepositional complements, an identity of syntactical treatment between the noun, the infinitive, and the noun clause [2]. In other words, the infinitive and the noun clause are completely substantivized, as far as their construction in the sentence is concerned.

In Spanish, this uniform treatment is characteristic only of the modern speech, existing neither in the texts prior to Cervantes nor in the *Quijote* itself [3].

In the present study, however, we shall be concerned primarily with only one phase of this complementary construction, that of the prepositional complementary clause, *i.e.*, the *de que*, *a que*, *en que*, etc. clauses illustrated on p.1.

2. COMPLEMENTS; DIRECT AND INDIRECT (OR PREPOSITIONAL). In the preceding illustrative examples for the Spanish, the words *me alegro*, *él se opone*, *convienen*, *contamos*, etc. would lack full and definite signification but for the presence of the elements *de su buen éxito*, *a mi proyecto*, *en hacerlo*, *con su apoyo*, etc. These latter elements are consequently the

[1] For definition of complement, direct and prepositional, cf. § 20.

[2] For further evidence of this uniform treatment, cf. p. 23. For sporadic exceptions in Galdós and for situation in conversational speech, cf. pp. 21-22.

[3] Cf. pp. 109, 181.

complements of the words on which they depend. A *complement*, then, may be defined as a word (or a word group forming a grammatical unit) which is syntactically dependent upon another word (or word group) and which is essential to the completion of the full and definite signification of the element upon which it depends. This latter element we shall call the *governing element*.

Complements, however, are of two types : (1) *direct*, and (2) *indirect* (or *prepositional*). A direct complement is directly dependent upon its governing element, as in the sentences : compro *una casa*, no quiero *eso*, promete *hacerlo*, dice *que vendrá*. An indirect complement is linked to its governing element by a preposition, and is composed of the preposition plus the word or word group it introduces. The elements *de su buen éxito* — *de que haya tenido buen éxito*, *a mi proyecto* — *a que lo haga* etc. are consequently indirect or prepositional complements. The prepositional complement expressed in clausal form will be called the *prepositional complementary clause* [1].

From a consideration of the above examples of both direct and prepositional complements, the following facts stand out clearly : (1) The complement is essential to the completion of the full and definite signification of its governing element. (2) The complement is always a noun or one of its equivalents (*i.e.*, noun, pronoun, infinitive, or noun clause) while the governing element may be a verb, a verb phrase, an adjective, or a noun. (3) The nature of the relation in which the comple-

[1] In modern Spanish the direct complement is, with but very few exceptions (cf. p. 21) the direct object of a transitive verb. In French and English, however, (cf. illustrative examples, p. 1) the direct complementary clause is often used after verbs, adjectives etc. which require prepositional noun and infinitive complemente; it is always used after nouns and in the locutions *de ce que*, *à ce que* etc., and *the fact that*. It is this use of the direct instead of the prepositional complementary clause that differentiates these and other languages from the modern Spanish. For the situation in Old Spanish, cf. p. 112.

ment stands to its governing element is foreshadowed by the character and meaning of the governing element itself. That is, when we say *compro*, *quiero*, *promete*, etc., or when we say *me alegro*, *él se opone*, *convienen* etc., these words themselves carry an intimation of the fact that the elements necessary to complete their full and definite signification will stand to them, in the one case, in the relation of direct object, and, in the other case, in relations represented respectively by the prepositions *de*, *a*, *en*, *con*,. etc. In other words, in complements the nature of the complementary relation is wholly or partly manifested in the incompleteness of the meaning of the governing element itself. Furthermore, in direct complements (*e.g.*, direct objects) the nature of the complementary relation is indicated solely by the meaning of the governing element (*e.g.*, a transitive verb); in prepositional complements light is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning both of the governing element and of the introductory preposition, but the exact nature of that relation is not fully indicated by either alone.

3. PREPOSITIONAL COMPLEMENTS AND PREPOSITIONAL SUPPLEMENTS. Bello says: « El anunciativo *que*... se emplea a menudo como término: « Resignado *a que* le diesen la muerte; » « Avergonzado *de que* se hubieran descubierto sus intrigas; » « Se contentó el demandante *con que* se le restituyese la hacienda sin los frutos; » « Huyó *porque* le acometieron muchos a un tiempo; » *Según que* nos elevamos sobre la superficie de la tierra, se adelgaza más y más el aire; » « Es preciso dar unidad a las diversas partes de una obra *para que* el todo salga perfecto; » etc. A la misma especie de frases... pertenecen *pues que* y *mientras que*, en las cuales *pues* y *mientras* son verdaderas preposiciones... » [1]

[1] *Gr.*, § 986.

Bello here groups together all prepositional clauses on the basis of their structural identity, but gives no evidence of differentiating from the functional standpoint between clauses introduced by *a*, *de*, and *con* and those introduced by *por*, *según*, *para*, *pues* and *mientras*. — Now while all prepositional clauses may be identical in structure and in origin, they are certainly not identical in function [1]. In point of fact, from the functional standpoint they fall into two distinct groups : (1) *prepositional complements* and (2) *prepositional supplements*. The prepositional complement we already know. It is illustrated by the first three examples of Bello and by the model sentences in the first paragraph of this Introduction. The prepositional supplement is illustrated by the remainder of the examples given by Bello. This division into complements and supplements, the reason for which will be set forth in the following paragraph, is applicable not only to noun clauses introduced by prepositions but to all prepositional elements, no matter what their form [2].

It is obvious that prepositional complementary clauses function as noun clauses introduced by prepositions, while prepositional supplementary clauses function as adverb clauses. This latter group (*i.e.*, the *por que*, *según que*, *para que*, etc. clauses) show the following characteristic features : (a) The exact nature of the relation of the dependent clause to the main

[1] The so-called adverbial conjunctions *porque*, *para que*, *sin que*, *hasta que* *según que* etc., undoubtedly arise from the extension of the use of the prepositions *por*, *para*, *sin*, *hasta*, *según* etc. before nouns and infinitives to their use before noun clauses introduced by *que*. In modern Spanish these adverbial conjunctions are still felt as prepositions governing noun clauses. Cf. the following not uncommon construction : Los fardos se apilaron sobre la vieja cubierta, colocándose en la borda palitroques y cuerdas *para* contenerlos y *que* no cayesen al mar (Blasco Ibáñez, *Flor de Mayo*, Valencia. 1916, p. 124). — The reverse construction is illustrated by : está metiendo fuego en el Ayuntamiento *para que* haya otra vez fielato y *rematarlo* él (*Doña*, *Perf.* 20, 18).

[2] Cf. p. 253, note 1.

clause is fully indicated in the meaning of the connecting preposition. (b) Both the main clause and the dependent clause have in themselves relatively complete definite signification, each having substantially the same meaning when separated from the other as when the two are placed together. (c) The preposition, since it indicates in itself the exact nature of the subordinate relation, is possessed of definite and independent content [1] and together with the contentless *que* of the noun clause forms a so-called adverbial conjunction of definite and independent meaning, i.e. *porque*, *para que*, *según que* etc. [2] (d) The mood of the dependent clause is in general determined by the meaning of the preposition (or conjunction, if you prefer)[3] not by any factor contained in the main clause. (e) Prepositional supplementary clauses are grammatically dependent upon the main clause as a whole rather than upon any specific word or group of words therein. (f) The dependent clause then, has no inevitable connection with the main clause and merely serves to express an additional, accessory, or supplementary circumstance.

On the other hand, prepositional complementary clauses show the following points of differentiation from prepositional supplementary clauses: (a) The nature of the subordinate relation is manifested in the meaning both of the governing element and of the introductory preposition, but the exact nature of that relation is not fully indicated in either alone.

---

[1] Cf. p. 11, note 1.

[2] Litten, *Über das* que anunciativo *und die Adverbien* si, cuando, como (in *Verhandlung des deutschen Wiss.-Vereins zu Santiago de Chile*, III, 1896, p. 124) would have us use the term « conjunctive adverb » instead of « adverbial conjunction ».

[3] The difference between adverbs, prepositions, and conjunctions is, as Jespersen points out (*Modern English Grammar*, I, §§ 1.33, 1.68, 1.86) based on purely formal criteria, but these words are so generally accepted and so obviously convenient that they will be retained in this study.

(b) The prepositional complementary clause possesses no specific meaning when separated from its governing element. (c) The preposition therefore does not possess definite and independent content and thus does not form with the *que* of the noun clause an adverbial conjunction of definite independent meaning, such as *porque*, *para que* etc. [1] (d) The mood of the subordinate clause is in general determined, as in all noun clauses, not by the meaning of the link-word, if there be one, but by the meaning of the governing element itself — a circumstance which affords additional proof of the fact that the meaning of the governing element throws some light upon that of its complement. (e) Furthermore, prepositional complementary clauses always have a definite governing element, *i.e.* some specific element in the main clause upon which the prepositional clause grammatically depends. (f) Finally, the governing element and the prepositional complementary clause are mutually complementary, each serving to supply the other's lack of full and definite signification. Consequently, they form together a homogeneous idea of which the prepositional element is an essential part, not a supplementary or accessory circumstance.

It is necessary to call attention to the fact that prepositional clauses are not always *que* clauses. In fact, *como*, *cuando*, and *si* clauses may be treated as noun clauses and introduced by prepositions. Such clauses may be complementary or supplementary in value [2]. Cf. the following illustrative examples : no *se dió*

[1] The preposition introducing complements may be regarded as expressing the exact nature of the complementary relation only when the complement has been joined to its governing element and when the content of the connecting preposition is strengthened and made specific by the complementary implication contained in the meaning of the governing element. Consequently the preposition in itself lacks definite and independent content, whereas in the case of supplements the preposition, not being dependent upon another element for its specific content, possesses definite and independent content.

[2] Since prepositional complementary *como*, *cuando* and *si* clauses show no essential difference from prepositional complementary *que* clauses, they will

cuenta de cómo salió [1]; *me acuerdo de cuando* era niño; guardemos este vino *para cuando* llegue mi hermano; quería *enterarme de si* lo había hecho; iré a verlo *por si* puede darme alguna aclaración [2]. — Another phase of the prepositional clause construction is illustrated by the following examples : *se informó de quién* lo hizo; no *estoy seguro de qué* traje vestía; no pudo *acordarse de cuál* de aquellos caminos había de tomar. These prepositional relative clauses will not be studied in the present work. Cfr p. 254, note 2.

4. PREVIOUS DISCUSSIONS OF THE MODERN SPANISH CONSTRUCTION. Mätzner was the first grammarian to call attention to the prepositional complementary clause in Spanish and Portuguese and to differentiate it from the usage in other Romance tongues [3]. He gives one or two examples of what he calls « der Kasussatz » in a genitive and dative relationship — *i.e.*, complementary *de que* and *a que* clauses; of « der präpositionale Nebensatz » — in which category

not be separated from the latter in the treatment in Part I. For *de como* clauses cf. pp. 61, (bis) etc.; for *de cuando* clauses, cf. p. 58 (bis), etc.; for *de si* clauses cf. pp. 61, 63, 64, etc.; for *a si* clauses, cf. p. 162. — For discussion of the supplementary *para cuando* type for the entire Romance field, cf. Tobler, *V. B.*, V, p. 12 ff. — Gessner, *Z. R. P.*, XIV, p. 57, mentions *por si* and *para si* clauses as evidence of the tendency in Spanish to have subordinate clauses governed by prepositions.

[1] I have no examples in modern Spanish of a prepositional supplementary *como* clause (*así como* and *luego como* clauses cannot logically be considered as such). For their occurrence in Old Spanish, however, cf. p. 123, 124.

[2] It is curious to note for modern English that, while genuine prepositional complementary clauses do not occur with noun clauses introduced by *that* (*in that* clauses may be regarded as always being supplementary in value). they do occur with *how*, *when*, *why*, and *whether* clauses used as noun clauses, Cf. « he talked *of how* people had injuredhim ». — Jespersen (*Growth and Structure of the English Language*, p. 83) says that this construction is probably Scandinavian in origin. — Cf. in this connection the abundant use of *en commo* and *de commo* in Old Spanish (p. 123)

[3] *Synt.*, §§ 322, 390, 391, 395, 481.

he places complementary *en que* clauses; and of « der attributive Substantivsatz » — *i.e.* complementary *de que* clauses after nouns. He makes no mention of prepositional complementary *como*, *cuando*, or *si* clauses.

Although complements possess, in very general way, the same function as do the cases in the inflected languages — the direct complement corresponding roughly to the accusative case and the prepositional complement to the other oblique cases — it is certainly carrying the analogy too far to treat the prepositional complementary clause as the « Kasussatz ». Such treatment would tend to perpetuate an artificial point of view of certain phases of Romance syntax. In addition, the fact that case endings often express adverbial (or supplementary) relations, such as cause and manner, places further difficulty in the way of such treatment. The greatest obstacle, however, is offered by the impossibility of classifying under the head of « Kasussatz » all prepositional complementary clauses. If *de que* and *a que* clauses are to be treated as « genitive » and « dative » clauses respectively, how are *en que*, *con que* and *por que* complementary clauses to be classed? All as « ablative » clauses? Or shall we go back to the ten cases of the Sanscrit to find suitable nomenclature? Diez and Foerster, as we shall see, avoid this difficulty by treating only *de que* and *a que* clauses, while Mätzner, in an effort to solve it, creates for *en que* clauses the category of « prepositional clause » which, as we have seen, would include not only those he meant it to embrace, but all clauses introduced by prepositions, whether complementary or adverbial in function.

Diez's treatment is, except in the matter of more numerous and more representative examples, in no wise superior to that of Mätzner. He adheres to the « Kasussatz » method of presentation, limiting his treatment to those clauses that stand in a genitive or dative relationship, *i.e.*, *de que* and *a que* clauses. His examples of prepositional complementary and prepositional

supplementary *como*, *cuando*, and *si* clauses are, on the other hand, quite representative [1]. Foerster closely follows Diez. His treatment of prepositional complementary and prepositional supplementary *como*, *cuando*, and *si* clauses is even more detailed and more satisfactory than that of Diez [2]. Wiggers' treatment, while very summary, shows wider scope; he cites an example of a *con que* clause in addition to those with *de que* and *a que* and mentions the possibility of other prepositions being used in this manner. He gives one example each of a *de si* and a *por si* clause but does not mention the occurence of *como* and *cuando* clauses introduced by prepositions [3]. Although in one case he refers to complementary *de que* clauses after nouns as standing in a genitive relation to their governing element, he does not adhere strictly to the « Kasussatz » method of treatment, and on the whole, seems to view the construction simply as the « präpositionale Nebensatz ». This latter position is the one definititely taken by Bello, who, as we have seen, groups under this one head all subordinate clauses introduced by prepositions — a method of treatment which, while correct from the structural and generic standpoint, fails to take into account those functional distinctions which his German predecessors felt but did not make entirely clear. He also mentions and gives examples of *para cuando* and *sobre si* clauses [4]. Ramsey, whose description of the construction agrees in most respects with that set forth in the opening sentence of this study, gives abundant examples of *de que*, *a que*, *en que*, and *con que* clauses, but unfortunately seems to imply by his examples and method of

[1] *Gr.*, pp. 1009, 1010, 1016, 1023, 1030 (note), 1048. — Tobler, *Mél.*, I, p. 209, cites two *de que* clauses, contenting himself, by way of explanation, by referring to the treatment of Diez.

[2] *Sp. Spr.*, §§ 505, 2; 506; 507, 5; 510, 3.

[3] *Gr.*, pp. 181, 198.

[4] *Gr.*, §§ 317, 403, 986, 1152.

treatment that the construction is limited to the subjunctive mood alone, a restriction which by no means applies. He does not mention *como*, *cuando*, or *si* clauses introduced by prepositions, whether complementary or supplementary in function [1]. Meyer-Lübke correctly abandons the « Kasussatz » method of presentation and treats prepositional complementary clauses as « propositions-régimes » [2]. His examples of the « proposition-régime avec préposition » are however limited to *de que*, *a que*, and *en que* clauses and he gives no adequate criterion whereby we may differentiate between subordinate clauses introduced by prepositions that are « propositions-régimes » and those that function as the « complément adverbial » [3]. By what is apparently an oversight, he limits the governing element to verbs, adjectives, and verbal phrases equivalent in value to transitive verbs [4]. Prepositional complementary *como*, *cuando*, and *si* clauses are not discussed, except for the citation of one example of an *a si* clause [5]. Hanssen confines himself to the bare statement that the *que* clause may be governed by a preposition. He also mentions and gives examples for *si* and *cuando* clauses introduced by prepositions, but his treatment of the latter type of clause is restricted to *para cuando* clauses [6]. The *Gramática de la Real Academia Española* adduces a long and interesting list of complementary *de que*, *a que*, and *en que* clauses. But, in the distinctions it attemps to draw between the « complemento indirecto, » the « complemento circunstancial », the « comple-

[1] *Text-book*, §§ 912-914.

[2] *Gr.*, § 581.

[3] The term « complement » as used in this study corresponds to the term « régime » used by Meyer-Lübke, while « supplement » is equivalent to his « complément adverbial ».

[4] Among his examples, however, he cites several cases of complementary *de que* clauses after nouns.

[5] *Op. cit.*, § 578.

[6] *Gr.*, §§ 650, 657, 660.

mento con preposición », and the « oración adverbial » it often places in the same category both complementary clauses and supplementary clauses. For example, in the first category are placed *a que*, *para que* and *a fin de que* clauses, in the second are grouped together *porque*, *de que*, *ya que*, and *como que* clauses, in the third occur *de que*, *en que*, *sin que*, and *con que* clauses, while the fourth category embraces temporal, modal, hypothetical clauses, etc. Prepositional complementary *como*, *cuando*, and *si* clauses are not treated [1]. Cuervo cites examples of our construction under the individual words which govern prepositional complementary clauses [2]. He also discusses complementary *de como* and supplementary *para cuando* clauses [3].

5. PURPOSE AND SCOPE OF THE PRESENT STUDY. It is evident from the preceding analysis that a re-study of this characteristically Iberian construction is needed. To that end all the examples of prepositional complementary clauses that occur in twelve of the novels of Pérez Galdós have been collected, and will be studied in Part I of the present work [4]. Part II will be devoted to the presentation of material which it is hoped will throw some light upon the historical background of the modern Spanish usage [5].

6. BASIS OF CLASSIFICATION AND METHOD OF TREATMENT. As we have seen, the fundamental difference between prepositional supplements and prepositional complements, whether in the form of phrases or of clauses, lies in the extent to which the introductory preposition throws light upon

[1] §§ 396-399 (edition of 1920). One *a como* clause is, however, cited.
[2] Cf. *Dicc.*, articles *acordar*, *acusar*, *aguardar*, *alegrar*, etc.
[3] Cf. *Dicc.*, II, pp. 241b and 635a.
[4] For a list of these texts, cf. p. iii.
[5] For a list of texts from which the historical material is taken, cf. p. iii.

the exact nature of the subordinate relation. In prepositional supplements the exact nature of the subordinate relation is fully indicated in the meaning of the preposition, which consequently possesses in full definite and independent content. In prepositional complements light is thrown upon the exact nature of the subordinate relation by the meaning both of the governing element and of the preposition, but it is not fully indicated by either alone; the preposition, consequently, lacks to a certain degree definite and independent content. In direct complements, the exact nature of the subordinate relation is fully indicated in the meaning of the governing element itself. Thus prepositional complements occupy an intermediate position between prepositional supplements (or adverbial modifiers) and direct complements (*e.g.* direct objects).

Accordingly, prepositional complementary clauses fall into three main groups : (I) those cases in which more light is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning of the governing element than by that of the preposition, (II) those cases in which light is thrown upon the nature of the complementary relation to a relatively equal extent by the meaning both of the governing element and that of the preposition, and (III) those cases in which more light is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning of the preposition itself. Groups I and II are treated under one heading, that of « intrinsic complements » and Group III forms what shall be called « extrinsic complements » [1].

Consequently, in Group I, where the determining factor of greatest importance is the governing element, the character of the governing element is taken as the basis of classification. In Group II, however, where the concrete meaning of the preposition becomes an important factor, the material

[1] For definition of these terms cf. pp. 25, 93.

is classified under the various prepositions; the same classification holds true for Group III, where the concrete meaning of the preposition is the predominating factor.

In Part II no attempt will be made to make an exhaustive study of the historical development of the prepositional complementary clause. The material was collected to form a background for the study of the modern Spanish construction. The arrangement while largely following that adopted for Part I, shows at the same time the chronological development of the individual constructions. As the Cervantes material is relatively much more extensive than that of the previous period and as it shows a much closer relationship to the modern Spanish period, it has been deemed advisable for purposes of comparison to treat this material separately.

7. ARRANGEMENT OF MATERIAL: The examples under each heading are arranged on the basis of their governing elements, which, to facilitate reference, are listed alphabetically. The total number of examples of each construction is given in parenthesis after the key-word.

PART I

PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES IN THE NOVELS OF PEREZ GALDOS

CHAPTER I

PRELIMINARY REMARKS

1. PREPOSITIONS THAT INTRODUCE COMPLEMENTS. Before proceeding to the detailed treatment of prepositional complementary clauses in Galdós, we shall endeavor to obtain an idea as to which are the particular prepositions that introduce complementary clauses in modern Spanish.

Of the Spanish prepositions a certain number can be excluded from consideration in this connection because they are never found with clauses. These prepositions are *ante* [1], *bajo*, *cabe*, *contra*, *entre*, *hacia*, and *so*. An element which contributes to this, and which in most instances is probably decisive, is the fact that these prepositions are so definitely concrete in value that they cannot readily be used to introduce conceptions so abstract as clauses. Although certain prepositions in this group might perhaps, under slightly different circumstances,

[1] The modern Spanish preposition *ante* is here meant, not the Old Spanish adverb *ante*, whose derivative in *s* (*antes*) is the one in exclusive use as an adverb today.

have come to be used with clauses, we can see from their meaning that there is nothing unnatural in the fact that they did not develop such usage [1].

Of the prepositions capable of introducing clauses, which are *de*, *a*, *en*, *con*, *por*, *sobre*, *sin*, *para*, *desde*, *hasta*, *según*, *pues*, *mientras* and *tras*, a certain number are always possessed of definite and independent content and always introduce supplementary (or adverb) clauses. These prepositions are *sin*, *para*, *desde*, *hasta*, *según*, *pues*, *mientras* and *tras* [2]. Certain others, namely *por*, *con*, and *sobre*, are, whenever they denote cause, proviso, or addition, respectively, also possessed of definite and independent content and introduce supplementary clauses [3].

[1] Although *sobre*, for example, is in its basal meaning as definitely concrete as its antonym *bajo*, nevertheless it, unlike *bajo*, has developed certain abstract meanings which have facilitated its use before clauses (the Latin *super* likewise possessed abstract meanings; cf. Hanssen, *Gr.*, § 720). Had *bajo* (or any preposition in this group) developed abstract meaning, which, from the purely logical point of view, it is equally capable of doing, we should expect to find *bajo que*, etc. clauses. But from the standpoint of the practical needs of the language, it can readily be seen why certain prepositions have been restricted to purely concrete meanings, while others have developed abstract value, since it is necessary that we possess means of expressing without possibility of confusion relations that are essentially concrete as well as those that are essentially abstract. *Ante*, *bajo*, *cabe*, *contra*, *entre*, *hacia*, and *so*, either because of their basal meaning or because of the existence of other words which are virtually synonymous and which have developed abstract value, have in Spanish been restricted to denote purely concrete activity.

[2] Whenever *tras* introduces a clause it has the value of « además de ». *Tras que* clauses are rather rare and none occur in Galdós; cf., however, the following example from the *Lazarillo* : Y el pueblo se junto; el qual andaua murmurando de las bullas, diziendo como eran falsas y que el mesmo alguazil riñendo lo auia descubierto; de manera que, *tras que* tenian mala gana de tomalla, con aquello del todo la aborrescieron (57, 4 — in Burgos edition alone).

[3] Examples of *con* and *sobre* with values of proviso and addition, respectively, are found in Galdós; cf. *Sobre que* le opinión del mundo no significa nada para mí, no es bien que yo tome sus consejos ni que tú te atrevas a dármelos (*Naz.* 58, 26); — ¡ Cuántos existirán tal vez que se crean felices sólo *con que* Vd. lo sea ! (*Font.* 249, 26).

In addition to the above simple prepositions, supplementary clauses are introduced by compound prepositions formed by adverbs or adverbial phrases and the vicarious preposition *de*, *e.g.*, *antes de*, *después de*, *además de*, *con tal de* [1].

On the other hand, the preposition *de*, *a*, and *en* are possessed of such a wide range of meaning and have, as a consequence, such an abstract and indefinite value that they can rightly be regarded as lacking in definite and independent content. The same is true, to a far less extent, of the prepositions *con*, *por*, and *sobre*, which, as we have seen above, likewise possess definite and independent content. [2] The extent to which these six prepositions lack definite and independent content varies in each individual case; *de* lacks it to the greatest extent, *a*, *en*, *con*, *por*, and *sobre* follow in the order named. Furthermore, it will be seen that the relative frequency of occurrence of these prepositions in complementary clauses varies directly with the extent to which they lack definite and independent content. *De* is by far the most frequent, *a* and *en* are both fairly common, although *a* occurs somewhat more frequently than *en*, *con* is rather infrequent, *por* is comparatively rare, and *sobre* occurs but once.

2. DIRECT COMPLEMENTARY CLAUSES USED AFTER GOVERNING ELEMENTS THAT REQUIRE PREPOSITIONAL NOUN OR INFINITIVE COMPLEMENTS. In Old Spanish and in the classical period the direct complementary clause was frequently used where, in modern Spanish, we should expect a prepositional complementary clause. This formerly extensive use of the direct complementary clause has not entirely disappeared in modern Spanish. In Galdós we

[1] Cf. p. 101.

[2] In Old Spanish *de*, *a*, and *en* were also used under circumstances in which they possessed both definite and independent content. Cf. p. 112.

find a few examples, which are entirely confined to use after governing elements of Group I [1]. After each of these governing elements, however, the prepositional clause occurs much more frequently. Furthermore, all examples occur in passages in which the author is reproducing conversational speech [2]. This type of the direct complementary clause must not be confused with the *que* clause after verbs such as *dudar*, *aguardar*, and *reparar*, which may be construed both transitively and intransitively throughout [3].

3. PREPOSITIONAL SUPPLEMENTARY CLAUSES USED AFTER GOVERNING ELEMENTS THAT NORMALLY TAKE PREPOSITIONAL COMPLEMENTS. Expressions containing an implication of purpose, which are usually followed by prepositional complements in *a*, may also be followed by prepositional supplements in *para*, with but little difference in value. Contrast the following clausal examples: tanto le *instaron a que* la viera que Nazarín pasó tras la cortinilla (*Naz.* 124, 1); — *instaba* a su mujer *para que* saliese a tomar el aire (*Bringas.* 156, 7); — no *he dado motivo a que* usted me hable de ese modo (*Esp. Trág.* 209, 5); — el no creía *dar motivo para que* se burlaran como si fuese una mona (Blasco Ibáñez, *Flor de Mayo*, p. 189). Such *para que* clauses are infrequent in Galdós, while the complementary *a que* clause after expressions containing a final implication is one of the most numerous categories.

This double usage is by no means confined to clauses. We

[1] For examples, cf. *hacer cuenta que*, p. 42; *estar seguro que*, p. 64; *acordarse cuando*, p. 58; *alegrarse que*, p. 66 ; *encontrarse que*, p. 75.

[2] Such *que* clauses, which are now incorrect from the standpoint of formal grammar are frequently heard in conversational speech — in South America at least. Even there this usage is chiefly limited to clauses corresponding to those in Group I, although some examples will be heard after governing elements of Group II, Cf. pp. 224, 257.

[3] Cf. pp. 59, 74. Cf. also *esperar*, *apostar*, pp. 70, 71.

may also say *le instaba a hacerlo, eso no da motivo para tales suposiciones*, etc. [1] When *para* is employed, since the preposition indicates by itself the exact nature of the subordinate relation, the implication inherent in the meaning of the governing element is not utilized and the governing element may thus be regarded as used absolutely. Therefore, a mutual complementary relation does not exist between the governing element and the clause (or phrase) with *para* and the latter is, from this standpoint, a supplement possessing more emphatic final value than the corresponding clause (or phrase) in *a*. But, since the governing element is one that is ordinarily followed by a complement in modern Spanish, the element in *para* is felt as having complementary value, and in ordinary speech may be used interchangeably with *a*. After verbs and verb phrases of the *instar*, *dar motivo* type (cf. pp. 82-84) *para* is used especially frequently when *a* has already been used to introduce the direct or indirect object; cf. instaba *a* su mujer *para* que, etc. Such *para que* clauses, then, may be called «prepositional supplements that function as prepositional complements ». Cf. *por que* clauses after expressions of striving, etc. (p. 90) [2].

4. THE COMPLEMENTARY CLAUSE MODIFIED BY THE DEFINITE ARTICLE. The identity of syntactical

[1] In point of fact, the infinitive is used more frequently than the *que* clauses after verbs of the *instar* type (cf. p. 84).

[2] In Old Spanish the use of the prepositional supplementary clause after governing elements that take prepositional noun or infinitive complements is more extensive than in the modern speech (cf. *por que* after expressions of emotion, etc. and *fasta que* after those of waiting, and explanation for such usage, pp. 118, 119). *Para que* clauses after expressions of final value are the only ones that survive in modern Spanish, due to the persistence of the use of *para* with the noun and infinitive also. In certain instances, notably after *preparar*, *valer*, *servir*, *para* is the regular modern Spanish preposition. Cf. usaba [la monja]... unas antiparras verdes, que... le *servían para que* las pobrecillas no conocieran cuando las miraba (*Font.* 53, 20). Cf. p. 225.

treatment between the noun, the infinitive, and the noun clause in modern Spanish is admirably illustrated by the peculiarly Spanish construction by virtue of which the noun clause, like the noun and the infinitive, is modified by the definite article [1]. Cf. the following examples from Galdós : Y él fué quien lo convirtió en casa de juego de donde vino *el que* yo estuviera seis meses en la cárcel (*Naz.* 260, 21); — tuvo que hacer un esfuerzo para perdonarle *el que* la hubiera llamado cursilona (*Desher.* 197,9); — un mes después escribió de nuevo, añadiendo que de su comportamiento dependía *el que* hiciera fortuna (*Font.* 69, 13) [2].

[1] Cf. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 572; Bello, *Gr.*, §§ 319, 326; Cuervo, *Notas*, p. 63; Hanssen, *Gr.*, § 650; Wiggers, *Gr.*, p. 199; Fœrster, *Sp. Spr.*, § 507, 2. — Meyer-Lübke is inaccurate in restricting this phenomenon to « propositions-sujet ». Cf. second example from Galdós, above; cf. also Bello, *Gr.*, § 326.

[2] The earliest example I have of this construction is from a sixteenth century text : Importúnele que no permita *el que* esté Vuestra Merced en presencia de tal Magestad sin reverencia, temor, y amor (*Áv.* VI, 78). For example from Cervantes, cf. Weigert, p. 45.—A somewhat similar construction is occasionally found in Old, Middle, and seventeenth century French where *ce* introduces the subject or the object *que* clause. Cf. Lemme, *Die Syntax des Demonstrativpronomens im Französichen*, Diss. Göttingen, Rostock, 1906; Haase, *La syntaxe française du XVIIe siècle*, Paris, 1898, § 136D.

CHAPTER II

INTRINSIC COMPLEMENTS

The first, and by far the most numerous, of the two general groups into which prepositional complementary clauses fall is that of *intrinsic complements* [1]. An *intrinsic* prepositional complement is one in which the preposition represents the complementary relation inherently implied in the meaning of the governing element. Cf. the following typical examples, all of which are taken from *La Fontana de oro* :

! Cuánto *me alegro de que* vengas acá ! (84, 22); — yo no *me opongo a que* cada cual manifieste sus opiniones (268, 21); — *insistimos en que* empleó las mismas palabras (32, 19); — el orador continuó su filípica, *excitando* al pueblo *a que* no cediera (111, 32); — yo estoy *seguro de que* la encontraremos (299, 16); — *convengo en que* es preciso hacer eso que Vd. dice (259,6); — miró a Clara para ver si leía en sus ojos *el deseo de que* no se marchara (41,14).

In each of the above examples it is apparent that the relation in which the complementary clause stands to its governing element is inherently implied in the meaning of the latter and that, consequently, the preposition representing that intrinsic complementary relation is clearly foreshadowed in the meaning of its governing element [2].

Note that we say *alegrarse de*, *oponerse a*, *insistir en*, etc., using the more common and more indefinite prepositions *de*,

---

[1] *The Oxford English Dictionary* defines *intrinsic*, among other acceptances, as « inherent, essential ».

[2] Intrinsic complements are by no means confined to prepositional complements. Direct objects are likewise intrinsic complements. Cf. sentences of the type *compro una casa*. p. 7.

a, *en*, etc. instead of the less frequent and more concrete *a causa de*, *contra*, *sobre*, etc., since the indefinite content of these prepositions suffices to represent the complementary relation, in view of the implication already contained in the governing element. Thus, in intrinsic prepositional complements, the preposition is not one that exactly denotes the nature of the subordinate relationship, but, following the law of linguistic economy, is one of more general use and less definite content, since it represents a relation that is already foreshadowed in the meaning of its governing element, which in normal sentence structure precedes it [1]. The exact nature of the complementary relation is, therefore, indicated by the preposition plus the implication inherent in the meaning of the governing element, but it is not fully indicated by either alone. If the governing element is a reflexive or transitive verb or a verb phrase formed with *dar* (e.g. *alegrarse de que*, *excitar al pueblo a que*, *dar motivo a una persona a que*, etc.) the prepositional complementary clause is the secondary complement and is, in reality, not the complement of the governing element alone, but of the governing element plus its direct (or indirect) object.

The great majority of prepositional complementary clauses are intrinsic complements. Those that cannot be classed as such, will be treated under the head of *extrinsic complements* [2].

In intrinsic prepositional complements, the preposition lacks definite and independent content. Furthermore, it will be found that the degree to which the preposition lacks definite and independent content varies in inverse proportion to the

[1] In point of fact there are only two cases in Galdós in which the complementary clause precedes its governing element. Cf. pp. 60, 63. When, for stylistic purposes, it is desired to have the complementary clause precede its governing element, it is introduced by a preposition which indicates the exact nature of the complementary relation; cf. *tocante a que*, *respecto a que*, p. 85.

[2] For discussion and definition of this term, cf. p. 93.

extent of light thrown upon the nature of the complementary relation by the governing element. In other words, the closer the prepositional complementary clause is related to a direct complementary clause, the less definite and independent content will the preposition possess, until, in some cases, it sinks to the level of a contentless copula.

Now our scheme of classification is, as we have already seen, based upon the extent to which the preposition alone throws light upon the exact nature of the complementary relation, or, stated conversely, the extent to which the preposition lacks definite and independent content [1]. Therefore, since this classification is one of degree, a logical subdivision of intrinsic prepositional complements would show the following main Groups: (I) clauses in which more light is thrown upon the exact nature of the complementary relation by the meaning of the governing element than by that of the preposition, and (II) clauses in which light is thrown upon the nature of the complementary relation to relatively equal extent by the meaning both of the governing element and of the preposition. Consequently, in Group I we have those prepositional clauses that are closely related to direct complementary clauses, and in Group II those that lie midway between direct complementary clauses and prepositional supplementary clauses. Group III, as we have seen, comprises those prepositional complementary clauses in which more light is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning of the preposition itself. This group forms the second general class of prepositional complementary clauses, those which shall be designated as « extrinsic complements. » Extrinsic complementary clauses closely approximate in value prepositional supplementary clauses [2].

[1] Cf. Introd., p. 17.
[1] Cf. p. 94.

I. MORE LIGHT IS THROWN UPON THE EXACT NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION BY THE MEANING OF THE GOVERNING ELEMENT THAN BY THAT OF THE PREPOSITION. In the examples in this group the governing element bears a close relation in meaning and function to that type of governing element which is followed by a direct complement [1]. Consequently, the prepositional complementary clauses in this group are closely related to direct complements.

The great majority of prepositional complementary clauses belong to this group. Those with *de* are by far the most frequent, those with *a* are fairly common, those with *en* are rather infrequent, and those with *con* comparatively rare. Prepositional complementary clauses with *por* and *sobre* do not occur here.

The examples in this group may be subdivided as follows : (A) clauses which represent determinative complements, (B) clauses which represent the objective genitive, and (C) clauses which represent the relative object [2]. But since all determinative complementary clauses and the vast majority of both objective-genitive clauses and relative-object clauses are introduced by the « relative » *de* (meaning « concerning, with relation to »), there is often great similarity between the examples in these categories, making impossible a rigid line of demarcation for each individual case (cf. pp. 48, 56).

A. *Determinative Complementary Clauses*. Abstract nouns and demonstrative pronouns often require complements to determine or particularize their meaning in any given phrase or sentence. Cf. *el hecho*, *eso*, *el temor* in the following phrases and sentences : *el hecho de* haber perdido la fortuna, *el temor de* la muerte ;

[1] Cf. Introd., p. 17.

[2] For definition and discussion of the term « relative object », cf. p. 53.

eso de nunca llegar a tiempo; *el hecho de que* había perdido su fortuna amargaba los últimos días del anciano, *el temor de que* hubiese muerto mi padre me volvía loco, *eso de que* nunca llegue el tren a tiempo le exaspera a uno.

Determinative complements are intrinsic complements because the determinative character of the complement is revealed, not by the meaning of the preposition, but by that of the governing element. In determinative complements the preposition is devoid of definite and independent content and may be regarded as a mere contentless copula of subordination. Since the nature of the complementary clause is indicated by the meaning of the governing element and not by that of the preposition, determinative complementary clauses may be regarded as those prepositional complementary clauses that are closest in value to direct complements. In English and in all Romance languages save Spanish and Portuguese, determinative complementary clauses are direct complements in form as well as in value. When abstract nouns require determinative complements, they are often accompanied by the determinative article [1]. Consequently, the preceding allustrativee xamples may be analyzed as *este hecho* : *que había perdido su fortuna* and *este temor* : *que hubiese muerto mi padre*. The determinative article is often absent, however, especially when the abstract noun occurs in a set phrase, either verbal or prepositional in value. Cf.

[1] The determinative article with abstract nouns must be differentiated from the article usually accompanying abstract nouns in Romance. Comparison with the English, in which the definite article never accompanies an abstract noun, is often helpful in determining whether the article in question is the definite or the determinative article. Certain abstract nouns, when accompanied by the definite article, require no determinative complement; cf. *el temor* in the sentence *el temor le hizo retroceder*; here it is equivalent to the English « fear ». When the determinative article accompanies the abstract noun a determinative complement is essential. Cf. *el temor* in the illustrative example above. There it is equivalent to the English « the fear ».

tengo esperanzas de que no sea verdad; lo haré *con condición de que* Vd. no diga nada.

Determinative complementary clauses are similar in value to attributive or adjective clauses [1]. The difference between the two, however, lies in the fact that the determinative complement defines the exact meaning in which the abstract noun is used, while an adjectival element merely qualifies in some way the meaning of the abstract noun and does not complete its full and definite signification. Consequently, there are a large number of examples of determinative complementary clauses in which the governing element is modified by an adjective without the complementary value of the determinative element being in any wise affected thereby. Contrast *la idea que tengo* with *la idea que tengo de que todo saldrá bien.*

Since *de* is the preposition most lacking in definite and independent content, it is natural to find it introducing all determinative complementary clauses. More prepositional complementary clauses occur in this category than in any of the others, owing to the fact almost every abstract noun is capable of taking a determinative complement.

Before proceeding further with the discussion of determinative complementary clauses there are several general facts about these clauses that are worthy of mention :

(1). An adjectival element often modifies the abstract noun, *e.g.* : Tienen de mí *la idea un poco extraviada*, de que por haber leído tanto, tanto, estoy habilitado para gobernar a los pueblos (*Esp. Trág.* 287, 25); — *esa idea* de que no sirves para nada es causa de grandes desgracias para ti (*Mar.* 174, 22); — todos los Peces, confirmando *la antigua idea* de que el despecho es una idea política se alegran de las ventajas de los carlistas (*Desher.* 266, 15); — no debió ella de mostrarse tan

[1] Mätzner calls them « attributive Substantivsätze ». Cf. Introd., p. 12.

arisca porque el otro expresó *su deseo* de que se vieran más a menudo (*Bringas*. 178,30).

(2). Occasionally the indefinite article accompanies the abstract noun, *e.g.*: [sintió]...*un deseo* vivo de que llegase pronto, muy pronto. (*Desher*. 82, 12).

(3). Occasionally, and especially in colloquial speech, the governing element is a concrete noun used abstractly *e.g.*: salió con *la tecla* de que yo soy obispo (*Naz*. 180,17); — pero la indina me salió con *el pío-pío* de que hasta después de Semana Santa no podía ser (*Esp*. *Trág*. 167,32); — al cabo llegó un inglesote con *el escopetazo* de que el Gobierno británico no reconocía los derecho de nuestro señor D. Carlos al trono de España y que no podía tributarle honores regios (*Esp*. *Rey*. 38,23).

(4). Occasionally, when two clauses depend upon the same noun, the preposition is not expressed before the second clause. Cf. the preceding example.

(5). In a few cases two abstract nouns govern the same determinative complement: contra lo que sus parientas esperaba no citó ningún testo latino ni predicó ningún sermón sobre *la inconveniencia y irreligiosidad* de que entraran por los tejados los militares buenos mozos altos y de porte distinguido (*Font*. 288,5).

(6). In only two cases is the determinative complementary clause the predicate of *ser*, the direct complementary clause being the usual construction: Pues *mis informes son de que* había concebido una repentina y fuerte pasión por usted (*Aud*. 189 35).

(7). Clauses of the following type, although heard in conversations speech, are not found in Galdós: no veo *lo imprescindible de que* eso se haga. — Here *lo imprescindible* is, of course, equivalent to an abstract noun.

Determinative complements occur after (1) abstract nouns or nouns used as abstracts, and (2) demonstrative pronouns.

By far the majority of the examples in Galdós occur after abstract nouns.

1. *The Governing Element is an Abstract Noun* (or a noun used as an abstract [1]). The examples under this heading shall be treated on the basis of the presence or absence of the article. It will be seen that the determinative value of the complement is clearest when the abstract noun is accompanied by the article.

a. *The Abstract Noun is Modified by an Article.* In the great majority of cases the article that accompanies the abstract noun is the determinative article. The indefinite article occurs but seldom.

The examples of determinative complements after abstract nouns will be subdivided according as the governing element (1) does not form part of a verb or prepositional phrase, (2) forms part of a verb phrase, and (3) forms part of a prepositional phrase.

1). *The Abstract Noun Does Not Form Part of a Verb or Prepositional Phrase.*

el acuerdo (2) : Terminó la velada con el acuerdo de que Lucila volvería con su hijo a Madrid (*Esp. Trág.* 94,18).
la afirmación (1) : de esta absoluta negación resultaba la afirmación de que todo puede venir a nuestras manos por la limosna (*Naz.* 202,8).
la amargura (1); a las calamidades del orden económico se añadió la grande amargura de que sus hijos, en vez de consolarla... agobiaron su espíritu con mayores mortificaciones (*Miser.* 69,11).

[1] Cf. remark (3), p. 31.

un anhelo (1) : es por un anhelo de que mi espíritu more junto al espíritu de usted (*Esp. Trág.* 115,3).
el anuncio (1) : con el anuncio de que muy pronto las obligaciones parlamentarias le dejarían volar a su lado, echó la firma (*Esp. Rey.* 146,19).
el bochorno (1) : Lo que mayormente le apenaba a Beatriz era... el bochorno de que la vieran allí entre guardias civiles como una criminal (*Naz.* 278,21).
la broma (1) : Benigna de Casia... de donde viene la broma de que es parienta de Santa Rita (*Miser.* 317,18).
el caso (5) : llegó el caso de que tumbados en mitad del camino, se negaran a seguir (*Naz.* 263,9).
la casualidad (1) : pero daba la maldita casualidad de que su administrador no le había traido aún la recaudación de las casas (*Bringas.* 66,1).
la certeza (3) : sacamos la certeza de que todo es lo mismo (*Miser.* 384,8).
la certidumbre (3) : En poco tiempo se serenó, y pudiendo adquirir la certidumbre de que no soñaba, examinó el sitio (*Aud.* 199,25).
la circunstancia (3) : ésta se quedó sin marido con la triste circunstancia de que se ponía cada vez más gorda (*Font.* 133,10).
la coincidencia (1) : la última fatal coincidencia de que había de arrastrarse a los pies de aquella misma familia maldecida y despreciada para salvar a Leonardo, etc. (*Aud.* 130,34).
la consideración (3) : se tranquilizaba su conciencia... con la consideración de que al disponer del dinero lo hacía para colocarlo a rédito (*Bringas.* 202,5).
el consuelo (1) : El día siguiente les trajo el consuelo de que muchas personas del pueblo se interesaron por su triste situación (*Naz.* 255,11).
el contratiempo (1) : Ocurrió el contratiempo grave de que Ponte llamaba con nerviosa furia (*Miser.* 387,5).
el convencimiento (3) : si yo tuviera el convencimiento de que

dudabas de mi amor, pondría termino a mi existencia (*Esp. Rey*. 145,23).

la convicción (2): más tarde adquirí la firme convicción de que una grande y constante esfuerzo mío me daría todo aquello que no poseía (*Traf*. 64,21).

la corazonada (1): no fuí yo con gusto, porque me daba la corazonada de que algún castigo me había de dar el Señor (*Aud*. 113,17).

la creencia (6): Causaban estos deseos la creencia de que en aquel sitio habíamos de encontrar escenas que referir (*Font*. 337,1).

el cuento (2): Sin duda Bonelli fué a... llevarle el cuento de que yo le debía tres cenas (*Bringas*. 108,3).

la declaración (1): Repitió D. Juan muy en serio su declaración de que la rubia de Subijana no significaba para el más que las invisibles pajaritas del aire (*Esp. Rey*. 229,1).

el deseo (4); Miró a Clara para ver si leía en sus ojos el deseo de que no se marchara (*Font*. 41, 14).

la desgracia (1): Almudena tuvo la desgracia de que un guijarro le cogiese la cabeza en el momento de volverse para increpar al enemigo (*Miser*. 281,21).

el embuste (1): Con el embuste de que Beramendi le había convidado a almorzar despidióse de Lucila (*Esp. Trág*. 248,19).

el enredo (1): armó el enredo de que le había salido una buena proporción de asistencia (*Miser*. 85,2).

la especie (1): Mis enemigos... han hecho correr por toda Europa la especie de que yo llevaba correspondencia secreta con el Príncipe de Talleyrand, etc. (*Carlos IV*. 76,8).

la esperanza (8): esto me infundió la grata esperanza de que mi capital se engrosara de otro doblón (*Carlos IV*. 206,16).

la fabulilla (1): Gran resonancia tendría en toda Europa el suceso del 12 de Marzo, aunque el Gobierno español lo desvirtuara con la fabulilla oficial de que don Enrique había muerto probando unas pistolas en el Campo de Tiro (*Esp. Trág*. 91,18).

el fin (1) : miraba solo el fin inmediato de que su amigo se tranquilizara (*Miser.* 225,7).
el hecho (1) : y no me disculpa... el hecho de que en aquel instante tuviera yo dentro de mi cuerpo unos diablillos irónicos y picarescos (*Esp. Rey.* 149,3).
la hora (1) : no veía la hora de que llegara usted (*Aud.* 111,29).
la idea (50) : la idea de que tal vez no la vería más le puso por un momento en consternación desgarradora (*Esp. Trág.* 248,27); — la Nela tenía la rectitud suficiente para adoptar y asimilarse al punto la idea de que no podría aborrecer a su improvisada hermana (*Mar.* 151,1); — no puedo acostumbrarme a la idea de que pensemos de distinta manera (*Font.* 324,28); — jamás me ha pasado por la cabeza la idea de que, por mediación mía, los haga el Señor [milagros] (*Naz.* 125,9).
la ilusión (2) : hasta llegó a hacerse la ilusión de que le gustaba la paz (*Traf.* 31,8).
la imposibilidad (2) : del cual sueño se desprendía la imposibilidad absoluta de que él y Clara se pudieran separar (*Font.* 63,9).
la impresión (1) : Salieron Halconero y su madre dejando en Madrid la desagradable impresión de que un guiño de España buscando Rey había encendido la guerra europea (*Esp. Trág.* 192,1).
la inconveniencia (*y irreligiosidad*) (1) : For example cf. p. 31 remark (5).
el inconveniente (1) : al peligro de que un testigo incrédulo imposibilitara la cosa se añadía el inconveniente grave de que... la borrachona quisiera apropiarse todos o una parte de los tesoros donados por el Rey (*Miser.* 188,12).
la mentira (1) : Apuesto a que ahora te descuelgas con la mentira de que fuiste a ver a la niña y que has tenido que darle de comer (*Miser.* 174,2).
el miedo (1) : ya no le cortaría la respiración el miedo de que apareciese el funesto cobrador de la tienda cuando Bringas estaba en casa (*Bringas.* 67,4).

el momento (2) : ha llegado el momento de que hasta los metesillas del teatro se rían de Isidoro (*Carlos IV*. 259,34). — Both examples show *ha llegado el momento de que*.
la noticia (11) : trajeron la buena noticia de que Obdulia se restablecía lentamente (*Miser*. 289,9).
la novedad (3) : Al volver una tarde... se encontró con la novedad de que Doña Paca, acompañada de Frasquito, había ido a visitar a Obdulia (*Miser*. 288,7). — All examples show *encontrarse con la novedad*.
la observación (1) : Bringas saltó vivamente con la observación de que la luz no hacía falta para nada (*Bringas*. 180,22).
la opinión (2) : La Demetria expuso tímidamente la opinión de que D. Carlos quería llevar a la Benina a su servicio (*Miser*. 34,18).
el orgullo (1) : A estos pensamientos se mezclaba el orgullo de que a oídos de Clara llegara al día siguiente su nombre (*Font*. 86,1).
la particularidad (2) : Ibero refería con triste comentario las horribles desazones que le habían dado sus hijos, con la extraña particularidad de que los tres tenían excelentes calidades (*Esp. Trág*. 34,9).
el peligro (4) : Cf. under *el inconveniente*.
la posibilidad (1) : ambos dejaron entrever la posibilidad de que el Caballero Rosa Cruz asistiese por breves minutos (*Esp. Trág*. 310,30).
el presentimiento (3) : Ello es que sentía... el presentimiento de que iba a ocurrirle algo muy lisonjero (*Naz*. 189,21).
la presunción (2) : se retiró a las nueve de la noche con la presunción de que Prim perdería la batalla (*Esp. Trág*. 136,14).
la pretensión (1) : el remordimiento... es una contracción de la misma alma,... ocultándose con la ridícula pretensión de que nadie la vea (*Doña Perf*. 261,28).
el pretesto (2) : se había dado el pretesto de que Riego fomentaba el desorden en todo Aragón (*Font*. 86,21).

el principio (1) : este sentimiento le llevó a sentar el principio de que lo que allí se trataba no podía ser cosa buena (*Font.* 255,16).
la probabilidad (1) : manifestó a las señoras la probabilidad de que su sobrino fuese a vivir con él (*Font.* 189,11).
la promesa (2) : ¡ Tonta ! ¿ has creído alguna vez en la promesa de que Joaquín se casara contigo ? (*Desher.* 269,2).
el riesgo (2) : tu me dirás si aumentando la carga, no corremos el riesgo de que se dificulte el lavado de nuestras almas (*Esp. Trág.* 221,19).
el rumor (2) : corre por el pueblo el rumor de que fué asesinado (*Doña Perf.* 283,10).
el run-run (1) : ya suena el run-run de que van a proponerle... obispo (*Miser.* 86,23) [1].
la seguridad (11) : no me voy de aquí sin la seguridad de que queda usted enteramente buena (*Font.* 251,15); — yo tengo la seguridad de que sospecha algo (*Desher.* 330,6).
la sospecha (2) : La sospecha de que en tan injustifiable encierro su adorable prima era más bien víctima que autora le indujo a contenerse y esperar (*Doña Perf.* 110,22).
la suposición (1) : la suposición de que era mártir de la dureza de aquel hombre era causa bastante para escitar un espíritu menos impresionable y caballeresco (*Font.* 168,18).
el supuesto (2) : deslizaba el innoble supuesto de que la bella sobrina... no era tal sobrina, pero sí una princesa de sangre real (*Esp. Rey.* 34,11).
el tiempo (1) : Ya llegó el tiempo de que callen cartas y hablen barbas (*Doña Perf.* 10,6).
la vergüenza (1) : lo que dominó en el espíritu de la joven fué la vergüenza de que Joaquín... la viese tan mal vestida (*Desher.* 192,9).

[1] Cf. p. 31, remark (3). — Into this category likewise falls the example quoted, on p. 34, *la corazonada de que*.

la voz (3) : se había corrido la voz de que iba preso con la Beatriz el moro manchego de los milagros (*Naz.* 288,22). — All examples show *correr* or *correrse la voz.*

There is one case of a complementary *si* clause.
la pregunta (1) : A su pregunta de si la senorita tardaría mucho respondió la mujer que nada sabía (*Esp. Rey.* 233,2).

2). *The Abstract Noun Forms Part of a Verb Phrase.*

partir de la base (1) : yo parto de la base de que usted tiene una gran posición (*Miser.* 164,20).
caer en la cuenta (9) : Entonces cayó en la cuenta de que necesitaría gastar algún dinero (*Desher.* 124,9).
hacerse la cuenta (2) : Me hago la cuenta de que no te conozco (*Font.* 155,34).
dar en la flor (1) : Dió, pues, en la flor de que había de ir a la escuadra para presenciar la indudable derrota de sus mortales enemigos (*Traf.* 28,19).
estar en la inteligencia (1) : Señores : estén ustedes todos en la inteligencia de que esa bandera está clavada (*Traf.* 247,21).
hacer el papel (1) : yo haré el papel de que te despido (*Carlos IV.* 185,8).
valer la pena (1) : Ciertamente no valía la pena de que usted me hubiera detenido (*Aud.* 17,31) [1].
ir tras el quid (1) : Milagros... iba tres el quid de que su amigo la sacase del profundo atolladero en que estaba (*Bringas.* 148,15).

3). *The Abstract Noun Forms Part of a Prepositional Phrase.*

[1] Another construction is possible with *valer la pena*, namely, the one in which the clause functions as the subject of the verb phrase. Cf. « Si la humanidad no hubiese producido el tipo de Don Quijote no valdría la pena que existiese ni mercería continuar su vida sobre la planeta ». (Blasco Ibáñez, *Discurso*, George Washington University Bulletin, Feb., 1920, p. 50).

Here occur such expressions as *por la razón de* and *en el caso de*, whose value when combined with the *que* of the noun clause may be viewed as approximating that of the adverbial conjunctions *porque* and *con tal (de) que*, respectively.

por el aquel de que (1) : Yo le daría de morradas al padre Nazarín, si no fuera por el aquel de que es clérigo (*Naz.* 41, 27). — Here *por el aquel de que* is equivalent to *por aquello de que* and similar in value to *porque*. Cf. ¿ qué traes por acá ? — Na más que el aquel de decirte que te estimo, caraifa (*Naz.* 224,2) [1].
en el caso de que (1) : como no sé dónde está el Sr. D. Martín vengo a que usted me lo indique, si lo sabe, y siempre en el caso de que no le cause molestia (*Aud.* 283,22).
para el caso de que (3) : [La casa] tiene sus escondrijos para el caso de que los alguaciles se metieran en ella (*Aud.* 191,12).
con la condición que (2) : Yo me encargo de eso. Pero será con la condición de que has de servirme fielmente (*Carlos IV*, 142,33).
hasta el punto de que (6) : La dispersión creció hasta el punto de que sólo quedaron en la plazuela Lobo, Perico, Ganzúa, Pinilla, y el cadáver del doctrino (*Font.* 336,10). — With *a* instead of *hasta* (1) : llegando mi locura al punto de que la imagen de ella no se aparta un instante de mi pensamiento (*Esp. Rey.* 124, 79).
por la razón de que (3) : A Beatriz le hicieron salir por la sencilla razón de que no era presa (*Naz.* 292, 14).

b. *The Abstract Noun is not Modified by an Article.* When the abstract noun is not accompanied by an article it occurs in combination with a preceding verb or preposition and forms therewith either a verb or a prepositional phrase, e.g., *hacer cuenta*, *ser hora*, *con condición*, etc. Such expressions as *tener esperanza*

[1] This is undoubtedly the colloquial use of the substantivized *aquel* mentioned by Cuervo *Dicc.*, I, p. 593a.

(or *esperanzas*) and *haber sospecha* (or *sospechas*) may be viewed as closely related in meaning, respectively, to *esperar* and *sospechar*. In a few cases in which the abstract noun is dependent upon a preceding preposition, the combination of the two may be regarded as possessing the value of a gerund phrase. For example, *con ganas de hacer una cosa* and *por temor de hacer una cosa* may be viewed as approximating in value, respectively, *deseando hacer una cosa* and *temiendo hacer una cosa*. In the majority of cases in which the abstract noun is dependent upon a preceding preposition, however, the combination of the two possesses the force of a prepositional phrase. For example, *a fin de* and *en caso* de, when joined to the *que* of the noun clause, are very close in value to the adverbial conjunctions *para que* and *si*.

But in category *a*, where an article modifies the abstract noun, the syntactical unity between the abstract noun and the element upon which it depends is not so pronounced, even in those cases in which the abstract noun forms part of a verb or a prepositional phrase. Cf. *hacerse la cuenta de que* (p. 38) with *hacerse cuenta de que* and *en el caso de que* (p. 39) with *en caso de que*. Consequently it would seem that the absence of the article indicates a greater amount of syntactical unity between the abstract noun and the element upon which it depends [1].

Furthermore, in the examples in this category the complement, while still determinative in value, may likewise be viewed as representing the object of a verb or of a prepositional phrase. Thus it may be said that in those cases in which the abstract noun is not accompanied by an article the complement loses

[1] Hanssen, *Gr.*, § 532 says : «Se omite el artículo cuando el verbo forma una unidad con el complemento.» Diez, *Gr.*, p. 1048 says that *ho speranza* = *sperare*. Meyer-Lübke *Z. R. P.*, XIX, p. 484 discusses this question at some length and for the entire Romance field.

to a great extent its determinative force and becomes possessed of a corresponding degree of objective value. Consequently it would seem that there exists an inevitable relationship between the presence of the article before the abstract noun and the determinative value of its complement.

1). *The Abstract Noun Forms Part of a Verb Phrase.* The verb upon which the abstract noun depends is usually one of those verbs of wide general application which are frequently used to form verb phrases (such as *haber*, *dar*, and *tener*). Under *hacerse cuenta* will be found several examples of the direct complementary clause used instead of the prepositional complementary clause, a phenomenon which shows how closely prepositional complementary clauses of this category are related to direct objects. Under *darse cuenta* and *hacerse cargo* will be found two examples of the prepositional complementary *cómo* clauses.

dar aviso (1) : ordenó don Juan que se le diese a usted aviso de que le esperaban en el Gobierno civil (*Esp. Rey.* 325,10).
hacerse cargo (9) : pronto se hizo cargo de que la imitación era imposible (*Esp. Rey.* 84,28); — es preciso que te hagas cargo de que hay una porción de dones más estimables que el de la hermosura (*Mar.* 179,21); — With *cómo* (1) : y antes de que pudiera hacerse cargo de cómo eran los tales, una voz... le dijo (*Naz.* 149,14).
tener certeza (1) : Retiróse al tener certeza de que había caído en un dormir profundo (*Esp. Trág.* 321,32).
venir en conocimiento (2) : por los dos yelmos de Mambrino... colocados a un lado y otro, se venía en conocimiento de que era una barbería (*Font.* 4,33).
dar cuenta (1): quedóse un momento parado el narrador recordando y al fin dió cuenta de que *vido* tambien a la señora del Rey (*Miser.* 128,27).

darse cuenta (4) : Apenas se daba cuenta de que le habían prendido (*Font.* 112,13); — no nos dimos cuenta de que el enemigo mal enterrado estaba medio vivo (*Esp. Rey.* 21,21). — With *cómo* (1) : no se dió cuenta de cómo salió de allí (*Esp. Trág.* 41,6).

hacer(se) cuenta (8) : Hágome cuenta de que ya se acabó todo y voy a escribir (*Desher.* 402,16); — haz cuenta de que Paquita no existe para ti (*Traf.* 47,18). — With absence of the preposition (4) : De nuestra tía Encarnación hazte cuenta que no existe porque no la volverás a ver (*Desher.* 205,21). The three remaining cases show *hacer cuenta.*

haber esperanzas (2) : Y no hay esperanzas de que vuelva a la razón (*Desher.* 17,15).

tener esperanza (1) : hace dos días tuve esperanza de que nuestros valientes echaran de aquí a puntapiés a la tropa (*Doña Perf.* 245,20).

con ganas (1) : ¡ A ver ! — esclamó Salomé con vehementes ganas de que Clara no acertara con la respuesta (*Font.* 141,14).

ser hora (4) : en fin, es hora de que nos acostemos (*Miser.* 92,3); — ya era hora de que termináramos nuestro interrogatorio (*Naz.* 37,22).

haber miedo (2) : Se lo pongo en el pecho y no haya miedo de que le toquen balas ni de que le entre estoque o daga en desafío (*Esp. Rey.* 288,18).

tener noticia (5) : pero es indubable que este diligente militar tenía noticia de que los orbajosenses habían variado de intenciones (*Doña Perf.* 233,30).

haber obligaciones (1) : sabe, pues hay obligaciones de que se te diga todo [al lector], que el mismo día 12 por la mañana recibió nuestra hermosa protagonista dos cartas de Tomelloso (*Desher.* 246,3).

haber probabilidades (3) : los marinos españoles opinan que nuestra escuadra no debe salir de la bahía donde hay probabilidades de que venza (*Traf.* 78,11).

haber sospechas (1) : Hay sospechas de que sea una de las muchas damas intrigantes y coquetuelas que hay en palacio (*Carlos IV*. 160,6).
tener sospechas (1) : En la mañana del domingo tuvo sospechas de que su padre se batía con Montpensier (*Esp. Trág*. 118,6).
por temor (4) : Lázaro corrió fuera por temor de que intentara también despedirse de él (*Font*. 64,9).
sin temor (2) : podían satisfacer fácilmente su curiosidad sin temor de que el Santo Oficio les molestara ni de que el brazo secular les persiguiera (*Aud*. 11,35).
haber temores (3) : Es que hay temores de que se levanten partidas — dijo Pepe Rey (*Doña Perf*. 170,4).
haber tiempo (1) : tiempo habría de que él abriese su alma y dejara salir las locuras y desatinos que se agitaban.. dentro de ella (*Esp. Trág*. 21,18).
ser tiempo (1) : amados hermanos míos, tiempo es ya de que digamos con el angel *Ave María* (*Desher*. 183,24).

2). *The Abstract Noun Forms Part of a Prepositional Phrase.* In such expressions as *a fin de* (*que*) the syntactical unity of the combination is so great that the locution may be regarded as a set prepositional phrase [1]. The determinative value of the

[1] Hanssen, *Gr.*, § 653, mentions *a fin que, en caso que*, etc. but not the forms in *de que*. The forms without the preposition do not occur in Galdós. Hanssen thinks that the *que* in these expressions is the relative adverb and not the *que* introducing the subjunctive clause (« *que* anunciativo ») which he admits only in the types *puesto que*, etc. Is there any need to see, at least for the modern Spanish, different values for the *que* in *en caso que* and *en caso de que* ? In the latter the *que* is undeniably the « *que* anunciativo ». Even if *en caso que* was originally an example of the confusion between the relative *que* and the *que* of the substantive clause which was so frequent in the early and classical periods of the language, there is no reason to doubt that for the modern Spanish the *que* is felt as « anunciativo » in value, just as it is in *en caso de que*. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 588, in discussing *a causa que*, takes this expression to be an example of the « *que* anunciativo ».

complement is consequently very slight. In the expression *a pesar de* (*que*) the determinative value of the complement has entirely disappeared, and the value of the expression is definitely that of a set prepositional phrase. In the expressions *con objecto de* (*que*) and *sin necesidad de* (*que*) the determinative value of the *de que* clauses is still comparatively clear.

en caso de que (12) : recomiendo a usted que no la desampare en caso de que se vea insultada (*Doña Perf.* 257,10); — en caso de que Rosalía no pudiera cumplir se vería precisado a pedir el dinero a D. Francisco (*Bringas.* 104,16).
con condición de que (1) : pero con condición de que has de contarme lo que has hecho en todo este tiempo (*Desher.* 431,28).
a fin de que (3) : resolvió sacarla de la capilla a fin de que el aire fresco la reanimase (*Doña Perf.* 156,3).
sin necesidad de que (1) : Puede que yo lo sepa sin necesidad de que usted me lo diga (*Miser.* 368,4).
con objeto de que (1) : [le] habían mandado a estudiar canones y sagrada teología a Salamanca con objeto de que fuera sacerdote y disfrutara unas pingües capellanías que habían pertenecido a un tío suyo (*Font.* 80,7).
a pesar de que (17) : La situacion no empeoraba a pesar de que seguía el temporal con igual fuerza (*Traf.* 174,6); — a pesar de su agravio y de que no conocía las razones que habían tenido para echarla a la calle, un gran interés por aquella infeliz se despertó en su córazón (*Font.* 293,4) [1].

2. *The Governing Element is a Demonstrative Pronoun.* In all

[1] Similarly *sin embargo de que*. Cf. Compárese la suma de propiedades amortizadas en las familias seculares y en los cuerpos eclesiásticos y se verá cuanto cae la balancia hacia los primeros, sin embargo de que los mayorazgos empezaron tantos siglos después que las adquisiciones del clero (Jovellanos, *Ley Agraria* 1a clase, B. A. E. 50, 103,2, quoted by Cuervo, *Dicc.*, II, p. 1163b.)

examples in this category the complement of the pronoun is has full determinative value.

a. *The Demonstrative Pronoun Has a Specific Antecedent.* The antecedent of the demonstrative pronoun is an abstract noun capable of taking a determinative complement. This construction is a logical development of the determinative complementary clause after abstract nouns. Only one example is found in Galdós: Entre otras tenacidades monomaniacas tenía *la de que* su honor le demandaba pedir explicaciones al moro por el inaudito agravio de suponer que él, Frasquito, hacía la corte a Benina (*Miser.* 377,5).

b. *The Demonstrative Pronoun Has No Specific Antecedent.* In the following examples the governing element is one of the neuter demonstratives *lo*, *esto*, *eso*, and *aquello*, which have in themselves abstract value. The function of the pronoun is to introduce in an emphatic manner the idea expressed in the complementary clause [1].

1). *The Pronoun is the Subject of a Verb.* In this case the pronoun plus the *de que* clause has quite the value of a subject noun-clause (the « proposition-sujet » of Meyer-Lübke) and thus becomes almost equivalent to an emphatic *el hecho de que* clause.

lo de que (2) : lo de que la fe lleva de aquí para allá las montañas está dicho en un sentido espiritual (*Esp. Rey.* 128,30).

[1] Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 572, says : « Quand le contenu de la proposition-sujet se rapporte à quelque chose, qui est déjà connue, qui vient d'être annoncée, on peut alors tirer l'attention là-dessus par l'emploi de *lo* ou *aquello*, mais en ce cas la proposition-sujet ne s'attache immédiatement à ce pronom; on l'y joint plutôt au moyen de *de*. » — To the *lo de que* and *aquello de que* mentioned here must be added *esto de que* and *eso de que*. The *lo de que* etc. clause is not always a « proposition-sujet », as Meyer-Lübke seems to imply. Cf. p. 46.

esto de que (1) : Esto de que sea una infinita — añadió Ándara — es lo que yo no puedo entender (*Naz.* 187,10).
eso de que (4) : Eso de que le llamaran canallita le exasperaba (*Desher.* 115,15); — y eso de sacar tesoros o de que le traigan a uno las carretadas de piedras preciosas me parece a mí que es conversación (*Miser.* 271,23).
aquello de que (1) : no hay enredo, ni trama... ni aquello de disfrazarse un personaje para hacer creer que es otro, ni tampoco aquello de que salen dos insultándose como enemigos para después percatarse de que son padre e hijo (*Carlos IV.* 24,18).

2). *The Pronoun is Dependent Upon a Preposition.* The combination of the preposition, neuter pronoun, *de*, and the *que* of the noun clause functions, in all cases but one, as an emphatic adverbial conjuction, *i.e.*, *por aquello de que* = an emphatic *por que* and *con aquello de que* = an emphatic *como que*, the primary value being that of « con la circunstancia de que ».

por aquello de que (3) : a su dueña le venía un poco ancha [aquella prenda] por aquello de que la difunta era mayor (*Miser.* 139,1); —yo pensé en Espartero por aquello de darnos tono y de que rabiaran mis amigas (*Esp. Trág.* 184,15) — In this latter example the element introduced by *por* denotes an activity subsequent to that of the main verb and consequently has final value, being equivalent to « *con el motivo... de que* ».
con aquello de que (1) : Con aquello de que el amo no ve, todo es barullo (*Bringas.* 163,24).

In the following example the locution *con lo de que* does not function as an adverbial conjunction but the clause introduced by it is rather equivalent to an extrinsic complementary *con que* clause, very close in value to an instrumental adverb clause [1]:

[1] Cf. example of *adelantarse con que*, p. 98.

Tan engañada como yo lo estuve cuando te calenté la cabeza con lo que de volvía don Juan, lo estás ahora (*Esp. Rey.* 320,31).

B. *Objective-Genitive Clauses.* Note the following illustrative examples :
la vecindad *fué causa de que...* entablaran amistad (*Desher.* 384,10); — la alegría que me da *es señal de que* usted sabe lo que dice (*Miser.* 398,16); — vivían sobre ascuas sus cofradés, *sospechosos de que* tomaba parte en alguna intriga política (*Aud.* 21,30). In these examples *fué causa de que*, *es señal de que*, and *sospechosos de que* are equivalent, respectively, to *causó que*, *indica que*, and *que sospechaban que*. In other words, the prepositional complementary clause stands to its governing element in the relation of the objective genitive [1]. Like determinative complements, prepositional complements that function as the objective genitive are intrinsic complements because the nature of the relation in which they stand to their governing elements is indicated, not by the meaning of the preposition, but by that of the governing element. Consequently, the preposition lacks definite and independent content to such an extent that it may be regarded as a mere contentless copula of subordination. In this respect prepositional complements that function as the objective genitive are quite closely related to direct complements, — in this case to direct objects. Unlike determinative complements, clauses of this type may be introduced by *a* as

[1] In spite of the desire to avoid the use of any term that might indicate a tendency to treat prepositional complementary clauses as « Kasussätze », it has been found necessary to employ the term « objective genitive » to designate a syntactical relation for which there is, unfortunately, no other term available. The expression of this syntactical relation is not, as the use of the term « objective genitive » might tend to signify, confined to the preposition *de*, although this is the preposition most frequently used. For a discussion of the objective genitive with *de*, *a*, and other prepositions, cf. Cuervo, *Dicc.*, I, pp. 4b, 6a; II, pp. 792b-793b.

well as by *de* although the latter preposition is by far the most frequent.

The line of demarcation between this and other categories is at times quite faint. Expressions such as *ser la señal de que* and *notar barruntos de que* are quite close in value to determinative complementary clauses; *sabedor de que* and *gozoso de que* are very similar to relative-object clauses of the type, respectively, of *seguro de que* and *alegrarse de que* [1]. *Ser causa de que* and *ser ocasión de que* are likewise very close in value to such expressions as *ser parte a que* and *dar ocasion a que*, which belong in Group II [2].

The examples of objective-genitive clauses are not nearly so numerous as those of determinative complements. They may be subdivided according as they occur (1) after nouns, or (2) after adjectives.

1. *The Governing Element is a Noun.* The governing elements in this category are often closely related in meaning to those taking determinative complements.

a. De *Introduces the Complementary Clause.* In most cases the governing element is an abstract noun of verb theme (*e.g.*, *causa*, *señal*) or one closely related to those of verb theme (*e.g.*, *razón*, *barrunto*). In two cases, however, it is a personal noun or a participle used as a personal noun, *i.e.*, *testigo*, *causante*; these two nouns are more or less closely related in meaning to *señal* and *causa*. In the majority of cases the noun occurs in a verb phrase and is not modified by an article; when an article accompanies the noun, however, it is the definite or indefinite article, not the determinative article. In two cases the abstract

[1] Cf. pp. 64, 66.
[2] Cf. p. 82.

noun of verb theme occurs in a prepositional phrase, *i.e.*, *a cambio de* (*que*), *a trueque de* (*que*).

notar barruntos (1) : se notaron en la atmósfera política de la casa barruntos de que el joven D. Rafael iba a entrar en ella (*Traf.* 63,13).
a cambio de (1) : Todo, todo sea para mí, a cambio de que devuelva la vida a este tierno y cándido ser (*Naz.* 126,24). — Here *a cambio de que* approximates in meaning the adverbial conjuction *con tal* (*de*) *que*.
ser causa (7) : La vecindad fué causa de que Eponina y Emilia entablaran amistad (*Desher.* 384,10); — la amistad, casi desconocida por ella, fué causa de que adquiriera esa sútil delicadeza (*Font.* 61,15).
el (*la*) *causante* (2) : la otra casó con mi yerno, naturalmente, mala persona, y el causante de que todo lo mío esté en pleito (*Naz.* 260,12); — ¡ Bendita sea la perra que fué la causante de que saliera [el perro] ! (*Naz.* 55,14).
el cómo y el porqué (1) : se permitía una charla tratando... de comentar el cómo y el porqué de que viniera turbia el agua del Lozoya (*Miser.* 14,14). — The interrogative adverbs *cómo* and *porqué* are here used as nouns. Cf. empiece usted por contarme el cómo, cuándo y de qué manera de ese bochorno (*Aud.* 112,3).
garantía (1) : el gran Pez creía que la Unión liberal en la revolución era una garantía de que ésta no iría por caminos peligrosos (*Bringas.* 225,10).
indicio (4) : Bringas oyó con júbilo esta despedida del concienzudo médico, indicio cierto de que el mal estaba vencido (*Bringas.* 222,27); — y aun hay indicios de que no hizo nada, absolutamente nada en el complot contra Venecia (*Doña Perf.* 287,20).
el motivo (2) : El principal motivo de que Don Santiago quisiera terminar sus días en la vida privada era el aplanamiento en que

le habían dejado la desaparición de su primogénito y la muerte de Fernanda (*Esp. Trág.* 144,7).

ser (*encontrar*) *ocasión* (2) : como el mostrar enfado por aquel ultraje habría sido ocasion de que entrara más en malicia el chico... fingió tomar a broma la cosa (*Desher.* 219,26); — deseo encontrar ocasión de que mi presencia en la escuadra sea de provecho (*Traf.* 213,16).

la razón (1) : pregunté a mi amigo la razón de que no comieran juntos los Reyes y sus hijos (*Carlos IV.* 171,25).

ser señal (9) : Un lacayo apareció en la puerta. Era señal que la ponían bonitamente en la calle (*Desher.* 233,15); — la alegría que me da es señal de que usted sabe lo que dice (*Miser.* 398,16); — ambos le dieron dos noticias muy malas : que iban a subir el pan y que había bajado la Bolsa, señal lo primero de que no llovía y lo segundo de que estaba al caer una revolución gorda (*Miser.* 137,11); — dijo con gran solemnidad que eran señales de que aquel niño sería pasmo y gloria del universo mundano (*Font.* 43,28); — Llora, llora hasta que te vuelvas toda agua, que ésa es la señal de que los ángeles ganaron la batalla (*Naz.* 213,1). — Note in the last example the presence of the definite article.

hacer señas (3) : hizo señas a la huérfana de que callara (*Font.* 234,10); — With the singular *seña* (1) : aquel insigne varon hízome seña de que me sentara (*Traf.* 18,21). — With the nautical form *señales* (2) : el buque almirante hizo señales de que se formasen las cinco columnas (*Traf.* 130,5).

testigo (1) : Aquí está Guisasola, testigo de que la despedí con cuatro frescas de las que gasto. (*Esp. Trág.* 263,28).

a trueque de (1) : Dos veces al día la guarnación de Palacio da a los chicos las sobras del rancho, a trueque de que éstos les laven los platos de latón (*Desher.* 100,21).

b. A *Introduces the Complementary Clause.* In the following examples the governing element is an abstract noun (*temor*,

miedo) also capable of taking a determinative complement [1]. But the complementary clauses in these examples show no determinative value, nor is the abstract noun accompanied in any case by the article. This latter fact tends to strengthen the hypothesis previously advanced [2], namely, that there is a necessary connection between the presence of the article and the determinative value of the complement of an abstract noun [3].

The abstract noun occurs in syntactical combination with the verb or preposition upon which it depends, forming expressions approximating in value verb or gerund phrases, (*e.g.*, *tener miedo* and *por temor a que* approximate in value *temer* and *temiendo*, respectively).

tener miedo (1) : pero tanto miedo tengo a que me reprendas que en la escena tiemblo desde que te veo aparecer (*Carlos IV*. 54,11).
por miedo (1) : Por miedo a que le viesen hecho una facha, se pasaba semanas y aún meses sin salir de sus barrios (*Miser*. 153,20).
por temor (7) : pero no me atreví por temor a que me dijese que no (*Bringas*. 109,20); — me propongo callar por temor a que pudieran enojarse las familias que todavía los [aquellos nombres] llevan (*Carlos IV*. 46,15).

---

[1] Cf. pp. 29,35.
[2] Cf. p. 41.
[3] This fact may be further brought out by a comparison of the examples of *por temor de que* (p. 43) and *por temor a que* (p. 51). There seems to be little appreciable difference between the value of the two phrases, the complementary clause in both cases being objective in value. The examples of *por temor de que* are not treated here, but under the head of determinative complements, because there it was desired to bring out by means of these and other examples the fact that when the article accompanies the abstract noun, the determinative value of its complement is much greater.

2. *The Governing Element is an Adjective.* All complementary clauses in this category are introduced by *de*. The governing element is an adjective of verb theme, which is often closely related to the participles and adjectives of Class C. Occasionally the adjective forms part of a verb phrase, *e.g.*, *ser partidario*.

In one instance the governing element is a participle : *olvidado*. This participle and the adjectives (*e. g.*, *deseoso*, *temeroso*) are related to transitive verbs (*olvidar*, *desear*, *temer)* while those in Class C are participles of verbs that are construed with *de*.

deseoso (2) : Bien—dijo el fraile, deseoso de que aquella conversación se acabara (*Aud.* 24,24).

digno (1) : Teodoro era digno de que todos los ciegos habidos y por haber le pusieran en las niñas de sus ojos (*Mar.* 153,14).

gozoso (1) : Y con suma delicadeza realizó la operación, gozoso de que sus dedos... jugaran con los pulpejos de las orejas de su ahijada (*Desher.* 276,7).

indigno (1) : Después de mirar un rato para arriba, ved cuán indigna es esta pobre tierra de que deseemos morar en ella (*Naz.* 187,22).

merecedor (1) : Si el partido fernandista representara la inquisición montada a la antigua, la amortización, y el Gobierno absoluto, sería el partido de la barbarie, merecedor de que todos sus hombres fueran tenidos por locos o por imbéciles (*Aud.* 227,1).

ser partidario (1) : Pues ésa es mi gente. Soy partidaria de que haya reparto y de los que ricos den a los pobres lo que tengan de sobra (*Mar.* 143,20).

olvidado (1) : Pero es posible — continuó el militar, olvidado de que Elías estaba cerca (*Font.* 40, 13). — *Olvidado* is one of those past participles that denote a resultant condition of the activity expressed by the verb, and is thus completely analogous to the adjectives in *-oso* (*deseoso*, *gozoso*, etc.).

sabedor (2) : les decía que había tomado una casa en Arcachón

y sabedores de que a Bringas y a los niños les convenía respirar aires frescos y salinos, les invitaban a pasar un mes allí (*Bringas*. 250,7).

sospechoso (1): vivían sobre ascuas sus cofrades, sospechosos de que tomaba parte en alguna intriga política (*Aud*. 21,30).

temeroso (8): Bueno, bueno, ten paciencia—dijo Benina, temerosa de que se descompusiera al fin de la jornada (*Miser*. 234,15); — no pareció temeroso de que estallasen desórdenes graves (*Esp. Rey*. 293,32).

C. *Relative-Object Clauses*. Meyer-Lübke gives the name « régime relatif » to « l'objet relativement auquel se produit quelque chose » [1]. In this study we shall use the term « relative object » to designate that complement of a verb (or verb phrase) which denotes the thing with reference to which the activity is produced, or, in other words, the « subject-matter » of the activity [2]. Cf. *acordarse de una cosa*, *acusar a uno de una cosa*, *dar fe de una cosa*, *esperar a una cosa*, *reparar en una cosa*. Thus the relative object is either the primary complement of an intransitive verb or of a verb phrase or the secondary complement of a transitive verb [3]. In the latter case the transitive verb may be either one that is essentially reflexive or one that is not.

[1] *Gr.*, III, § 349. The « régime relatif » is discussed in §§ 349, 362-365, 375, and 376.

[2] The relative object, therefore, is related in function to the indirect object, which denotes the person with reference to whom the activity is produced. The difference between these two types of indirect complements then, is that of the material vs. the personal.

[3] While, for the sake of convenience, the terms « transitive » and « intransitive » are employed in this study, it is always with a realization that these terms, as they are usually employed, rest upon a formal and not a fundamental distinction. The term « transitive » applied to a verb usually signifies that it is followed by a direct complement, while the term « intransitive » usually means simply that the verb is not followed by a direct complement. An « intransitive » verb, however, may be followed by an indirect complement or it may have no complement at all. The distinction between « transitive » and « intransitive

Verbs or verb phrases which take the relative object construction are closely related in meaning to verbs which are followed by direct complements. Contrast the following illustrative examples with those given above: *recordar una cosa*, *imputar una cosa a una persona*, *afirmar una cosa*, *aguardar una cosa*, *notar una cosa*. In the latter examples the material complement is the direct object, while in the former it is the relative object. When the verb is one that habitually takes two complements, one material and the other personal (*e.g.*, *acusar*, *imputar*), in some cases the material complement is construed as the direct object and the personal complement as the indirect object (*e.g.*, *imputar*), while in others the material complement is the relative object and the personal complement the direct object (*e.g.*, *acusar*) [1]. With some verbs, however, (*e.g.*, *dudar*, *tratar*,

is thus purely formal. The fundamental point of difference is whether the verb requires a complement or not. Bréal, *Essai*, p. 195, note 1, says : « On est convenu de réserver le nom de verbes transitifs aux seuls verbes qui se construisent avec l'accusatif. Dans un sens plus large, on peut appeler aussi transitifs les verbes qui, comme μιμνήσκω, χρῆθαι, se construisent avec le génitif ou le datif. Ce n'est pas le choix de tel ou tel cas qui importe, mais l'étroite connexion établie par l'esprit, à tel point que le verbe paraîtrait incomplet sans accompagnement ». Such a definition of the term « transitive », if it obtained ordinarily, would follow the fundamental criterion of whether the verb requires a complement or not. In the modern analytic languages, the prepositional complement corresponds to the genitive, dative, or ablative cases of the inflected languages and it is just as illogical to restrict the term « transitive », as is usually done, to those verbs taking a direct complement, as it would be to restrict it in the synthetic languages to those taking the accusative case. One result of the current terminology has been a failure to realize adequately that the direct complement and the prepositional complement are but two phases of the same phenomenom. For example, intransitive *hablar* requires a complement with *de* to complete its meaning just as much as transitive *decir* requires, for the same purpose, its direct object.

[1] For examples of verbs with double complements in which the material complement is the direct and the personal complement the indirect object, cf. Meyer-Lübke *Gr.*, III, § 374; R. A. E., *Gr.*, § 244a. For examples of the contrary construction cf. Meyer-Lübke *Gr.*, III, § 375.

esperar) both the construction with the direct object and that with the relative object are possible with but slight variation in meaning [1]. From this standpoint, then, it may be said that the relative object (which denotes the subject-matter of the activity in question) and the direct object (which denotes the person or thing directly upon which the activity is performed) are closely related [2].

Meyer-Lübke in his discussion of the relative object seems to give the impression that he would confine this construction to *de*, since he mentions no other preposition. No valid objection, however, can be seen to extending it, at least for the Spanish, to cover other prepositions. For example, if *hablar de una cosa* is, as Meyer-Lübke maintains, to be considered as an example of the relative object construction, why cannot *pensar en*, *soñar con*, and *apostar a una cosa* likewise be so regarded? In all these cases the prepositional complement represents the « subject-matter » of the activity in question.

The prepositions *de*, *a*, *en*, and *con*, when they introduce complements of so abstract a nature as relative objects, possess very little definite content. They likewise possess very little independent content, their meaning being largely determined by the complementary relation inherently implied in the meaning of the governing element. They may each be regarded as

[1] Although a verb taking the relative object (*e. g.*, an intransitive verb) is closely related in meaning with the same verb taking a direct object (*i. e.*, used transitively) they are never identical in meaning. There is always a difference, no matter how slight. For a discussion of verbs used both transitively and intransitively, cf. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 353.

[2] So close is the relation that, in certain cases, the term « logical object » may be applied to the prepositional complement, namely, after essential reflexives of the *acordarse* type. In verbs of this type the reflexive pronoun may be regarded as merely the « formal object » (to use a terminology based upon that of « formal » and « logical subject »). Cuervo, *Dicc.*, I, Introd., p. VI, says that there are certain reflexives which « equivalen al simple transitivo ». The essential reflexives of the *acordarse*, *jactarse* type may be placed in that category.

merely the subordinating copula always associated with certain governing elements that take relative objects. Choice among these prepositions is often made with regard to the form and the original concrete meaning of the governing element, *e.g.*, *a-postar a, re-parar en.*

Prepositional complementary clauses that function as relative-object clauses are intrinsic complements, because the nature of the relation in which they stand to their governing elements is inherently implied in the meaning of the latter. In clauses of this type, since the introductory preposition is possessed of so little definite and independent content, more light is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning of the governing element than by that of the preposition. Consequently, from this standpoint also, these clauses may be be regarded as closely related to direct complements. Next to determinative complements and « objective genitive » complements, relative objects are, of all prepositional complements, those closest related to direct complements.

Examples of this relative object construction are quite numerous, largely owing to the fact that they occur after many verbs and verb phrases that are quite common in every-day usage. The majority of the examples are introduced by *de*, which is to be expected in view of the fact that this, of all the prepositions, is the one most abstract in meaning. Furthermore, *de* has as one of its most frequent — and most abstract — values that of « concerning », « with reference to ». Consequently, relative-object clauses introduced by *de* are often similar in value to determinative complementary clauses and to objective-genitive clauses introduced by the « relative » *de*. Cf. *convencerse de que* and *la convicción de que ; seguro de que, sabedor de que* and *la seguridad de que* (cf. pp. 19,52).

Prepositional complementary clauses that function as the relative object may be subdivided according as : (1) the relative object represents the original value of the prepositional re-

lation, or (2) the relative object represents a development from a relation originally more concretely prepositional in value.

1. *The Relative Object Represents the Original Value of the Prepositional Relation.* In the examples in this category the complementary relation inherent in the meaning of the governing element has always been that of the « subject-matter » of the activity. The complement is, therefore, always introduced by *de*, since that is the only preposition which in Latin and in Romance has always possessed this highly abstract meaning. The governing element is always a verb, participle, or verb phrase denoting mental activity, *i.e.*, expressions of saying and thinking and their cognates [1].

Prepositional complementary *como*, *cuando*, and *si* clauses occur in this category. Cf. under *acordarse*, *contar*, *enterarse*, *informarse*, *tratar* and *seguro*. A few cases of the direct complementary clause also occur. Cf. under *acordarse*, *dudar*, and *seguro*.

acordarse (22) : Me acuerdo bien de que vestía el traje popular (*Carlos IV*. 85, 26); — no me acordaba de que era usted su novio (*Font*. 185,38); — al poco rato de estar en la cabaña, acordéme de que un amigo había quedado en esperarme en casa (*Mar*. 17,16); — y cuando se muere ¿sigue una sabiendo que se ha muerta y acordándose de que vivía? (*Naz*. 69,27) [2]. The com-

[1] *De* introduces the relative object after similar expressions in Latin. Cf. Kühner, *Gr.*, p. 500 and Meyer-Lübke *Gr.*, III, § 364.

[2] In the case of the essential reflexives *acordarse* and *jactarse* (cf. p. 74), the invariable reflexive form is a later development. Cuervo, *Dicc.*, I, pp. 140a-143b cites numerous examples which seem to prove conclusively that, with *acordarse*, up to and including the classical period, there was hesitation as to whether the personal or the material complement was to be considered as the direct object, *i. e.*, one could say both *me acuerdo una cosa* and *me acuerdo*

plementary clause is a *cuando* clause (2) : Me acuerdo de cuande fué allí el viejo Malespina (*Traf.* 63,20); — me acuerdo do cuando Isidoro era un pedazo de hielo (*Carlos IV.* 277,17). — The preposition is absent before the complementary *cuando* clause (1) : Me acuerdo cuando andabas en aquella casa (*Desher.* 40,23).

hacer caso (1) : te equivocabas a cada momento y parecías no hacer maldito caso de que yo estaba en la escena (*Carlos IV.* 51,23).

cerciorarse (6) : Después de cerciorarse de que el local no tenía comunicación con los pisos altos, apagaron la vela (*Esp. Rey.* 314,26). — With the past participle, *cerciorado* (1) : Añadió que estaba cerciorada de que su conducta no cambiaría nunca (*Font.* 255,29) [1].

contar (1): ¿ Ella no le ha contado a usted de cuando la encerraba, teniéndola dos o tres días sin probar bocado ? (*Aud.* 41,11). — With *contar* the direct object is the more usual construction, but the relative object is, of course, possible : me habían contado de una ceremonia muy extravagante que hicieron cuando [Napoleón] se convirtió en emperador (*Aud.* 69,13). Cf. English « tell » and « tell about a thing ».

convencer(se) (26) : Yo soy buena, nadie me convencerá de que no soy buena (*Doña Perf.* 218,22); — harás un bien a toda la familia... si la convences de que es hora de venir a darnos su abrigo (*Esp. Trág.* 79,13); — yo me he convencido de que él

---

de una cosa. Of course, the tendency to construe verbs of remembering and forgetting with the relative object has its roots in the Latin. But even there the accusative was sometimes employed (cf. Kühner, *Gr.*, p. 471), just as in modern Spanish the direct object is the construction employed after *recordar* and *olvidar*. — Bello, *Gr.*, § 762, asserts that in the classic period the direct object was the usual construction after *jactar*.

[1] *Cerciorado*, being one of those past participles that denote resultant condition of the activity expressed by the verb, here means « hecho cierto », « asegurado », « seguro ». Cf. p 63, note 2.

no merece tal cosa y es indigno de ti (*Font.* 232,9); — la señora se convenció de que entregaba su hija al vicio (*Doña Perf.* 244,13). — With the past participle *convencido* (6): la Europa entera [quedó] convencida de que el Príncipe de la Paz y yo no podemos obrar de concierto (*Carlos IV.* 77,10).

creído (1): Y nosotras tan creídas de que le rompería algún hueso (*Naz.* 180,15). *Creído* here has the value of « fiado », « seguro » [1].

cuidar (3): pero cuidé de que no me viera Doña Francisca (*Traf.* 24,4); — yo cuidaré — pensaba — de que esta amistad y mi honradez no sean incompatibles (*Bringas.* 194,19) [2]. — Likewise with *cuidarse* (1): Ahora, despues de eligir terreno se cuidan de que ninguno de los combatientes reciba de cara los rayos del sol (*Esp. Trág.* 83,28) [3]. — Likewise after the verb phrase *tener cuidado* (1): aquí estoy por tener cuidado de que Fernanda no se fatigue charlando demasiado (*Esp. Trág.* 36,19).

dar fe (1): Doy fe, además, de que era muy caritativa (*Carlos IV.* 10,34).

dudar (3): yo no dudo de que seas una mujer muy principal (*Font.* 106,27); — tampoco podía dudar de que luchó contra fuerzas superiores para defenderse de aquel loco empeño (*Naz.* 296,20). — With *dudar* the construction with the direct object is by far the more common,

[1] Cf. Cuervo, *Dicc.*, II, p. 587b for examples of *creerse de* and *creído de* equivalent to *fiarse* and *fiado*.

[2] *Cuidar* has entirely lost in modern Spanish its original meaning of « pensar ». For examples of its use with this meaning in Old Spanish, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, p. 685b. In the above examples it has the value of « mirar con atención y solicitud por la buena ejucución de alguna cosa » (cf. Cuervo, *op. cit.*, p. 685a), which has been developed from that of « pensar » when the subordinate activity was to be realized at a time subsequent to that of the « thinking ».

[3] Cuervo (*op. cit.*, p. 684b) states that the reflexive form has arisen by analogy to *curarse*. In the above examples the meaning is not exactly that of *curarse*, but the one on p. 67 does have that value. If the reflexive form originated as Cuervo thinks, it has been extended to cases where it is not equivalent to *curarse*.

there being 14 cases of the latter, *e. g.* : No dudo que esa escena puede ser admirable (*Carlos IV*. 109,16). All cases of *dudar que* occur in the conversation of the characters in the novels, whereas 2 out of the 3 cases of *dudar de que* occur in passages wherein the author is speaking directly. There are 3 examples of direct complementary *si* clauses, none of which occur in conversation. Cf. Despertó con las ideas más embrolladas y obscuras dudando si lo que veía era real or ficción de su mente (*Naz*. 298,1). — After various verb phrases formed with the abstract noun of verb theme *duda* (14) : no había duda alguna de que las funciones ópticas se conservaban intactas (*Bringas*. 139,22); — pues me han robado. No queda duda de que me han robado (*Naz*. 17,11); — no cabe duda alguna de que Cristóbal salió, ya anochecido, de su casa (*Doña Perf*. 192,15); — un atronador grito hirió mis oídos, no dejándome duda de que el navío Santa Ana se estaba batiendo de nuevo (*Traf*. 203,4). One example shows the prepositional complementary clause preceding its governing element : pero de que aquellas riquezas estaban allí no tenía la menor duda (*Miser*. 183,2) [1]. The *que* clause is a direct complement (1) : Pero no hay duda que cuando se da con un autor que sepa hablar con claridad, estas materias son preciosas (*Mar*. 68,17). This example occurs in the conversation of the characters. In view of the numerical superiority of *dudar que* over *dudar de que* and of (*tener*) *duda de que* over (*tener*) *duda que* it is possible that the relative object construction with *dudar* originated in an analogical formation on (*tener*) *duda de que*. A similar construction may be seen in the case of *saber de* (= " tener noticia de ") and *sospechar de* (= tener sospechas de ").

enterarse (16) : se enteró Lucila de que éstos habían abandonado su país (*Esp. Trág*. 15,12); — enteróse al fin de que su vecino la

[1] Cf. p. 26, note 1.

llamaba (*Naz.* 17,4). — With a *cómo*-clause (3): Después quise enterarme de cómo me había salvado (*Traf.* 242,22); — ve tu y entérate de cómo está la niña (*Naz.* 138,7). — With a *si*-clause (2) : ella subía y se enteraba de si podía o no alojarle (*Miser.* 359,20). — After the past participle *enterado* (2) : ya está enterado de que contamos con usted, lo cual le causó gran regocijo (*Aud.* 202,23).

escribir (1) : Yo le digo que ya que escribe, escriba de cosas útiles, por ejemplo, de que los ingleses deben devolvernos a Gibraltar (*Desher.* 311,27). — As with *contar*, both the direct and relative object constructions are possible with *escribir* (compare the above example with sentences such as : *me escribió una carta*, *me escribió que* vendría lo más pronto posible). The difference between the two constructions is substantially the same as that existing between *decir una cosa* and *hablar de una cosa*. It is possible to look on the relative object construction after *escribir* as an analogical formation on *hablar de*.

fiarse (1) : Fíate de que el nacimiento y el temperamento te hayan hecho ilustre (*Desher.* 315,6).

hablar (3) : Hablan de que van a fundar un hospital (*Desher.* 309,31); — habló a Miquis del tiempo, de política, de Cánovas y de que las tropelías de los ingleses en el campo de Gibraltar daban motivo a España para exigir de Albión que nos devolviera aquel pedazo de nuestro territorio (*ibid.* 398, 5). — *Hablar*, unlike *contrar* or *escribir*, normally takes the relative object construction, except in such expressions as *hablar español*, wherein the direct object may be viewed as somewhat akin to the internal object, *i.e.*, *hablar el habla española*.

informarse (1) : Beatriz y su compañera corrieron a ver a Nazarín y a informarse de cómo había pasado la noche (*Naz.* 284,14).

jactarse (2) : La pícara se jactaba ayer aquí mismo de que no pondrían la mano sobre ella (*Carlos IV.* 192,22); — se ha jactado ese miserable de que ha sido amado por mí, añadiendo que me despreció (*ibid.* 193,10).

hacer memoria (1) : Ello es que estas caricias menudeaban tanto que no hago memoria de si recibí alguna en aquella ocasión (*Traf.* 70,16).

olvidarse (1) : no me olvidaba de que usted estaba sin comer (*Font.* 204,31). — The comparative rarity of this form shows it to be an analogical formation on *acordarse* [1].

penetrarse (1) : Penetrado de que la señorita procedía con infantil precipitación y aturdimiento en sus anhelos de vida ascética, en tal sentido la sermoneó con palabra cortés (*Esp. Rey.* 47,7). — *Penetrado* here has the value of « penetrado de la idea de, convencido ».

percatarse (1) : salen dos [a la escena] insultándose como enemigos para después percatarse de que son padre e hijo (*Carlos IV.* 24,18).

persuadir(se) (3) : intenté persuadir a mi amo de que él también debía trasladarse al Rayo por ser más seguro (*Traf.* 213, 6); — persuádese usted de que los fenómenos no significan lesión ni avería de ninguna entraña y no volverá a padecerlos (*Naz.* 131,28).

protestar (1) : protestaban de que Prim quisiera desarmarles para refundir la Milicia en el molde monárquico (*Esp. Trág.* 284,30). — With *protestar* two constructions are possible : (1) the relative object with *de*, as in the preceding example and (2) the internal object. In *protestar que*, the *que* clause represents the internal object, the expression being equivalent to *hacer esta protesta : que* [2].

recordar (1) : Recordaba el dicho eclesiástico de que hemos nacido para sufrir, no para gozar (*Esp. Rey.* 14,23). — This deviation from standard grammatical rules is from the author's

[1] After the reflexives *olvidarse* and *percatarse*, which are almost identical in meaning with the transitives *olvidar* and *percatar*, the relative object may be considered as the « logical object » (cf. p. 55, note 2).

[2] Cf. *hablar*, p. 61, *pensar*, p. 74, and *soñar*, p. 75.

own text, not from conversation imputed to his characters. It is clearly an analogical formation on *acordarse*.

responder (6) : Yo respondo de que es buen liberal y hombre de bien (*Font.* 29,6). — In one case the prepositional complementary clause precedes its governing element : De que le traeré bueno y sano respondo con mi cabeza (*Esp. Trág.* 313,22) [1].

tratar (1) : tratábase de si era o no necesario la presencia del Rey para inflamar los ánimos de la gente carlista (*Esp. Rey.* 40,26). — With *tratar* in this meaning both the direct and relative objects are possible, *i.e.*, we can say *este libro trata* or *trata de la historia de España*. *Tratar*, like *cuidar*, has developed a meaning involving the idea of effort, *i.e.*, « procurar el logro de algún fin ». Cf. the following examples in which *tratar* has this value and in which the prepositional complement may still be regarded as the relative object (3) : Lucila trató de que su amado hijo se recobrase de la tremenda emoción (*Esp. Trág.* 316,28); — si las cosas han pasado de otra manera, trata de que la señora te reconozca por el parecido (*Desher.* 248,5).

Similar to the past participles of the above reflexive verbs, we may have an adjective of verb theme taking the relative object contruction, *e.g.*, *seguro* [2].

---

[1] *Responder*, like *protestar*, is capable of taking both the internal and the relative object. *Responder que* is equivalent to *hacer esta respuesta* : *que*, while *responder de que* represents the relative object construction. Cf. the English « answer for ».

[2] *Seguro* may be regarded as the adjective equivalent to the past participle of *asegurarse*, of which, however, no example occurs in Galdós. Cf. asegurándome de que la puerta estaba cerrada y que nadie me espiaba por el agujero de la llave, saqué el pañuelo (Palacio Valdés, *La Alegría del capitán Ribot*, Hernández, Madrid, 1899, p. 123). This meaning of *asegurarse* (*i. e.*, « librarse de cuidado o temor; cerciorarse » — Cuervo *Dicc.*, I, 675b, 678a) must not be confused with that of *asegurar* (*i. e.*, « afirmar la certeza de alguna cosa » — *op. cit.* 680b), wherein the material complement is the direct object and the

seguro (65) : Yo estoy seguro de que esto no puede durar (*Traf.* 183,10); — puede estar seguro de que no me ocuparé en delatarle (*Font.* 119,22); — segura estaba de que Pascuala la recibiría con los brazos abiertos (*Font.* 302,33); — haciendo lo que te mando — continuó — puedes vivir seguro de que te irá bien en el mundo (*Carlos IV.* 142,18); — segura, pues, Isidora de que habría con que desayunarse a la venidera mañana, pasó tranquila la noche (*Desher.* 371,15). — With a prepositional complementary *si* clause (1): no estaba segura de si lo deseaba o lo temía (*Aud.* 200, 1). — With a direct complementary *que* clause (3): estoy segura que fué el año 3, dijo Paz (*Font.* 160,12); — y ya estoy segura, después de mucho cavilar, que no es el D. Romualdo que yo inventé (*Miser.* 396,1); — ¿ y usted está seguro que la delación procede de ella? (*Aud.* 189,38). All three of these examples occur in conversation. — *Seguro de que* clauses are the commonest of all the prepositional complementary clauses.

2. *The Relative Object Represents a Development from a Relation Originally More Concretely Prepositional in Value.* Prepositional complementary clauses in this category are introduced by *de*, *a*, *en*, and *con*.

a. De *Introduces the Complementary Clause.* The examples introduced by *de* fall into two distinct groups : (1) after expressions of emotion, and (2) after expressions of accusing, blaming, and thanking.

1). *After Expressions of Emotion.* In such expressions what was originally the source or cause of the emotion has come to

personal complement the indirect object. For discussion and examples of *asegurarse de que* and *asegurar que*, cf. Cuervo's splendid article, *Dicc.* I, pp. 675a-680b.—Cf. also *cerciorado*. p. 58.

be regarded as the thing with regard to which the emotion is manifested [1]. The construction of verbs of this type with the relative object has its roots in the Latin, which used the genitive, ablative, or *de* with the ablative after verbs of this type [2]. From the relative to the direct object the step is short and the Latin occasionally used the accusative after such verbs [3]. The direct complement is also not uncommon in Romance [4]. In Spanish some verbs of this class, notably *esperar*, *temer*, *celebrar*, and *extrañar* invariably take the direct objects. Those which take the relative object are nearly always reflexives, wherein the reflexive pronoun is, in form at least, the direct object [5]. Two examples of direct complementary clauses after *alegrarse*, a verb of this latter type, occur in Galdós [6].

Only two non-reflexives occur in this category, *i.e.*, *gustar* and *temblar*. There is one case of a prepositional complementary *si* clause; cf. under *cuidarse*.

Occasionally we find a supplementary *porque* clause after expressions of emotion. Cf. si estás enojada porque me he negado a ir contigo al baile de la Pintosilla, no vayamos a reñir por eso, iremos [7].

---

[1] Cf. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, §§ 365, 375; Cuervo, *Dicc.*, II, p. 778b.

[2] Cf. Kühner, *Gr.*, pp. 396, 468, 500.

[3] *Op. cit.*, p. 260.

[4] Cf. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 354.

[5] Consequently relative objects of this type might be regarded as « logical objects ». Cf. p. 55, note 2.

[6] Cuervo, *Dicc.*, II, p. 792a, states that *alegrarse que* arises by analogy to *celebrar que*. It is preferable, however, to regard all cases in modern Spanish in which the direct complementary clause occurs in places where the standard rules of grammar demand a prepositional complementary clause, as survivals, mainly in colloquial speech, of a construction prevalent in Old Spanish and in the classic period. For explanation of this construction cf. pp. 116-117.

[7] For a *de que* clause after *enojado*, cf. p. 67. *Porque* causal clauses after verbs of emotion are regarded as supplementary because the introductory preposition (or conjunction) itself throws full light upon the nature of the subordinate relation. Therefore, *porque* clauses after expressions of emotion have a definite

admirarse (7): Yo me admiré de que un Príncipe trabajase (*Carlos IV*. 164,29); — me admiro de que usía tenga paciencia para oír tales cosas (*Aud*. 101,41).
alegrarse (11): Me alegro de que usted lo conozca (*Doña Perf*. 171,15); — me alegraré mucho de que sea un hombre de provecho (*Desher*. 84,12); — me alegrara de que V. lo hubiera visto para que supiera cómo son estas cosas (*Traf*. 39,17); — el aprendiz de médico declaró al punto conocerla y alegrándose de que estuviera allí quiso participar de las dificultades de darle la noticia (*Desher*. 30,15). — *De* absent (2): Me alegro que no esté Beatriz (*Naz*. 294,5); — me alegraré que salga en bien y que siga su campaña (*ibid*. 257,2).
asombrarse (6): He vivido tres meses entre perros de presa. No te asombres de que muerda alguna vez (*Desher*. 488,30); — Halconero se asombró de que Donata y sus amigas... conocieran con tales pormenores lo sucedido en Recoletos (*Esp. Trág*. 104,18). — With the past participle *asombrado* (2): ¿Vienes sólo? — le preguntó Isidora asombrada de que no le acompañara su tía (*Desher*. 432, 32).
asustarse (1): no gusta de escándalos y se asusta de que esto se descubra (*Desher*. 325,8).
avergonzarse (1): ¿Quién le ha contado a usted esos despropósitos? — preguntó la diplomática, avergonzada de que los dos forasteros oyeran tales majaderías (*Aud*. 69,30).
condolerse (2): Cabizbajo marchó a su casa, condoliéndose de que en su alma no encontraba calor nada de lo que en derredor

---

causal value, which is lacking in the complementary *de que* clauses. These statements are further borne out by the fact that the indicative, the normal mood of causal clauses, is employed in *porque* clauses after expressions of emotion, while in *de que* clauses the modal usage is determined by the meaning of the governing element and the subjunctive is consequently employed. Further differentiation between these two types of clauses can be made on the basis of the distinctions set forth in the Introduction, pp. 8-12.

suyo veía (*Esp. Trág.* 69,23)[1]; — se condolía de que el Gobernador y el Coronel Valencia tomaran a broma el aviso que se les dió (*ibid.* 315,19).

contrariarse (1): Aramanta pareció muy contrariada de que no se sentase a la mesa el joven mencionado (*Carlos IV.* 149,25).

cuidarse (1): No nos cuidemos, vida mía, de si hay en el cielo una Vicaría para los ángeles que quieran vivir honradamente en sus casitas (*Esp. Trág.* 182,31)[2].

dolerse (1): la hermosa señorita se mostró desconsolada por la ya larga ausencia del galán, doliéndose de que el corte y costura de una Constitución durase tanto (*Esp. Rey.* 23,16).

enojarse (1): No es que yo desee el mal de los demás —dijo Martín enojado de que no se le entendiera bien (*Aud.* 252,15).

espantarse (3): y luego se espantan de que nos venzan los ingleses (*Traf.* 245,4).

gustar (1): era enemigo de las uniones ilícitas y gustaba de que sus protegidos fuesen castos (*Aud.* 38,39).

horrorizarse (1): Con ser tipos perfectos de la miseria disimulada, las niñas de D. José se habrían horrorizado de que se las propusiera casarse con un hábil mecánico, con un rico tendero, o con un propietario de aldea (*Desher.* 140,26).

lamentarse (2): En la entresala encontró a Luis Blanc, el cual se lamentaba de que no asistiesen a velar o siquiera visitar al ilustre difunto las personas de primera fila (*Esp. Trág.* 110,26); — la oí lamentarse de que el nuevo gusto hubiese alejado de al escena diálogos concertantes (*Carlos IV.* 14,15).

ofenderse (1): Creo que tú, sobrina —dijo el Marqués, ofendido de que mi ama contase cosa que él no sabía — te dejas arrastrar por tu impresionable imaginación (*Carlos IV.* 134,28).

preocuparse (1): Pero ya cuando Cayo hacía estos juramentos,

---

[1] Cf. p. 68, note 3.
[2] Cf. p. 59, note 2.

cerró los ojos el doctrino, poco preocupado de que el Averno se tragara a Italia (*Font.* 103,38).

quejarse (2) : El panadero y el carbonero son tan mal educados que se atreven a quejarse de que no se les atiende con puntualidad (*Desher.* 261,6); — se quejó doloridamente de que el Gobernador no hubiese preso más que a uno de los diez de la lista (*Esp. Trág.* 303,29). — In one case we have the indicative, in the other the subjunctive. This difference in usage is perhaps due to the fact that *quejarse*, like the French *se plaindre* [1], may be felt as having two meanings, one merely declarative and the other affective. If such be the case, *quejarse* with declarative value belongs in the same category as *jactarse* [2]. This variance in modal usage is likewise seen in the first examples with *condolerse* [3], but does not obtain for *lamentarse* or *dolerse* in the examples we have from Galdós.

temblar (1) : está temblando de que le den una cruz por no comprar las insignias (*Bringas.* 101,10).

2). *After Expressions of Accusing, Blaming, and Thanking.* In such expressions what was the motive or cause of the activity has come to be regarded as the thing with regard to which the activity is manifested. The governing element may be either a verb, verb phrase, or adjective of verb theme.

---

[1] Cf. Armstrong, *Syntax*, p. 56.

[2] Cf. p. 61.

[3] It is hard to see in the first example of *condolerse* (p. 67) any possibility of a declarative value for the verb, such as may possibly be seen in the first one of *quejarse* when contrasted with the second. The example with *condolerse* may be a case of analogical influence. Cuervo (*Dicc.*, II, p. 344a) says : « Como los demás verbos que significan emociones del ánimo, debe regir subj ; asi, no es de imitarse la siguiente construcción : « Dice que no hay justicia y se conduele/ De que la probidad es nombre vano » Moreto, *Epist.* 9, B. A. E., 2, 586,2) ». But is this not a clear case of declarative value ?

acusar (2) : pero no consentía que acusaran al divino Nazarín de cosas falsas, verbigracia, de que tuvo o no tuvo que ver con una mujer mala (*Naz.* 79,14); — ¡ Por Dios, don Nazario ! ¿ sabe usted de qué le acusan... ? Pues de que usted sostenía relaciones escandalosas, deshonestas y vitandas con ésa y otras « ejusdem furfuris » (*ibid.* 88,8). — With *acusar* the infinitive construction is more frequent than the noun clause [1], but in the above cases the noun clause is the more natural construction, being in direct apposition to a preceding substantive or interrogative pronoun.

culpable (1) : Esto me ofendió, y creyéndome culpable de que saliese la tragedia tan deslucida,... me fuí (*Carlos IV.* 268,19).

dar gracias (2) : doy gracias a Dios de que me librara pronto de él, llevándome por más noble camino (*Traf.* 8,8). — Both the examples show the form *dar gracias a Dios* [2]. Occasionally we find a prepositional supplementary clause after *dar gracias*. Although no example occurs in Galdós, cf. « había que dar gracias a Dios porque el mal tiempo acababa pronto » (Blasco Ibáñez, *Flor de Mayo*, *ed. cit.*, p. 84).

tener la culpa (3) : Ay, créalo usted, mi mariducho tiene la culpa de que vivamos de esta manera (*Bringas.* 107,22); — tú tienes la culpa de que Lili haya bajado (*Mar.* 92,1).

b. A *Introduces the Complementary Clause*. The number of expressions after which *a* is employed to introduce the relative

[1] Cf. p. 84, note 1.

[2] Cf. gracias que lleguemos a las nueve (*Naz.* 234,7); — gracias a Dios que puedo manifestar a usted mi gratitud por su inaguantable bondad (*Miser.*302,20). Here the exclamatory *gracias* or *gracias a Dios* is followed directly by *que*, as is the case with all asseverative words or phrases introducing clauses (cf. *cuidado que*, *a fe que*, etc.). The subjunctive is used when the clause is truly complementary, *ie.*, when *gracias que* = *doy gracias de que;* the indicative is used when *gracias* is merely an interjection, *i. e.*, equivalent to *gracias a Dios*, *puedo manifestar* etc. — Cf. Spitzer, *Aufsätze*, p. 111 and Tobler, *Mél.*, pp. 73 ff.

object is small in comparison with those in which either *de* or *en* is used. With the verbs *aguardar*, *apostar*, and *esperar* what was originally the aim or object of the activity has come to be regarded as the thing with regard to which the activity is manifested. After these verbs direct object clauses are also found, since these verbs may be construed transitively throughout. These examples are not limited to conversation, except in the case of those after *apostar*, which, in its asseverative value, is normally used only in conversation.

aguardar (7) : aguardó a que saliera Cánovas del Salón de sesiones (*Esp. Rey.* 175,14); — pero quise aguardar a que se explicase —dijo Salomé con mucho desdén (*Font.* 164,5). — Without *a* (1) : Benina le oía con respeto aguardando que terminase para traerle a la realidad (*Miser.* 270,6) [1]. This last example is a direct-object clause.
apostar (15) : Apuesto a que es su novio (*Font.* 172,32); — apostamos a que tambien contó lo de la media onza (*Doña Perf.* 130,14); — apostaría a que cuando Candidita ha tomado café no se lo has hecho con el mismo del día anterior sino que lo has colado nuevo (*Bringas.* 164,26) [2]. With the direct complementary

[1] *Aguardar* is frequently transitive (cf. Cuervo, *Dicc.*, I, pp. 267a-269b). When followed by the relative object the complement possesses a slight shade of temporal or final value. The direct complement, used instead of the prepositional complement, may also have this value (cf. above example; cf. also the English " wait for " and " await "). If we wish to emphasize the temporal or final values, *hasta que* or *para que* may be employed. For examples of *aguardar* in all constructions cf. Cuervo, *loc. cit.*

[2] The original concrete value of *apostar* is that of «laying a wager» and the thing or amount wagered is the direct complement of the verb. Consequently, the thing concerning which the wager is made becomes the relative object and is introduced by *a*, since it is a development of the more concretely prepositional relation of « the thing on which » the wager is laid. Cf. Pues *apostara/ La cabeza a que* mi padre/ Lo aprueba (Moratín, *La mogigata*, III, 14, cited by Cuervo, *Dicc.*, I, p. 552a). Even when the thing wagered is not expressed, as is the case in all the examples found in Galdós, *apostar* is followed by the re-

clause : (5) : apuesto que es de casa de la señá Nicolasa, la pupilera de ahí enfrente (*Font.* 305,26); — ¿apostamos que ésta que corre es la dichosa Ándara? — se dijo deteniéndose (*Naz.* 106,14); — apostaré que no ha sido ése el único... filósofo (*Doña Perf.* 13,5); — apostaría que ahora... se aficionará usted a la vida de Madrid (*Esp. Rey.* 163,16); — y ¿a Prudencia se la toma bien la cuenta? Apostaría que no (*Bringas.* 163,23). — Similarly we have the interrogative *¿a que?* which Cuervo states [1] is elliptical for some form of *apostar* (probably *¿apostamos?*) plus *¿a que?* (5) : ¿A que no sabe ese señor que los ajos de Orbajosa dejaron bizcos a los señores del jurado en la Exposición de Londres? (*Doña Perf.* 99,27); — todos esos son unos muñecos al lado de Romero Alpuente ¡ Cómo puso a los frailes hace doz noches ! ¿A que no saben ustedes lo que les dijo? ¿A que no saben? (*Font.* 12,12).

esperar (26) : Esperemos a que levanten el trabajo (*Desher.* 46,3); — esperaremos a que salga otra vez (*Doña Perf.* 122,31); — esperó paseando en la calle a que avanzara el día (*Font.* 293,32); — no podía esperar a que su marido advirtiese la falta (*Bringas.* 210,20). — Without *a* (3) : permaneció en pie, esperando que se le mandara sentarse (*Aud.* 100,42); — sin tomar a pecho sus displiciencias y raptos de ira, esperaba que cambiase el viento (*Miser.* 238,6); — yo contra mi costumbre diferí

lative object in the majority of cases. But, when the thing wagered is not expressed, the element of actual wagering becomes secondary and the verb develops into one of mere emphatic assertion. Consequently, it is felt as transitive and is followed by the direct object clause (cf. Cuervo, *Dicc.*, I, pp. 551b-554b). The *que* and the *a que* constructions exist side by side in Galdós and afford an admirable illustration of the fact that at times the difference in value between the direct object and the relative object is substantially inappreciable. In modern colloquial Spanish the *apostar que* construction is probably more frequently used than the *apostar a que* form, except, of course, when the thing wagered is mentioned. For the construction in the earlier periods of the language, cf. pp. 139, 214.

[1] *Dicc.*, I, p. 25a.

el pago, esperando que de Vitoria me remitieran fondos (*Esp. Rey.* 151,33) [1].

c. En *Introduces the Complementary Clause*. The governing element is a verb (or verb phrase) denoting mental or emotional activity. After the verbs in this category, what was originally the location of the activity came to be regarded as the thing at which the activity is manifested. This shift is, in most cases, a result of the acquisition by the verb of a meaning more abstract than that which it originally possessed. Cf. con-*sentir*, con-*venir*, re-*parar*. The prepositional complements of such verbs may be classed as relative objects. The verbs in this category, like those followed by the relative object in *a*, may also be construed transitively.

confiar (7) : Yo confío en que será buena y obediente (*Font.* 144,36); — él confiaba en que tal desazón sería pasajera (*Bringas.* 102,25) [2]. With the past participle *confiada* (1) : pero confiada en que no le pasarían la cuenta habíalo gastado en cosas para los niños (*Bringas.* 65,2). — After the verb phrase *tener confianza*

[1] *Esperar*, like *aguardar*, may be used transitively (cf. Cuervo, *Dicc.*, I, Introd., p. XVI). When it is so used it is equivalent to the English « expect » or « await ». In this latter value it is also equivalent to *aguardar*. As after *aguardar*, the relative object after *esperar* has a slight shade of temporal or final value. (It is likewise construed with *hasta que* or *para que* when it is desired to emphasize either of these values). The direct complementary clause is often used after this verb with substantially the same value as the relative object, *e. g.*, *estamos esperando que llegue el tren* = *estamos esperando a que llegue el tren*. (The same holds true for *aguardar*). For parallel examples comparable to these two, cf. p. 214.

[2] *Confiar* is frequently followed by direct complementary clauses in substantially the same meaning as in the above examples (cf. Cuervo, *Dicc.*, II, p. 358a). No examples of this construction, however, occur in Galdós. *De* also introduces the relative object after *confiar* (cf. Cuervo, *loc. cit.*). For a discussion of the origin of the use of *en* after *confiar*, *creer*, *pensar*, etc., cf. Hanssen, *Gr.*, § 696. — Cf. also p. 200.

(1) : Usted no tenía confianza en que aquello diera los resultados que apetecíamos (*Aud.* 217,16).

consentir (4) : Antes que verte caminar a la última degradación, consiento en que reanudes tus amores con él (*Desher.* 502,3); — íbamos a consentir en que se maltratara al héroe de las Cabezas, al fundador de las libertades de España (*Font.* 79,3); — no creo que la señorita consiente en que le sirva más este sabandijo (*Aud.* 94,17); — ¡ Cómo había el doctor de consentir en que Susanita se casara con D. Martín ! (*ibid.* 212,13) [1].

convenir (20) : es el único medio; convengo en que es terrible, pero es eficaz (*Font.* 328,1); — convenga usted conmigo en que es una cabeza destornillada (*Miser.* 103,28); — todos convinieron en que había perecido (*Traf.* 242,20); — por último se convino en que si ella compraba el décimo, ellas le tomarían la mitad (*Miser.* 215,24) [2].

pensar (5) : pensemos en que tu estás malo, que necesitas pasar

---

[1] *Consentir* is often used transitively. Cuervo, *Dicc.*, II. p. 407b ff., defines it in this usage as « dejar con conocimiento y voluntad determinada que otro haga algo o que una cosa suceda »; when followed by the relative object he defines it as « admitir con voluntad determinada el dictamen o propuesta ajena o las sugestiones de sus propios afectos y pasiones ». This distinction is clear-cut even if slight; however the two meanings of the verb are closely related and from this standpoint it may be said that, even with *consentir*, the value of the relative object is close to that of the direct object (cf. p. 55). Cuervo, *loc. cit.*, cites several examples of confusion between the two uses of *consentir*, none os them, however, being with a clausal complement. There are no clear-cut cases in Galdós of a *consentir que* clause used for a *consentir en que*; in all cases it if possible to interpret the verb as « permitir ». Cf. yo no puedo *consentir que* usted se mezcle en mis asuntos (*Aud.* 228,5); — yo no podía *consentir que* usted me tratara como igual (*ibid.*, 255,30).

[2] *Convenir* may also be followed by a direct complement in substantially the same meaning as in the examples above (cf. Cuervo, *Dicc.*, II, p. 516b). There are no examples in Galdós, however, of the use, with this verb, of a direct complement instead of a prepositional complementary clause. Cuervo, *Apuntaciones*, § 415, mentions the occurrence in incorrect speech of *convengo que* for *convengo en que*. It arises by analogy, he says, to *concedo que* (cf. p. 65, note 6).

la noche bien abrigadito (*Miser.* 369,16); — llegó a pensar en que no debía vivir más tiempo (*Desher.* 238,9); — Isidora volvió a pensar en que nunca más saldría a la calle sin guantes (*ibid.* 72,32) [1].

reparar (2) : Cuénteme y no repare en que soy alcalde y usted un mero procesado (*Naz.* 241,14); — les da lastima de las criaturas sin reparar en que mas *honrás* somos las que no las tenemos (*Miser.* 31,5). — With a direct complementary clause (3) : Cállese, libertino y repare que estamos en lugar sagrado (*Esp. Trág.* 107,7); — la miseria suele envidiar a la ostentación sin reparar que ésta a veces trocaría su deslumbrador aparato por una pobreza tranquila y libre (*Aud.* 92,2); — la confusión y aturdimiento... le impidieron sin duda reparar que un hombre embozado... le vió salir y le siguió después (*ibid.* 173,9). — In the preceding line of *El audaz* we read : creyendo que nadie *reparaba en* su persona, while on p. 61 of the same text we find : ¿Si? pues no *lo había reparado.* — Cf. *fijarse*, p. 86.

d. Con *Introduces the Complementary Clause.* Constructions in which *con* introduces a relative object clause are quite rare, being confined in Galdós to the single verb *encontrarse.* After this verb the relative object with *con* is substantially equivalent to the direct object of the transitive *encontrar* [2].

---

[1] *Pensar* transitive has the value of " meditar " or " creer ". The difference between *pensar* transitive (= " meditar ") and *pensar en* is often inappreciable. Cf. *Pensad que* la joven es hija única "...; *pensad en que* mi señor ha de ser dueño de [toda su fortuna] (Benavente, *Los intereses creados*, II, 8). Here *pensad que* represents the internal object and *pensad en que* the relative object. Cf. also pp. 75.

[2] Cuervo, *Dicc.*, II, p. 304a cites a number of examples of « verbos que cambian la construcción transitiva por la intransitiva en que entra *con* para señalar el objeto ». He likewise shows by the arrangement of his examples in this and in preceding categories how *con*, which originally designated the person or thing which participated in the activity, came to introduce the relative object.

encontrarse (4) : y él, que tan buena memoria tenía, se encontraba con que se le habían olvidado los admirables trozos de elocuencia que tenía preparados (*Font.* 62,16); — me encuentro con que el cuarto de la generala está lleno de albañiles (*Bringas.* 27,18) [1]. — With a direct complementary clause : el mejor día se encontrará que es un ignorante, sin sospecharlo (*Doña Perf.* 73,7). The relative object after *encontrarse* and the direct object after *encontrar* are so close in value that confusion between the two constructions results.

Under this heading may be treated what is apparently an exception to the rule set forth on p. 1 of the Introduction. We have already seen that after a number of verbs and verb phrases requiring prepositional noun complements, a direct complementary clause occasionally occurs, but in no case so far has the latter been the usual construction. With *soñar*, however, this seems to be the case. We say *soñé con una cosa*, but *soñé que tal cosa ocurrió*. The latter is the regular construction in Galdós. Cf. dormía como un santo y soñaba que era pájaro y estaba cantando en la rama de un árbol (*Desher.* 356.6).

This construction is, however, not an exception to our general rule. With *soñar*, as with *pensar*, two constructions are possible : (1) the internal object, *e.g.*, *soñar un sueno*, *pensar un pensamiento* and (2) the relative object, *e.g.*, *soñar con una cosa*, *pensar en una cosa*. When the complement is expressed in clausal form, however, the two verbs show different constructions. With *pensar*, both the relative object and the direct object are regularly employed, *i.e.*, *pensar en que* and *pensar que* [2].

---

[1] Similarly, we find *hallarse con que* in Palacio Valdés : pero al llegar [al sitio donde había dejado la lancha] se halló con que había desaparecido (*José*, Hernández, Madrid, 1885, p. 96). — *Encontrarse* and *hallarse* may be classed as reflexives " que equivalen al simple transitivo ", and their prepositional complements as " logical objects " (cf. p. 55, note 2).

[2] Cf. p. 74, note 1.

With *soñar* Galdós invariably uses the internal object construction, *i.e.*, *soñar que*. Consequently, *soñé que tal cosa ocurrió* is equivalent to *soñé el sueño de que tal cosa ocurrió* [1].

II. LIGHT IS THROWN UPON THE NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION TO A RELATIVELY EQUAL EXTENT BY THE MEANING OF BOTH THE GOVERNING ELEMENT AND OF THE PREPOSITION. In the examples belonging to this Group the meaning of the introductory preposition, although it does not fully indicate the nature of the subordinate relation, throws more light thereupon than it does in the examples in Group I. Consequently, in Group II the preposition does not lack definite and independent content to the extent that it does in Group I. The meaning of the governing element serves to identify that particular one of its more concrete values in which the preposition is employed. For example, contrast *oponerse a* with *reducir a*; *caer en* with *insistir en*, *pasar por* with *opinar por*. Therefore, while the prepositional complementary clauses in Group I are closely related to direct complements, those of Group II are definitely prepositional in value. From this standpoint the latter may be said to lie in value mid-way between direct complements and prepositional supplements.

Since in this class the complement has definite prepositional force, it is here that the greatest number of examples with *a*, *en*, and *con* occur. Here are likewise found examples with *por*, a preposition which, at least in Galdós, does not introduce complements belonging to Group I. Examples with *de* are, in comparison with those in Group I, quite infrequent, while

[1] Cf. *protestar*, p. 62. — *Soñar con que* is occasionally found, however; cf. ¡ Dice usted que soñaba su yerno con que yo viniera! (Álvarez Quintero, *La escondida senda*, Act I).

those with *a* are in the majority. Next come those with *en*, *con*, *de*, and *por*, in the order named.

The governing element is in generally a verb, participle, or verb phrase, *e.g.*, *insistir*, *empeñarse*, *empeñado*, *tener empeño en*. In two examples, however, it is an abstract noun of verb theme, which in combination with the preposition forms a set prepositional phrase, *e.g.*, *respecto a*, *gracias a* [1]. As in relative-object clauses, the verb may be either intransitive [2] or transitive, the prepositional complement being consequently either the primary or secondary complement. If transitive, the verb may be either an essential reflexive, *e.g.*, *empeñarse* or a verb that is not reflexive, *e.g.*, *atribuir*. If intransitive, it may be a verb that is regularly intransitive, *e.g.*, *venir*, *aspirar*, *insistir*, or a transitive used intransitively, *e.g.*, *contar*, *opinar*.

In a large number of verbs taking prepositional complements belonging to this Group, the preposition representing the complementary relation is foreshadowed not only in the meaning of the governing element but likewise in its form, *e.g.*, *de-pender de*, *a-tender a*, *in-sistir en*, *con-tentarse con*. This phenomenon occurs in a few cases in the governing elements in Group I, *i.e.*, with *apostar a*, *aguardar a*, and *encontrarse con*, and even in these cases, the complementary relation is one that was originally definitely prepositional in value [3].

The complementary relation, although definitely prepositional in value, is, of course, one capable of application to clauses [4].

---

[1] In other authors, however, examples may be found in which the governing element is an abstract noun of verb theme occuring uncombined, *e.g.*, *alusión*. Cf.: *Chirinola*, dicho aquí por alusión a que el escribano, el alguacil, y la Colindres estaban confabulados para practicar sus malas artes» (Rodríguez Marín, ed. *Coloquio de Cipión y Berganza*, *Clás. Cast.*, 36, Madrid 1917, note to p. 265.)

[2] Cf. p. 53, note 3.

[3] Cf. p. 64.

[4] Cf. p. 19.

The governing element likewise is sufficiently abstract in value to be capable of being followed by a clause. Consequently, the intransitives *venir*, *caer*, *estar*, *quedar*, *salir*, and *pasar*, which usually denote concrete physical activity, are, when followed by prepositional complements, possessed of a more abstract meaning. This generally takes the form of a specialized meaning which is a direct development of the literal signification of the verb, *e.g.*, *venir de* = *resultar de*, *caer en* = *caer en la cuenta de*, *estar en* = *estar convenido en*, *quedar en* = *convenir en*, *salir con* = *decir o hacer una cosa inesperada*, *estar con* = *decir o hacer una cosa repetidas veces*, *pasar por* = *no poner reparo*, *censura*, *o tacha en*. With these verbs the preposition introducing the complement is the same preposition that in the original concrete meaning of the verb introduces a supplement [1].

Prepositional complementary clauses in this Group will be classified on the basis of the introductory preposition. The

[1] It can readily be seen why that which, in the realm of the material, was a supplement, becomes a complement when applied to non-material activity, *e. g.*, why in *cayó en un pozo* the prepositional element is supplementary in value while in *cayó en que era verdad* it is complementary. In the first case, the action is completely described by the verb *cayó*, which, consequently possesses full and definite signification, and the phrase *en un pozo* is an accessory circumstance. In the second case, however, the definite meaning of the verb *cayó* is different from that in the preceding case and is not complete, nor even clear, until the element *en que era verdad* is added. This example may be taken as typical of the verbs in question and the explanation given above for the interpretation of the prepositional element as a complement can be applied to all cases wherein the governing element changes from concrete to abstract in value. This explanation may also serve to illustrate one possible way in which verbs requiring complements are developed from those not requiring them, *i. e.*, by a shift in their application from the realm of the material to that of the non-material and the consequent acquisition of more abstract and more indefinite value (Bréal, *Essai*, pp. 194ff, takes the definite position that the original Indo-European verb was the concrete verb and consequently the intransitive; cf. p. 53, note 3).

examples under each individual preposition will be grouped according to the nature of the complementary relation.

a. De *Introduces the Complementary Clause*. In the following examples *de* is used in its most concrete value, that corresponding to the English « from ».

1. *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Origin » or « Source »* [1].

depender (2) : ello depende de que la cojas de temple benéfico (*Bringas*. 162,19).
venir (3) : Las desavenencias, las amarguras y renconcomios de este caballero vienen de que debió casarse con Isabel (*Esp. Trag*. 119,17); — Le viene este nombre de que antes, cuando pintaba algo, le decían « la dama de las Camelias » (*Naz*. 62,6).

2). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Separation »*.

estar lejos (2) : ¡ qué lejos estaba hoy, cuando rescatamos al Santa Ana de que tú te hallabas en el ! (*Traf*. 220,25); — ¡ Qué lejos estaba de que iba a cometer barbaridad tan grande (*Desher*. 114,2).
quitarse (1) : mas valiera que lo diesen [ustedes] a mujotros, que así nos ahorrabamos el trabajo de subir a pedírselo [a D. Nizario] o se quitaban [ustedes] de que lo diera [D. Nizario] a malas manos (*Naz*. 43,23) [2].
salvarse (1) : Por milagro se salvó Subijana de que le arrojara

[1] It is understood, of course, that whenever these and other terms are employed to denote the nature of the prepositional relation, they are always to be taken in a metaphorical sense, *i. e.*, as applied to non-material activity.
[2] *Mujotros* is a gypsy dialect form of « nosotros ».

al rostro un cantarillo de aceite hirviendo (*Esp. Rey*. 182,20).

b. A *Introduces the Complementary Clause. A* is the most frequent of all prepositions introducing complementary clauses in Group II, just as *de* is in Group I and *en* is in Group III.

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Direction Towards »* (*i.e.*, without involving motion).

acostumbrado (1) : [se conducía] como hombre acostumbrado a que los gustos y/bienandanzas se le viniesen a la mano (*Esp. Rey*. 232,26).
aspirar (3) : No aspiraría a que mis ideas principiaran por apoderarse del mundo (*Aud*. 56,38).
atender (2) : Yo haré por ese joven lo que pueda, atendiendo a que tiene empeño en ello una persona que nos ha servido (*Aud*. 139,44). — With *atento* (2) : Los testamentarios, atentos a que usted, lo mismo que el señor, se halla en situación muy precaria... han decidido, etc. (*Miser*. 312,12); — los hijos se oponían a ello, atentos a que su mamá estuviese bien servida (*Miser*. 372,10). — In these examples *atento* is employed in the capacity of the present participle of *atender*; in the first one it has the value of « teniendo en cuenta », and in the second that of « cuidar de, mirar por » [1].
atribuir (2) : Los oficiales no concordaban en explicar la causa de esta alegría; unos la atribuían a la buena marcha del negocio de las Rifas; otros a que se había sacado el premio gordo de la lotería (*Desher*. 351,11).
exponerse (1) : Cásate con persona de tu condición, pues si lo haces con quien por debajo esté te expones a que el peso del

[1] Cf. Cuervo, *Dicc.*, I, pp. 738a and 744b.

conyuge te tire hacia abajo y no te deje flotar bien (*Desher.* 248,21). — After the past participle *expuesto* (1) : Si no es por ti me vería expuesta, sabe Dios, a que se nos pegara la pestilencia (*Miser.* 386,11).
dispuesto (1) : ¿ Cómo te figuras tú a Dios ? ¿ Como un señor muy serio que está allá arriba con los brazos cruzados, dispuesto a tolerar que juguemos con nuestra vida y a que en lugar suyo pongamos espirítus, duendes y fantasmas que nostros mismos hacemos ? (*Mar.* 173,1).
preferir (1) : Prefiero que mi marido me desprecie y me esclavice a que esta miserable me escupa la cara como me la está escupiendo (*Bringas.* 301,9).

2). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Opposition ».*

negarse (1) : Creyéndose próximo a morir, se negaba a que se le hiciera la cura (*Traf.* 211,16).
oponerse (13) : Yo no me opongo a que cada cual manifieste sus opiniones (*Font.* 268,21); — Almudena se opuso a que fuese tan pronto (*Miser.* 272,10); — Obstáculos terribles que yo no puedo ni podré nunca vencer, se oponen a que yo manifieste nunca otra cosa (*Font.* 357,32); — ¿ Quién sino él se ha opuesto a que me den el curata ? (*Carlos IV.* 223,4).

3). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « End » of Motion.*

limitarse (3) : España no recibiría nada de su importe, limitándose a que la Isla pagase [una] parte de los intereses de la deuda española (*Esp. Trág.* 172,19).
reducirse (1) : Todo se reduce a que el brigadier y los oficiales son uña y carne de D. José (*Doña Perf.* 200,24).
venir (1) : Pero dejemos a un lado estas consideraciones para

venir a lo que ahora nos importa; a que Engracia... comprendió al instante que [el niño] era hermano del amigo de su desgraciado novio (*Aud.* 266,22). — *Venir* is here used in the sense of « llegar ».

4). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Aim » or « Purpose »*, (*i.e.*, as developed from that of « motion towards »). This is the strongest numerically of all groups of *a que* clauses. The governing element is frequently a set verb phrase, generally composed of *dar* and some noun containing intrinsically the idea of purpose, *e.g.*, *dar ocasión*, *lugar*, *motivo a que*.

decidido (1) : lo grave es que el gobierno está decidido a que no haya procesion (*Font.* 79,5).
desafiar (1) : pero cuando tenga mi casa, entrarás en ella y te desafío a que encuentres algo que no sea superior (*Desher.* 409,1).
destinar (1) : Hay en la prensa una parte llamada gacetilla... parte destinada a que todas las clases de la sociedad escriban su palabra y graben sus impresiones (*Aud.* 36,1).
ensalzar (1) : Pues hoy me *ensalzó* a que viniera yo (*Naz.* 95,21.) — In this example the verb *ensalzar*, which is printed in italics in the text to denote a colloquialism, has the value of *instar*.
enseñar (1) : tu le enseñas a que pierda el respeto (*Traf.* 53,6).
excitar (1) : El orador continuó su filípica, excitando al pueblo a que no cediera en su empeño de verificar la manifestación (*Font.* 111,32).
exhortar (1) : exhortó a la feróstica de Madrid a que no le acompañara (*Naz.* 133,15).
incitar (1) : Rosalía, casi tan apenada como ella, la incitó a que explicara el motivo de tanta desdicha (*Bringas.* 147,10).
inclinar (1) : Yo que deseo verte hecho un hombre de bien, yo que voy a inclinarte a que busques apoyo en la nobleza (*Aud.* 22,20).

instar (3) : abandonó la calle de San Opropio, a pesar de que su dueño le instaba a que se quedase (*Aud.* 156,1); — tanto le instaron a que la viera que Nazarín pasó tras la cortinilla (*Naz.* 124,1).

intimar (1) : Sin más explicaciones uno de ellos mostrando descomunal navaja les intimó a que dejasen allí cuanto llevaban, ya fuese moneda, alhaja, o cosa de comer (*Naz.* 228,1). — The verb *intimar* in its usual meaning takes a direct complement, but it is here construed with *a* in order to suggest, with humorous intent, that *intimar* coming from such gentry and under such circumstances, had for the victims of the joke the compelling effect of *obligar*.

dar lugar (3) : Muy aprisa por no dar lugar a que algún curioso les descubriera, subieron al coche (*Font.* 365,37); — váyase usted pronto, niña. No dé lugar a que la tratemos con rigor (*ibid.* 292,21).

dar motivo (1) : No he dado motivo a que usted me hable de ese modo (*Esp. Trág.* 209,5).

obligar (2) : quiso tranquilizar a Isidora y obligarla a que se acostase (*Desher.* 496,9).

dar ocasión (1) : Comenzó a hablar, relatando un suceso de la sesión anterior que habia dado ocasión a que salieran de la Fontana Garelli, Toreno, y Martínez de la Rosa (*Font.* 20,14).

ser parte (3) : Esto fué parte a que Doña Paca le concediera el consentimiento sin conocer a la novia ni mostrar ganas de conocerla (*Miser.* 79,5); — pero [todas estas cosas] fueron parte a que la damisela se adestrara en las artes del diálogo amoroso (*Esp. Trág.* 152,12).

poner (4) : Y a ustedes los médicos, si yo arreglara el mundo, les pondría a que me barrieran las calles, a que me desecaran los pántanos, a que me desinfectaran las alcantarillas (*Desher.* 396,9).

resuelto (2) : Ni un minuto más : se apoderó del último período, resuelto a que fuera el último (*Font.* 93,26).

dar tiempo (1) : Doña Bernarda, sin dar tiempo a que los demás la contestaran, continuó en su charlar infatigable (*Aud.* 267,37). *traer* (2) : Habíamos hecho una revolución con el instrumento naval y militar, trayendo después al pueblo a que la confirmara (*Esp. Rey.* 8,14); — Era... tío carnal del niño Alfonso, que los fieles dinásticos habían traído a que reinara en sus corazones (*Esp. Trág.* 93,7). — These are the only examples in this entire category where the governing element is a verb whose primary value is that of motion. But here *traer* is used in a metaphorical sense and in the first example has a value that corresponds to a blending of *inducir* and *obligar*.

After every verb in the above category the construction with the infinitive is not only possible but is more frequent. For example, we normally should expect *la obligó a acostarse* rather than *a que se acostase* [1]. The construction with the clause is, in general, only employed when it is desired to give emphasis to the subordinate idea. This may account for the relative rarity of prepositional complementary clauses after verbs in such frequent use as *obligar*, *enseñar*, *instar*, etc. The alternative construction with the infinitive, however, is not possible in the examples after the participles *decidido*, *destinado*, *resuelto* nor in those after the verb phrases *dar lugar*, *ser parte*, etc.

After the above verbs etc. a supplementary *para que* clause may be employed, with no perceptible difference in value [2].

[1] It may be stated that with certain types of verbs the infinitive may be employed to express the subordinate idea when the direct object of the governing verb is at the same time the subject of the subordinate verb, *e. g.*, *me obliga a hacerlo*, *le acuso de haberlo hecho*. This construction is but another phase of that mentioned by Ramsey (*Text-book*, §§ 1213-1217), the difference between the types here mentioned and those discussed by Ramsey (*i. e.*, *los vi alejarse*; *me mandó hacerlo*) being that in the latter types the infinitive is the direct complement, while in the former it is the indirect complement. This latter phase of the construction is not mentioned by Ramsey.

[2] Cf. p. 22.

5). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Proximity »*. Certain participles and nouns of verb theme, have come to be used as prepositions [1]. Among these are certain participles and nouns of verb theme that in their original meaning were followed by intrinsic complements introduced by *a*, namely : *tocante*, *respecto*, *gracias*. When used as prepositions, they are still followed by *a* and in conjunction therewith form the compound prepositions *tocante a*, *respecto a*, *gracias a*. Consequently, clauses introduced by *tocante a*, *respecto a*, and *gracias a*, although prepositional complementary clauses in origin, are now supplementary or adverb clauses [2]. Similar to clauses introduced by *tocante a* we have one case of an *en cuanto a que* clause [3].

en cuanto a que (1) : En cuanto a que yo aconseje al Sr. Ramos que se eche al campo — dijo D. Inocencio — razón tiene la señora (*Doña Perf.* 206,6). — Note that the *en cuanto a que* clause precedes. After *tener razón*, *en* often introduces the complement (cf. *tiene razón en eso*). If *en* were used here, however, we should have the unusual phenomenon of a prepositional complementary clause in pre-position [4].
gracias a que (1) : pero al fin, gracias a que habíamos acudido temprano, ocupamos los mejores asientos (*Carlos IV.* 17,34).
respecto a que (1) : Respecto a que suya fué el iniciativa y la

[1] Cf. Meyer-Lübke, Gr., III, §§ 429, 430.

[2] Cf. *a pesar de que*, *sin embargo de que*, p. 44, *a cambio de que*, p. 49. For example of a similar construction with *de* after an abstract noun of verb theme which would, if it occurred in Galdós, be placed in category IIa, cf. : « Dícese *su Majestad del Rey*, acaso a consecuenia de que, hablando en absoluto, se usa su Majestad : (Cuervo, *Dicc.*, II, p. 783b). Here *a consecuencia de* is a set prepositional phrase, but not a compound preposition.

[3] Cuervo, *Dicc.*, II, p. 652b, states that *en cuanto a* is elliptical for *en cuanto toca a*.

[4] Cf. p. 26.

realización del proyecto no hay duda alguna (*Font.* 368,12) [1]. — Note that the *respecto a que* clause precedes and is used instead of a pre-posed *de que* clause [2].

tocante a si (1) : Eso depende... de que yo me entere tocante a si se administra o no se administra (*Miser.* 107,14). — *Enterar* usually takes the relative object construction with *de* [3]. In this case, however, the supplementary *tocante a si* clause is probably used in an attempt to avoid the awkward effect which would be produced by having the *de si* clause immediately follow the *de que* clause.

c. En *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Location »*. In the case of *consistir*, the locative value of the complement has developed into one of « material », while after *tener gusto* it has developed into one of « cause » or « instrument ». *Fijarse*, although similar in meaning to *reparar*, retains more of its original concrete force and its complement has more concrete prepositional value than the relative object after *reparar;* nevertheless, by influence of *reparar que*, *fijarse que* is heard in conversational speech. Similarly, the *en que* clause after *empeñarse* and *insistir* is too concretely prepositional in value to be classed as a relative object, although, by influence of the *decir*, *mandar* type of verbs, *empeñarse que* and *insistir que* may also be heard. Cf. p. 240.

caer (7) : Pues ahora caigo en que me dijeron que el Príncipe era algo literato (*Carlos IV*. 132,22); — ahora caigo en que usted

[1] Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 578 cites from Galdós (*Fortunata y Jacinta*, 4,73) an example of a *respecto a si* clause.
[2] Cf. p. 26.
[3] Cf. p. 61.

debe venir... Alifonso me ha contado todo (*Aud.* 126,46). Six of the seven examples occur in *La corte de Carlos IV* and in all seven *caer* is preceded by *ahora*.

consistir (12): Mi dolor consiste en que veo a mi lado pocos así (*Aud.* 164,24); — este proyecto consistía en que Elías tomara el piso segundo de aquella casa (*Font.* 123,20); — ¿En qué consiste tu nobleza? — En que no recibo limosna. Pero por ser de ti... (*Desher.* 489,12). — Note the preceding interrogative ¿ *qué* ? Cf. p. 236, note 2.

empeñarse (10): Tú te empeñas en que no vales nada... y eres una maravilla (*Doña Perf.* 66,32); — usted se empeña en que hagamos el oso (*Desher.* 196,4); — Licurgo se ha empeñado en que yo le he de sacar de penas (*Doña Perf.* 88,15). — In two cases *empeñarse* is declarative in value and is followed by the indicative; in the other cases it is volitive in value and is followed either by the subjunctive or by *haber de* with the infinitive. — With the past participle *empeñado* (5): el pueblo seguirá bajo... la influencia de clases eclesiásticas empeñadas en perpetuar sus preocupaciones y en que no abra jamas los ojos a la luz (*Aud.* 230,3); — yo empeñada en ser buena y Dios, la Providencia y mi *roío* destino empeñados en que he de ser mala (*Desher.* 490,14). — After verb phrases: *tener empeño* (3): Yo que te quiero como un padre tengo gran empeño en que esto se haga (*Aud.* 278,21). — *manifestar empeño*: manifestó gran empeño en que no se alterase la verdad (*Font.* 364,25). — In all examples after *empeñado* or after the verb phrase with *empeño*, the governing element is volitive in value.

estar (2): yo estoy en que todos esos señores que se alegran porque han entrado los franceses no saben lo que se pescan y pronto vas a ver como les sale la criada respondona (*Carlos IV.* 114,20).

fijarse (2): Fíjese, Ricardo, en que necesito algún reposo (*Esp. Trág.* 305,11).

fundarse (2): De día, los inquisidores... se sentaban en sus

sillones, muy convencidos de que la sociedad los necesitaba, fundándose en que les tenía miedo (*Aud.* 299,32).
insistir (5): insistimos en que empleó las mismas palabras (*Font.* 32,19); — yo insisto en que volverá (*Esp. Rey.* 276,13); — pero no insistí en que lo esclareciera por no parecer impertinente (*Carlos IV.*142,15).—In only one case has *insistir* volitive value and is it followed by the subjunctive; in all other cases it is declarative in value and is followed by the indicative.
interesado (1): Si, Rotondo es el que se entiende con los agentes del Gobierno inglés, interesado en que caiga este pérfido favorito que nos está arruinando (*Aud.* 207,24). — After the verb phrase *tener interés* (1): Si alguien se propuso perderme, nadie puede tener interés en que este niño sea desamparado (*ibid.* 86,32).
obstinarse (1): Si se obstina en que me ha de ver, todo sea por Dios. Tráele aca (*Aud.* 100,39).
persistir (1): El militar persistía en que [ella] dijera aquellas palabras (*Font.* 29,26).
quedar (6): quedaron en que el vendría con coche (*Esp. Rey.* 329,33); — Con que, ¿quedamos en eso? — ¿En qué? — En que, rechazado por ti mi tratamiento, te debo considerar como incurable (*Desher.* 375,30).
tener gusto (1): y en nombre suyo te digo que ella y nosotros tendremos muchísimo gusto en que tú y el amigo Iranzo *seáis de los nuestros* para decirlo a la francesa (*Esp. Rey.* 178,1).

d. Con *Introduces the Complementary Clause.*

1. *Representing the Intrinsinsic Complementary Relation of « Accompaniment ».*

contar (5): Contaba él con que iba a ser recibido en la tertulia de la casa (*Aud.* 162,7); — había contado con que ella la salvaría

(*Bringas*. 189,9); — cuento con que Su Majestad ponga dos letritas al jefe del movimiento para que nos dé billetes gratis para todos (*Bringas*. 162,10).
estar (1) : Siempre estás con que mañana, que mañana... (*Miser*. 56,13).
salir (4) : y no salgamos ahora con que usted es antiparlamentario furibundo (*Esp. Rey*. 61,31); — Pero acábame el cuento. Salimos con que sois hijos del Nuncio, con que una señorita principal os dió a criar y se desapareció (*Desher*. 50,2).

2). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Means » or « Instrument »*.

contentarse (1) : ¿Y D. Miguel se contentaba con que desapareciera? (*Aud*. 316,4).

e. Por *Introduces the Complementary Clause*.

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Motion Through and Beyond »* (Latin *per*).

pasar (1) : Y si usted me apura, paso por las bulas... vaya... paso también por que tiene que haber un *más allá* y por que todo lo que sea hablar de eso se diga en latín (*Naz*. 244,20) [1]. This is

[1] *Pasar* is likewise followed by *por* representing the intrinsic complementary relation of « exchange » or « substitution ». Thus, on the model of such expressions as *pasar por otra persona*, we find, although not in Galdós, *pasar por que*. Cf. Entonces, no atreviéndose a preguntar por él [el pañuelo que yo había recogido del suelo y guardado para mí] en voz alta y al mismo tiempo no queriendo dar su brazo a torcer y *pasar por que* me lo cedía, dijo sordamente buscando por los rincones de la estancia : — ¿Dónde estará mi pañuelo ? (Palacio Valdés, *La alegría del Capitán Ribot*, Hernández, Madrid, 1899, p. 123). Here *por* corresponds to the Latin *pro* (cf. Hanssen, Gr., § 708). — For other examples in which the complementary *por que* clause has the value of « in exchange for », cf. En este pueblo cualquiera *se queda tuerto*

clearly a prepositional complementary clause. Any interpretation on the basis of the adverbial conjunction *porque* would completely fail to make sense [1].

2). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « In Behalf of » or « In Favor of »* (Latin *pro*).

opinar (1) : el obispo Abarca y el francés Saint-Sulvain opinaron por que el Rey se reservara cuidando de no exponer su persona al riesgo de los combates (*Esp. Rey.* 40,29). — Note the meaning of *opinar* when construed with *por* in contrast to its signification in the following case : los marinos españoles opinan que nuestra escuadra no debe salir de la bahía donde hay probabilidades de que venza (*Traf.* 78,11).

3). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Goal, of Effort or Desire »* (as developed from that of « in behalf of » – Latin *pro*). *Por* frequently introduces the complement after verbs, verb phrases or nouns containing the idea of physical or emotional striving toward a desired goal.

In this category what was originally a supplement has developed into a genuine complement [2]. In Old Spanish (and even as late as the period of the *Quijote*) one of the functions of

porque su vecino ciegue (Palacio Valdés, *José*, Hernández, Madrid, 1885, p. 27); — *algo daría* yo *porque* [ella] se cansase de mí y propusiese el rompimiento. (Pérez Galdós, *Realidad*, Hernando, Madrid, 1915, II, 6). Cf. also p. 231.

[1] The adverbial conjunction *porque* is generally written as one word. Other adverbial conjunctions formed with prepositions plus *que* are written as two words. In the above example of a complementary *por que* clause the two particles are separated in writing. By influence of the adverbial conjunction *porque*, the writing *porque* is, however, often found in complementary clauses. Cf. preceding note.

[2] Cf. p. 259, note 3.

por is to introduce the final infinitive and the final clause [1]; consequently *porque* clauses after expressions of striving (and others containing a final implication) are classed as prepositional supplementary clauses similar to the *para que* type discussed on p. 22 [2]. In modern Spanish, however, *porque* has substantially disappeared as a final conjunction of definite and independent content. But in the examples after expressions of striving and desiring, the *por* has not been supplanted by *para*, because of the close syntactical connection already established between the governing element and its prepositional concomitant (contrast: *trabajo por* ganar el premio and *para* ganar el premio *necesito trabajar* [3]). Consequently, *porque* clauses after

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 708.

[2] Cf. p. 118.

[3] Cited by Ramsey, *Text-Book*, § 511, who says that « *para* is used... when we express our conviction of success, » while *por* « conveys the idea that we cannot or will not express a conviction of success. » But in the above examples with *trabajar*, the difference is due to the fact that *por* clearly introduces a complement and *para* a supplement. Furthermore, even when *por* and *para* both introduce what is clearly a supplement (contrast: *estudio leyes por* complacer a mi padre and *estudio leyes para* seguir una carrera política), the fundamental distinction between them is (in modern Spanish) more correctly the following: *Por*, having become restricted to its primary causal meaning, always has predominantly the value of « motive », while its derivative *para* (formed with *por* plus the *a* of « destination ») possesses more concrete final value, laying stress upon the idea of « ultimate end » or « definite purpose ». Thus it is that *para*, being more forcible and more definitely final in character, has often more of an air of certainty than *por*. Consequently, the few « final » *porque* clauses found in modern Spanish are equivalent to « con el motivo (or deseo) de que » rather than to « con el fin de que ». Cf. dedicóse a la dulce masonería que en reservadas logias laboraba *porque* volvieran las aves a sus desiertos nidos (*Esp. Trág.* 56,17); — pero, puesto que le llamé a usted, no quise dejar de recibirle *porque* no perdiera el viaje (*Aud.* 162,32). — Ramsey's distinction cannot be applied to this example: hizo un esfuerzo *para* huir de aquel terrible espantajo; pero su propio miedo la tenía clavada en el antepecho del corredor (*Aud.* 200,37). Here the supplementary *para* is used (instead of the complementary *por*) for emphasis; cf. *hacer lo posible para que*, p. 92.

expressions of striving and desiring have become genuine complements.

hacer lo posible (1) : Yo haré lo posible porque su amigo sea puesto en libertad. — Usted hará lo posible para que mi amigo sea puesto en libertad, dijo Muriel, repitiendo esta favorable promesa (*Aud.* 141,3). — The distinction between complementary *por* and supplementary *para* is beautifully illustrated by this example. Muriel, elated at having secured the good offices of the niece of the Chief Inquisitor, unconsciously changed her modest and rather non-committal *por* to the more emphatic and confident *para* — a very skillful stylistic device on the part of the author.

trabajar (1) : sólo nos corresponde trabajar por que los designios de Dios no hallen obstáculo (*Doña Perf.* 228,20) [1].

[1] In view of the fact that so few examples are found in Galdós of a *por que* clause after a verb of striving, cf. the following examples from other authors : « Vamos, no se enfada, señora... yo *haré lo que pueda por que* mañana se baje » (Palacio Valdés, *José*, Hernández, Madrid, 1885, p. 27); — Yo *me empeño por que* se lo haga usted servir un poco » (Mármol, *Amalia*, Paris, no date, I, 338); — daba codazos y *se esforzaba por que* no empujase la muchedumbre al capellán y los padrinos » (Blasco Ibáñez, *Flor de Mayo*, ed. cit., p. 150); — se agarraban a la borda, entre las risas de los músicos, *pugnando por que* les entregasen el enorme instrumento » (id., *Cañas y Barro*, Valencia, 1916, p. 167); — « aguardaba con ansiedad el resultado, *haciendo votos por que* los primeros puestos no correspondiesen a los vecinos del Palmar que tenían alguna fortuna ». (*ibid.*, p. 117); — « no mostraba *ningún deseo por que* el muchacho regresase » (*ibid.*, p. 91).

CHAPTER III

EXTRINSIC COMPLEMENTS

An *extrinsic* complement is one that is not inherently implied in the meaning of the governing element [1]. Cf. the following illustrative examples :

Idos con ellos *a que* os santigüen también (*Aud.* 301,28); — Bien *se conoce* esto *en que* sus anticipios son siempre al veinte por ciento (*Bringas.* 149,11); — nada *se adelantaba con que* las chiquillas de la cordonera se brindasen oficiosas a sustituir a la criada ausente (*Miser.* 299,2). In these sentences although the meaning of the verb in the main clause carries a slight intimation of the relation represented by the preposition, the latter is not intrisically implied therein [2]. The main clause, moreover, may be regarded as forming a complete sentence without the addition of the prepositional element. The preposition, however, does not by itself indicate the exact nature of the subordinate relation. This comes out only when the prepositional clause is attached to the main clause. The preposition, consequently, lacks definite and independent content. Furthermore, it is dependent upon a specific word, generally a verb, in the main clause and it is the meaning of this word (*i.e.*, its governing element) that strengthens and makes specific the content of the preposition. From this standpoint, then, it may be said that

---

[1] The *Oxford English Dictionary* defines extrinsic, among other acceptances, as « not inherent or essential ».

[2] In other words, although the prepositions *a*, *en*, *con*, respectively, are not inherently foreshadowed in *idos*, *bien se conoce esto*, *nada se adelantaba*, they are the prepositions most naturally associated with these governing elements adn hence the ones that we should most likely expect to find following them. — Thus, by close association with certain governing elements, prepositional supplements may pass into extrinsic and finally into intrinsic complements. Cf. pp. 95, 259.

light is thrown upon the nature of the subordinate relation in the meaning both of the governing element and that of the introductory preposition. Consequently, the prepositional clause may be regarded as a prepositional complement [1].

More light, however, is thrown upon the nature of the complementary relation by the meaning of the preposition than by that of the governing element. The preposition, therefore, does not lack definite and independent content to the extent that it does when it introduces intrinsic complements. Extrinsic complements are, as a consequence, those prepositional complements which are closest in value to prepositional supplements. They represent those cases which occupy an intermediate position between intrinsic complements and prepositional supplements.

Extrinsic complementary clauses (Group III) are far less frequent than intrinsic complementary clauses. In the following examples the governing element is always a verb or verb phrase.

a. De *Introduces the Extrinsic Complementary Clause*. As might be expected from its usual highly abstract content, *de* is less frequent in Group III than either *a* or *en*.

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Instrument » or « Cause »* (as developed from « origin » or « source »).

conocer (1) : Sí me acuerdo. Yo la conocí a usted de que comprábamos juntas (*Miser*. 198,9). — A rather awkward construction. An adverbial *porque* clause would be the more normal form. The present example may possibly be formed on the analogy to *conocer a una persona de vista*. In any event, this example shows decidedly more adverbial than complementary value.

[1] Cf. Introd., p. 8.

2). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Concerning ».*

creer (1) : Y usted, señá Benina ¿ qué cree ? — Yo ?... ¿ De qué ? — De si *tien* o no *tien* dinero en el Banco (*Miser.* 26,16). — Although the *de* here is the « relative » *de*, the *de si* clause is not a relative object, being in reality the complement of the entire phrase *¿ qué cree ?*, which contains by itself relatively complete signification and carries only a slight intimation of the fact that it is to be followed by *de*. Contrast *hablábamos de si era verdad o no*, where *hablar*, unlike *creer*, requires an intrinsic complement in *de*. — Cf. also *de que... no digo nada*, p. 232.

b. A *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Aim » or « Purpose ».* The governing element in the following examples is a verb of physical motion. After such verbs *a* is regularly used to introduce the « object towards which the motion is directed », which in a metaphorical sense only, is the « aim » or « purpose » of the activity. Consequently, the metaphorical relation of « aim » or « purpose » is not inherently implied in verbs which denote physical motion. When verbs of physical motion, however, are used metaphorically, or when the verb denotes motion in a non-material sense only, then the element introduced by *a* becomes an intrinsic complement and one essential to the full and definite signification of its governing element [1]. Since *a* is frequently employed after verbs of motion to introduce the (extrinsic) complementary

[1] Cf. examples with *traer* and those with verbs of the *obligar*, *incitar* class, pp. 82-84. After verbs of this latter class the burden of indicating the nature of the complementary relation rests equally upon both the governing element and the preposition, while in the *ir*, *venir a que* clauses cited below, it rests

infinitive, the comparatively rare *a que* clause may be regarded as a logical extension of this usage.

bajar (1): esta tarde bajó Florentina a la tienda del extremeño a que le cambiaran media onza (*Doña Perf.* 128,1). -- The supplementary value of this example is much greater than that of the *a que* clause after *ir* or *venir*.
ir (3): Con que al fin no va Vd. a que le designen un puesto (*Font.* 329,32); — Idos con ellos a que os santigüen también. No os necesito para nada (*Aud.* 301,28).
venir (4): como no sé dónde está el Sr. D. Martín, vengo a que usted me lo indique (*Aud.* 283,22).

c. En *Introduces the Complementary Clause*. In extrinsic complementary clauses *en* is the most frequent of all the prepositions.

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of* « *Specification* » (which has developed from that of « location »). The *en que* clause localizes or particularizes the activity denoted by the governing element, *i.e.* states to what specific circumstance it applies.

consentido (1): Y usted estará muy consentido en que le vamos a dejar meter su cucharada en este negocio (*Aud.* 228,8) [1]. — Here the *en que* clause is quite close in value to a supplementary *porque* clause. Cf. the English « in that », which is an out and

more largely upon the preposition. These verbs of motion, physical and nonmaterial, show how direct is the relation between prepositional supplements, extrinsic complements, and intrinsic complements. They also illustrate how verbs requiring complements may be developed from those not requiring them. Cf. p. 78, note 1.

[1] In this example *consentido* has the meaning mentioned by Cuervo (*Dicc.*, II, p. 410b), *i. e.*, « mimado, tratado con sobrada indulgencia ». It is especially applied to children and inferiors.

out adverbial conjunction. The Spanish *en que*, however, always retains a strong shade of its specificative or localizing value.
encontrarse (2) : simpatía, cuyo causa podría encontrarse en que una aspiración vaga de su vida juvenil no encontró nunca ocasión de manifestarse (*Aud.* 38,26) — Also *encontrar nada de particular* (1) : Nada encuentro de particular en que usted fuese a casa de las Troyas (*Doña Perf.* 140,12).
haber inconveniente (1) : espero convencerle a usted — añadió D. Buenaventura, levantándose como para hacer ver a Martín que no había inconveniente en que se marchara (*Aud.* 60,1).
tener suerte (1) : No he tenido poca suerte en que estuviera allí Valeriano (*Miser.* 46,18).
ver escándalo (1) : Yo no veo escándalo en que la señora doña Clara salga en la procesión de las vírgenes (*Font.* 165,9).

2). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Means » or « Instrument »* (as developed from that of « specification »).

conocer (1) : Bien se conoce esto en que sus anticipios son siempre al veinte por ciento (*Bringas.* 149,11). — Compare this example with the following supplementary or adverb clause : Aquélla que va un poco apartada a la izquierda, aquélla debe de ser; *se conoce porque* la vela es mas blanca ; como que es nueva ». (Palacio Valdés, *José*, *ed. cit.* p. 216).
diferenciarse (1) : De ellos me diferenciaré en que si algún día tengo poder, he de emplearlo en el bien (*Carlos IV.* 182,26).
salir (1) : Papá, dice D. Manuel que yo salgo a ti... en que guardo todos los cuartos que me den (*Bringas.* 187,25). — *Salir* is here used in the sense of « parecerse ».

d. Con *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Means » or « Instrument ».*

adelantarse (1): Surgieron dificultades grandes para cenar formalmente y nada se adelantaba con que las chiquillas de la cordonera se brindasen oficiosas a sustituir a la criada ausente (*Miser.* 299,1). — Contrast with the following example, in which the *con que* clause, since it precedes the main clause, has almost pure adverbial value: Con esto y *con que* yo le dé calabazas cuando salga del convento, *está usted aviada* (Palacio Valdés, *La Hermana San Sulpicio*, Madrid, Suárez, 1906, p. 189).

e. Sobre *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Concerning » or « With Reference to ».* The following example may be regarded as almost supplementary, in view of the fact that the *decir mil cosas* does not indicate *per se* that the *sobre* is to be employed [1].

decirle mil cosas a uno (1): Y cada vez que hacía mal una cosa le sacudían el polvo, diciéndole mil cosas sobre si su padre había sido esto o lo otro (*Aud.* 108,41) [2]. — Contrast with the following intrinsic complementary *sobre cuál* clause: *disertaban sobre cuáles* eran los mejores burros entre las castas de Orbajosa y Villahorrenda (*Doña Perf*, 111, 15.) — Intrinsic complementary *sobre que* clauses do not occur in Galdós (cf., however, p. 154).

[1] Cf. *creer de si*, p. 95. — Cf. also *de que... no digo nada*, p. 232, where a similar extrinsic complement is introduced, not by the definite *sobre*, but by the much more vague *de*.

[2] For *sobre si* cf. Bello, *Gr.*, § 1152.

CHAPTER IV

ANALOGICAL FORMATIONS IN ADVERB CLAUSES

Between constructions such as *en caso de*, *a fin de*, *a pesar de*, etc.[1] and the locution *además de*, *con tal de*, *antes de* and *después de* there is but a faint line of demarcation. In these latter cases the compound preposition is composed of an adverb or adverbial phrase and the vicarious preposition *de*[2]. When one of these compound prepositions is followed by a *que* clause, the entire expression has the value of an adverb clause, in which the locutions *además de que*, *con tal de que*, *antes de que*, and *después de que* function as adverbial conjunctions, just as do their equivalents *además que*, *con tal que*, *antes que*, and *después que*. The forms in *de* have their origin in the retention before clauses of the *de* used before simple nouns and infinitives[3]. This analogy to the construction with the infinitive or simple noun was probably brought about by the established use of the preposition in complementary clauses and in such adverb clauses

---

[1] Cf. p. 44.

[2] Cf. Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 269.

[3] Cuervo, *Apunt.*, § 390, says : « *Antes* y *después* van con *de* si les sigue un sustantivo o un infinitivo (*antes de su muerte*, *después de salir*), pero no cuando proceden a *que* (*antes que venga*, *después que* se vaya); con desaliño asimilan algunos las dos construcciones y dicen *antes de que amanezca*, *después de que me pague*. Más frecuente es la asimilación en *con tal que*, pues, tomando *tal* en el sentido de *condición*, dicen « Prometen entregarse con tal de que les aseguren la vida ». — He adds that *antes que*, *después que*, and *con tal que* are the continuators of the Latin *antequam*, *postquam*, and *cum eo ut*, etc. and that consequently « en castellano no admiten propiamente el *de* ». — Cf. also *Dicc.*, II, p. 1161b.

of complementary origin such as *a fin de que*, *a pesar de que* [1].

además de que (3) : el buque enemigo que nos batía ocultaba la vista del resto de la escuadra, además de que el humo espeso nos impedía ver cuanto no se hallara en paraje cercano (*Traf.* 166,8); — Además de que no tengo derecho a ello, si me pusiera a disputar contigo... me confundirías mil veces (*Doña Perf.* 77,31) [2].

antes de que (44) : ¿y cuándo llegaremos a Torrejón? — Antes de que amanezca (*Font.* 365,17); — pero antes de que entres en casa, hay que fumigarte (*Miser.* 362,7); — antes de que concluyera la frase, el D. Carlos voló (*Miser.* 12,11); — antes de que Celipín acabara de hablar los dos se habían puesto en camino (*Mar.* 165,24); — quisieran sorprender sus pensamientos antes de que los expresara (*Esp. Rey.* 48,21). — *Antes que* occurs but 24 times.

con tal de que (2) : Te perdono con tal de que te vayas (*Doña Perf.* 180,13); — te confesaré con tal de que no me riñas (*Desher.* 476,9). — *Con tal que* occurs 9 times [3].

---

[1] The introduction of *de* in the expressions *antes de que*, etc. is comparatively late (cf. p. 238). Furthermore, the forms in *de* have by no means driven out of the language the older forms without *de*. On the contrary, in Galdós *después que* and *con tal que* are more frequent than *después de que* and *con tal de que*. *Antes de que*, however, is more frequent than *antes que* and *además que* does not occur.

[2] For examples of *además que* cf. Cuervo, *Dicc.*, I, p. 187b. For *sobre que* in the same sense, cf. p. 20, note 3. Cf. also p. 237.

[3] Rodríguez Marín, *Don Quijote*, ed. cit., IV, p. 187, note, states that *con tal que* originates by ellipsis from *con tal condición que*, Cuervo, *Apunt.*, § 390, when he calls *con tal que* a continuation of the Latin *cum eo ut*, *cum ea conditione ut* creates the impression that the expression is elliptical in origin, at least in the Latin. In R. A. E., *Gr.*, § 435d the expression is defined as « una locución formada con la preposición *con* y el relativo *que* con el adverbio *tal* ». The expression, however, is not elliptical, nor is *tal* adverbial. In the expression *con tal que*, *tal* is originally a demonstrative pronoun, just as *ce* in the French *parce que*. Cf. the Old Spanish *por tal que*, *en tal que* (pp. 111, 179). Consequently, it might seem natural to class *con tal de que* with *por aquello de que*

después de que (2) : murió mucho después de que su hija se casara con D. Rafael Malespina (*Traf.* 264,5). — *Después que* occurs 9 times.

(cf. p. 46). This latter construction, however, is clearly a determinative complement in origin, while the *con tal de que* construction is an analogical crossing between *con tal que* and *con tal de* with the infinitive. Since the *tal* in *con tal que* has long since ceased to be felt as a demonstrative pronoun, and forms an integral part of an adverbial conjunction, the expressions por *aquello de que* and *con tal de que*, although structurally similar, have been separated in treatment. — Cf. Hanssen, *Gr.*, §§ 630,713.

PART II

THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE AND RELATED CONSTRUCTIONS PREVIOUS TO GALDÓS

1. PURPOSE AND SCOPE. The study of the prepositional complementary clause as it exists in modern Spanish naturally gives rise to the following queries : Is the prepositional complementary clause found in earlier periods of Spanish ? If so, to what extent does it occur and to what extent does it differ from or correspond to the modern usage ? In Part II, then, an attempt will be made to answer these questions by presenting material collected from the *Don Quijote* and from representative texts of the period prior to Cervantes. This material is not offered as an exhaustive account of the historical development of the prepositional complementary clause and its related constructions, but rather as a series of cross-sections whose purpose it is to reveal the status of these constructions in certain specific periods of the language [1]. The aim of this part of the present work is, consequently, to give a general idea of the historical background of the modern Spanish usage and in this way to provide a basis of comparison for the construction as it now exists.

From the standpoint of its resemblance to the modern Spanish construction, the material falls into two sections : (I) that from the texts prior to the *Don Quijote* and (II) that from the *Don Quijote* itself.

---

[1] The complete history of the prepositional complementary clause will be treated in a later work.

2. TEXTS USED. Of the texts from which the material in Part II is drawn, the most numerous areth ose representing the Old Spanish period (which for the purposes of this study is regarded as comprising the twelfth, thirteenth, and fourteenth centuries). These texts, arranged as far as possible in chronological order, are: *El Cantar de Myo Cid* (c. 1140), *Poema de Fernan Gonçalez* (c. 1250), *Libro de Apolonio* (c. 1250), *Libro de los buenos proverbios* (c. 1250), *Libro de los engaños e asayamientos de las mugeres* (1253), *Las Siete Partidas* (1256), *Primera Crónica general* (1289), *Historia del cauallero Cifar* (c. 1295), *Libro de la caza* (1325), *Libro del cauallero e escudero* (1326), *Conde Lucanor* (1335), *Libro de buen amor* (c. 1343), *Libro de los gatos* (c. 1400) [1].

Due to the scarcity of reliable editions of the works of the fifteenth century, only one text has been chosen from that period, *i.e.*, the *Celestina* (c. 1483?).

Of the works of the sixteenth century the following were selected: Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua* (1535); Antonio de Guevara, *Menosprecio de corte y alabança de aldea* (1539); *Lazarillo de Tormes* (c. 1554); Juan de Ávila, *Epistolario espiritual* (1578).

The early seventeenth century is represented by the *Don Quijote* (1605, 1615).

Occasionally citations are made from texts not specifically selected as sources of material, such as the *Alexandre*, the *Gran Conquista de Ultramar* [2], etc. In such cases the full title and edition will be given under the first example cited.

---

[1] For the editions and the abbreviations of the texts in this and the following lists, cf. p. 7.

[2] None of the examples from the *Ultramar* (B. A. E., 44) are found in those parts of the text covered by the Old Spanish manuscripts; all come from Gayangos' version of the edition of 1503, and are therefore assigned (with misgivings as to their authenticity) to the late fifteenth or early sixteenth centuries; cf., however, p. 157.

3. CLASSIFICATION AND ARRANGEMENT OF MATERIAL. In Part II the general scheme of classification is the same as that in Part I. But, in the nature of the material presented and its arrangement under the various categories, Part II — especially Section I — differs widely from Part I. In the texts prior to the *Quijote* the prepositional complementary clause occurs rather infrequently, the language usually employing some other construction in its stead. Of these variant constructions, by far the most frequent are the direct complementary and the prepositional supplementary clauses, representative examples of which will be cited under each category in which they occur [1]. But in view of the relative infrequency of prepositional complementary clauses, all examples of this construction found in the texts utilized in Part I will be cited in full [2]. In each category the examples of each construction will be arranged in chronological order. Furthermore, the material in each category will be grouped according as it is drawn from Old Spanish texts, from those of the fifteenth, or from those of the sixteenth century, whenever it shows features that are peculiarly characteristic of any one of these three sub-periods.

In Section I prepositional complementary *como* clauses are, for reasons that will be stated later, separated in treatment from prepositional complementary clauses introduced by other subordinating conjunctions [3].

In Section II, since the usage in the *Quijote* more closely resembles that in modern Spanish, only a few examples for each category will be cited, in addition to those cases which

[1] Cf. pp. 112, 118. The other variant constructions, which are either rare in occurrence or restricted in use, will not be treated in the main body of Section I. For discussion and examples, cf. under «Preliminary Remarks», pp. 119-122.

[2] This also applies to the prepositional complementary *lo que*, *aquello que*, etc. clauses discussed on p. 109.

[3] Cf. p. 122.

present points of special interest. Complete page references to all other examples will, however, be given.

In both Sections I and II there will be added a chapter on supplementary clauses introduced by prepositions that in modern Spanish are confined to complementary clauses.

4. RELATIVE FREQUENCY OF THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE. The statistical table given below is intended to show the comparative frequency of the prepositional complementary clause in Galdós, the *Quijote*, and the texts of the earlier period. The texts are arranged in chronological order. The basis of comparison is the number of examples per one hundred duodecimo pages [1]. Examples of *de como* clauses are not included in the figures given below, except for Galdós and the *Quijote* [2]. The *de lo que*, *a esto que*, etc. construction and the Old Spanish *en que* which has the value of simple *que* are also excluded from consideration, as are likewise all examples cited from texts not specifically chosen for study in the present work [3]. This table shows plainly that prepositional complementary clauses are not found in any appreciable quantity until we reach the texts of the sixteenth century.

Text	*No. of Examples*	*No. of 12mo. pages*	*Ratio per 100 12mo. pp.*
Cid.	0	—	0
Fn. Gz.	0	—	0
Apol.	0	—	0
B. P.	0	—	0
Eng.	0	—	0

[1] The average page in *La corte de Carlos IV* (285 words) has been selected as the standard in computing the number of duodecimo pages in the other texts. For edition, cf. p. 261.

[2] Cf. pp. 11, 122, 184.

[3] Cf. pp. 109, 112, 168.

	S. P.	6	3000	.2
(a)	*Cr. G.*	22	2000	1.1
(b)	*Gral. Est.*	1	24	4.1
	Cav. Cif.	1	475	.2
	Caza	0	80	0
	Cav. Esc.	0	95	0
	Luc.	4	292	1.3
	J. R.	1	125	.8
(b)	*Gatos*	2	52	4.
(b)	*José*	1	28	4.
	Cel.	4	180	2.2
	Diál. Leng.	15	120	12.5
	Guev.	22	180	12.2
(c)	*Laz.*	3	80	3.75
	Av.	24	210	11.5
(d)	*Quij.*	264	1375	19.3
	Galdós	893	4052	22.1

(a). The large number of examples in the *Crónica General* in contrast to those in the *Siete Partidas* is due chiefly to the occurrence in the former text of *de que* with the indicative after expressions of emotion. This construction is almost wholly confined to the *Crónica general*[1].

(b). The relatively high percentage of examples in *José*, *Gral. Est.* and *Gatos* is due to the short length of these texts in comparison with *Cav. Cif.*, *Luc.*, etc.

(c). The small number of examples in the *Lazarillo* as compared with those in the *Diálogo de la lengua*, the *Menosprecio de corte*, and the *Epistolario espiritual* is due to the difference in the subject matter and style of the first mentioned work. The *Lazarillo* is a narrative, written in simple, straightforward style, with a comparatively small number of involved sentences.

[1] Cf. p. 156.

The *Diálogo de la lengua* is the work of a conscious stylist, the expository nature of whose theme leads him to the frequent use of governing elements that take prepositional complements of Group II, *consistir en que* being especially frequent [1]. The *Menosprecio de corte* is the product of a master of *le grand style*, and the didactic character of the book, coupled with its involved sentences and rhetorical style, is responsible for the frequent use of verbs such as *conjurar* and *estar* (= « consistir ») which regularly take the prepositional complementary clause. The *Epistolario espiritual*, being a collection of private sermons, is written in an exhortatory style especially productive of *a que* clauses after verbs such as *animar*, *esforzarse* [2].

(d) In spite of the extensive use in the *Quijote* of the simple *que* clause after governing elements of Group I, the number of examples of the prepositional complementary clause per one hundred duodecimo pages approximates that in Galdós. There are two chief contributing factors to this situation. The first and foremost is the large number of *a que* clauses after verbs of Group II such as *forzar*, *obligar*, *persuadir*, etc. which in Galdós are normally followed by *a* with the infinitive [3]. The second is Cervantes' fondness for using expressions such as *la diferencia*, *el daño*, etc. followed by an *está en que* clause. It is interesting to note that the above types of *a que* and *en que* clauses, which are relatively much more frequent in Cervantes than in Galdós, are the very types most frequently found in the texts of the sixteenth century.

[1] Cf. p. 150.
[2] Cf. p. 147.
[3] Cf. pp. 84, 222-225.

SECTION 1

PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES AND RELATED CONSTRUCTIONS IN THE PERIOD PRIOR TO CERVANTES

CHAPTER I

PRELIMINARY REMARKS.

1. THE TWO TYPES OF PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES. As has been stated, the prepositional complementary clause occurs, on the whole, rather infrequently in the texts prior to the *Quijote* [1]. In addition to the construction in the form in which we have it in modern Spanish (*i.e.*, *de que*, *a que*, *en que*, etc. clauses) occasional examples are likewise found, chiefly in the Old Spanish texts, of another type of prepositional complementary clause, one that is unknown to the modern Spanish. In this construction a demonstrative pronoun intervenes between the preposition and the *que* clause, thus giving us clauses of the type *de lo que*, *a esto que*, etc [2]. Cf. the following examples :

---

[1] Cf. p. 105.

[2] This construction is not altogether parallel to the modern French *de ce que*, *a ce que*, etc., because in Old Spanish (as in Old French) the anticipatory pronoun possesses, to varying extent, its original demonstrative force. This is especially true of the examples with *esto*, which are the most numerous and most persistent in point of time. Strictly speaking, these clauses are in apposition to the demonstrative, although they do not have the full appositional force (particularly those with *lo* and *aquello*) of the separated forms *de esto ... que*, etc. (cf. O. Fr. *de ço ... que*) or of the modern Spanish *de esto: de que* (*de esto* tengo miedo, *de que*, etc.).

Los castellanos, *pesandoles* mucho *de lo que* la reyna donna Vrraca su sennora diera las fortalezas et los castiellos al rey de Aragon, etc. (*Cr. G.*, 647a, 10); — el rey don Alffonsso de Portogal *pesandol* et *doliendosse daquello que* el rey don Fernando de Leon poblaua Çipdat Rodrigo, enuio don Sancho su fijo primero... con su hueste contra el (*ibid.*, 675a, 15) [1]; — Mas si el queriendo luego responder, su abogado le *metiese a esto que* demandase plazo, non le debe seer cabido (*S. P.*, III, 13,3); — E Garfin e todos los otros *acordaron en esto que el* cavallero amigo desie bien (*Cav. Cif.*, 136,22). * — This construction is still found in the sixteenth century. Cf. os quiero *avisar desto que* el castellano casi siempre convierte en *en* el *in* latino (*Dial. Leng.*, 380,32); — *difieren en esto que* la lengua castellana tiene una *j* larga que vale por *gi* (*ibid.*, 356,37).

There are no cases in which *esso* is the anticipatory pronoun [2]. *Tanto*, however, is found in that capacity. Cf. pero todos se semejan *en tanto que* todos usan et quieren et aprenden mejor aquellas cosas de que se mas pagan que las otras (*Luc.* 3,22); — Apercibo vos *de tanto, que* si lo non facedes, que vos estades en peligro de vuestra persona (*Cr. Pedro I*, 7,1) [3].

No examples have been found of a prepositional complementary clause of this type introduced by a preposition other than *de*, *a*, or *en*. But this construction with the anticipatory demonstrative pronoun is likewise found in prepositional supplementary clauses [4]. Cf. the following examples: Et esa

[1] All examples of this construction that are found in the *Cr. G.* occur in the second part of that work.

[2] *Esso* in the function of an anticipatory demonstrative pronoun seems to be confined to adverbial expressions of the type *por esso* ... *que*. Cf. *Cantar*, II, § 196,3. The double form *por esso* ... *por que* noted by Menéndez Pidal (*loc. cit.*) is found as late as the sixteenth century. Cf. si lo tuviese por bueno, usarialo, pero *por esso* no lo uso *porque* no lo tengo por tal (*Dial. Leng.*, 367,1).

[3] Quoted by Cuervo, *Dicc.*, I, 533b.

[4] With direct complementary clauses, however, the anticipatory pronoun is generally separated from the clause. Cf. pero *tanto* vos digo *que* yo non

noble reina donna Berenguella muy alegre *por aquello que* su fijo el rey don Fernando auie conquerida la çipdat de Cordoua... fizo sus gracias muchas a Dios (*Cr. G.*, 734b, 25) [1]; — Et todos los quel assi ueyen yr apressurado pora batalla marauillauanse ende mucho *por aquello que* siempre le uieran yazer encerrado en su alçazar (*ibid.* 459a, 14) [2]. With *lo* and *esto*: Onde qualquier que dixiese afirmando como quien lo cree quel papa non ha estos poderes que habemos dicho, *sin lo que* es descomulgado, debe haber tal pena por ello como herege conoscido (*S. P.*, I, 5,4) [3]; — e sy ella *despues desto que* fuere vencida, se quesier atener a lo que dis, yo la fare morrer por

fuese alla sy non lo oviese prometida a la ynfanta (*Cav. Cif.*, 283,7). For similar use of *lo* and *esto* cf. *Cantar*, II, §§ 131,5; 139,5. *Esso* and *aquello* are not found with this function. For examples showing the intermediate stage between *esto* with full demonstrative value and the anticipatory pronoun *esto*, cf. p. 158, note 4.

[1] Menéndez Pidal, *Cantar*, I, § 196,3, says : « no se ha notado en el castellano una perífrasis correspondiente al prov. « per so que », fr. « parce que »; la proposición y el pronombre van en el antiguo castellano separados de la conjunción : *por esso* es luenga *que* a deliçio fue criada 3282, *por tal* lo faze *que* recabdar quiere lo suyo 3098; con preposicion doble : *Por esso* te cobdiçia o matar o prender *Por* (*que*) lo que es el tu quisiste seyer *Apol.* 72. » (Cf. also *por ende* ... *por que*, p. 200). But is not the *por aquello que* cited above just such a periphrasis? The same author, *op. cit.*, § 197,3 after mentioning the locutions *por esso* ... *que*, *por esto* ... *que*, *por tal* ... *que*, used as final conjunctions says « Otras veces aparecen juntas la preposición y la conjunción » and cites numerous examples of *por tal que*. But is not *por tal que* likewise a periphrasis of the type *per so que*, since in it the demonstrative *tal* has precisely the same function as the Provencal *so* or the *ço* in the Old French *por ço que*? Cf. modern Spanish *en tanto que*, *con tal que* (cf. p. 100.) Other periphrases on the same order are also found in Old Spanish. Cf. *sin lo que*, *despues desto que*, etc. mentioned in the above paragraph. Cf. also *por esto que* in *Alex.* (B.A.E. 57), 716a; the Paris ms. reads *por esso que* (688a).

[2] The form *por ço que* occurs in Aragonese. Cf. Mas *por ço que* las mulleres non eran comtadas ... aduzela por la generaçion de los barones (*Liber Regum*, in *Bol. R. A. E.*, April, 1919, p. 201).

[3] *Sin lo que* is equivalent to « fuera de que », « además de que ». This meaning of *sin* is not uncommon in the texts of the early period. Cf. *Cantar*, II, § 190,4.

tormentos (Knust, *Sant. Cat.*, 250 — publ. in *Geschichte der Legenden der h. Katharina von Alexandrien und der h. Maria Aegyptiaca, nebst unedierten Texten*, Halle, 1890) [1].

Tal, *tanto*, and *ende* are also used as anticipatory demonstratives in constructions similar to the ones just cited. Cf. the Old Spanish periphrases *por tal que*, *en tal que*, *con tanto que*, *salvo ende que*, *fueras en tanto que*, etc [2].

2. PREPOSITIONS THAT INTRODUCE COMPLEMENTARY CLAUSES. As in modern Spanish, *de*, *a*, *en*, *con*, *por*, and *sobre* are the prepositions that introduce complementary clauses in the texts prior to the *Quijote*. But, contrary to the situation in modern Spanish, *en* is the most frequent in occurrence in the Old Spanish texts. Next in order come *a*, *de*, *con*, *por*, and *sobre*.

Furthermore, *de*, *a*, and *en* are not restricted to complementary clauses, as they normally are in modern Spanish. In the texts of Section I they are also found introducing supplementary clauses [3].

3. DIRECT COMPLEMENTARY CLAUSES USED AFTER GOVERNING ELEMENTS THAT REQUIRE PREPOSITIONAL NOUN OR INFINITE COMPLEMENTS. In the texts prior to the *Quijote* the direct complementary clause occurs far more frequently than the prepositional complementary clause after governing elements that require a prepositional noun or infinitive complement. In point of fact,

---

[1] The parallel French version reads : Et se ele *apres ce q'*ele sera concluse, demeurie par enresdie en ce qe ele dist ie la ferai morir de tormenz. Although the above example from the Spanish may be accounted for by French influence, the same explanation cannot be offered for the examples from *Cr. G.* or *S. P.*

[2] Cf. pp. 179, 180.

[3] Cf. p. 170.

it is the regular construction in both Groups I and II in the texts prior to the sixteenth century and remains the normal construction in Group I until we reach the *Quijote*. Cf. the following examples :

no ha enel *buena esperança que* nunca sea buen garçero (*Caza.*, 24,3); — quien maltrata al que cae *testimonio da que* no mira sus proprias caídas (*Av.*, XII, 186); — *cierto sso que* con mal yredes de aqui esta vegada (*Cav. Cif.*, 39,26); — quando alguno *fuere acusado que* facie adulterio con alguna muger, etc. (*S. P.*, III, 14,12); — ha menester que *uos guardedes que* non seades engannado (*Luc.*, 11,19); — para *mover* a Dios *que* haya esta piedat debe llorar santa eglesia (*S. P.*, I, 4,62); — *parad mientes que* la que yo os alabo es la que tiene el metro en metro y la prosa en prosa (*Diál. Leng.*, 409,4); — por tanto *me contento que* vosotros a lo que dixere diesedes el credito que quisieredes (*ibid.*, 353,1).

Occasionally the *que* is omitted : *guardad vos* non lo entiendan (*Cav. Cif.*, 189,36); — *soy cierto* me terniades antes por modesto ... que por insolente (*Diál Leng.*, 343,26); — Porque le vi *en disposicion* si acabaua antes que yo, se comediria a ayudarme a lo que me quedasse (*Laz.*, 35,22); — In this last example the interpolation oi the *si* clause is probably the cause of the omission of the *que*.

In the use of the simple *que* clause where modern Spanish requires the prepositional complementary clause, the earlier language is merely conforming to the general Romance construction by virtue of which the general connective *que* is felt as adequate to introduce the subordinate clause, in view of the light thrown upon the nature thereof by other factors in the sentence or even by the context [1]. In the earliest texts we find *que* often introducing causal, consecutive, final, and oc-

[1] Cf. Gröber, *Grundriss*, edition of 1888, I, p. 226; Hanssen, *Gr.*, § 646.

casionally concessive clauses [1]. But the fast-increasing needs of the language very soon caused the introduction of new adverbial conjunctions formed upon the general conjunction *que* by the addition of adverbs or prepositions of specific content, *e. g.*, *ante que*, *fasta que*, *por que*, *solo que*, etc. [2] Hence the rôle of the general connective *que* rapidly becomes restricted chiefly to direct-object clauses and to clauses corresponding to prepositional complements of Groups I and II. It is only natural that *que* alone should introduce clauses that function as intrinsic complements, since in such cases the nature of the subordinate relation is already clearly foreshadowed in the meaning of the governing element. The preposition introducing intrinsic complements is lacking in definite and independent content and, especially after governing elements of Group I, serves as a mere subordinating connective [3]. When the complement is expressed in the form of a clause, this preposition is not needed, as its function is adequately taken care of by the connective *que* which regularly accompanies the noun clause.

Furthermore, *que* has inherited of the functions of *ut*, *quod*,

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, §§ 647-648; — *Cantar*, II, §§ 196-199. — We are accustomed to speak of « *que* causal, *que* final, *que* concessive », etc. as if the conjunction *que* itself possessed the meanings in question. However, it is quite doubtful whether *que* has ever possessed *per se* any such definite content. In reality *que* is a contentless copula of subordination introducing clauses the value of which is either established by others factors in the sentence or left to the hearer to determine. Furthermore, even in the earliest texts its most frequent use is that of introducing direct-object clauses and in this function it is the mere sign of the subordinate clause.

[2] The conjunctions formed with prepositions, such as *por que*, *sin que*, etc. have their origin in the extension of the preposition used before the noun or infinitive to use before the *que* clause. Cf. lo non faze *por al* sinon *por que* nos enamoremos dell (*Cr. G.*, 433 b, 1); — buen estilo, *sin superfluidad* de palabras y *sin que* aya ni una silaba superflua (*Didl. Leng.*, 407,24). Cf. also *por commo*, p. 123. Cf. modern Spanish *para* ... y *que*, p. 9.

[3] Cf. p. 27.

and other conjunctions, which in Latin introduce clauses whose value is indicated, not by the specific meaning of the conjunction, but by other factors in the sentence [1].

Now, in Latin, the construction of the infinitive and of the subordinate clause does not show the same parallelism to that of the noun which exists in Romance [2]. On the breakdown of the classic Latin syntax of the subordinate element, the infinitive takes on many new verb functions, but, being a noun in its essential nature, its own construction in the sentence is assimilated to that of the simple noun much earlier than in the case with the *que* clause This assimilation is present to a marked degree in Old Spanish, where the construction of the dependent infinitive follows, in general, that of the corresponding noun complement or supplement [3]. But in the case of the intrinsic complementary clause, whose meaning is foreshadowed in that of the governing element, the *que* (corresponding to the Latin accusative and infinitive, *ut*, *quod*, etc.) persists, and the assimilation of the construction of the complementary *que* clause to that of the noun and infinitive complement is a gradual development that does not reach its logical culmination until the period of the modern Spanish, which is the only Romance language which

[1] For instance, Lane, *A Latin Grammar*, New York, 1903, § 1948, distinguishes, on this basis, between complementary final and consecutive clauses with *ut* and "pure" final and consecutive clauses with *ut* — the latter corresponding to what I term supplementary clauses. — Cf. also Gröber, *Grundriss*, I, p. 226.

[2] Cf. Gröber, *loc. cit.*

[3] Nevertheless, in Old Spanish, this assimilation is by no means as marked as in the modern speech. Contrast the fixity of the modern usage after individual governing elements (verbs, etc.) with the liberty in the Old Spanish, where we find, for example, both *começar* and *mereçer* construed with *a*, *de*, and the direct infinitive; *acordarse* and *trabajarse* both followed by *de*, *en*, *por*, and the direct infinitive; *digno de* and *digno para*, etc. (Examples of this variety of construction, covering all types of governing elements, may be found among the material cited by Liljequist in his work on the Old Spanish infinitive).

arrives at complete uniformity of construction between the noun, the infinitive, and the noun clause.

Now, when the complement is a noun or an infinitive the preposition is the only link between it and its governing element and is, in consequence, rarely omitted. In only a few cases does the infinitive appear as the direct complement of a verb that normally takes a prepositional complement: El primero escalon *se entiende auer* el onbre contriçion desus pecados (*Gatos*, XXIV, 85); — *marauillada estoy sentirse* del coraçon muger tan moça (*Cel.*, 118,13). In view of the rarity of these examples, it seems preferable to regard them either as possible textual errors or as anacolutha based on confusions in construction such as, for example, that between *estoy marauillado de* and *me marauilla* [1]. — In a few cases, however, we find a verb phrase actually construed as a transitive verb and followed by a direct complement, noun or pronoun. Menéndez Pidal (*Cantar*, III, p.834) gives eight examples, all with *auer sabor* and all having a relative pronoun as direct complement of the verb phrase. Cf. veo *lo que auia sabor* (*Cid*, 2478). To *auer sabor* may be added *parar mientes*: si ellos *parasen mientes la palabra* que dice nuestro Señor Ihesu Christo enel euuangelio (*Gatos*, III, 22 — the editor calls this example an anacoluthon).

In light of the preceding material, it seems reasonably clear that mere analogy to transitive verbs cannot be alleged as the reason for the use in Old Spanish of the simple *que* clause after governing elements of Groups I and II. Why should the analogy to transitive verbs apply only to clauses? The only hypothesis that satisfactorily disposes of this objection is the one already

[1] Cf. in this connection *entenderse* and *entenderse por*, p. 153. — The well-established Old Spanish use of the direct infinitive after verbs of motion is not put in the above category, since it is a general Romance construction founded on the Latin final infinitive. Cf. Hanssen, *Gr.*, § 610.

suggested, namely, that the nature of the subordinate relation being adequately indicated by the meaning of the governing element, the general connective *que* suffices to introduce the complementary clause. Nevertheless, the analogy to transitive verbs does play an important part in the history of the prepositional complementary construction. It is the factor that tends to preserve the direct complementary clause, especially after governing elements of Group I, which are close in value to transitive verbs [1]. In proportion as the prepositional complementary construction drives out the simple *que* clause after governing elements of Groups I and II, *que* loses its value as general subordinating conjunction. Thus, in modern Spanish, where the prepositional complementary construction has become standardized, *que* has become in every type of complementary clause a mere sign of the noun clause [2].

[1] Cf. situation in the *Quijote*, where the *que* clause is the more frequent construction in those categories that are most susceptible to the influence of transitive verbs, p. 256. Cf. also the persistence of the simple *que* clause into modern conversational Spanish, p. 257. Such cases as *me alegro que* and *convengo que* which Cuervo regards as analogical formations on the transitives *celebrar*, *convenir*, are survivals in modern conversational speech of the once dominant construction with the simple *que*. The analogy to transitive verbs, while not the origin of this construction, certainly aids in its preservation. Furthermore, a great number of verbs taking prepositional noun and infinitive complements are of the « double complement » type, taking both direct personal object and prepositional material complement (cf. p. 54). To this class belong the *acordarse*, *alegrarse*, *acusar*, *loar*, *escusarse*, *guardarse*, *apremiar* and *esforçarse* types (cf. pp. 135, 137, 138, 143, 144, 146). In this class the persistence of the simple *que* clause is undoubtedly aided by the analogical influence of the *decir*, *imputar*, *gradeçer*, *defender*, and *mandar* class, in which the material complement is the direct object and the personal complement the indirect object. The fact that the personal pronouns *me*, *te*, *se*, *le*, etc. and the preposition *a* may indicate either the direct or the indirect object also aids the working of this analogy.

[2] Vestiges of its former extensive use as a general subordinating conjunction may still be seen in the following constructions: (1) The weak causal connective, the most frequent occurrence of which is after an imperative or an exclamation with imperative force. Cf. ¡ Corre, hombre, *que* tengo prisa ! This almost

4. PREPOSITIONAL SUPPLEMENTARY CLAUSES USED AFTER GOVERNING ELEMENTS THAT TAKE PREPOSITIONAL NOUN OR INFINITIVE COMPLEMENTS. In the texts of the thirteenth and fourteenth centuries the prepositional supplementary clause is also found after certain governing elements that in modern Spanish usually take prepositional complementary clauses. This construction is not nearly so universal as the direct complementary clause and is confined to clauses where the subordinate relation may be looked upon as concretely prepositional in value, *i.e.*, causal, temporal, or final. Thus, in this period we find that *por que* and *fasta que*, respectively, are the constructions most frequently found after expressions of emotion, thanking, praising, etc., and after verbs signifying « to wait », *e.g.*, *atender*, *esperar* [1]. The situation with regard to these governing elements differs materially from that in modern Spanish, where the causal and temporal supplements have developed into relative objects [2]. Furthermore, after governing elements of Group II containing a final implication, such as *ayudar*, *punnar*, the supplementary *por que* (final) is not infrequently found, although the direct complementary clause is the usual construction [3].

This comparatively wide-spread use of the prepositional supplementary clause in cases where the subordinate relation is concretely prepositional in value signifies that there is slowly

pleonastic *que* is not infrequent in Old Spanish. Cf. *Cantar*, II, § 196, 2. (2) The consecutive *que*. Cf. el arbol crece *que* es una bendición de Dios; — canta *que* da gusto oírla. (3) The very rare final *que*, which in modern Spanish occurs only after an imperative. Cf. acérquese, *que* tenga el gusto de saludarla (Hanssen, *Gr.*, § 649). In the *Quijote que* final, although rare, is not limited to use after imperatives. Cf. el viejo del báculo dió el báculo al otro viejo *que* se le tuviese en tanto que juraba (II, 45; V, 412).

[1] Cf. p. 139.

[2] Cf. pp. 64, 69.

[3] Cf. pp. 146, 149. After expressions of final value the prepositional supplementary clause persists into the *Quijote* and into modern Spanish. Cf. pp. 22, 183.

developing a feeling that in such cases the simple *que*, although reinforced by the implication contained in the meaning of the governing element, is inadequate by itself to introduce the clause [1]. One natural tendency, then, is to go to the opposite extreme and employ a connective that clearly denotes, without reference to any other element in the sentence, the nature of the subordinate clause. This usage seems all the more natural when we consider that, although *de*, *a*, and *en* are used with the corresponding non-clausal complements, the forms *de que*, *en que* are (with exception of *de que* temporal) comparatively rare in this period, while the supplementary conjunctions *por que* and *fasta que* are in general use.

5. OTHER CLAUSES USED IN PLACE OF THE PREPOSITIONAL COMPLEMENT. Clauses other than the direct complementary, the prepositional complementary, or the prepositional supplementary clauses are likewise found after governing elements that in modern Spanish normally require prepositional complements. These additional constructions are (a) the proleptic construction, (b) the prepositional infinitive clause and (c) prepositional complementary *ca* clauses. They are largely confined to the texts of the Old Spanish period and, with the exception of the proleptic construction, are quite rare in occurrence.

a. *The Proleptic Construction.* The proleptic construction represents an intermediate stage between the direct complementary clause and the prepositional complementary clause. Although the dependent clause itself is a direct complement, the subject of the dependent clause stands in the main clause and functions as the prepositional noun complement of the

[1] This same feeling gives us the occasional prepositional complementary clauses of Group II that are found in the thirteenth and fourteenth centuries. Cf. p. 145.

governing element. Cf. me *plaze de myo Çid que* fizo tal ganancia (*Cid.*, 885) [1]. This construction is not infrequent in Old Spanish and is occasionally found as late as the sixteenth century. Nevertheless, its use seems to be restricted to clauses of Group I, wherein the governing element is one that is closely related in value to a governing element that requires a direct complement [2]. Furthermore, the preposition in these examples is always *de*. Cf. the following examples :

Ca *sse temien de la senyora que* sse queria yr ssu via (*Apol.*, 593,d); — *auiendo sospecha de sus hermanos que*l tomarien el regno (*Cr. G.*, 282b,24); — sopo *las nueuas de don Fruela que* uinie (*ibid.*, 368b,15); — [non] *han cuidado desus almas que* se saluen (*Gatos.* XXIV, 63); — *me maravillo mucho de vos que* digais, etc. (*Diál. Leng.*, 410,13) [3].

After the verb *maravillarse* a *porque* clause is occasionally found instead of the direct complementary *que* clause. Cf. *marauillome del conde... porque* non vien (*Cr. G.*, 350a, 49); — *vos maravillades* mucho *del enperador* porque non rrie (*Cav. Cif.*, 311,16); — no *nos marauillemos de un clerigo ni frayle porque* el vno hurta de los pobres y el otro de casa, para sus deuotas y para ayuda de otro tanto, quando a vn pobre esclauo el amor le animaua a esto (*Laz.*, 4,29). The *porque*, although

[1] For examples with complementary infinitive and complementary *como* clauses, cf. pp. 122, 124. — This proleptic construction occasionally occurs also with supplementary clauses. Cf. al cabo fue turuiada toda la çipdat de Soria et llena de roydo *por* el ninno *que* non fallauan (*Cr. G.*, 670b,2). Similar to this latter construction is that of the separated supplementary conjunction: todo ffue ante ffecho *que* fuessen ha yantar (*Apol.*, 611d); — *de ante ... que* (*S. P.*, V, 7,3). Cf. *Cantar*, II, § 195.

[2] Cf. p. 27.

[3] Cf. *Cantar*, II, § 194,2; III, pp. 795, 797. — The proleptic construction is by no means confined to cases where the modern Spanish would use the prepositional complementary clause ; in fact, examples such as those cited above form but one phase of a general early Romance construction studied by Foerster, *Sp. Spr.*, § 510,3; Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 761; and Tobler, *Mél.*, pp. 20-22,

causal in these cases, is probably interrogative in origin [1].

b. *Prepositional Infinitive Clauses*. In the texts of the Old Spanish period we find sporadic cases of the prepositional infinitive clause where the modern Spanish would use a prepositional complementary or a prepositional supplementary clause. Cf. *por muy pecador me tengo en se perder* tan buena gente commo oy murio aqui por mi (*Cav. Cif.*, 343,30) [2]; — Et non *uos marabilledes* en fazer yo scrivir cosas que sean mas fablilla que muy buen seso (*Cav. Esc.*, 447,23). — With supplementary value : e aun que sepan que tu melos diste tener me han por loco *por yo vestir* tales paños (*Cav. Cif.*, 173,25); — pero non creo con todo esto quel vuestro coraçon lo pudiese sofrir en ninguna manera en me querer desanparar, *syn yo voslo merescer* (*ibid.*, 327,34) [3].

The proleptic construction is also found in this type of complementary clause. Cf. *maravillaronse* mucho *de tan pequeños moços* commo el rey e los donseles eran, *cometer* tan grande fecho (*Cav. Cif.*, 192,13).

c. *Complementary ca Clauses*. In the *Cav. Cif.* we find a number of cases in which *ca* apparently introduces the complementary clause. Cf. Pero *miembrese vos ca* por un pecado ssolo fue Adan lançado del paraiso (178,12); — *para mientes*, dixo el Ribaldo al cavallero, *ca* el dolor cosa es muy dura e muy fuerte (85,29); e cata, cavallero, dixo el fisico, *para en esto*

[1] Cf. Tobler, *Mél.*, p. 206.

[2] Cf. similar example with extrinsic complementary *en que* clause, p. 163.

[3] Prepositional supplementary infinitive clauses, wherein the subject of the infinitive differs from that of the main verb are common enough in modern Spanish. Cf. ¿y se casó con él sin *consentirlo su padre*? Examples with *a* (« si »), *de* (« si »), *con* (« a pesar de »), *por* (« a causa de ») and *sobre* (« aparte de») are given by Le Gentil, *Remarques sur le style de la « Estafeta romántica »* (*Bull. Hisp.*, 1911, p. 219). A number of examples of this construction, which he parallels with the Latin accusative and infinitive, are given by Liljequist, *Infinitiven*, pp. 105-110. Among his examples, however, there are none that correspond to the modern Spanish prepositional complementary clause.

mientes ca mas amargas son las penas del ynfierno que non es esta melesina (179,30) [1].

6. PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY *COMO* CLAUSES. In Galdós it was found possible to treat under the same headings all prepositional complementary clauses, whether introduced by *que*, *como*, or *cuando*, etc. [2] But in the period prior to Cervantes, and particularly in the Old Spanish texts, the situation with regard to prepositional complementary *como* clauses is so complicated that these clauses must be accorded separate consideration. The following material is presented merely in order to give an idea of the situation as it exists, without any attempt at solution of the various problems [3].

Following are the factors which complicate the situation in the period in question :

(1) The widespread use of *como*, especially in Old Spanish, to introduce clauses that in modern Spanish are introduced by other conjunctions [4]. Cf. sopo *commo* Saladin era muy

[1] *Ca* may also be interpreted as a weak causal conjunction, but such an interpretation does not, in my opinion, faithfully render the meaning of the sentences in question. Menéndez Pidal, however, is disinclined to believe that *ca* can occur as « enunciativo » (cf. *Cantar*, II, § 194,1). Cf., nevertheless, : non vos maravilledes, dixo la dueña, *ca* costunbre es desta tierra, *ca quando* alguno rresciben por sennor fasta siete semannas non han de fablar (161,3). It is hardly possible that the second *ca* is causal. Cf. also : *Ca* es grand derecho, *ca* el que al diablo cree e sigue, *que* mal galardon deve aver (94,36). — The reinforced conjunction *ca que* occurs twice : Ssy, dixo la fija, *ca que* non vos he negado ninguna cosa que desir vos deviese (166,16); — mayor mengua ay en el amor de tal muger commo esta *ca que* a las vegadas estando fablando con un amador tiene el coraçon en el otro que vee pasar (165,15). Cf. the form *que que* quoted on p. 174.

[2] Cf. p. 12.

[3] Since it is beyond the scope of the present study, this whole question of prepositional complementary *como* clauses will have to be taken up in a later work.

[4] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 656; *Cantar*, § I, 194,1.

caçador (*Luc.*, 106,6); — mandoles *cuemo* uisquiessen en paz (*Cr. G.*, 38a,25); — yo punnare de fazer en aquel logar *por que* sea muy rico et *como* sea Dios y muy seruido siempre (*ibid.*, 406a,4) [1].

(2) The very frequent occurrence, chiefly in the Old Spanish texts, of the forms *en como* and *de como* as equivalent to simple *como*, either in complementary or in adverb clauses [2]. Cf. oyo una bos que le dixo asy : Levantate e enbia por toda la gente e diles *en commo* con esta muger fueste ante casado que con la reyna e *que* oviste en ella aquellos dos fijos, e *de commo* tu e la reyna mantovistes castidat fasta que Dios ordeno della lo que tovo por bien (*Cav. Cif.*, 170,17); — pregone este bedel *de como* los escolares se ayunten en un logar para veer et ordenar algunas cosas (*S. P.*, II, 31,10); — lo non podrie fazer, a menos de auer conseio con el rey don Alffonso quel enbiasse ayuda de caualleros *en commo* pudiesse yr et conplir aquello quel enbiava rogar (*Cr. G.*, 583a,24); — et ninguno non sea osado de

[1] The following cases in which the *commo* clause forms part of a prepositional supplementary clause are sufficiently pertinent to this study to be quoted here. Such prepositional supplementary *como* clauses do not occur in modern Spanish. Cf. conviene que non judguedes a ninguno sinon *por* las obras que fiziere ... et *por commo* vieredes que mejora o que peora su fazienda (*Luc.*, 229,7); — Partiçion ... debe seer fecha *por commo* troxeren homes et armas et armaduras et bestias los que fueren en la hueste (*S. P.*, II, 26,28). *Por commo* clauses likewise occur in *Cr. G.*, 142b,1 and *Luc.*, 278,7. — Verdat dise mi amo, *acomo* yo entiendo (*J. R.*, 1397d). Cejador interprets « a lo que veo ».

[2] Cuervo, *Dicc.*, II, p. 243b, and *Apunt.*, § 394, mentions *en como* and says it is a formation similar to *enantes*, *endespués*, etc. — Hanssen, *Gr.*, § 656, correctly states that : « En castellano equivalen *de como* y *en como* al *que* anunciativo » (Hanssen cites as his authority Pirson, *Quomodo en latin vulgaire*, Festgabe Vollmöller, Erlangen, 1908, p. 71 ; however, Pirson makes no such statement anywhere in his article, and Hanssen's reference remains a mystery). In point of fact, *de como* and *en como* are found in all constructions where simple *como* may be used. Cf. above examples. — This use of *de como* and *en como* (after verbo of saying and perceiving only) is noted by Diez, *Gr.*, pp. 1030, 1048 (note) and García de Diego, *Gr.*, § 284; Dönne, *Synt. Bem.*, p. 22 mentions such use of *en como* in the *Conde Lucanor*.

retraer a ellos... *de como* fueron judios en manera de denuesto (*S. P.*, VII, 24,6); — era marauilla *en commo* tenie la espada (*Cr. G.*, 637a,43; — nuevas... llegaron del [Cid]... al gran soldan de Persia, *en commo* era omne mucho auenturado en fecho de armas et *de commo* vençiera muchas faziendas en campo (*ibid.*, 627b,46);— cuenta don Lucas de Tuy... que muchas de las compannas que estauan alli, que *de como* eran yentes nescias, rien et escarnescien all arçobispo (*ibid.*, 444a, 19); — Bien sabia yo, *en cuemo* tu eres mesurado que no auies cobdicia de seer emperador (*ibid.*, 143a,39); — *En como* oyeren que han suelto en cierto que acorran alli con sus canes (*Mont.*, *Alf. XI*, 1,30) [1]. — In the sixteenth century: El gran emperador Diocleciano a todo el mundo es notorio *de cómo* renuncio el imperio y esto no por mas de por huir los bullicios de la república y por gozar del reposo de su casa (*Guev.*, 61,12) [2]; — para que conoscan los que leyeren esta escritura *en como* toda la harina le llevó el mundo y *que* apenas aun da los salvados a Cristo (*ibid.*, 39,7).

(3) The great abundance in the texts of the Old Spanish period especially of what appear to be prepositional complementary *como* clauses. In the great majority of such cases it is difficult to determine whether we are dealing with prepositional complementary clauses or direct complementary clauses introduced by *de como* or *en como*. Contrast, for example the following pairs of examples:

(a) *membrandoseles de como* son complidos cristianos (*S. P.*, I, 4,57); — *menbrandose como* el era cristiano (*Luc.*, 133,3).

(b) *llegol mandado de como* una muy grand hueste... uinie contra el (*Cr. G.*, 364a,29); — *uenol mandado como* un conde... se le alçara en Alaua (*ibid.*, 368b,40).

---

[1] Quoted by Cuervo, *Dicc.*, II, 244a. Cf. *en que* temporal, p. 177.

[2] Note the prolepsis of the subject in this example. Cf. p. 120. — This example may also be interpreted as an extrinsic complementary clause, *i. e.*, *de cómo* = " porque ".

(c) Los castellanos... *fablaron* mucho estonces *de comol* podrien sacar et librarle ende (*Cr. G.*, 414,10); — *Fabloles como* fue angel saludada (*San Ildef.*, B. A. E. 57, 328b).
(d) *se marauillaron* todos *de cumo* pudiera fazer tal fecho (*Cr. Gen.*, 119a,26); — *se marabillava... commo* no lo podia fazer (*Luc.*, 182,1).
(e) non *paran mientes en commo* han seruido diez o ueynte años (*Gatos*, II, 19); — non *paran mientes commo* acabaron (*Luc.*, 24,9).

(4) The very frequent occurrence of *de como* in rubrics and in headings to chapters, etc. In the majority of cases it would seem that these *de como* clauses are clear-cut prepositional complementary clauses, representing a relative object after such words as *capitulo* (*que fabla de*), either expressed or understood. This usage may be illustrated by the following consecutive examples from the *Cr. G.* : *El capitulo de la muerte* de Abderrahmen rey de Cordoua, et *de como* un moro Mahomet ueno sobre Toledo, etc. (c. 637, p. 364a); — *El capitulo de como* Mahomat rey de Cordoua ueno sobre Toledo, etc. (c. 638, p. 365a); — *De como* el rey don Ordonno uencio a Muça Abencaçim (c. 639, p. 365a).

The above is the normal usage in the *Cr. G.* Nevertheless, there are a few cases, all save three of which occur in the first fifty pages, of simple *como* in chapter-headings : *Cuemo* Rocas estaua en la cueua e de lo que acaecio con Tarcus (c.12,p.13a,28); — *Cuemo* se fue Rocas con Tarcus e de la gran seca que fue en Espanna (c. 13 p. 13b,39); — *Commo* Alhuacaxi alfaqui departio estas razones contra el pueblo de Valencia (c. 910,p.577a,27.); — El capitulo *comimo* Abderrahmen... priso Barcilona e otros logares muchos (c. 624,p.357a,33); — Capitulo *commo* Remont Bonifaz fue contra las naues de los moros,etc.(c.1096,p.756a,41)[1].

[1] These two curious examples of *capitulo commo* are either due to scribal (or typographical) errors or show the influence of the regular Old Spanish use

The S. P., however, shows comparatively few cases of *de como* clauses as headings to *títulos* and *leyes*. The following examples illustrate some of the various ways in which such headings are written : *De como* ha de ser dicho el evangelio (I, 4,37); — *De* la misa *como* se debe decir (I, 4,36); — *La manera de como* ha de ser fecha la crisma (I, 4,40); — *Como* debe el obispo dar la bendicion al pueblo (I, 4,41); — *Que fabla de* la cibdat de Ninive *como* fizo penitencia (I, 4,84) [1]; — *Como* los perlados deben catar que homes son aquellos a que pedrican, etc. (I, 5,44); — *Que* el perlado no debe dexar de pedricar por sosaños nin por mal quel fagan (I, 5,45).

In the *Engaños* one case of *en como* in chapter-headings is found : *Enxenplo de* la muger, *en commo* aparto al ynfante en el palaçio,et *commo*,por lo que ella le dixo,oluido lo que le castigara su maestro (p. 27). The other chapter-headings are of the following types : *Enxenplo del* consejo de su muger (p. 20); — *De commo* al otauo dia fablo el ynfante (p. 53).

In the *Cav. Cif.* we find the following as a chapter-heading : *Dise* el cuento de *commo* el cavallero Cifar e su muger se fueron con sus fijos a bevir a tierra estrana (c. XI, p. 36). The vast majority, however, are of the following type : *De* las virtudes del cavallero Cifar e *de como* era muy amado del rey, etc. (c. II, p. 16).

In consequence of the above examples from the *Cr. G.*, the *S. P.*, the *Engaños* and the *Cav. Cif.*, it is evident that in the Old Spanish period at least, there was a certain amount of confusion even in chapter-headings between the *de como* (and *en como*) used for *como* and what appear to be prepositional complementary *de como* clauses.

of the direct complement in determinative complementary clauses (cf. p. 131). They can hardly be explained on the basis of analogy to headings beginning with *como* alone, since there is only one example of this latter usage in the whole second part of the *Cr. G.*

[1] Cf. p. 124, note 2.

(5) Nevertheless, there are a number of examples which we can definitely class as prepositional complementary clauses. Arranged chronologically, they are: les *reprehendie de como* comien et bebien en tal dia (*S. P.* I, 4,36); — no *metio mientes en al* si non *en commo* cayese apuestamientre en tierra con la muerte (*ibid.*, 96b,31); — mucho era de *loar de quanto bien* se mantovo despues de la muerte de su padre e *de commo* fue muy bien guardada en todas las cosas, e otrosy *de commo* mantovo muy bien su reyno (*Cav. Cif.*, 266,16); — Pero dize Don Johan que todo esto *va de commo* el falconero sopiere caçar (*Caza.*, 33,28); — ¿ De que *te ries*? — *De como* no conoscias a la madre en tan poco tiempo en la filosomia de la cara (*Cel.*, 52,28); — el filósofo Diodoro *escrivió de cómo* los de las islas Baleares echaron en la mar a todos sus tesoros (*Guev.*, 212,6); — si quiere llegarse a ver *la visión de cómo* Dios está en la çarça (*Av.* X, 105); — y ser él, hombre, abogado por todo el mundo universo, *a semejança de cómo* lo fué nuestro Maestro y Redemptor (*ibid.*, VII, 87); — carta del autor... en que *trata... de cómo* se ha de aver con sus vasallos (*ibid.*, XII,183); — tienen los ojos *puestos* no *en la cuenta* que se ha de pedir sino *en como* vean un poco honrado en los ojos del mundo a su hermano (*ibid.* VII,87) [1].

7. PREVIOUS MENTIONS OF THE CONSTRUCTION. The bibliography of the prepositional complementary clause

[1] Even so few examples as these seem to indicate that in certain categories, at least, the development of the prepositional complementary *como* clause preceded that of the corresponding *de que* and *en que* clauses. In fact, it would not be surprising to find, on further study of the *como* clause in Old Spanish, that the prepositional complementary construction entered earlier in *como, cuando, si* and *cuál* clauses than in *que* clauses, in view of the fact that the former conjunctions have specific content (*como* less than the others) and form an integral part of the subordinate clause, while *que* has the rôle of general connective. Cf. p. 113; cf. also situation in English, p. 12, note 2. — But this whole question must be postponed until the *de como* (and *en como*) = *como* construction is studied in detail.

for the period prior to Cervantes is quite limited. Foerster [1] quotes without comment two examples (copied from Diez) of *en como* and *de como* clauses. He then adds : *ensiemplo de cuando la tierra bramaua* (*Rz.*) [2]. Menéndez Pidal [3] notes the absence of the construction in the *Cid*, saying : « Donde hoy la conjunción suele tomar la forma « de que », El Cid usa sólo « que » : *El mandado legaua que presa es Valencia* 1222 ». Zauner [4] limits his mention of the construction to : « Als Altribut erscheint der *que*-Satz in Fallen wie : *fizo semejanza quel pesaba mucho — huebos avemos que nos dedes los marchos — aun venga tiempo que vos yo faga servicio* ». Hanssen [5] merely says : « A veces y particularmente en castellano antiguo se introduce *que* en lugar de *de que* : *auemos miedo que te maten* (*Cr. G.*, 466a,44) ».

[1] *Sp. Spr.* § 510,3 ; 506.
[2] Cf. p. 130.
[3] *Cantar*, II, § 194,2.
[4] *Altsp. Elem.*, § 199.
[5] *Gr.*, § 650.

CHAPTER II

INTRINSIC COMPLEMENTS

I. MORE LIGHT IS THROWN UPON THE NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION BY THE MEANING OF THE GOVERNING ELEMENT THAN BY THAT OF THE PREPOSITION. Prepositional complementary clauses of this group occur but rarely in the texts prior to the *Quijote*.

A. *Determinative Complementary Clauses.* A few sporadic examples of the prepositional complementary clause functioning as the determinative complement of abstract nouns or demonstrative pronouns are found in the period prior to Cervantes [1].

1. *The Governing Element is an Abstract Noun.* The first indisputable example (a *de quando* clause) occurs in a text of the fourteenth century. Thereafter examples of *de que* occur sporadically until the period of the Ouijote is reached.

por razon (1): mando luego buscar los encantadores de las serpientes — que auie muchos en aquella tierra, por razon de que se fazien alli muchas serpientes de departidas naturas et malas (*Cr. G.*, 102a,37). — *Por razon que* occurs very frequently in the Old Spanish texts; cf. Oto fue llamado emperador por razon que se alço en Roma que era cabeça dell imperio (*ibid.*, 129b,47) [2]. In view of this fact, and since the *por razon*

---

[1] For examples of determinative complementary clauses introduced by *de como*, cf. p. 127.

[2] *Por esta razon por que* also occurs very frequently. Cf. ca pierdese por esta razon por que fue ganada como non debie encobriendo la verdat (*S. P.* III, 18,39). Cf. also *por esto ... por que* (*Cav. Esc.*, 514,15) and *por esso ... por que*, p. 110.

de que cited above is the only example found in the texts of the thirteenth century of a *de que* clause in this category (the most numerous one in modern Spanish) it is possible that this example is either a typographical error or due to a scribal confusion between *por razon* and the relative *por razon de que.*

ensienplo (1) : ensienplo de quando la tierra bramaua (*J. R.*, 98).

el suenno (1) : Aqueste fue el suenno qu'el rrey obo sonnado De que salia del agua un rio g(a)ranado (*José*, 103) [1].

dar quenta (1) : Un monje me ha dado quenta, De que es mal fraile Contreras (*Coplas del Provincial*, *Rev. Hisp.*, V, 1898, p. 260).

fazer juramento (1) : Que vos fagais juramento — cual vos lo querais tomar — vos y doce de los vuesos, — los que vos querais nombrar — de que en la muerte del rey — non tenedes que culpar. (Wolf, *Primavera*, 51) [2]. — Contrast : me tomo juramento que no descubriesse el milagro (*Laz.*, 71,26).

aver costumbre (1) : También ay costumbre de que la primera cosa que haze un juez con un delinqüente es tomarle la confissión con juramento (*Av.*, XI, 169) [3].

---

[1] Ford, *O. Sp. R.*, p. 171, renders *de que* as « to the effect that ». This strophe does not occur in the verson published by Menéndez Pidal.

[2] Ed. Menéndez y Pelayo, *Antología*, VIII, p. 94. — A variant, from the *Cancionero de romances*, Medina, 1570, reads *que de*.

[3] Relative clauses of the following types should not be confused with determinative complementary clauses : et iuan antel grandes compannas de joglares cantando las cantigas et diziendo las fablas *de que* (« con las que ») los el uenciera et contando los logares en que contesciera cada una cosa (*Cr. G.*, 122b, 30); — ca si de otra guisa lo ficiesen, podrien caer en yerro *de que* (« por que ») serien sospechosos (Ms. variant *sospechados*) et por aventura embargarse hie que non podrien saber verdat de aquello sobre que quisiesen facer pesquisa (*S. P.* III, 17,10); — Et por ende perdona el pecado venial mas ligeramente, porque non salle de la voluntad, nin face ruido por palabra nin por fecho, *de que* (« a causa de lo cual ») resucita nuestro Señor al que dan la penitencia, asi como resucitó a aquella manceba dentro en su casa (*ibid.*, I, 4,62); — onde mas deue omne creer a lo que semeia con guisa et con razon *de que* (« acerca de lo cual ») falla escritos et recabdos (*Cr. G.*, 356b,22).

In the texts prior to the *Quijote*, the determinative complement of abstract nouns, when it takes the form of a clause, is, with exception of the few cases cited above, regularly represented by the direct complementary clause. This construction occurs very frequently and in the large majority of cases the governing element occurs in combination with such verbs as *dar*, *hacer*, *haber*, *tener*, etc. to form verb phrases with a meaning corresponding to that of the abstract noun [1]. It is rarely accompanied by the article [2]. Cf. the following representative examples :

non *hobo sabor que* el fuese heredero de lo de sus enemigos (*S. P.* II, 27,4) [3]; — *farie semejanza que* non lo conoscie (*ibid.*, II, 13,18);— et *mando dar pregon que*...non diessen portadgo ninguno nin pechassen nada (*Cr. G.*, 373b,18); — e ouieron su acuerdo de leuarles una uestidura... del glorioso sant Vicent mortir *a pleyto que* se partiessen dellos et les non fiziessen otro mal (*ibid.*, 256a,34); — *avie esperança* en el *que* serie rrico (*B.P.*,38,4);— lo fizo *por entencion que* se aprovechasen de lo que el diria las gentes (*Luc.*, 2,14); — no *he temor que* me fuerçen en la calle (*Cel.*, 96,4); — *es hora que* vamos a comer (*ibid.*,

[1] Cf. *Cantar*, II, § 152.

[2] The abstract noun is seldom modified by an article in Old Spanish. Cf. Hanssen, *Gr.*, § 527; *Cantar*, II, § 109,3; Weigert, *Synt. Unt.*, p. 78. Weigert cites bibliography other than that furnished by Hanssen. — On the other hand, the abstract noun is much more frequently modified by the stronger demonstrative *este* (instead of *el*) when followed by a determinative complement than in modern Spanish. Cf. ell emperador Otho cerco luego Roma ... et aquexo malamientre a los romanos ... porque passaran *esta yura* quel fizieran *que* nunqua fiziessen apostoligo sin ell et sin consentirlo ell o su fijo (*Cr. G.*, 431a, 10); — *soy venido en esta opinion que* la lengua que en España se hablava antiguamente era griega (*Didl. Leng.*, 347,34).

[3] Menéndez Pidal, *Cantar*, III, p. 834 says that *auer sabor* is a verb phrase with the value of « desear » and quotes in support of this a number of examples in which it is followed by a direct complement, — in every case a relative clause, *e. g.*, *faga lo que ouiere sabor* (*Cid*, 1909).

107,2); — *haga cuenta que* ha venido (*Av.*, V, 62); — no ay necessidad que mi pluma lo encarezca (*Guev.*, 34,17).

There remain to be considered only the following cases in which the text is vitiated :

(a) et esto era *en razon de commo que* vinien en romeria et commo a perdon (*Cr. G.*, 636b,3). Mss. F and O read *en razon de commo venien* etc., which gives us a determinative complementary clause similar to *en razon de que* [1]. The original reading may have been *en razon de que vinien commo en romeria*, etc. The *como que* may have been written together by the influence of a sentence like : *fizose como que yua en romeria* (*ibid.*, 427b,8). But a more probable interpretation (one that does not presuppose an error) is to consider that the *de commo* (*que*) is equivalent to simple *commo* (*que*); cf. *de como* = *como* causal in *Cr. G.*, 444a,19-cited on p. 124. The meaning would then be : « esto era según razón, puesto que venían », etc.

(b) dat pasada a algunos de sus yerros ca por ninguna manera non puede seer que tan grant danno vos venga a desora *de que* ante vos veades alguna sennal cierta commo seria el danno que vos vernie (*Luc.*, 90,12). Mss. PME read: *a deshora que*. The emendation *de que ante vos* (*non*) *veades*, etc. is suggested [2].

(c) In the *S. P.*, I, 6,43 we read: Et si fallaren que otras [mugeres] tienen, de que pueda venir *sospecha de que* facen yerro de luxuria con ellas, débelos su perlado vedar de oficio et de beneficio. This seems to be a bona-fide prepositional complementary clause. Unfortunately, the manuscripts read : *pueda venir sospecha que* [3].

---

[1] For example from the *Quijote* of *en razon de que*, cf. p. 194.

[2] For a similar construction cf. example of *de que non fuesen ciertos si*, etc., p. 135. Here, as in the above example, if emended as suggested, we have a case of the « proleptic » relative pronoun. Cf. p. 120.

[3] For the manuscript readings I am indebted to the kindness of D. Ramón Menéndez Pidal and Rdo. P. Guillermo Antolín, librarian of the Escorial.

2. *The Governing Element is a Demonstrative Pronoun.* In this category the determinative clause stands as the direct complement of the demonstrative pronoun, whether the latter immediately precedes it or not: una de las cosas que ellos mucho cataban era *esta que* quando a sus enemigos podien vencer con guerra ligera, *que* non se metien a facer aquella en que les yacie peligro (*S. P.*, II, 23,25); — De *aquesto he yo miedo ...que* la tu prueva non sera buena (*Cav. Cif.*, 82,23) [1]. — The modern Spanish equivalente for these examples would be, respectively: *esta* : *que* and *de esto ... de que*, since the pronoun is, in one case, a direct object, and, in the other, a prepositional complement.

B. *Objective-Genitive Clauses.* The following examples of prepositional complementary clauses representing the objective genitive occur in the texts of the sixteenth century:
ser amigo (1) : En esso tanto teneis razon, que demasiadamente soy amigo de que las cosas se hagan como yo quiero (*Dial. Leng.*, 418,30).
la señal (1) : En la corte la señal de que hay fiesta es afeitarse las mugeres, levantarse tarde los hombres, etc. (*Guev.*, 130,12).
aver evidencia (1) : ni son de fe ni ay evidencia de que su aparejo o consideración es impulso de Dios (*Av.*, VI, 76).

The direct complementary clause is, however, the usual construction in all texts prior to the *Quijote* [2]. Cf. si fuese *sabidor que* el obispo non gelo podrie dar (*S. P.*, I, 14,8); — fisieron les

[1] In constructions of the type: lo que deben facer et guardar los registradores es esto, que escriban las cartas lealmente como gelas dieren (*S. P.*, III, 19,8);—lo primero que el omne deve guardar es *esto que* non olvide el bien fecho que rescibio (*Cav. Cif.*, 245,2), *esto* is well on the way towards losing its real demonstrative force and towards degenerating into a mere anticipatory pronoun. Cf. *por esto que* supplementary clauses (*Cantar*, II, § 197,3) and *a esto que, en esto que* etc. complementary clauses, pp. 110-111.

[2] Although no example of *ser amigo que* has been found in the texts of Section I, similar expressions without the *de* occur in later texts. Cf. *ser digno, merecedor que* in the *Quijote*, p. 199.

creyentes que el enperador los queria mal (*Cav. Cif.*, 334,8); — *sera causa que* ni tu dolor cesse ni mi venida aproueche (*Cel.*, 122,27); — Dios me *es testigo que* oy dia... le he lastima (*Laz.*, 19,3); — essa *es* cierta *señal que* son de Dios (*Av.*, XVI, 232).

In the following example one is tempted to see an early case of *de como* complementary : con letras de omnes buenos de la tierra *en testimonio de como* non pudiera auer derecho ninguno daquell infançon (*Cr. G.*, 633a,28). It is possible, nevertheless, that *de como* here is merely used in stead of *como* ; cf. p. 106.

C. *Relative-Object Clauses.* Prepositional complementary clauses that function as the relative object are not found in the texts of the thirteenth century. Sporadic examples of *a que* and *en que* clauses of this type are found from the fourteenth century on. The only *de que* clause not open to question (*espantarse de que*) occurs in the late sixteenth century.

1. *The Relative Object Represents the Original Value of the Prepositional Relation.* There are only three examples in the texts prior to the *Quijote*; in two of these the complementary clause is introduced, not by simple *de que*, but by *de tanto que* and *desto que.* Furthermore, the only *de que* clause found occurs in a text whose reliability is open to question.

One possible reason for the continued absence of this type of *de que* clause prior to the time of the *Quijote* is the fact that after the verbs and verb phrases in this category the relative object is so close in value to the direct object of transitive verbs; so much that in a number of cases it functions as the logical object [1]. Furthermore, the majority of governing elements that take prepositional complements in this category in modern Spanish (cf. pp. 57-64) do not occur in the earlier texts.

[1] Cf. p. 69. — The majority of the verbs of this category are, moreover, « double complement » verbs; cf. p. 117.

seguro (1) : (dixo) demas que bien fuese seguro de que, maguer los cristianos eran pocos, que aquel Dios en que ellos creian era muy poderoso (*Ultr.*, 242b,16) [1].
apercibirse (1) : Apercibo vos de tanto, que si lo non facedes que vos estades en peligro de vuestra persona (*Cr. Pedro I*, 7, 1) [2].
avisar (1) : os quiera avisar desto que el castellano casi siemper convierte en *en* el *in* latino (*Dial. Leng.*, 380,32) [3].

The direct complementary clause is the more frequent construction. Cf. *se acordaua quel* viera (*Cr. G.*, 667a,37) [4] ; — Pero decimos que si los facedores de los testamentos ficiesen manda de tal cosa de que non fuesen *ciertos si* era vivo o non, etc. (*S. P.* VI, 9,12); — pues expressamente *estan amonestados* los servidores de Dios *que* han de ser perseguidos de gente (*Av.*, I, 33).

2. *The Relative Object Represents a Relation Originally More Concretely Prepositional in Value.* In the texts prior to the *Quijote* the examples in this category are more frequent than those of any other category of Group I. This is due to the

[1] In the earliest texts the most frequent meaning of *seguro* is that of the Latin *sicurus*, *i. e.*, « safe ». Cf. El que non prueba su sabor non puede *ser seguro que* non le faga mala torpedat (*B. P.*, 12,15). In examples such as the preceding, the complementary clause does not represent the relative object but a relation more concretely prepositional in value. Consequently such examples properly belong in Group II (cf. *quedo*, etc., p. 168). After *cierto*, however, the *de* introduces the relative object. When *seguro* has the value of *cierto*, the *de* likewise introduces the relative object. Since the relative object represents the original value of the prepositional relation after expressions of doubt and certainty, the (*de*) *que* clauses after *seguro* in the value of *cierto* are placed here rather than in category 2.

[2] Quoted by Cuervo, *Dicc.*, I, p. 533b.

[3] Cf. p. 110.

[4] The history of the complementary clause after *acordarse* is complicated by the uncertainty as to whether the direct complementary clause, when used, represents the direct or the relative object. Cf. p. 57.

fact that all but one of these examples show *a que* and *en que*. *A que* and *en que* clauses of this category are closely related to *a que* and *en que* clauses of Group II (where the subordinate relation is more concretely prepositional in value), and *a que* and *en que* clauses of Group II are occasionally found in the earliest texts and are the regular construction in the sixteenth century; cf. p. 124.

a. De *Introduces the Complementary Clause*. The construction after expressions of emotion, thanking, praising, etc. is, in the period prior to the *Quijote*, still in the process of evolution; cf. p. 160.

1). *After Expressions of Emotion*. In the texts of the Old Spanish period, the subordinate clause dependent upon an expression of emotion cannot be regarded as an intrinsic complement. It is only when we reach the texts of the fifteenth and sixteenth centuries that this type of clause begins to be treated as an intrinsic complement corresponding to the relative object [1]. Even here, however, the relative object is in the majority of cases represented by the direct complementary clause; in only one example, and that one from the text nearest in date to the *Quijote*, do we find a prepositional complementary clause.

espantarse (1) : espántese de que un gusano hediondo aya de tratar tan familiarmente a su Dios (*Av.*, VIII, 92).

With the direct complementary clause : no *me marauillo que* seas mudable (*Cel.*, 65,25); — bien *me huelgo que* esten semejantes testigos de mi gloria (*ibid.*, 159,31); — *holgaria* que me satisfiziessedes (*Diál. Leng.*, 369,45); — os devriades *avergonçar*

[1] For further discussion of the subordinate clause after expressions of emotion cf. pp. 154-160.

que ayais dexadó y dexeis perder una lengua tan noble (*ibid.*, 342,22); — no *me pesa que* V. S. tenga temor de la muerte (*Av.*, XVIII, 239) [1].

With the indicative mood in the subordinate clause: muy *alegre quedo*, señora mía, *que* se ha ofrecido caso en que conozcas lo que yo sé hacer por tu amor (*Cel.*, II, 184) [2]; — *me maravillo que* agora ya los usamos poco (*Diál. Leng.*, 382,45); — *espantémonos que*, estando en la cruz, rogaste por quien en ella te puso (*Av.* XIII, 212); — *alegrémonos... que* quien tanto nos ama ha de ser nuestro juez (*ibid.*, XII, 198) [3].

2). *After Expressions of Praising*, *Excusing*, *Thanking*, etc. Only two examples of a *de que* clause functioning as the relative object after governing elements in this category occur in the texts prior to the *Quijote*. Both these examples are found in a single text of the sixteenth century and both occur after the same governing element (*loar*) [4].

loar (2): Loan y nunca acaban de loar Plutarco y Aulo Gelio y Plinio al bueno romano Marco Porcio de que jamás hombre le oyó preguntar que nuevas havía en Roma (*Guev.*, 31,16); — Plutarco en la vida de Sertorio le loa mucho de que en los negocios era muy grave hasta se determinar y que después era muy constante en lo que se determinava (*ibid.*, 82,12). — Note the additional use of the direct complementary clause in the last example.

---

[1] The variety of constructions found with *pesar* makes it possible to consider this example as either a subject or a relative-object clause; cf. p. 141, note 2.

[2] Edition of Valencia, 1514 — publ. by Cejador in *Clás. Cast.*, XXIII, Madrid, 1913.

[3] For the significance of this variation in modal usage after expressions of emotion, cf. pp. 158-160.

[4] For examples of prepositional complementary *como* clauses after *loar* and *reprender*, cf. p. 127.

The direct complementary clause is the usual construction after governing elements that in modern Spanish take prepositional complementary clauses of this category. Cf. quando alguno fuere *acusado que* facie adulterio con alguna mujer (*S. P.*, III, 14,12); — Solo vos *gradescere*, *Que* por vuestro me miredes (*Santill.*, p. 422) [1]; — *loarle* han todos *que* dexó la corte de cuerdo y no *que* se fue della corrido (*Guev.*, 87,14) [2].

After verbs of praising the prepositional supplementary clause is found earlier than either the direct complementary or the prepositional supplementary clause. Cf. onde todos los de la tierra *loavan* al enperador *porque* tan bien galardonava aquellos cavalleros (*Cav. Cif.*, 349,34) [3].

b. A *Introduces the Complementary Clause*. Three examples of a prepositional complementary *a que* clause after *esperar* occur in the texts prior to the *Quijote*. The first example occurs in a text of the fourteenth century.

esperar (3) : non paredes mientes a quanto floxamiente voslo ell rruega et non esperades a que vos afinque mas por ello si non por aventura non vos fablara mas en ello (*Luc.*, 69,10); — por no esperar a que la gente se leuantasse e oyessen el pregon (*Cel.*, ed. Cejador, II, 136); — no se espere a que se remedie con la residencia (*Av.*, XI, 168).

[1] Quoted by Cuervo, *Dicc.*, I, 259. — Cf. *gradeçer por que*, p. 160. The above example is a bona-fide direct-object clause, however; cf. modern Spanish *agradecer a uno que*. Note that the subjunctive enters sooner into the direct-object clause than into those after *loar*, which consequently, have not fully developed into intrinsic complements, cf. p. 160, note 2.

[2] In this last example the *que* clause seems to have much the force of a direct-object; this may be explained by the fact that *loar* is a « double complement » verb (cf. p. 117, note 2). The *que* clause after *acusar* may, in addition, show the influence of the transitive construction with *poner* and *levantar* (from *poner* and *levantar achaques*).

[3] We have the same situation with regard to verbs of emotion. Cf. p. 155.

The direct complementary clause is more frequently found after governing elements that in modern Spanish take prepositional complementary clauses of this category. Cf. natural cosa es et muy guisada que todo home haya poder de amparar su persona de muerte, queriendo alguno matar a el et non ha de *esperar que* el otro le fiera primeramente. (*S. P.*, VII, 8,2); esto *esperando que* sea de dia (*Guev. Cif.*, 91,4); — los cuernos e las cornejas andan ençima della bollando por el ayre, *atendiendo quando* se yran los canes (*Gatos*, XVII, 2); — *apostare que* gano yo agora mas por deçir mentira que tu por deçir verdat (*ibid.*, XXV, 2); — O desventurado del cortesano, el qual... ha de servir al principe, seguir a los privados... *aguardar que* despierte el secretario, etc. (*Guev.*, 154,11).

After verbs of waiting the prepositional supplementary *fasta que* clause is the most frequent construction in the Old Spanish texts. Cf. *esperando fasta que* venga el obispo (*S. P.*, I, 4,36); — *atendie fasta que* viniesse el Cid (*Cr. C.*, 505b,39) [1].

c. En *Introduces the Complementary Clause*. Four examples of *en que* clauses that correspond to the relative-object construction in modern Spanish are found in texts of the sixteenth century. Of these examples three occur in the *Ultramar* (cf. p. 104, note 2). The preponderance of examples in this category over those in the preceding ones is due to the fact that in this period of the language the preposition possessed more of its original concrete value that it does after corresponding governing elements in modern Spanish, where it has definitely come to be

[1] These *fasta que* clauses interact with the simple *que* clause to produce (probably by influence of the type *esperar a una persona*) the complementary *a que* clause, in which the preposition is still possessed of much of its concrete value. By further influence of the transitive *esperar a una persona* and by association with the transitive *aguardar*, the *a que* clause later comes to be felt as the relative object (cf. p. 214, note 2).

felt as the relative object. Furthermore, in these texts *en* is more widely used to introduce the complement corresponding to the relative object than it is in modern Spanish, *e.g.*, after *hablar*, *cuidar*, *acordarse*, etc. [1] — *Pensar en que* in the sense of « intend » is not possible in modern Spanish.

acordar (*se*) (1) : acordaron todos en que las dejasen ir con todo lo suyo en paz (*Ultr.*, 274b) [2].

hablar (1) : Algunos hobo entre ellos que hablaron en que debian hacer cualquier partida a los cristianos (*Ultr.*, 167b).

pensar (1) : e penso en que fuesen fasta Hierusalen por ver si hallarian fuera de la villa...alguna otra ganancia (*Ultr.*, 291a).

confiado (1) : me determino a obedecer a Vuestra Senorïa...confiado en que el Señor me dara algo de provecho que diga (*Av.*, XI, 112). — Contrast : *está confiando que* (*ibid.*, XI, 143); — *confiad*, hermana, *que* (*ibid.*, XIX, 249); — *confiar en* (or *de*) Nuestro Señor *que* (*ibid.*, XIV, 218 and XXI, 280).

Four examples are found of an *en esto que* clause after *acordar-*(*se*). Three of these examples occur in a text of the thirteenth century (*S. P.*); the other is found in a text of uncertain date (*Cav. Cif.*), which, at least, is no later than the early fourteenth century. It is quite possible that these examples, instead of showing an incipient prepositional complementary clause, are to be interpreted : « en esto (=esta cosa) acordaron que. »

acordar(*se*) (5) : Et siquier los santos et los sabios se acordaron en esto que la cobdicia es muy mala cosa (*S. P.*, II, 3,4); — Et los sabios antiguos se acordaron en esto que mas conviene al rey esta conoscencia que a los otros homes (*ibid.*, II, 5,17); — E Garfin e todos los otros acordaron en esto que el cavallero amigo desie bien (*Cav. Cif.*, 136,22). — The *acordar en esto que*

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 696.

[2] Here *acordar* = « determinar » and *en* introduces the relative object; cf. following footnote for *acordar que* in almost same value. Cf. *concluir en que*, p. 216. Cf. also modern Spanish *consentir que* and *consentir en que*.

clause is followed directly by a sentence containing an *acordar que* clause: Otros maestros hi hobo que non acordaron en esto que diesen de doscientas cabezas la una por primicia... Pero todos los otros maestros despues desto acordaron que era mejor que diesen las primicias segunt era costumbre (*S. P.*, I, 19,4).

The direct complementary clause, however, is the more usual construction. Cf. si *se acordaren* todos en uno *que* la letra es tan desemejante, etc. (*S. P.*, III, 18,118)[1]; — El Cid estaua *abenido* con Abenrrazin *que* nuncal fiziesse mal (*Cr. G.*, 57ab, 24); — onde ruego te que *pares mientes si* fiz yo alguna cosa por ti (*ibid.*, 43b,9)[2]; — Pero yo *fio* de Dios *que* aun tienpo uerna, Que qual es el buen amigo por obras paresçera (*J. R.*, 683a); — *Fabloles como* fue angel saludada (*S. Ildef.* 328b); siempre *pense si* me podria parar al mayor contrario si acaeciesse (*Cav. Esc.* 521,32).

With regard to *hablar* and *pensar*, the distinction between the relative object and the internal object is less clear-cut in the texts of the earlier period. As seen in the above examples, both *hablar* and *pensar* are followed by direct complementary clauses which have rather the value of the relative than that of the internal object.

II. EQUAL LIGHT IS THROWN UPON THE NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION BY THE MEANING OF THE GOVERNING ELEMENT AND THE PREPOSITION. In this group prepositional complementary

[1] *Acordar* (*se*) in this value is not to be confused with *acordar* — « determinar », which is always transitive. Cf. Cuervo, *Dicc.*, I, p. 139b, and the following example from the *Lazarillo*: acordaron el ayuntamiento que todos los pobres estrangeros se fuessen de la cuidad, con pregon que el que de alli adelante topassen fuesse punido con açotes (44,15).

[2] For examples of *para mientes cuando*, cf. *Gaton*, XXV, 64; XXX, 19. Cf also *parar mientes en esto ca*, p. 121; and *parar mientes que* (*Diál. Lang.*, 469,4)

clauses are far more numerous than in Group I. They are especially frequent in the texts of the sixteenth century where the prepositional complementary clause becomes the normal construction. The first example of a *de que* complementary clause occurs in the sixteenth century, although we find a complementary *de qual* clause in a text of the fourteenth (*Luc.*) [1]. Occasional examples of complementary *a que* and *en que* clauses occur in texts of the thirteenth century. Nevertheless, the direct complementary clause is the normal construction in the Old Spanish texts and those of the fifteenth century. Complementary clauses introduced by *con*, *por*, and *sobre* occur but rarely in the texts prior to the *Quijote*. One *a esto que* clause and one *en esto que* clause are also found [2].

a. De *Introduces the Complementary Clause.*

venir (1) : todo el pro et todo el danno nasce et viene de qual el omne es en si (*Luc.*, 109,23).

escusarse (1) : pero mientras puedo escusarme de que la necesidad me fuerce a poner *u*, escusome, porque no me suena bien (*Diál. Leng.*, 367,16).

huir (1) : Pero enseñadnos aqui como hareis quando quereis huir de que vengan en lo que scrivis muchas vocales juntas (*Diál. Leng.*, 368,4).

proceder (1): Todo esto procede de que el buen Señor y gran Redentor ninguna cuenta tenia con lo mucho que padecia sino con el fruto que de su pasion sacaba (Guev., *Calvario* 1,15) [3].

The direct complementary clause is the normal construction in the texts of the Old Spanish period. Cf. *tolliendo* los homes

[1] Cf. also example of complementary *de como* clause in *Caza, ir de como* = « depender de como », cited on p. 127.

[2] Cf. pp. 146, 152.

[3] Quoted by Cejador, note to l. 3, p. 44 of his edition of the *Lazarillo de Tormes* (*Clás. cast.*, XXV, Madrid, 1914).

que non sirvan a Dios (*S. P.*, I, 4,35); — para *desviarlas que* con la probeza non hayan a seer malas mugeres (*ibid.*, III, 28,12); — Et su tio Suer Gonçales que los deuie *sacar que* non fiziessen tan grant desonrra... el los metie a ello (*Cr. G.*, 607a,40); — Mas porque los berberis non sabien *estar quedos que* non robassen et non destruyessen et fiziessen todo mal en la tierra como solien, etc. (*ibid.*, 464a,47)[1]; — *las guarda que* non se dañen (*S. P.*, I, 5, 1); — que *se guarde que* lo non reciba otra vez (*ibid.*, I, 4, 56); — non *se* deben *escusar que* lo non tomen (*ibid.*, I, 4, 126).

The following factors probably influence the persistence of the simple *que* clause after governing elements of this category until the sixteenth century :

(1) In the majority of the above examples the direct object of the governing verb is also the subject of the subordinate idea, which in modern Spanish would consequently be expressed by the infinitive [2]. Furthermore, we always find *non* in the *que* clauses after verbs in this category [3]. These two facts seem to indicate that in the Old Spanish period we still have in this construction some of the force of the original Latin final clause with *ne* after verbs of avoiding and hindering and the like [4].

[1] Cf. nunca *quede de* faser muchos desafueros (*Cav. Cif.* 298,18).

[2] Cf. the types *acusar a uno de que*, *animar a uno a que*, pp. 68, 82. — Even in the Old Spanish, the *de* infinitive, although not the invariable construction in such cases, is quite frequent ; for examples, cf. Liljequist, *op. cit.*

[3] This *non* is also found in direct-object clauses. *e. g.*, after *defender*. Cf. Hanssen, *Gr.*, § 645. It is not altogether « supérflua », since it shows that in the mind of the speaker emphasis is on the outcome desired, *i. e.*, that the activity be not realized. — With the *de* infinitive, however, the *non* is frequently absent. From such cases the modern Spanish construction with both infinitives and *de que* clauses is derived.

[4] Occasionally a *porque* final clause is found. Cf. et por ende deben dar diezmo [los moros] tambien, como lo darien los cristianos, non habiendo privellegio que *les excuse por que* lo non diesen (S. P., I, 20, 6). — In the following example, *guardar* is used in its basal sense of « conservar », and the final value of both *que* and *porque* is plain : Natura et razon mueven a los

The *que non* clause persists until the analogy to the *de*-infinitive brings in the *de que* clause in those cases where the subject of the subordinate idea is different from the object of the governing verb.

(2) Of the verbs in this category, *guardar(se)* and *escusar(se)* are the most frequent. These verbs, especially when used reflexively, are quite close in value to the « double-complement » type discussed on p. 117; after the reflexive forms, the complement in *de* develops substantially the value of a « logical object », *i. e.*, *guardarse* (or *escusarse*) *de fazerlo* have much the value of « evitar hacerlo ». Moreover, after *guardar* and *escusar*, the *que* clause is often the direct object : Et debelos facer tormentar mesuradamente...*guardando que* sean atales las feridas que non mueran (*ibid.*, VII, 30,5); — non podriades *escusar que* vos non acaesciessen dos dosas (*Luc.*, 20, 21). Cf. esta melesina escusa las amarguras de las penas del ynfierno (*Cav. Cif.*, 182, 12). Consequently the analogical influence of transitive verbs may also help preserve the direct complementary clause after *escusar(se)* and *guardar(se)*, and through them, after other verbs in the present category [1].

b. A *Introduces the Complementary Clause*. In the majority of the examples, especially in those drawn from the Old Spanish texts, the governing element is a verb of motion used in a metaphorical sense.

homes para amar las cosas que facen et para *guardarlas que* se meioren et *non* se menoscaban, asi como el padre que ama su fijo et le puña de *guardar porque* viva et dure en buen estado (*ibid.*, I, 15). — Note that the *non* is absolutely necessary here; it is in such cases that we see the origin or the so-called « superfluous » *non* after verbs of avoiding, hindering, etc.

[1] Cf., in this connection, the following example from a sixteenth century text : todo hombre que de alli pasa es dino de muerte, que nadie non *se la* puede escusar (*Flores y Blancaflor*, ed. Bonilla, Madrid, 1916, p. 97). Here the confusion between *escusarse de una cosa* and *escusar una cosa* gives us the type *escusarse una cosa*. Cf. *acordarse*, p. 57.

aducir (3): Ordenadas seyendo las cosas de como se fagan, aducen a los homes a que puedan facer por ellas lo que quieren que sea fecho (*S. P.*, I, 4.72); — Empero si fuerza nin premia ninguna nol feciese mas rogandol por buenas palabras lo aduxiese a que non ficiese testamento, entonce non perderie lo que debie haber o heredar de los bienes del (*ibid.*, VI, 1,27); — et auie y estonçes un cauallero de Palençia que auie nombre Garci Lorenco et este andaua en medio en esta razon fablando et aduziendo el pleyto a que se fiziesse (*Cr. G.*, 709b,15). — The direct complementary clause also occurs after this verb. Cf. pues que razon de derecho le *aduce que* lo debie facer non ha por ninguna manera a dexarlo (*S. P.*, III, 4,15); — el olvido los *aduce que* non se acuerden del mal que les puede venir (*ibid.*, VII, Prol.).

traer (1) : tan sabiamentre se sopo traer contra el, quel troxo a quel diesse sus parias buenas... et que el mismo Almemon se tornasse su uassallo (*Cr. G.*, 489a,38). — Note that *que* alone introduces the second clause.

venir (1) : cresçieron los males tanto fasta que ueno la cosa a que diessen a don Ffernando rey de Leon las rendas et los pechos de cadanno (*Cr. G.*, 670a,1).

prestar (1) : las buenas obras prestan al omne a salir de pecado et venir a penitencia et a la [salud] del cuerpo et a que sea rico et onrrado et que aya buena fama... et para todos los bienes tenporales (*Luc.*, 176,1) [1].

[1] The construction *dar* (*poner*) *plazo a que*, which seems at first to be a prepositional complementary clause, is quite frequent in the Old Spanish texts. Cf. rey, pues que me *dedes* nueve dias de *plazo a que* uos salga del reyno, yo fazerlo he (*Cr. G.*, 372a,44); — debel su obispo *poner plazo a que* entre et si fasta aquel plazo no entrare debel apremiar (*S. P.*, I, 7,13). As can be seen from this latter example, the construction is not a prepositional complementary clause, but a relative clause with final and temporal value. *A que* corresponds to the English « within which ». In support of this interpretation of *dar* (*poner*) *plazo a que* clauses, cf. the following examples with *fasta* and *en* wherein the relative character of the clause is clear : Empero el judgador que lo hubiese de librar

atraer (1) : si le pudiese atraer a que fiziese levantar la hueste de sobre la villa, etc. (*Ultr.*, 284b).

One example of an *a esto que* clause is found in the *S. P.* *meter* (1) : Mas si el queriendo luego responder su abogado le metiese a esto que demandase plazo, non le debe ser cabido (*S. P.*, III, 13,3). — With the direct complementary clause : punan en desparser los buenos consejos de los principes *metiendoles que* asaquen pechos de la tierra (*Cav. Cif.*, 226,34).

The direct complementary clause, however, is the most frequent construction in the Old Spanish period. In addition to the examples already cited, cf. the following selected from among those found in the *S. P.* alone : non *lo* pueden *apremiar que* venga (I, 5,65); — deben *los costumbrar que* sean alegres mesuradamente (II, 7,10); — *ayudandolo que* faga siempre tales cosas (II, 13,14); — *convidandol que* jure que aquello, etc. (III, 11,2); — puede demandar quel *den licencia que* case (IV, 1,8). — Note the accusative form *lo* in these examples. The *que* clause consequently cannot be considered a direct-object clause. This helps to rule out analogy to transitives of the *mandar* type as the sole reason for the use of simple *que*, even though such analogical influence aids in the preservation of the *que* clause (cf. p. 117, note 1).

The prepositional supplementary clause is likewise found in

les debe *poner plazo fasta que* se libre (*S. P.*, I, 6,24); — manda que gelos den *fasta* aquel plazo señalado que en la carta dixiere (*ibid.*, III, 18,23); — poniendo les plazo *en que* se puedan guisar para venirle servir (*ibid.*, II, 19,7); — el judgador le debe mandar que pague lo que conoscio *fasta* diez dias o *a* otro plazo mayor *en* que lo pueda conplir (*S. P.*, III, 3,7). This example shows that *a* as well as *fasta* or *en* may have the value « within » in reference to time. With the relative adverb *que* : datnos plazo *que* podamos yr a Carrion et uenir con nuestro guisamiento (*Cr. G.*, 623a,7); — les debe dar plazo de tres años *que* vivan juntos ... et si *fasta* este plazo non se podieren ayuntar ... entiendese que el embargo es para siempre (*S. P.*, IV, 8,5). — This relative adverb *que* has much the force of the final conjunction *que*. The above construction illustrates very prettily how the relative *que* may develop into the conjunction.

similar expressions in the texts of the Old Spanish period. Cf. puno en esforçar el alma e en la *ayudar porque* cunpla todos los bienes (*Cav. Cif.*, 185,27); — non me cunplen agora villas nin castillos synon tan solamente la vuestra gracia que me *dedes licencia para que* me vaya (*ibid.*, 281,15).

The prepositional complementary clause becomes the normal construction in the texts of the sixteenth century, both the direct complementary clause and the prepositional supplementary clause giving way before it. The situation in these texts is quite similar to that in modern Spanish.

dar causa (1) : no saltes ni hagas ese bollicio de plazer, que daras causa a que seas sentido (*Cel.*, 137,8).

aludir (1) : aludio a que la reina doña Isabel... no lo favoreceria contra la voluntad del rey (*Diál. Leng.*, 392,37).

obligar (1) : Por no obligar al que no sabe latin ni griego a que scriva como el que lo sabe (*ibid.*, 365,28).

avisar (1) : Hemos querido dezir esto para avisar a los cortesanos a que no curen de mofar y motejar a los aldeanos (*Guev.* 197,15) [1].

conjurar (1) : si le conjuran a que diga cómo lo sabe, responde que, etc. (*Guev.* 31,12).

dar licencia (1) : Bien daríamos licencia a que parassen todas las novedades en la música con tal que no quedasse novedad en la república (*Guev.*, 215,18). Cf. the following example, wherein the prepositional supplementary clause is used : nos atreveremos a dar licencia a los juezes *para que* dancen con los pies con tal que no roben con las manos (*ibid.*, 217,11).

entenderse (1) : No se entiende tampoco esto a que como suceden los dias assi por orden se ayan de ir expediendo los vicios

[1] Cuervo, *Dicc.*, I, 814b quotes an example (from Moreto) of *avisar a que* and says that in this rare construction *a* denotes « el objeto o fin a que se dirige el aviso ». Since *avisar* frequently signifies *aconsejar* (it is under this meaning that Cuervo catalogues his *avisar a que* example), may not this likewise be an analogical formation on *persuadir* or a verb of similar meaning? Cf. p. 149, note 1.

(*Guev.*, 96,18). — *Entenderse a* = « querer decir, significar » [1].
animar (2): comiença... a animar a la gente a que no quedassen sin tanto bien e indulgencia como la sancta bulla traya (*Laz.*, 57,9). Cf. also *Av.*, XXIII, 293.
acostumbrar (1) : concuerdan todos en que... la [parte] principal es acostumbrar a los cuidadanos a que con buenas y frequentes operaciones sean virtuosos (*Av.*, XI, 127).
convidar (1) : combidandose a los hombres a que vayan a pedir a Él socorro en sus fatigas (*ibid.*, XII, 192).
dar lugar (1) : las temporales ocupaciones de la vida... no dan lugar a que con entrambos ojos y coraçon muy entero miremos esto (*ibid.*, XVI, 230).
dexar (1) : si pequé, no sea el castigo dexarme a que peque mas (*ibid.*, XXI, 227). — Here *dexar* = « abandonar »; for example of *dejar a que* in modern Spanish, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 854b.
esforçar (1) : Carta del auctor a una señora esforçandola a que lleve con paciencia del Señor los trabajos que padecía (*ibid.*, XXII, 285).
exortar (1) : exórtalo a que sea agradecido (*ibid.*, X, 103).
incitar (1) : Incitar a que vivan de arte que merezcan comulgar cada día, esto sí S. Ambrosio lo aconseja (*ibid.*, III, 48).
levantar (1) : no se desprecia hablar, siendo Dios, por una lengua de carne y levantar al hombre a que sea órgano de la divina voz (*ibid.*, I, 1).
mirar (1) : La reverencia a la Iglesia y eclesiásticos encomiendo a V. S., no mirando a que somos indignos de ser bien tratados mirando a nosotros sino a Jesu-Cristo, Nuestro Señor, que meresce que todo lo que a Él toca sea muy estimado y muy bien tratado (*ibid.*, XI, 181).

The direct complementary clause is occasionally found in the texts of this period. Cf. estos señores os *dan licencia que*

[1] Cf. examples of *entenderse por que* with the same value, p. 153.

les hagais hablar en castellano, aunque ellos ayan hablado en italiano (*Diál. Leng.*, 419,21); — Deve, pues, Vuestra Reverencia... *atender* mucho *que* no se amortigüe en el spíritu de hijo para con Dios (*Av.* I, 3).

The following example is probably the result of analogical influence :

aconsejar (1) : todo la suma de nuestra filosofía es persuadir y aconsejar a los hombres a que cada uno sea juez de su vida propia (*Guev.*, 36,6) [1].

c. En *Introduces the Complementary Clause.*

atrever (1) : començo yaquanto de reuellar en cosas contral rey don Alffonso, su suegro, atreuiendosse en que era casado con su fija et auiendo tamanno debdo con el (*Cr. G.*, 650b,14) [2].
fazer plazer (1) : e dizien le por esto sus priuados que fazie su plazer en que prometie mucho mas de lo que podie dar (*Cr. G.*, 138b,4). — Cf. modern Spanish *poner su gusto en.*
trabajarse (1) : Et el diablo que sienpre se trabaja en que faga el omne lo mas desaguisado, etc. (*Luc.*, 230,1). *Trabajarse que* occurs very frequently. Cf. e *trabaiosse* quanto pudo *quel* tolliesen el senado e la cort el poder quel dieran (*Cr. G.*, 65a,53).
punnar (1) : Et diz la Estoria de Egipto que trauo ella estonces del et *punno en que* la besasse, pues que mas non pudie auer del (*Gral. Est.*, VIII, 7). *Punar que* occurs very frequently. Cf. et por ende debe *puñar que* los canonigos et los otros clerigos de su eglesia vivan honestamiente (*S. P.*, I, 5,60).
auer gozo (1) : que gozo auria agora el en que le pusiesse yo

[1] Cuervo, *Dicc.*, I, 134a quotes two examples of *aconsejar a que* (both from the *Persiles y Sigismunda*) and says that this construction is rare and arises by analogy to *persuadir*. The above example is excellent proof of his hypothesis.

[2] Cuervo, *Dicc.*, I, 768a, says that *atreverse* has in the older language the value of « confiarse ». This meaning seems to fit the example quoted above.

[3] Cf. p. 137, note 2.

en algo por mi seruicio (*Cel.*, II, 151) [3]. Contrast, however: Pero mucho *plazer tengo. que* de tan fiel gente andas acompañado (*ibid.*, 144,11).

The direct complementary clause is, however, the more frequent construction in the Old Spanish texts. In addition to those already cited, cf. the following examples: si el comprador et el vendedor *se avienen que* aquella cosa que compra sirva en alguna manera a otra cosa, etc. (*S. P.*, III, 31,11); — Don Alvarhanez *porfiava... que* lo dizia (*Luc.*, 124,23).

The prepositional supplementary clause also occurs after verbs in this category. Cf. Que non *punnes* en la onrra que te faga el pueblo por fuerça, mas *punna por que* te fagan la ondra pues que tu la mereces (*B. P.*, 36,1) [1].

In the texts of the sixteenth century the prepositional complementary clause becomes the most frequent construction. There is found one case of an *en esto que* clause.

concordar (2): e concordaron todos en que en cuatro cosas era la carrera de bien vevir (*Exenplos*, B.A.E.,51, CLXIII). For other example cf. *acostumbrar*, p. 148.

vivir conforme (1): Porque sin contrariar ninguna [de las tres diosas] todas concedieran e viuieran conformes en que la [manzana de oro] lleuara Melibea (*Cel.*, 80,15).

caer (1): Mas los jueces cayeron presto en que non era ome que pudiesse fascer armas en el Honroso Paso (*Paso Honroso*, 45). [2]

consistir (4): todo el daño desto consiste en que a todos oyo dezir « haremos » y a ninguno veo dezir « hagamos » (*Guev.*, 180,17); — la gentileza de la lengua castellana... consiste en

[1] *Porque* final clauses after verbs of striving are classed as supplementary clauses in that period of the language when *porque* was a final conjunction of definite and independent content. When *porque* ceases to possess of itself final value, these clauses are classed as complementary. Cf. p. 91.

[2] Cited by Cuervo, *Dicc.*, II, 30a.

que los vocablos sean llenos y enteros (*Diál. Leng.*, 369,9); — todo el bien hablar castellano consiste en que digais lo que quereis con las menos palabras que pudieredes (*ibid.*, 404,38) — la gentileza del metro castellano consiste en que de tal manera sea metro que parezca prosa y que lo que se scrive se dize como se diria en prosa (*ibid.*, 408,20). — Note that the second clause in this last example is introduced by *que* alone.

estar (2) : no está la bienaventurança en que tenga uno a su plazer de comer sino en que le dé Dios reposo para que lo pueda gozar (*Guev.*, 224,17); — Muy gran parte de nuestro descontento está en que lo mucho nos paresce poco y lo poco ageno nos paresce mucho (*ibid.*, 72,7).

ser (2) : El mayor engaño que padescen los cortesanos es en que aviendo sido en la corte treynta años malos piensan que, idos a sus casas, serán en dos años buenos (*Guev.*, 96,21); — como sea el mal del ánima y pérdida en que pierde el ánima a Dios ... no ay quien a tantos dolores tan justos consuele (*Av.*, I, 10). Here *ser*, like *estar* in the previous examples, corresponds in meaning to « consistir »[1].

tener advertencia (1) : En ser para quien era esta obra he tenido mucha advertencia en que saliesse de mis manos mirada y remirada (*Guev.*, 42,14). — Similar to *tener advertencia en que* is *avisado en que* when avisado means « advertido »[2].

avisado (1) : Los hombres que presumen de gravedad y se conservan en autoridad deven estar siempre muy avisados en que no los noten de capitosos en lo que emprenden (*ibid.*, 84,8).

The following example shows *en esto que* :

---

[1] This use of *ser* as equivalent to « estar, consistir » gave rise to a construction in which the *en que* clause is really a predicate *que* clause. Cf. p. 168. Indeed it is possible to consider the *en que* clause in both examples given above as equivalent to a simple *que* clause, *e. g.*, as *el mayor engaño ... es que*, etc. — The confusion between *ser que* and *estar en que* gives rise to « *estar que* » in the *Quijote*; cf. p. 227.

[2] Cf. Cuervo *Dicc.*, I, 814b.

resolverse (1) : Por tanto me resuelvo con vosotros en esto que, si os contentan las cosas que en mis cartas aveis notado, las tomais y las vendais por vuestras (*Diál. Leng.*, 345,7).

Occasional examples of the direct complementary clause are still found in the texts of the sixteenth century. Cf. Yo, por mi tanto, *recibire merced que* vos hagais todas las preguntas principales (*Diál. Leng.*, 347,2) [1]; — *trabajemos que* en acabándose luego nos mètan en nuestra tierra (*Av.*, XXIII, 297).

d. Con *Introduces the Complementary Clause*. There are no examples prior to the sixteenth century texts.

conhortar (1) : conhortome con que lo usa el refran que dize : De servidores leales se hinchen los ospitales (*Diál. Leng.*, 385,14). Cf. the following example of a supplementary causal clause, taken from an earlier text : e conortarm' he porque he de ir a aquel logar do fuestes (*B. P.*, 44,21).

contentarse (4) : pero contentaos con que os de lo que tengo (*Diál. Leng.* 349,17); — y no se contenta con que se lo tornen entero (*Av.*, XI, 135); — y conténtaos con que ternéis tanto de esso... que, etc. (*ibid.*, XX, 264); — no se contente con que ella lo acompañe (*ibid.*, XXII, 285).

recompensado (2) : quieren ... ser recompensados no con dineros mas con que vean y lean sus obras (*Laz.*, *Intr.*, 1,15); — Plega a Nuestro Senor que la tardança de mi respuesta sea recompensada con que sea verdadera y provechosa a Vuestra Merced (*Av.*, VI, 75).

holgarse (1) : esto, padre, aunque se os offrezca, no lo avéis de tomar, mas holgarvos con que amen a Cristo y le honren y a

[1] Cf. example from the *Quijote* of *recibir merced en que*, p. 228. *Recibir merced que* is the normal Old Spanish construction.

nosotros que nos aborrezcan (*Áv.*, IV, 55)[1]. — Note that the second clause is introduced by *que* alone.

The direct complementary clause likewise occurs, but, with the exception of those clauses after *holgar* or *holgarse* [2], is comparatively infrequent. Cf. por tanto me *contento que* vosotros a lo que dixere deis el credito que quisieredes (*Diál. Leng.*, 353,1); — *huelgome que* os satisfaga (*ibid.*, 370,32).

e. Por *Introduces the Complementary Clause*. Two examples occur in the Old Spanish period, both after the same governing element and both from the same text.

entenderse (2) ; Esto se entiende por que dios a muchos onbres eneste mundo dales primero mucho bien (*Gatos*, XXX, 14); — E las abejas se entienden porlos doctores dela eglesia e porlos onbres santos que conbidan alos onbres malos e pecadores e danles miel e flores a comer que se entienden por que los predican los mandamientos de nuestro Señor e de la ley ... mas los malos poco o nada toman dello (*ibid.*, XXXI, 9)[3].

The direct complementary clause is also found after the same verb and in the same text : E estos tales echan bramidos

[1] *Holgarse* in the above example from *Av.* is substantially equivalent to « contentarse » and consequently takes *con*. Generally, however, both *holgar* and *holgarse* have the value of the modern Spanish « alegrarse » and are quite regularly followed by the direct complementary clause, as are practically all verbs of emotion in the texts of the sixteenth century. Cf. p. 136.

[2] Cf. preceding foot-note.

[3] *Entenderse por* is equivalent to « significar ». Cf. *entenderse a*, p. 147. In the *Gatos en* and *a* likewise occur after *entenderse* (*i. e.*, in I, 8 and XI, 33). Cf. Northup, note to I, 8. — For a different interpretation of the above examples of *entenderse por que*, cf. Marden, *M. L. N.*, 1909, II, p. 58b. In view of the *entenderse a que* clause quoted on p. 147, and of the fact that prepositional complementary clauses are occasionally found in Old Spanish, the editor's interpretation (which we follow) seems reasonable. — The more frequent use of the direct complementary clause may be caused in part by confusion between the types *por esto se entiende que* and *esto se entiende por que*.

de asnos que [*se*] *entienden quando* fablan de luxuria e de otros viçios (*ibid.*, XXIII, 18); — Esto *se entiende que* muchos que todas las cosas an eneste mundo que podrian auer para yr a parayso non les paresçen bien nin cobdiçian nada nin se pagan de al sinon de somas que *se entiende por* pecado (*ibid.*, XXIX 22);— E muchas vegadas acaesçe que en vn conuento [d]e monjes...o en vna yglesia do avra muchos clerigos que non son sinon bestias que *se entienden que* dellos son lleones por grand orgullo e llos otros son gulpejas por grand engaño e los otros etc. (*ibid.*, XLIII, 13).

In a text of the sixteenth century we find :
dársele un maravedí (1) : en lo demás no se le da un maravedí porque el reino se rebuelva ni se vaya a perder la república (*Guev.*, 159,6). Cuervo [1] cites numerous examples of *dársele algo a uno por una cosa* in the sense of « hacer mucho o poco caso de una cosa ».

f. Sobre *Introduces the Complementary Clause.*

fablar (1) : fue a Constantinopla para fablar con el emperador sobre que les vendien las cosas que habian menester mas caras que valian (*Ultr.*, 20b). — This *sobre que* clause is closely related in meaning to the relative object clauses with *de* or *en* after *hablar* or *pensar* [2]. It is placed in this category, however, because *sobre* possesses more definite and independent content than either *de* or *en*, and consequently throws as much light upon the nature of the complementary relation as does the meaning of the governing element.

[1] *Dicc.*, II, 755a-756b.
[2] Cf. p. 55.

CHAPTER III

EXTRINSIC COMPLEMENTS

Prepositional complementary clauses that function as extrinsic complements are, in comparison with those that correspond to intrinsic complements, far more frequent in the texts prior to the *Quijote* than in Galdós. In point of fact, in the texts of the Old Spanish period, there is a greater number of prepositional extrinsic complementary clauses than of prepositional intrinsic complementary clauses, due to the scarcity of the latter type of clause as a result of the widespread use of the direct complementary clause in its place.

a. De *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Cause ».*

a). *After Expressions of Emotion.* The subordinate clause after expressions of emotion passes through varied stages of development before the uniform syntax of the modern Spanish is reached [1]. In the texts of the Old Spanish period we find the following situation :

(1) The most frequent construction in cases where modern Spanish would use the prepositional complementary clause is the supplementary *porque* clause with the indicative [2]. Cf. dixo nuestro señor Dios a Noe ... que *se repintiera porque* habia fecho home (*S. P.*, I, 5,47); — *gloriosse* mucho *en ello porque*

---

[1] In modern Spanish either the direct complementary clause (*e. g*, after *esperar*, *temer*, and other transitives) or the relative-object clause is used (*e. g.*, after *alegrarse*, *admirarse*, etc.). Cf. pp. 64-68.

[2] For *por aquello que* clauses after expressions of emotion, cf. p. 111.

auie uençudo a Ponpeyo (*Cr. G.*, 56a,14); — Et fueron todas las compannas muy *pagadas por que* se partiera todo tan bien (*ibid.*, 529b,45); — *gozandosse por que* entendien que Garçi Garçiaç se enbargaua con la guarda del ninno (*ibid.*, 669a,20); — O Dios sennor ... commo *me marabillo porque* pusiestes vuestra semejança en omne nescio (*Luc.*, 252,14); — E al rey *plasiele* mucho *por que* querie quemar a su fija (*Cav. Cif.*, 238,28); — E el infante muy *espantado por que* non vido ninguno con quien fablasse (*ibid.*, 314,5).

(2) A number of examples are found of a construction in which the subordinate clause is introduced by *de que*, *de lo que*, or *daquello que* [1].

(a) By *de que*. — In the first example note the preceding *de que* (relative) in parallel construction.

dolerse (1) ; la cosa de quessel mas dolie era de que se enueieciera en jogleria (*Cr. G.*, 127a,1). Cf. el huesped *doliendosse del porque* perdiera su conpañero salio con el (*Cav. Cif.*, 95,20) [2].

loçano (1) : Tanto que Vitellio sopo que Oto era muerto fuesse pora Roma muy loçano de que uenciera (*Cr. G.*, 130b,9). Cf. mucho es agora loçano *porque* ... uencio los moros (*ibid.*, 396b,20)

el pesar (1) : E no suffriera Vespasiano del fazer estas crueldades si non por el grand pesar que auie de quel matara ell hermano (*Cr. G.*, 132b,10). Cf. los asturianos conseiaron esto de fazarse ... con grand pesar que auien *porque* ... non fueron ellos y llamados (*ibid.*, 391a,1).

en quexo (1) : estaua estonces Philippo en quexo de que non tenie de que complir cosas quel era mester (*Cr. G.*, 221b,11). Cf. Et fue Dario muy quexado *por que* assi fincaua desdennado dellos (*ibid.*, 221a,25).

---

[1] For *de como* clauses after expressions of emotion, cf. p. 127.

[2] For further example of this type of proleptic construction, cf. p. 120. — The usual type of prolepsis is frequent. Cf. *pesol de myo cid que* es metido (*Cid.* 1622). Cf. p. 120.

con alegria (1) : llegaron ... los emperadores a Roma con muy grand alegria de que auien conquistas todas las tierras del mundo (*Cr. G.*, 178a,9). Cf. mostro hy grandes alegrias *por que* uenciera a Gerion (*ibid.*, 10a,17).

con uerguenna (1) : et desi sopo en como aquel so uassallo en cuya figura aquel pareciera, que estaua encerrado en la eglesia con uerguenna que auie de que se non acertara en aquella fazienda (*Cr. G.*, 426b,45) [1]. Cf. se mato ... por verguenza que hobo *porque* fue fallado en el malfecho de que lo acusaron (*S. P.*, VII, 1,24).

pesar (3) : pese a Dios del cielo de que vos mis primas et mis sennoras aqui yazedes (*Cr. G.*, 609a,46); — les non fue otorgada la pasada a esos onrrados moros a que mucho peso de que el paso ouieron preso et sse presos vieron (*ibid.*, 766a,26); — e a Maynete no pesaba menos de que ella quedaba tan triste (*Ultr.*, 184b) [2]. Cf. El rey quando aquello oyo pesol mucho *por que* fiziera el palacio abrir (*ibid.*, 307b,12).

marauillado (1) : el fue muy marauillado de quel tremie assy su carne (*Cr. G.*, 628b,1).

(b) By *de lo que.*

pesar (1) : los castellanos pesandoles mucho de lo que ... donna Vrraca ... diera las fortalezas et los castiellos al rey de Aragon, etc. (*Cr. G.*, 647a,10).

(c) By *daquello que.*

pesar et dolerse (1) : el rey don Alffonsso de Portogal, pesandol et doliendosse daquello que el rey don Fernando ... poblaua

[1] Ms. I reads *des que*. All others, however, read *de que*. Comparison with the example from the *S. P.* tends to strengthen the interpretation of this *de que* as causal, and not temporal. Cf. *de que* = « ya que », p. 174; nevertheless, *de que* as an independent causal conjunction (with the value of either « ya que » or « porque ») is not yet firmly established. Cf. *loc. cit.* and p. 158, note 3.

[2] This example occurs in the part covered only by the printed version of 1503; nevertheless, in view of the preceding examples from the *Cr. G.*, there is a strong possibility that the original ms. reading is likewise *de que*

Çipdat Rodrigo enuio a don Sancho ... con su hueste contra el (*Cr. G.*, 675a,15).

Whenever in the above examples it is possible to determine definitely the mood of the subordinate clause, it is the indicative. Now the non-clausal element after expressions of emotion is generally, as in modern Spanish, an intrinsic complement introduced by *de*, i. e., the relative object. Cf. *desto nos pagamos* (*Cid*, 141,146, etc.) [1]. Consequently in the above *de que*, etc. clauses we may regard the use of *de* instead of *por* to introduce the subordinate clause as arising by analogy to the use of *de* before the non-clausal complement. But, as evidenced by the use of the indicative mood, the causal value of these *de que*, *de lo que*, and *daquello que* clauses is still too strong to permit of their being classed as relative-object clauses. They therefore occupy an intermediate position between prepositional supplementary and intrinsic complements [2]. Furthermore, the nature of the subordinate relation is not indicated by the meaning of the preposition alone, since *de que*, unlike *por que*, does not exist as a definite and independent causal conjunction.[3] Consequently, such clauses must be classed as extrinsic complements.

The above examples of extrinsic complementary clauses after expressions of emotion are, with one exceptions, confined to the *Cr. G.* None are found later than the *Ultr.* If this construction had persisted we would have in modern Spanish the equivalent of the French *de ce que* with the indicative, where

[1] The non-clausal complements show so little difference from the modern Spanish usage that further examples are not cited.

[2] Cf. *era alegre que*, p. 160, note 1.

[3] The few examples of *de que* and *de lo que* that occur after expressions other than those of emotion are of doubtful validity (cf. p. 174). — However, if the use of *de que* as a definite and independent causal conjunction had been firmly established in the language, we should regard the examples under discussion as pure supplementary clauses, just as the corresponding examples with *por que*.

the complement is viewed as the cause of the emotion rather than the thing about which the emotion is manifested.

(3) Still another construction is found in the Old Spanish period, *i. e.*, the subordinate clause introduced directly by *que*. Except in the *Cr. G.*, this type of clause is more frequent than the *de que*, etc. construction, but it is far less common than the supplementary *porque* clause. Cf. *querellandose* algunos *que*... corren aguas que les facen daño en sus heredades (*S. P.*, III, 16,30) [1]; — fueron mal *repentidos que* non lo degallaron (*Mil.*, 153c); — maguer que se quieran repentir ... non pueden *con verguença que* los non retrayan que ... por mengua de buen seso se engannaron (*Cav. Cif.*, 18,8); *pagome que* lo veo (*Gatos*, I, 5). In the Old Spanish texts the indicative is the mood normally employed in *que* clauses of this type [2]. Nevertheless, they are not fully causal in value. They represent

[1] Cf. *quejandose* alguno *deciendo que* fulan home le diere etc. (*S. P.*, VII, 1,21). *Querellarse* and *quejarse* may consequently be classed as declarative rather than affective verbs. Cf. p. 68.

[2] In the Old Spanish texts the single governing element after which the *que* clause occurs most frequently is the verb *plazer*. But after this verb the subjunctive always occurs in the *que* clause. Cf. *muchos me plaze que vayades* (*Cav. Cif.*, 162,30); — *plazerme ya que lo supiesades* (*Luc.*, 144,13). The subjunctive comes into use after this verb because of its close relation in meaning to verbs of willing and wishing, especially in expressions of the type: *al Criador plega que ayades* ende sabor (*Cid*, 2166), where *plazer* is distinctly volitive in value. Contrast the types: *plogol a mio Cid porque exeste* (*ibid.*, 2164) and *esto plogo al rey* (*ibid.*, 2164). Through the analogical interplay of these types the construction *me plaze que vayades* arises and finally supersedes the older usage with *porque* and the indicative. The new construction is an intrinsic complementary clause functioning as the grammatical object of *plazer*. The impersonal *pesar* does not show the same early development of the subjunctive mood, not being connected with ideas of volition. The general Old Spanish types are: *pesa esto al muen rey* (*Cid*, 2825); *pesome porque fue adelante* (*Luc. Cif.*, 127,10). The simple *que* also occurs, but with the indicative (Cf. *muchol pesaua que* aun la fazenda tan en *pesar estaua* (*Alex.*, 1222c). The use of the indicative persists in the *Quijote* (Cf. p. 216). The part played by the impersonal expressions of emotion in the development from *por que* usual to an intrinsic complementary *que* remains to be investigated. Cf. p. 160, note 2.

« le sens intermediaire entre le *que* causal et le *que* régime » and may be classed as extrinsic complements [1]. This latter construction is the one that develops into the prepositional complementary clause such as we have it in modern Spanish [2].

b). *After Expressions of Thanking*... Two examples of a *de que* clause after *gradeçer* occur in the *Cr. G. Escusarse daquello que* is also found.

gradeçer (2) : mando dar pregon... que fuessen de su casa a mantener su cristiandat o quisiessen et... quel gradeçiessen de que no los mandaua matar (180a,17); — connosçe a Dios el [ye]rro que feziste contra el et gradeçela de que te dexe con tanto (685b, note to l. 26. In Mss. E and I only) [3]. — The usual construction with *gradeçer* in the Old Spanish texts is the supplementary *porque* clause. Cf. Euos que *gradeçir*/ *Por que* obedeciestes tan bien a mi sermon (*Alex.*(M), 185a); — a ti he de *gradeçer por que* so aun uiua (*Cr. G.*, 135b,15) [4].

[1] Meyer-Lübke, *Gr.*, § 586. Menéndez Pidal, *Cantar*, II, § 196,3 says : « En *so pagado que* 782, *alegre era que* 927, 930, 1157, 1306 puede verse mejor el valor causal de *que* que no su empleo por « de que ».

[2] The appearance of the subjunctive indicates that the subordinate clause has begun its development into an intrinsic complement of the relative object type, *i. e.*, that the cause of the emotion is developing into the object at which the emotion is felt. Not until after the period of the *Quijote* is this evolution fully accomplished (for examples of the indicative in this text, cf. p. 207). Nevertheless, the subjunctive comes into general use in the texts of the fifteenth and sixteenth centuries. Consequently, the *que* clauses after verbs of emotion drawn from the texts of this latter period are treated as intrinsic complements. Cf. p. 136. In view of the hypothesis advanced in note 2, p. 159, it is significant that in these latter texts the most frequent governing element is *holgar(se)*, corresponding to the Old Spanish *plazer*, and that after this verb the subjunctive is always used. — For final step in the development of the modern Spanish construction, cf. p. 64.

[3] Note that the mood is indicative. These examples are causal in value and do not represent the relative object. They belong in exactly the same class as the *de que* clauses in the *Cr. G.* after expressions of emotion.

[4] For an example of a intrinsic complementary clause with the subjunctive after *gradeçer* in a text of the fifteenth century, cf. p. 138.

excusarse (1) : Estonces los condes uuscando.... escusas con que se escusassen al rey daquello que non aduzien el ninno, encrubiensse... quanto podien (*Cr. G.*, 670a,51) [1].

2). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Separation »*. All examples are *de cuando* clauses.
hazer diferencia (1) : Por hazer diferencia de quando es verbo a quando es preposicion (*Diál. Leng.*, 361,17).

In this category may also be placed those *de quando* clauses that depend on expressions involving the idea of lapse of time. Expressions of this construction are all confined to the *Cr. G.*, and are so numerous in that text that they may be regarded as forming parts of regular stock expressions used in computing chronology. The most frequent of these *clichés* is *andados* (*tantos*) *annos de quando*. Cf., for example, : Esto fue andados del criamento del mundo et de quando Adam fuera fecho cinco mil et ochaenta et un anno (86b,55); — andados, de quando Roma fue poblada sietecientos et onze annos (98a,50). Less frequent are the expressions with *sedmanas*. Cf. tal es de como tres sedmanas de quandol yo eche de tierra (531a,43); — al cabo de XIIII sedmanas de quando saliera ... tornose (721a,28).

b. A *Introduces the Complementary Clause*.

1.) *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « End of Motion »*. The only example is an *a quando* clause.
hazer diferencia (1) : Cf. above.

2). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « End of Motion » in a Final Sense*. The earliest example is that of an *a si* clause.

[1] In the above example *escusarse* = « disculparse ». Contrast, p. 142.

asomarse (1) : estonçes se asomo a casa de la vieja a si auia fallado aquel omne que fuera a buscar (*Engaños*, 41,598).
embiar (1) : E embiauan sus escuderos e moços a que me acompañassen (*Cel.*, 117,2).
ir (1) : Quien a Cristo va a que le cure el mal de la mudança dalle ha El una firmeza como a Ana (*Áv.*, XII, 199).

3). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « End of Activity » in a Temporal Sense.*
andar (1) : Tanto anduvimos el cerco mirando, A que nos hallamos con nuestro Macias (Mena, *Trescientas*, CV) [1]. — Contrast : e tanto andido *fasta que* fallo en vna tierra vna muger muy fermosa (*Gatos*, XXIV, 2). This extrinsic complementary use of *a que* with the value of *fasta que* after verbs of motion may have aided in the introduction of the intrinsic complementary *a que* after *esperar*; cf. p. 139.

c. *En Introduces the Complementary Clause.* Extrinsic complementary clauses introduced by *en* form the most numerous of all the categories of prepositional complementary clauses in the texts prior to the *Quijote*. In addition to *en que* clauses, *en esto que*, *en tanto que*, *en commo* and *en quanto* clauses are found in this category. Compare *acordar en que* with *semejarse en tanto que*.

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Location » or « Specification »*. Note that in every example with *ver* the parallel construction with the interrogative *¿ en que?* precedes, affording a very natural model for the use of preposi-

[1] Quoted by Cejador, note to 1. 6, p. 117, vol. II of his edition of the *Celestina*. — *A que* is not a temporal conjunction of definite and independent value, such as *hasta que*. In the above example the meaning of the governing element is necessary to throw light upon the nature of the subordinate relation. *A que* temporal introduces supplementary clauses only in the combination *de aquí a que*. Cf. p. 177.

tional complementary clause; cf. similar example with *digno*; cf. *reirse de como*, p. 127; *dolerse de que*, p. 156, etc.

(a) *En que* clauses. In the first four examples cited below *en que* is almost equivalent to a pure causal conjunction (cf. the English « in that »). This is largely due to the fact that the *en que* clause is in pre-position — an order more likely to occur in poetry than in prose. Other examples from the Old Spanish texts show a large degree of causal value.

dar preçio a uno (1): En que assy fuyamos mayor precio lle damos/Que sy fuessemos todos muertos a las sus manos (*Alex.*, 631a) [1]. — Clauses of this type are quite close in value to adverb clauses. Contrast: E en ganarnos treguas de los moros por pechar les algo de sennores que somos fazer nos emos sieruos (*Cr. G.*, 392b,31) with: Por la tregua aver, por algo que pechemos/ De sennores que somos vassallos nos faremos (*F. Gz.*, 210a).

tenerse por fallido (1): En que ombre lo llamo tengome por fallido (*Alex.*, 1104c) [2].

bien andante e gososa (1): En que vevistes siempre vida dulçe e sabrosa/ Sera toda Espanna bien andante e gososa (*San Ildef.*, 325a).

tenerse por maltrecho (1): este rey don Alffonso el sesto teniendosse por maltrecho en que assi perdiera Cuenca et lo al ... saco su hueste (*Cr. G.*, 556b,15).

ganar (1): Dixol ella estonces: par Dios, portero, no ganas tu ninguna cosa en que yo tarde aqui et que non pueda despues conplir mi iornada (*Cr. G.*, 421a,19).

mostrar(se) (2): esta gloria se mostro una grand partida en quel recibieron los romanos de la guisa que diremos aqui (*Cr. G.*, 56a,47); — assi se mostro aqui et fizo Dios esclaresçer

[1] The Paris Ms. (str. 652) likewise reads *en que*.
[2] The Paris Ms. (str. 1133b) reads *por que*.

el complimiento de la uertudes della ... en que ella sobrepuiaua en piedat et en dar elmosnas (*ibid.*, 688a,17).
acordar (1) : Et otrosi acuerdan [la vida de los canonigos reglares con la de los monjes] en que deben guardar castidat (*S. P.* I, 7,30) [1].
honrar (1) : Otrosi honró mucho [Dios al hombre] en que todas las criaturas que el habia fechas le dió para su servicio (*ibid.* IV, Prol.).
ver (3) : E ¿ en que lo veedes vos eso ? dixo el cavallero amigo — ¿ En que ? dixo la ynfante. En que vos veo venir muy alegre (*Cav. Cif.*, 293,8); — ¿ en que lo veis ? — En que ... en la declaracion que hace de los vocablos castellanos en los latinos se engaña tantas veces (*Diál. Leng.*, 343,6) ; — ¿ En que veis vos que es vergonçoso fruto ? — En que por tal es avido y tenido (*ibid.* 389,11); — ¿ Sabes en que veo que las comiste tres a tres ? En que comia yo dos a dos y callauas (*Laz.*, 12,26).
hallarse dichosa (1) : O quan dichoso me hallaria, en que tu e Sempronio estuuiesedes muy conformes, muy amigos (*Cel.*, 84,28.
ser mas digno (1) : por ser tu hombre eres mas digno — En que ? —En que ella es imperfeta, por el qual defeto apetece a ti (*Cel.*, 11,22).
pecar (1) : peca en dos cosas ... La una es en el amontonar de vocablos ... fuera de proposito ..., la otra es en que pone algunos vocablos tan latinos que no s'entienden en el castellano (*Diál. Leng.*, 415,16).
descuidarse (1) : Descuidose tambien en que ... haze que el rey Perion arroge en tierra el espada y el escudo luego que conoce a su senora (*ibid.*, 413,6).
parescer ser verdad (3) : paresce esto ser verdad en que ay

[1] The above example, which is the earliest one of *acordar en que*, shows he preposition in its original locative value, from which, when the verb is applied to mental or declarative activity, it develops that of the relative object.

tiempo para leer en un libro, para rezar en unas horas, etc. (*Guev.*, 109,12); — lo qual paresce ser verdad en que toman gran recreación en verlas plantar, verlas binar, etc. (*ibid.*, 110,17); — Paresce esto ser verdad en que llegando a la corte ha de buscar ropa, etc. (*ibid.*, 153,7).

parescer claro (3) : paresce esto claro en que nos metemos en negocios tan enconados ... que no podemos salir dellos (*Guev.*, 66,2); — lo qual paresce muy claro en que cada día empozan traydores, arrastran salteadores, etc. (*ibid.*, 251,16); — Que sea esto verdad paresce claro en que come con quien no le ama, habla a quien no conosce, etc. (*ibid.*, 149,21).

conocerse (1) : Puédese esto conocer en que si la fortuna buelve su rueda ... luego los sanctos desseos se le resfrían (*ibid.*, 86,7).

negociar (1) : negocian con grande auctoridad y no poca sagazidad en que éstos ... embíanle un paje con un memorial, diziendo que etc. (*ibid.*, 170,5).

hacer mal a uno (1) : la tercera parte no le dexen leer comunmente, que les hará mal, en que va por vía de quitar todo pensamiento (*Av.*, I, 21).

(b). *En esto* (and *tanto*) *que* clauses.

errar (1) : mas erraron en esto, que creyeron que los bienes que los homes ficiesen por los muertos que les non tenien pro (*S. P.*, I, 13). Contrast : erro en dos cosas : La vna enel yerro que y fallaren, Et la otra por que fue atreuido ame entremeter en fablar en tales materias (*Cav. Esc.*, 446,4).

provar (1) : la cosa del mundo en que mas prueva el omne si es de sentido o loco es en esto que quando le disen algunas cosas asperas ... que se mueve ayna a saña e rresponde mal, e el cuerdo non (*Cav. Cif.*, 82,14).

diferir (1) : difieren en esto que la lengua castellana tiene una *j* larga que vale por *gi* (*Dial. Leng.*, 356,37). Cf. en esto diferimos que ellos puramente se glorifican sin temor de caer ... y yo, etc. (*Cel.*, 1,11).

semejarse (1) : pero todos se semejan en tanto que todos usan

et quieren et aprenden mejor aquellas cosas de que se mas pagan que las otras (*Luc.*, 3,22).

(c) *En quanto* and *en commo* clauses.

mostar(se) (1) : mostro grant poder en quanto las fizo de nada Et mostro grand saber en quanto las fizo tan estrañas Et mostro grant vondat et grant piadat en commo las gobierna cada dia ... Et commo las guarda del frio (*Cav. Esc.*, 497,23). The above is the only example I possess of an *en quanto* clause corresponding to an *en que* clause [1]. This use of *en quanto* is, however, a logical development from the relative clause of the type *en quanto las fizo tan estrañas* which occurs immediately following. Cf. also : en quanto faze pesar adios faze daño asu alma (*ibid.*, 512,15).

d. Con *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Means » or « Instrument »*. Practically coincident with the period of Cervantes is the following example from Mariana :

defenderse (1) : Acudieron a los jueces ...; los de Zamora alegaban la costumbre recebida; el retador se defendía con que aquello sucedió acaso y que salió del palenque contra su voluntad (*Hist. Esp.*, IX, 9., B. A. E., XXX, 258b).

e. Sobre *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Concerning »*. Both examples are from the same sixteenth century text.

apalabrad o(1) : a V. S. ha cabido suerte por la misericordia

[1] *Por quanto* as a causal conjunction equivalent to *por que* occurs frequently in Old Spanish and in the classical period. Cf. *Cantar*, II, § 196,3; Cuervo, *Dicc.*, II, p. 653a-b; Meyer-Lübke, *Gr.*, III, § 587.

de Dios de estar apalabrado con Dios sobre que será Él su gualardón y descanso de sus trabajos (*Áv.*, XVII, 236).

combates (1) : V i también la relación de vuestros exercicios y vuestros combates de ultramar y desta parte del mar sobre que toméis sacerdocio (*Áv.*, VII, 85).

CHAPTER IV

ANALOGICAL FORMATIONS

1. *En que Clauses.* The following examples, all but one of which are drawn from Old Spanish texts, offer some difficulty : e la sennal del omne que ama al otro *es en quel* faga sabor e non le faga desabor (*B. P.*, 40,20) [1]; — dixo : *En que* yo sea conortada es bondat e alteza (*ibid.*, 56,23); — Fijo, assi es que bien deuemos creer que *fue* juyzio de Dios *en que* tu mereçiste dexar la locura de los ydolos; mas tenemos que *fue* yerro de omne *en que* quesiste creer que Ihesu Nazareno es Dios, et *que* asmeste que es en los cielos fijo de Dios (*Cr. G.*, 188a,15); — et por esta rrazon [dezian] que non se quexase de yr a la eglesia, ca *mejor era* para el *en quel* esleyesen seyendo en otra parte que non estando en la eglesia (*Luc.*, 48,9); — mas muy bien *acaescio en que* el rey don Sancho fue alli librado de la prision (*Cr. G.*, 501b,18); — Et el rey, maguer que *touo por bien al copero en que* nol negara la uerdad, pero mando los prender de cabo a amos por saber aun mas del fecho (*Gral. Est.*, VIII, 9). Abondanos en prender enxiemplo e castigo en despreciar los buenos tesoros que tu avias, que eran mejores que muchos rregnados, *en que* veemos que pierdes tu tamanno rregnado e tamanno bien sin que lo veemos perder a otros rreyes que non eran tan buenos commo tu (*B. P.*, 47,30) [2]; — Mucho *me cae* a mí *en gracia en que* si uno ha estado en la corte y agora bive en la villa o en la aldea, llama a todos patacos, moñacos, toscos, groseros, y mal criados (*Guev.*, 196,9).

---

[1] The Janer text reads : que la sennal del omne que ama al otro *es en quel* faga su sabor e nol faga dessabor (B. A. E., LVII, p. 224 b.).

[2] Knust inserts *y* between *rregnados* and *en que*. The necessity for this emendation is, however, not clearly seen.

In the first two examples *ser* may be interpreted as « estar », « consistir », thus making these examples Old Spanish counterparts of the *ser*, *estar*, *consistir en que* clauses found in the later texts [1]. This interpretation, however, cannot be applied to the remaining examples, in which the *en que* clause is apparently equivalent to a simple *que* clause.

The use of the infinitive with *en* where modern Spanish would use the simple infinitive is not uncommon in the Old Spanish period [2]. Cf. the following examples :
En tener poridat cosa convenible *es* al sesudo (*B. P.*, 22,22); — *es* como sacrilegio *en* dar poder a los judios sobre los cristianos (*S.P.*I,18,11);— *En* encobrir omne lo que vio *es mejor que* non *dezir* lo que dubda (*B. P.*, 6,5); — Pero *en* conosçer que cosa son los metales non pertenesçe a estado de caualleria (*Cav. Esc.*, 513,17). It is not possible to interpret these examples as « consistir en ».

This use of the prepositional infinitive with *en* as equivalent to the simple infinitive is most frequent after *ser* and with this verb probably has its origin in the normal use of *en* after *ser* in the sense of « estar, consistir ». Cf. verguenza e mayor mal *es en* querer guardar el prometimiento con daño e con desonrra que *en* lo revocar (*Cav. Cif.*, 18,26) [3]. From *ser* this construction spread to other verbs. Cf. *pertenescer* above. It seems probable that the use of the *en que* clause as equivalent to the *que* clause is an analogical extension of the use of the prepositional infinitive with *en* as equivalent to the simple infinitive.

[1] Cf. examples, p. 151.

[2] Liljequist, *Infinitiven*, pp. 26-28, discusses this use of the prepositional infinitive in *de*, *a*, *en*, *por*, and *para*. He calls the preposition a « mere sign of the infinitive » (cf. English *to*).

[3] Cf. Liljequist, *op. cit.*, pp. 67, 68, 74. Here he points out the close relation between *en* as the « mere sign of the infinitive » after *ser* and the *en* after *ser* that possesses locative value.

This hypothesis is strengthened by the fact that the majority of these *en que* clauses depend upon *ser* [1].

2. *Por que Clauses*. There occurs in the *S. P.* an example of a *porque* clause which apparently is equivalent to ad eterminative complementary *que* clause : Mas si quando gelos diese lo feciese *con entencion por quel* feciese alguna cosa, etç. (III, 18,39). Cf. ca la su intencion fue por atender algund tienpo (*Cav. Cif.*, 120,16) [2].

Other examples are found in the Old Spanish texts in which the *por que* clause seems to be equivalent to a direct-object clause. But, after analysis, the *por que* clause in these examples is seen to be either final or causal in value.

(a) *Por que* clauses after *merecer*.

Cf. nunqua uos yo *meresçi por que* uos tan grand colpe me diessedes (*Cr. G.*, 432b,8); — ca ella non *merescio por que* esto oviese de pasar (*Cav. Cif.*, 133,15); — Ssy fara, dixo la infanta, por la su merced, ca nos non *lo* merescemos *porque* tanto mal nos fagan (*ibid.*, 106,21). — In these examples *mereçer por que* seems to be equivalent to *mereçer que*. But cf. *que merecistes* vos, *porque* este mal vos viniese? (*Cav. Cif.*, 153,18); — tuerto grande me fasiedes, ca nunca vos *meresci porque* (*ibid.*, 345,37).

This last example gives us the key to the situation. These

[1] It is nevertheless, possible to interpret *Cr., G.* 188a,15 ; 501b,18, and *Gral. Est.* VIII, 9 as temporal (cf. *en que* temporal, p. 177); *Luc.* 48,9 may also be viewed as conditional (developed from *en que* temporal; cf. *de que* conditional, p. 173 ; cf. also *quan dichoso me hallaria en que*, p. 164). But even then such values for *en que* would have their origin in the corresponding *en* infinitive ; cf., for example : si todas estas cosas *acaescen en descobrir* lo que se dice un home a otro (*S. P.*, I, 4, 85) ; — *serie* la culpa suya *en* non *facer* lo que, etc. (*ibid.*, II, 18,9), For other examples of the *en-* infinitive with these values, cf. Liljequist, *op. cit.*, pp. 75-77.

[2] Liljequist, *op. cit.*, p. 78 gives a few other examples of the prepositional infinitive with *por* used where modern Spanish would employ the simple infinitive. This usage, however, seems to be confined to those cases in which there is in the preceding clause an element of cause or purpose (*e. g.*, the noun *intencion*).

clauses are in reality relative clauses of purpose, the relative *que* including its own antecedent, *i. e.*, being equivalent to *cosa por que*. The first two examples may be so interpreted. But such antecedentless relative clauses are very close in value to adverb *por que* clauses. Cf. *que merecistes* vos, *porque* este mal vos viniese? (*Cav. Cif.*, 153,18). In this case the interpretation as an adverb clause seems preferable. The presence of the *lo* in *Cav. Cif.*, 106,21 may be explained by the fact that the demonstrative *lo* may be used to recapitulate adverb clauses, as well as noun clauses. Cf. gradesco*lo* mucho a Dios *por que* tan ayna me sacastes (*Cav. Cif.*, 24,27) [1].

(b). *Por que* clause after *consentir*. In the following example the *consentir por que* clause is apparently equivalent to a *consentir que* clause [2] : dementre que este rey don Ramiro tenie a so hermano don Alffonso çercado en Leon, ... alçaronsele en Asturias los fijos del rey don Fruela; ... et los asturianos conseiaron esto de fazerse desta guisa con gran pesar que auien por que ... quando don Ramiro fue alçado rey, non fueron ellos y llamados. Et por ende consintien a aquellos tres hermanos *por que* se alçaran alli, et tenien con ellos (*Cr. G.*, 390b,45-391a,8). But the following rendition is suggested : Interpret *consentir* as « recognize, accept », taking the *por ende ... por que* to be a formation similar to *por esto ... por que* [3]. Cf. prometió el sobredicho Martin Esteban que aguisará que Teresa su fija *consintirá* et tomará *a* Iohan Garcia por su legítimo marido (*S.P.*, III, 18,84). With *en* instead of *a* : el sobredicho Iohan Garcia otorgó que la tomará por su muger et *consintirá en ella* (*loc. cit.*). Cf. also *S. P.*, III, 18,85.

---

[1] Cf. *Cantar*, II, § 131,5.

[2] *Consentir* is regularly followed by *que* in the Old Spanish texts. Cf. el juez non debe consentir que aduga mas de doce testigos (*S. P.*, III, 16,33).

[3] Cf. p. 131. — The converse form *por que ... por ende* is found in *Cr. G.*, 308a,37.

CHAPTER V

SUPPLEMENTARY CLAUSES INTRODUCED BY PREPOSITIONS THAT IN MODERN SPANISH USUALLY INTRODUCE ONLY COMPLEMENTARY CLAUSES

In the texts prior to the *Quijote* we find cases in which *de*, *a*, *en*, and *con* introduce supplementary clauses. With the exception of those with *de que* temporal, such examples are rather infrequent.

A. De *Introduces the Supplementary Clause.*

1. *The Clause is Temporal in Value. De que* temporal is very frequent in the texts prior to the *Quijote* [1]. Its usual values are « desde que », « luego que » or simply « cuando ». Cf. sabiendo las sus costumbres que husara *de que* començara fasta alli (*Cr. G.*, 644a,12); — le mostrava commo deue posar la hueste et commo la deue aguardar *de que* fuer posada (*Cav. Esc.*, 457,28); — Que hare quando entre en tu camara e la halle sola? Que hare *de que* no me respondas, si te llamo? (*Cel.*, 171,29). It is unneces-

[1] Menéndez Pidal, *Cantar*, II, § 184,2 gives a number of examples of *de que* temporal in Old Spanish. In §§ 155,3 and 157,3 he discusses the mood. The subjunctive is used when the clause refers to indefinite future time. — Cuervo, *Dicc.*, II, 775a, gives a long list of examples from the classical period. He likewise discusses the mood. — Hanssen, *Gr.*, § 651 states that *de que* is « antiguo y vulgar ». — In a novel (Alberto Insúa, *Las flechas del amor*, Renacimiento, Madrid, 1917) in which the popular speech of Madrid is well portrayed, 3 found four examples of this *de que*, all in the speech of the lower classes. Cf. ¿Cuándo vas a traerlo [el niño]? — Pronto... *De que* se bautice (p. 112); cf. also pp. 127, 134 and 164. In all examples *de que* = « así que ». It has distinctly a popular or even vulgar flavor in modern Spanish; examples such as the following are to say the least, evidences of inelegant writing : *De que* pudo hablar, dijo, etc. (Felipe Trigo, *Las ingenuas*, Renacimiento, Madrid, 1919, I, p. 199).

sary to add further examples of this well-known construction.

The following special points are worthy of mention :

a. *The Temporal Clause Develops Conditional Value.* Like *cuando* [1], *de que* develops conditional value, the starting-point being the use to express indefinite future time. Consequently, the subjunctive is found in those cases in which *de que* has conditional value. Cf. Et vos, sennor conde, commo quier que cuydades que vos es mengua de sofrir esto que dezides, esto seria verdat *de que* fuesedes cierto de la cosa, mas fasta que ende seades cierto, consejovos que, etc. (*Luc.*, 165,3); — Et *de que* estas cosas guardedes en lo que ovieredes de fazer et lo fallaredes que es bien et vuestra pro, consejovos que nunca lo dexedes de fazer (*ibid.*, 18,6); — e los ruanos e los vallesteros e los peones finquen e parense en aquella pontesilla que esta en el camino; e sy menester fuere *de que* atan cerca sean para que nos puedan acorrer, que nos acorran (*Cav. Cif.*, 49,4).

b. *De cuando Clauses.* Like *de que*, *de cuando* often occurs. The original value, like that of *de que* = « desde que », is « desde cuando ». Cf. Ca *de quando* nasco a deliçia fo criada (*Cid*, 3284) [2].

c. *De como Clauses.* Meyer-Lübke [3] mentions, without citing examples, a *de como* temporal. No examples of such a construction have been found in the texts upon which this study is based [4].

2. *The Clause is Causal in Value.* Bona-fide examples of *de que*

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 657 ; Cuervo *Dicc.*, II, 636a.

[2] Cf. extrinsic complementary *de quando* clauses, p. 161. There *de* has the same value as in the above example.

[3] *Gr.*, III, § 594.

[4] Cf. however, *en como* = *en que* temporal, p. 124. Since the forms *de como* and *en como* are so frequent in Old Spanish and occur in practically every value of *como* and *que*, it is quite possible that there do occur examples of *de como* = *de que* temporal.

causal are rare — if we except *de que* clauses after verbs of emotion [1]. In almost every one of the following possible examples, there is some factor that tends to discredit a causal interpretation for the *de que*.

(a) *De que* a esta casa viva es allegada/Sennor mercet te clamo que torne meiorada (*S. Dom.*, 302,a). Menéndez Pidal interprets *de que* in this example as « puesto que, ya que » [2]. This is a logical development from the ordinary value of *de que* temporal, *i. e.*, « luego que ». Ms. E (ed. Fitz-Gerald), however, reads *Des que*, which is definitely temporal in value. This latter. however, may be a mere scribal error [3].

(b) *De que* oraron ellos de muy grant femencia/ *Que que* foron los otros de muy firme creencia/ Tollo Dios a la duenna la mala pestilencia (*S. Dom.*, 616a) [4]. Here again Ms. E reads differently, this time *Que que*. It would seem that the scribe who copied E was more careless than those who worked on H and V or that, *de que* causal being unknown to him, he substituted for it, in one case *des que*, and in the other case *que que*; in the first case (302a) *des que* may have been employed because the clause, even when interpreted « ya que », has a trace of temporal value; in the second case (616a) the use of *que que* may have been suggested by the *que que* in the following verse. On the other hand, the reading *Que que* may be merely another scribal error, due to the occurrence of *Que que* immediately under the *De que*.

(c) En tres cosas hizo Dios gran merced a los cristianos aquel dia : la una *de que* les dio a ganar tan noble cosa e tan buena

[1] Cf. pp. 156-159.

[2] Cantar, II, § 184,2.

[3] For a case in the *Cr. G.* where one ms. reads *des que* instead of *de que* causal, cf. p. 157. In one case we find *des que* written for *de que* relative. Cf. La formiga coje et lieva los granos del trigo de que viua en el inuierno (*Gatos*, XLII,1). The editor says in a note to this passage that the ms. reading is probably *des que*.

[4] Cf. *ca que* causal, p. 122.

como es antioca; la otra, *que* les harto sus voluntades de matar e robar a sus enemigos; la tercera *porque* los enriquecio de muy gran tesoro que ganaron (*Ultr.* 236a). Note the correlative use of *de que*, *que*, and *porque*. This example being found in that part of the text based solely on the printed version of 1503, may be the result of a sixteenth century confusion between the determinative complementary construction and the causal *porque*, rather than a bona-fide *de que* causal clause.

In view of the doubt as to the existence of genuine supplementary *de que* causal, the following examples of *de lo que* clauses must be given another interpretation : *desto* et *de lo que* eran muy combatudos, al cabo ouieronse de dar (*Cr. G.*, 687a,11); — el muy noble rey don Alfonsso ... queriesse uengar ... en qualquier manera et en qualquier logar que lo el guisar pudiesse, *de lo que* fuera maltrecho en aquella batalla de Alarcos (*ibid.*, 685a,31). In these examples the *de* is causal, but the *lo que* is probably to be interpreted as relative *lo que* = « lo mucho que »[1]. Cf. also : el rey Bucar... *teniendosse por quebrantado de commo* lo venciera el Çid. (*Cr. G.*, 633a, 28).

3. *The Clause is Comparative in Value.* Only two *de que* comparative clauses are found, both examples occurring after the Old Spanish period. Cf. no se sabe por *más cierto* — *de que* el vulgo lo decia (*Primavera*, 67)[2]; — si le conjuran a que diga como lo sabe, responde que él saber no lo sabe *más de que* muy cierto lo presume (*Guev.*, 31,12).

4. *The Clause is Final in Value.* Boheman[3], on the basis of

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 655. Herzog, *Z. R. P.*, XXV, p. 714 thinks that the modern type *lo muy combatidos que eran* is not earlier than the 18th century. — Examples of this type may have originated the *de lo que* construction studied on p. 109.

[2] *Ed. cit.*, p. 129.

[3] *Op. cit.*, p. 64.

the following example, catalogues *de que* as a final conjunction : Cosa es que Dios pone sobre la cristiandat *de que* aya consolacion (*Sac.*, 166c). This example, however, is a final relative clause. Cf. soltaron le los emperadores todos los pechos por diez annos *de que* se refiziesse [la ciudad] (*Cr. G.*, 152a,31); — avyendo cuydado commo avredes *de que* lo cunplades (*Luc.*, 93,12); — mandole dar dies camellos cargados de plata, *de que* comprase aquellos polvos (*Cav. Cif.*, 309,18) [1].

B. A *Introduces the Supplementary Clause.* Supplementary *a que* clauses are not frequent in the texts prior to Cervantes. In the majority of examples the *a que* clause forms part of the expression *de aquí a que.*

1. *The Clause is Final in Value.* Only one example is found and that in a faulty passage : señor, non te di este enxenplo sinon *a quel* engaño de las mugeres que non an cabo nin fin (*Engaños*, 42,631). This example is probably final notwithstanding the faulty condition of the text. Cf. señor, non te di este enxenplo sinon *que* sepas quel engaño de las mugeres ques muy grande et sin fin (*ibid.*, 46,746); — señor, non te di este enxenplo sinon *porque* sepas el engaño de las mugeres que son muy fuertes sus artes et son muchos que non an cabo nin fin (*ibid.*, 31,333). The same expression occurs in slightly different form elsewhere in the Engaños : 35,426; 36,474; 37,499; 40,567; 53,923 [2].

---

[1] Similarly, there occur final relative *a que*, *en que*, *con que*, and *por que* clauses which may easily be confused with final conjunctions. Cf. vos me das *en que* vos sirva (*San Ildef.*, 328a); — sopo fazer *con ques* adormeciessen los guardadores (*Cr. G.*, 13a,15); — le mostrar ... *con que* su fija fable (*Gatos*, XXV, 48); — fizieron *por que* cayeron en la su yra del rey (*Gral. Est.*, VIII, 9). — Cf. also *dar plazo a que*, p. 145, *mereçer por que*, p. 170, and *pora en que*, p. 179.

[2] The following example is relative in origin, although the *a que* has much the force of « para que » : mandelo estar otra vegada *a que* viniesse oyr sentencia definitiva (Staaf, *Dialecte Léonais*, LXXI, 47).

2. *The Clause is Temporal in Value.* All examples show *de aqui a que* : no lo xenti(y)o el negro que lo (y)iba gu(w)ardando/ *daki(y)-a ke* Yuçuf en tierra, la Kadena rraxtando/ fu(w)exe para la fu(w)exa de xu madre llorando (*Yuçuf*, 46b); Alli yaçe annos commo si fuera cordero/*Daqui a que* mando el rrey a un su portero/Echar en la p(e)resion dos omb(e)res y el terzero (*José*, 91a); — No es tan larga que no sea mas largo el dia *de aqui a que* sea hora de irnos a Napoles (*Didl. Leng.*, 411,16).

C. En *Introduces the Supplementary Clause. En* is occasionally found introducing supplementary clauses in the texts prior to the *Quijote.*

1. *The Clause is Temporal in Value.* As a temporal conjunction *en que* has primarily the value of « luego que »[1] : Et el estando asi, por virtud de Dios secóse luego la yedra quel facie la sombra : et Jonas *en que* lo vido, fue mucho irado, et dixo (*S. P.*, I, 4,84); — e Rocas, *en quel* uio uenir, ouo miedo (*Cr. G.*, 13a,50); — la muger *en que* vido que fablava el ynfante, fue muy corriendo et llamo al priuado (*Engaños* 53,938); — Et *desque* lo oyo, maravillose, et *en que* lo vido todo escuro tornose a dormir (*Luc.*, 292,3) [2]. — Note also parallel use of *des que* in this last example. *En que* temporal may be a development of *en* with the gerund (= « luego que ») or the temporal *en-infinitive* (cf. p. 170, note 1).

2. *The Clause is Causal in Value.* Clear-cut examples of supplementary *en que* clauses with causal value are quite rare. Extrinsic complementary *en que* clauses with causal value are

[1] Cf. *de que*, p. 172. — Contrast modern Spanish *en tanto que. Tanto que* also = « cuando »; cf. under *lozano*, p. 156.

[2] Cf. *en como* in this value, p. 124.

much more numerous. The dividing line between extrinsic prepositional complements and prepositional supplements is, at times, quite faint, and among the examples of the former construction cited on pp.162ff, there are some that are almost supplementary (*i. e.*, adverbial) in value. There is only one example that seems well established : Dos caualleros cunnados andauan y muy omiziados, et quando confesaron en queriendo entrar en la fazienda, aquel que auia razon de fazer emienda al otro demando al otro perdon para ese dia solo, quanto la fazienda durase ... Mas... el otro cauallero..... no lo quiso fazer..... saluo a un pleito ... que si sel dexase abraçar, quel perdonarie para siempre; et esto fazia el por lo matar, ca era de tan grant fuerça ... asi que non a omne que con poder de su ualentia abraçase a que non matase. Et el otro non se quiso meter a aquella uentura, *en que* estaua a morir en seruiçio de Dios (*Cr. G.*, 728b,5-25). — Here the only interpretation possible for *en que* is « puesto que », which is a logical development of *en que* temporal [1].

The following example offers difficulty : la primera noblesa del rey es temor de Dios. Ca ¿ por qual rason temeran los menores a su mayor, el que non quiere temer aquel onde el a el poder, *en que* non quiere temer a Dios ? (*Cav. Cif.*, 205,31). *En que* may be interpreted as the English « in that ». It is also possible that *en que* is a scribal or typographical error for a second *el que*. At all events, the result is a very clumsy sentence.

In the following example, the *en que* although causal, is relative and is equivalent to *ende que* : tengo que seria mejor ... que lo heredasedes bien, ca asas avedes, *en que* loado sea Dios (*Cav. Cif.*, 261,32).

3. *The Clause is Final in Value.* No examples of supplementary *en que* final are found, but the combination *en tal que* occurs

[1] Cf. *de que* = « puesto que », p. 174.

in the following passage: E [illegible] [illegible] cosa *en tal que* los de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] (*Cr. G.*, [illegible])

The locution *para (en) para en que* should not be taken as a final conjunction. It is in reality a crossing of the relative clause of purpose (*en que*) and the adverb clause of purpose (*para que*). Cf. E otrossi auimo que una compañna de caualleros que hizo Cesar consagrara a los dios *para en que* posseyessen un rio que auie nombre Rubicon: los que andassen camino ... troxieron la nueua dellos ... que non querien comer ninguna cosa (*Cr. G.*, [illegible]). — Venturado et de buen seso es el que fizo caer a su enemigo en el foyo que fiziera *para en que* el cayesse (*Ibid.*, [illegible]). — Et otrosi tengo que la Razon para que nuestro señor lo ordenó, que fue *para en que* oviessen galardon spiritual para siempre los angeles (*Cav. Esc.*, 473,11)[1].

4. *The Clause is Provisory in Value.* No examples without the anticipatory *tal* have been found. Cf. ennaron dexo al consul ques le darien por sieruos *ental que* los dexa libres (*Cr. G.*, 49b,30); — dixo que farie quanto ellos tuuiessen por bien, *en tal que* echassen los almorauides de la villa (*Ibid.*, [illegible]).

D. Con *Introduces the Supplementary Clause.* Supplementary clauses introduced by *con* are not numerous in the texts prior to the *Quijote*. In all the examples *con* introduces a clause of proviso, as it does in modern Spanish[2]. Both *con que* and *con tanto que* clauses are found[3]. Cf. Dixo el mercadero: Amigos

[1] In view of the two preceding examples, Cejadiego's emendation *para que en el* is unnecessary. — For further examples of *para en que*, cf. Hanssen, *Synt. Bem.*, p. 23.

[2] Cf. p. 20.

[3] In modern Spanish the usual conjunctive phrase denoting proviso is *con tal que*. This does not occur into general use until the last of the [illegible] century. Cf. *con tal que* el [illegible] [illegible]

si queredes/Aquestos vinte dineros por el, si lo vendedes Dixieron: Contentos somos, *con que* l'omp(e)resionedes (*José*, 28a) [1]; — Mas el conde don Aluaro daquella razon non quiso oyr nada, nin reçebir ende nenguna cosa, nin acogerse a ello, sinon *con tanto que* ell inffante don Fernando ... fuesse dado a la su guarda (*Cr. G.*, 713a,6).

al amigo (*Guev.*, 204,13). — In the Old Spanish period clauses of proviso were usually introduced by *sol* (or *solo que*): *sol que* non sea mal non dexes de lo fazer (*Luc.*, 17,14). Cf. *Cantar*, II, § 198,2. *Tanto que* is also found: E los iuezes preguntaron a los doze judios si otorgauan aquello e ellos dixieron todos que lo otorgauan *tanto que* Sant Silvestre nombrasse a grandes uozes a Ihesu Nazareno el crucifigado, porque oyessen ellos abiertamientre que por el nombre daquel se ressucitaua el toro (*Cr. G.*, 190a,4). In the earliest texts *que*, without *solo* (or *tanto*), is found. Cf. *Cantar*, loc. cit. — For usage in the *Quijote*, cf. p. 248.

[1] The version published by Menéndez Pidal reads: Plazenox, dixi(y)eron ellos,/*Kon Ke* lo enp(e)rexi(y)onex (39c). — For examples of *con que* in modern Spanish and the *Quijote*, cf. pp. 20,248.

SECTION II

PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES AND RELATED CONSTRUCTIONS IN THE "DON QUIJOTE"

CHAPTER I.

PRELIMINARY REMARKS

In the use of the prepositional complementary clause and related constructions the *Quijote* shows a more decided resemblance to the modern Spanish than to the texts studied in Section I. In certain particulars, however, the status in the *Quijote* reveals an intermediate stage between the situation in the texts prior to Cervantes and that in Galdós. The general features of the usage in the *Quijote* as compared with that in each of the periods already studied will be indicated in the following paragraphs.

1. THE USE OF THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE. With regard to the prepositional complementary clause itself, the usage in the *Quijote* is very similar to that in modern Spanish. With but few exceptions of a minor character, examples are found in every category, in which they occur in modern Spanish [1]. In a number of important categories, however, they are relatively less frequent in the *Quijote* than in Galdós, because of the concurrent use in these categories

[1] For the sub-categories poorly represented or entirely lacking in the *Quijote*, cf. pp. 187, 191, 202, 215.

of the older constructions, chiefly the direct complementary clause [1].

One striking feature of the use of the prepositional complementary clause in the *Quijote* is that, in comparison with the situation in Galdós, so many of these clauses are found preceding their governing elements [2]. The abuse of this stylistic trick leads to anacolutha of the type mentioned on p. 238.

2. PREPOSITIONS THAT INTRODUCE COMPLEMENTARY CLAUSES. Arranged in the order of the frequency of occurrence, the following prepositions introduce complementary clauses : *de*, *a*, *en*, *con*, *por*, and *sobre*. This coincides with the status in modern Spanish [3].

3. DIRECT COMPLEMENTARY CLAUSES USED AFTER GOVERNING ELEMENTS THAT TAKE PREPOSITIONAL NOUN OR INFINITIVE COMPLEMENTS. In the *Quijote* the direct complementary clause is frequently used where in modern Spanish the prepositional complementary clause is employed [4]. This use of the direct complementary clause is largely confined to examples in Group I, where it occurs with approximately the same frequency as the prepositional complementary clause. Consequently, in this respect, the usage in the *Quijote* occupies an intermediate position

[1] Cf. §§ 3, 4, and 5, below. — The prepositional complementary clause with the anticipatory demonstrative pronoun, (*i. e.*, the *de lo que*, *daquello que*, *en esto que*, etc. type; cf. p. 109) does not occur in the *Quijote*.

[2] Cf. pp. 203, 211, etc.

[3] *De* and *con* occasionally introduce supplementary clauses in the *Quijote*. Cf. pp. 247, 248.

[4] Cf. Cejador, *Leng.*, I, p. 428 for examples covering clauses in Group I. Cuervo, throughout the *Diccionario de construcción y régimen*, cites examples of this use of the direct complementary clause. Cf., for instance, I, 172b, 308b, 559a; II, 462a.

between that of the earlier texts, wherein the direct complementary clause was the more frequent construction, and that of the modern Spanish, in which the direct complementary clause occurs but sporadically [1].

Occasionally in the *Quijote*, as in the texts in Section I, the *que* of the direct complementary clause is omitted [2]. Cf. serán tantos los caballos que tendremos después que salgamos vencedores, que aun *corre peligro* Rocinante *no le trueque* por otro (I, 18; II, 41) [3]; — yo le respondí turbado y apriesa *temoroso* no me faltase lugar para responderla (I, 27; II, 364); — dicen algunos que han leído la historia que *se holgaran se les hubiera olvidado* a los autores della algunos de los infinitos palos que en diferentes encuentros dieron al señor don Quijote (II, 3; IV, 88); *temíase* no hubiese tratado sus amores con alguna indecencia (II, 3; IV, 84) [4]; — será llevada a los eliseos campos donde estará *esperando se cumpla* el número del vápulo (II, 35; V, 239).

4. PREPOSITIONAL SUPPLEMENTARY CLAUSES USED INSTEAD OF PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES. The use of the prepositional supplementary clause where modern Spanish normally employs the prepositional complementary clause, while not so extensive in the *Quijote* as in the Old Spanish texts, is, nevertheless, more frequent than in modern Spanish [5]. The examples in the *Quijote* are confined to *para que* clauses, which, in the main, occur after

[1] Cf. pp. 21, 112.

[2] Cf. Cuervo, *Dicc.*, I, 309a, 559a, etc. for further examples from the classic period.

[3] For discussion of the « superfluous » *no* in this example, cf. Rodriguez Marin, *pag. cit.*, and Bello, *Gr.*, § 983 cf; also note 3, p. 143.

[4] Cf. Cejador, *Leng.*, I, p. 410, for examples of the omission of *que* after transitive verbs.

[5] Cf. p. 22.

verb phrases such as *dar lugar*, *ser parte*, etc [1]. But the majority of these governing elements are, as in modern Spanish, more frequently followed by the prepositional complementary clause [2]. The usage in the *Quijote* does not differ materially from that in the texts of the sixteenth century.

5. OTHER CONSTRUCTIONS USED INSTEAD OF THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE. Only one example of the proleptic construction occurs in the *Quijote* : de allí le sacaré *a pesar del mismo mundo que* lo contradiga (I, 44; III, 308) [3]. No examples of prepositional infinitive clauses corresponding to prepositional complementary *que* clauses or of prepositional complementary *ca* clauses are found [4].

6. PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY *COMO* CLAUSES. Prepositional complementary *como* clauses are not very frequent in the *Quijote*, and the situation with regard to these clauses is essentially similar to that in modern Spanish [5].

Note the occasional use of *de como* in chapter-headings. Cf. *De cómo* salieron con su intención el Cura y el Barbero (I, 27); — *De cómo* el gran Sancho Panza tomó la posesión de su ínsula y *del* modo que comenzó a gobernar (II, 45). Cf. also : II, 72 and II, 74. But in II, 44 we read : *Cómo* Sancho Panza fué llevado al gobierno y *de* la extraña aventura que en el castillo sucedió

[1] Cf. pp. 220, 224. — The *para que* clause also occurs after *servir*. Cf. p. 23.

[2] Cf. pp. 206 ff.

[3] Gould, *Subj.* p. 17, includes this example in his treatment of *a pesar de que* clauses.

[4] Cf. pp. 121 ff.

[5] Consequently they will not be differentiated in treatment from prepositional complementary *que* clauses, as was the case in Section I. Cf. p. 122. *De como* and *en como* clauses of the type mentioned on p. 122 do not occur in the *Quijote*.

a don Quijote [1]. — The title never begins with *de que* or *que* [2].

7. PREVIOUS DISCUSSIONS. Cejador cites a number of examples of prepositional complementary clauses, but his treatment is far from complete and shows lack of care in the classification of material [3]. Gould considers this construction solely from the standpoint of the subjunctive mood [4]. Cuervo cites numerous examples from the *Quijote* throughout his *Diccionario de construcción y régimen*. Occasional discussions of individual examples are found in the various commentators of the *Quijote*, the most useful being those of the latest editor, Sr. Rodríguez Marín [5]. Weigert treats only a very special phase of the construction, namely, the asyntactical use of the prepositional complementary clause where we should expect the direct complement [6].

---

[1] The use of the forms *De* and *Que trata de* plus nouns, etc. is the commonest method of beginning the chapter-heading. Similar to *De cómo* is the *Que trata de cómo*. Cf. *Que trata de cómo* don Quijote se despidió del Duque, etc. (II, 57). Cf. also the succeeding chapter, II, 58.

[2] I have no example of a *De que* clause beginning a title or rubric of any sort. *Que* occurs in Old Spanish. Cf. pp. 125 ff.

[3] *Leng.*, I, pp. 390, 410, 421, 428-432, 470, 474. In these pages there is considerable confusion between complementary clauses and adverb clauses. For example, on p. 470 the sentence *hice señas que leería el papel* is included under « oraciones adverbiales de modo », and the *de que* in the following sentence is called a modal conjunction : *cuando más descuidados estámabos de que allí habían de llover más ciants*. Cf. p. 203.

[4] *Subj.*, pp. 32-33.

[5] Such comment is almost entirely limited to calling attention to the fact that in modern Spanish the preposition would be used where in certain cases in the *Quijote* it is « omitted ». In a number of cases, the examples offering difficulty are passed over unnoticed.

[6] Cf. p. 238.

CHAPTER II

INTRINSIC COMPLEMENTS

In contrast to the situation in the Old Spanish texts and in accord with that in Galdós, intrinsic prepositional complementary clauses are far more frequent in the *Quijote* than extrinsic complementary clauses [1].

I. MORE LIGHT IS THROWN UPON THE NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION BY THE MEANING OF THE GOVERNING ELEMENT THAN BY THAT OF THE PREPOSITION. It is here, in clauses of Group I, that the usage in the *Quijote* shows the greatest advance over that found in the texts of the sixteenth century. While in the latter texts prepositional complementary clauses belonging to Group I occur but rarely, in the *Quijote* they form, as in modern Spanish, the large majority of the total number of examples of the construction [2]. The only essential difference between the usage in the *Quijote* and that in modern Spanish is the fact that in the former, the direct complementary clause is still in wide-spread use [3].

Although in some few categories we find a decided predominance of either the prepositional complementary clause or the direct complementary clause, the total number of examples after governing elements of Group I shows an approximately

---

[1] Cf. pp. 26, 155.

[2] Cf. pp. 28, 129.

[3] Consequently, the examples of the prepositional complementary clause of Group I, although frequent in the *Quijote* are proportionately less so than in Galdós.

equal division between the two constructions [1]. In many cases, both constructions are found after the same governing element.

A. *Determinative Complementary Clauses*. This type of prepositional complementary clause is found only sporadically in the texts prior to the *Quijote*, while in the latter, as in Galdós, it is the most numerous of all the categories.

In addition to frequent occurence of the direct complementary clause, the determinative complementary construction shows the following minor points of variation from the usage in Galdós :

(1) In Galdós the governing element, when an abstract noun, is more frequently accompanied by an article, while in the *Quijote* the article is absent in the majority of the examples [2].

(2) In the *Quijote* the abstract noun is in one case preceded by the demonstrative adjective : [lo hizo] sólo para *este efecto de que* me ausentase (I, 27; II, 356) [3].

(3) In the *Quijote* no examples occur in which the abstract noun is modified by an indefinite article [4]. In one case, however, we find the noun modified by an indefinite adjective : debe de tener hecho *algún concierto* con el demonio *de que* infunda esa habilidad en el mono, con que gane de comer (II, 25; V, 42).

(4) The prepositional complementary clause is occasionally found after the relative *lo que*. Cf. Agora acabarás de conocer, Sancho hijo, ser verdad *lo que* otras muchas veces te he dicho

---

[1] Cf. p. 256, for comparison of this phase of the usage in the *Quijote* with that in the periods already studied. — For the situation in the individual categories of Group I, cf. pp. 197, etc. (under main rubrics).

[2] For the modern Spanish usage, cf. p. 32. In Old Spanish the article seldom accompanies an abstract noun. Cf. p. 131. As is so often the case, the usage in the *Quijote* occupies an intermediate position.

[3] This phenomenon is very frequent in the older texts. Cf. p. 131.

[4] For use in modern Spanish, cf. p. 31.

de que todas las cosas deste castillo son hechas por vía de encantamento (I, 46; III, 354)[1].

(5) Examples of the type *para el caso de que*, *por la razón de que*, etc. are not found in the *Quijote*[2].

(6) In the *Quijote* occur several examples of an anacoluthon, in which we find after the *de que* or *que* of the determinative complement, the direct or prepositional infinitive instead of a finite verb. Cf. me aventuré a salir, ora fuese visto o no, *con determinación que* si me viesen, *de hacer* un desatino, tal, que todo el mundo viniera a entender la justa indignación de mi pecho (I, 27; II, 369); — Cardenio no quitaba los ojos de don Fernando, *con determinación de que*, si le viese hacer algún movimiento en su perjuicio, *procurar* defenderse (I, 36; III, 126). In the foregoing examples another subordinate clause intervenes between the *que* or *de que* of the complementary clause and its verb, which causes the writer to forget the construction he started out to use and to employ the infinitive. Note that when the determinative complement is introduced by *que* alone, the prepositional infinitive is used and when it is introduced by *de que*, the simple infinitive is used. Thus, in either case, the *de* necessary to introduce the infinitive is present, with the result that the *que* seems superfluous[3].

---

[1] For further examples and discussion, cf. p. 196.

[2] Cf. pp. 38, 191.

[3] For further examples from Cervantes of this type of anacoluthon, cf. Weigert, *Synt. Unt.*, pp. 205-207. In every example cited there, a second subordinate clause is interpolated between the *que* and the remainder of the complementary clause (cf. above). Furthermore, except in the two examples quoted above, the anacoluthon occurs after transitive verbs, such as *jurar*, *prometer*, *determinar*, which, in the period of the *Quijote*, may be followed by the prepositional as well as the direct infinitive; cf. p. 239. — In the *editio princeps* we find: *juro* .. *que*, si en esto, señor, me complacéis, *de serviros* (I, 24 — quoted by Weigert from Cejador, *Leng.*, I, § 276). In the Rodríguez Marín edition (II, 252), as in the Rivadeneyra text used by Weigert, the *que* is removed, eliminating

(7) : After *es hora*, *es tiempo*, the *de que* clause is not found : ya *era hora que* buscases tus yerbas (I, 41, III, 227); — ahora *es tiempo que* vuelvas los ojos (I,3; I, 145); cf. also *a tiempo que* (I, 34; III, 77). All other examples of the *que* clause after *hora* and *tiempo* are relative clauses.

1. *The Governing Element is an Abstract Noun.*

a. *The Abstract Noun is Modified by an Article.* In this category, where the determinative value of the complement is clearest [1], the prepositional complementary clause is much more frequent than the direct complementary clause. But in category b, where the abstract noun is not accompanied by an article, the direct complementary clause greatly outnumbers the prepositional complementary clause [2]. This would seem to indicate that there is some essential connection between the presence of the determinative article and the development of the prepositional complementary clause [3].

1). *The Abstract Noun Occurs Uncombined.* A stylistic feature worthy of note is that in the large majority of the examples in the *Quijote* an adjectival element, usually a relative clause introduced by *que*, intervenes between the abstract noun and its complement.

el deseo (1) : y no me llevará ahora a buscarle el deseo de que

the anacoluthon. But Rodríguez Marín in his earlier edition of the *Quijote* (*Clásicos castellanos*, vol. 6, p. 261) rendered this same passage, without comment : juro ... que, si ... *he* de serviros.

[1] Cf. p. 32.

[2] For examples of category b, cf. p. 191. It is only because category b is more numerous than category a that the statistics for determinative complementary clauses as a whole show a predominance in favor of the direct complementary clause.

[3] Cf. p. 51.

cobre su juicio sino el de la venganza (II, 15; IV, 308).
la opinión y orden (1) : mercedes a la estrecheza de mi dueño y a la opinión que tiene y orden que guarda de que los caballeros andantes no se han de mantener y sustentar sino con frutas secas y con las yerbas del campo (II, 13; IV, 276).
el temor (2) : pero no me daban a mí tanta pesadumbre ... como me la daba el temor que tenía de que habían de pasar del quitar de las joyas al quitar de la joya que mas valía (I, 41; III, 245). Cf. also *el temor* de Camila *de que* (I, 34; III, 67). — With the direct complementary clause (1): asi aseguraríamos el temor que de razón se debía tener *que* por allí anduviesen bajeles de corsarios de Tetuán (I, 41; III, 247).

The other examples in this category are : *la aprehensión* que tengo *de que* (II, 1; IV, 61) ; — *el consejo* que me das *de que* (I, 31; II, 474); — las *esperanzas de que* (II, 17; IV, 341); — *la determinación* de Don Fernando *de que* (I, 37; III, 138); — *el gusto* que tengo *de que* (I, 41; III, 257); — *la imaginación* que tengo *de que* (I, 28; II, 384); — *las nuevas* que le dió *de que* (I, 26; II, 325); — *el orden* que traíamos *de que* (II, 63; VI, 290); — *las promesas* que me ha dado *de que* (I, 34; III, 70); — *el refrán de que* (I, 7; I, 244); — *la vehemente sospecha* que tenemos *de que* (I, 23; II, 237); — *la sospecha de que* (I, 23; II, 238); — *la verdad de que* (II, 18; IV, 363). — With the prepositional complementary *cómo* clause: Capitulo XXXIV — Que cuenta de *la noticia* que se tuvo *de cómo* se había de desencantar la sin par Dulcinea del Toboso (II, 34; V, 207).

The examples of the direct complementary clause are : *el escrúpulo* que me queda *que* has de dar con toda la ínsula patas arriba (II, 43; V, 374); — *el temor* que se debe tener *que* (cf. above); — *la sospecha* que tengo *que* (I, 34; III, 85).

2). *The Abstract Noun Forms Part of a Verb Phrase.* No examples of the direct complementary clause occur.

caer en la cuenta (5) : cayó en la cuenta de que aquél debe de ser Don Quijote de la Mancha, cuya historia leía el Duque (II, 31; V, 149). Cf. also I, 19; II, 93; — I, 33; III, 45; — II, 26; V, 67; — II, 31; V, 138. — Cf. also *caer en el error de que* (II, 74; VI, 441).
tomar el expediente (1) : Don Antonio dijo que si el renegado no saliese bien del caso, se tomaría el expediente de que el gran Don Quijote pasase en Berbería (II, 64; VI, 296).

In one case the possessive adjective occurs instead of the demonstrative article [1].
dar su palabra (1) : ella le había dado su palabra de que en estando sosegados los huéspedes y durmiendo sus amos, le iría buscar (I, 16; I, 463).

3). *The Abstract Noun Forms Part of a Prepositional Phrase* [2]. Only two examples belonging to this category are found, one with the prepositional complementary clause and the other with the direct complementary clause. In the former case the governing element is modified by the demonstrative adjective instead of the article; cf. example on p. 187. The direct complementary clause occurs after *por el mesmo caso* : Por el mesmo caso *que* estuviese sin ellos [amores], no sería tenido por legítimo caballero sino por bastardo (I, 13; I, 394).

b. *The Abstract Noun is Not Modified by an Article* [3].

1). *The Abstract Noun Forms Part of a Verb Phrase*. This is the most numerous of all the categories of determinative complementary clauses.

[1] Cf. p. 31.
[2] Cf. p. 188, remark (5).
[3] Cf. p. 187, remark (1).

poner en contingencia (1) : no es razón ponerla en contingencia de que se quiebre (I, 33; III,2 7). Contrast : ¿ para qué quieres ... buscar ... tesoro, *poniéndote a peligro que* todo venga abajo ? (I, 33; III, 46).

dejar en estimacion (1) : dejando a su dueño en estimación de que todos le tengan por simple (I, 33; III, 37). This example probably shows a blending of (1) *en estimación de simple* and (2) *en (tal) estimación que todos le tengan por simple.*

con intención de que (1) : todo esto decía con intención de que se dejase el señor Basilio de ejercitar las habilidades que sabe (II, 22; IV, 442).

hacer merced (2) : le suplicó le hiciese merced de que se tuviese buena cuenta con su rucio (II, 33; V, 204). Cf. also II, 24; V, 11. Contrast : Don Quijote le replicó que, por su amor, le *hiciese merced que* de allí adelante se pusiese *don* (I, 3; I, 151) [1].

llevar nuevas (1) : Oh, ¡ quién llevara nuevas a nuestro viejo padre de que tenías vida ! (I, 42; III, 270). Cf. *dar nuevas de que* (I, 52; III, 471). Contrast : le *vinieron nuevas que* Lotario había muerto en una batalla (I, 35; III, 108). Contrast also : *tener nuevas que* (I, 39; III, 171 and 172) and *haber nuevas que* (I, 41; III, 222).

estar de parecer (1) : la mayor parte de la gente del mundo está de parecer de que no ha habido en él caballeros andantes (II, 18; IV, 363). Cf. *haber parecer de que* (I, 41; III, 245). Contrast : *era de parecer que* no se había de cansar nadie en glosar versos (II, 18; IV, 365). *Ser de parecer que* is found also in I, 6; I, 228; — II, 1; IV, 64; — II, 20; IV, 400; — II, 51; VI, 43; — II, 53; VI, 88 [2].

hacer relación (1) : no he hallado hecho ninguna relación de que

[1] *Fazer merced que* occurs very frequently in the texts prior to the Quijote, especially in Old Spanish. Cf. p. 228.

[2] Gould, *Subj.*, p. 30 takes the *que* clause after *ser de parecer* as a subject clause !

los caballeros andantes comiesen (I, 10; I, 330). Contrast : nos *fué fecha relación que* habíades compuesto la segunda parte de *Don Quijote de la Mancha* (II, Priv., IV, 18).

tener temor (1) : que no se tengan temor de que han de hacer alguna novedad para alterar de nuevo las cosas (I, 15; I, 446). Contrast: yo os desafío a mortal batalla sin *tener temor que* encantadores me vuelvan ni muden el rostro (II, 57; VI, 148). Cf. *con temor de que* (I, 20; II, 132) and *con temor que* (I, 21; II, 143). — *Por temor que* (I, 28; II, 389; — II, 16; IV, 315) and *sin temor que* (I, Prol., I, 21) are also found.

The remaining prepositional complementary clauses are : *venir en conocimiento de que* (I, 28; II, 405); — *poner demanda de que* (II, 52; VI, 74); — *dejar esperanza de que* (I, 51; III, 452); — *tener necesidad de que* (I, 7; I, 251; — I, 17; II, 20); — *con nombre de que* (I, 41; III, 245) [1]; — *tener promesas de que* (I, 39; III, 173); — *tener sospecha de que* (II, 54; VI, 111); — *dar testimonio de que* (I, 20; II, 97).

The remaining direct complementary clauses are : *dar aviso que* (II, 51; VI, 50); — *poner en condición que* (I, 34; III, 79) [2]; — *hacer(se) cuenta que* (I, 6; I, 223; — I, 20; II, 119; — I, 25; II, 294; — I, 25; II, 294; — I, 29; II, 430; — I, 31; II, 464; — I, 33; III, 27; — I, 34; III, 56; — II, 4; IV, 108; — II, 5; IV, 136; — II, 8; IV, 169; — II, 12; IV, 259; — II, 12; IV, 259; — II, 49; V, 491) [3] — *haber fama que* (II, 3; IV, 86); — *dar fe que* (I, *Tasa*; I, 1; — II, *Tasa*; IV, 11); — *haber noticia que* (I, *Prol.* ; I, 31); — *tener noticia que* (I, 52; III, 482; — II, 18; IV, 374; — II, 50; VI, 14; — II, 55; VI, 115); — *tener nuevas*

[1] In this example *con nombre de* means « bajo el nombre de, con pretexto de ».

[2] Here the determinative complementary clause has the value of a result clause, *i. e., poner en (tal) condición que;* cf. *dejar en estimación de que,* above.

[3] Note that no case of *hacer(se) cuenta de que* occurs in the *Quijote* and that in Galdós the only examples of the direct complementary clause in the entire category of determinative complements occur after this same governing element. Cf. p. 42.

que (II, 54; VI, 108; — II, 74; VI, 439); — *tener orden que* (I, 33; III, 48); — *con orden que* (I, 41); III, 216); — *con pensamiento que* (I, 29; II, 408); *hacer señas que* (I, 28; II, 377; — I, 40; III, 194); — *dar sospechas que* (I, 40; III, 211); *dar voces que* (I, 3; I, 146; — I, 4; I, 183; — I, 10; I, 315; — I, 18; II, 55; — I, 31; II, 476; — II, 17; IV, 333; — II, 22; IV, 457; — II, 60; VI, 226).

The direct complementary clause is, in a few cases, a *como*, a *si*, or a *qué* clause. Cf. Roque escribió una carta a un su amigo, *dándole aviso como* estaba consigo el famoso don Quijote de la Mancha (II, 60; VI, 231); — *pedía consejo* a su doncella *si* diría todo aquel suceso a su querido esposo (I, 34; III, 90); — *pidióles consejo qué* modo tendría para descubrirse (I, 42; III, 265) —; *hacer esperiencia si* (II, 1; IV, 42); — *haber opiniones si* (II, 1; IV, 62).

2). *The Abstract Noun Forms Part of a Prepositional Phrase.* After the prepositional (or adverbial) phrases in this category, the *que* clause occurs far more frequently than the *de que* clause. All examples have the value of supplementary clauses [1].

a causa de que (3) : a causa de que se lavaba los pies en el arroyo, no se le pudieron ver (I, 28; II, 377). Cf. also I, 26; II, 339 and II, 47; V, 455. — *A causa que* is very frequent in the *Quijote*. Cf. I, 25; II, 287; — I, 41; III, 233; — I, 50; III, 441; — II, 4; IV, 113; — II, 13; IV, 266; — II, 26; V, 61; etc. (19 cases in all).

en fee de que (1) : sé que es bueno ese juramento, en fee de que sé que es hombre de bien el señor Barbero (II, 8; IV, 46). *En fe de que* = « por que ». Cf. *en razón de que*.

en razón de que (1) : aunque ausente, le desafío y repto, en razón de que hizo mal en defraudar a esta pobre (II, 52; VI,

[1] Cf. p. 43.

62). Contrast : venimos ante vuesa merced, señor Gobernador, *en razón que* este buen hombre llegó a mi tiendo ayer y me preguntó, etc. (II, 45; V, 407).

The remaining examples (all with *que*) are : *en caso que* (II, 74; VI, 443) [1]; *puesto caso que* (I, 3; I, 140; — I, 14; I, 423; — I, 21; II, 168; — II, 24; V, 23); — *con condición que* (I, 25; II, 275; — II, 2; IV, 75; — II, 25; V, 45; — II, 29; V, 115; — II, 35; V, 240; — II, 45; V, 411) [2]; — *con aditamento que* (= « con tal que », II, 51; VI, 55); — *so pena que* (I, 31; II, 470).

2. *The Governing Element is a Demonstrative Pronoun.* In this category, where the determinative value of the complement is very clear, the prepositional complementary clause is the normal construction. There is only one example of the direct complementary clause.

a. *The Demonstrative Pronoun Has a Specific Antecedent.* *la de que* (2) : sólo exceto de las condiciones la de que se pase a mí la fama de vuestras hazañas (II,64; VI, 299); — me rescató del Rey, tomándome sobre su palabra, dándola de que con el primer bajel que viniese de Valencia, pagaría mi rescate (I, 40; III, 211).

b. *The Demonstrative Pronoun Has No Specific Antecedent.* Of the forms present in Galdós, *aquello de que* is lacking in the *Quijote*.

1). *The Demonstrative Pronoun Occurs Uncombined.*
lo de que (1) : En lo de que hubo Cid, no hay duda (I, 49; III, 423).
esto de que (1) : ¿Que todavía se afirma vuesa merced, señor

[1] Cf. p. 43, note 1.
[2] Cf. p. 100.

mío — dijo el Bachiller — ser verdad esto del gobierno de Sancho y de que hay Duquesa en el mundo que le envíe presentes y le escriba? (II, 50; VI, 35).
eso de que (1): no sé qué queréis decir en eso de que os holgáredes de no estar contento (II, 25; IV, 476).

2). *The Demonstrative Pronoun Forms Part of a Relative Clause.* In the following examples we have a situation analogous to the *lo de que* clauses in the preceding category, except for the fact that the *lo* is immediately followed by a relative clause. Consequently, the governing element of the *de que* clause is not simply *lo* but the entire *lo que* clause, although from the strictly formal viewpoint these examples may be analyzed as *lo* (*que te he dicho*, etc.) *de que* clauses [1].
lo que ... de que (2): Agora acabarás de conocer, Sancho hijo, ser verdad lo que otras muchas veces te he dicho de que todas las cosas deste castillo son hechas por vía de encantamento (I, 46; III, 354); — mas la aprehensión que en Sancho había hecho lo que su amo dijo de que los encantadores habían mudado la figura del Caballero de los Espejos en la del Bachiller Carrasco no le dejaba dar crédito a la verdad (II, 14; IV, 303). — In one example we find the direct complementary clause: Levantóse Sancho, admirado así de la hermosura de la buena señora como de su mucha crianza y cortesía y más de lo que le había dicho que tenía noticia de su señor el Caballero de la Triste Figura (II, 30; V, 120) [2].

[1] These *lo que ... de que* clauses are so clumsy that in modern Spanish they are usually avoided by good writers. No examples occur in Galdós. Cf., however, the following from Eusebio Blasco: Las celebridades se llaman Victor Hugo, Alphonse Daudet, Victorien Sardou, y nada más. De este modo se evita *lo que aquí va sucediendo de que* todo el mundo sea eminente, distinguido, aplaudísimo, etc. (*Cosas de Francia*).

[2] Such direct complementary clauses are not infrequent in the texts prior to the *Quijote*. Cf. Et razono assi el conde: Sennor, de *lo que dezides que* me

B. *Objective-Genitive Clauses*. Prepositional complementary clauses belonging to this category occur rather frequently in the *Quijote*, the examples being approximately as numerous as those of the direct complementary clause after the same type of governing element. No bona-fide examples of *a que* clauses are found [1]. In two instances the governing element forms part of an adverbial conjunctive phrase; *i. e.*, *a trueco de que*, *en cambio de que*.

1. *The Governing Element is a Noun*. The definite article is found only three times, once each with *ser causa*, *ser señal*, and *ser ocasión* [2]. In all three of these examples we have the prepositional complementary clause [3].

dar barruntos (1) : le dió saltos el corazón y barruntos de que aquél era su hermano (I, 42; III, 264). Cf. *tomar barruntos de que* (II, 16; IV, 320). Contrast : me va *dando barruntos que* desea tanto tener marido como vos deseáis veros con gobierno (II, 5; IV, 125).
ser (*la*) *causa* (2) : Plega a Alá, padre mío, que Lela Marién, que ha sido la causa de que yo sea cristiana, ella te consuele en tu tristeza (I, 41; III, 242). Cf. ellos *han sido causa de que* (II, 4;I V, 109) [4]. Contrast : este romance viejo de Lan-

alçe con la tierra, non lo fiz (*Cr. G.*, 420a, 14. — Here *de* = « en cuanto a ». Cf. *de que*, p. 242); — a *lo que dixo el otro que* pensasse e parasse bien mientes en ello ... digo que, etc. (*Cav. Cif.*, 190,22); — a *lo que me rogastes que* vos non fiziesse mas preguntas, sabet ... que lo dexare por vos non fazer enojo (*Cav. Esc.*, 521,24); — en *lo quel dizia quel* fazia mal el vino (*Luc.*, 122,3). — The presence of the transitives *decir* and *rogar* may have some influence on the use of the simple *que*.

[1] Cf. *ser causa a que* and the explanation given in note 1, p. 198.

[2] For use of article in modern Spanish, cf. p. 48.

[3] Cf. the situation in determinative complementary clauses, p. 189.

[4] In modern Spanish, when the subject of *ser* is a living being or personified thing *el* (or *la*) *causante* is used at times instead of (*la*) *causa*. Cf. p. 49.

zarote *ha sido causa que* sepáis mi nombre (I, 2; I, 124). *Ser causa que* also occurs in I, 41; III, 234 [1].

dar ocasión (1): para darte a ti ocasión de que pienses lo que piensas (I, 48; III, 405) [2]. Cf. *buscar ocasión de que* (II, 30; V, 117) and *quitar la ocasión de que* (II, 74; VI, 447). Contrast: *fué ocasión que* cuatro días tardase en parecer la caña (I, 40; III, 207) and *tomar ocasión que* (I, 1; I, 98).

con muestras (1): diéronsela con muestras de que en gran manera les pesaba de que los dejase (II, 57; VI, 140). Contrast: *dar muestras que* (I, 41; III, 226; — I, 52; III, 467).

ser señal(es) (3): Todas estas borrascas que nos suceden son señales de que presto ha de serenar el tiempo (I, 18; II, 61). Cf. also I, 20; II, 127; — II, 67; VI, 332. — Cf. *las señales de que* (1): halló en una fuente las señales de que Angélica la Bella había cometido vileza con Medoro (I, 25; II, 283). — Cf. *dar señal(es) de que* (I, 29; II, 428; — I, 2; I, 114; — II, 14; IV, 299; — II, 14; IV, 303; — II, 19; IV, 385); *en señal de que* — (I, 37; III, 144; — I, 40; III, 196; — I, 44; III, 309; — II, 68; VI, 356); — *hacer señal de que* (II, 63; VI, 281). — With the direct complementary clause: *ser señal(es) que* (I, 43; III, 292; — I, 34; III, 104; — I, 28; II, 380; — II, 30; V, 124; — II, 49; V, 488; — II, 49; V, 491); — *dar señales que* (II, 19; IV, 370; — II, 26; V, 61; — II, 35; V, 242); — *en señal que* (I, 30; II, 448; — II, 17; IV, 337); — *hacer señal que* (II, 36; V, 258; — II, 63; VI, 275; — II, 63; VI, 280).

[1] Expressions such as *ser causa* and *dar ocasión* which possess final implication, are very close in value to verb phrases that govern *a que* clauses of Group II (cf. p. 48). By influence of constructions such as *dar ocasión a que*, *ser parte a que*, etc., we obtain *ser causa a que*: toda lo cual *era* bastante *causa a* que los dos con recíproca amistad se correspondiesen (I, 33; III, 7). Furthermore, these phrases *dar ocasión*, *ser parte*, etc. are also construed with *para que* clauses, especially in the period of the *Quijote* (cf. p. 222). Consequently, we also have *ser causa para que*: esta nueva o sospecha *fué causa para que* hiciese lo que ahora oiréis (I, 28; II, 389).

[2] Cf. *dar ocasión a que*, p. 222.

a trueco de que (1) : a trueco de que a vos no os duela nada, tendré yo por gusto el enfado que me dan vuestras impertinencias (II, 28; V, 95)[1]. Cf. *en cambio de que* (I, 39; III, 174)[2].

The remaining examples of the direct complementary clause are : *dar indicios que* (I, 16; I, 458; — I, 11; I, 353; — I, 25; II, 290; — II, 51; VI, 47) and *ser firma que* (= « ser prueba de que »; I, 30; II, 475).

2. *The Governing Element is an Adjective.*

digno (2) : De la sabrosa plática que la Duquesa y sus doncellas pasaron con Sancho Panza, digna de que se lea y de que se note (II, 33; V, 187). — Both examples occur in chapter-headings. Cf. I, 27; II, 341. — Contrast : ¡ Ah, gente infame, *digna* por vuestro bajo y vil entendimiento *que* el cielo no os comunique el valor que se encierra en la caballería andante! (I, 45; III, 336). Cf. also *merecedora que* (II, 32; V, 170)[3].

enemigo (1) : soy enemigo de que se quite la honra a nadie (I, 17; II, 9)[4].

sabedor (1) : quiérote hacer sabedor de que todas estas cosas que hago no son de burlas sino muy de veras (I, 25; II, 293). Cf. *sabedor que* : (II, 48; V, 468) and *sabedor si* (II, 38; V, 277).

servido (3) : siendo Dios servido de que otra vez salgamos.... vos

---

[1] Contrast the modern Spanish *a trueque de que*, p. 49.

[2] Cf. the modern Spanish *en cambio de que*, p. 50.

[3] Gould, *Subj.*, p. 33, calls the construction *digno que* « a pure latinism ». Cuervo, *Dicc.*, II, 1231a, however, describes the construction as « un giro que por una parte se acomoda a la sintaxis de entonces, conforme a la cual se omitía la partícula antes del *que*, y por otra recuerda el uso del relativo latino común después de este adjetivo y otros análogos. *Digno que goces* corresponde a *digno de que goces* y a *dignus qui fruaris* », etc. He cites numerous examples of *digno que* in the sixteenth and seventeenth centuries. His reason for seeing in this construction the influence of the Latin relative clause, however, is not altogether clear. This construction and the analogous *capaz que* will be taken up in detail in a later work.

[4] Cf. *amigo de que*, p. 133, and *partidario de que*, p. 52.

me veréis (I, 52; III, 472). Cf. also I, 20; II, 128; — II, 60; VI, 227. Contrast : Dios *será servido que* la suerte se mude (I, 7; I, 243; — also I, 37; III, 145; — II, 47; V, 453; — II, 55; VI, 114). — In the following case the indicative is used, due to the categorical assertion « Dios *es* servido » concerning one whose will is law : pero Dios es servido de que, aunque me veo en la mitad del laberinto de mis confusiones, no pierdo la esperanza de salir (II, 60; VI, 227). In all other cases we have the subjunctive because they are merely expressions of hope, expectancy, or conjecture concerning God's will with regard to future activity, and are not categorical assertions that God has willed a certain thing.

Other prepositional complementary clauses are : *celoso de que* (I, 16; I, 471); — *invidioso de que* (II, 56; VI, 135); — *temeroso de que* (I, 23; II, 239; — I, 34; III, 53; — I, 52; III, 475; — II, 10; IV, 199; — II, 47; V, 458; — II, 63; VI, 288;— II, 71; VI, 398). — Contrast *temeroso que* (I, 34; III, 74; — I, 36; III, 129; — I, 37; III, 137; — II, 2; IV, 72; — II, 55; VI, 124).

In this category belongs the following example of *capaz que* : hicieron una como jaula ... capaz que pudiese en ella caber holgadamente don Quijote (I, 46; III, 356) [1].

After *confiado* the direct complementary clause is the uniform construction. Cf. Leonela ... atrevióse a entrar y poner dentro de casa a su amante, *confiada que*, aunque su señora le viese, no había de osar descubrille (I, 34; III, 67). Cf. also I, 33; III, 14; — II, 36; V, 259; — II, 38; V, 276 [2].

[1] Gould, *loc. cit.*, calls this construction « a pure latinism », probably because of the Latin *aptus qui*. Cuervo, *Dicc.*, II, 60b, contents himself with remarking that the construction « hoy sería inadmisible ». Cf. note 3, p. 199.

[2] In Galdós *confiar* is regularly intransitive and followed by the relative object with *en*. Cf. *confiar en que* and *confiado en que*, pp. 72-73. Nevertheless, the *que* clauses cited above are classed among those representing the objective genitive and not among those representing the relative object, for the following reasons : (1) The basal construction of *confiar* is transitive: *confiar* (« entrust ») *una cosa de* (or *a*) *una persona*. From (1) is developed (2) : *confiarse* (« trust »)

C. *Relative-Object Clauses*. In distinct contrast to the situation in the earlier texts, in the *Quijote* the prepositional complementary clause occurs more frequently in this category than the direct complementary clause [1]. But the prepositional complementary clause is by no means the uniform construction, as it is in modern Spanish [2].

1. *The Relative Object Represents the Original Value of the*

---

de una cosa, and from this reflexive construction we obtain (3) the intransitive *confiar*. After *confiar* intransitive (« trust, be confident ») the thing upon which the trust or confidence is based is introduced either by *en* or, following the underlying constructions (1) and (2), by *de*. Consequently, the object with regard to which the confidence is felt is introduced by *de* or *en*, since in many cases the same idea may be viewed from the standpoint of either the basis or the object of the confidence (cf. Cuervo, *Dicc.*, 357a-359a). But there may arise cases in which both the object and the basis are expressed. Then, on the model of (1), the thing expected becomes the direct object and the basis of the confidence is expressed by *de* or *en*. Cf. *confío de* su bondad y buen proceder *que* no me dejará (I, 46; III, 361); yo *confío en* la sabiduría deste señor *que* brevemente recobrarás tu salud (Moratín, *El médico a palos*, 2,5 — quoted by Cuervo, *loc. cit.*). This construction is almost wholly confined to clausal complements. On the model thereof we obtain cases such as : *Confiaban que* los revoltosos con sus buenos servicios recompensarían la pasada deslealtad (Mariana, *Historia de España*, 5,7 — cited by Cuervo, *loc. cit.*). This last construction is the normal one in the classic period for *confiar* when followed by a clause. Cf. Cuervo, *loc. cit.* (Although no example occurs in the *Quijote*, cf. *fío que*, p. 216). Consequently the *que* clauses after *confiado* cited above are taken as representing the object genitive after the past participle of this transitive *confiar*. — *Confiar que* is still possible in modern Spanish, although no examples are found in Galdós. (Cf. Cuervo, *loc. cit.* for examples). The usual construction, however, is the relative-object clause, the *en que* clause, in conformity with the usage with the non-clausal complement. (Even in the *Quijote* the non-clausal complement is always introduced by *de* or *en*. Cf. Cejador, *Leng.*, II, 291a for examples). The construction *confiar de que* may occasionally be heard in colloquial Spanish, but, in general, the tendency of the modern Spanish has been to restrict the choice of the preposition to *en*, if the complement is an inanimate object or a clause. On the other hand, *de* is the usual preposition after *fiarse* in such cases. Cf. *confiar en que* and *fiarse de que*, pp. 72,61.

[1] Cf. p. 134.

[2] Cf. p. 53.

Prepositional Relation. In the *Quijote* the examples in this category are proportionately less frequent than in Galdós. [1] The majority occur after verb phrases and after participles or adjectives of verb theme. In only case is the governing element a reflexive verb and even then it is a verb of relatively infrequent use, *i. e.*, *confirmarse* [2]. The use of the prepositional complementary clause shows a slight preponderance over that of the direct complementary clause. Several examples of the relative-object clause after a postverbal noun occur.

confirmarse (1) : Con esta relación y con lo que él había visto se acabó de confirmar de que aquél era su hermano (I, 42; III, 264)[3]. Contrast : mirando al peregrino conosció ser el mismo Ricote que topó el día que salió de su gobierno y *confirmóse que* aquélla era su hija (II, 63; VI, 292) [4].

---

[1] Cf. p. 57.

[2] This verb is not an essential reflexive. No examples occur after the essential reflexives, such as *acordarse*, *percatarse*, *jactarse*, etc. The introduction of the preposition before the *que* came quite late after these verbs, where the relative object may be considered the « logical object ». Cf. p. 55. — This situation seems to point to the fact that the *de que* clause first entered this category after participles and adjectives of verb theme. This seems all the more probable, in view of the fact that the analogical influence of transitive verbs would bear, on the whole, less directly and less strongly on the participle in this category than on the verb. Moreover, a number of these adjectives and participles are closely related in meaning to those in categories in which the *de que* clause is, at this time, fairly well established, even after participles and adjectives derived from transitive verbs (compare *seguro* and *sabedor*, *descuidado* and *temeroso*).

[3] Cuervo, *Dicc.*, II, 364b, erroneously omits the *de* in citing this example and classifies it with the *confirmarse que*. Cf. following foot-note.

[4] *Confirmarse de* = « asegurarse, hacerse seguro de » and in this meaning takes *de* and the relative object. Cf. p. 77. The above example of *confirmarse que* is not, in my opinion, an illustration of the fact that « En los sigles XVI y XVII algunas veces se omitía la prep. » (Cuervo, *Dicc.*, II, 364b). With *confirmar* Cervantes uses the following constructions : (1) *confirmar una cosa en una persona*. Cf. lo cual *confirmó en ellos más la sospecha de que* aquél que huía era el dueño de la mula (I, 23; II, 238). Without pronoun : con lo cual acabó de *confirmar don Quijote que* estaba en algún famoso castillo (I, 2; I, 127). Cf.

tener cuenta (1) : Estábase el Barbero aún de rodillas, teniendo gran cuenta de disimular la risa y de que no le cayese la barba (I, 29; II, 424) [1]. Contrast : *tener cuidado que* (I, 34; III, 74).
descuidado (2) : halló al mancebo que buscaba, durmiendo al lado de un mozo de mulas, bien descuidado de que nadie ni le buscase, ni menos de que le hallase (I, 44; III, 302) [2]. Cf. also I, 40; III, 197.
haber duda (1) : De que quieres que te la quite a ti, no hay duda (I, 33; III, 32). Contrast : *dudar que* (II, 4; IV, 110); — *dudar si* (II, 58; VI, 180); — *dudoso si* (I, 26; II, 331) [3].
enterado (1) : Consideraba cuán enterado había de quedar Anselmo de que tenía por mujer a una segunda Porcia (I, 34; III, 89). Contrast : *enterarse que* (I, 13; I, 388; — II, 60; VI, 223; — II, 62; VI, 245) [4].
estar alerta (1) : El cura encargó a la sobrina tuviese gran cuenta

---

also II, 49; V, 496. The above example of *confirmarse que* may be regarded as an extension of the construction in which the reflexive pronoun is the indirect object. (2) *confirmar a una persona en una cosa*. Cf. esta señal *nos confirmó en que* alguna cristiana debía de estar cautiva en aquella casa (I, 40; III, 196). When used reflexively, *confirmarse* moves closer to *asegurarse* in meaning and by analogy to that verb takes *de* to introduce the relative object. — For further examples of the various constructions with *confirmar*, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 362b-365b.

[1] *Tener cuenta*, even in the sense of « tener cuidado, cuidarse » is more frequently construed with *con*. Cf. example under *estar alerta*. Cf. also Cuervo, *Dicc.*, II, 671a-762b. For *tener cuenta con que*, cf. p. 217.

[2] *Descuidado* is quite close in meaning to « despreocupado » and hence to expressions of emotion. — *Seguro* with meaning of « descuidado » is found in the *Quijote*. Cf. Bien puede la vuestra grandeza ... *vivir segura que* le pueda hacer mal esta mal nacida criatura (I, 35; III, 99; — also I, 21; II, 150). Cf. *seguro* in Old Spanish, p. 135.

[3] Cf. p. 182. — Even in modern Spanish, the direct complement is more frequent after *dudar*, *duda*, etc. than the *de que* clause. Cf. p. 60. — *En* occasionally introduces the relative object after *dudar*; cf. Cuervo, *Dicc.*, II, pp. 1333 b, ff.

[4] *En* also introduces the relative object after *enterarse*. For examples, cf. Cejador, *Lengua*, II, 458a and b.

con regalar a su tío y que estuviese alerta de que otra vez no se les escapase (I, 52; III, 475) [1].

presumir (1) : temíamos encontrar por aquel paraje alguna galeota de las que ... vienen con mercancía de Tetuán, aunque ... presumíamos de que, si se encontraba galeota de mercancía, ... que no sólo no nos perderíamos, mas que tomaríamos bajel donde con más seguridad pudiésemos acabar nuestro viaje (I, 41 ; III, 235) [2].

saber (2) : ¿ Quién sabe si por ocultas espías y diligentes habrá sabido ya vuestro enemigo el gigante de que yo voy a destruille ? (I, 46; III, 345). — The difference in meaning between *saber* transitive and *saber* with the relative object (*i. e.*, « tener noticia de ») is well illustrated by the preceding example (cf. English « know » and « know about », « find out » and « find out about ») [3]. In the following one, however, this distinction is not so clear : Pague el traidor con la vida lo que intentó con tan lascivo deseo: sepa el mundo (si acaso llegare a saberlo) de que Camila no solo guardó la lealtad a su esposo sino que le dió venganza del que se atrevió a ofendelle (I, 34; III, 79). Here the correlative use of the transitive *saberlo* seems to indicate that the two constructions are confused [4].

---

[1] *Estar alerta* here signifies « tener gran vigilancia y cuidado » and by influence of *tener cuidado* is construed with *de*. Cuervo, *Dicc.*, I, 334a, designates this use of *alerta* as « raro », citing only the above example.

[2] *Presumir* transitive means « suponer » (for examples of *presumir que*, cf. Cejador, *Leng.*, II, 890b). *Presumir* with *de* and the relative object generally has the value of « jactarse, vanagloriarse » (for examples, cf. Cejador, *loc. cit.*). But in the above example *presumir de* is used in the sense of « tener confianza, tener presunción » (cf. Cejador, *loc. cit.*) and is an analogical formation on the verb phrase *tener* (*la*) *presunción*. Cf. p. 239.

[3] Cf. con harta pena por no *haber sabido* muchos días ha *de* mi señor, padre (II, 50; VI, 11). Cejador, *Leng.*, II, p. 982, interprets « tener noticia ».

[4] The confusion may have arisen because of the close similarity in meaning between *saber* and *saber de*. Or again, this may probably be another case of the *de que* used for *que* discussed on p. 239. — Cuervo, *Dicc.*, II, 789b, looks askance at the above example, saying « si el texto no está viciado, el caso ... es rarísimo. Hartz. (1863) quitó la prep. »

Clauses dependent upon verb phrases containing the noun *orden* require special consideration :

(1) The verb phrase *dar* (*el*) *orden*, when it signifies « dar traza, arreglar » is followed by *de* and the relative object [1]. Cf. venía [Montesinos] a *dar orden de que* la señora Dulcinea del Toboso se desencantase (II, 35; V, 239). — More frequently, however, the relative object is represented by a direct complementary *que* or *como* clause. Cf. *daré orden que* ni aun una mosca entre en tu estancia (II, 44; V, 385); — yo no sé, mi señor, como *dar orden que* nos vamos [« vayamos »] a España (I, 40; III, 207); — *dióse orden que* se bogase a cuarteles en tanto que comíamos algo, puesto que los que bogaban dijeron que no era aquél tiempo de tomar reposo alguno; que ellos no querían soltar los remos de las manos en manera alguna(I, 41; III, 235); — *dióse orden*, a suplicación de Zoraida, *como* echásemos en tierra a su padre y a los demás moros (I, 41; III, 240); — asi *se dió orden como* velase las armas en un corral (I, 3; I, 142) [2]. — Similar to

[1] Cf. the English « arrange for, make arrangements for ».

[2] In these two latter examples *como* has come to be equivalent to *que*; cf. the preceding examples. (For this use of *como*, particularly in Old Spanish, cf. p. 122; cf. Cejador, *Leng.*, I, 413 for further examples from the *Quijote*. Cf. also Hanssen, *Gr.*, § 656). But after the phrase *dar orden* the *como* is originally modal in value, *i. e.*, *dar orden como* = « arreglar las cosas de manera que ». *Orden* in this sense, however, is very close in meaning to *traza*, *manera*, *modo*, which are regularly followed by *de*. Cf. los hice rescatar por la misma *orden* (*i. e.*, « manera, modo ») que yo me rescaté (I, 40; III, 212). Furthermore, *dar orden* in the sense of « arreglar » is at times very close to *dar orden* with the meaning of « mandar » (cf. the example from I, 41; III, 235 cited above). Consequently, by influence of this latter construction, aided by the fact that *dar orden como* = « buscar manera, modo, medio *de* », *dar orden* in the sense of « arreglar » is construed with *de*, or with the direct complementary clause representing the relative object. But, by virtue of the basal meaning of the phrase, *como* is also used to introduce the direct complementary clause, although this *como* is hardly distinguishable in value from the *como* = « que » after declarative verbs. Nevertheless, the original modal value of *como* is at times perceptible, especially if the action is as yet unrealized ; cf. *daremos orden como* vaya presto (II, 33 ; V, 204 — contrast with I, 40 ; III, 207, cited above) ; — mira tú si

dar orden de que we find *dar traza de que* : Dió luego traza el Rey de que yo volviese a España en este bergantín (II, 63; VI, 290).

(2) The relative object after *dar orden* = « dar traza, arreglar is occasionally introduced by *en*. Cf. Hecho esto *dieron orden en que* los tres compañeros se rescatasen (I, 40; III, 212). Cf. *Dió* luego don Quijote *orden en* buscar dineros (I, 7; I, 253) [1].

(3) But the verb phrase *dar* (*la*) *orden* may also mean « dar orden, dar mandado » and hence « dar instrucciones ». Cf. viene (Dulcinea) con el gallardo francés Montesinos a *dar orden* a Don Quijote *de cómo* ha de ser desencantada (II, 34; V, 219). In the foregoing example *de* represents the relative object, although *de* usually introduces the determinative complement after *orden* in the sense of « mandado » [2].

The remaining prepositional complementary clauses are : *quedar de acuerdo de que* (II, 5; IV, 136) ; — *advertido de cómo* (II, 31; V, 137); — *avisado de que* (I, 34; III, 59); — *industriado de cómo* (II, 44; V, 379); — *informado de cómo* (II, 56; VI, 130); — *poner a uno en pico de como* (= « informarle de que » : II, 50; VI, 8); — *seguro de que* (I, 7; I, 256; — I, 15; I, 438; — I, 28; II, 392) [3].

---

puedes *hacer como* nos vamos (I, 40 ; III, 202) ; — allí se *daría orden como* buscar a Don Fernando (I, 29. II, 413); — cf. also I, 26; II, 339. — After *dar orden* the modal supplement may easily develop into a final supplement, *i. e.*, « arreglar las cosas de manera que, para que ». Cf. pareciéndoles que ya era tiempo de partirse *dieron orden para que* ... pudiesen el Cura y el Barbero llevársele como deseaban (I, 46; III, 355). Cf. following note.

[1] The *en* after *dar orden* enters by influence by the phrase *poner orden en* = « arreglar, ordenar », as applied to physical activity. But *arreglar* and *ordenar*, carried over to the realm of the non-material are applied to future events with the meaning of « dar tal arreglo, orden, que suceda algo ». Consequently we obtain the phrase *dar orden* with like meaning, after which the *en* is an echo of its basal meaning of *poner orden*. In the above example, *dieron* is equivalent to « se dió » (cf. Rodríguez Marín, *loc. cit.*).

[2] Cf. *el orden de que*, *tener orden que*, etc. p. 190, 194,

[3] Unlike the situation in Galdós, complementary clauses after *seguro* are not the most frequent in the *Quijote*. This honor goes to the *a causa* (*de*) *que* clauses. Cf. p. 194.

The remaining direct complementary clauses are: *acordarse que* (I, 1; I, 98; — I, 31; I, 480;—II, 48; III, 392; — I, 49; III, 418; — II, 13; IV, 265 — this last example has *cuando* instead of *que*); — *informado que* (I, 37; III, 137 — cf. *informarse quién* I, 40; III, 204);— *hacer información que* (II, 74; VI, 443); — *olvidarse que* (I, 30; II, 441); — *seguro que* (I, 20; II, 138; — I, 34; III, 75; — I, 35; III, 103; — II, 17; IV, 340; — II, 54; VI, 97); — *tener confianza que* (I, 33; III, 48) [1].

2. *The Relative Object Represents a Development from a Relation Originally More Concretely Prepostional in Value.* In the relative-object clauses of this type the prepositional complement is more frequent than the direct complement.

a. De *Introduces the Complementary Clause.*

1). *After Expressions of Emotion.* The direct complementary clause is in the majority only after *gustar, holgar, quejarse* and *temerse* [2]. After all other governing elements the prepositional complementary clause is the prevalent construction. In both direct and prepositional complementary clauses the subjunctive mood occurs much more frequently than the indicative [3],

[1] Contrast *tener confianza en que* in Galdós, p. 72. In the classic period the preposition *de* usually introduced the relative object after *confianza*. Cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 355b. Cf. *confiar de* and *confiar en*, p. 200, note 2.

[2] Of all the affective verbs *holgar* and *gustar* are those closest related in meaning to the transitives of willing and wishing. *Quejarse* may be viewed as a reflexive of the *acordarse, jactarse* type (cf. p. 55). These facts may account to some extent for the predominance of the direct complementary clause after these particular verbs. As for *temerse*, the uniform use of the direct complementary clause after this verb is undoubtedly due to the influence of the much more frequent transitive *temer*. Cf. p. 211, note 1.

[3] Consequently, the *de que* clauses after expressions of emotion in the *Quijote* are treated as relative-object clauses. For the significance of this question of mood, cf. p. 259.

The governing element is occasionally an abstract noun of verb theme, *e. g.*, *contento*, *satisfacción*, *despecho*.

admirarse (1) : Mirábalo el Canónigo, y admirábase de ver la estrañeza de su grande locura y de que en cuanto hablaba mostraba tener bonísimo entendimiento (I, 49; III, 414) [1].

contentarse (1) : Yo me contento — respondió Corchuelo — de haber caído de mi burra y de que me haya mostrado la experiencia la verdad (II, 19; IV, 393). — With the adjective *contento* (1) : estoy muy contento de que te quieras valer de mi ánimo (I, 23; II, 236). — Contrast : *Conténtate que* por mí no serás descubierto y prosigue en buena hora tu camino (II, 54; VI, 110) [2].

despecho (1) : a más de los treinta y cuatro de su edad renegó,

---

[1] Cf. Cuervo, *Dicc.*, I, p. 199b. With one exception, the examples quoted by Cuervo, whether direct or prepositional complementary clauses, show the subjunctive mood. The example : *De que* lo escriban *me admira* (Lope, *D. Juan de Castro*, II, 1,5 — quoted by Cuervo, *op. cit.*, p. 200a) seems to be an instance of *admirar* used impersonally. Cf. *me pesa de que*, p. 246. Nevertheless, Cuervo cites no other example of this impersonal use of *admirar*, which he confesses is « sumamente raro ». In view of the fact that the complementary clause precedes the governing element, is it not possible to consider this example as an ancoluthon of the type discussed on p. 238 ?

[2] In the first two examples quoted above, both *contentarse* and *contento* have the value of « alegrarse, gozoso » and in this meaning are properly followed by *de* with the relative object. But the basal value of both *contentarse* and *contento* is that of « satisfacerse, satisfecho », followed by *con* with the instrumental complement. The phrase *estar*, *quedar*, etc. *contento* soon came to mean « alegrarse », and, by analogy, *contentarse* possessed, in the classic period, this same meaning and the construction with *de*. Conversely, *de* is likewise used in the classic period instead of *con* after *contentarse* and *contento* in their primary meaning of « satisfecho, etc. » (for examples, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, pp. 461b, 463a). Finally, in the last example quoted above we find the direct complementary clause used instead of a *de que* clause and equivalent to a modern Spanish *con que* clause (cf. Cuervo, *op. cit.*, p. 462a). — This confusion o. construction is characteristic of the classic period (cf. *consuelome que*, p. 230). In modern Spanish the construction with *de* is correct only after *contento* and only when it means « gozoso, alegre ».

de despecho de que un turco, estando al remo, le dio un bofetón y por poderse vengar dejó su fe (I, 40; III, 180)[1].

gustar (2): Yo no podré afirmar si la dulce mi enemiga gusta, o no, de que el mundo sepa que yo la sirva (I, 13; I, 300). Cf. also I, 25; II, 317. Contrast: si vuesa merced gusta *que* yo le haga venir aquí, iré por él en volandas (II, 2; IV, 82). (*Gusta que* is also found in I, 24; II, 253; — I, 30; III, 134 (*gusta y quiere que*)[2]; — I, 44; III, 302; — II, 12; IV, 250; — II, 65; VI, 315 (*que* omitted in this example)[3].

recibir gusto (1): De que vuesa señoría haya hecho gobernador a Sancho mi consorte ha recebido mucho gusto todo este lugar (II, 52; VI, 67)[4].

holgar(se) (3): yo holgaré de que se procure su remedio (I, 37; III, 136); — yo me holgaría mucho de que así fuera (I, 43; III, 281). cf. also I, 41; III, 241. Contrast: *yo me holgara que* fuera de perlas orientales (II, 50; VI, 14). *Holgarse que* also occurs in I, 8; I, 271; — I, 46; III, 353; — II, 65; VI, 311[5].

pesar (3): Diéronsela, con muestras de que en gran manera les pesaba de que los dejase (II, 57; VI, 140); — el Duque abrazó a Sancho, y le dijo que le pesaba en el alma de que hubiese dejado tan presto el gobierno (II, 55; VI, 126). Cf. also II, 70; VI, 381. Contrast: *me pesa, Sancho, que* hayas dicho y digas que yo fué el que te saqué de tus casillas (II, 2; IV, 73)[6].

---

[1] A supplementary *porque* clause occurs after *despechado*. Cf. Quedó don Quijote muy despechado, porque no le habían dejado terminar la batalla (II, 46; V, 446). Cf. the *porque* clause after *enojado* in Quiddo, p. 65.

[2] Cf. p. 207, note 2.

[3] Cf. p. 163.

[4] Note the pre-position of the *de que* clause. Cf. 182.

[5] The subjunctive occurs uniformly after *holgar* and *gustar* (Cf. p. 182, note 2.

[6] In the above example the direct complementary clause functions as the logical subject of the verb. In modern Spanish, *me pesa que* is the normal construction, followed uniformly by the subjunctive (Cf. *pesar de que, dolerse de que* with the indicative in Old Spanish, p. 150).

Equivalent to *pesar* is *remorderle la conciencia* (1) : remordiéndole [a Sancho] la conciencia de que dejaba al jumento solo, se llegó a una reverenda dueña ... y le dijo (II, 31; V, 130). *pudrirse* (1) : ¿ A qué diablos se pudre (vuesa merced) de que yo me sirva de mi hacienda ? (II, 43; V, 371). — Rodríguez Marín correctly interprets « ¿ por qué diablos se enfada » ? etc [1]. *satisfecho* (2) : De que mi señora la Duquesa haya escrito a mi mujer Teresa Panza y enviádole el presente que vuesa merced dice, estoy muy satisfecho (II, 51; VI, 52) [2]. — se dió por contento y satisfecho de que podía jurar que su amo quedaba loco (I, 25; II, 322). — After the postverbal noun *satisfacción* (1) : vive con contento y satisfacción de que,ya que caíste en el lazo amoroso, es el que te aprieta de valor y de estima (I, 34; III, 65) [3].

The other prepositional complementary *que* clauses are : *tener lástima* (*a una persona*) *de que* (I, 43; III, 288 — subjunctive); — *maravillarse de que* (I, 15; I, 452; — I, 25; II, 308; — II, 16; IV, 317; — II, 25; V, 31 — the subjunctive occurs in every example but the last).

The other direct complementary *que* clauses are : *maravillarse que* (I, 34; III, 58; — II, 60; VI, 226 —both subjunctive); — *quejarse que* (I, 29; II, 432 — indicative) [4]; — *temerse que* (I, 40; III, 209; — II, 26; V, 63; — II, 3; IV, 84. — In the last

[1] Cf. also Cejador, *Leng.*, II, 903a.

[2] Cf. p. 212.

[3] In the first of the three examples cited above *satisfecho* is equivalent to « contento, alegre » and by analogy to *contento* is followed by *de* with the relative object. Cf. p. 208, note 2. — In the second example both *contento* and *satisfecho* signify « persuadido, convencido » and consequently are likewise construed with *de*. (Strictly speaking, this particular example belongs, by analogy, to category 1). — But in the third example the *de que* clause is equivalent to the modern Spanish *contento y satisfecho con que*. *Satisfacción* in this meaning is construed with *de* by the influence of *contento*, which, in the classic period was frequently followed by *de* where in modern Spanish we would use *con*. Cf. p. 230, note 1.

[4] Cf. p. 68.

example the *que* is omitted; furthermore, it is the only case in which the subjunctive is used) [1].

In *cómo* clauses the indicative is always found ; cf. *estoy maravillado de cómo* habéis podido llegar aquí (I, 23 ; II, 241);— *estoy maravillado cómo* no le han acusado al Santo Oficio (II, 25; V, 43); — *espantado cómo* (II, 2; IV, 81).

2). *After Expressions of Thanking, Caring, and Rewarding.* As in the preceding category, the prepositional complementary clause is more frequent than the direct complementary clause and the subjunctive occurs more often than the indicative.

dar albricias (1) : Dadme albricias, buenos señores, de que ya no soy don Quijote de la Mancha sino Alonso Quijano (II, 74; VI, 437). — In the following example the *que* is not an intrinsic complementary clause, but a extrinsic complementary clause introduced by the weak causal connective *que* (cf. English «for»): Dadme albricias, compadre, que vuestro jumento ha parecido (II, 25; V, 28) [2].

dársele algo a alguien (4) : porque ya a él no se le daba nada de que todo el mundo le supiese (I, 28; II, 388); — pero de que me tengan por sandio los estudiantes ... no se me da un ardite (II, 32; V, 155) [3]. Cf. also I, 25; II, 306; — I, 34; III, 67. — But contrast : ¿ qué *se me da* a mí *que* se los dé él, o *que* se los

[1] In modern Spanish *de que* would normally follow *temerse*. But it is possible that, *temerse* being a secondary formation on the transitive *temer*, the reflexive pronoun was originally the indirect object (dative of interest). Cf. *sospecharse*. The construction *temerse de* apparently arises by analogy to the other reflexive verbs of emotion, wherein the reflexive pronoun is the direct object. The *de* is used after *temerse* with a non-clausal complement in the *Quijote*. Cf. Pero *de* lo que agora *me temo* es *de pensar* si, etc. (I, 40; III, 270).

[2] Cf. this use of *que* after expressions of emotion and of thanking in Old Spanish, p. 160.

[3] Cf. p. 182. Cf. also complementary *por que* clauses after *dársele a uno un maravedí*, etc., p. 154.

dé otro? (II, 60; VI, 209);— *¿ qué se me da* a mí *que* mis vasallos sean negros? (I, 29; II, 426); — *eso se me da que* (I, 2; I, 125; — II, 8; IV, 171;) [1]. — The subjunctive occurs in all examples of both *que* and *de que* clauses.— The direct complementary clause should not be confused with the supplementary clause introduced by the weak causal connective *que* : Serás allá mi marido, si quisieres, y si no quisieres, no se me dará nada, que Lela Marién me dará con quien me case (I, 40; III, 202) [2]. *dar gracias* (4) : dió gracias a Dios de que su señor no hubiese caído en el caso (II, 17; IV, 335). Cf. also II, 41; V, 333; — II, 42; V, 345; — II, 59; VI, 190. — The subjunctive occurs in all examples with *de que*, but in the two extrinsic complementary clauses after *dar gracias* the mood is indicative. Cf. alégrese y *dé gracias* al cielo *que*, ya que le derribó en la tierra, no salió con alguna costilla quebrada (II, 65; VI, 309) [3]. Cf. also II, 28; V, 92. — Care must be taken to distinguish the extrinsic complementary clause from the relative clauses of the type : Gracias sean dadas a Dios, señores, que a tan buena parte nos ha conducido (I, 41; III, 252).

b. A *Introduces the Complementary Clause*. After the govern-

[1] Cf. the modern Spanish *lo mismo da que*, in which *que* clause is the « logical subject ». For further examples of both *que* and *de que* clauses after *dársele algo a alguien* in the sense of « hacérsele caso », cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 655a-756b.

[2] Note the difference between the above example, which is clearly supplementary, and the *que* clauses with the indicative after *dar albricias*, *dar gracias*. These latter clauses are called extrinsic complementary clauses because they represent the intermediate stage between the supplementary and the intrinsic complementary clause (cf. p. 160, note 1). We cannot regard such clauses as clear-cut complementary clauses until the subjunctive appears. The *dar gracias de que* (with subjunctive), *dar gracias que* (with indicative) and *que* causal clause cited above give us another illustration of the steps by which the relative object develops from the causal supplement.

[3] Cf. preceding foot-note. — Contrast the exclamatory *gracias* (*a Dios*, etc.) *que* discussed on p. 69, note 1.

ing elements in this category, *apostar*, *aguardar*, and *esperar* the prepositional complementary clause is not nearly so frequent as in Galdós. In fact, the direct complementary clause is the invariable construction after *apostar*, and after *aguardar* it occurs more often than the prepositional complementary clause [1].

It is only after *esperar* that the latter construction is found in the majority of the examples.

aguardar (3) : no aguardes a que yo ponga mano al espada (I, 18; I, 433). Cf. also I, 5; I, 193 and I, 40; III, 205. Contrast : sin *aguardar que* el pastor respondiese, alargó la mano y tomó algunos (I, 13; I, 404). The direct complementary clause also occurs in I, 41; III, 238; — II, 56; VI, 132; — II, 16; IV, 320 [2]. — Contrast the preceding complementary clauses with the following supplementary clause : les dije... que allí me aguardasen *hasta que* yo fuese (I, 41; III, 216); cf. p. 70, note 1.

esperar (10) : se sentó en el camino esperando a que Sancho, Rocinante, y el rucio llegasen (II, 58; VI, 183); — yo soy contento de esperar a que ría el alba (I, 20; II, 107); — tuvo por bien de esperar a que amaneciese (*pag. cit.*). Contrast : estuvo *esperando que* aquellos caballeros llegasen (I, 4; I, 175); —

[1] This is in sharp contrast to the situation in Galdós where the prepositional complementary clause is decidedly the more frequent construction (cf. p. 70). It will be remembered, however, that after verbs in this category the direct complementary clause is a bona-fide direct-object clause (cf. *loc. cit*). Cf. also : *lo que* osaré *apostar* es *que*, etc. (I, 10; I, 320); — *aguardó oír* el sí (I, 29; II, 410); — es menester *esperar la segunda parte* (I, 6; I, 237). Consequently, when we consider that in the *Quijote*, after verbs that are always followed by the prepositional non-clausal complement, the direct complementary clause is found as frequently as the prepositional complementary clause, we should naturally expect to find the former construction used to a much greater extent after verbs, such as the above, which may be construed both transitively and intransitively. For details with regard to each individual verb, cf. p. 214, note 2 and p. 215, note 1.

[2] Cf. note 2, next page.

esperad que venga el nuevo día (I, 43; III, 283); — *esperad que* aclare el día (I, 43; III, 293). From these examples it seems fairly clear that after *esperar* the relative object and the direct object have substantially the same value [1]. — The other prepositional complementary clauses occur in: I, 7; I, 257; — I, 12; I, 371; —I, 37; III, 138; — I, 41; III, 222; — II, 59; VI, 186; — II, 60; VI, 228; — II, 61; VI, 238. The other direct complementary clauses are found in: I, 2; I, 114; — I, 38; III, 156; — I, 51; III, 452; — II, 9; IV, 196; — II, 21; IV, 430.

Esperar, unlike *aguardar*, is more frequently followed by the *a que* than by the *que* clause [2]. Nevertheless, the two verbs seem to be indentical in meaning. Cf. the following pairs of examples: estaba *aguardando que* se le diese señal precisa de la arremetida (II, 56; VI, 132), and detuvo las riendas a Rocinante, *esperando que* algun enano se pusiese entre las almenas a dar señal ... de que llegaba caballero al castillo (I, 2; I, 114); — sin *aguardar que* Zoraida le respondiese (I, 41; III, 238), and *esperó a que* la Princesa le respondiese (I, 37; III, 138); — *aguardó a que* fuese más noche (I, 5; I, 193), and *esperad ... que* llegue la noche (I, 38; III, 156).

After *apostar* the direct complementary clause is the uniform construction. Cf. yo *apostaré que* este buen hombre que viene contigo es un tal Sancho Panza (II, 58; VI, 177). Cf. also: I, 20; II, 126; — I, 23; II, 239; — II, 3; IV, 94; — II, 6; IV,

[1] Cf. p. 72, note 1.

[2] *Esperar* is followed by *a que* as early as the fourteenth century and by the time we reach the *Quijote* this has become the more frequent construction (cf. p. 163). But with *aguardar*, which does not come into general use until after the Old Spanish period, no *a que* clauses are found in the texts prior to the *Quijote* (cf. p. 138). The original construction with *aguardar* is the direct complement, but by influence of *esperar a que*, we later obtain *aguardar a que*. Consequently, *aguardar que* is still the dominant construction in the *Quijote*. When we reach modern Spanish, however, the construction after both verbs has become equalized, the prepositional complementary *a que* clause being the prevalent form.

150; — II, 7; IV, 159; — II, 40; V, 301; — II, 61; VI, 238; — II, 66; VI, 325; — II, 20; IV, 412. — But in the following examples, since the thing wagered is expressed, the *que* clause cannot be regarded as the direct object: *Yo apostaré un brazo que* puede Camacho envolver en reales a Basilio (II, 20; IV, 400); — yo *apostaré una buena apuesta que* etc. (II, 62; VI, 267) [1].

c. En *Introduces the Complementary Clause*. The prepositional complementary clause is the more frequent construction. It is worthy of note that none of the verbs that govern *en que* clauses in this category correspond to the governing elements found in Galdós [2].

[1] *Apostar* is followed in modern Spanish by either the relative object or the direct object (cf. p. 70). But in the texts prior to the *Quijote* it is regularly construed with the direct complementary clause, which may represent either the direct object or the relative object, depending on whether the verb is asseverative in character or whether it denotes an actual wager (cf. p. 70, note 2). It is because of the coexistent transitive construction that the *a que* clause does not put in an appearance after *apostar* denoting an actual wager until well into the seventeenth century. (Cf. Cuervo, *Dicc.*, I, 551b. — The earliest example cited by Cuervo is from Moreto). But once the *a que* construction is well established, it spreads to those cases in which the thing wagered is not mentioned, until in Galdós, it is the more frequent construction, even after the asseverative *apostar*.

[2] The bulk of the examples in Galdós belonging to this category occur after *confiar*, *consentir*, *convenir*, *pensar*, and *reparar* (cf. pp. 72 ff.). — For the constructions after *confiar* in the *Quijote*, cf. p. 100, note 2. — *Consentir* is always followed by the *que* clause, which in every case represents the direct object. Cf. Ni gusto de murmurar ni *consiento que* delante de mí se murmure (II, 16; IV, 322). For the distinction between the relative and the direct object after *consentir*, cf. p. 73, note 1. — *Convenir*, in the sense of « concordarse », is, in comparison with its extensive use in modern Spanish, quite infrequent in the *Quijote*. Neither *convenir que* nor *convenir en que* occur. — Such *pensar que* clauses as are found in the *Quijote* represent either the direct or the internal object, but not the relative object. Cf. *piensan* (*i. e.*, « creen ») *que* hay tocinos y no hay estacas (I, 25; II, 279); — *pensar que* dejaré de abras los que quedan es *pensamiento* vano (I, 13; I, 404). Cf. p. 74, note 1. Although not found in the *Quijote*, *pensar en que* is not unknown to the earlier texts. Cf. p. 140. — *Reparar* retains, in the *Quijote*, its more concrete and basal value of « parar, detenerse »,

concluir (1) : vine a concluir en que cumpliría su gusto (I, 39; III, 169) [1].

fiado (1) : En esto, el [gusto] que tenía Leonela de verse cualificada en amores llegó a tanto que ... se iba tras él a suelta rienda, fiada en que su señora la encubría (I, 35; III, 102). Contrast : poniendo los ojos... Vuestra Excelencia en mi buen deseo, *fío que* no desdeñará la cortedad de tan humilde servicio (I, *Ded.*, I, 16) [2].

---

and has apparently not yet developed its transferred meaning of « notar, observar ». Consequently, the prepositional complement has not yet evolved into the relative object. Cf. *parar*, *reparar*, *detenerse en que*, p. 211.

[1] *Concluir*, in the sense of « determinar, decidir », which is its value in the above example, is normally transitive (for examples of *concluir que* in modern, classic, and pre-classic Spanish, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, pp. 324a,328a). Consequently Cuervo (*loc. cit*) is disposed to see in the above example and in the other rare uses of *en* after *concluir* in this value a « constr. hoy olvidado, en que se percibe la influencia de *resolverse en* ». There is, however, no need of positing such direct analogical influence. *Concluir* transitive from its basal meaning of « dar fin, dejar completo » quite naturally develops that of « determinar, decidir », the intermediate stage being well represented in the following example : En cincuenta días que se gastaron en estas demandas y respuestas no *se* pudo *concluir cosa aiguna* (Mariana, *Historia de España*, 20,6 — cited by Cuervo, *op. cit.*, 324b). But *concluir* is also used intransitively with the value of « llegar a su fin, terminarse » and may be followed by *en* to denote the point of cessation (for examples, cf. Cuervo, *op. cit.*, 327b; cf. also *parar en que*, *detenerse en que*, p. 229). When used metaphorically as « llegar a un juicio o decisión » the point of cessation develops into the relative object, as in the above example with *en que*. Cf. also : después de muchas demandas y respuestas, *concluyó* mi mayordomo *en dar* por Leonisa cinco mil y por mí tres mil escudos (Cervantes, *Nov.* 2 — cited by Cuervo, *op. cit.*, 324b). But in this meaning the verb becomes equivalent to « determinar, decidir » and cannot be distinguished from the transitive *concluir* with this value (cf. example above from Mariana). Consequently, the relative object construction merges into the transitive. — A similar development from the point of cessation to that of relative and even direct object is furnished by *reparar* (cf. p. 211, note 3) and *resolverse* (cf. p. 217, note 1). After both these verbs *en* represents the relative object as developed from the point of essation.

[2] Cf. *confío que*, p. 200, note 2. The construction of *fiar* and *confiar* show mutual influence, *fiarse de*, *fiarse en*, *fiar de*, *fiar en* all occuring in the *Quijote*. (cf. Cejador, *Leng.*, II, 512b). — Contrast *fiarse de que* in Galdós, p. 61.

resolverse (1) : En fin me resolví en que poco amor, poco juicio, mucha ambición y deseos de grandeza hicieron que se olvidase de las palabras con que me había engañado (I, 27; II, 372). — Cf. *concluir en que* above. In both examples *concluir* and *resolverse* are used with the same meaning (cf. the English « come to the conclusion that »), but with this difference : In *resolverse en que* the conclusion reached is a judgment, hence the indicative, while in *concluir en que* it is action of the will, a resolution, hence the conditional [1]. *Resolverse en*, however, is likewise applied to acts of the will. Cf. En fin *se resolvió en* lo que le estuvo peor, que fué *en el quedarse* (I, 34; III, 52) [2]. — In one example we have not *resolverse en que* (or *resolverse a que*) but *resolverse de que*, this being an analogical formation on the determinative complementary construction, *i. e.*, *tomar la resolución de que*. Cf. *Resolviéronse* el Duque y la Duquesa *de que* el desafío que don Quijote hizo a su vasallo ... pasase adelante (II, 54; VI, 89) [3].

d. Con *Introduces the Complementary Clause*. In one example *con* introduces the relative-object clause.

tener cuenta (1) : le fué necesario tener gran cuenta con que las lágrimas no acabasen de dar indubitables señas de su amor y arrepentimiento (I, 36; III, 128). Here *tener cuenta* has the value of « tener cuidado », but, due to the original meaning of

---

[1] *Concluir* is generally used, however, to denote mental rather than volitive activity and is usually transitive. Cf. p. 216, note 1, and reference to Cuervo. — *Resolverse* intellective is also followed by the simple *que* clause. Cf. tanteáronle la edad y *se resolvieron que* tendría de diez y seis a diez y siete años (*Las dos doncellas*, B. A. E., I, 199a).

[2] I have, as yet, no examples of *resolverse en que* with volitive meaning. In modern Spanish we find either *resolver* transitive or *resolverse a;* cf. *resuelto a que*, p. 83.

[3] Cf. also : *resolvióse* en fin, a cabo de una gran pieza, *de irse* a la aldea (I, 35; III, 105). The explanation given above for the *de que* clause applies to this use of the prepositional infinitive. Cf. Rodríguez Marín, note to II, 54; VI, 89.

cuenta (from *contar*), the relative-object is introduced by *con*, not *de* [1].

II. EQUAL LIGHT IS THROWN UPON THE NATURE OF THE COMPLEMENTARY RELATION BY THE MEANING BOTH OF THE GOVERNING ELEMENT AND OF THE PREPOSITION. In the examples in Group II the prepositional complementary clause is by far the most frequent construction. The direct complementary clause is occasionally found, however, especially after verbs and verb phrases that contain a final implication, *e. g.*, *forzar*, *dar lugar*. After these expressions the prepositional complementary *para que* clause is also found, such cases being relatively more frequent in the *Quijote* than in Galdós; otherwise, there is no substantial difference between the two periods with regard to the examples of Group II [2]. Furthermore, except in the matter of the more frequent occurrence of the prepositional complementary clause in the *Quijote*, there is no essential difference between the status in this text and that in those of the sixteenth century.

Arranged in the order of their frequency of occurrence, the following prepositions introduce the complementary clauses in this Group : *a*, *en*, *de*, *con*, *por* [3]. Unlike the situation in the texts of Section I, *sobre* does not occur [4].

a. De *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Separation »*. In two examples the governing element forms part of a set prepositional phrase, *al revés de*.

[1] For an example of *tener cuenta de que* in exactly the same meaning, cf. p. 203.

[2] Except that mentioned in remark (d), p. 108.

[3] Cf. the situation in Galdós, p. 21.

[4] For *sobre que* clauses of Group II in the texts prior to the *Quijote*, cf. p. 154.

excusarse (1): Mas como don Quijote tenía el sentido del olfato tan vivo como el de los oídos,y Sancho estaba tan junto y cosido con él, que casi por línea recta subían los vapores hacia arriba, no se pudo excusar de que algunos no llegasen a sus narices (I, 20; II, 124) [1].
quitar (1) : le quité de que no le palmease las espaldas el verdugo, por ser demasiadamente atrevido (II, 72; VI, 409).
guardar (1) : Dios ... te guarde de que ninguno te tenga lástima (II, 51; VI, 49). — Note that in this example, in contrast to the two preceding, there is no pleonastic *no* [2].
al revés de (2) : que no me den a mí a entender cuantos hoy viven en el mundo al revés de que ésta no sea bacía de barbero y ésta albarda de asno (I, 45; III, 327) [3]. — Note the presence of the « superfluous » *no*, which in this case, is probably due to the confusion resulting from a sudden shift of construction on the part of the writer; the thought, as he originally intended to express it, probably ran somewhat as follows : que no me den a entender *que no* sea bacía, etc. [4] — Contrast : sin blanca entré en este gobierno y sin ella salgo, bien *al revés de como* suelen salir los gobernadores de otras ínsulas (II, 53; VI, 86) [5].

2). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Means » or « Instrument »*.
prevenirse (1) : los malignos magos ..., anteviendo que yo

[1] Foerster, *Sp. Spr.*, § 507,5 considers the above example as a case of *de que* = *que*.
[2] Cf. p. 143, note 3.
[3] Cf. *a consecuencia de que, en cuanto a que*, p. 85.
[4] Such confusions of construction are especially frequent in Cervantes; cf. the anacolutha discussed on p. 238, and those treated by Weigert, *Syn. Unt.*, pp. 189-241.
[5] Cf. the modern Spanish : *al reves de como* suele decirse, el organo crea las necesidades (Insúa, *Las flechas del amor, éd. cit.*, p. 203); — ¿ El mundo ? ¡ Qué *distinto de cómo* se le figuraba ! (ibid., p. 62).

había de quedar vencedor en la contienda, se previnieron de que el caballero vencido mostrase el rostro de mi amigo el Bachiller (II, 16; IV, 313). — Here *prevenirse de* has the force of « tomar la precaución de ».

b. A *Introduces the Complementary Clause*. This category contains more examples of the prepositional complementary clause than any other in the *Quijote*, except that of determinative complements. *A que* clauses after verbs denoting opposition, such as *oponerse* and *negarse*, are lacking in the *Quijote*.

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Direction Towards »* (*i. e.*, without involving motion).
atreverse (1) : en ninguna manera me atreví a que luego se desembolsase el dinero (I, 40; III, 211).

2) *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « End of Motion »*.
atribuir (2) : no sabían a qué atribuirlo sino a que los oficios y cargos graves o adoban o entorpecen los entendimientos (II, 49; V, 480). Cf. also I, 12; I, 361.
reducir (3) : Aquí será predicar en desierto querer reducir a esta canalla a que por ruegos haga virtud alguna (II, 29; V, 115). Cf. also II, 7; IV, 155 (here *reducida* becomes *relucida* in the mouth of Sancho) and II, 15; IV, 306.

3). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Destination, Aim, Purpose »*. This is by far the largest category of *a que* clauses. In a number of cases the governing element is a verb of physical motion used in a metaphorical sense, *e. g.*, *mover*, *traer*, *atraer*, *encaminar* [1]. In this category also occur

[1] Cf. pp. 144,95.

examples of the direct complementary clause and of the prepositional supplementary *para que* clause, chiefly after verb phrases such as *dar lugar*, *ser parte*, etc [1].

apretar (2) : no hay mozo que tanto apriete los aros de una cuba como ella aprieta a que se haga lo que quiere (II, 7; IV, 164). Cf. also II, 27; V, 75. Cf. also *estrechar a que* (1) : I, 48; III, 397.

atender (1) : y por ahora, Sanchica, atiende a que se regale este señor (II, 50; VI, 15).

convidar (4) : este barco que aquí está ... me está llamando y convidando a que entre en él (II, 29; V, 104). Cf. also I, 27; II, 347; — I, 41; III, 241; — II, 5; IV, 135.

disponer (1) : éste le había parecido buen principio para entrar ganando la voluntad y desponiéndola a que otra vez le escuchase con gusto (I, 33; III, 43).

encaminar (1) : más fácil te será ... reducir tu voluntad a querer a quien te adora, que no encaminar la que te aborrece a que bien te quiera (I, 36; III, 120).

forzar (5) : le forzó a que junto dél se sentase (I, 9; I, 338). Cf. also I, 14; I, 414 (in verse); — I, 26; II, 331; — I, 27; II, 352; — II, 26; V, 72. Contrast : en lo de *forzarles que* estudien esta o aquella ciencia, no lo tengo por acertado (II, 16; IV, 325) [2]. *Forzar que* also occurs in I, 22; II, 210 and I, 41; III, 237.

dar lugar (10) : No me dieron a mí lugar a que mirase en tanto (I, 15; I, 450). Cf. also I, 34; III, 68; — I, 34; III, 76; — I, 35; III, 105; — I, 47; III, 386; — II, 10; IV, 209; — II, 20; IV, 397; — II, 55, VI, 113; — II, 62; VI, 264; — I, 34; III, 91.

[1] The *para que* clauses after governing elements in this category much more frequent in the *Quijote* than they are in modern Spanish. The direct complementary clause does not occur in this category in modern Spanish.

[2] For a discussion of the type of anacoluthon represented by this sentence, cf. p. 243.

— The direct complementary clause also occurs twice after *dar lugar*. Cf. por *dar lugar que* las burlas alegrasen sin enfado (II, 62; VI, 254) and I, 41; III, 243. — The prepositional complementary *para que* clause is more frequent than the preceding construction. Cf. *dió lugar* a don Quijote *para que* sin color y pesadumbre contase lo que había visto (II, 23; IV, 461). Cf. also I, 27; II, 365; — I, 28; II, 376; — I, 33; III, 17.

mover (6) : le moví a que viniese a unas justas que se hacían en Zaragoza (II, 72; VI, 409). Without the personal (direct) complement : soy del mesmo lugar de don Quijote de la Mancha, cuya locura y sandez mueve a que le tengamos lástima (II, 65; VI, 306). With the clause in pre-position : a que me améis os mueve mi hermosura (I, 14; I, 422) [1]. — Other examples of *mover a que* : I, 22; II, 181; — I, 44; III, 307; — I, 51; III, 444. — Similar to *mover* in meaning and construction is :

obligar (5) : I, 12; I, 370; — I, 42; III, 273; — II, 19; IV, 387; — without the personal (direct) complement : I, 4; I, 189; — I, 37; III, 152.

dar ocasión (4) : dió ocasión al hidalgo a que picase la yegua (II, 17; IV, 341). Also I, 28; II, 399; — I, 33; III, 50; — I, 34; III, 90. — *Dar ocasión que* occurs : I, 48; III, 403; — I, 49; III, 415. — *Dar ocasión para que* : I, 33; III, 15; — II, 31; V, 149. — *Ofrecer ocasión donde* (relative adverb) : I, 50; III, 433 [2].

dar priesa (2) : no hay para qué darme priesa a que ensille a Rocinante (I, 46; III, 351). Also II, Ded., IV, 22. Contrast : *le di priesa que* leyese el principio (I, 9; I, 304). *Dar priesa* is equivalent to « apretar » [3].

dar principio (1) : dando fin a mi vida y principio a que conozcas la voluntad que te he tenido y tengo (I, 27; II, 364).

persuadir (10) : le podría persuadir a que dejase tan desvariado

[1] Cf. p. 182.
[2] Cf. *dar ocasión de que*, p. 198, note 1.
[3] Cf. Cejador, *Leng.*, II, 892a.

propósito (II, 7; IV, 151); — no me puedo persuadir ... a que no sean burlas las cosas que me has dicho (I, 33; III, 18) [1]. Cf. also: II, 1; IV, 60; — II, 3; IV, 83; — II, 6; IV, 148; — II, 7; IV, 166; — II, 35; V, 233; — II, 60; VI, 218; — II, 64; VI, 300; — II, 71; VI, 389. — But after *persuadir*, in contrast to the situation with the other verbs in this category, the direct complementary clause occurs twice as frequently as the *a que* clause. Cf. *persuadía* a su señor *que* no tornase a buscar las aventuras (II, 7; IV, 161); — no me puedo *persuadir que* haya hoy en la tierra quien favorezca vidas, ampare doncellas, etc. (II, 16; IV, 319). Cf. also: I, 36; III, 115; — I, 40; III, 212; — I, 44; III, 304; — I, 45; III, 327; — II, 7; IV, 161; — II, 8; IV, 169; — II, 17; IV, 340; — II, 20; IV, 432; — II, 24; V, 7; — II, 25; V, 41; — II, 58; VI, 180; — II, 66; VI, 329; — II, 67; VI, 333. In two examples the *que* is omitted: les *persuadía* dejasen aquel modo de vivir (II, 60; VI, 224; — also I, 33; III, 10). In one example we find both *como* (= *que*) and *que*: estaba persuadiendo el Cura a los cuadrilleros *como* don Quijote era falto de juicio... y *que* no tenían para qué llevar aquel negocio adelante (I, 46; III, 31). In the following example the personal complement is not expressed: [esto] será querer *persuadir que* el sol no alumbra (I, 49; III, 417 — contrast *mover a que*, *obligar a que*, above). Cf. also: para *persuadir una verdad a los discretos*

[1] *Persuadir* in the *Quijote* possesses either the value of « inducir » or that of « convencer ». In fact, *convencer* is not found in the *Quijote* at all. From *persuadir* = « inducir » (applied to activity) it is but a short step to *persuadir* = « convencer» (applied to judgement), the stepping-stone being furnished by the past participle *persuadido*. But in modern Spanish, *persuadido*, *persuadir(se)* = « convencido, convencer(se) » is always followed by *de*, whereas in the *Quijote* the construction with *de* does not occur. Of the ten examples of *persuadir(se) a que*, it is surprising to find that all but three (II, 7; IV, 151; — II, 7; IV, 166; — II, 35; V, 233) occur after the reflexive *persuadirse* = « convencerse », since we should normally expect the *a que* construction to be more frequent after *persuadir* = « inducir. But this phenomenon is accounted for by the fact that *persuadir* undergoes the influence of verbs of the *pedir* class. Cf. following foot-note.

(I, 14; I, 422). Consequently, with this particular verb we seem to possess the construction *persuadir una cosa a una persona* as well as the more usual *persuadir a una persona a* (or *de*) *una cosa*. In light of all these facts, it seems reasonable to regard the construction *persuadir(se) que*, not only as the direct complementary clause corresponding to the non-clausal prepositional complement, but also as showing evidences of being felt as a genuine direct object in clausal form [1].

traer (1) : el mal término de aquél que a vos os ha puesto en el que estáis me ha traído a que me veáis ... roto, desnudo, ... falto de juicio (I, 29; II, 409). Cf. also *atraer a que* (I, 29; II, 412).

After some governing elements in this category no example of the prepositional complementary clause is found. Cf. [la artillería] *dió causa que* un infame y cobarde brazo quite la vida a un valeroso caballero (I, 38; III, 162). — After *dar licencia* both the *que* and the *para que* clauses are found. Cf. quiere vuesa merced darme licencia que departa un poco con él (I, 21; II, 156). Cf. also II, 52; VI, 60. For the *para que* clause cf. II, 32; V, 169. — After *dar materia*, *ser parte*, and *servir* only the *para que* clause is found. Cf. tan sin culpa suya habrá dado

[1] In further support of such an interpretation of *persuadir que*, it may be said that *persuadir* in the *Quijote* shows more direct influence of the transitives of the *pedir*, *rogar* class than any other verb in the entire category under discussion. Cf. *nos rogaron y persuadieron que* viniésemos con ellos hasta el Andalucía (I, 36; III, 115). Furthermore, in the *Quijote* the construction is always of the type *persuadirle que lo haga* rather than *persuadirle a hacerlo* as in modern, Spanish (cf. p. 104). Note also the omission of the *que*, which is especially frequent after verbs of the *pedir* class. Finally, the influence of the transitive *convencer* = « probar, demostrar » (cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 510a) must be taken into account. Cf. the above example from I, 49; III, 417. — In modern literary Spanish, however, we say either (a) *persuadir a una persona a hacer algo* or (b) *persuadirle de la verdad de algo*, although in conversational Spanish one may still hear the constructions : *le persuadí que era verdad* and *le persuadí que lo hiciese*. Cf. p. 257.

materia para que de ella se hable y se murmure (I, 28; II, 406); — no fueron parte para que él dejase de seguir su intento (I, 28; II, 393; — cf. also I, 36; III, 119; — I, 44; III, 310; — II, 40; V, 305; — II, 48; V, 560; — I, *Prol.*; I, 19); — el cual testimonio sirve y ha servido para que se conozca y vea con toda verdad como la fuerza es vencida del arte (II, 19; IV, 393)[1].

4). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Proximity ».*

atenerse (1) : ¿ a qué se atiene el autor ? — A que —respondió Sansón — en hallando que halle la historia ... la dará luego a la estampa (II, 4; IV, 110).

tocar (1) : En lo que toca a cómo has de gobernar tu persona y casa, Sancho, lo primero que te encargo es que seas limpio (II, 43; V, 358)[2].

c. En *Introduces the Complementary Clause.*

1). *Representing the Intrinsic Complementary Relation of « Location ».*

afirmarse (1) : Porque sé que eres sabida/ En que me quieres me afirmo/ Que nunca fué desdichado Amor que fué conocido (I, 9; I, 352). Cf. also *confirmar* (1) : esta señal nos confirmó en que alguna cristiana debía de estar cautiva en aquella casa (I, 40; III, 196)[3].

---

[1] *Dar licencia para que* and *ser parte para que* occasionally are still found in modern Spanish. *Servir para que* is the normal construction in modern Spanish.

[2] Cf. *tocante a si* in Galdós, p. 86.

[3] In the above examples both *afirmar* and *confirmar* are used in their original concrete value of « mantenerse firme » and « hacer firme » as applied to belief, etc. (cf. Cuervo, *Dicc.*, I, 240b, and II, 364a). When this concrete value becomes lost in that of « asegurar », *afirmar* becomes transitive. Cf. no se puede negar, sino *afirmar* que es muy hermosa mi señora Dulcinea (II, 30; V, 124). *Afirmarse que* may be regarded as a further development of this transitive

CHAPTER III

EXTRINSIC COMPLEMENTS

With regard to extrinsic complements, the status in the Quijote is, in general, quite similar to that in Galdós [1]. *De*, *a*, *en*, and *sobre* occur introducing extrinsic complementary clauses. There is one doubtful case of a extrinsic complementary *con que* clause.

a. De *Introduces the Complementary Clause*. There are only two examples of an extrinsic complementary *de que* clause.

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Concerning »*.
decir nada (1) : De que vuesa merced, señor caballero, haya vencido a los más caballeros andantes de España, y aún de todo el mundo, no digo nada (II, 14; IV, 285) [2].

2). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Cause »*.
tenerse por dichoso (1) : ella se tendría por dichoso de que todo el mundo sepa que es querida y servida de un tal caballero como vuestra merced parece (I, 13; I, 396). — In this case we should normally expect *tenerse por dichoso en que*. *De* is here used by analogy to *contento de*, *recebir gusto*, *merced de*, etc. [3].

b. A *Introduces the Complementary Clause*. The governing element is, in every case, a verb of physical motion.

---

[1] Cf. p. 93.
[2] Cf. p. 95.
[3] Cf. pp. 208, 209. Cuervo, *Dicc.*, II, 1213a, cites numerous examples of *dichoso en*, but none with *de*. Cf. also *hallarse dichoso en que*, p. 164.

1). *Specifying the Extrinsic Complementary Relation of « Aim » or « Purpose ».*

enviar (1): me enviaron a mí a que suplicase a vuesa merced de su parte diese su parecer en tan intricado y dudoso asunto (II, 51; VI, 42).

llevar (1): Finalmente, él [loco] habló de manera que hizo sospechoso al retor, codiciosos y desalmados a sus parientes, y a él tan discreto, que el capellán se determinó a llevársele consigo a que el Arzobispo le viese y tocase con la mano la verdad de aquel negocio (II, 1; IV, 51) [1].

c. En *Introduces the Complementary Clause.* As is the case in texts prior to the *Quijote* and in Galdós, *en que* clauses constitute the bulk of the extrinsic complementary clauses. In the *Quijote*, however, they are not nearly so numerous in comparison with intrinsic complements as they are in the earlier texts. In point of fact, the status in the *Quijote* is quite comparable to that in Galdós.

1). *Representing the Extrinsic Complementary Relation of « Specification »* (which often develops into that of « cause » or « instrument »). Some of the following examples are closer in value to pure supplementary clauses than others, but in no case is the complementary relation strong enough to be considered intrinsic. Contrast *conocer*, *ver en que* with *perder en que*. On the whole, the examples in this category are but slightly removed from pure adverb clauses.

conocer (1): ¿cómo o en qué conoció a la señora nuestra ama?...

[1] The above example seems to be much closer in value to a supplementary *para que* clause than the previous *enviar(le) a que*. This is due to the fact that the governing element appears in the form *llevársele consigo* rather than simply *llevarle* or *traerle*. — *Cejador*, (*Leng.*, I, p. 424) and Gould (*Subj.*, p. 23) both consider *enviar(le) a que* and *llevársele consigo a que* as pure adverb clauses.

CHAPTER IV

ANALOGICAL FORMATIONS

The analogical formations treated in this chapter embrace those cases which are not genuine prepositional complementary clauses, but which have undergone the influence of the prepositional complementary construction. The examples in question are confined to *de que* clauses and may be divided into two classes (A) Analogical Formations in Adverb Clauses and (B) Analogical Formations in Direct Complementary Clauses. In category A are treated those cases similar to *antes de que*, etc. clauses in modern Spanish, while in category B are discussed various anacolutha in which *de que* clauses occur where *que* would seem to be obligatory.

A. *Analogical Formations in Adverb Clauses. Además de que, antes de que, con tal de que, después de que* do not occur in the *Quijote* [1]. Similar to these compound conjunctions, however, is *fuera de que*, which, although not present in Galdós, is found once in the *Quijote*.

fuera de que (1) : era uno de los ricos harrieros de Arévalo, según lo que dice el autor desta historia, que deste harriero hace particular mención, porque le conocía muy bien y aun quieren decir que era algo pariente suyo. Fuera de que Cide Hamete Benengeli fué historiador muy curiosio y muy puntual

[1] *Antes que* occurs frequently in the *Quijote*. For examples, cf. Cejador, *Leng.*, II, 248. — *Después que*, in the sense of « desde que » occurs in II, 37; V, 268. — *Con tal que* is found in II, 14; IV, 287. *Con que*, however, is much more frequent. Cf. p. 248. — For the one example of *además que*, cf. p. 237, note 3.

en todas las cosas, y échase bien de ver, pues las que quedan referidas, con ser tan mínimas y tan rateras, no las quiso pasar en silencio (I, 16; I, 464). — But in two examples we find *fuera que* : fué una de las mejores espadas que tuvo caballero en el mundo, porque, fuera que tenía la virtud dicha, cortaba como una navaja (I, 18; II, 35) [1]; — yo sé que de secreto estaba ese caballero muy bien enamorado; fuera que aquello de querer bien a todas cuantas bien le parecían era condición natural (I, 13; I, 396). In the first of the two *fuera que* examples, the *fuera que* clause precedes the main clause and is more closely connected therewith than in the second example, in which it follows. In the first of these two examples, then, the *fuera que* clause is clearly a subordinate clause in value, while in the second example it represents an additional element, almost an afterthought and is coordinate in force, if not in form [2]. From this latter usage to that of introducing a complete and separate sentence, as in the *fuera de que* example, the step is short. Here the *fuera de que*, while a subordinate conjunction in form, has the value of a mere introductory phrase, such as « además » (cf. the English « besides ») [3].

[1] In a note to this example Rodríguez Marín says « Hartzenbusch y Benjumea leyeron *fuera de que*. Hicieron mal, que *fuera* está dicho por *sobre* o *aparte* ». He might have added that the conjunction *fuera que* occurs in the language since the earliest times (cf. Espinosa, *Romanic Review*, IV, 1913, p. 202) and that, as the preposition *fuera* developed the value of « sobre, además », the conjunction likewise took on this meaning.

[2] The editor brings out this difference between the two examples by his punctuation. In the first he uses a comma, in the second a semi-colon.

[3] A similar development is shown by *además que*. Cf. vos os podéis volver a vuestra China ..., porque yo no estoy con salud para ponerme en tan largo viaje; *además que*, sobre estar enfermo, estoy muy sin dineros (II, *Ded.*; IV, 23). Of *además que* in such examples Cuervo (*Dicc.*, I, 187b), says that it « introduce una nueva razón o circunstancia en adición a las ya expuestas ». His examples, when analyzed, illustrate the development from a subordinate conjunction in postposition to a conjunctive phrase of introductory value, culminating, like *fuera* (*de*) *que* above, in an example of *además que* introducing a

The introduction of the *de* into *antes que*, *después que*, etc. is, on the whole, apparently later in date than the *Quijote*, although we see the beginning of this process in the *fuera de que* example discussed above.

B. *Analogical Formations in Direct Complementary Clauses.* The examples in this category show the prepositional complementary *de que* clause where, according to the rules of syntax, we should expect to find the direct complementary *que* clause [1]. These anacolutha are of two types: (1) those in which the complementary clause precedes its governing element, and (2) those in which it follows. Cf. (1) *de que* haya vencido a don Quijote de la Mancha, *póngolo* muy *en duda* (II, 14; IV, 285), and (2): habéisme de *prometer de que* ... no interromperéis el hilo de mi triste historia (I, 24; II, 253). These types of anacolutha are not found in Galdós nor in the texts of the period prior to Cervantes.

The anacolutha of type (1), six in number, arise from the careless use of the prepositional clause in pre-position. After the *de que* clause has already been expressed, the writer shifts the construction, employing, instead of the governing element originally intended (in the above example, probably *hay muy gran duda*), one that is similar in meaning but different in construction. Whenever we are able to determine the governing element that the writer originally had in mind, it is found to

separate sentence; for other examples, cf. the *además de que* examples in Galdós, p. 100.—In the *además que* example from the *Quijote*, Rodríguez Marín punctuates *además*, *que*, which may lead to the belief that the *que* here is the same as the *que* in *en fin*, *que*, etc. If, instead of *además que*, the equivalent *fuera que* had been used, it would be imposible to insert a comma. The insertion of the comma is possible only because *además*, unlike *fuera*, may be used absolutely (*i. e.*, as an adverb).

[1] Cf. the asyntactical *en que* clauses found in the texts prior to the *Quijote*, p. 168. Cf. also p. 241, note 2.

have been a verb phrase taking a relative object, *e. g.*, *haber duda*. In the majority of examples the pre-posed *de que* clause is recapitulated by the pronoun *lo*, which is conclusive evidence of the shift in construction that has taken place in the writer's mind [1].

The anacolutha of type (2), likewise five in number, have their origin in the analogy to the determinative complementary construction.

In the period of Cervantes the complementary infinitive after verbs such as *jurar*, *prometer*, *determinar*, *esperar*, and the predicate infinitive after expressions such as *es costumbre*, *es mi intención*, was frequently introduced by *de*, whereas, in modern Spanish the direct infinitive would be required. This use of the prepositional infinitive is based upon the analogy to the construction after verb phrases such as *tomar juramento dar promesa*, *tomar la resolución*, *tener esperanza*, *haber costumbre*, *tener la intención* [2].

Cuervo, after discussing the origin of the predicate use of the prepositional infinitive, adds : « Lo dicho se aplica igual-

[1] Cf. Weigert : « Ein vorangestellter Satzteil oder Teilsatz ist mit einer Präposition verbunden, welcher das nachfolgende regierende Verb nicht entspricht, da es nicht mit jener verbunden kann ... An manchen solcher Stellen kann man sagen dass das Auftreten der Präposition hervorgerufen sei durch einen vorhergehenden parallelen, jedoch nicht völlig gleich gebauten Satz, in welchem dieselbe Präposition an der gleichen Stelle, aber berichtigterweise, erscheint ». (*Synt. Unt.*, p. 204). Cf. p. 241.

[2] Cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 789-790a; Weigert, *op. cit.*, p. 144; Cejador, *Leng.*, I, § 227. Cf. also p. 204, note 2. In his discussion of this phenomenon Cuervo seems to imply that the use of the prepositional infinitive for the direct infinitive is especially characteristic of the classic period. It is, however, quite common in the earliest texts, where it is by no means confined to *de*, as it substantially is in the classic period. (Cf. p. 169, note 2. — Weigert, *op. cit.*, p. 225, notes only one case of this prepositional infinitive with *a* and even this example is explicable on the grounds of analogy to a similar construction in the very same sentence). Consequently, it seems preferable to regard the construction in the classic period as a survival of one phase of the Old Spanish usage.

mente cuando en lugar de un infinitivo figura una prop. indic. o subj. « Su dictamen ... era de que los dos ejercitos se marchasen uno a otro a coger en medio al rey de Sicilia ». Quintana, *R. de Lauria* (R. 19, 232,2) ». For an example in a direct-object clause, cf. *prometer de que*, above. Although for the foregoing prepositional infinitives and prepositional *que* clauses are in reality but two manifestations of the same analogical influence (that of the determinative complementary construction) the prepositional infinitive is much the earlier and more extensive construction. Consequently, the use of the preposition with the *que* clause may be regarded as an extension thereof [1].

The anacolutha of types (1) and (2) both have their immediate origin in the same kind of analogical influence : that of a governing element similar in meaning but different in construction. In both types the governing element upon which the anacoluthon is based is one that normally takes a prepositional complement of Group I (*i. e.*, either the relative object or the determinative complement). But, in the *Quijote*, both *que* and *de que* are used in approximately equal proportion to introduce the complementary clause of Group I (those closest in value to direct objects) [2]. This situation in clauses of Group I naturally gives rise to the feeling that *que* and *de que* may be used interchangeably even in direct object clauses. It now becomes quite clear why we find these *de que* = *que* clauses in the period of the *Quijote*, and not in Galdós nor in the texts prior to Cervantes. It is because in the latter texts the usual construction after governing elements

[1] Although the prepositional infinitive with *de* is more widely employed in the texts of the period prior to Cervantes than in the *Quijote*, we do not find in the former texts any *de que* = *que* clauses. Consequently, there seems to be some special factor that causes this type of *de que* clause, which is built on the analogy to the determinative complementary construction *via* the prepositional infinitive, to be found only in the period of the *Quijote* (and in modern colloquial Spanish). Cf. the next paragraph, above.

[2] Cf. pp. 180-218.

of Group I is the simple *que*, while in modern Spanish the *de que* clause is the normal type [1]. Consequently, it is this use of *que* and *de que* on substantially equal terms after governing elements of Group I that is really the determining factor in the development in the *Quijote* of the anacolutha under discussion [2]. Another element that must be taken into consideration, however, is Cervantes' recognized carelessness in matters of syntax, since this means that we are more likely to find such anacolutha in his works than in those of his contemporaries [3].

1. *The Complementary Clause Precedes its Governing Element.* The writer uses the prepositional complementary clause by analogy to a preceding clause, which is felt as correlative and in which the prepositional complement is properly employed, but shifts his construction before he reaches the end of the entire sentence [4].

(1) *De que* vuesa merced, señor caballero, haya vencido a los más caballeros andantes de España y aún de todo el mundo, *no digo nada*; pero *de que* haya vencido a don Quijote de la Mancha, *póngolo* muy *en duda* (II, 14; IV, 285); — *De que* él la llevase, *no hay duda*; y *de que* ella no me haya agraviado ... yo *lo confieso* (*Las dos doncellas*, B. A. E., I, 205a) [5].

[1] In modern colloquial Spanish the use of *que* instead of *de que* after governing elements of Group I still persists (cf. p. 21). This is particularly true of American Spanish. Consequently, it is not surprising that on the lips of South Americans one occasionally hears anacolutha such as the following: les *pidió* con empeño *de que* le acompañasen; — nos *confesó* con toda franqueza *de que* lo había hecho; — me *desagradaría* muchísimo *de que* Vds. se dieran tanta molestia a cuenta mía; etc.

[2] Similarly, the *en que* = *que* clause is the only type of anacoluthon built on the analogy to the prepositional infinitive which is found in the Old Spanish texts, because the *en que* complementary clause is the only genuine prepositional complementary clause that occurs other than sporadically.

[3] Cf. the anacolutha, etc. treated by Weigert, *Synt. Unt.*, pp. 189-241.

[4] Cf. Weigert as quoted on p. 239.

[5] Cited by Weigert, *loc. cit.* Weigert mentions only (3) and (4) of my examples from the *Quijote*.

In most cases there is no preceding parallel to indicate definitely the construction on which the anacoluthon is based. Nevertheless, we are often able to determine it fairly accurately from the meaning of the governing element itself.

(2) *De que* el señor Sancho Panza sea gobernador, *no hay que dudar en ello* (II, 50; VI, 24). In this example the shift is merely from *de* to *en* after *dudar* [1].

(3) *De que* sea mi bondad, señora mía, tan larga y grande como la barba de vuestro escudero, a mí *me hace muy poco al caso* (II, 38; V, 278). Here the confusion lies between the expressions *a mí me hace muy poco al caso que* and *a mí se me da muy poco* (*de*) *que* [2].

In the following example, however, the difference in meaning and construction between the governing element actually employed (*negar*) and the one on which the anacoluthon is probably based (*no hay duda*) is considerably greater than in the two examples already cited : *De que* seáis mujer, *no me lo podéis negar* (*Las dos doncellas*, B. A. E., I, 203b) [3].

From examples such as the preceding, we arrive at cases in which the *de que* clause in pre-position has no essential connection with the governing element in the main clause. In these examples the *de que* clause seems to be used merely to indicate beforehand the subject-matter of the sentence to follow, thus having the function of a supplementary *en cuanto a que* clause [4].

---

[1] For examples of the relative object with *en* after *dudar*, including one of *dudar en que*, cf. Cuervo, *Dicc.*, II, 1333b-1334a.

[2] Cf. p. 211 for examples of this latter construction. — The above example is also cited by Weigert, *loc. cit.*, who adds « Clemencín hält es für besser zu sagen : *que sea* oder *el que sea* und setzt hinzu : « Como está peca contra la gramática ».

[3] Cited by Weigert, *loc. cit.* For a clear-cut example with an infinitive clause cf. A las crías me atengo — respondió Sancho — porque *de* ser buenos los despojos de la primera aventura *no está muy cierto* (II, 10; IV, 213) — instead of *no estoy*, etc.

[4] For *en cuanto a que* cf. p. 85. — Cf. also the English « as to the fact that, as to whether ».

The meaning of the governing element in the main clause suggests no other governing element similar in meaning but different in construction, by analogy to which the use of the *de que* may have arisen. Consequently, it is very probable that in these examples we are not dealing with an analogical confusion between any two specific constructions, but rather with a supplementary *de que* clause which is the outgrowth of anacolutha of the above types. The intermediate stage in such a development is well illustrated by the preceding example from *Las dos doncellas* [1].

(4) *De que* Sancho el bueno sea gracioso, *lo* estimo yo en mucho (II, 30; V, 124).

(5) *De que* sea ínsula, o no, la que gobierna, *en eso no me entremeto* (II, 50, VI, 24).

(6) *De que* sea albarda o jaez — dijo el Cura — *no está en más de decirlo el señor don Quijote*; que en estas cosas de la caballería todos estos señores y yo le damos la ventaja (I, 45; III, 322). — The value of « tocante a que, en cuanto a que » is much clearer in (5) and (6) than in (4).

The entire development from the *de que* complementary clause in pre-position through the anacoluthon to the *de que* = « en cuanto a que » clause is admirably summed up in the following examples : *De que* vuesa merced, señor caballero, haya vencido a los más caballeros andantes de España, *no digo nada*; pero de que haya vencido a don Quijote de la Mancha,

[1] The phrase *en lo de* introducing an infinitive clause shows the same value : *en lo de forzarles* que estudien ésta o aquella ciencia, *no lo tengo por acertado* (II, 16: IV, 325), *i. e.*, « en cuanto a ». The development is the same as with *de que*. In the following example we see the anacoluthon : Hizo Teodosia lo que su hermano la mandaba, en cuanto al acostarse, mas *en lo de sosegarse no fué en su mano (Las dos doncellas*, B. A. E,, I, 205b, quoted by Weigert *loc. cit.* who thinks that the preceding *en cuanto a* gives rise to the anacoluthon). Contrast the succeeding example, where the *en* is grammatically correct, just as is the first *de que* in example (1) *en lo de* declarar si ésa es albarda o jaez, no me atrevo a dar sentencia definitiva (I, 45; III, 323).

pongolo muy *en duda* (II, 14; IV, 285); — *De que* el señor Sancho Panza sea gobernador, *no hay que dudar en ello*; *de que* sea ínsula, o no, la que gobierna, *en eso no me entremeto*; pero basta que sea un lugar de más de mil vecinos; y *en cuanto a* lo de las bellotas, digo que, etc. (II, 50; VI, 24).

Note that in all the examples in subdivision (1) the subjunctive is the mood of the pre-posed clause, even where the governing element is one that normally takes the indicative. The subjunctive, however, is used because the dependent clause, when in pre-position, has a certain flavor of unreality until the main clause is expressed and its relation thereto made clear [1].

2. *The Complementary Clause Follows its Governing Element.* In the following examples we see the analogical influence of the determinative complementary construction [2].

(7) Y si se me hace cargo que eran honestos sus pensamientos y que por esto estaba obligada a corresponder a ellos, digo que cuando en ese mismo lugar donde ahora se cava su sepultura me descubrió la bondad de su *intención*, le dije yo que *la mía era vivir* en perpetua soledad y *de que* sola la tierra gozase el fruto de mi recogimiento y los despojos de mi hermosura (I, 14; I, 475) [3]. — Cf. *con intención de que*, p. 192 [4].

(8-9) Entró acaso el alcalde del pueblo en el mesón, con un escribano, ante el cual alcalde *pidió* don Quijote, por una petición, *de que* a su derecho *convenía de que* don Álvaro Tarfe,

[1] Cf. Hanssen, *Gr.*, § 589, and Weigert, *Synt. Unt.*, p. 44. None of the above examples are cited by Weigert. For the parallel French usage, cf. Armstrong, *Syntax.*, p. 63. (Further bibliography is given by Weigert, *loc. cit.*). In Spanish, however, the subjunctive is not uniformly employed. Cf. the mood in the examples cited on pp. 60, 63, 203, etc.

[2] Cf. p. 239.

[3] Cf. *con determinación de que*, p. 188.

[4] Cf. also : *Mi intento es de* levantar el ánimo del príncipe sobre las opiniones vulgares, *Emp.* 32 (R 25, 84,22), quoted by Cuervo, *Dicc.*, II, 790a.

aquel caballero que allí estaba presente, declarase ante su merced *como* no conocía a don Quijote de la Mancha, que asimismo estaba allí presente, y *que* no era aquel que andaba impreso en una historia intitulada *Segunda parte de don Quijote de la Mancha*, compuesto por un tal de Avellaneda (II, 72; VI, 413). — In this example the phrase *por una petición* intervenes between the verb and its complementary clause, which, as a consequence, is probably construed as if it depended upon *petición*. Furthermore, the second *de que* clause is construed as if it likewise depended upon *petición* (*or pedir*), rather than upon *convenir* [1].

(9) habéisme de *prometer de que* con ninguna pregunta ni otra cosa, no interromperéis el hilo de mi triste historia (I, 24; II, 253). — *Prometer que*, of course occurs very frequently in the *Quijote*. Cf. however, *tener promesas de que*, p. 193 [2].

(10) yo *tengo determinado de que* por mí no falte tan agradecida usanza (I, 7; I, 257). Contrast: *tengo determinado que* andes en coche (II, 36; V, 251; — also II, 25; V, 29). On the other hand, cf. *con determinación de que*, p. 188.

---

[1] No examples with *de* and the infinitive after *convenir* are found in the *Quijote*. Such expressions as *lo quel conviene de fazer* are, however, very frequent in Old Spanish, especially in legal documents, the involved style and phraseology of which Cervantes reproduced, for humorous effect, in the above passage. It is not beyond the bounds of possibility that he also used both *de que*'s in a conscious effort to make the style as heavy (and as ludicrous) as possible. The *pedir de que* example is a case of direct analogy to the determinative complementary construction, since after *pedir* no dependent infinitive is possible. Cf. p. 241, note 1, for mention of *pedir de que* in modern Spanish. Foerster, *Sp. Spr.* § 507,5, quotes the above passage as evidence of the fact that *de que* is at times equivalent to *que*.

[2] *Prometer* is frequently followed by the prepositional infinitive in the *Quijote*. Cf. Prometióle don Quijote de hacer lo que se le aconsejaba (I, 3; I, 141).

Cervantes also employs this *de que* = *que* construction after the verb *afirmar*. Cf. *afirmando* con todas las razones que podían *de que* verdaderamente era el demonio el que hablaba en su cuerpo (*Persiles y Sigismunda*, B. A. E., I. 659b) [1].

[1] Quoted by Weigert, *Synt. Unt.*, p. 215. — Cf. the following example with the prepositional infinitive : Con juramento os *afirmo/De no amar* a Pinabel (Tirso, *El castigo del penseque*, 2,11 (R. 5,82,2) — quoted by Cuervo, *Dicc.*, I, 240b).

CHAPTER V

PREPOSITIONAL SUPPLEMENTARY CLAUSES INTRODUCED BY PREPOSITIONS THAT NORMALLY INTRODUCE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSES.

Supplementary *a que* and *en que* clauses do not occur in the *Quijote* [1]. There are only two examples of a supplementary *de que* clause [2]. Supplementary *con que* clauses are, however, more frequent.

1. De *Introduces the Supplementary Clause.*

a. *With Comparative Value. De que* temporal, causal, or concessive is not found in the *Quijote*. In the following examples *de* is the comparative particle « than » and forms part of the adverbial phrase *no más de*, equivalent to « sólo, solamente » (cf. modern Spanish *no más que*) : Porque lo que hizo [Amadís], según su historia, *no fué más de que*, por verse desdeñado de su señora Oriana ... *de que* se retiró a la Peña Pobre (I, 26; II, 326) [3]; — siendo esto así, como yo creo que lo es, ¿por que queréis que rinda mi voluntad por fuerza, *obligada no mas de que* decís que me queréis bien? (I, 14; I, 423). — This last example is, to say the least, decidedly

---

[1] For examples in the texts prior to the *Quijote*, cf. pp. 176-179.

[2] That is, unless we consider *de que* clauses of the type *de que sea albarda o jaez ... no está en más de decirlo el señor don Quijote* as supplementary clauses equivalent to « tocante a que, respecto a que ». Cf. p. 242.

[3] Note that the *de que* in this example is redundant, a phenomenon similar to the redundant *que* so frequently found after declarative verbs. Cf. Hanssen, *Gr.*, § 650 and the bibliography given there.

awkward [1]. Cf., however, : yo soy enamorado, *no más de porque* es forzoso que los caballeros andantes lo sean (II, 32; V, 155); — todo esto que he dicho, señor cura, *no es más de por* encarecer a su paternidad haga conciencia del mal tratamiento que a mi señor se le hace (I, 47; III, 376). — The model for the latter two examples is furnished by : le rogó que no dejase la empresa, aunque *no* fuese más de por curiosidad y entretenimiento (I, 34; III, 57).

2. Con *Introduces the Supplementary Clause.*

a. *With Provisory Value.* In contrast to the situation in modern Spanish *con que* as a conjunction of proviso occurs more frequently in the *Quijote* than *con tal que.* Cf. the following cases : *con que* él me lo jura por la ley de caballería que ha recibido, le dejaré ir libre (I, 4; I, 167) [2]; — yo te perdono, *con que*

[1] In point of fact, it seems to be asyntactical. We should rather expect *obligada de no más de que,* which would give us a bona-fide prepositional complementary clause (cf. *no está en más de decirlo,* p. 242). But the complementary *de* after *obligada* has the value of supplementary *por.* Consequently, on the model of *no más de por que,* etc. (cf. II, 32; V, 155, etc., above), we get *obligada no más de (de) que.* Therefore the *de que* clause in the above example functions as a prepositional complement, although the only *de* present is, strictly speaking, the comparative *de.* Similarly, the example preceding the one under discussion has really the value of a predicate clause. Consequently, both examples may be regarded as supplementary clauses only from the structural standpoint.

[2] Cf. *con que* me pagase el señor don Quijote alguna parte de las hechuras que me ha deshecho *quedaría contento* (II, 26; V, 67). This latter example may be regarded as a prepositional complementary clause (cf. p. 212). Nevertheless, the similarity between this example and the one cited above affords us another illustration of the fact that the line of differentiation between prepositional complementary and prepositional supplementary clauses is by no means rigid. Cf. also the *con que* example cited on p. 234. It may be that pre-posed prepositional complementary clauses of the type just quoted have had some part in the origin or growth of the provisory conjunction *con que* (cf. *contentos somos, con que* lo 'mp(e)resionedes, p. 180 — the earliest example I have ot

te emiendes y *con que* no te muestres de aquí adelante tan amigo de tu interés, sino *que* procures ensanchar el corazón (II, 28; V, 101). Cf. also I, 48; III, 402 and II, 16; IV, 330. — *Con sólo que* and *sólo con que* are also found. Cf. *con sólo que* comiences daré por concluída la causa (I, 33; III, 38); — esto se podía hacer con facilidad, *sólo con que* comiences a solicitar a Camila (I, 33; III, 37) [1]. — *Con tal que* occurs three times. Cf. el vencido ha de quedar a la voluntad del vencedor, para que haga dél todo lo que quisiere, *con tal que* sea decente a caballero lo que se le ordenare (II, 14; IV, 287); — also II, 14; IV, 297 and II, 51; VI, 45 [2].

this *con que* supplementary). However, this question of the origin and growth of the various conjunctive phrases of proviso is reserved for later treatment, being manifestly beyond the scope of the present work.

[1] Cf. *solo que*, *sol que* in the Old Spanish texts.

[2] For the function of *tal* in the phrase *con tal que*, cf. p. 100, note 3. Cf. also *con tanto que*, p. 180. — That *con que* and *con tal que* are substantially equivalent is shown by the following example : y esto ha de ser *con tal que* el aguador no muera y *con que* no falte ungüento para untar a todos los ministros de la justicia (*La ilustre fregona*, ed. Rodríguez Marín, *Clásicos castellanos*, IX, p. 275). — Cf. also *puesto caso que*, *con condición que*, *con aditamento que*, p. 195.

CONCLUSIONS

1. METHOD OF TREATMENT. The method of treatment adopted for the study of the prepositional complementary clause, has, it is hoped, been justified by the results obtained, not only for Galdós, but for the earlier periods as well. Every example apparently falls into one of three Groups, depending on whether the exact nature of the subordinate relation is brought out (I) to a greater extent by the meaning of the governing element than by that of the preposition, (II) to an approximately equal extent by the meaning of both, and (III) to a greater extent by the meaning of the preposition alone. Thus, in every case the nature of the subordinate relation is determined by two essential and mutually complementary factors, *viz.*, the meaning of the governing element and the amount of definite and independent content possessed by the preposition. In Group I the preposition is almost entirely lacking in such content, which it possesses to a greater extent in Group II, and to a still higher degree in Group III. In this latter Group (extrinsic complements) the examples are close to prepositional supplementary clauses in function, representing the border-line group between the genuine complement and the adverbial supplement [1]. The examples in Groups I and II function as genuine (*i. e.*, intrinsic) complements, representing a relationship inherently implied in the meaning of the governing element [2]. Of the intrinsic prepositional complements, those of Group I are closest in value to direct complementary clauses [3]. The prepositional complementary clause, then, possesses essential points of contact with both the direct comple-

---

[1] Cf. p. 94.
[2] Cf. p. 25.
[3] Cf. p. 27.

mentary clause and the prepositional supplementary clause, occupying an intermediate position between the two.

2. STANDARDIZATION IN THE USE OF THE COMPLEMENT IN GALDÓS. The three-fold division of the prepositional complementary clause is best illustrated by the situation in modern Spanish, as represented by Galdós, where the prepositional complementary clause is the regular construction after governing elements of all three Groups. Naturally, the great body of examples are intrinsic complements. Of these, Group I is the most extensive category, the largest single type being determinative complementary clauses, *e. g.*, *la idea de que*.

In Galdós the clause is treated exactly as the corresponding noun or infinitive complement. This syntactical identity between the noun, the infinitive, and the clause is true of both direct and prepositional complements and stands out as one of the distinctive features of modern Spanish syntax in contrast to that of the other Romance languages and to that of the earlier periods of Spanish itself [1]. One result of the situation in modern Spanish is that in complementary clauses *que* has lost all traces of its original value as a general connective and has degenerated into a mere sign of the noun clause.

[1] Cf. p. 6. — In the development of this uniformity, the history of the complementary infinitive goes hand in hand with that of the clause, both being but two phases of one general construction. Thus, in Old Spanish we find the prepositional infinitive with *de*, *a*, *en*, etc (cf. p. 169, note 2) used where modern Spanish would employ the direct infinitive, and, conversely, the simple *que* clause where the modern speech requires *de que*, *a que*, *en que*, etc. But, in the period of the *Quijote*, the lack of uniformity seems to be limited, with but few exceptions, to the constructions with *de* : the *de*-infinitive instead of the direct infinitive and the *que* clause instead of the *de que* clause. It is evident, therefore, that before the complete history of the complementary clause can be written, the construction of the complement as a whole, including both noun and infinitive, must also be studied.

3. THE PREPOSITIONS THAT INTRODUCE COMPLEMENTARY CLAUSES. Arranged in the order of their frequency in Galdós and in the *Quijote*, the following prepositions introduce complementary clauses: *de*, *a*, *en*, *con*, *por*, and *sobre*. The frequency with which each preposition occurs coincides with the extent to which it may be used without full definite and independent content. Of these prepositions, *de*, *a*, and *en* introduce the vast majority of the examples. *De* is the most frequent in clauses of Group I, *a* in those of Group II, and *en* in those of Group III. This same demarcation between the prepositions is seen in the chronological development of the construction: in the texts prior to the sixteenth century, the *en que* clause is the most frequent; in those of the sixteenth century, the *a que* clause is most frequent; while in the *Quijote* and in Galdós, the *de que* clause far outnumbers all others.

In Galdós and in the *Quijote* the prepositions that introduce complements fall into two groups: those that normally introduce complements (*de*, *a*, *en*) and those that may introduce both complements and supplements (*con*, *por*, *sobre*) [1]. This line of demarcation does not exist in the texts prior to Cervantes, where *de*, *a*, and *en* are also found in supplementary clauses, *de que* temporal being particularly frequent [2].

4. ORIGIN AND HISTORICAL DEVELOPMENT OF THE PREPOSITIONAL COMPLEMENTARY CLAUSE. The prepositional complementary clause, or rather, the forms *de que*, *a que*, *en que*, etc. obviously have their origin in the extension to use before the complementary clause of the pre-

[1] Cf. pp. 21, 182. — This two-group division of the prepositions is strictly true, even in modern Spanish, only when they introduce clauses. The *de*, *a*, and *en* infinitives, and especially nouns introduced by *de*, *a*, and *en*, often have supplementary value.

[2] Cf. p. 172, ff. Cf. *de que* comparative in Cervantes, p. 247.

position employed to introduce the noun or infinitive complement [1].

The structurally and generically identical *por que*, *fasta que*, *sin que*, etc. supplementary clauses, which are in general use in the earliest periods of the language, form a convenient model for the development of the prepositional complementary clause [2]. This latter construction first appears in extrinsic complementary clauses (Group III) and in those categories in Group II in which the preposition is possessed of the greatest amount of definite and independent content, *i. e.*, in *en que* clauses and in *a que* clauses after verbs of physical motion. Next it spreads to all categories of Group II and finally appears, at the time of the *Quijote*, in Group I.

In the development of the prepositional complementary clause, three great forces are at work : (1) the analogy to the construction of the non-clausal complement, which finally is completely victorious and gives us the standardized construction characteristic of modern Spanish, (2) the analogy to the structurally similar prepositional supplementary clause, which provides a model for our construction and facilitates its entry into Group III and into certain categories of Group II, and (3) the analogy to transitive verbs, which preserves the direct complementary clause in Group I up to the time of the

[1] Cf. p. 114. — Le Gentil, commenting on the *de que*, *a que* etc. forms in the *Estafeta romántica* (Galdós) says: « De la proposition infinitive nous sommes tout naturellement conduits aux locutions *de que*, *a que*, *con que*, suivies d'un verbe à un mode personnel » (*Bull. Hisp.*, 1911, p. 219).

[2] Cf. pp. 9,114. — Another model is probably furnished by relative and interrogative clauses, before which, as before the noun and infinitive complement, the preposition is normally retained. Especially is this true of interrogative clauses with *¿qué?*, which suggest a parallel construction for their answer. Since the extrinsic complementary *en que* clause is our earliest category, it is perhaps significant that a number of these clauses are of the type : *¿En qué* lo ves? — *En que*, etc. Cf. p. 164.

Quijote and even into modern conversational speech [1].

Extrinsic complementary clauses (chiefly *en que* clauses) form the majority of the examples in the texts prior to the sixteenth century. The status of this construction even in the texts of the thirteenth century is comparable to that in modern Spanish, the only differences being (1) the comparatively small number of examples, (2) the more distinctly adverbial value possessed by a number of the examples, and (3) the use of the extrinsic complementary clause after expressions of emotion, thanking, etc. [2]

There are early evidences of the gradual growth of a feeling that simple *que*, although reinforced by the meaning of the governing element, is not adequate to introduce those intrinsic complementary clauses in which the subordinate relation is concretely prepositional in value, *i. e.*, Group II [3]. Thus, occasional examples of *a que* and *en que* clauses of Group II are found, in the order of frequency named, in the thirteenth century (in the *Siete Partidas* and *Crónica General*). The examples showing *en que* are not confined to occurrence after any particular type of governing element, while those of *a que* are uniformly limited to use after verbs whose basal meaning is that of physical motion, *e. g.*, *traer*, *aducir*, *venir* [4]. In the fourteenth century (in *Conde Lucanor*) is found the first example of the extension of the *a que* clause to other types of governing elements, *e. g.*, *prestar* (= « ayudar ») [5]. The later texts show no marked advance over this status until we reach those

[1] Cf. p. 182. — The influence of the transitives of the *mandar*, *pedir* type is also seen in the similar retention of the simple *que* clause after verbs in Group II that possess final implication, *e. g.*, *obligar*, *persuadir*, *insistir*. Cf. p. 257.

[2] Cf. pp. 155 ff.

[3] Cf. p. 119.

[4] Cf. pp. 144,149.

[5] Cf. p. 145.

of the sixteenth century, where the prepositional complementary clause becomes the usual construction after all governing elements of Group II. The examples show, in order of frequency, *a*, *en*, *con*, *de*, *por*, and *sobre*. Thus the situation here coincides exactly with that in Galdós and represents the first great step towards the standardized use of the prepositional complement in modern Spanish [1].

The second and most important step towards the uniform construction of the modern Spanish is seen in the *Quijote*, where the prepositional complementary clause extensively enters Group I. The use of the prepositional complementary clause after governing elements of Group I gives the construction in the *Quijote* the same range as that in Galdós and forms the chief differentiating feature of the Spanish (and Portuguese) usage in contrast to that in other Romance tongues. The usage in the *Quijote* does not show the uniformity characteristic of the modern Spanish, since the direct complementary clause is still in wide-spread use in clauses of Group I. The prepositional complementary clause distinctly outnumbers the direct complementary clause in the following categories : (1) determinative complements in which the governing element is either an abstract noun modified by the article or a neuter demonstrative, *e. g. lo*, *esto*, and (2) relative-object clauses in which the complementary relation was originally concretely prepositional in value, *e. g.*, *de que* clauses after expressions of emotion,thanking, etc. [2]. The direct complement predominates in those categories in which the influence of transitive verbs is felt : (1) determinative complements in which the abstract noun forms part of a verb phrase, *e. g.*, *tener esperanza* and (2) relative-object clauses after

[1] For occasional occurrences of the direct complementary clause in Group II in the sixteenth century, in the *Quijote* and in the modern conversational speech, cf. pp. 148, 152, 220, 224, 228, etc.

[2] Cf. pp. 189, 195, 207.

reflexives, where the relative object is equivalent to the « logical object », *e. g.*, *acordarse*, and after affective verbs close in meaning to transitives of willing and wishing, *e. g.*, *holgar*, *gustar* [1].

In the texts prior to the *Quijote* examples of the prepositional complementary clause of Group I are, on the whole, quite rare. They occur only very sporadically prior to the sixteenth century, where these clauses become slightly more frequent, a few examples being found in almost every category [2].

The usage in the *Quijote* shows only the following essential differences from that in Galdós : (1) the extensive use of the direct complementary clause in Group I, (2) the occasional use of the direct complementary clause in Group II, (3) an occasional anacoluthon in which the similarity of usage between *que* and *de que* in Group I results in the use of *de que* for *que*, and (4) the almost complete absence of the *de que* forms of the conjunctive phrases of the type *antes* (*de*) *que*, *fuera* (*de*) *que*, etc.

5. SPECIAL DEVELOPMENTS. In Galdós a few sporadic examples are found of the direct complementary clause after governing elements of Group I, *e. g.*, *estoy seguro que*, *me alegro que*. These examples, which are confined to passages reproducing conversational speech, indicate the persistence in the spoken language of the construction which is regularly used in Old Spanish and still extensively found in the *Quijote*. This usage seems to be more wide-spread in conversational Spanish than is shown by the examples from Galdós. In Chile, at least, the simple *que* clause may be heard after all governing elements of Group I and after certain ones in Group II, *e. g.*, *obligar*,

[1] Cf. pp. 191, 201, 207.

[2] For the sporadic examples of *de que*, *a que*, and *en que* clauses of Group I prior to the *Quijote*, cf. pp. 129-141.

persuadir, *insistir*, *caer* [1]. Analogical crossings between *que* and *de que* clauses similar to those in the *Quijote* may also be heard there [2]. Thus, the status in the spoken language of that South American country presents many features in common with that in the *Quijote*, an excellent example of the retention in popular speech of the syntax of an earlier period.

In Galdós the prepositional supplementary *para que* clause is occasionally found after governing elements of Group II that possess final implication, *e. g.*, *instar*, *dar motivo* [3]. This construction, which occurs somewhat more extensively in the *Quijote*, represents a survival of the Old Spanish construction, in which the *porque* final clause is found after verbs such as *ayudar*, *punnar* [4].

The construction after expressions of emotion and those of thanking, etc. shows a special development. In modern Spanish these governing elements are regularly followed by the *de que* relative-object clause [5]. But in the texts of the thirteenth and fourteenth centuries the supplementary *por que* clause with the indicative is the most frequent construction [6]. Examples of the simple *que* causal also occur [7]. In addition, examples of the extrinsic complementary *de que*, *de lo que*, etc. clauses are found in the texts of the thirteenth century, that is, in the *Crónica General*, where this construction ranks next to the

[1] Cf. pp. 222, 226, etc. In the sixteenth century and in the *Quijote* occasional examples are found of the simple *que* clause after governing elements containing a final implication, *e. g.*, *trabajar*, *dar licencia*, *forzar*. Cf. pp. 148, 152, 218. For *caer que* in the *Quijote*, cf. p. 226, — cf. p. 255, note 1.

[2] Cf. p. 241.

[3] Cf. p. 22.

[4] For reason for the Old Spanish construction, cf. p. 119. — For *por que* clauses in modern Spanish after expressions of striving and desiring, cf. p. 90.

[5] Cf. pp. 64-68.

[6] Cf. p. 155.

[7] Cf. p. 159.

porque clause in frequency [1]. These *de que*, *de lo que*, etc. clauses with the indicative after expressions of emotion disappear in Spanish in the fourteenth century, while their French counterpart (*de ce que* with the indicative after *être content*, *blâmer*, *remercier*, etc.) is living today [2]. In the fifteenth and sixteenth centuries the *que* clause becomes the usual construction, with the subjunctive as the prevalent mood, thus showing that the subordinate clause is developing into an intrinsic complement [3]. In the *Quijote* the *de que* relative-object clause is the most frequent construction, although the situation is by no means uniform, as in modern Spanish. Examples of *que* with the indicative, *que* with the subjunctive, and *de que* with the indicative are also found, showing the various stages and crossings that take place in the development of the modern Spanish construction [4].

In the texts of the thirteenth century we meet with occasional examples of a type of prepositional complementary clause similar to the French *de ce que*, *a ce que*, etc. construction [5]. This

[1] Cf. pp. 155-159.

[2] On the other hand, the Old and Middle French form *de quoi* (which Tobler, *Mel.*, p. 209, considers the equivalent of the Spanish *de que*) has disappeared from noun clauses in modern French.

[3] Cf. p. 160.

[4] Cf. pp. 207-211. — The history of the subordinate clause after expres sions of emotion affords an excellent illustration of how complements are developed from supplements (cf. also *a que* clauses after verbs of waiting, *en que* clauses after *parar*, *reparar*, *caer*, etc ; *por que* clauses after expressions of striving — all of which show this same development). The essential fact is that in every case we have an adverbial relation that through constant association with its governing element has come to be felt as its logical (*i.e.*, expected) complement. This development coincides with the acquisition by the governing element of a more abstract value and, consequently, more transitive force. It is through just such constant association of adverbial relations with verbs, etc, that the Indo-European case-system was evolved ; cf. Bréal, *Essai*, p. 195.

[5] Cf. p. 109.

construction has no counterpart in the *Quijote* or in modern Spanish, and occurs only sporadically after the thirteenth century, rare examples being found as late as the sixteenth century [1].

Prior to the sixteenth century we find fairly numerous examples of the proleptic construction of the type *me plaze de myo Çid que fizo tal ganançia* [2]. This construction, which represents an intermediate stage between the direct and the prepositional complementary clauses, is confined to governing elements of Group I. It becomes obsolete in the sixteenth century and has disappeared entirely by the time that the prepositional complementary clause gains a firm foothold in Group I, *i. e.*, in the *Quijote*.

The prepositional complementary construction is not confined to *que* clauses. *Como*, *cuando*, *si*, and *cual* clauses may, when treated as noun clauses, function as prepositional complements [3]. This type of clause shows the same features as the prepositional complementary *que* clause and, in modern Spanish and in the *Quijote*, need not be separated therefrom in treatment [4]. However, such clauses are, with the exception of those in *como*, infrequent, and even prepositional complementary *como* clauses are comparatively restricted in number, except in the Old Spanish texts. But in these latter texts the situation is complicated by the fact that the forms *de commo* and *en commo* occur with the value of simple *commo* in every construction in which the latter alone appears. The problems presented by such usage prevent us from taking up in the present limited study the consideration of *como*, *cuando*, etc. clauses from the standpoint of their historical development [5].

Frederick Courtney TARR

[1] Cf. p. 110.
[2] Cf. pp. 119-121.
[3] Cf. p. 11. Also as prepositional supplements, cf. p. 12.
[4] Cf. pp. 11,184.
[5] Cf. pp. 122-127.

BIBLIOGRAPHY

With List of Abbreviations

I. TEXTS USED.

A. In Part I. Following is an alphabetical list of the novels of Benito Pérez Galdós studied in Part I, together with the editions used and the abbreviations employed in the body of the work. The figures in parenthesis denote the date of composition. The place of publication is, unless otherwise noted, Madrid.

El audaz (1871), ed. 1891 — *Aud.*
La de Bringas (1884), ed. 1884 — *Bringas.*
La corte de Carlos IV (1873), ed. 1913 — *Carlos IV.*
La desheredada (1881), ed. 1881 — *Desher.*
Doña Perfecta (1876), ed. 1884 — *Dona Perf.*
España sin rey (1908), ed. 1908 — *Esp. Rey.*
España trágica (1909), ed. 1909 — *Esp. Trág.*
La fontana de oro (1870), ed. Leipzig, 1872 (*Colección de autores españoles*, XXXI) — *Font.*
Marianela (1878), ed. 1885 — *Mar.*
Misericordia (1897), ed. 1897 — *Miser.*
Nazarín (1895), ed. 1907 — *Naz.*
Trafalgar (1873), ed. 1907 — *Traf.*

B. In Part. II. Here the texts are listed alphabetically, according to the abbreviation employed. A chronological list of these texts is given on p. 104.

Apol. — *Libro de Apolonio*, edited by C. Carroll Marden, Part I, Baltimore and Paris, 1917 (*Elliott Monographs in Romance Languages and Literatures*, VI).

Áv. — Juan de Ávila, *Epistolario espiritual*, edición y notas de V. García de Diego, Madrid, 1912 (*Clásicos castellanos*, XI).

B. P. — *Libro de los buenos proverbios*, contained in *Mittheilungen aus dem Eskurial*, herausgegeben von H. Knust, Tübingen, 1879 (*Bibliotek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*, CXLI).

Caza — Juan Manuel, *Libro de la caza*, herausgegeben von G. Baist, Halle, 1880.

Cantar — *Cantar de Myo Cid*, texto, gramática, y vocabulario, por R Menéndez Pidal, Madrid, 1908, 1911. The text is cited by lines,

the grammatical commentary by paragraphs, and the vocabulary by pages.

Cav. Cif. — *Historia del cavallero Cifar*, herausgegeben von H. Michelant, Tübingen, 1872 (*Bibliotek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*, CXII).

Cav. Esc. — *Libro del cavallero e escudero*, herausgegeben von S. Grafenberg, in *Romanische Forschungen*, VII, pp. 427-550.

Cel. — *Comedia de Calisto z Malibea*, reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc, Barcelona, 1902 (*Biblioteca hispánica*, XII).

Cr. G. — *Primera Crónica general*, publicada por R. Menéndez Pidal, I, Madrid, 1906 (*Nueva biblioteca de autores españoles*, V).

Dial. Leng. — Juan de Valdés, *Didlogo de la lenuga*, herausgegeben von E. Boehmer, *Romanische Studien*, VI, Bonn, 1895, pp. 339-420.

Eng. — *Libro de los engaños z los asayamientos de las mugeres*, edición de A. Bonilla y San Martín, Barcelona, 1904 (*Biblioteca hispánica*, XIV).

Fn. Gz. — *Poema de Fernan Gonçalez*, texto crítico, por C. Carroll Marden, Baltimore, 1904.

Gatos — *Libro de los gatos*, a text with Introduction and Notes, by G. T. Northup, Chicago, 1908 (in *Modern Philology*, Vol. V, No. 4, pp. 1-78).

Gral. Est. — *Grande e General Estoria de Alfonso el Sabio*, trozo publicado por R. Menéndez Pidal, in *Revista de archivos, bibliotecas, y museos*, VII, 1902, pp. 347-361.

Guev. — Antonio de Guevara, *Menosprecio de corte y alabança de aldea*, edición y notas de M. Martínez de Burgos, Madrid, 1915 (*Clásicos castellanos*, XXIX).

J. R. — Juan Ruíz, *Libro de buen amor*, publié par J. Ducamin, Toulouse, 1901.

José — *Poema de José*, herausgegeben von M. Schmitz, in *Romanische Forschungen*, XI, pp. 357-411.

Laz. — *La vida de Lazarillo de Tormes*, restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc, Barcelona, 1900 (*Biblioteca hispánica*, III).

Luc. — Juan Manuel, *Libro de los enxiemplos del Conde Lucanor et de Patronio*, herausgegeben von H. Knust und A. Birch-Hirschfeld, Leipzig, 1900.

Quij. — Miguel de Cervantes Saavedra, *El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha*, edición crítica, anotada por F. Rodríguez Marín, seis tomos, Madrid, 1916. The part, chapter, volume, and page are cited in the order named. Thus I, 17; II, 20 means Part I, Chapter 17, found in vol. II, p. 20 of the Rodríguez Marín edition.

S. P. — Alfonso el Sabio, *Las Siete Partidas*, publicadas por la Real Academia de la Historia, tres tomos, Madrid, 1807.

Yuçuf — *Poema de Yuçuf*, publicada por R. Menéndez Pidal, in *Revista de archivos, bibliotecas, y museos*. VII, 1902, pp. 120-129.

II. CRITICAL WORKS.

Armstrong, E. C. — *Syntax of the French Verb*, second edition, New York, 1915.

Bello, A. — *Gramática de la lengua castellana*, decimoctava edición, con extensas notas de D. Rufino José Cuervo, Paris, 1916.

Boheman, M. — *Om brucket af Konjunctiven hos Gonzalo de Berceo*, Stockholm, 1897.

Bréal, M. — *Essai de sémantique*, sixième édition, Paris, 1913.

Cejador y Frauca, J. — *Lengua de Cervantes*, dos tomos, Madrid, 1905, 1906.

Cuervo, R. J. — *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, quinta edición, Paris, 1907.

— *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Paris, 1886, 1893.

— *Notas a la Gramática de Bello*. Cf. above.

Diez, F. — *Grammatik der romanischen Sprachen*, fünfte Auflage, Bonn, 1882.

Dönne, F. — *Syntaktische Bemerkungen zu Don Juan Manuels Schriften*, Jena, 1891.

Espinosa, A. M. — *Old Spanish* fueras, in *Romanic Review*, IV, 1913, pp. 191-206.

Ford, J. D. M. — *Old Spanish Readings*, Boston, 1912.

Foerster, P. — *Spanische Sprachlehre*, Berlin, 1880.

García de Diego, V. — *Elementos de gramática histórica castellana*, Burgos, 1914.

Gessner, E. — *Die hypothetische Periode im Spanischen*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIV, pp. 21-65.

— *Das spanische Relativ - u. Interrogativpronomen*, *ibidem*, XVIII pp. 449-497.

Gould, W. E. — *The Subjunctive Mood in « Don Quijote de la Mancha »*, Baltimore, 1905.

Haase, A. — *La syntaxe française du XVII siècle*, traduction française de Mlle. Obert, Paris, 1898.

Hanssen, F. — *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913.

Herzog, E. — *Zusammenfassendes* lo *im Spanischen* in *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXV, pp. 705-720.

Jespersen, O. — *Modern English Grammar*, Part II, Syntax, Heidelberg, 1914.

Kühner, R. — *Ausführliche lateinische Grammatik* zweite Band, erste Teil, zweite Auflage, Hannover, 1912,

Le Gentil, Ch. — *Remarques sur le style de la « Estafeta romántica »*, in *Bulletin Hispanique*, XIII, 1911, pp. 205-227.

Lemme, E. — *Die Syntax des Demonstrativpronomens im Französichen*, Rostock, 1916.

Liljequist, G. — *Infinitiven i det fornspanska lagspråket*, in *Lunds Universitets Års-shrift*, XXII, 1886, pp. 1-110.

Litten, F.W. — *Ueber das* que anunciativo *und die Adverbien* si, cuando, como, in *Verhandlungen des deutschen Wissenschaft-Vereins zu Santiago de Chile*, 1896, III, pp. 122-125.

Mätzner, E. — *Syntax der neufranzösichen Sprache*, Berlin, 1843.

Meyer-Lübke, W. — *Grammaire des langues romanes*, traduction française par Auguste Doutrepont et George Doutrepont, III, Paris, 1900.

Ramsey, M. M. — *A Text-Book of Modern Spanish*, third edition, New York, 1894.

Real Academia Española — *Gramática de la lengua castellana*, nueva edición, reformada, Madrid, 1920.

Reinhardstöttner, C. — *Grammatik der portugiesichen Sprache*, Strassburg, 1878.

Spitzer, L. — *Aufsätze zur romanischen Syntax und Stilistik*, Halle, 1918.

Tobler, A. — *Mélanges de grammaire française*, traduction française de la deuxième édition par Max Kuttner et Léopold Sudre, Paris, 1905.

— *Vermischte Beiträge zur französichen Grammatik*, Leipzig, 1894-1902. 5 vols.

Weigert, L. — *Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes*, Berlin, 1907.

Wiggers, J. — *Grammatik der spanischen Sprache*, zweite Auflage, Leipzig, 1884.

Zauner, A. — *Altspaniches Elementarbuch*, Heidelberg, 1908.

The following books reached the author after the present study was completed, too late for him to utilize the material they contain :

Beardsley, W. A. — *Infinitive Constructions in Old Spanish*, New York, 1921.

Lenz, R. — *La oración y sus partes*, Madrid, 1920.

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE.

FEB 12 1924

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome LVI. — Numéro 130

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

Décembre 1922

SOMMAIRE

Alexander Haggerty KRAPPE. — The Ploughman King. II. 265
G. DESDEVISES DU DEZERT. — La politique de Ferdinand-le-Catholique. 285
P. MAZZEI. — Un manoscritto della *Cronica de los Reyes Catolicos* di Hernando del Pulgar 345
Ludwig PFANDL. — Ein unbekannter Castillejo-Druck 350
Juan MILLÉ Y GIMÉNEZ. — Lope de Vega en la « Armada Invencible ». 356
Lope de VEGA. — El Desposorio del Alma con Christo. Wiederabgedruckt von Ludwig Pfandl 396
Erasmo BUCETA. — El latín de Lope de Vega 403
John M. HILL. — Cinco poesías de *Cardenio* 405
John M. HILL. — Notes on Alfay's *Poesías varias de grandes ingenios*. 423
Joseph E. GILLET. — A neglected Chapter in the History of the Spanish Romance. 434
Charles Pierre COSTE D'ARNOBAT. — Lettres sur le voyage d'Espagne. Réimprimées par Charles Vernier 458
Philip H. CHURCHMAN. — Some Espronceda Miscellany. 508
A. LENZ. — Contribution à l'étude d'Espronceda 522
Adolfo BONILLA Y SAN MARTÍN. — Angel Ganivet 530
Miguel de TORO GISBERT. — Moderno Disparatorio 541

COMPTES RENDUS

Dr. J. Francisco V. Silva. Elogio de Vaca de Castro por Antonio de Herrera. Madrid. [G. DESDEVISES DU DEZERT] 604

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

REVUE HISPANIQUE

Numéro 130

DÉCEMBRE 1922

THE PLOUGHMAN KING

II.

Several years ago I published, in this review[1], a study on the Spanish and Portuguese Legends of King Wamba and at the same time pointed out the existence of the same motif or group of motifs among the Slavs of Bohemia and Hungary. The conclusions which I arrived at were first, that of the Iberian versions those of the group called S alone are of truly popular and traditional origin, while group T owes its rise to the efforts of a rationalistic age [2]; second, that the Bohemian story of Libuse and Premysl is more complete than any of the Spanish and Portuguese versions [3]. I added that the material then at my disposal would hardly justify an examination into the origin of the legend [4].

Since 1919, I have found additional data bearing on the legend and which will, I hope, permit me to bring this work to a more satisfactory conclusion.

There exists a variant which has hitherto never been pointed out and which proves that the legend of the Ploughman King was still alive in Andalusia towards the middle of the last century.

---

[1] Tome XLVI, pp. 516-546.
[2] *Ibid.*, p. 540.
[3] *Ibid.*, p. 534 ff.
[4] *Ibid.*, p. 542.

I refer to the version of R. H. Busk [1]. It can be summed up as follows:

1. Being without a king, the Goths sènd an embassy to the pope, asking him to pray to God that he may reveal to them the man most fit for the kingship.
2. God reveals to the pope that the future king of the Goths will be a ploughman named Wamba.
3. Wamba is sought for a long time.
4. The place where the messengers find him is in Andalusia.
5. The messengers meet a woman bearing a basket on her shoulder, who addresses the ploughman by the name of Wamba, and invites him for dinner.
6. The messengers greet him as their king.
7. He implores them not to kill him.
8. He puts a rod in the ground, saying that he would accept the dignity offered to him if it should begin to blossom, whereupon the miracle happens.
9. Both he and his wife are crowned.
10. There is just one ox mentioned, of grey and white color and which draws the plough.

In my study I also conjectured that the absence of the episode of the iron table in the Spanish branch of the legend is due to early loss, it being rather loosely connected with the rest of the story. I added that a trait of it might perhaps still be seen in the fact that in the Iberian versions the ploughman is brought a meal [2]. This conjecture has since been confirmed. The story of the ploughman king and the meal on the iron table does exist in Spain, thought it is no longer attached to the

[1] Rachel Hans Busk, *Patrañas; or Spanish Stories Legendary and Traditional*, London, 1870, p. 122.
[2] P. 541.

figure of Wamba. The *Libro de los Enxemplos* relates in chapter CCCXXVIII the following story [1].

> ....Acaeció que gentes estrannas en muchas partes turbando el imperio de Roma, preguntaron qué es lo que debian facer, é fuéles respondido que tomasen por príncipe al que fallasen comiendo en mesa de fierro. E enviaron caballeros á muchas partes si podrian fallar este homme; é algunos caballeros destos, pasando por Dalmacia, fallaron un rústico que habia suelto los buex del arado para que descansasen, é en tanto él asentóse á comer é puso la reja por mesa; é de que vió los caballeros que venian á él, levantóse cortesmente á ellos, é convidábalos á comer, fablando muchas palabras con ellos é prudentemente preguntándoles, é asimesmo respondiéndoles á lo que le preguntaban. Ellos veyendo homme de tan fermoso cuerpo é tan bien fablante é cortés é bien compuesto en costumbres; otrosí, parando mientes que le fallaron comiendo sobre el fierro, segund habian dicho los dioses, declaráronle la causa por qué eran venidos, é rogáronle que obedeciese la voluntad de los dioses, é asi fué traido á Roma, é fué fecho emperador..... E fué así que Diocleciano morió á ponzonna.

As we see, the legend is here attributed to the Emperor Diocletian. But there can be no doubt that we have to deal with a transposition due to learned and monkish influences. The episode is nowhere else told of Diocletian; furthermore, the Illyrian emperor was certainly no popular hero in Spain. He was known in the middle ages as the ruthless persecutor of the Christians. However, some details of Diocletian's life which were known to the clerics made the transposition of the episode from the Wamba cycle very easy indeed. The similarity of the openings of this story and the Wamba legend is significant. Finally, we have another instance of the Ploughman King's dying a violent death, for which no point of attachment could be found in the life of Diocletian.

The legend of the Ploughman King, both in the Iberian

[1] Ed. Don Pascual de Gayangos, in *Biblioteca de autores españoles*, tomo LI, Madrid, 1860, p. 525.

Peninsula and Bohemia, shows features of remarkable antiquity which make it extremely probable that it goes back to a period far anterior to the settlement of the Goths in Spain and the Czechs in Central Europe. This leads us to look for possible parallels among other nations and peoples.

The central idea of the Libuse Legend is undoubtedly the wedding of the queen with the farmer whom her messengers find ploughing his field with an iron ploughshare drawn by a pair of oxen. Premysl's ploughing itself has a deep symbolical significance. For according to the chronicles of Cosmas, Dalimil and Hajek, he tells the royal messengers that if they had come later, after he had finished his work, there would always be bread in the country; but as it is, there will be times of famine also. Premysl's ploughing is, then, full of meaning for the future prosperity of the people; it is no ordinary ploughing, but a magical or religious ceremony which is expected to have a quickening influence on the crops in general. Such a ceremony is, however, by no means peculiar to the ancient Slavs and Goths; it is rather found among the most diverse peoples all over the globe, in classical antiquity, in ancient Mexico and in Modern Europe. Suffice it to mention here a number ot the better known instances.

On the northwestern slope of the Acropolis there was a field sacred to Athena where, according to Greek custom, the holy ploughing took place soon after the autumnal equinox, perhaps at the following full moon [1]. A similar ceremony was noted at Scirum, near Athens [2]. The myths of the ploughing of Cadmus and Iason [3] and the battle of the earth-born giants

[1] O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, I-III, München, 1906, p. 27.

[2] *Ibid.*, p. 38.

[3] For a Finnish parallel of the Iason story cf. the *Kalevala* in Grimm, *Kl. Schr.*, II, Berlin, 1865, p. 92, and A. Lang, *Custom and Myth*, New York, 1885, p. 172.

point to the same set of customs. Three sacred ploughings belong to the oldest elements of the Eleusinian cult. Gruppe [1] points out that it was introduced from Crete, where it continued to be observed, though the name of Cadmus disappeared on the island. Strabo [2] records that the name of Eretria was interpreted as Arotria after the ploughing festivals of Demeter Thesmophoros. There are also grounds for the supposition that the ceremony took place near Coronea [3], in Thessaly [4], and in Dotion [5]. The Iason Legend itself is connected with a ritual which can be traced back to the ancient Cretan civilization [6]. Ploughing processions (Pflugumziehen) were observed up to the end of the last century in Eastern Europe [7].

We have seen that in a large number of the Spanish-Portuguese and Slavonic legends of the Ploughman King a woman plays an important rôle [8]. In the two Spanish ballads, in the *Chronicle of* 1344, in the modern Portuguese and the Spanish folktale, in the Hungarian and in one of the Polish versions, the ploughman's wife appears on the field, bringing him his meal. In the Bohemian legend, the queen sends out messengers to fetch him and to proclaim him king of the realm. He is brought to the royal castle, where the marriage ceremony takes place. Parallels which show the man performing the sacred ceremony in the company of a woman are not lacking. It has been pointed out repeatedly that from the dawn of history man has tried to quicken the growth of vegetation by ceremonies

[1] *Op. cit.*, p. 49.
[2] *Geogr.*, X, 1, 10.
[3] Gruppe, p. 65.
[4] *Ibid.*, p. 116.
[5] *Ibid.*, p. 119.
[6] *Ibid.*, p. 1172.
[7] *Ibid.*, p. 884; W. Mannhardt, *Wald- und Feldkulte*, Berlin, 1904-5, I, 553 ff,; *Mytholog. Forsch.* Strassbourg, 1884, p. 341.
[8] *Rev. Hisp.* XLVI, 520 ff.

of imitative magic [1]. On the other hand, there has always been close connection between the growth of the cereals and human reproduction [2].

There existed, in ancient Greece, a legend which narrated how Demeter had lain with Iasos, Iasios or Iasion on the thrice ploughed field [3]. The fruit of this union was Ploutos, the demon of plenty. This myth points to the custom of a man and a woman having sexual intercourse with each other in the open field, at the third autumnal ploughing [4]. The rolling of a man and a woman together on the ploughed fields, doubtless a mitigation of an older and ruder custom, is mentioned in England as early as 1656 [5]. Similar usages have been observed in Ukraine and Germany, partly in spring, partly in autumn [6]. These ceremonies are not restricted to the European continent. For four days before committing the seed to the earth, the Pipiles of Central America kept apart from their wives in order that on the night before ploughing they might indulge their passions to the fullest extent. Certain persons are said to have been appointed to perform the sexual act at the very moment when the first seeds were deposited in the ground. Sexual intercourse with their wives was enjoined upon these Indians by their priests as a religious duty, in default of which it was unlawful to sow the seed [7]. In the month of December, when the alligator pears begin to ripen, the Indians of Peru

[1] J. G. Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, London, 1913, I, 136 ff.

[2] Mannhardt, *Mytholog. Forsch.*, p. 351; Gruppe, *op. cit.*, p. 1206, note 2; L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States*, vol. III, Oxford, 1907, p. 80.

[3] *Odys.*, V, 125 ff. ; Hesiod, *Theog.*, 969-71; Mannhardt, *Mytholog. Forsch.*, p. 238; Gruppe, p. 544; Farnell, III, 103 ff.; Frazer, *Spirits of the Corn and the Wild*, London, 1914, I, 66 ff.

[4] Gruppe, p. 149.

[5] Mannhardt, *W. F. K.*, I, 480 ff.

[6] *Ibid.*; Frazer, *Magic Art*, II, 103 f.

[7] *Ibid.*, II, 98.

used to celebrate a festival in order to make the fruit grow mellow. This festival lasted five days and nights and was preceded by a five day period of fast and sexual abstinence. At the festival, men and women assembled stark naked in the open, in the midst of the orchards, and ran from there to a distant hill. Any woman they met on their path was violated [1]. In some parts of Java, when the rice is approaching its bloom, the farmer and his wife engage in sexual intercourse in the fields, at night, to quicken the growth of their crops [2]. A riotous saturnal for the same purpose has been observed in some of the islands off the northern coast of Australia [3]. Numerous other examples are cited by Frazer [4], showing how intercourse of the sexes was practiced to make the trees grow and bear fruit.

While the meaning of the ploughing processions appears to be essentially apotropaeic, its purpose being to avert disease of men and cattle, the evil effects of witchcraft, demons etc., as pointed out by Gruppe [5], the last-named ceremonies undoubtedly represent a fertility charm. As Mannhardt puts it, sexual intercourse on the ploughed field symbolises the marriage of the vegetation demons : « Dieses feierliche « und segensreiche Brautlager einem besonderen Saatfelde « recht wirksam zu machen, wälzen und reiben sich die irdi- « schen Stellvertreter des mythischen Paares auf der Erde, « der dadurch die Kräfte der göttlichen Vermählung zuströ- « men » [6]. Gruppe, who denies this to be the original meaning of the ceremonies in question, still admits that the rite served also as « Fruchtbarkeitszauber »

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 99. ff.
[4] *Ibid.*, p. 100 ff.
[5] *Op. cit.*, p. 884.
[6] *W. F. K.*, I, 488.

The crudeness of some of the above-mentioned customs was naturally weakened and partly done away with as civilization progressed and as the motif assumed literary form. Thus it is not surprising that in Christian Spain we do not meet with much which would lead us to suspect a cruder preceding stage of the legend. It is different in Bohemia, where the story was probably so remodeled as to fit in with the plans of arrangement peculiar to the old chroniclers, preserving the feature of the wedding of Queen Libuse with the ploughman. This marriage, it would appear, represents a legend which had its origin in some ploughing ceremony such as we find in ancient Greece, among the Russians at the time when Wilhelm Mannhardt compiled his great work on the harvest customs of Modern Europe, and among a large number of savage tribes both of the old world and the new.

Once the magical character of the bridal ceremony in the field admitted, it appears natural that in many cases the persons performing it should be endowed with special spiritual powers; in other words, we should expect to meet with instances where it is one of the duties of the priest king. This supposition is borne out by the facts. In the Eleusinian ploughing ceremonies, the priests who guided the sacred oxen were drawn from the old priestly family of Bouzugai or « ox-yokers », whose eponymous ancestor is said to have been the first man to yoke oxen and to plough a field [1]. To the same category doubtless belongs the ploughing ceremony performed until recent times by the emperor of China [2] and which I mentioned in my previous study on the Ploughman King [3]. In Siam, on a certain day toward the end of April, a temporary king is appointed who is to hold sway for three days, while the real king

[1] Frazer, *Spirits*, I, 108.
[2] *Ibid.*, II, 14.
[3] P. 526.

remains shut up in his palace. The new monarch goes to a field in the middle of the city. His servants bring a gilded plough drawn by oxen festively decked for the occasion. The plough is anointed and the oxen rubbed with incense, whereupon the mock king traces nine furrows with his plough followed by the ladies of the court, who scatter the first seeds of the new season. When the work is done, the crowd of spectators rushes to the sown area, trying to snatch some of the seed just scattered, believing that mixed with their own seed-rice it will assure them a plentiful crop. The oxen are unyoked and given food of different kinds such as rice, maize, etc. Whatever they touch first is believed to be dear in the year following, though others believe the reverse to be true. For the rest of the temporary king's duties and the modifications the sacred ceremony has undergone in recent times, I refer the reader to Frazer's work [1]. These facts will, I think, help to explain the connection between the royal dignity and the ploughing in the field, a connection which forms the basis of the Spanish-Portuguese and the Slavonic legends. In other words, I believe that the legend of the Ploughman King had its origin in a magical ceremony designed to quicken the growth of the cereals and which had to be performed by the priest king or his representative.

In the Siamese ceremony described above, the instrument with which it is performed is a gilded plough. Frazer [2] aptly compares it with the bronze ploughs employed by the Etruscans at the ceremony of founding cities, according to Macrobius [3]. In both cases the use of bare iron was probably forbidden on superstitious grounds [4]. The ploughing with

[1] J. G. Frazer, *The Dying God*, London, 1914, p. 149.
[2] *The Dying God*, p. 157.
[3] *Saturn.*, V, 19, 13.
[4] J. G. Frazer, *Taboo and the Perils of the Soul*, London, 1914, p. 225.

the gilded or bronze plough finds its parallel in one of the most striking episodes in the *Voyage de Charlemagne*, an Old French *chanson de geste* of the beginning of the twelfth century [1]. There Emperor Hugh of Constantinople is described as guiding a golden plough in full royal splendor. The explanations given for this strange office of a Byzantine emperor in the different versions of the poem are wholly inadequate, and to my knowledge no one has ever attempted to explain how this strange episode came to be incorporated in the *Voyage*. It is hardly probable that this is a Byzantine ceremony, for Constantine Porphyrogenitus would not have failed to mention it in his work on the court ceremonial. On the other hand, it cannot be a custom found in Western Europe; for in that case it would have been absurd on the part of the poet to have Charlemagne express his wonder at the sight of the ceremony. I am inclined, therefore, to see in this episode the reflection of a real ceremony still practised by the Slavonic princes of the Balkan Peninsula at the time of the First Crusade. Passing through those regions, the French crusaders had an opportunity to hear of it, if they did not actually witness it. Narratives of wandering minstrels and returned crusaders easily found their way into contemporary literature, and reminiscences of the crusades are not wanting in the French *chansons de geste*. This theory is all the more likely because we know from the Libuse Legend and the work of Wilhelm Mannhardt what an important part ceremonial ploughings played among the Slavonic people of Central and Eastern Europe.

In all versions save that contained in the *Poema de Fernán Gonçález*, a meal is either mentioned as taking place on the inverted plough, or is referred to by the fact that the ploughman is brought his dinner. This leads us to inquire whether

[1] Vss. 282-318; cf. *Rev. Hisp.*, XLVI, 524.

a meal plays a rôle in rural ploughing or harvest customs as recorded by anthropologists. At the Thesmophoria, an autumn festival in honor of Demeter, pork was partly eaten, partly kept in caverns till the following year, when it was sown with the seed-corn in the fields in order to secure a good crop. This meal was sacramental, the pig representing the goddess herself [1]. In the neighborhood of Grenoble, France, a goat is killed on the harvest field and partly eaten at the harvest supper, partly pickled and kept till the next harvest. Again the goat represents the corn spirit [2]. At Pouilly, near Dijon, France, the animal killed on the harvest field is an ox. Part of its flesh it eaten by the harvesters, part is kept till the first day of sowing in spring [3]. Near Udvarhely, in Transylvania, a live cock is bound up in the last sheaf and killed. It is then skinned; the flesh is thrown away, but skin and feathers are kept till next year, and in spring the grain from the last sheaf is mixed with the feathers of the cock and scattered on the field which is to be tilled. The cock clearly represents the spirit of the corn which is killed at harvest, but rises to fresh life and activity in spring [4]. In Hesse and Meiningen, Germany, the flesh of pigs is eaten on Ash Wednesday or Candlemass, and the bones are preserved till sowing time, when they are put in the field, sown or mixed with the seed [5]. Thus, in many places, the corn spirit is killed in animal form in autumn; part of his flesh is eaten as a sacrament by his worshippers, and part of it is kept till next sowing time or harvest as a pledge and security for the continuance of the corn spirit's energies [6].

We have seen one example where the corn spirit eaten sacra-

[1] Frazer, *Spirits*, II, 16 ff.
[2] *Ibid.*, I, 285.
[3] *Ibid.*, I, 290.
[4] *Ibid.*, I, 278.
[5] *Ibid.*, I, 300.
[6] *Ibid.*, II, 20.

mentally appears in the shape of a cock. This is by no means peculiar to the inhabitants of Transylvania; it is rather a common European trait [1]. The corn spirit is killed in the form of a live cock in parts of Germany, Hungary, Poland and Picardy [2]. Thus it appears at least possible that the rooster of the Portuguese legend [3] represents the corn spirit and constitutes an ancient trait preserved in that version. But I admit that the episode may very well be due to a transposition from the well known miracle story which is attached to Saint Stephen [4].

The sacramental meal is, however, not limited to animal food. In many places the new corn baked in loaves, sometimes in human form, is eaten sacramentally, as in parts of Sweden, France and Lithuania [5]. Similar ceremonies have been observed in Russia, among the Aino of Japan, the Melanesian of Reef Island, in New Caledonia, in Celebes, in India, in Africa and among the American Indians [6].

While in all these instances we do not meet with the incident of the ceremonial meal taking place on the inverted plough share, nevertheless it seems very likely that such a ceremony actually took place among both Slavs and Goths in remote times. We must remember that it has not been until very recently that the folklorists began to collect the quaint customs still lingering among the European peasantry. It is only by a lucky chance that here and there some ancient writer, such as Plutarch or Pausanias, or some mediaeval chronicler, such as Gervasius of Tilbury, gives some hints about customs of

[1] *Ibid.*, I, 276.
[2] *Ibid.*, I, 277.
[3] *Rev. Hisp.*, XLVI, 521.
[4] Cf. R. Köhler, *Kl. Schr.*, Berlin, 1900, III, 223; 228 ; 639 ; G. Paris, *La Littérature française au moyen âge*, Paris, 1905, p. 223; F. B. Gummere, *The Popular Ballad*, Boston, 1907, p. 226.
[5] Frazer, *Spirits*, II, 48 ff.
[6] *Ibid.*, II, 51 ff.

simple folk. It is entirely unlikely that Dalimil should have invented the meal on the ploughshare. At any rate, the occurrence of the episode both in Spain and the Slavonic countries of the former Austro-Hungarian monarchy points to some ritual connected with the ceremonial ploughing.

The episode of the flowering rod has, as we hace seen [1], become a simple miracle story in Gothic Spain. Such a transformation did not take place in Bohemia, where the rod prognosticates the destiny of the ducal house founded by Premysl. But even this form is perhaps secondary. At least, there are traces of an earlier and more primitive version. For Dalimil and Hajek, after the interpretation of the miracle as foreshadowing the history of the dynasty, add that the hollow nuts and the withering branches portend times of famine. This addition makes it appear probable that originally the rod formed part of an agricultural ceremony and had a special bearing on the outcome of the crops. Such a theory is borne out by certain customs found among different branches of the human race.

Ovambo women, when going to sow corn, take with them in the basket of seed two green branches of a particular kind of tree, one of which they plant in the field with the first seed corn. The branches are believed to have the power of attracting rain [2]. Swedish peasants stick a leafy branch in each furrow of their corn fields, believing that this will ensure an abundant crop [3]. In Suabia, a large branch or a whole tree is fastened amongst the last stalks of wheat left standing on the field; in other places it is planted on the cornfield and the last sheaf is attached to its trunk [4]. In Thuringia, the branches of trees which played a part in the procession of the Grass

[1] *Rev. Hisp.*, XLVI, 536 ff.
[2] Frazer, *Magic Art*, II, 46.
[3] *Ibid.*, II, 47.
[4] *Ibid.*, II, 48.

King were stuck in the flax fields in order to make the flax grow tall [1].

In many regions, plants and branches are used for divinatory purposes. In different parts of Italy and Sicily there still exists the custom of putting plants in water and earth on the Eve of St. John and of watching them. From the manner in which they are found blooming or fading omens are drawn, especially as to fortune in love [2]. Matthäus Prätorius, in his *Deliceæ Prussiæ*, narrates that in his time it was customary with East Prussian peasants to send out their servants to gather St. John's wort on Midsummer Day. Then the master of the household would take as many plants as there were members in the family and stick them to the wall. The person whose plant failed to bloom was expected to fall sick and die within the year [3].

Mannhardt [4] reports an Indian cult ceremony described at length in the *Yajurveda* and its commentaries. A branch of the palâça, the parna, or the çamî tree is cut by a priest with appropriate ceremonies and prepared in a special manner. After a series of cult actions it is planted before the sacrificial fire. The more bushy and leafy the branch, the more plentiful the live stock of the owner. If the top of the branch is dry, the owner will lose his cattle.

It is natural that at a later stage of the legendary development a different meaning should have been attached to the ceremony of planting a rod at the ploughing. The analogies between human life and the growth of vegetation are met with all over the earth. To the examples adduced in my former article [5]

---

[1] *Ibid.*, II, 86.
[2] Frazer, *Adonis, Attis, Osiris*, London, 1914, p. 252.
[3] *Ibid.*
[4] *W. F. K.*, I, 275.
[5] *Rev. Hisp.*, XLVI, 537.

should be added a number of parallels pointed out by Mannhardt [1].

Our theory that the ploughing of Premysl and Wamba is indeed an agricultural ritual is perhaps confirmed by the fact that five Spanish and five Slavonic versions mention the color of the oxen. Under ordinary circumstances this would be a highly indifferent detail, all the more so as it is not used as a mark by which the messengers are to identify the Ploughman King. With a ritual, however, the matter would be very different, for we know sufficiently from the history of cults what a great part color played in the selection of sacred animals in general.

In several versions of the story there are clear indications of the Ploughman King's dying a violent death. In one of the Spanish ballads and in the folktale recorded by Busk Wamba implores the messengers not to kill him ; in the *Poema de Fernán Gonçález*, he has to be compelled to accept the royal dignity, for he knew that he would die of poison. Diocletian, in the story of the *Libro de los Enxemplos*, is killed by a poisonous draft. The Hungarian and one of the Polish versions report that he was killed by his nobles. In my previous study I was inclined to believe that the motif of the Ploughman King's death entered the cycle from historical sources [2]. New evidence has modified my views. It would indeed be a strange chance that historical sources should have exercised their influence independently both in Spain and in Central Europe. It is more probable that the motif should have belonged to the oldest fund of the legend. This theory is corroborated by the close connection which is known to have existed and to exist still between the kingship and agriculture, at a more primitive stage of civilization.

---

[1] *W. F. K.*, II, 23.
[2] *Rev. Hisp.*, XLVI, 522 and 541.

In his monumental work, Frazer pointed out that among the most diverse peoples and races the belief prevails that the king as an incarnation of the spirit of vegetation must be subjected to a violent death before his strength begins to fail, which event would have disastrous consequences for the well-being of the tribe [1]. Some peoples appear even to have thought it unsafe to wait for the slightest symptom of decay and to have preferred to kill the king while he was still in full vigor of life. They therefore fixed a term for his reign, at the close of which he was doomed to die [2]. The period during which he was allowed to live and to reign naturally varied with different tribes; in Southern India the period was fixed at twelve years, at the end of which the monarch had to commit suicide before a public assembly of his people [3]. In many places it was permitted to kill the king, and the slayer was rewarded by being conferred the kingship of his victim [4]. When both kings and subjects came to see the inconveniences of such a system, the custom sprang up of choosing a temporary or mock king, who held sway for a shorter or longer period, to be killed in the end, while the real king continued to reign undisturbed. This expedient appears to have been resorted to in Malabar, in Java and elsewhere [5]. Now we have seen above that it was just such a temporary or mock king who performed the sacred ploughing ceremony in Siam. It is true, when this ceremony was first witnessed by Europeans, it had already been mitigated in more than one respect. The mock king was no longer punished with death. The worst that could befall him was to have his real property and chattels

[1] Frazer, *The Dying God*, p. 9.
[2] *Ibid.*, p. 46.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*, p. 51 ff.
[5] *Ibid.*, pp. 52 ff.; 113 ff.; 148 ff.; *Magic Art*, II, 310 ff.; *The Scapegoat*, pp. 306 ff.

confiscated and himself and his family enslaved [1]. But we know from other evidence that as civilization progressed the bloody customs of primitive times tended to be mitigated in this very manner, so that among the modern European peasantry they linger in the form of quaint survivals, innocent processions of the May King sometimes ending with a mock execution [2]

There remains to be discussed the connection between the ploughing ritual and the election of the king. To my knowledge, there exists no modern custom representing this same connection However, in history examples are not wanting which tend to show that the Spanish and Slavonic legends are by no means unique in this respect. The oldest accounts which have come down to us and which connect the agricultural ceremony with the election motif are the narratives of the Roman historians concerning the Cincinattus episode [3]. They are so generally known that it will not be necessary to outline them here. A similar story is told by Plutarch [4] and has never been discussed in this connection.

When Alexander the Great expelled a king of Paphos, Cyprus, for injustice and wickedness, his envoys made search for a member of the ancient dynasty of the Cinyrads which had been ruling the country for centuries. At last they found one of them, Alynomus, living in obscurity and earning his bread as a market gardener. He was in the very act of watering his beds when the king's messengers carried him off, much to his astonishment, to receive the crown at the hands of their master. These episodes, that of Cincinattus and that of Alynomus, point to some ritual connected with the coronation or the nomination of a king, dating from a time when the monarch

[1] Frazer, *The Dying God*, p. 150.
[2] Frazer, *The Dying God*, p. 206 ff.; cf. also *Spirits*, I, 254.
[3] Livy, III, 26; Dio Cassius, V, 23, 2.
[4] *De Alexandri Magni fortuna aut virtute*, II, 8.

was still considered an embodiment of the vegetation spirit and when he was thought to influence the growth of the crops of his people.

Does the Bohemian branch of the legend with the Libuse story point to the existence of mother-kin in the princely families of the ancient Slavs? It must be confessed that there are many features in the tale of Libuse and Premysl which would suggest such a theory. For we know « that in a society « where nobility is reckoned through women, no objection « will be felt to uniting girls of the highest rank to men of « humble birth, even to aliens or slaves, provided that in them- « selves the men appear to be suitable mates. What really « matters is that the royal stock, on which the prosperity and « even the existence of the people is supposed to depend, should « be perpetuated in a vigorous and efficient form, and for this « purpose it is necessary that the women of the royal family « should bear children to men who are physically and mentally « fit, according to the standard of early society, to discharge « the important duty of procreation » [1]. I do not think, however, that the facts transmitted to us by the Bohemian historians are sufficiently detailed to permit us to draw a conclusion of such magnitude. It may suffice, therefore, to point out here the possibility of such an interpretation of the narrative of Cosmas and his successors and to await the accumulation of more material which might aid the future investigator.

In my former study I assumed that the Goths borrowed the legend of the Ploughman King from their Slavonic neighbors. To such a conclusion I was driven by the well known words of Tacitus, speaking of the Teutonic nations of his own time: Quotiens bella non ineunt, non multum venatibus, plus per otium transigunt, dediti somno ciboque, fortissimus quisque

[1] Frazer, *Magic Art*, II, 274.

ac bellicosissimus nihil agens, delegata domus et penatium et agrorum cura feminis senibusque et infirmissimo cuique ex familia : ipsi hebent, mira diversitate naturæ, cum idem homines sic ament inertiam et oderint quietem [1]. Against this Farnell rightly observes :... « the male contempt for agriculture, which « has been used as an argument bearing on this question of « origins, though doubtfully attested by Tacitus of the ancient « Germans, cannot be taken as a characteristic of the primitive « Aryan society in general; at least it does not appear in the « earliest literature that may be supposed to reflect something « of early Aryan feeling, for instance, in the Icelandic, Homeric, « and Vedic sagas » [2]. With the universality which we know to be characteristic of agricultural rites, ploughing ceremonies and harvest customs, it would appear natural that the legend of the Ploughman King should have lingered among many European and Asiatic nations, and that a fortunate accident has handed it down to us, in literary form, only among the Goths of the Iberian Peninsula and among some of the Slavonic races of the former Austro-Hungarian monarchy.

Summing up the conclusions to be derived from this essay, we should say that the legend of the Ploughman King originated with an ancient agricultural rite practised at an early stage of European and Mediterranean society. If it be permissible to attempt a reconstruction of this ceremony with the help of the extant versions of the legend, it would have been carried out something like this. The priest king, after having been nominated, goes to plough a field with a plough drawn by a pair of oxen of specified color. There he is either joined by the queen, the representative of the corn goddess, and with her performs the ancient fertility charm in the furrows of the newly-ploughed land, or, at a later stage, he is met by the

[1] *Germania*, cap. 15.
[2] *Op. cit.*, III, 108.

queen's messengers who lead him to the princely residence in a pompous procession. His leaving the sacred field was presumably preceded by a sacrificial feast and by a rite of divination with green branches or twigs, to determine the outcome of the year's crops. The priestly king undoubtedly held his dignity only for a fixed term, at the close of which he was killed. It is possible and even likely that his precarious office was later taken up by a temporary or mock king who performed the ceremony for the real king and suffered death in his stead. The agricultural ritual in more or less modified form was probably practised by some Germanic clans as late as the time of the migration, by the Western Slavs even later, and it may have been observed by crusaders among the Slavonic tribes that had settled on the soil of the Byzantine Empire as late as the eleventh and twelfth centuries. There are traces of it found in Roman and Greek tradition; but they are not conclusive enough to permit the conjecture of a fixed date by which it was still practised in Italy and Cyprus

Alexander Haggerty KRAPPE.

LA POLITIQUE DE FERDINAND-LE-CATHOLIQUE

En l'année 1468, le roi de Castille, Henri IV, l'Impuissant, reconnut comme légitime héritière sa sœur la princesse Isabelle, âgée de dix-sept ans. La question du mariage d'Isabelle se posa aussitôt; du choix de l'infante allait dépendre pour de longues années la politique de l'Espagne.

Trois prétendants se présentèrent : Alphonse V, l'Africain, roi de Portugal, le duc Charles de Guienne, frère du roi de France Louis XI, et le prince d'Aragon Ferdinand.

Alphonse V régnait en Portugal depuis vingt ans. Il avait rétabli l'autorité royale dans le pays, fait la guerre aux Mores, conquis un grand renom de vaillance et de sagesse.

Charles de Valois, fils du roi de France Charles VII, avait obtenu en 1461 le titre de duc de Berry. En 1465, Louis XI avait dû lui céder la Normandie, qu'il réoccupa l'année suivante. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, avait exigé qu'une compensation fût donnée à son allié le duc Charles et avait réclamé pour lui la Champagne. Peu désireux de confier à son frère une province qui faisait le pont entre la Bourgogne et la Flandre, Louis XI lui avait offert la Guienne; le duc tenait sa cour à Bordeaux.

Ferdinand, fils de Jean II, roi de Navarre et d'Aragon, ne faisait qu'entrer dans la vie publique, mais passait déjà pour un jeune prince de grande espérance. Il avait pris part à la guerre difficile que son père menait contre les Catalans et avait remporté sur eux une victoire à Girone.

Chacun de ces prétendants représentait une orientation

particulière. Si l'infante épousait le roi de Portugal, la Castille se retournait vers la mer et vers l'Afrique et devenait une grande puissance maritime. Le mariage de Guienne faisait d'Isabelle la belle-sœur du roi de France; l'antique alliance « d'homme à homme, de roi à roi, de royaume à royaume » entre la France et la Castille se trouvait resserrée et devait tôt ou tard exaspérer les anciennes rivalités entre Castille et Portugal ou Castille et Aragon. En devenant princesse héréditaire d'Aragon, Isabelle renonçait implicitement à la vieille amitié franco-castillane et mettait les forces de la Castille au service des ambitions italiennes de l'Aragon.

Aucune de ces considérations politiques ne décida du choix d'Isabelle. Elle raisonna en jeune fille et parmi les trois princes, elle choisit le plus jeune et le plus beau. Alphonse V était veuf et avait un fils déjà âgé de treize ans; les enfants d'Isabelle n'auraient donc eu aucun droit à la couronne de Portugal et ce roi de trente-six ans faisait à l'infante de dix-sept ans l'effet d'un barbon. Le duc de Guienne était de faible complexion : « Ses yeux larmoyants tournaient à la cécité et ne lui permettraient « bientôt plus de monter à cheval, ni de se servir de ses armes « comme le devait un chevalier. »[1] Ferdinand, au contraire, avait tout juste seize ans; on vantait son intelligence et sa bonne tournure : il avait bien le nez un peu long, les dents un peu écartées; tout compte fait, c'était un beau damoiseau, et ce fut sur lui que s'arrêta le choix d'Isabelle. Elle décida ce jour-là, sans le savoir, de la politique espagnole, pour plusieurs siècles.

Dans l'œuvre des Rois Catholiques, la conquête de Grenade et la découverte des Indes représentent la part personnelle d'Isabelle. C'est elle qui a voulu Grenade, c'est elle qui a cru

[1] La princesse avait envoyé secrètement en France et en Aragon son chapelain Alonso de Coca, qui vit les deux prétendants et donna tout l'avantage à l'Aragonais. W. Prescott. *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*. Paris 1861. 4 vol. in 4°. t. 1. p. 171.

en Colomb. Aux deux époux reviennent le mérite d'avoir rétabli l'ordre en Castille et la responsabilité des mesures adoptées pour y parvenir. A Ferdinand appartient toute la politique d'expansion en Italie.

A la mort de Jean II (1479), Ferdinand avait hérité des Etats constituant la Confédération aragonaise. En Espagne, les royaumes d'Aragon et de Valence et la principauté de Catalogne. Dans la Méditerrannée, les Baléares, la Sardaigne, la Sicile. Ferdinand trouvait, en outre, dans la succession paternelle des droits sur le Roussillon, des prétentions plus ou moins fondées sur la Navarre et le royaume de Naples. Les traditions aragonaises le tournaient du côté de l'Italie, au moment même où des prétentions rivales allaient amener les rois de France à intervenir dans les affaires italiennes.

Il semblait bien, à première vue, en cette fin du XVe siècle, que les probabilités de succès fussent pour la France. La maison de Savoie était rattachée à la maison royale de France par de nombreuses alliances de famille; Gênes s'était, à plusieurs reprises, donnée à la France; le duc Louis d'Orléans était regardé par bien des Milanais comme duc légitime de Milan, du chef de sa grand'mère Valentine Visconti; la France vivait en excellents termes avec les Républiques de Venise et de Florence et s'était réconciliée avec le Saint-Siège. A Naples avait longtemps régné la maison d'Anjou, qui venait de léguer ses droits au roi de France. De nombreux barons napolitains restaient favorable à la cause française.

Cependant, à la fin de son règne, Ferdinand-le-Catholique laissait l'Espagne solidement établie à Naples, exerçait une action prédominante en Italie et avait mis la main sur la Navarre. Ces succès extraordinaires avaient fait regarder le roi d'Aragon comme le premier politique de son temps.

***

Les alliances de famille

Une nombreuse famille était pour un souverain du XVe siècle un moyen de nouer des alliances avantageuses à son Etat. Ferdinand et Isabelle avaient cinq enfants : Isabelle, née en 1470, Jean né en 1478, Jeanne en 1479, Marie en 1482 et Catherine en 1485. Jean, prince des Asturies et « primogénit d'Aragon », semblait destiné à recueillir le double héritage de ses parents; les filles devaient servir d'instruments dociles à la politique des Rois.

Ferdinand et Isabelle songèrent en premier lieu à resserrer les nœuds qui rattachaient déjà l'une à l'autre les maisons de Castille et de Portugal, espérant qu'un jour viendrait où, par voie d'héritage, le Portugal accroîtrait à la Castille et à l'Aragon et compléterait l'unification de la Péninsule. Ils marièrent donc leur fille aînée Isabelle au prince Alphonse de Portugal (1480) et ce fut un riche et joyeux mariage, pour lequel les Rois n'épargnèrent ni les soins, ni la dépense [1]. Quand le prince de Portugal fut mort, victime d'une chute de cheval, Isabelle revint vivre en veuve inconsolable à la cour de ses parents; mais, en 1497, la faible santé du prince des Asturies fit réfléchir les Rois et l'idée du mariage portugais s'imposa avec une nouvelle force à leur esprit [2]. Ils obtinrent d'Isabelle qu'elle épouserait le roi Emmanuel-le-Fortuné. La malechance s'attacha à cette nouvelle union comme à la première. La reine de Portugal mourut en couches. Son fils Michel lui survécut à peine quelques mois. Les Rois ne renoncèrent pas encore à leur politique portugaise, mais leur seconde fille Jeanne étant déjà mariée, ils ne purent accorder à Emmanuel que la main de leur troisième fille; Marie

[1] Pulgar ap. Mariéjol. *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*. Paris 1892, in 8°, p. 256.

[2] Petri Martyris. *Opus epistolarum*. Amstelodami, 1670. in f° E. 176 et 179. 13 juin et 15 juillet 1497.

fut la mère de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint et la grand'mère de Philippe II, qui réunit par héritage le Portugal à la Castille en 1580.

Après avoir fait tous leurs efforts pour préparer l'unité de la Péninsule, la grande préoccupation des Rois fut d'assurer à leur fils et à leur maison de puissantes amitiés au dehors. En vue de contrecarrer les ambitions de la France en Italie, Ferdinand résolut de s'allier avec la maison d'Autriche, redevenue maison impériale d'Allemagne et entrée en possession du vaste héritage de Bourgogne : Franche-Comté, Pays-Bas, Artois. Les négociations commencèrent dès les premiers mois de 1492 [1]. Il s'agissait de marier le prince des Asturies avec l'archiduchesse Marguerite d'Autriche et l'infante Jeanne avec l'archiduc Philippe, prince des Pays-Bas.

Isabelle semble s'être effrayée de ces projets; elle devait sentir que c'en était fait des vieilles amitiés françaises; elle insista pour que le roi de France fût prévenu. Ferdinand, qui négociait alors avec Charles VIII, parut céder, mais son siège était fait. Dès le 31 mars 1495 les mariages autrichiens étaient résolus [2]. Ils s'accomplirent en 1497.

La mort faucha le prince des Asturies après quelques mois de mariage, l'archiduchesse restait grosse, elle accoucha d'une fille morte [3]; lasse de l'austère vie espagnole, Marguerite regagna la Flandre.

Jeanne et son mari, l'archiduc Phillipe, devinrent ainsi héritiers présomptifs de toute la monarchie espagnole, au grand chagrin des Rois, qui voyaient avec effroi l'Espagne destinée à passer en des mains étrangères. Ferdinand avait bien voulu de l'Archiduc comme beau-fils et comme allié, mais il n'avait pas pensé qu'il

[1] Antonio Rodríguez Villa. *La reina Dona Juana la loca*. Madrid 1892 in 8°. p. 10.

[2] Rodriguez Villa. *op. cit.* p. 12.

[3] Petri Martyris. *Opus epistolarum*. Ep. 182-192. 18 octobre 1497 — 5 juin 1498.

pût jamais devenir son successeur. Il le regretta amèrement et fit tout ce qu'il put pour que ses États personnels, son cher Aragon, échappât à la mainmise autrichienne. Il se remaria en 1505 avec une princesse française, Germaine de Foix; il espéra longtemps qu'il en pourrait avoir un fils; il mourut, nous dit Pierre Martyr, des suites d'un traitement sauvage, auquel il s'était soumis, en vue d'obtenir un héritier [1]. S'il eût réussi, Charles d'Autriche n'eût été que roi de Castille; la confédération aragonaise et l'Italie eussent été la part du fils de Germaine de Foix.

La fatalité, qui avait ruiné la politique portugaise de Ferdinand, lui réserva un successeur autrichien, mais l'alliance de l'Autriche ne fut pas étrangère au succès de la politique aragonaise en Italie et cette aide suffit à démontrer qu'en s'alliant à l'Autriche pour contrebalancer la puissance de la France, Ferdinand avait raisonné juste.

Le mariage de la dernière fille des Rois, l'infante Catherine, avec l'héritier d'Angleterre ne doit être considéré que comme un renforcement de l'alliance autrichienne et une nouvelle garantie contre la France.

Ferdinand et Charles VIII

Le 2 janvier 1492, Grenade se rendait aux Rois. Maître des cinq sixièmes de la Péninsule ibérique et possédant une armée déjà solide et aguerrie, Ferdinand avait désormais les mains libres et pouvait donner carrière à son ambition. Son règne personnel allait commencer.

[1] P. Mart. Ep. 531. — Catholicus rex habendae prolis, masculinae prœcipuè (cui hereditaria sua regna paterna queat relinquere, tanquam hœredi propinquiori quam nepos Carolus sit) est cupidissimus.... Sumpsisse ibi dicitur cibaria quaedam ad Venerem facientia. Putavit, eo medio, fore ut uxor gravidaretur.... 13 nov. 1513.

Son premier désir fut de recouvrer le Roussillon, remis en gage par le roi Jean son père aux mains du roi de France Louis XI, en garantie d'une créance de 200,000 écus d'or. (Traités des 3, 21 et 23 mai 1462).

Au même moment, le jeune roi de France Charles VIII, sorti de pages, et marié à l'héritière de Bretagne, songeait aussi à se signaler par quelque entreprise sensationnelle et se décidait à faire valoir les droits qu'il tenait de Charles du Maine, roi titulaire de Naples, mort en 1481.

Charles VIII ne pouvait s'engager sur la route d'Italie sans s'être assuré que ses voisins le roi d'Angleterre, le roi des Romains, prince de Flandre, et le roi d'Aragon le laisseraient en paix. Or dès les premiers mois de 1492, une dangereuse coalition se formait entre ces princes et menaçait la France d'une guerre générale. Les traités onéreux d'Etaples (3 nov. 1492) et de Senlis (23 mai 1493) garantirent à Charles VIII la paix avec l'Anglais et le Flamand. L'Aragonais n'avait pas attendu ces accords pour traiter de son côté.

Tout en négociant avec Henri VII et Maximilien, Ferdinand avait envoyé des ambassadeurs en France. Le Conseil du roi ne voulait pas entendre parler de rétrocéder le Rousillon, cette précieuse conquête de Louis XI, mais Charles VIII avait une telle envie de partir pour « le voyage de Naples » qu'il en passa par tout ce que voulut Ferdinand. Des conférences s'ouvrirent à Figuières, au mois de septembre 1492, entre Juan Coloma et Juan de Albion pour le roi Catholique et les évêques d'Alby et de Lectoure pour le roi de France [1]. En février 1493, les commissaires, transférés de Figuières à Narbonne, reconnurent le bien fondé des prétentions espagnoles et, au commencement de

[1] Diem ex die Gallus protahit. Arma parant mei Reges ut vi extorquere tentent, nisi verba sufficerint. Legati qui utrum malit, Bellum an Pacem, Gallo edicant missi jam sunt. Romanorum et Britanniae majoris Reges adnituntur, qui uno tempore Galli fines impetant, si reddere Perpinianum recusaverit. — Saragosse, 28 sept. 1492. P. Martyris. Ep. 120.

l'été, Louis d'Amboise remit Perpignan aux officiers du roi d'Aragon. Moyennant cette restitution, les Rois s'engageaient à ne soutenir contre le roi de France aucun prince italien, *sauf le pape*; à permettre à Charles VIII de conquérir le royaume de Naples s'il prouvait y avoir droit [1], et à ne marier aucune de leur filles dans les maisons de Naples, d'Angleterre ni de Flandre. « Cette estroicte offre de mariage vint de leur costé, et en fit « l'ouverture un cordelier appelé frère Jehan de Mauléon, de « par la royne de Castille. » [2]

Ferdinand venait ainsi de recouvrer une riche province et de se libérer d'une dette de 200,000 écus en échange de promesses vagues et trompeuses, qu'il était parfaitement décidé à ne pas tenir.

Le 25 janvier 1494, le roi Ferdinand de Naples mourut et son fils Alphonse lui succéda. Il envoya aussitôt au pape la haquenée blanche qu'il lui devait en signe d'hommage et Alexandre VI le reconnut comme roi, vassal du Saint-Siège. Dès lors Charles VIII ne pouvait plus faire la guerre au roi de Naples sans faire, par là même, la guerre au Pape et les Rois Catholiques se trouvaient dégagés de toute obligation.

On n'avait d'ailleurs jamais cessé d'être antifrançais à la Cour de Castille. Le voyage de Naples était jugé très sévèrement, l'érudit milanais Pierre Martyr d'Anghiera, conseiller très écouté des Rois, écrivait au Cardinal Ascagne Sforza : « Vous vous « plaignez qu'Alphonse, héritier du royaume de Naples, soit « d'une insolence et d'un orgueil intolérables, qu'il vous accable « d'injures et de mépris, qu'il se vante de vous raser le front, « qu'il déclare vouloir vous brûler sur la tête votre chapeau de

[1] Hinc atque hinc multa agitantur, Pacis tamen fœdera instituuntur, ut amici sint (Reges) utrique alterutri amicis, inimicique inimicis. De Neapolitano vero Rege, ut Carolo Regnum petere Neapolitanum armis liceat, si jura ipsius potiora esse constituerit. — Barcelona, 1 Oct. 1493. — Pet. Martyris. Ep. 135.

[2] Commines. *Mémoires*. Ed. du Panthéon litt. Paris, 1836 in 4°. — Livre VIII. ch. 16.

« cardinal. Ce sont des roses, tout cela, très illustre prince, ce « sont d'odorantes fleurs de printemps, des plaisanteries de femme « auprès de ce que vous aurez à souffrir si les Français vous « traitent en vaincus. » [1]

Au moment de partir pour l'Italie, Charles VIII prévint courtoisement Ferdinand qu'il s'en allait en croisade faire la guerre au Turc et qu'il comptait, en passant, soumettre son royaume de Naples. Ferdinand lui envoya Alonso de Silva, comte de Cifuentes, pour le féliciter de ses pieuses intentions, et aussi pour l'avertir que le roi de Naples était vassal du Saint-Siège. Le Président du Parlement de Paris remontra à l'ambassadeur, dans une belle harangue latine, que les droits du roi sur Naples étaient irréfutables [2]. L'ambassadeur ne se tint pas pour battu et accompagna l'armée française jusqu'à Asti, où force lui fut de la quitter, car les fourriers ne lui voulurent préparer aucun logement (9 sept. 1494). Il gagna Milan, où il mit dès lors tout en œuvre pour détacher Ludovic le More de l'alliance française.

Un mois plus tard (31 octobre 1494), alors que Charles VIII est à peine entré en Italie, Pierre Martyr écrit, d'Alcalà de Henares, aux évêques de Pampelune et de Braga que les alliances allemandes sont déjà presque conclues et qu'Antonio de Fonseca part pour l'Italie, avec ordre de rejoindre le roi de France et de déchirer le traité de Narbonne en sa présence, s'il persiste à attaquer le royaume de Naples. Juan Manuel travaille les Génois, le Roi agit à Venise et à Rome, une flotte se rassemble à Malaga, sous le commandement du duc de Cardona Gonzalo de Aguilar [3].

Cependant la marche rapide de Charles VIII frappait les

---

[1] Petr. Martyris. Ep. 128. 5 janvier 1493.

[2] W. H. Prescott. *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle.* Paris, 1863. 4 vol. in 8°. t. III. p. 23.

[3] Petr. Mart. Epist. 144. — Fert in mandatis Antonius Fonseca ut Carolo capitulum id sonans ostendat, anteque ipsius oculos (si detrectaverit) pacti veteris chirographum laceret, atque indicat inimicitias. — 31 octobre 1494.

Italiens de stupeur : les Français semblaient emportés par un vent de tempête; si quelque obstacle se présentait devant eux, la *furia francese* avait vite fait de le balayer. Charles VIII traitait avec le duc de Milan, donnait la liberté à Pise, imposait son alliance aux Florentins; le 31 décembre il entrait à Rome et contraignait Alexandre VI épouvanté à souscrire à toutes ses conditions. César Borgia, « propre neveu au frère de sa Sainteté », lui était livré en otage, ainsi que le sultan Djem, frère de Bajazet II, dont l'influence pouvait servir ses projets ultérieurs contre l'Empire turc. Le pape reconnaissait au roi de France le titre d'Empereur de Constantinople.

Tant de succès excitaient, au plus haut point, la jalousie du Roi d'Aragon. « Il estoit fort envieux, dit Paul Jove, sur la trop « grande félicité des François qui, se faisant craindre au seul « bruit de leur nom et, mesme sans coup férir, avoient parcouru « toute l'Italie, leur faisant chascun la place et craignoit fort « qu'ils n'occupassent sur la race d'Hespaigne ce puissant royaul- « me de Naples, qu'il prévoyoit bien estre fort mal asseuré, tant « par l'inconstance des peuples et une si grande foiblesse de « l'armée des Aragonois que parce qu'Alphonse estait tout espouvanté de je ne sçai quelle fatale crainte. »[1]

A la fin de janvier 1495, Antonio de Fonseca et Juan d'Albion rejoignirent Charles VIII à Velletri. Ils lui remontrèrent qu'il n'avait aucun droit de s'emparer de Naples, tant qu'un jugement ne serait pas intervenu en sa faveur, reconnaissant ses prétentions comme mieux fondées que celles d'Alphonse d'Aragon. Ils ajoutèrent que Naples étant fief du Saint-Siège, attaquer Naples était s'en prendre au pape, et que dès lors le traité de Narbonne ne pouvait plus être invoqué. Devant les protestations des Français, les envoyés espagnols exécutèrent le coup de théâtre préparé. Fonseca exhiba l'acte même du traité et le déchira en

[1] *Histoire de Paul Jovio sur les choses faites et advenues de son temps.* trad. Denys Sauvage. Lyon. 1552. in f°

présence de Charles VIII en s'écriant : « Que Dieu et les armes en décident ! » [1] Le traité de Narbonne, pour lequel Charles VIII avait donné une belle province et abandonné une créance de 200,000 écus d'or, n'était plus qu'un parchemin déchiré.

Cette éclatante rupture n'empêcha point Charles VIII de poursuivre sa route sur Naples, où il entra le 22 février, mais Ferdinand commença aussitôt à manœuvrer pour l'enfermer dans sa conquête.

La conduite inconsidérée des Français rendit la tâche de l'Aragonais plus facile. Charles VIII n'était entouré que de jeunes gens qui se croyaient invincibles ; les Français se rendaient odieux par leur jactance et leur libertinage ; les Italiens les trouvaient ignorants, grossiers, sales et malhabiles. Les Rinuccini, dans leur *Journal des événements contemporains* tracent un portrait de Charles VIII qui est une véritable caricature : « C'était, « disent-ils, un homme sans vergogne, sans honneur, de nulle « prudence, assassin, fourbe, voleur, sans foi, qui mettait autant « d'attention à observer ses promesses qu'à écouter un âne qui « brait, enclin à tous les vices, sans aucune moralité, ni trace de « vertu religieuse, et qui avait pour ministres les plus vicieux, les « plus scélérats, les plus cupides et perfides hommes qu'on puisse « imaginer. » [2]

Le duc d'Orléans, de son côté, inquiétait Ludovic-le-More, manifestait l'intention de faire revivre sur Milan les droits de sa grand'mère Valentine Visconti. Ludovic passait au camp nationaliste italien et pressait Venise de suivre son exemple [3]. Il envoyait en Espagne l'archevêque de Milan et Baptiste Sfondrato pour demander le secours des Rois Catholiques dans le pressant danger que courait l'Italie.

Les délégués de Venise, François Capello et Georges Marino,

[1] Petri Martyris. Epist. 144.
[2] Cf. Perrens. *Savonarole*. Paris. 1856. in-12. Livre II. chap. V.
[3] Petri Martyris. Epist. 155, 159, 160. — 4 janvier — 2 avril — 11 juin 1495.

arrivèrent à Burgos en même temps que les envoyés milanais. Ferdinand les reçut gracieusement, fit accélérer les préparatifs de guerre maritime et se rendit en Aragon pour demander des subsides aux Cortès. Il intrigua également auprès du Roi des Romains, dont le titre impérial pris par Charles VIII inquiétait la vanité. Il regagna aisément le pape, revenu de sa première terreur et plein de rancœur contre les Français qui l'avaient humilié.

Tout cela se trama sourdement, sans bruit. Commines, ambassadeur de Charles VIII à Venise s'inquiétait de voir tant de seigneurs étrangers dans la ville, Ulrich de Frondsberg pour le Roi des Romains, Suarez et Garcilasso de la Vega pour les Rois Catholiques ; il n'était point sans crainte du côté de Ludovic, mais on endormait sa vigilance en l'accablant de prévenances et de politesses. Comme un hôte gênant, il était toujours entouré et surveillé; on lui laissait entendre mystérieusement qu'il s'agissait d'une grande alliance des princes chrétiens contre le Turc. Enfin, le 31 mars au soir, tout fut prêt, et le 1er avril, au matin, Commines fut mandé plus tôt que de coutume au palais de Saint-Marc : « Comme je fus arrivé me dit le Duc qu'en « l'honneur de la Sainte Trinité, ils avaient conclu ligue avec « Nostre Saint Père le Pape, les Rois des Romains et de Castille, « eux et le duc de Milan, à trois fins : la première pour deffendre « la chrestienté contre le Turc, la seconde pour la déffense de « l'Italie, la tierce à la préservation de leurs Estats, et que le fisse « savoir au Roy. Et estoient assemblés en grand nombre, « comme de cent, ou plus, et avoient les testes hautes, faisans « bonne chère et n'avoient point contenances semblables à celles « qu'ils avoient le jour qu'ils me dirent la prise des chasteaux de Naples. »[1] — On laissait ironiquement entendre à Commines que le roi de France était invité à entrer dans la Ligue, mais les

[1] *Mémoires*. Livre VII. chap. 15.

Vénitiens ajoutaient qu'ils rassemblaient 40,000 hommes de troupes et feraient la guerre au roi s'il attaquait le duc de Milan.

Le 20 mai, Charles VIII quitta Naples en y laissant la moitié de son armée. La vaillance française lui ouvrit passage à travers les armées italiennes à la journée de Fornone (5 juillet) et il put regagner la France; mais Montpensier, resté à Naples comme vice-roi, ne put se maintenir dans le royaume, et fut réduit à capituler dans Atella (20 juillet 1496). Les Vénitiens, qui avaient fort aidé à la victoire, reçurent en garantie de leur créance cinq ports de la Pouille. Le vrai vainqueur était le Roi Catholique, qui avait empêché Charles VIII de s'établir solidement en Italie.

Sitôt le résultat obtenu, avec une désinvolture prodigieuse, Ferdinand se rapprocha de la France. S'il s'était donné tant de mouvement pour fomenter la ligue de Venise, s'il avait aventuré ses soldats et dépensé ses ducats, ce n'avait pas été pour le seul plaisir de replacer son bon cousin Ferdinand sur le trône, mais bien pour marquer son intérêt aux affaires d'Italie et pour prendre pied à Naples.

Le royaume de Naples avait été conquis par Alphonse-le-Magnanime avec les armes aragonaises. A sa mort, Alphonse disposa de sa conquête en faveur de son bâtard Ferdinand Ier, mais son frère Jean, auquel il laissait tous les autres états aragonais, resta persuadé que Naples lui appartenait à aussi bon droit que la Sicile et la Sardaigne. En 1476, Jean maria sa fille naturelle Jeanne au roi bâtard de Naples, en vue sans doute de ménager l'avenir. Ferdinand soutint ses cousins Ferdinand Ier, Alphonse II et Ferdinand II contre le roi de France, parce qu'il lui semblait plus facile de reconquérir Naples sur une dynastie bâtarde que de l'arracher au roi de France, mais quand celui-ci eut été contraint de lâcher sa proie, le rétablissement du *statu quo ante bellum* ne parut pas au Roi Catholique une suffisante récompense de ses efforts; il commença de songer aux moyens de mettre la main sur le royaume de Naples.

Il se moquait de ses alliés avec une insolence sans pareille. Il refusait un titre espagnol à César Borgia; il laissait Gonzalve de Cordoue écrire au pape une lettre plus que sévère [1], il lui faisait lire, en pleine audience, par son ambassadeur Garcilasso de la Vega une lettre d'amers reproches qui irritèrent Alexandre VI jusqu'à l'emportement.

Il gardait, à Naples même, un certain nombre de places qu'il avait occupées pendant la guerre. Obsédé par les plaintes du pape et du roi de Naples lui-même, il ordonna à Gonzalve de rendre les places, si elles étaient sans importance, mais, dans le cas contraire, de lui en référer, car il ne voulait donner à personne aucun sujet de mécontentement « à moins, ajoute Abarca, qu'il n'eût beaucoup à y gagner. » [2]

Dès que la défaite définitive des Français lui fut connue, il envoya en France un gentilhomme de sa suite et des religieux de Montserrat « car, dit Commines, il faisait mener toutes ses « œuvres par de telles gens, ou par hypocrisie, ou pour moins « dépendre. » Ils proposèrent l'oubli du passé, une trève, avec faculté de ravitailler les dernières places qui tenaient encore pour la France, un rendez-vous donné à tous les ambassadeurs des puissances intéressées pour traiter de la paix générale; les Rois Catholiques ne désiraient que la paix pour porter contre les Mores d'Afrique tout l'effort de leurs armes.

Charles VIII accepta avec empressement les ouvertures du Roi Catholique et envoya en Espagne Guillaume de Poitiers,

---

[1] « Vous devez connaître (les Rois), parfaitement, puisque vous êtes né « leur sujet. Ignorez-vous que vous leur êtes redevable du pontificat et que c'est « par la protection du roi d'Espagne que vous vous soutenez dans le rang où « vous vous êtes élevé, malgré votre vie licencieuse et les débauches de votre « Maison ? Réformez, je vous prie, ces désordres, de peur que le Roi mon maître « ne se croie obligé en conscience d'abandonner un pape qui, par le déréglement « de ses mœurs déshonore le Saint-Siège et la Religion. — Mariana. *Hist. d'Espagne*. Paris. 1725. 6 vol. in 4°. t. V. p. 204.

[2] Cf. Prescott. *Op. cit.* t. III. p. 45.

Sieur de Clérieux, gouverneur de Paris. Ferdinand osa lui proposer de conquérir Naples à frais communs et de se le partager « après qu'il se seroit honnestement départi de la ligue ». Clérieux revint en France avec cette cynique proposition. L'ambassadeur d'Espagne, qui n'était informé de rien, déclara prudemment « qu'il croyait bien que ledit Clérieux ne le dirait « pas si ses Seigneurs ne le lui eussent dit. » On décida de demander à Ferdinand de plus amples explications, et l'Aragonais répondit « qu'il en avait parlé par forme de devis et non « autrement » [1]. On conclut donc une simple trève, mais le premier jalon était posé, l'idée du partage de Naples était lancée [2]; Ferdinand allait attendre patiemment que le temps lui fit porter ses fruits, se promettant bien de gagner la seconde manche, comme il avait gagné la première.

Le partage et la conquête de Naples

Charles VIII mourut subitement le 5 août 1498. Il eut pour successeur son cousin Louis d'Orléans, qui prit à son couronnement les titres de roi de France, de Jérusalem et de Naples, duc de Milan.

Le premier soin du nouveau roi fut de demander au pape l'annulation de son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, boiteuse et contrefaite. Alexandre VI accorda la bulle

[1] Commines. *Mémoires*. Livre VIII. ch. 16.

[2] Cf. ce jugement de Guichardin sur Ferdinand : « j'observais quand j'étais « ambassadeur en Espagne auprès du roi Ferdinand d'Aragon, prince sage et « glorieux, que lorsqu'il méditait une entreprise nouvelle ou quelque affaire « importante, loin de la publier d'abord, pour la justifier ensuite, tout au contraire « il s'arrangeait habilement de manière à ce que qu'on entendît premièrement « répéter dans le public : Par telles raisons le roi devrait faire ceci ou cela. Et « alors il publiait son dessein, disant qu'il voulait accomplir ce que chacun « regardait déjà comme nécessaire, et il est incroyable avec quelle faveur et « quels éloges on recevait après cela ses propositions. — D'après les *Ricordi* inédits de Guichardin. Art. de A. Geffroy. *Revue des Deux Mondes*. 15 août 1861.

d'annulation, mais sut y mettre le prix. Son fils César, qui venait de déposer la pourpre cardinalice, fut fait duc de Valentinois, commandant de cent lances françaises et épousa Charlotte d'Albret, fille d'une grande maison féodale apparentée à la famille royale de France. Louis XII devenu libre épousa la veuve de son prédécesseur, la reine Anne de Bretagne.

Sa grande affaire fut alors la recouvrance de son duché de Milan. Il descendit en Italie; une première expédition lui donna Milan (octobre 1499). Une seconde lui livra Ludovic-le-More (avril 1500). Duc de Milan, ayant pour alliés le duc de Savoie, Venise, Florence, le pape, Louis XII faisait dès lors figure de grand prince et paraissait être l'arbitre de l'Italie.

Il jugea le moment venu de reprendre l'affaire de Naples et fit proposer au Roi Catholique d'en revenir au partage dont il avait été déjà question.

Le moment était opportun et bien choisi. Les succès des Français avaient eu en Espagne un grand retentissement. Dès l'avènement de Louis XII, Pierre Martyr recommence ses lamentations sur le sort de l'Italie. Il se montre très sévère pour les princes qui ont attiré les Français au-delà des Alpes [1]; il s'indigne contre les Vénitiens, qui semblent s'endormir devant le péril [2], qui empêchent les princes italiens de s'allier contre l'étranger [3], qui se laissent arracher Patras et Lépante par le Turc [4]. Il nous dit toute la satisfaction des souverains espagnols à la nouvelle de la reprise de Milan par Ludovic-le-More : « Nos rois ne voudraient pas voir les Français devenir plus « puissants, et ne peuvent dissimuler leur joie. » [5] Mais leurs efforts en Italie avaient échoué. Garcilasso de la Vega avait indisposé le pape par ses mercuriales et n'avait pu le rattacher

[1] Petri Martyris. *Epist.* 193 et 198. 10 juin — 1 septembre 1498.
[2] Id. *Epist.* 207, 1 juin 1499.
[3] Id. *Epist.* 201, 2 janvier 1499.
[4] Id. *Epist.* 209 et 210, 3 septembre — 21 septembre 1499.
[5] Petri Martyris. *Epist.* 213.

à la politique espagnole. Lorenzo Suarez n'avait pas eu plus de succès à Venise. Florence était rentrée dans l'alliance française, plutôt par tradition que par attachement. Ferdinand, abattu par les deuils successifs survenus dans sa famille, ne se sentait pas — pour l'instant du moins — disposé à tenter la conquête de Naples; Louis XII lui apparaissait comme un prince d'âge mûr, formé dans l'art militaire par plusieurs campagnes, réglé dans sa dépense, maître de ses mouvements, beaucoup plus redoutable, en un mot, que Charles VIII. Puisque ce prince, assez puissant pour tenter avec succès la conquête de Naples, offrait de se contenter de la moitié du royaume, il fallait le prendre au mot [1].

L'affaire ne se présentait pas comme fort honorable en son principe. Le roi Frédéric de Naples était parent et demandait à épouser une cousine germaine du Roi Catholique. Ferdinand occupait comme allié plusieurs ports de ses Etats, et il s'agissait de le dépouiller, de compte à demi avec son ennemi le roi de France. La conscience de Ferdinand s'embarrassait peu de pareils scrupules et ses scribes savaient trouver d'exquises raisons pour justifier les entreprises les plus condamnables. Il s'excusait en disant « qu'il avait essayé par tous les moyens, de dissuader « Louis XII de faire la guerre au roi de Naples et que, ne pouvant « y réussir, même sous la promesse d'un tribut, garanti par lui-« même, il préférait avoir une partie du royaume que de le laisser « entier aux mains des Français. » [2] Le traité de Grenade, signé le 11 novembre 1500, débutait par de nobles considérations « sur le devoir qui incombe aux rois de maintenir la paix, « d'empêcher les blasphèmes, de protéger la pudeur des vierges « et de défendre l'Eglise contre les Turcs et contre l'ami des « Turcs, D. Frédéric de Naples. » [3] Après quoi « les deux Rois,

[1] Machiavel. (*Le prince*, ch. III) fait remarquer, en termes très forts, toute l'imprudence de Louis XII et l'astuce de Ferdinand.

[2] Petri Martyris. *Epist.* 218, 16 février 1501.

[3] Cf. Michelet. *Renaissance*, p. 28.

« dont l'un se faisait appeler très Chrétien et l'autre Catholique; « se promettaient mutuellement d'attaquer en même temps le « royaume de Naples et se le partageaient. A l'Espagne la Calabre « et la Pouille, avec le titre de Grand Duché; à la France les autres « provinces, avec la capitale et le titre de royaume. Le pape « devait être invité à donner les investitures des pays conquis. »[1]

La conquête s'opéra sans difficulté. En deux mois « Naples « et toutes les autres villes furent conquestées et soubmises en « l'obéissance du roy et luy bien obéi et moult aimé du peuple « de celuy pays. »[2] Frédéric de Naples, qui avait cru jusqu'au bout à la bonne foi de Ferdinand-le-Catholique, se rendit à Ravenstein, commandant de la flotte française, et fut envoyé en France, où Louis XII lui accorda l'Anjou à titre de compensation.

Mais si les copartageants s'étaient fort bien entendus pour dépouiller Frédéric, les discussions commencèrent, sitôt qu'il fallut rigoureusement déterminer la part de chacun d'eux. Dès le mois de juillet 1501, la bonne harmonie s'altérait. « On cherche de vieux traités, écrit Martyr, de vieux titres de « toutes sortes pour fixer les droits de chacun, mais que peut « faire la toge, là où l'épée décide de tout ? »[3] On pensait déjà, au moins en Espagne, à vider la querelle par les armes.

Le partage avait été mal préparé et se ressentait de l'ignorance générale en matière économique. Le traité de Grenade mentionnait six grandes provinces dans le royaume : Terre de Labour, Principauté, Basilicate, Abruzzes, Pouille et Calabre; ces deux dernières seulement étaient attribuées à l'Espagne. Mais on avait oublié qu'Alphonse Ier, pour faciliter la levée des impôts, avait divisé la Pouille en trois cantons : Terre d'Otrante, duché

[1] F. Gregorovius. *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*. Stuttgart. 1876-89. 8 vol. in-8°. t. VII. p. 449.

[2] Jehan d'Anthon. *Histoire du Roy Louys*. Paris. 1620. in 4° t. I. p. 182.

[3] Petri Martyris. *Epist*. 223, 4 juillet 1501.

de Bari, Capitanate. Ce dernier canton n'était séparé de l'Abruzze que par l'Ofanto. A qui devait-il appartenir ? Aux Espagnols, puisqu'il avait jadis fait partie de la Pouille ! Mais alors, la Terre de Labour et l'Abruzze, privées des grains de la Capitanate étaient exposées à la famine par les temps de sécheresse... Aux Français ? mais, dans ce cas, les Espagnols perdaient la dîme des troupeaux prélevée dans cette province et formant le plus clair des revenus du royaume [1]. Aussi intéressés l'un que l'autre à gagner leur procès, aussi férus de leurs droits, aussi jaloux de leur honneur féodal, aucun des deux rois ne voulut céder.

On parlementa pendant tout l'hiver de 1501 à 1502. Tarente n'était pas encore prise. Ferdinand, qui n'entretenait son armée qu'avec une extrême parcimonie, ne se sentait pas encore en mesure d'ouvrir la campagne. Les soldats de Gonsalve de Cordoue désertaient en bandes pour aller grossir l'armée du duc de Valentinois, bien payée, richement vêtue, toujours à même de guerroyer et de gagner du butin. Sans croire absolument à la bonne foi du roi d'Aragon, on peut penser qu'à ce moment, il eût été bien aise d'accepter une solution pacifique. Il avait pris pied dans le royaume de Naples; il était conforme à son génie de ne pas précipiter les événements, de les voir venir, de resserrer les mailles de son filet avant de le jeter pour la capture définitive.

Il proposa le partage des douanes, mais c'eût été une nouvelle source de conflits. Il offrit à Louis XII l'échange des parts, proposition ironique et inacceptable; si Louis XII était mécontent de son lot, l'offre d'un lot notoirement inférieur ne pouvait le satisfaire. Il suggéra l'idée de s'en remettre à l'arbitrage du pape : Louis XII se méfia, et n'eut probablement pas tort [2].

[1] Guichardin. *Histoire d'Italie*. trad. française .Paris, 1839, in 4°, p. 215.

[2] Dès le mois de janvier 1502 les Rois Catholiques avaient accordé au duc de Valentinois de grands privilèges, la ville d'Andria et de belles terres dans leurs possessions napolitaines. Le pape, qui ne voyait en toute affaire qu'un marché, n'aurait écouté que son intérêt présent et actuel.

Il alla jusqu'à consentir au partage de la Basilicate; la question restait toujours aussi insoluble.

Louis XII ne voulut rien accepter et après une explosion de colère inutile et impolitique, il congédia l'ambassadeur espagnol Gralla et la guerre ouverte commença à Naples entre Français et Espagnols (juin 1502).

Les armes françaises semblèrent d'abord avoir l'avantage; soit avarice, soit confiance dans les négociations, soit embarras intérieurs, Ferdinand n'avait pas songé à mettre son armée en état de soutenir l'attaque des Français. Pierre Martyr, qui revenait d'Egypte en ce moment, ne peut dissimuler son étonnement. Arrivé à Venise, le 13 mai 1502, il y trouve un nouveau doge, Leonardo Loredano, et pas d'ambassadeur des Rois. Il demande à ses souverains de lui donner pleins pouvoirs [1]; il trace un tableau effrayant des progrès français en Italie; les Espagnols ont été chassés de la Basilicate et de la Capitanate [2]. On dit à Venise que Louis XII débouche en Italie avec une puissante armée, et il se demande quelles forces les Espagnols pourront lui opposer [3]. A l'annonce de la chute de Canossa, il pousse un nouveau cri d'alarme [4]. Tous les princes italiens sont alliés des Français ou les laissent faire. Si les Français se vantent beaucoup, l'incurie des Rois est encore plus grande que la jactance des Français [5].

Ferdinand temporisait toujours. Ce ne fut qu'en Septembre qu'il songea sérieusement à secourir Gonzalve, étroitement bloqué dans Barletta avec ce qui lui restait de troupes à peu près fidèles. Il envoya 2,000 hommes de renfort en Italie.

---

[1] Petri Martyris. *Epist.* L. 238, 2 juin 1502.

[2] Id. *Epist.* 240, 2 juin 1502.

[3] Id. *Epist.* 241, 27 juin 1502.

[4] Nullum unquam vidi genus hominum minoris facere reliquos homines, qui Galli non sint; infantulo vos vix ablactato modestius occurretis quam isti se putant ituros in Hispanos. — *Epist.* 242, 27 juin 1502.

[5] Id. *Epist.* 243, 27 juin 1502.

Le traité de Lyon

Ici se place un intermède tragi-comique, qui donne la mesure de la faiblesse de Louis XII et de la souplesse de Ferdinand.

Tandis que les affaires des Espagnols semblaient aller fort mal en Italie, l'Archiduc Philippe d'Autriche et sa femme, l'infante Jeanne d'Aragon, étaient en Espagne, où on les avait mandés pour les faire reconnaître par les Cortès comme héritiers présomptifs de la Monarchie. Flamand de naissance et d'éducation, plaisant causeur, joyeux convive, habitué au libre langage et à la vie plantureuse des Flandres, Philippe n'avait pas tardé à s'ennuyer mortellement chez ses beaux-parents. Isabelle était triste et malade, Ferdinand accablé de soucis, d'affaires et d'inquiétudes; la gravité castillane achevait de rendre morose cette cour qui n'avait jamais été brillante. Pour partir plus vite, Philippe s'offrit à négocier un accord définitif avec Louis XII et Ferdinand accepta. Le 19 décembre 1502, en dépit des supplications et des larmes de sa femme, enceinte de six mois, qui ne pouvait le suivre, Philippe partit pour la France et rejoignit Louis XII à Lyon. Son beau-père lui avait donné pleins pouvoirs, lui avait juré, sur la croix et l'évangile, de ratifier tout ce qu'il arrêterait [1].

Pendant que l'archiduc gagnait la France à petites journées, les affaires espagnoles prenaient meilleure tournure à Naples. Le 30 décembre 1502, les Français refusaient la bataille que Gonzalve leur présentait sur les bords de l'Ofanto. Le 15 janvier 1503 Gonzalve faisait entrer 4,000 moutons dans Barletta. L'amiral français, Prégent de Bidoulx, était réduit à brûler quatre galères dans le port d'Otrante [2]. Le capitaine espagnol Villamarina arrivait à Messine avec d'importants renforts.

---

[1] Guichardin. *Op. cit.* p. 240.

[2] Andrés Bernaldez. *Hist. de los Reyes Catolicos.* Sevilla, 1870, 2 vol. in-8° t. II, p. 181.

Dès qu'il connut ces nouvelles, Ferdinand pressa l'armement et le départ de nouvelles troupes et dépêcha vers son gendre un religieux, le P. Boyle, qui rejoignit l'Archiduc en chemin. Mais Philippe était jeune, léger, audacieux, assez mal satisfait de l'accueil qu'il avait reçu en Espagne, aigri par les conseils qu'on lui avait prodigués comme à un enfant inexpérimenté. Il voulut s'en tenir aux instructions qu'il avait reçues, et sans écouter les représentations du P. Boyle, il traita avec Louis XII, comme *alter nos* de son beau père, en plénipotentiaire dûment autorisé. Le traité fut signé à Lyon, le 2 avril 1503.

Ce fut à la vérité un accord étrange, où Philippe n'envisagea guère que son intérêt particulier et se fit la part du lion. Il avait un fils, né le 24 février 1500, le futur Charles-Quint. Louis XII avait une fille, Claude, née le 14 octobre 1499. L'archiduc imagina de fiancer cette fillette de trois ans, avec ce bambin de trois ans et de leur consituer en dot le royaume de Naples. En attendant que le mariage projeté pût se réaliser, le roi de France garderait la Terre de Labour et les Abruzzes, Ferdinand conserverait la Pouille et la Calabre, les provinces contestées seraient administrées en commun par l'Archiduc, procureur de son fils Charles, et par un commissaire du roi de France.

Tout le monde était content à Lyon : Louis XII d'avoir liquidé l'affaire de Naples et établi avantageusement sa fille, la reine Anne d'avoir fiancé Claude au petit-fils de l'Empereur Maximilien, qu'elle eût bien voulu jadis épouser; l'Archiduc se réputait grand clerc pour avoir tranché d'un seul coup une question si difficile; Georges d'Amboise enfin avait donné les mains à l'accord, parce que l'Archiduc lui avait promis qu'on détrônerait Alexandre VI et qu'il serait pape à sa place.

Quand Ferdinand eut connaissance de ces beaux projets, ils lui parurent tout aussitôt inacceptables. La perspective de voir son petit-fils roi de Naples ne le réjouissait pas assez pour le consoler des sacrifices qu'on lui demandait. Puis, il apprit

bientôt que Gonzalve de Cordoue avait successivement défait tous les capitaines français à Ruvo (22 février 1503), à Seminara (21 avril), à Cérignole (28 avril) et que le royaume de Naples était à lui, sauf Venouse et Gaète. Il refusa alors de sanctionner le traité, et s'excusa, fort légitimement d'ailleurs, en rappelant que le P. Boyle, son envoyé, avait averti l'Archiduc de ne rien conclure sans avoir reçu de nouvelles instructions.

En se voyant désavoué, l'archiduc pensa mourir de honte. Louis XII le réconforta courtoisement « en lui disant que son « beau-père avait commis une perfidie, mais qu'il ne voulait « point lui ressembler, qu'il aimait mieux avoir perdu un « royaume, qu'il saurait bien reconquérir, que l'honneur qui « ne se peut recouvrer. »

Il reçut les ambassadeurs de Ferdinand, mais ce fut pour récriminer avec violence contre leur maître : « Des rois, qui se « glorifiaient tant du titre de Catholiques, devraient avoir plus « de ménagement pour leur propre gloire et respecter davantage « la religion du serment. Il était étonnant et même indigne qu'ils « marquassent si peu de considération pour l'archiduc, prince « d'un mérite distingué, respectable par ses qualités personnelles, « et dont le fils était leur héritier. » [1] Il ordonna aux ambassadeurs de partir le jour même.

Cependant Ferdinand se gaussait du roi de France. Comme on lui disait que Louis XII l'accusait de l'avoir trompé deux fois, il répondit cyniquement : « Il en a menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix ! » A Naples, les Espagnols se moquaient des Français qui leur reprochaient d'avoir rompu la trêve, et Pierre Martyr ne sachant que penser en face d'une telle mauvaise foi, concluait que le temps déciderait de la question [2].

[1] Guichardin. *Op. cit.* p. 240.
[2] Petri Martyris. *Epist*, 257. 3 juin 1503.

L'ÉVICTION DES FRANÇAIS

Louis XII tenta un gros effort pour reconquérir Naples et tirer une éclatante vengeance du roi d'Aragon. Il demanda une aide extraordinaire aux bonnes villes du royaume et mit sur pied trois armées, mais il eut le tort de diviser ses forces; il les confia à des chefs médiocres, et ses mercenaires suisses ou gascons ne valaient pas les milices espagnoles, ni surtout les troupes réglées organisées à Naples par Gonzalve de Cordoue.

En Guipuzcoa, le sire Alain d'Albret et le maréchal de Gié ne firent à peu près rien, faute d'argent et faute d'entente. Alain, père du roi de Navarre, ne voulut pas risquer d'attirer sur son fils la colère du Roi Catholique.

En Roussillon, le maréchal de Rieux mit le siège devant Salces (10 septembre), mais avant qu'il eût pu s'en emparer, Ferdinand apparut à la tête d'une armée de 40,000 hommes [1], prit Leucate et repoussa les Français jusqu'à Narbonne. Le 15 novembre une trêve fut conclue pour cinq mois.

En Italie, l'armée française, forte de 1200 lances et 10,000 hommes de pied arrivait à Rome, quand la mort subite du pape réveilla les ambitions du Cardinal d'Amboise (18 août). Il fit arrêter l'armée autour de Rome, intrigua pour se faire élire, et n'y réussit point. Quand l'armée reprit sa marche (27 septembre) la fièvre décimait les troupes. La Trémoille, malade, dut céder le commandement à un Italien, le Marquis de Mantoue, qui était loin d'inspirer confiance au soldat. Mantoue, à son tour, laissa l'armée aux mains du Marquis de Saluces (1er décembre). Les

[1] La gente que el Rey D. Fernando llego de esta vez en Perpiñan, fue la mas lucida y mas fermosa que nunca en España fue vista muchos tiempos, e pasaron de 3,000 hombres de armas, e fueron 6,000 ginetes et mas de 20,000 peones, e tenia de Zaragoza alla mas de otros 2,000 de a caballo, e la Reyna doña Isabel estaba en Aragon cerca de Zaragoza, la cual siempre hacia ir gente e mantenimientos al real e la armada del marqués. — Bernaldez. *Op. cit.* t. II. p. 261.

voleries des trésoriers compromirent l'approvisionnement de l'armée. Une attaque brusquée de Gonzalve (27 décembre) rejeta les Français dans Gaète, et ne pouvant s'y défendre faute de vivres, ils furent réduits à capituler le 1er janvier 1504. Il ne restait plus à Louis XII dans le royaume de Naples que quelques forteresses de la Pouille, où Louis d'Ars continua à guerroyer quelque temps encore avec une poignée d'aventuriers français et albanais [1].

Le 31 mars Louis XII signait une trêve de trois ans avec le Roi Catholique. Il était malade de chagrin; on le crut perdu; il resta pendant de longs mois languissant et éloigné des affaires; la reine Anne en profita pour tenter de rapprocher définitivement la France de l'Autriche.

Les négociations, commencées en juillet 1504, se terminèrent le 22 septembre par la signature des traités de Blois qui instituaient une intime et indissoluble alliance entre Louis XII, Philippe d'Autriche et Maximilien. Le Roi des Romains promettait de donner au roi de France l'investiture du duché de Milan. Louis et Philippe s'engageaient à marier leurs enfants Claude et Charles, sitôt qu'ils seraient en âge de s'unir. Claude aurait pour dot, comme en 1503, les droits de son père sur Naples, mais au cas où le roi mourrait sans enfant mâle, elle hériterait de Milan et de Gênes, des comtés d'Asti et de Blois, des duchés de Bourgogne et de Bretagne.

On se demande aujourd'hui comment Louis XII put souscrire à de pareilles conventions; on oublie, croyons-nous, que les hommes de ce temps avaient, en général, peu de souci des intérêts généraux. Charles VIII avait rendu la Franche-Comté, l'Artois et le Roussillon pour que l'Empereur et le Roi Catholique lui permissent de faire « le Voyage de Naples ». Louis XII ne considéra que l'éclatante fortune qu'il assurait à sa fille : Claude

[1] Cf. Henri Martin. *Histoire de France*. Paris, 1864, 17 vol. in-8°. t. VII. p. 346.

serait impératrice, reine de Castille et d'Aragon, reine de Naples, archiduchesse d'Autriche, princesse de Flandre, duchesse de Milan, et ses Etats français balanceraient en puissance ceux de la Maison de Bourbon. Il y avait là, on doit en convenir, de quoi flatter l'amour-propre paternel de Louis XII. Anne de Bretagne allait peut-être plus loin. Peut-être a-t-elle songé à faire abolir la loi salique ? ... [1] On peut penser ce qu'eût été la grandeur de Charles-Quint, s'il eût été roi de France, du chef de sa femme Claude...

Puis, les traités de Blois avaient encore une autre portée; ils alliaient entre eux les trois princes qui détestaient le plus le Roi Catholique. Louis XII pouvait les considérer comme une sorte de revanche des déboires de l'année précédente. Le traité de Lyon, que Ferdinand n'avait pas voulu ratifier, reparaissait dans les traités de Blois, fortifié par l'union de trois grands princes contre lesquels il y avait peu d'apparence que le roi d'Aragon osât jamais rien entreprendre.

Mais à peine ces traités venaient-ils d'être signés, qu'un événement, cependant prévu depuis plusieurs mois, vint en démontrer l'extraordinaire fragilité.

La mort d'Isabelle et le second mariage de Ferdinand.

Pierre Martyr nous apprend que dès la fin de la guerre de Grenade, la santé de la reine Isabelle s'était altérée, à la suite des grandes fatigues qu'elle avait endurées. La mort de son fils unique et de sa fille aînée avait rempli de deuil son âme maternelle. La politique brutale et sans scrupule du roi troublait sa conscience [2]. Tandis que Ferdinand, vainqueur et conquérant, ne dissimulait pas sa joie d'avoir réussi dans ses entreprises, la

[1] Cf. Henri Martin. *Op. cit.* t. VII. p. 348, note.

[2] Petri Mart. *Epist.* 263. « Daretur opera tantum ut Galli nostros fines desererent sine sparso cruore, si fieri posset, orabat. ». 1 nov. 1503.

reine disait en soupirant qu'il eût mieux valu ménager le sang chrétien pour faire la guerre aux infidèles [1].

Dans le courant de l'été de 1504, de mauvaises nouvelles arrivèrent de Flandres. L'archiduchesse Jeanne, de retour aux Pays-Bas après un long séjour en Espagne, s'était aperçue qu'en son absence, une de ses filles d'honneur était devenue la maîtresse de son mari. La jalouse Espagnole n'avait pu maîtriser sa colère et avait fait raser les cheveux de sa rivale. En vrai Germain qu'il était, l'archiduc avait fait à sa femme une scène si terrible que l'esprit de la malheureuse princesse en avait été gravement atteint. Nouveau sujet de peine pour Isabelle [2].

Au mois de juillet, Ferdinand tombe malade de la fièvre tierce; la reine, plus gravement atteinte, a la fièvre tous les jours; les médecins ordonnent aux époux de coucher dans des lits séparés [3]. Le 5 octobre, la reine est en danger de mort, l'hydropisie s'est déclarée. Tout le monde est soucieux et se demande ce qu'il adviendra de l'Espagne après la mort de la grande Souveraine [4]. Le 18 novembre, l'état de la reine est désespéré. Une grande agitation règne parmi les nobles. Les uns pensent déjà à appeler Philippe d'Autriche; d'autres, plus sages, désirent que Ferdinand reste à la tête des deux royaumes de Castille et d'Aragon. On sait que la reine a institué son mari régent de Castille, en cas d'incapacité de la reine Jeanne, jusqu'à ce que l'archiduc Charles, son fils, ait atteint sa vingtième année. Il n'est pas sûr que la noblesse accepte le parti proposé par la reine. On ne se gêne pas pour dire qu'il y a à gagner, là où l'autorité est disputée par plusieurs [5]. Le 22 novembre, Isabelle est morte. Le jour même de sa mort, le roi a fait élever un échafaud sur la grande place de Medina del Campo. Les hérauts d'armes ont annoncé

[1] Id. *Epist.* 270. — 31 déc. 1503.
[2] Petri Martyris. *Epist.* 272. — 25 juin 1504.
[3] Id. *Epist.* 273. — 18 juillet 1504.
[4] Id. *Epist.* 274. — 5 octobre 1504.
[5] Id. *Epist.* 277. — 18 novembre 1504.

la mort de la reine, et proclamé reine et roi de Castille l'Archiduchesse Jeanne et l'Archiduc Philippe. Ferdinand a abdiqué le titre de roi de Castille pour prendre celui de régent. Les uns louent le roi, les autres contestent son droit et lui donnent tort [1].

Ferdinand se trouvait devant le problème le plus difficile, et pour lui le plus angoissant, qu'il eût encore eu à résoudre. Habitué depuis trente ans à commander en Castille, il lui paraissait extrêmement dur de renoncer à l'autorité qu'il exerçait dans ce pays. Il n'avait aucune sympathie pour son gendre, aucune confiance en ses talents. Il savait sa fille incapable de gouverner. La reine Isabelle lui avait légué le pouvoir; il se croyait sincèrement en droit de le garder; mais il avait à compter avec les grands de Castille, parmi lesquels se dessinait un fort courant d'opposition.

A la première nouvelle de la mort de la reine, Juan Manuel, ambassadeur des Rois Catholiques auprès de Maximilien, s'était rendu à la Cour de l'archiduc et l'avait engagé à résister de toutes ses forces aux prétentions de son beau-père. Philippe avait écrit au Régent d'avoir à quitter la Castille et à regagner l'Aragon, et Ferdinand avait répondu par une de ces lettres de conseils et de remontrances, qui avaient le don d'exaspérer l'ambitieux Flamand. Philippe devait considérer combien il était jeune, combien les Espagnols étaient difficiles à gouverner; Ferdinand mettait son expérience au service de son gendre, lui avait déjà cédé le titre royal, et se contentait du titre de régent que la reine lui avait donné [2]. Il envoyait auprès de sa fille son secrétaire particulier Lopez de Conchillos.

Bientôt arrivèrent en Espagne André du Bourg et Philippe Philibert de Vère, ambassadeur de l'Empereur. Ils venaient sommer Ferdinand de se retirer en Aragon : l'Archiduc ni son père ne voulaient rien entendre. « Le poulain indompté se refusait à tolérer le mors que prétendait lui imposer l'illustre

[1] Petri Martyris. *Epist.* 282. — 1 juin 1505.
[2] Id. *Epist.* 282. — 1 juin 1505.

cavalier. »[1] Pierre Martyr penchait, au fond, pour Ferdinand et avait peur de l'inconnu, mais en bon courtisan qui ménage l'avenir, il voit en Philippe un prince remarquablement doué, qui se laisse égarer par les mauvais conseils. Les grands lui promettent de se ranger à son parti; c'est pour avancer leurs intérêts. Le roi de France se réjouit de ces discordes et se promet bien d'en profiter [2].

Le 5 août, Martyr nous apprend qu'une terrible nouvelle est parvenue à la Cour. La brouille entre Ferdinand et Philippe tourne au tragique. Lopez de Conchillos a gagné la confiance de l'archiduchesse qui lui a remis une lettre secrète pour son père. La malheureuse femme supplie son père de ne pas l'abandonner et lui marque son désir de le voir rester régent de Castille. Lopez de Conchillos a donné la lettre à un Aragonais, nommé Ferrera, qui l'a livrée à Philippe. D'orageuses explications ont eu lieu. Lopez de Conchillos a été jeté dans une si affreuse prison que ses cheveux sont tombés en une nuit et qu'on le dit fou. L'archiduchesse a été séparée de la plupart de ses femmes; les autres ont dû jurer de ne rien écrire en Espagne sans l'agrément de l'archiduc. Terrorisée, Jeanne se tait, et Philippe resserre sans cesse son alliance avec le roi de France. « Les Français relèvent la crête. »[3]

Dès le mois de février 1504, divers symptômes indiquaient que Louis XII ne considérait pas sa défaite comme définitive. Trivulce et le marquis de Mantoue réorganisaient à Milan l'armée française. On attendait de jour en jour un renfort de 500 lances françaises et de 5000 Suisses. En septembre, les traités de Blois avaient assuré à Louis XII l'alliance de l'archiduc

[1] Petri Martyris. *Epist.* 283, 10 juin 1505. — Pullus indomitus eximii moderatoris habenas velle pati recusat.

[2] Id. *Epist.* 285, 13 juillet 1505. — Rex Gallus salivam deglutit, ex hac discordia fructum se sperat consecuturum.

[3] Id. *Epist.* 287, 13 août 1505. — Gallis, ex eorum discordia cristae insurgunt.

et de l'Empereur. En 1505, il levait dans son royaume une aide de 50,000 ducats et annonçait hautement ses projets d'expédition en Italie [1]. Il était à craindre que tout le bénéfice de la brillante campagne de 1504 ne fut bientôt perdu pour Ferdinand.

Alors, brouillé à mort avec son gendre, dont l'arrivée en Espagne était imminente, menacé au dedans par une coalition des grands de Castille, menacé en Italie par le roi de France, Ferdinand n'écouta plus que sa haine contre l'archiduc et s'arrêta au parti le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Il envoya en France Jean de Silva, comte de Cifuentes, et le jurisconsulte Malferit, pour faire la paix avec Louis XII, et lui proposer son alliance. Après tout ce qui s'était passé entre eux, après les félonies dont il s'était rendu coupable, le subtil Aragonais eut encore assez de confiance dans la simplicité de celui qu'il avait appelé « l'ivrogne » pour prétendre devenir son neveu, en épousant sa nièce Germaine de Foix [2].

Louis XII n'hésita pas longtemps entre l'alliance de Philippe et celle de Ferdinand. En réalité, il s'était déjà détaché de l'alliance autrichienne. Au printemps de 1505, une nouvelle maladie l'avait mis aux portes de la mort; rendu à la santé, il avait repris conscience de ses devoirs envers la France et rompu ses engagements avec l'archiduc pour le mariage de Claude et de Charles. Il était revenu à la politique nationale, et avait ordonné par testament (31 mai 1505) de marier Claude, le plus tôt possible, avec son cousin François d'Angoulême. Il donnait à sa fille tous les biens particuliers de la Maison d'Orléans, y compris Blois, Gênes et Milan. Il allait chercher à Amboise Louise de Savoie et son fils François et les amenait près de lui au Plessis-lez-Tours pour jouir de leur compagnie [3]. L'alliance

[1] Petri Martyris. *Epist.* 290. — 24 sept. 1505.
[2] Id. *Epist.* 290. — 24 sept. 1505.
[3] Ernest Lavisse. *Histoire de France.* Paris, 1903-1910. 18 vol. in-4°. Vol. IX, p. 76.

avec Philippe et Maximilien se trouvait ainsi virtuellement compromise, avant que Ferdinand eût fait de son côté la moindre démarche (juin 1505).

Cependant l'accord politique entre la France et les princes autrichiens semblait survivre aux projets de mariage. En octobre encore, le bruit courait en Espagne que Philippe avait partie liée avec le roi de France, qu'il envahirait la Castille pendant que le roi attaquerait la Catalogne et Naples. Ferdinand, très inquiet et irrésolu, déplorait l'aveuglement de son gendre, qui aurait pu, avec son aide, reprendre aux Français la Bourgogne et toutes les terres qui lui avaient été enlevées. Louis XII écoutait les deux partis, mais semblait pencher de plus en plus vers l'alliance de Ferdinand [1]; il y voyait une liquidation définitive et honorable de la désastreuse affaire de Naples, et un établissement inespéré pour Germaine de Foix. Louis XII aimait chèrement les deux enfants de sa sœur Marie d'Orléans, comtesse de Foix, Gaston qui devait bientôt se révéler comme un grand capitaine, Germaine, gracieuse et avisée, dont il était tout heureux de faire une reine d'Aragon.

Moins d'un mois après l'ouverture des négociations, Ferdinand avait le délicat plaisir d'annoncer à son gendre sa pleine réconciliation avec le roi de France : « Vous n'avez pas à vous irriter, « mon fils, de ce que j'ai fait la paix avec votre ami, devenu « aujourd'hui votre co-beau-père. Ce roi était mon ennemi « déclaré et dans le fond; vous voulait plus de mal qu'à moi; « je me le suis attaché par les liens de l'amitié; c'était contre « vous-même, autant que contre moi, que vous réclamiez son « aide; je ne vous ai donc fait aucune injure. Vous méditiez, au « contraire, je le sais, de m'infliger une grave insulte et une « perte considérable, grâce à l'amitié trompeuse et à la conni- « vence du Roi de France, qui ne traitait avec vous qu'en vue « de son avantage et non du vôtre. Vous m'avez obligé à contrac-

[1] Petri Martyris. *Epist.* 291. — 20 octobre 1505.

« ter, malgré moi, une seconde union, à affaiblir dans le royaume « de Naples le droit que j'avais conquis par les armes, à recevoir « mes ennemis les Angevins que j'en avais chassés, à leur rendre, « au grand préjudice de ma couronne et des miens, les biens que « le droit de la guerre leur avait enlevés, à promettre enfin — « par serment — une somme de 500,000 ducats. Assez d'erreurs, « mon fils, revenez vers moi. Si vous venez comme fils et non « comme ennemi, vous serez, malgré tous ces griefs, reçu à bras « ouverts, la force de l'amour paternel est grande ! Si vous me « consultez, je connais parfaitement les grands et le peuple de « ce pays et vous commencerez votre règne sous les meilleurs « auspices; mais si vous continuez, avec le même entêtement, à « vous confier à ceux qui ne désirent que votre ruine et leur « propre avantage, vous tomberez évidemment dans l'adversité »[1].

Si Ferdinand avait cru se réconcilier avec son gendre en faisant la paix avec Louis XII, il s'était lourdement trompé. Philippe accepta bien de négocier, laissa conclure par ses agents un accord avec son beau-père, mais arriva en Espagne, après un voyage long et mouvementé, avec l'idée bien arrêtée de ne céder qu'à la force (7 mai 1506). Ferdinand, se flattant toujours de le ramener, lui envoya Pierre Martyr; le vieux rhéteur fit de son mieux pour convertir l'archiduc : « Il me semble, mon roi, « voir tout l'univers rouler sous vos pieds si vous suivez les « conseils de votre beau-père et si vous souffrez d'être conduit « par lui, car si à votre grandeur d'âme, aux dons de votre esprit, « à la jeunesse et à la force de votre corps, vous ajoutez la pru- « dence de ce roi, rien ne saura vous résister sous le disque de « la lune, surtout lorsque vous possédez déjà tant de royaumes. « Mais si vous vous laissez persuader par ceux qui vous poussent « à la discorde, plus par souci de leurs intérêts que des vôtres, « je ne vois pas comment vous vous tirerez de leurs griffes « avides et je pense que ce malheureux royaume, que votre femme

[1] Petri Martyris. *Epist.* 293. — 13 nov. 1505.

« vous a donné, sera déchiré en mille morceaux sanglants. Voyez, « mon roi, durant qu'il en est temps, comment ont vécu les « anciens rois entres les mains de ces gens-ci, en se laissant « gouverner par eux, regardez dans quels chagrins ils ont été « jetés et que l'exemple d'autrui vous dessille les yeux. » [1] Martyr pensait que sa harangue avait fait une certaine impression sur Philippe; sa vanité l'égarait, car l'archiduc ne témoigna aucune velléité de céder. Ferdinand s'étant avancé au-devant de lui, il changea de route pour ne pas le rencontrer. Il finit par lui accorder deux entrevues à Remessal et à Renedo, mais resta intraitable et refusa même de lui laisser voir sa fille la reine Jeanne, qui restait triste et silencieuse et ne recherchait que la solitude. Ferdinand obtint les revenus des ordres militaires, la moitié des revenus des Indes. Philippe s'engagea à ne pas attaquer le royaume de Naples, et ce fut tout [2]. Il fallut se résigner à l'inévitable et reprendre le chemin d'Aragon, laissant les pays de Castille aux mains d'un jeune homme sans expérience et d'une femme déjà frappée de folie (7 juillet). Pour la première fois de sa vie, Ferdinand faisait figure de vaincu; rejeté par son gendre, en vertu du droit féodal, abandonné par toute la noblesse castillane, sauf le duc d'Albe et le marquis de Denia. Il ne put rester longtemps dans ses états d'Aragon, trop petits maintenant à son gré; il prit la mer avec sa jeune femme et gagna Naples, où la vue du sol conquis par ses armes allait rasséréner ses esprits.

L'administration magnifique de Gonzalve de Cordoue lui déplaisait et ses façons royales l'inquiétaient. Le Grand Capitaine ne ménageait ni à ses amis, ni à ses alliés, ni les pensions, ni les titres, ni les terres et faisait l'admiration de tous par ses largesses et sa générosité. Les poètes napolitains, les barons de l'ancien parti d'Anjou exaltaient ses mérites, aussi bien que ses

[1] Petri Martyris. *Epist.* 306. — 31 mai 1506.
[2] Id. *Epist.* 310. — 7 juillet 1506.

propres compagnons. Ferdinand s'effrayait de ces prodigalités : « Que me sert, disait-il, que Gonzalve m'ait conquis un royaume, « s'il distribue tout aux autres, avant que j'aie rien touché ? » [1]

Avant son arrivée à Naples, Ferdinand apprit la mort de son gendre survenue le 27 septembre 1506. « Il en fut, ou en parut fort affligé » [2] et laissa les Castillans se débattre dans l'anarchie pour se faire plus désirer. La reine ne délirait pas et tenait même des discours fort raisonnables [3], mais refusait également de gouverner et de rappeler son père en Espagne; Ferdinand n'y reparut qu'au mois de juillet 1507 [4].

Tandis qu'il était à Naples, il se fit prêter hommage par les barons du royaume. D'après le traité passé avec Louis XII, la reine Germaine, héritière des droits français sur Naples, aurait dû être présente à la cérémonie. Ferdinand voulut qu'elle fût indisposée précisément ce jour là; elle resta dans ses appartements et le roi reçut seul les hommages de la noblesse napolitaine[5]. Louis XII était trompé une fois de plus.

A son retour, Ferdinand ramena Gonzalve en Espagne; il lui promettait de lui donner la grande maîtrise de Saint-Jacques et ne la lui donna point. Il se montra plus autoritaire et plus dur que par le passé, et réprima avec une rigueur inflexible les

---

[1] W. Prescott. *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*. t. III, p. 308.

[2] Petri Martyris. *Epist*. 317. — 22. nov. 1506.

[3] On voulait la persuader d'appeler en Espagne l'empereur Maximilien ou le prince Charles. Elle répondait : « Charles est mon héritier puisqu'il est l'aîné « de mes fils, mais il n'est pas encore apte à règner. L'empereur Maximilien, « mon beau-père, occupé de son côté, ne peut abandonner la conduite de l'Em- « pire, surtout aujourd'hui qu'il lui faut gouverner le patrimoine de son fils, « mon mari. Si même ses affaires le lui permettaient, il ne saurait pas administrer « mes royaumes et mon père les connaît ,car c'est lui qui, à force de travaux et « de veilles m'en a conquis une partie et m'a conservé l'autre à demi perdue. » Petri Martyris. *Epist*. 323. — 20 déc. 1506.

[4] Le roi débarqua à Cadaques, un peu au Sud du Cap Creus. Id. *Epist*. 354. — 24 juillet 1507.

[5] Cf. Prescott. *Ferdinand et Isabelle*, t. IV. p. 76.

quelques tentatives de rébellion esquissées par la haute noblesse [1]. Il y eut en lui un sursaut de rancœur qu'expliquent ses rages de 1506 et sa vieillesse.

La ligue de Cambrai

En rentrant d'Italie, Ferdinand avait eu à Savone une entrevue avec Louis XII. Le roi de France était heureux d'embrasser sa nièce, la reine d'Aragon; Ferdinand n'était pas fâché de voir de près son ancien adversaire; les querelles qui les avaient divisés semblaient apaisées; l'état de l'Italie paraissait à peu près stable, il était bon de s'entendre sur ce que l'on pourrait faire dans un avenir prochain.

Les deux rois étaient alors assez âgés pour ne pas désirer de nouveaux troubles. Ferdinand avait 55 ans, Louis XII en avait 45, mais sa santé semblait compromise. L'un venait de remettre tout en ordre dans son royaume de Naples, l'autre se croyait bien assis à Milan et venait de soumettre Gênes. Il est probable, qu'à ce moment précis, ni l'un ni l'autre ne rêvaient de nouvelles complications; mais d'autres princes, moins satisfaits et plus turbulents, songeaient déjà à de nouveaux changements.

En Italie, le pape Jules II, avait mis au service de l'Eglise une âme ardente, éprise de gloire et désireuse d'inaugurer une politique toute nouvelle. « Agissant dans un esprit tout opposé « aux Borgia, il continua néanmoins leur œuvre, mais tandis que « les autres papes avaient cherché à donner des principautés à « leurs neveux ou à leurs fils, Jules II, au contraire, fit consister « toute son ambition à étendre l'Etat de l'Eglise et doit en être « regardé comme le fondateur. » [2] Machiavel reconnaît « qu'il « rendit respectable aux rois de France eux-mêmes cette papauté « qu'aucun baron n'était assez petit autrefois pour ne pas

[1] Voir dans Bernaldez. *Reyes Catholicos*, t. II, p. 317-326.
[2] Leopold Ranke. *La Papauté au XVIe siècle*. Paris in-8°, p. 84.

mépriser. »[1] Cette nouvelle puissance de l'Eglise, il la voulait employer à la délivrance de l'Italie, combattre les étrangers les uns par les autres, chasser Louis XII de Milan, empêcher Maximilien de descendre des Alpes, affaiblir les Espagnols et dominer toute la péninsule. On a voulu en faire un patriote italien, il faut surtout voir en lui un ambitieux politique, curieux de se mêler à tout et d'intervenir dans le grand jeu du monde.

Son plan comportait tout d'abord une reconstitution complète de l'Etat romain, et le mettait ainsi en conflit avec Venise, la république ayant usurpé nombre de villes qui avaient autrefois relevé du Saint-Siège. Jules II témoignait d'une véritable fureur contre le Sénat vénitien; il éclatait en imprécations contre ces marchands qui osaient nommer des évêques sans sa participation, qui faisaient le commerce avec les infidèles, qui détenaient ses villes de Ravenne, Faenza, Imola et Forli.

Maximilien d'Autriche, roi des Romains, était déjà une manière de pangermaniste. Il eût voulu faire de l'Allemagne, ce conglomérat d'Etats disparates, une monarchie qui eût pesé de tout son poids sur l'Europe. Dès 1497, à la diète de Worms, il sonnait l'alarme contre la France, qui finirait, disait-il, par enlever l'empire aux Allemands. Il avait essayé d'établir l'ordre en Allemagne; s'il n'avait pas réussi, c'était faute de ressources matérielles. La tête toujours pleine de projets, consolé, à chaque nouvel échec, par une nouvelle espérance, il portait ses coups de toutes parts, pensant qu'il finirait par trouver le chemin de la fortune. En 1507, il avait voulu descendre en Italie pour se faire couronner à Rome, les Vénitiens lui avaient barré le passage, lui avaient pris Fiume et Trieste et lui avaient imposé une paix humiliante, dont il ne pensait qu'à effacer la honte. Venise était devenue son ennemie principale. Il la haïssait autant que le pape semblait la haïr.

A ce même moment, une femme d'esprit remarquablement

[1] *Le Prince*, chap. XI.

lucide et de volonté forte, Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert le Beau, duc de Savoie, prenait en mains le gouvernement de la Flandre, au nom de son jeune neveu Charles. Marguerite n'aimait pas la France, qui, après lui avoir fait espérer la main de Charles VIII, lui avait préféré Anne de Bretagne. Elle comprit la première tout ce qu'une guerre générale pouvait ouvrir de perspectives avantageuses à sa Maison, et avec une froide allégresse elle mit tout en œuvre pour la fomenter : « Je « mectray paine à m'employer tellement à l'adresse des affaires « que, avec l'ayde de Nostre Seigneur, il s'en enssuyvra une bonne « fin au bien universel de toute la Chréstienté, comme je l'ay « toujours desiré et desire. »

Louis XII se laissa bien vite gagner. Il avait d'anciens griefs contre les Vénitiens; Venise occupait Brescia, Bergame, Cremone, la Ghiara d'Adda; il vit dans la guerre un moyen de reconstituer son duché de Milan dans toute son intégrité.

Ferdinand se laissa comprendre dans la Ligue, pour ravoir ses cinq villes de la Pouille occupées par les Vénitiens.

Le 10 décembre 1508, à Cambrai, Marguerite d'Autriche et Georges d'Amboise signèrent les traités constitutifs de la Ligue.

Elle se présentait sous l'honorable apparence d'une croisade contre le Turc, mais avant de partir en guerre contre l'infidèle, chacun des princes signataires entendait obliger la République de Venise à lui restituer toutes les villes et tous les territoires usurpés à ses dépens.

Il n'y eut guère que Louis XII à prendre la Ligue au sérieux. Il passa l'Adda au mois de mai 1509 avec une belle armée et dès le 14, battit complètement l'armée vénitienne à Agnadel. Les villes tombèrent les unes après les autres devant la poussée française. Tout le monde crut Venise perdue; mais le Sénat se savait à l'abri derrière ses lagunes et ne désespéra pas de la République. Il délia ses sujets de Terre-ferme du serment de fidélité, rendit au pape les villes qu'il réclamait et lui demanda humblement pardon pour les offenses passées.

Ferdinand s'était infiniment moins pressé d'entrer en campagne que le roi de France. Il avait d'abord fait déclarer à la République qu'il était entré dans la Ligue organisée à Cambrai contre le Turc, mais nullement dans celle qui était dirigée contre Venise; il ignorait les motifs que pouvait avoir Louis XII pour attaquer la Seigneurie et il offrait à celle-ci tous les bons offices qu'elle avait droit d'attendre de sa bienveillance [1]. Au mois de mai 1509, il n'avait pas encore congédié l'ambassadeur vénitien [2]. Ce ne fut qu'après la bataille d'Agnadel qu'il commença de se remuer quelque peu. Ses troupes parurent dans les environs des villes occupées par les Vénitiens dans le royaume de Naples, il laissa entendre qu'il les reprendrait par la force « s'il ne lui suffisait pas de les demander. » Au mois de juillet, deux mois après l'ouverture de la campagne, presque sans avoir combattu, il obtenait la rétrocession de ses cinq villes : Monopoli, Brindisi, Trani, Otranto et Polignano [3].

La réconciliation de Ferdinand avec l'Empereur s'obtint presque aussi facilement. Le roi de France, choisi comme arbitre, accorda les deux rivaux au grand avantage du roi d'Aragon. La régence de Castille lui demeurerait, tant qu'il n'aurait pas d'enfants mâles et que l'archiduc Charles n'aurait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans. Charles ne devait pas prendre le titre de roi du vivant de sa mère en qui résidait la royauté. L'Empereur devait recevoir du Roi Catholique 50,000 ducats, et l'archiduc Charles une pension annuelle de 40,000 ducats. Conformément au traité de Cambrai, le roi d'Aragon fournirait des secours à l'Empereur jusqu'à l'entière conquête de tout ce qui devait lui appartenir d'après ce traité [4].

---

[1] Sismondi. *Histoire des Républiques italiennes*. Paris, 1807-1818. 16 vol. in-8°. t. XIII, p. 438.

[2] Petri Martyris. *Epist*. 414. — 14 mai 1509.

[3] Sponde. *Annalium Baronii continuatio*. Paris, 1639, 2 vol. in-f°, t. II, p. 695.

[4] Guichardin. *Histoire d'Italie*, p. 353.

En exécution de cet accord, Maximilien demanda des secours en argent à son nouvel allié, mais Ferdinand préféra les lui fournir en hommes. Le duc de Termini se mit en marche vers le Nord avec 400 lances espagnoles et calcula si bien ses mouvements qu'il n'arriva au camp impérial qu'à la fin de juin 1510[1].

Ferdinand avait ainsi obtenu tout ce qu'il voulait de la Ligue de Cambrai. Il n'avait plus qu'à attendre les événements en ménageant ses forces. Il sembla prendre à la lettre les grands projets de croisade. Il commença à préparer, à tout événement, une flotte à Malaga. Les Cortès d'Aragon lui donnaient 500,000 écus pour les frais de la guerre, il faisait écrire à tous les princes chrétiens pour les engager à se joindre à lui. Séville se remplissait de volontaires et même d'étrangers attirés par la sainte entreprise. De toutes les parties de l'Espagne les soldats affluaient en Andalousie. Ferdinand publiait qu'il allait se mettre à la tête de ses troupes et passer lui-même en Afrique. Ce ne fut qu'en juin 1511, quand le moment d'intervenir en Italie lui parut arrivé, qu'il retourna ses batteries et se décida à employer pour son seul avantage les deniers et les hommes qu'il avait obtenus pour la guerre sainte.

La ligue de Cambrai était rompue, et rompue par le fait du pape, comme Marguerite d'Autriche l'avait prévu.

Les Vénitiens avait fait la paix avec le pape. Dans sa joie d'avoir recouvré ses villes [2], Jules II avait pardonné à la Répu-

[1] Sismondi. *Op. cit.*, t. XIV, p. 55.

[2] Les députés de Ravenne étant venus lui prêter hommage, il leur répondit : « Qu'ils avaient sujet de se resjouir d'estre retournez après tant d'années à « leur légitime seigneur, l'empire duquel estoit si relevé et si doulx que c'estoit « liberté que de luy servir, que l'on pouvoit dire aucunement que tous ses « sujets estoient au dessus de tous les autres, d'autant que leur prince n'estoit « ni duc, ni roy, ni César-Auguste, mais souverain Pontife, successeur du prince « des Apôtres, Saint Pierre, vicaire de Nostre Seigneur, que tous les gens de « bien souhaitoient de s'abaisser à ses pieds et de les baiser et qu'il se pouvait « plus justement appeler le roy des roys et le Seigneur des Seigneurs pour la « révérence de Nostre Seigneur, duquel il estoit vicaire et qu'il tenoit l'empire « sur tous les hommes, comme ayant pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes « du ciel. » — Sponde. *op. cit.* t. II, p. 697.

blique, dès le mois de juillet 1509. Le 24 février 1510, il levait les censures qu'il avait portées contre elle.

Un incident minuscule le mit bientôt en guerre indirecte avec Louis XII.

Depuis qu'il était maître de Ravenne, le pape possédait des salines dont il espérait un gros revenu, mais il rencontrait sur les marchés la concurrence des sels de Comacchio, appartenant au duc de Ferrare. Les fermiers du duc et du pape se disputaient les clients ; Jules II exigea que le duc rompît son marché avec ses fermiers, et sur le refus d'Alphonse d'Este, le menaça d'excommunication [1]. Le duc de Ferrare, qui était l'allié du roi de France, l'appela à son secours et Louis XII se vit avec effroi menacé d'une guerre avec le pape. La reine Anne, plus effrayée encore que lui, prophétisait les pires catastrophes, si le roi s'engageait dans une lutte sacrilège contre le souverain pontife.

Le pape était décidé à retourner la Ligue de Cambrai contre le roi de France. La Ligue était, suivant le mot profond de Michelet, « une admirable tapisserie de Flandre, plus belle encore « à l'envers qu'à l'endroit. »

Tout semblait favoriser ses desseins. La mort du Cardinal d'Amboise (25 mai 1510) privait Louis XII de son conseiller le plus écouté. La mort de Henri VII donnait le trône d'Angleterre à un jeune prince ambitieux, remuant, désireux de se signaler, que le pape n'eut pas de peine à attirer dans son alliance contre la France. L'empereur, sans argent, sans crédit, « vidé », comme il l'avouait lui-même, passait à l'état de quantité négligeable. L'avarice de Louis XII lui coûtait l'alliance des Suisses, que l'ardent évêque de Sion, Mathieu Schinner, donnait pour alliés au pape.

Le roi d'Aragon était dès lors l'arbitre de la paix. Il n'avait pas encore combattu, il ne s'était mêlé de rien, il ne s'était pas

[1] Pet. Mart. *Epist.* 442. — 13 août et 443, 31 août 1510.

compromis dans le guêpier italien. Il avait ses forces intactes, de grandes ressources, son génie politique, si supérieur à celui de tous ses rivaux. Il ne fut pas difficile de le gagner à la cause pontificale. Moyennant le tribut annuel de la haquenée blanche et un secours de 300 lances, le roi d'Aragon fut investi en pleine propriété du royaume de Naples et Louis XII déclaré déchu de toutes les prétentions qu'il y pouvait avoir : « Premièrement, « disait la bulle, pour n'avoir jamais payé au Saint Siège ce qu'il « lui devait comme son feudataire, et en second lieu, pour avoir « fait le partage du royaume de Naples avec le roi d'Espagne « sans en avoir demandé la permission au pape. » Le 26 sepmbre 1510, Martyr annonçait au comte de Tendilla le départ des 300 lances promises au pape [1]. Ferdinand s'excusa courtoisement auprès de Louis XII en prétextant les nouvelles obligations qu'il avait au Saint-Père.

La Sainte Ligue

Dès le mois de janvier 1511, le pape commença la guerre ouverte. Un instant on put espérer que sa mort allait délivrer l'Italie d'un libérateur si remuant; il n'en fut rien, la maladie ne fit que le rendre plus allègre et plus pressé. A peine hors de danger, il se remit à tonner contre les Français, ne parlant plus que de les chasser d'Italie. Il alla en personne, sous le feu des remparts, faire le siège de La Mirandole [2]. Vingt fois le jour, on l'entendait s'écrier : « Ferrare ! Ferrare ! par le corps Dieu ! je t'aurai ! » Au mois de mars, il traita avec les Vénitiens, disant magnifiquement que l'Italie avait trop souffert et qu'il voulait lui donner la paix.

Ferdinand, toujours occupé, en apparence, de ses projets de croisade, proposait un congrès, où Mathieu Lang, évêque de

[1] Petri Martyris. *Epist.* 444. — 26 sept. 1510.
[2] Id. *Epist.* 448, 449, 450. — 13 janvier, 31 janvier, 2 février 1511.

Gürk, pour l'Empereur, l'évêque de Paris pour le roi de France, l'évêque de Catane et Hieronimo Vico pour lui-même chercheraient à rétablir la paix. Mais Lang, qui s'était mis contre le pape « dans une colère germanique », fit échouer l'entreprise [1]. Louis XII et l'Empereur répondirent aux reproches du pape en proposant la réunion d'un Concile à Pise pour le 1er septembre 1511 [2]. Les cardinaux de Carvajal, René de Prie, Guillaume Briçonnet et Frédéric de San Severino, choqués par la hauteur insupportable de Jules II, se séparèrent de lui et se rallièrent au projet de l'Empereur et du roi Très-Chrétien.

Ferdinand tenta alors un dernier effort. Il écrivit à Louis XII pour le dissuader d'agir contre le Père commun des fidèles. Alphonse d'Este une fois vaincu, il s'offrait à faire reconnaître par le pape les droits de la France sur Milan, il exhortait le roi à se souvenir de son titre de Roi Très-Chrétien. Il lui demandait ironiquement ce qu'il penserait du prince étranger qui prétendrait l'empêcher de châtier le duc de Bourbon ou tel autre de ses grands vassaux [3]. Pendant plusieurs mois, les ambassadeurs aragonais se succédèrent auprès de Louis XII, mais quand le roi, traitant lui-même son Concile de Pise de farce et d'épouvantail, venait à formuler les conditions auxquelles il entendait subordonner la paix, c'était au tour de Ferdinand de faire la sourde oreille. « Que le pape laisse Bologne aux Benti-« voglio et Alphonse d'Este en paix, disait Louis XII, et je renonce « à mon Concile. — Laissez Bologne au pape et permettez lui de « châtier ses sujets rebelles, répondait Ferdinand, et vous aurez « la paix ». Il connaissait la dévotion du roi, les scrupules et les terreurs de la reine. Il savait qu'Anne de Bretagne condamnait toute entreprise contre le Saint-Siège, qu'elle disait à son mari « qu'ils ne jouiraient pas longtemps de l'enfant qu'elle portait

[1] Petri Martyris. *Epist.* 452. — 28 avril 1511.
[2] Id. *Epist.* 453. — 29 avril 1511.
[3] Id. *Epist.* 454. — 5 mai 1511.

« dans son sein »[1]. Il allait jusqu'à lui faire peur du diable[2]. Jules II, un moment très effrayé par l'annonce du Concile de Pise, s'était très vite ressaisi quand il avait appris que les évêques allemands avaient refusé de s'y rendre[3]. Il avait lui-même indiqué un Concile général à Rome, et lancé l'anathème sur tous les cardinaux dissidents et leurs fauteurs[4]. Malade, laissé pour mort par ses familiers, dépouillé par ses domestiques, il fut sauvé par un médecin juif qui le rendit encore une fois à la santé[5].

Le 5 Octobre 1511, Jules II annonçait au Cardinal Jean de Médicis la conclusion de la Sainte-Ligue. « Nous venons « de conclure une très sainte ligue et confédération avec notre « Très-Cher fils en Christ, Ferdinand, roi d'Aragon et des « Deux-Siciles, avec cher et noble homme Leonard Lorédan, « doge de Venise, pour la conservation de la Sainte Eglise et « la dignité du Saint-Siège Apostolique et le recouvrement de « Bologne et des autres Terres de la Sainte Eglise Romaine, qui « sont aujourd'hui occupées par l'ennemi.»[6]

A l'occasion de cette nouvelle alliance, Jules II reçut de tous

[1] Sponde. *Op. cit.* t. II, p. 716.

[2] Petri Martyris. *Epist.* 466. — 4 octobre 1511.

[3] Maximilien avait convoqué un Concile national à Augsbourg pour faire part aux évêques des intentions du roi de France et des siennes. « La conclusion « de cette Assemblée fut que le Concile de Pise était séditieux et détestable, « adjoutans qu'on changeroit d'avis quand on donneroit de meilleures raisons « et que Maximilien chargeast l'évesque de Bresse (Brescia) d'aller à ce mesme « Concile, mais il en fut déchargé par certaines causes qu'il proposa et Maximilien « y envoya, avec pleins pouvoirs, Félix, comte de Wirdenberg, Hiérosme, « comte de Tyrol et le docteur Fechsel qui, s'arrestans à Trente, n'estoient « point encore arrivés à Milan lorsque Coxin escrivoit cecy. » — Sponde, t. II, p. 719.

[4] Id. *Epist.* 458. — Juillet 1511.

[5] Id. *Epist.* 463, 464. — Septembre 1511.

[6] Abel Desjardins. *Négociations entre la France et la Toscane*, dans les *Documents inédits de l'histoire de France*. Paris, 1859-77. 4 vol. in 8°, t. II, p. 550.

les coins de l'Italie les témoignages les plus flatteurs et les plus enthousiastes. « On donnait au pape des éloges magnifiques pour « avoir conçu un si noble dessein et si digne de la majesté du « chef de l'Eglise. En effet, disait-on, de quelle adresse n'a-t-il « pas fallu se servir pour armer les barbares contre les barbares, « pour les engager à se détruire mutuellement, tandis que le « sang italien sera ménagé ? On ajoutait qu'après qu'une des « deux nations espagnole et française aurait usé presque toutes « ses forces à chasser l'autre de l'Italie, il serait facile de la forcer « à son tour à abandonner ses provinces. » [1]

Bien sûr de ne pas être atteint par l'orage que le pape déchaînait, Ferdinand ne sembla pas s'apercevoir de ce but suprême de la politique pontificale, et se voua corps et âme à la défense du Saint-Siège. La rapidité avec laquelle il prit parti contraste étrangement avec ses lenteurs et ses tergiversations au cours des deux années qui venaient de s'écouler. Autant il fut hésitant quand il s'agissait de soutenir le roi de France, son allié, autant il fut prompt et résolu, dès qu'il fut question de combattre Louis XII. Il semblait qu'il eût été rendu à son rôle naturel et se retrouvât dans son élément.

Au mois de novembre 1511, le légat du pape, Casadoro, juge de Rote, se présenta à la Cour d'Espagne, porteur d'un bref pour le roi Catholique. La remise en fut faite en grande solennité dans la cathédrale de Burgos, pendant la grand'messe, devant tout le peuple assemblé. Le pape, « comme un père de famille « véhémentement battu par ses fils », s'élevait contre le roi de France, si différent de ses aïeux très chrétiens, et engageait vivement le roi Catholique à se joindre à lui contre ce persécuteur de l'Eglise. La lecture finie, l'évêque d'Oviedo, dans un élégant discours en castillan, reprit et commenta le bref de Sa Sainteté et flétrit énergiquement la conduite du roi de France. Le nonce alors se tourna vers le roi et lui demanda ce qu'il comptait faire.

[1] Guichardin. *Op. cit.*, p. 416.

Ferdinand répondit à haute voix devant le peuple « que lui et « ses biens, ceux de sa fille la reine Jeanne, de ses parents et « de ses alliés étaient au service de l'Eglise. » [1]

Les forces de la nouvelle Ligue étaient formidables. Le pape s'était engagé à fournir 600 lances et 10,000 fantassins, avec autant de chevau-légers qu'il en serait besoin. Le Roi Catholique devait donner 1,200 lances, 1,000 génetaires et 10,000 soldats de pied. Les Vénitiens amenaient à la Ligue un nombre égal de soldats et promettaient en outre plusieurs compagnies d'estradiots albanais. Le Roi Catholique devait recevoir un subside de 40,000 écus pour l'entretien de ses troupes. On espérait que les rois d'Angleterre et de Hongrie se joindraient bientôt à la Ligue [2]. Dans l'enthousiasme d'un début, on allait jusqu'à promettre la Guienne au roi d'Angleterre [3]. Le pape envoyait au vice-roi de Naples, Raymond de Cardonne, une épée et un bonnet bénits [4].

Louis XII, brouillé avec les Suisses, se trouvait en face de cette redoutable coalition sans autre allié que l'empereur, toujours hésitant et sans argent.

Un instant, le génie militaire d'un jeune capitaine sembla donner l'avantage aux Français, mais Gaston de Foix, vainqueur de l'armée confédérée à Ravenne, le 11 avril 1512, trouva la mort dans la bataille, et la fortune tourna aussitôt contre les Français. En quelques mois, ils reperdirent tout ce qu'ils avaient gagné. Maximilien se retourna contre Louis XII. Henri VIII se déclara contre lui, Milan fut perdu. Jules II, avant de mourir, eut la joie de savoir les Français chassés d'Italie. (21 février 1513).

Ils cherchèrent à y revenir l'année suivante, après avoir fait

[1] Petri Martyris. *Epist.* 468. — 17 nov. 1511.
[2] Id. *Epist.* 467. — 1 nov. 1511.
[3] Id. *Epist.* 469. — 1 dec. 1511.
[4] Abel Desjardins. *Op. cit.*, t. II, p. 561.

la paix avec Venise (24 mars 1513), mais Raymond de Cardonne arrêta l'armée vénitienne à Vicence et les Suisses détruisirent l'armée française à Novare. Louis XII fut réduit à se défendre dans son propre royaume.

Ferdinand ne regardait déjà plus vers l'Italie, c'était en Espagne même qu'il guerroyait, pour son propre compte et sans souci de ses alliés.

La Conquête de la Navarre

Au nord de la Castille, enclavé entre les Pays basques et l'Aragon, existait un petit état pyrénéen d'environ 10,000 kilomètres carrés, peuplé d'une centaine de mille âmes [1]. La Navarre avait perdu sa dynastie nationale en 1234, à la mort de Sancho-el-Fuerte, et avait passé aux mains de la maison de Champagne. En 1276, Jeanne de Navarre, comtesse de Champagne, porta la couronne dans la maison royale de France par son mariage avec le prince Philippe, petit-fils de Saint Louis. En 1328, à la mort de Charles IV-le-Bel, les Navarrais réclamèrent leur autonomie et prirent pour reine Jeanne de France, fille de Louis X-le-Hutin, mariée au Comte d'Evreux. La Maison d'Evreux régna en Navarre jusqu'en 1425. A la mort du roi Charles-le-Noble, sa fille Blanche commença à régner conjointement avec son mari Jean d'Aragon, mais le roi étant presque toujours absent du royaume, ce fut elle qui exerça l'autorité en Navarre jusqu'à sa mort en 1442 [2]. A ce moment aurait dû cesser le règne de Jean d'Aragon et la couronne aurait dû être transmise au prince Charles de Viane son fils, roi-propriétaire de Navarre. Jean n'y voulut pas consentir et le prince de Viane gouverna le pays avec le titre de lieutenant royal jusqu'en 1450. Sitôt que

[1] G. Desdevises du Dezert. *D. Carlos prince de Viane.* Paris, 1889, in-8°.

[2] José Yanguas y Miranda. *Historia compendiada del reyno de Navarra.* San Sebastian, 1832, in-8°.

Jean reparut en Navarre, la guerre commença entre le père et le fils. En 1458, Charles quitta le pays et laissa le champ libre à son père; jamais Jean ne lui pardonna sa rébellion. Il poursuivit même de sa haine sa fille aînée Blanche, qui avait suivi le parti du prince et légua le royaume à sa seconde fille Léonor, épouse de Gaston comte de Foix [1]. Léonor ne régna pas même un mois (19 janvier-12 février 1479) et eut pour successeur son petit-fils François Phébus de Foix. François mourut jeune; sa sœur Catherine épousa Jean d'Albret [2]. La Navarre passa ainsi tant de fois de main en main qu'elle s'habitua à vivre sans roi, comme un pays libre. Les Foix-Albret étaient de grands seigneurs français, princes souverains de Béarn, comtes de Foix et de Bigorre, seigneurs d'Albret, Tursan, Marsan et Gavardan ; la grosse masse de leurs possessions était située au nord des Pyrénées; ils faisaient plus de cas de leurs domaines français que de leur maigre royaume espagnol, déchiré par les factions; ils résidaient plus souvent à Foix ou à Pau qu'à Pampelune. Ils eussent été tout à fait français, si le roi l'avait voulu.

Mais par suite d'un de ces intérêts de famille qui venaient sans cesse alors traverser la politique, Louis XII s'était longtemps montré très hostile « aux dames de Foix » : Madeleine de France et sa fille Catherine, reine de Navarre. Il opposait à leurs droits les prétentions de son beau-frère Jean de Narbonne et de son fils Gaston qui disaient « les filles incapables de succéder à si grands domaines. » Pour se défendre contre le mauvais vouloir du roi de France, Catherine de Foix et Jean d'Albret avaient été obligés de se rapprocher du roi de Castille et de vivre dans sa mouvance. Ferdinand les avait tolérés en les surveillant étroitement. On ne compte pas moins de huit traités passés

[1] Cf. L. Flourac. *Jean Ier comte de Foix*. Paris, in-8°, 1884. — Henri Courteault. *Gaston IV comte de Foix*. Toulouse, in-8°, 1895.

[2] A. Luchaire. *Alain le grand sire d'Albret*. Paris in-8°.

entre lui et les rois de Navarre [1]. Chacun de ces accords resserrait leur chaîne. Il s'était fait livrer des places de sûreté; il avait marié le connétable de Navarre, chef du parti beaumontais, à une fille naturelle qu'il avait; il soutenait de tout son pouvoir la faction beaumontaise contre le parti agramontais, dont étaient les rois [2]. Les Albret n'osaient remuer. En 1502, ils avaient eu toutes les peines du monde à garder la neutralité entre la France et la Castille; ils n'en étaient devenus que plus suspects à Louis XII.

La mort de Gaston de Foix à Ravenne changea du tout au tout la situation respective de Louis XII et des Albret. N'ayant plus à faire prévaloir contre eux les droits de son neveu, il se rappela que la neutralité navarraise couvrait sa frontière de Guyenne et il se retourna vers les Albret. Le sire d'Orval alla les assurer de sa bienveillance. Les rois de Navarre, qui négociaient à Burgos avec Ferdinand, par l'entremise du maréchal de Navarre, envoyèrent à Blois Alain d'Albret pour négocier avec Louis XII. Ils se flattaient de pouvoir rester neutres entre leurs redoutables voisins en refusant de s'intéresser à leurs querelles. Mais c'était une situation intenable, qu'ils n'étaient pas en mesure de défendre et qui devait se résoudre, ou par la guerre avec la Castille, ou par la guerre avec la France, suivant qu'ils choisiraient l'alliance de Louis XII ou celle de Ferdinand.

Le 20 juin 1512, Pierre Martyr annonce à Pedro Fajardo que le marquis de Dorset vient de débarquer à Bermeo avec 8.000 Anglais pour envahir la Guienne. La question navarraise se pose avec une netteté toute nouvelle. On a peu de confiance

[1] Cf. P. Boissonnade. *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille.* Paris, 1893, in-8°.

[2] La faction de Beaumont avait jadis soutenu les droits du prince de Viane contre son père Jean d'Aragon; mais lorsque les Agramontais eurent fait triompher Jean, et restèrent attachés, après lui aux maisons de Foix et d'Albret, les Beaumontais se retournèrent vers Ferdinand d'Aragon et soutinrent le fils de celui qu'ils avaient si fièrement combattu.

dans le roi de Navarre, qui est français. A tout événement, le duc d'Albe rassemble des troupes sur la frontière navarraise et assied son quartier-général à Salvatierra de Alava [1].

Le même jour, les rois de Navarre annonçaient aux Cortès de Pampelune « qu'à la sollicitation de leur oncle, le Roi Catho-« lique, ils lui avaient envoyé ratification du traité d'amitié et « d'alliance jadis conclu entre eux et lui, du vivant de la reine « Isabelle — que le Roi Très Chrétien leur avait aussi envoyé un « ambassadeur pour leur offrir son amitié — que leur désir avait « toujours été de vivre en paix et amour avec ledit Roi Très « Chrétien et tous les autres princes de la chrétienté, surtout en « réservant et gardant les alliances qu'ils avaient eues et avaient « avec ledit Roi Catholique leur oncle — que des négociations « avaient déjà commencé avec ledit Roi Très Chrétien ... et « n'étaient pas encore terminées. » [2]

Les négociations continuèrent, serrées et assez confuses, à Burgos et à Blois, pendant près d'un mois encore, Ferdinand se faisant de plus en plus pressant, Louis XII de plus en plus débonnaire et facile. Elles aboutirent à la signature d'un véritable traité d'alliance entre Louis XII et les rois de Navarre, signé très secrètement, le 17 juillet, dans la petite chapelle du Château de Blois, entre les ambassadeurs navarrais et le roi de France. Le jour même, Ferdinand en publiait une contre-façon, dans laquelle il accusait péremptoirement les rois de Navarre de trahison. Le texte était faux, forgé par le roi d'Aragon et ses scribes, sur des indiscrétions commises à Blois par les Français et recueillies par les espions espagnols [3]. Ferdinand n'ayant pas la pièce à sa disposition, n'avait pas hésité à la fabriquer. Très habile metteur en scène, il racontait comment le document était tombé entre ses mains; un secrétaire du roi de Navarre avait

[1] Petri Martyris. *Epist.*, 488. — 20 juin 1512.
[2] Yanguas y Miranda. *Hist. de Nav.* p. 401.
[3] Boissonnade. *Op. cit.*, p. 290.

été tué chez sa maîtresse : un prêtre de Pampelune, appelé Michel, s'était emparé du précieux papier et l'avait fait passer au Roi Catholique. Le roi de Navarre s'était engagé, disait-on, à attaquer la Castille au premier signal; le roi de France lui rendait le duché de Nemours, toutes les terres de Gaston de Foix, tous les domaines enlevés aux Albret; il lui promettait, en outre de l'aider à reconquérir sur la Castille, tous les pays usurpés par cette couronne, jusqu'à deux milles de Burgos [1].

Le véritable traité n'allait pas si loin [2], mais les rois de Navarre s'engageaient à faire la guerre aux Anglais, et comme les Anglais, débarqués en Guipuzcoa, avaient partie liée avec Ferdinand, les rois de Navarre se trouvaient, de par les véritables traités de Blois, engagés contre le roi d'Aragon. Celui-ci se servit donc contre eux d'un prétexte faux dans la forme, mais vrai dans le fond. Reste la falsification du document invoqué... on connaît le peu de scrupules des politiques en ces affaires.

Le duc d'Albe se mit en marche le 19 juillet; le 21, il pénétra en Navarre; le 22, il bousculait les forces navarraises à Orquiate; le 23, il débouchait dans la plaine de Pampelune et le 24, il entrait dans la ville, que Jean d'Albret avait quittée la veille. Un mois plus tard, il ne restait aux Albret que les deux places d'Estella et de Tudela, qui se rendirent le 8 septembre.

Le 27 août, Martyr annonçait qu'une bulle pontificale était arrivée de Rome, jetant l'anathème sur les rois de Navarre, fauteurs du roi de France, que le pape devait bientôt déclarer quasi-excommunié [3].

---

[1] Petri Martyris. *Epist.* 491. — 17 juillet 1512.

[2] Les rois de Navarre obtenaient l'annulation de l'arrêt du Parlement de Toulouse qui avait déclaré le Béarn fief français; ils recevaient le comté de Nemours et 20,000 livres de rente pour eux et leurs enfants, mais ils s'engageaient à faire la guerre aux Anglais.

[3] Ex urbe Roma plumbatae sunt membranae a Pontifice summo allatae bullae, Regem Navarrae anathematizantes quod arma sumere contra Regem Gallum, quem pro excommunicato Pontifex promulgabit, recuset. — Petri Martyris. *Epist.* 497. — 27 août 1512.

Cependant Ferdinand se brouillait avec les Anglais, qui repartaient furieux pour l'Angleterre; le duc d'Angoulême rassemblant des troupes en Béarn, l'invasion de la Navarre paraissait imminente [1]. Elle eut lieu en effet, mais sans succès. La Palisse, généralissime des troupes françaises, perdit du temps au siège de Roncal, arriva tard devant Pampelune, et après un mois de siège, dut battre en retraite (30 novembre). Une diversion tentée contre Saint-Sébastien avait échoué. La partie était perdue [2], et se terminait logiquement; les domaines hybrides des Albret, en équilibre instable sur les Pyrénées, venaient de craquer; la moitié espagnole retournait à l'Espagne; les Albret, princes français, restaient princes souverains de Béarn et grands feudataires de la couronne.

En vertu de la bulle *Pastor ille cœlestis*, du 21 juillet 1512, publiée en Espagne le 21 août, le Roi Catholique « confisque « le royaume de Navarre, après l'avoir justement conquis, avec « l'autorisation de l'Eglise, et comme le droit le lui permet. Il « en garde la propriété, puisqu'il l'a occupé dans une guerre « entreprise pour de justes motifs, comme l'a déclaré Sa Sainteté, « et dans l'intention de s'indemniser des frais de son expédition, « frais si élevés qu'ils égalent la valeur du royaume confisqué. » [3] Il prend donc le titre de roi de Navarre et se fait prêter serment en cette qualité par tous les habitants du pays.

Cette confiscation était tellement contraire aux principes du droit féodal, tellement énorme aux yeux de tous, que Ferdinand sentit le besoin d'appuyer son droit sur un document irréfragable. La bulle *Pastor ille cœlestis* excommuniait bien les rois de Navarre, mais sans les nommer expressément. Ferdinand fit solliciter en cour de Rome une nouvelle bulle plus explicite, et il l'obtint. La bulle *Exigit contumacium obstinata protervitas*

[1] Petri Martyris. *Epist.* 501. — 23 oct. 1512.
[2] Id. *Epist.* 512. — 9. déc. 1512.
[3] Boissonnade. *Op. cit.*, p. 339.

excommunia nommément les rois Jean et Catherine, mais cette bulle, datée du 18 février 1513, alors que Jules II mourut trois jours plus tard, reste très suspecte et ressemble beaucoup à un texte fabriqué [1]. Ferdinand en reconnut si bien la physionomie louche qu'il n'osa la publier; la bulle *Pastor ille cœlestis* suffisait d'ailleurs à rassurer sa conscience formaliste et peu scrupuleuse.

Les dernières années du roi Catholique

La conquête de la Navarre fut la dernière grande entreprise du Roi Catholique et son chef-d'œuvre, si l'on n'a égard qu'à la maîtrise déployée par lui dans la conduite de cette affaire. Toute sa politique à partir de ce moment [2] tend uniquement à la conservation de sa conquête. Il emploie dans ce but tous les moyens et en joue avec l'habileté et l'astuce d'un jongleur consommé. Il exploite l'affection que Louis XII a conservée à sa nièce Germaine de Foix; par son entremise, il fait échec aux Albret. Ces princes ne sont pas compris dans la trêve qu'il signe le 1er avril 1513 avec le roi de France [3]; il en profite pour faire occuper la Basse-Navarre, qui lui ouvre l'accès de la France [4].

[1] Cf. la discussion très serrée de M. Boissonnade à ce sujet (p. 341-62). M. Boissonnade pense que la bulle fut rédigée à la hâte par les soins de l'ambassade d'Espagne et authentiquée *in extremis* avec la complicité de la daterie romaine. Il note dans le contexte de la bulle une différence de pureté assez notable avec le latin élégant de la bulle *Pastor ille coelestis*. Ajoutons que cette différence apparaît dès le second mot. M. Boissonnade écrivant toujours *Exigit contumaciam*, c'est évidemment la leçon du texte original; or le sens exige absolument *Contumacium*; comme le prouve la lecture de la première phrase : Exigit contumaci*um* obstinata protervitas, et delinquenti*um* exposcit insana temeritas.... D'autres fautes de ce genre se rencontrent dans le reste du document et accusent la hâte avec laquelle il fut rédigé.

[2] Cf. Boissonnade. Livre IV, chap. 1 et 2.

[3] Petri Martyris. *Epist.* 518. — 20 mars 1513.

[4] « Il y aurait inhumanité, disait-il, à amputer un corps si beau d'un membre « qui n'en était pas le plus frêle. » Cité par Boissonnade, p. 409.

Un peu plus tard, il demande que Germaine de Foix soit reconnue héritière de tous les domaines et de tous les droits de son frère Gaston. Dans le même temps, il enjoint à son ambassadeur de ne rien précipiter, s'il apprend que les entreprises du roi d'Angleterre et de l'Empereur ont quelque succès.

Quand Louis XII a perdu le Milanais (juin 1513), Ferdinand se rapproche des Anglais et Louis XII des Albret. Pour reprendre le roi de France, Ferdinand fait miroiter aux yeux de la reine Anne l'offre d'un mariage autrichien; Renée, seconde fille d'Anne et de Louis XII, épousera l'archiduc Ferdinand, petit-fils du Roi Catholique. La mort de la reine arrête les négociations : on se contente de renouveler la trêve avec la France pour se donner le temps de négocier. En septembre 1514, un accord, accepté par les Albret, rétablit les relations commerciales entre le Béarn, la Navarre et l'Aragon; ce n'est pas encore la paix; mais ce n'est plus la guerre. Ferdinand ne s'effraie même pas de voir le roi de France réconcilié avec le roi d'Angleterre. Il sait que Louis XII malade n'est pas disposé à rouvrir les hostilités [1].

François Ier l'inquiète beaucoup plus. Le nouveau roi s'annonce, en effet, comme favorable aux Albret. Il signe avec eux un traité d'alliance , le 23 mars 1515; il les fait comprendre dans le traité qu'il passe le 31 mars avec l'archiduc Charles, prince de Castille, et semble avoir obtenu de celui-ci la promesse de soumettre la question de Navarre à un arbitrage.

Ferdinand répond à cette timide menace par une manœuvre décisive. Il déclare la Navarre réunie et incorporée à la Castille (8 juin-11 juillet 1515). Charles est dès lors intéressé à maintenir le royaume dans la mouvance espagnole. « Vous connaissez la « justice de mes droits, lui écrit son aïeul; vous savez que j'ai « agi pour le bien et la sûreté de mes royaumes d'Espagne en

[1] Pierre Martyr plaisante lourdement sur les prétentions de Louis XII à la jeunesse. *Epist.* 542. — Nov. 1514.

« m'en assurant la possession. Vous devez hériter un jour de « cet Etat comme des autres et je pense que vous ne consentirez « à rien qui soit contre vos propres intérêts. Aucun bon serviteur « ne vous conseillera autrement que je ne le fais et vous avez « trop de prudence et de discrétion pour ne pas me comprendre. »[1]

Quand Ferdinand fut sur le point de mourir, les Albret lui envoyèrent deux religieux, qui purent pénétrer jusqu'à lui et essayèrent de réveiller sa conscience. Il leur répondit sans se troubler « qu'en la présence de la Mort, il se sentait la conscience « aussi tranquille pour avoir conquis et gardé ce royaume que « lorsqu'il avait hérité de ses autres états. »

Conclusion

Pour juger impartialement l'œuvre de Ferdinand-le-Catholique, il faut tout d'abord demander aux contemporains ce qu'ils en ont pensé et nul témoignage n'est à cet égard plus intéressant que celui de Machiavel.

L'auteur du *Prince* raisonne de la politique comme de la géométrie; il pose des axiomes et les démontre par les faits.

Il déclare « que rien n'est si ordinaire et si naturel que le « désir d'acquérir, et quand les hommes peuvent le satisfaire, « ils en sont plutôt loués que blâmés... Il est sans doute très « honorable aux princes d'être fidèles à leurs engagements, « mais... les princes qui dédaignent le rôle de renard n'entendent » guère leur métier... Un prince prudent ne peut, ni ne doit, « tenir sa parole que lorsqu'il le peut sans se faire tort et que les « circonstances dans lesquelles il a contracté subsistent encore. »

Faisant application de ces principes à Ferdinand, Machiavel avoue sans ambages « que le roi d'Aragon ne prêcha jamais que

[1] Boissonnade, *op. cit.* — Carta del Rey Católico a su nieto el principe don Carlos. 25 août 1515. — British Museum. Fonds espagnol. Ms 544, pièce 69. f. 240.

« la paix et la bonne foi, mais que, s'il eût observé l'une et « l'autre, il eût perdu plus d'une fois sa réputation et ses Etats. »

Pour Machiavel et pour tous les politiques de son temps, Ferdinand est bien l'homme adroit, vigilant et fort, qui est fait pour manger à la première table. Il n'est pas téméraire d'avancer que les politiques d'aujourd'hui raisonnent de même.

On ne peut donc jeter la pierre à Ferdinand pour avoir vécu selon les idées de son temps et de son milieu. On pourra le louer même si l'on peut établir qu'il s'est montré modéré dans ses désirs et ses succès, qu'il a réduit l'emploi de la force à l'indispensable, qu'il n'a poursuivi que des buts accessibles et réellement avantageux à son état.

Il semble que Ferdinand ait droit à toutes ces circonstances atténuantes.

Le premier acte de sa politique personnelle a été la recouvrance du Roussillon. Cette petite province, située au Nord des Pyrénées, lui donnait contre la France le rempart et le glacis; elle avait appartenu longtemps à l'Aragon; elle n'en avait pas été officiellement détachée, elle était mise en gage aux mains du roi de France. Pour des raisons personnelles, Charles VIII consentit à s'en dessaisir gratuitement; il était de bonne guerre de profiter de l'occasion. A la vérité, Charles VIII ne rétrocédait le Roussillon que pour avoir les mains libres en Italie et Ferdinand lui accorda cette liberté, mais sous la double restriction que le roi de France prouverait le bien fondé de ses droits sur Naples, et n'entreprendrait rien contre le Saint-Siège. Charles VIII ne vit pas que c'était là condition impossible. Il ne vit pas le piège; il y tomba. Il n'eut pas le droit de crier plus tard à la trahison, il avait été prévenu.

Après le recouvrement du Roussillon, l'affaire de Naples est la grande préoccupation du Roi Catholique. Il empêche Charles VIII de conquérir le royaume et il le replace sous la domination de la maison bâtarde issue d'Alphonse V d'Aragon; mais il ne peut oublier que cette terre a été conquise par les armes arago-

naises; il l'estime sienne, au même titre que les Baléares et la Sicile. Dépouiller un bâtard n'est pas contre le droit; le bâtard est un intrus; front de bâtard n'est point fait pour la couronne.

Cependant c'est un gros risque de convoiter — si tentant qu'il soit — un pays sur lequel le roi de France a jeté son dévolu. — Si l'on pouvait s'entendre ? — Et voilà l'idée du partage qui germe dans l'esprit de l'Aragonais. Mieux vaut une part que rien du tout.

L'idée est jetée tout d'abord, en passant, « par forme de devis » elle fait son chemin, et c'est le roi de France qui la précise le premier. Mis à la bouche du four, Ferdinand a comme un recul : le roi de Naples pourrait se déclarer vassal de Louis XII... lui payer un tribut... que lui Ferdinand, garantirait... C'est la solution la moins malhonnête, la plus acceptable, la plus sûre... Louis XII n'en veut point. Déjà duc de Milan, il veut être roi de Naples; il laisse tout à l'aventure pour un titre, pour un mot. Puisqu'il en est ainsi, le partage s'impose, et Ferdinand se montre modéré, puisqu'il se contente de deux provinces sur cinq et du titre de duc.

La conquête faite, les difficultés commencent. Il ne fait rien pour les aggraver, il propose tous les arrangements imaginables, des rectifications de frontières, des indemnités, le partage des douanes, l'arbitrage du pape. — Louis XII refuse tout accommodement. Il ne s'agit plus désormais que d'être le plus fort.

Ici... un instant de dépression, dû aux peines domestiques, à la fatigue, à la maladie. Ferdinand est pris au dépourvu, et rien ne montre mieux peut-être son désir de paix. Il autorise son gendre l'archiduc Philippe à négocier pour lui; il lui donne pleins pouvoirs.

A peine l'archiduc est-il parti, saute de vent à Naples; vieux marin, Ferdinand devine que le vent va souffler dans ses voiles, et dépêche des messagers après son gendre, pour lui recommander de ne pas s'engager à fond. Le jeune écervelé n'en a cure et conclut un traité qui n'est en réalité avantageux que pour lui.

Ferdinand, qui tout à l'heure faisait figure de vaincu et que Gonzalve a fait victorieux, repousse le traité; on ne peut lui en vouloir : le traité était inacceptable; Louis XII le rejeta bientôt lui-même; la guerre recommença.

Les Français auraient dû gagner la partie; ils la perdirent par leur faute. Pour avoir donné le commandement au Sire d'Albret en Guipuzcoa, pour n'avoir pas rassemblé des forces suffisantes en face du Roussillon, pour avoir, en Italie, arrêté l'armée devant Rome pendant deux mois, Louis XII et d'Amboise ont réellement fait tout ce qu'il fallait pour être vaincus.

Et sitôt que la question est décidée, Ferdinand signe une trêve. La route du Languedoc lui était peut-être ouverte; il ne s'y aventure pas, Naples lui suffit; il l'a; il n'en demande pas davantage. Il a si peu de rancune que la politique le fait bientôt le propre neveu de Louis XII, son ancien adversaire. Il se rapproche de la France en haine de l'Autriche.

Nous touchons là à la grande douleur de Ferdinand. La grandeur de Charles-Quint est son œuvre; mais on ne répètera jamais assez qu'il ne l'a pas voulue, qu'elle n'a jamais été pour lui ni prévue ni désirée. Il a fallu la mort de trois princes : D. Juan, Dª Maria, D. Miguel, pour que Jeanne-la-Folle devienne reine-propriétaire de Castille et princesse-héritière d'Aragon. Devenu veuf, Ferdinand s'est remarié, avec l'espoir d'arracher au moins l'Aragon à l'emprise autrichienne; il aurait si bien pu réussir dans son dessein qu'il a eu un enfant de Germaine de Foix; enfant mort-né, il est vrai, mais s'il eût vécu, la confédération aragonaise tout entière et l'Italie restaient indépendantes. Jusqu'à la dernière minute, cette paternité libératrice resta le rêve de Ferdinand; il est probablement mort pour avoir voulu forcer la nature.

L'histoire de la Ligue de Cambrai est plus confuse. Faut-il croire, avec Michelet, que la Ligue de Cambrai, et sa suite logique la Sainte Ligue, sont sorties tout armées du cerveau de Marguerite d'Autriche? C'est lui prêter un sens divinatoire

bien extraordinaire. Faut-il penser que Ferdinand a cru réellement à la croisade et vu dans ce grand bouleversement une occasion de s'établir sur le rivage africain ? C'est la thèse que le roi d'Aragon a toujours soutenue... mais la politique africaine était-elle son idée de derrière la tête ? il est permis d'en douter. L'Ouest africain formait une proie très désirable; l'idée de reconquérir ces grands pays au christianisme a pu hanter une âme enthousiaste comme celle d'Isabelle; il nous paraît très peu probable qu'un esprit froid et lucide comme celui de Ferdinand se soit complu dans un rêve aussi grandiose et aussi irréalisable. Ferdinand devait savoir que les forces de l'Espagne n'auraient jamais suffi à mener à bien une aussi folle entreprise. Le Maghreb était invulnérable, et si la guerre s'était allumée sérieusement de ce côté, elle eût attiré sur l'Espagne la dangereuse attention des Turcs et du Soudan d'Egypte. L'ambassade de Pierre Martyr au Caire montre que Ferdinand n'a pas été sans inquiétude de ce côté.

A notre estime, l'histoire de l'intervention de Ferdinand dans la Ligue de Cambrai et la Sainte Ligue a été beaucoup plus simple que tout cela; ce fut une politique de circonstance et d'occasion, au jour le jour, une politique de vieux joueur, qui ne peut voir commencer une partie sans s'y intéresser, ménage son jeu, sauve sa mise et se retire avec un gain modeste, gain d'honneur, qui lui permet de dire qu'il n'a pas perdu la partie.

Pourquoi entre-t-il dans la Ligue de Cambrai ?... Parce qu'il ne peut y avoir de Ligue sans le roi d'Aragon, parce qu'il manquerait à sa gloire s'il n'en était pas.... puis, parce que la Ligue est imaginée pour faire rendre aux Vénitiens tout ce qu'ils ont usurpé, et que les Vénitiens détiennent cinq places dans le royaume de Naples. Ferdinand ne tarde pas à recouvrer ces cinq villes, que la République ne lui eût sans doute pas rendues s'il était resté en dehors de la Ligue.

Quand il a reçu satisfaction du côté de Venise, il ne semble plus songer qu'à la croisade, il obtient de l'argent, il rassemble des

troupes, il arme des vaisseaux : pour conquérir le Maghreb ? Non pas ! il se prépare, en vue de la lutte qui va s'allumer en Italie.

Cette lutte, il la prévoit, il la sent venir — probablement sans la désirer. Il est vieux, le pape Jules est son voisin sur la frontière de Naples, il n'a aucun intérêt à créer à Rome un état puissant, il sait que Jules II est aussi opposé aux Espagnols qu'aux Français. Louis XII ne le gêne guère à Milan, la présence des Français en Lombardie est même un élément d'équilibre ; par eux Venise est tenue en échec. Il n'y a donc aucune raison décisive de désirer la guerre ; mais cette guerre indésirable, l'âme farouche de Jules II va l'imposer à Louis XII et Ferdinand sait qu'il ne pourra pas s'en désintéresser ; il veut pouvoir y intervenir avec toutes ses forces.

Et ainsi s'expliquent sa politique exspectante, les longs efforts qu'il a faits pour éviter la rupture, l'énergie de son entrée en campagne, qui sauve le Saint-Siège et chasse la France de Milan.

Mais l'intérêt vrai de Ferdinand n'est pas en Italie, il est en Navarre, et la Navarre va constituer pour lui le gain désiré et prévu, qui va l'indemniser de ses peines et soins, de ses dépenses et de ses efforts.

L'histoire a fait des rois de Navarre des princes français possessionnés en Espagne ; ils sont les portiers des Pyrénées ; leur état est à cheval sur les montagnes, en équilibre instable, qu'il leur est impossible de stabiliser. S'ils deviennent princes espagnols, comme Ferdinand les y convie, ils perdent tous leurs domaines français et tombent au rang de roitelets vasseaux ; s'ils demeurent français, comme leur sang et leurs intérêts les y obligent, il faut que leur Etat soit rompu, que la Navarre accroisse à la Castille, et que les Albret soient repoussés au Nord des Pyrénées.

La solution est tellement logique qu'elle a toujours prévalu et que les princes français de la Maison de Bourbon, rois de

France et de Navarre, n'ont jamais tenté aucun effort sérieux pour rentrer à Pampelune. La nature a pris soin de marquer elle-même les frontières de France et d'Espagne.

Mais déposséder un prince chrétien était chose si inouïe au XVIe siècle que l'Eglise seule pouvait, dans les idées du temps, opérer un pareil transfert de droits. C'est le pape qui par la bulle *Pastor ille cœlestis* a prononcé la formule d'excommunication et d'interdit; formule vague, que Ferdinand lui-même a trouvée insuffisante, et qu'il a entrepris de faire préciser. La bulle *Exigit contumacium* reste d'une authenticité si douteuse, que Ferdinand a renoncé à en tirer parti. Il avait agi en vertu de la nécessité nationale. Il avait exproprié la Navarre pour cause d'utilité espagnole; c'en était assez pour rassurer pleinement sa conscience de roi; la bulle *Pastor ille cœlestis* suffisait pour rassurer sa conscience de chrétien; tout lui parut bien ainsi. La partie gagnée, il s'occupa aussitôt de faire la paix avec la France, et quand il mourut, ayant rattaché à ses Etats aragonais le Roussillon et Naples, ayant donné à la Castille, sur les Pyrénées, les clefs de sa maison, il ne lui parut pas qu'il eût excédé son droit royal, ni qu'il eût fait autre chose que remplir ses devoirs de roi. Il n'a pas été un saint; et parmi les princes il ne fait pas figure de forban.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

UN MANOSCRITTO DELLA *CRONICA DE LOS REYES CATOLICOS* DI HERNANDO DEL PULGAR

Nella Biblioteca Comunale di Lucca esiste, tra le poche cose manoscritte spagnole da essa possedute, un codice di una certa importanza, che il catalogo della Biblioteca classifica come segue : *Ms*° 1937 *(s. m. c.) Cart*° *F*°, *sec XV. Cronaca spagnola del sec XV*. E una nota posteriore : « *Questa Cronaca è senza titolo ed è scritta in lingua spagnola.* » Pare infatti che in principio debba mancare una carta su cui forse era scritto il titolo ed un capitolo d'introduzione : in fine però è completa, a quanto pare, essendovi il rituale : « *Laus deo* : *finis* ».

Fino dal primo momento sospettammo che si trattasse della *Cronaca* del Pulgar e non d'altra, e infatti era cosí, come risultò dal confronto coll' edizione di detta *Cronica* della Biblioteca de Rivadeneyra [1].

Tale confronto ci convinse anche che si trattava di un manoscritto non trascurabile per la ricostruzione del texto autentico, ed anche per risolvere varie questioni che a questa *Cronaca* si comettono, e perciò crediamo opportuno darne una breve descrizione.

Il Ms 1937 della Bibl. di Lucca è un codice cartaceo adespoto e acefalo scritto alla fine del secolo XV o nei primi anni del seguente da due ammanuensi : comprende 122 carte non numerate e misura cm. 30 x 21; ha i margini delle carte tagliati e tinti ad

[1] CAYETANO ROSSELL, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, etc. Madrid. Biblioteca de Rivadeneyra t. LXX p. 230-511.

inchiostro nero. È rilegato in cartone e coperto in pelle rosso-scura assai guasta. Esiste tuttavia la numerazione delle carte nei vari quaderni in basso al retto delle 4 carte di ciascuno di essi, e si va da Ai, Aii, Aiii fino a Ziv. Ha un solo foglio di guardia sul quale sta scritto : *Reali*, 36, scritto forse di mano del Fiorentini a cui appartenne. In fine vi somo invece 3 fogli bianchi, e bianchi sono internamente il f 111-v°- il 113 r e v. Il f° 112 è stato tagliato senza però né che i fogli bianchi né il foglio tagliato interrompano il testo. I fogli 56-81 in alto sono poi forati dal tarli.

Riguardo all età precisa del ms, niente ci aiuta a stabilirla con qualche esattezza : le filigrane sono un aiuto relativo e per dipiù una di esse, poichè si tratta di due qualità di carta, non sapremmo dire in che consista, né tanto meno a che età appartenga : la 1ª però appartiene sicuramente alla 2ª metà del sec XV e consiste in un guanto con la stella [1] (f 1-13). Quanto alla lettera essa è sicuramente di due mani; la prima, assai poco curata, è un corsivo simile a quello usato nel poema di Fernan Gonçalez [2]; la 2ª si avvicina più ad alcune scritture spagnuole, dei primi anni del sec XVI [3]. Tutto ci fa quindi crédere che si tratti di un ms risalente al tempo vicinissimo al Pulgar, se proprio non si vuol arrivare a credere che sia stato scritto dal 1482 al 1490.

Per quel che si riferisce al testo non poche sono le varianti che esso contiene, come un po' diversa è la disposizione della materia.

Al Ms manca certamente un f° al principio, per cui comincia alla linea 30 del testo del Rivadeneyra nel modo seguente : « Capitulo de diuersas cosas que pasaron entrel Rey donen rrique ysushermanos sobre lasucesion del reyno ».

---

[1] Vedasi CARROLL MARDEN prefazione al *Poema de Fernan Gonçalez*, Baltimora, 1904.

[2] Codice b-IV-21 della Bibl. del Escorial f 136-190.

[3] Adesso non ho presente alla memoria che il ms 2621 della Bibl. Naz. di Madrid, risalente al 1516, il quale mostra già una lettera più evoluta.

« Por consejo D'algunos queheran cerca del Rey esto Dos ynfantes don Alonso y doña ysabel fueron tomados de poderdela Reyna su madre y puestos en gran guarda porque dellos nosesiguiese al Reylos yncomibinientes quela concencia heradatiene quesepuedenseguir porsu yerro que siempre leacusa etc. »

Poi la narrazione procede su per giù parallela, con poche variazioni nell ordinamento della materia; si nota tuttavia la riunione in uno dei capitoli 2-3 e 93-94. Al f° 8 v° si legge : « Aqui comiença la cronica delos muy poderosos y excelentes Don Fernando y doña ysauel principes herederos delos reynos de Castilla y de Aragon » — e al f° 19 r° : « Comiença la *tercera* parte de la cronica delos muy altos y exclarecidos Don Fernando y doña ysabel Rey y Reyna de Castilla e de Leon e de cicilia, principes de aragon » [1].

Fino al f° 41 r° i capitoli non hanno numerazione, con tale foglio incomincia col Cap. xxxiiii e segiuta fino in fondo in numeri romani e a volte arabi. Il capitolo suddetto però dovrebbe essere il 37°, tanti essendo i precedenti capitoli del ms, il quale in tutto viene ad avere CXVI capitoli. Il ms si arresta all' anno 1482 col seguente capitolo : « Cap° 16 (sic) Delas cosas que passaron en el año sig^te de 1482 años. — Primeramente loquel Rey y la Reyna fizieron sobre laprouission delo bispado decuenca que elpapa auia fecho.

En el año de 1482 años primera mente el Rey y la Reyna alprimero del año partieron delacibdad debarcelona para la villa demedina delcampo. alli vinieron elcondestable y el almirante que auian tenidocargo delajusticia alesdar razondeloque auian fecho. estando en aquellavilla entendiendo en la prouission delos obispados y yglesias desus reynos paraque se hiziesse a Roma suplicacion suya en otra manera. porque el

[1] Varianti del Rossell : — 3 infantes — 4 é — Isabel — 5 é — 6 inconvinientes — consciencia — 7 errada — venir — 9 e — 11 Isabel — 13 *segunda* — é — Isabel — 16 Sicilia.

padre sancto auia proueido dela yglesia decuenca que erabaca a vn cardenal su sobrino natural degeuoua.

Laus deo — finis »[1].

Non poche e spesso di non poca entità sono le varianti che il ms offre in confronto del testo a stampa : qualche volta si tratta d'inferiorità del ms stesso, ma più spesso di lezione assai migliore, più precisa, più completa. Per le varianti ortografiche bisogna procedere cauti perchè non si sa fino a qual punto il signor Rossell abbia sostituito all' ortografia del Pulgar quella dell' Accademia. Tuttavia non sarà vana fatica dare un' idea delle più frequenti :

	Testo del Pulgar	del Rossell.		Testo del Pulgar	del Rossell.
1°	y cons.	é	6°	b- o -b-	v
2°	e „	y	7°	ç	z
3°	Rr, SS.	r, s.	8°	y- o -y-	i
4°	-U-(cons)	-v-o g-,	9°	—	h
5°	x	j o b-	10°	h- o -h-	f

Le varianti di altro carattere non sono facilmente catalogabili trattandosi di aggiunte o soppressioni di particelle, di frasi ecc, di mutamente di tempo e di modo nei verbi, ecc.

[1] Varianti. 1 En el año siguiente de 1482, al principio del año el Rey etc. 2. De Valencia. 3. havian el cargo. 4.. entendieron en las provisiones — é iglesias. 8. se ficiesen en Roma a suplicacion — e no de otra manera — e porque — Ecco poi alcune varianti nell' intesttasione dei capitoli.

Ms 1937.	Rossell.
Cap. VI. De como el rey Don Enrrique partio de Ocaña por la andalucia e la princesa ala villa de Olmedo.	Cap. VI. — Como el Rey Don Enrique partio de ocaña por la Andaluzia e la princesa fué á la villa de Arevalo.
Cap. 45. De como se trataron vistas entre el rey de Portogal secretamente y nunca ouieron efecto.	Cap. 43. — De las vistas que se trataron con el rey de Portogal.
Cap. 40°. —Delas cosas que passaron los franceses y Castillanos sobre el cerco de fuenterabia.	De las cosas que pasaron sobre el cerco de Fuenterabia.
Cap. 41. — Delas cosas que passaron, estando enel cerco de Çamora, al Rey Conel Rey de Portogal. etc.	De las cosas que el Rey fizo en la çibdad de Zamora.

Insomma però, se nulla nulla l'edizione è fedele ad alcuno dei mss. spagnuoli, siamo convinti che il ms della Biblioteca di Lucca sia veramente notevole. Esso poi suscita ancora la questione se tutta la *Cronaca* che va sotto il suo nome sia realmente del Pulgar. Il Carvajal [1] dice realmente che esso portò la *Cronaca* fino al 1490, ma noi domandiamo ancora: Il Pulgar non era forse morto nell' anno suddetto? La storia della conquista di Granata non spetta forse al Nebrija? Il Carvajal afferma che questo fu soltanto il traduttore della *Crónica de los Reyes Catolicos*, ma che valore ha la sua affermazione? Non poteva essere esso indotto ad attribuire al Pulgar tutto quello che il figlio del Nebrija attribuí al proprio padre nel 1550, e per le stesse ragioni? A noi pare difficile che il dotto umanista, investito ufficialmente dell' incarico di scrivere la *Crónaca dei Re Cattolici* dopo il Pulgar, si sia contentato di tradurre l'opera del predecessore.

Tra la 2ª parte poi e la 3ª c' è un notevole distacco: Vi sono nientemeno che 7 anni d'intervallo (1482-89) in cui dice l'autore che i due re: « Dieron tregua a los moros por algunos annos » (p. 366). E in quegli anni non avvenne nulla? E il Pulgar che segue i suoi re passo passo per una diecina d'anni, si stanca tutto ad un trato, o muta parere e tace un non breve periodo della loro vita, per saltare all'episodio principale? A queste domande non si può rispondere di qui, ma sono questioni che meriterebbero la loro soluzione.

P. Mazzei.

[1] Anales Breves etc. nello stesso volume p. 533.

EIN UNBEKANNTER CASTILLEJO-DRUCK

Bereits Foulché-Delbosc hat in Bd. 36, p. 21-24 der *Revue Hispanique* die sämtlichen, sei es in Originalen oder nur nach bibliographischen Zitaten bekannten Ausgaben der Werke von Cristóbal de Castillejo sorgfältig zusammengestellt. Ich selbst habe, durch jene Untersuchung angeregt, in Bd. 52, p. 361 der gleichen Zeitschrift den *Diálogo de Mugeres* nach der ältesten und zugleich vollständigsten und korrektesten aller Fassungen neu veröffentlicht und bei dieser Gelegenheit versucht, die Gesamtheit der *Diálogo*-Drucke in vier Gruppen zu ordnen. Inzwischen liess mich der Zufall auf der Staatsbibliothek in München, deren Kataloge gerade mit Bezug auf vorhandene ältere Werke leider oft der nötigen Deutlichkeit und Zuverlässigkeit entbehren, einen bisher gänzlich unbekannten und deshalb nirgends angeführten Druck des *Diálogo* finden, den ich nunmehr nachträglich beschreiben und in die Castillejo-Literatur einordnen will.

1. Typographie.

Der Titel lautet : *DIALOGO ENtre dos sabios : el vno llamado Alethio / y el otro Fileno de los quales el Fileno habla en fauor de las mugeres : y el Alethio dize mucho mal dellas / va en metro por el mejor estilo mayores sentẽcias que sobre el caso hasta oy se ã visto.* Das Kolophon besagt : *Acabose el presente tratado llamado Dialogo de Mugeres en la muy antigua ciudad d'Astorga en casa d'Agostin de Paz a xxij de Hebrero año d'M.D.xlvj años.* Das Bändchen umfasst 28 nicht nummerierte Blätter in Klein-

Quart und ist (mit Ausnahme des Titelanfanges DIALOGO EN und der Text-Ueberschrift auf Blatt 1 verso, die beide in Antiqua gesetzt sind) durchwegs in gotischen Lettern gedruckt Die Bogensignierung verläuft von A bis A4, B bis B4, C bis C6. Statt A2 steht infolge Druckfehlers B2. Der Buchbinder des Münchener Exemplars hat übrigens auch noch die Blätter der zwei ersten Bogen in falscher Reihenfolge zusammengebunden. Jede Art von Präliminarien (Druckerlaubnis, Privileg und dergleichen) fehlt vollständig, und der Text beginnt sofort auf Blatt 1 verso mit der aus dem Druck von Venecia 1544 bekannten Ueberschrift: *Dialogo de Mugeres Interlocutores Alethio e Fileno*. Typographisch ist ausserdem noch erwähnenswert, dass der Text in zwei Kolumnen gesetzt ist, was zur Folge hat, dass auslautende Buchstaben oder Silben längerer Verszeilen aus Mangel an Raum einfach weggelassen werden. Grosse Anfangsbuchstaben sind nur zur Bezeichnung der beiden Sprecher (A. und F.), ferner am Beginn jeder Wechselrede und schliesslich ganz wahllos bei einigen der vorkommenden Eigennamen[1] gesetzt. Jede Art von Interpunktion fehlt. Ueber den Drucker Agostin de Paz vermochte ich nichts Näheres festzustellen, da mir das Buch von C. Bravo Guarida[2] unzugänglich blieb und ich in anderen bibliographischen oder druckgeschichtlichen Werken den Namen jenes leonesischen Druckers nicht erwähnt fand.

2. Bibliotheksgeschichte.

Der *Diálogo* ist mit zwei anderen, ungefähr gleichzeitigen spanischen Drucken mittels eines biegsamen Pergamentdeckels in ein Bändchen zusammengebunden, das aus der Augsburger Stadtbibliothek stammt und gegenwärtig die Signatur 4° *P.o. hisp.*32 trägt. Der Einband hat auf dem Rücken die mit Tinte

[1] *Hector, Romanos*, aber *archiles, lucano, españa, narciso* etc.
[2] *La imprenta en León. Apuntes para una monografía. León*, 1902.

gemachte und ziemlich verblasste Aufschrift *De los Reyes de Portugal etc.*, scheint also vor seiner jetzigen Verwendung von einem anderen Werk abgenommen worden zu sein. Die Innenseite des Vorderdeckels schmückt das Exlibris der alten Augsburger Stadtbibliothek (die grüne Zirbelnuss auf braunem Säulenkapitäl, beides in halb rot, halb silbergrau ausgemaltem Schild), die Innenseite des Hinterdeckels ziert das Wappenexlibris der *Bibliotheca Regia Monacensis* aus dem 19. Jahrhundert.

Das erste der drei zusammengebundenen Werke, der *Diálogo de Mugeres* von Castillejo, ist im alphabetischen und im Fachkatalog der Münchener Bibliothek unter seinem Verfassernamen überhaupt nicht verzeichnet. Aber auch von seinem eigentlichen Titel ist da wo er aufgeführt ist, jedesmal der wesentliche Teil, der eine sofortige Identifizierung des Werkes ermöglicht hätte, weggelassen. Sonst wären sicher bereits Friedrich Kunstmann oder Konrad Hoffmann oder Ferdinand Wolf auf diese Rarität aufmerksam geworden; auf jeden Fall aber hätte der seltene Druck für die Einleitung unserer Neuausgabe der Fassung von 1544 herangezogen werden können.

Von den zwei Beibänden hat der eine den Titel : *Cartilla para mostrar a leer a los moços. Con la dotrina christiana que se canta amados hermanos*, 8 Blätter nicht nummeriert, ohne Ort, Jahr und Druckernamen, durchwegs in gotischen Lettern, mit einer fast ganzseitigen Titelblatt-Illustration, die verschiedene Szenen aus dem Schulleben darstellt. Er ist eine spanische Schulfibel der Zeit um 1550 und enthält zunächst das Abc mit Leseübungen in Form von einzelnen Silben, dann verschiedene tägliche Gebete auf lateinisch und spanisch [1], hierauf ein Kapitel guter Ermahnungen [2] und schliesslich eine Christenlehre in 346 Versen.

[1] *El pater noster, El aue maria, El credo, La salue regina, La confession, La bendicion de la mesa, La magnificat.*

[2] *Castigo y dotrina que dio vn sabio a su hijo el qual deue dar el maestro á sus discipulos.*

Der andere Beiband ist ein Exemplar der ältesten bis jetzt bekannten spanischen Uebersetzung des Kapitels *Uxor mempsigamos sive conjugium* aus den *Colloquia familiaria* des Erasmus und eine der frühesten und seltensten spanischen Uebersetzungen erasmischer Werke überhaupt. Er trägt den Titel: *Colloquio d'Erasmo intitulado institucion d'l Matrimonio christiano: traduzido de latin en lengua Castellana por Diego Morejon.* 1528. Das (hier gekürzte) Kolophon lautet: *Fue impresso en Valencia. En casa de Juan Joffre impressor. A XXI. de Abril de nuestra reparacion. M.D.XXVIII.* 9 nicht nummerierte Blätter, auf dem Titelblatt zwei Frauenfiguren, ein Baum und ein Haus, der Druck in gotischen Lettern. D. Adolfo Bonilla y San Martín war der erste, der an der Hand einer Mitteilung von Farinelli auf das Vorhandensein dieses kostbaren Druckes in der Münchener Bibliothek hinwies [1]; er scheint aber weder den Uebersetzer noch den Drucker gekannt zu haben.

3. Textgeschichte.

Ein sorgfältiger Vergleich des *Diálogo* von Venecia 1544 mit jenem von Astorga 1546 ergab, dass der letztere ein unverkürzter Abdruck des ersteren ist. Astorga 1546 stellt demnach eine zweite nicht expurgierte Ausgabe des *Diálogo* dar. Jedoch ist sein Text bei weitem nicht mehr so tadellos wie jener von Venecia 1544. Die Schäden, die er beim Nachdruck erlitt, sind von doppelter Art: entweder es wird die Reihenfolge der coplas heillos verwirrt, oder es zerstören Druckfehler der verschiedensten Gattung teils den Sinn, teils das Versmass der einzelnen Zeilen. Das erstere findet

[1] *Erasmo en España*, *Revue Hispanique*, Bd. 17, p. 403; p. 55 des Separatabzuges. K. Burger, *Die Drucker und Verleger in Spanien und Portugal von 1505-1536*, Leipzig 1913, hat unseren Erasmus-Druck nicht gekannt, ein Beweis dafür, dass dieser auch in den zahlreichen von Burger benutzten bibliographischen Werken nicht verzeichnet war.

in grossem Umfange an zwei Stellen statt. Vers 1146 mit 1209 sind zwischen 1081 und 1082 eingefügt, Vers 1274 mit 1337 sind vor 1210 gestellt, ohne dass der nachlässige Drucker durch die an den betreffenden Stellen nicht mehr zusammenpassenden Reime auf sein Versehen aufmerksam geworden wäre. Die richtig eingesetzte Verszählung verläuft demnach in diesem seltsamen Durcheinander also: Vers 1—1081; 1146—1209; 1082—1145; 1274—1337; 1210—1273; 1338—3764. Die Druckfehler sind entweder harmloser Natur, wie zum Beispiel *Feleno* statt *Fileno* (111), *contenda* statt *contienda* (229), *quisira* statt *quisiera* (1307), *deseco* statt *desecho* (1582), *daze* statt *dize* (3033), oder sie stören durch Auslassung von Buchstaben, Silben und Wörtern das richtige Versmasz, so zum Beispiel 201: *cielos y tierra y mar* (statt *tierras*), 1891: *vio andar passeando* (statt *uno passeando*), 2845: *ni en Roma* (statt *ni aun*), oder aber irgend eine falsche Lesart verdunkelt den rechten Sinn, wie folgende Beispiele zeigen (bei denen immer der erste Vers aus Venecia 1544, der zweite aus Astorga 1546 stammt):

8: y tan rico de fauoras.
y tan rico de auares.
306: si Dios de ella le priuara.
si Dios de ella se priuara.
371: es mas y menos preciosa.
es muy menos preciosa.
496: en razon de esto que hablo.
en razon pesto que hablo.
509: ningun sabor se le da.
ningun saber se le da.
581: mas aunque viuan pagados.
mas aunque bien pagados.
1228: mayor pero no mejor.
mayor pero no menor.
1493: engañado por la lista.
engañado por la vista.
1689: sigue luego su partido.
sigue luego su apetito.
2416: leuantando el estandarte.
que lleuando el estandarte.

Venecia 1544 bleibt also nach wie vor die älteste und vollständigste der uns bis jetzt bekannten *Diálogo*-Ausgaben. Jene von 1546 ohne Ort (= Foulché-Delbosc Nr. 3) ist die erste von allen, die durch den Zensor gereinigt wurden [1]. Zwischen beide schiebt sich nunmehr Astorga 1546 ein, die ein schlechter aber unverkürzter Nachdruck von Venecia 1544 ist. Toledo 1546, die bis jetzt nur Salvá und die spanischen Uebersetzer von Ticknor zitiert, offenbar aber selbst nicht gesehen haben, ist, sofern sie überhaupt je existierte, ein Nachdruck einer der drei bis dahin bereits vorhandenen Ausgaben: Venecia 1544, Astorga 1546, Ohne Ort 1546.

Ludwig PFANDL.

[1] Dass an ihr bereits Blasco de Garay seine Streichungen vornahm, geht deutlich aus der Beschreibung hervor, die Durán von seinem Exemplar gibt; vgl. *Romancero general* Bd. 1, p. LXXIII sub *Diálogo* und p. LXXIX sub *Sermón de amores*.

LOPE DE VEGA
EN LA "ARMADA INVENCIBLE"

I. La « Jornada de Inglaterra » [1].

El año de 1588 marca en la historia de España una época fatal. El poderío español, cimentado por la profunda política y la extraordinaria fortuna de los magnánimos monarcas don Fernando y doña Isabel, y comprometido, luego, en pro de las ambiciones dinásticas del grande césar Carlos V, comienza a desmoronarse en las manos de Felipe II. La desgraciada expedición de la Invencible es la primera señal de esa decadencia,

[1] *Bibliografía.* — Indico entre paréntesis, con letra cursiva, algunas abreviaturas de que me serviré en este artículo : Cayetano Alberto de la Barrera, *Nueva biografía*, en *Obras de Lope de Vega*, publicadas por la R. Acad. Esp., t. I, Madrid, 1890 (*Nueva biografía*); Luis Cabrera de Córdoba, *Felipe II, Rey de España*, Madrid, 1876-1877 (*Cabrera, Felipe II*); el mismo, *Relaciones de las cosas sucedidas en la corte de España*, Madrid, 1857 (*Cabrera, Relaciones*); Cesáreo Fernández Duro, *La Armada Invencible*, Madrid, 1884-1885 (*La Arm. invenc.*); H. Forneron *Historia de Felipe II*, Madrid, 1884 (*Forneron*); Alonso López de Haro, *Nobiliario genealógico de los reyes y títulos de España*, Madrid, 1622 (*López de Haro*); Hugo A. Rennert y Américo Castro, *Vida de Lope de Vega*, Madrid, 1919 (*Rennert y Castro*); A. Tomillo y C. Pérez Pastor, *Proceso de Lope de Vega, por libelos contra unos cómicos. Síguense los Datos desconocidos para la vida de Lope de Vega*, Madrid, 1901 (*Proceso*); Lope de Vega, *La Dorotea*, edición de Américo Castro, *Renacimiento*, Madrid, 1913 (*Dorotea*); el mismo, *Comedias escogidas*, en *Bibl. de auts. esps.* ts. 24, 34, 41 y 52 (*Comed. escog.*); el mismo, *Colección de obras no dramáticas*, en la misma Bibl. t. 38, (*Obs. no drams*); el mismo, *Colección escogida de las obras sueltas*, Madrid, Sancha, 21 tomos, 1776-1779 (*Obras sueltas*); el mismo, *Rimas*, Madrid, Alonso Martín, 1609, reproducción en facsímil, de Mr. Huntington (*Rimas*, ed. de 1609).

que había de llegar a tan tristes extremos bajo los últimos Austrias.

Inglaterra hubo de hacer frente en esa fecha al primer intento de invasión de su suelo que tuvo lugar en los tiempos modernos y, como ha sucedido después en otras ocasiones, salió de la prueba victoriosa y fortalecida. Puede decirse que data de entonces el dominio incontestable que ejerce Britania sobre las salobres ondas del mar, a que alude uno de los más populares himnos de la nación inglesa.

Ello es que Felipe II se veía impulsado por las necesidades de su política a luchar contra Inglaterra, nido de herejes que ayudaban a sus rebelados vasallos de los Países Bajos, y asilo de piratas, que, en plena paz, se lanzaban sobre los galeones de Indias para despojarles de sus riquezas. Decidido a acabar, de una vez por todas, con este enemigo mortal, hizo un esfuerzo sobrehumano para alistar la mayor escuadra que hubiese, hasta aquellos tiempos, surcado los mares. La presión del turco había disminuido en el Mediterráneo después de Lepanto (1571), de suerte que el monarca español podía disponer de la mayor parte de sus fuerzas.

La empresa era muy popular en España, aferrada cada vez más a su papel de pueblo escogido de Dios, encargado de la misión providencial de debelar la heregía. La nación, pues, respondió con entusiasmo al llamamiento real, y capitanes y soldados corrieron a alistarse para tomar parte en la empresa, mientras que una legión de comisarios de apremio caía sobre los pueblos para abastecer la Armada.

El ejercicio de estas tan desemejantes, aunque armónicas, faenas, reunía, por rara coincidencia, a los dos mayores ingenios de España. Un pobre diablo de poeta, llamado Lope de Vega, mozo entonces de veinticinco años, se embarcó en la expedición, esperando, quizá, desquitarse con alguna empresa feliz, de ciertos contrastes de amor que había sufrido recientemente; y entre los comisarios que sacaban provisiones en los pueblos de Anda-

lucía, figuraba un tal Miguel de Cervantes, poeta también, hombre ya de cuarenta y un años, y gloriosamente estropeado en Lepanto, que todavía entre sus desalentadoras tareas, entremezcladas de disputas con concejos e inquisidores, tan pronto amenazado por la cárcel como por la excomunión, hallaba ánimos para embocar la trompa épica, cantando las venturosas proezas que se esperaban de « *la católica armada que fué sobre Ingalaterra* » [1].

La Armada se alistó en Lisboa desde mediados de 1587, bajo las órdenes del glorioso almirante marqués de Santa Cruz, hasta que, muerto éste en Febrero del siguiente año, se nombró sucesor suyo al inepto duque de Medina Sidonia [2], que por su inexperiencia, su indecisión, y también, a lo que parece, por su cobardía [3], extraña verdaderamente en un descendiente de Guzmán el Bueno, contribuyó en gran manera al mal éxito de la empresa.

A Lisboa, el punto de cita, fueron, pues, acudiendo, no sólo las fuerzas regulares, los veteranos tercios que habían de servir de tropas de desembarco, sino también numerosos voluntarios, españoles y de los varios reinos que entonces dependían de la corona de España. No menos de 130 naves, sumando 57.868 toneladas, con 2.431 piezas de artillería y 30.000 hombres de mar y guerra, componían la fuerza que Felipe II enviaba contra

[1] Las canciones atribuidas a Cervantes son dos. La primera, a que aludo, trata de « las varias nuevas que han venido de la católica armada que fué sobre Ingalaterra ». Las publicó el señor Serrano y Sanz (*Homenaje a Menéndez y Pelayo*, Madrid, 1899, I, 413-427).

[2] Él mismo escribía a don Juan de Idiáquez, tratando de eludir su nombramiento : « tengo experiencia, de lo poco que he andado en la mar, que me mareo... » (*La Arm. Invenc.* I, 39 y 415).

[3] Recuérdense las airadas invectivas del P. Fr. Juan de Victoria, en que le reprocha que tuviese « cobardía y continuo pavor y miedo de morir (cosa muy agena de sus pasados), avaricia, dureza y crueldad ». Relata, asimismo como al volver a España el duque, dirigiéndose desde Santander a sus estados de Andalucía, le « apedrearon los muchachos en Medina del Campo y Salamanca ». (*La Arm. Invenc.* I, 232).

Inglaterra, y entre esos 30.000 hombres iban 116 señores de calidad, que servían como *aventureros*, a sus propias expensas, llevando 456 criados capaces de combatir; y 228 *entretenidos*, con sueldo, llevando 163 criados, o sea, en total, 963 hombres [1].

En conjunto, la escuadra representaba un esfuerzo, para aquellos tiempos, verdaderamente colosal, y merecía ciertamente el calificativo de *grande Armada* que en alguna ocasión se le aplicó. La denominación de *Invencible*, aplicada a una Armada que fué, sin duda, vencida (aunque más por obra de los elementos que de los enemigos) no pasa de ser una de tantas fanfarronadas, o *rodomontades*, que se cargaban entonces en la cuenta de los españoles, sin que estos las hubiesen pronunciado jamás. Ardides de guerra eran esos, de que se servían los enemigos de España para hacerla odiosa o ridícula, y es hora ya de que, acerca de ellos como de tantas otras cosas, se vaya sabiendo la verdad. La soberbia no pudo cegar al rey que muchos historiadores llaman *Prudente*, ni a los españoles de entonces, hasta el punto de atribuirse por anticipado la victoria. Suponerlo es desconocer su mentalidad. Eran demasiado buenos soldados para no saber cuán varia es la suerte de las armas, y, en su cristianismo ferviente, tampoco les era lícito ignorar que Dios puede dar y negar las victorias, según sus inescrutables designios [2].

---

[1] *La Arm. Invenc.* I, 42; II, 60 y sigts.

[2] Los documentos oficiales españoles de la época emplean la denominación de *la Armada*, o *la grande Armada*, y en algún caso *la felicísima Armada* (*La Arm. Invenc* I, 50). Los escritores españoles coetáneos llamáronla generalmente *la jornada de Ingalaterra*. Así Lope de Vega (carta al duque de Sessa; soneto 47 de las *Rimas*: y dedicatoria de *Querer su propia desdicha*; lugares todos copiados más adelante). Y del mismo modo Montalbán (*Fama póstuma*, en *Comed. Escog.* I, pág. X).

En materia de *Rodomontades espaignolles* pueden verse las de Brantôme — que sin embargo era notoriamente afecto a España — en donde se acusa — al parecer seriamente — a Felipe II de haber hecho, al modo de Jerjes, una cantidad de locos y desaforados mandatos a los vientos y al mar, para que favoreciesen la navegación de la Armada (vid. *Brantôme, Biographie, Bibliographie, Pages choisies*, por Charles Simond, París, *Michaud*, sin a., pág. 88).

II. Los « Aventureros » de la Armada.

Entre la brillante multitud que se embarcó en la expedición, figuraba, aunque ocupando, sin duda, un lugar muy secundario, Lope de Vega. Consérvanse, y han sido publicadas hace ya algunos años, varias relaciones [1] en que se indican los nombres de los jefes y capitanes, así como de los *aventureros* y *entretenidos* que embarcaron, las cuales, naturalmente, para nada mencionan el nombre, entonces tan humilde, de nuestro poeta. Nadie hasta ahora había tratado de tenerlas en cuenta para ilustrar este período de su biografía, y, sin embargo, no dejan de encerrar algunas noticias interesantes en ese respecto. Asi, por ejemplo, sabemos por ellas que en el galeón *San Juan*, donde iba el almirante general de toda la flota, el bravo Recalde — el mismo en que, según hemos de ver, iba también Lope de Vega — embarcó como *aventurero*, acompañado de ocho criados que podían pelear, cierto don Luis de Vargas [2], que sin duda es el

[1] Vid. la más importante de ellas en *La Arm. Invenc.* II, 60-82. Está fechada en Lisboa el 9 de Mayo de 1588, y ha sido extractada (pág. 82) por el Sr. Fernández Duro. Ya que no publicarla íntegramente, tal como se conserva en Simancas, convendría, a lo menos, ver si encierra alguna otra noticia interesante para la biografía de Lope.

Todos los datos referentes a « aventureros » y « entretenidos » de que hago mención más adelante, proceden de esa relación.

[2] Nótese que don Luis de Vargas Manrique, reputado poeta que usaba el sobrenombre de Lisardo, era nombrado indistintamente con sus dos apellidos, o solamente con el primero. Cervantes en el *Canto de Calíope* de *La Galatea* (1585), el propio Lope y algún testigo en el *Proceso* (1588), págs. 41, 47 y 53, y Lope también en uno de los dos sonetos que le dedicó en 1602 (*Rimas*, ed. de 1609, folio 5 vuelto), y en el *Laurel de Apolo* (1630), le nombran don Luis de Vargas.

Pero Lope le nombra don Luis de Vargas Manrique en *La Arcadia*, y en el *Papel de la nueva poesía* (*Obs. no drams.* 130 y 138) así como en *La Dorotea* (*Dorotea*, 207), y en el otro soneto de las *Rimas* (*Rimas*, ed. de 1609, folio 50).

Quizá podría aclararse del todo si fué él u otro el que se embarcó, consultando a Antonio de Herrera (*Historia general*, parte III, libro II), que, según Fernández

mismo don Luis de Vargas Manrique, poeta muy distinguido y autor de comedias, hijo de Diego de Vargas, secretario de Felipe II [1], mencionado en el *Proceso* como amigo de Lope, y a quien éste dedicó algunas de sus poesías. Asimismo figura como *entretenido*, llevando un solo criado, sin que se indique la nave en que embarcó, otro gran amigote de Lope, poeta, capitán de infantería, famoso por sus grandes fuerzas, e hijo de un conde de Puñoenrostro. Me refiero a don Félix Arias Girón, de quien se encuentran repetidas menciones en las *Rimas* y en otros libros del gran poeta [2]. En el galeón *San Martín*, donde arbolaba su insignia el duque de Medina Sidonia, capitán general de la expedición, iba cierto « don Pedro de Castro, hijo del conde de Lemos », que podría ser el futuro señor de Lope y protector de Cervantes, aunque el tal debía de contar por entonces tan sólo unos doce años [3]. Ni deja de tener relación

Duro (*La Arm. Invenc.*, I, 45, nota 2) da detalles acerca de la familia y naturaleza de muchos de los señores que iban en la expedición. Me ha sido imposible encontrar este libro en Buenos Aires.

[1] Estaba encargado de los negocios de Italia, Justicia y Mercedes, y debió de morir hacia 1578 (*Cabrera, Felipe II*, t. II, 449: *Forneron*, 79 y 260). En 1559 dió dineros a censo a la ciudad de Toledo (*Relaciones históricas de los siglos XVI y XVII*, publicadas por la Sociedad de Bibliófilos Españoles, Madrid, 1896, pág. 74), en la cual tenía unas hermosas casas, que, más adelante, siendo ya propiedad de su hijo don Luis, fueron honradas en alguna ocasión con su presencia por Felipe II (*Cabrera, Felipe II*, t. III, 244), y celebradas por Góngora (*Obras de...*, coment. por Salcedo Coronel, Madrid, 1644, t. II, 217 y 218, soneto XXXII). Una hija suya, doña Isabel Manrique de Vargas, citada por Lope (*Dorotea*, 274) como señora de notable hermosura, casó con el conde de Siruela (*López de Haro*, I, 524).

[2] Vid. su genealogía en *López de Haro*, II, 185. Lope le dedicó dos sonetos en 1602 (*Rimas*, ed. de 1609, folios 45 y 58), citándole, asimismo, en *La Arcadia*, en una epístola de *La Filomena*, en el *Laurel de Apolo* (*Obs. no drams*, 130, 185 y 424), y en *La Dorotea* (*Dorotea*, 280).

[3] El aludido es el séptimo conde de Lemos, don Pedro, que nació hacia 1576, según Fernández de Bethencourt (*Hist. genealógica y heráldica de la Monarquía Española*, Madrid, 1897-1912, IV, 550). En esta obra, por cierto, encuentro la noticia de que el sexto conde de Lemos, don Fernando « tuvo en

con la vida de nuestro poeta aquel marqués de Peñafiel que sabemos, según noticias del mismo origen, que se embarcó en el galeón *San Marcos* con veintiún criados, acompañado por su tío don Alonso Téllez Girón, que llevaba otros once, puesto que él y no otro es el *duque que Dios tiene* a quien pensó Lope dedicar *La Arcadia*, según él mismo lo refiere al dirigir más tarde a su hijo y heredero la misma obra [1]. Finalmente, en *La Rata Coronada*, nave levantisca de la división mandada por el valiente don Martín de Bertendona, embarcó juntamente con gran número de nobles aventureros, llevando, con rumbo y boato de gran señor, un séquito de trece criados, *don Tomás de Granvela, sobrino del cardenal*, o sea el señor de Maiche don Juan Tomás Perrenot de Granvelle, el personaje que, según

Madrid por secretario a Lope de Vega, que lo fué, después, de su hijo y sucesor. » Probablemente será uno de tantos errores como abundan en ella

Pero, volviendo a nuestro propósito, quizá se trata de cierto don Pedro, hijo del quinto conde de Lemos que fué gentilhombre de Felipe II y comendador de la orden de Alcántara. Está mencionado por Cabrera de Córdoba (*Relaciones*, 630), y murió en 1606.

[1] Vid. esa dedicatoria en *Obs. no drams.* 45. La primera edición de *La Arcadia* es de 1598 y está dirigida a « don Pedro Téllez Girón, duque de Osuna marqués de Peñafiel, » o sea el tercer duque de ese título. Pero Fernández de Bethencourt (*op. cit.* en la nota anterior, t. II, 546-556) da como fecha de la defunción de don Juan, padre de don Pedro y segundo duque, el 25 de Noviembre de 1600. La duda que suscita este error (porque lo es, y no único, ni mucho menos, en la tal obra) se desvanece consultando cierta cronología publicada por el señor Rodríguez Marín (*Luis Barahona de Soto*, Madrid, 1903, 215), según la cual don Juan falleció el 25 de Noviembre de 1594. Su padre don Pedro, el primer duque, había muerto el 14 de Septiembre de 1590 (la misma obra, 212). Por ello queda demostrado que *La Arcadia* estaba ya compuesta a fines de 1594, por lo menos, lo que no deja de ofrecer bastante interés.

El duque don Juan, más conocido por el título de marqués de Peñafiel, que llevó, con exclusividad de otro, desde que Felipe II lo créo para él en 1568, hasta 1590, en que heredó el de duque de Osuna, fué poeta de cierto renombre, celebrado por Lope en la misma *Arcadia* (*Obs. no drams.* 130), y en *La Dorotea* (*Dorotea*, 207). Se portó valientemente en alguna ocasión, durante la expedición de la Invencible (*Cabrera, Felipe II*, t. III, 295).

conjectura de Tomillo y Pérez Pastor, representó en la vida real el papel del don Bela de *La Dorotea*, el odiado rival de Lope que, con sus asiduidades, dió lugar al rompimiento de las relaciones del poeta con la amada de su juventud. El tal don Tomás pereció miserablemente durante la expedición, al desembarcar, anegado el vajel que lo conducía, en las inhospitalarias costas de Irlanda [1].

III. El Don Bela de « La Dorotea ».

La presencia simultánea de Lope y del presunto don Bela en la Armada, nos incita a tratar de aclarar la verdadera personalidad del rival del poeta.

Lope acababa de sufrir, cuando se embarcó, una de las más grandes tempestades de su vida. Sus amores de muchos años con cierta *bella malmaridada*, a quien él, entre otros sobrenombres poéticos, se complacía en llamar Filis, y que en la realidad de la vida se llamaba Elena Osorio, siendo hija de un *autor de comedias*, Jerónimo Velásquez, y esposa de un comediante, Cristóbal Calderón, habían terminado ruidosamente. El porqué de esta ruptura no lo conocemos a punto fijo, pero en *La Dorotea* — novela autobiográfica publicada por el gran poeta mucho tiempo después — se da por causa de ello a los galanteos de Elena con cierto rival, a quien describe como un señor indiano, hombre rico, generoso, y ya algo maduro : de unos treinta y siete años de edad [2].

La figura parece en verdad arrancada de la realidad, y esta historia escandalosa es tan atractiva que despierta un gran interés por averiguar quién fuese el tal don Bela. Persiguiendo ese objectivo, los señores Tomillo y Pérez Pastor tuvieron la fortuna de hallar en la Biblioteca Nacional de Madrid un ejemplar del

[1] Vid. *Proceso*, 125-135; *La Arm. Invenc.* II, 60 y sigts; 364.
[2] *Dorotea*, 8.

Romancero general de 1604 [1], en el que algunas composiciones, obra, casi seguramente, de Lope y de sus amigos, y referentes a los enredos amorosos de todos ellos, llevaban anotaciones manuscritas que aclaraban el sentido, declarando los nombres de los protagonistas. El anónimo autor de esas anotaciones debió de escribirlas pasado algún tiempo de los sucesos aludidos, desde luego después de 1604, y por lo tanto, a lo menos, unos diez y seis años después; pero a lo que parece se muestra generalmente bien enterado.

Pues bien, al margen del romance que comienza :

De la armada de su rey
a Baza daba la vuelta
el mejor Almoralife,
sobrino del gran Zulema... [2]

[1] *Proceso*, 127. Vid. asimismo las págs. 115 y 117. Convendría quizá publicar todas las anotaciones.

[2] Véase ese romance en *Proceso* 127-129, así como en el *Romancero general* t. I (*Bibl. de auts. esps.*, X), pág. 91. Según una nota de éste último, procede de la *Flor de varios y nuevos romances*, segunda parte. Este libro, según el Catálogo de documentos (*Rom. gral.* II, 683) lleva licencia de 1588. Todos los romances, que se presume que sean obra de Lope podrían ser aprovechados mucho mejor para su biografía si alguien se dedicase a averiguar la fecha de su primera publicación en las diferentes colecciones de romances.

Ultimamente he notado romances muy interesantes para la biografía de Lope en el *Romancero de Barcelona*, publicado en la *Revue Hispanique* (t. XXIX) por el señor Foulché-Delbosc. Sea muestra el que comienza « Ardiéndose estaba Troya... » (número 7), cuyo estribillo : « ¡ Fuego !, dan voces, ¡ fuego !, suena, y sólo Paris dice « Abraza, Elena », debe relacionarse con un pasaje de *La Dorotea* (ed. cit. 284; *Comed. escog.*, II, 65), en el cual se cita, o bien el mismo estribillo mal transcripto (« y soló Paris dice : Abrase a Elena »), o quizá mejor, otro romance (¿ de Lope, parodiando al ya citado ?), que cantaban « los músicos del duque de Alba ». También está citado en *La Dorotea* (pág. 107) otro romance: « Oh gustos de amor traidores... » que figura, asimismo, en el *Romancero* (número 39). Lope parece darlo por ageno. Son interesantes, del mismo modo, y quizá obra de nuestro autor, las composiciones números 3, 14, 17, 23, 54, 56, 81, 83, 96, 99 y 103 de la misma colección. La número 94 es de factura muy parecida á la número 7, anteriormente citada.

en el que se describe una escena de amor entre este Almoralife y su amada Felisalva, existe una de estas anotaciones, que, en suma, viene a significar que un *sobrino del cardenal Perrenoto de Granvela* (las márgenes del libro, recortadas, desgraciadamente, al encuadernarlo, no dejan leer el nombre del tal sobrino) es Almoralife, y *Felisalva es Elena Osorio, la Filis de Lope, hija de Velázquez el representante* [1].

Esto puede relacionarse con algunos pasajes de *La Dorotea* ya señalados por Tomillo y Pérez Pastor [2], y quizá también con otros que por mi parte he notado [3], en donde se juega equívocamente con la voz *vela*, aludiéndose con ella al nombre del rival de Lope.

Desde luego, en mi opinión al menos, tales datos no nos autorizan a *afirmar*, sino tan sólo a *conjeturar*, que el rival de Lope deba identificarse con un sobrino del cardenal. Aun admitiendo la veracidad de la anotación, pudo alguno de esos sobrinos

[1] Los Srs. Tomillo y Pérez Pastor (*Proceso*, 127) afirman que el anotador se equivocó, y que Almoralife representa, no a Perrenot, sino al propio Lope. Los Srs. Rennert y Castro creen que el romance está compuesto « con la misma complicada técnica que llevaba Lope a « todas las obras alusivas a su vida », siendo Almoralife uno de los Perrenot (el escudo de esa familia llevaba, efectivamente, *las águilas de César*, a que alude el romance); pero « poco a poco va substituyéndolo Lope, que acaba por dirigirse a la bella Felisalva en nombre de sus propios sentimientos » (*Rennert y Castro*, 50-51, y 67).

Mucho podría decirse acerca de esto, si el espacio lo permitiese; pero se me ocurre preguntar : si Almoralife es Perrenot, ¿ porqué se ha de suponer que el romance es necesariamente obra de Lope, y no de algún otro poeta ? El anónimo anotador no dice que sea obra de nuestro autor.

[2] *Proceso*, 126 y 127; y *Dorotea*, 163 y 253.

[3] « En una famosa nave enramada de jarcias y vestida de *velas*, venía un hombre solo, que desde el corredor de popa arrojaba a una barca barras de plata y tejos de oro... » (*Dorotea*, 15). « Quiero decirte unos versos que oí en una comedia, a propósito de tus celos, de tus jornadas, y deste indiano que te amartela, que, según imagino, ese despertador *desvela* más tu pensamiento que las gracias y hermosuras de Dorotea (*id.* 125). « *Celia* ¿ Para qué rasgas esos papeles ?. — *Dorotea*. Bien dices. Trae una *vela*. — *Celia*. Encenderé una bujía ». (*id.* 281).

ser galanteador pasajero de la amada del poeta, sin que por eso le correspondiese el papel de don Bela, quizá desempeñado por otro de los numerosos adoradores que debió de tener aquella Elena, no sólo homónima, sino también émula, de la famosa de Troya. Los equívocos estarían suficientemente explicados por el nombre de don Bela que el poeta había elejido para su rival [1]. Pero, en el estado actual de la cuestión, indudablemente debe partirse de esta hipótesis. Debemos, pues, tratar de averiguar quién era este sobrino del cardenal, aludido en la anotación.

IV. Los hermanos Perrenot de Granvela.

El cardenal Granvela, famoso ministro de Felipe II, fué virrey de Nápoles (1571-1575), y estuvo después en Roma. Al caer Antonio Pérez fué llamado a Madrid, y desde Agosto de 1579 [2] tuvo la presidencia de los Consejos de Italia y de Estado, hasta que falleció el 21 de Septiembre de 1586 [3].

---

[1] Lope da a su rival por indiano, quizá de México (*Dorotea*, 266).

En Avila existía una noble familia, de apellido Vela, uno de cuyos miembros, Blasco Núñez Vela, fué virrey del Perú, y murió peleando contra el rebelde Gonzalo Pizarro, en la batalla de Quito (1546). Consta que trajo a América parientes, que quizá dejarían aquí descendencia (Diego Fernández, *Primera parte de la Historia del Perú*, Madrid, 1913, págs. 72, 90, 127, y 205).

Un ciclo de romances tradicionales se refiere a los hijos del conde don Vela, *los traidores Velas*, que dieron muerte alevosamente al conde don García. Véanse algunos en el *Romancero general* (*ed. cit.*, I, 473-474). No hay trazas de que Lope se aprovechase de esa leyenda, como pudo fácilmente hacerlo, para zaherir a su rival, en los romances que escribía acerca de toda esta maraña. Inspiróse en esa tradición en una comedia, *El primer rey de Castilla*, anterior a 1604, (vid. Menéndez Pelayo, *Antol. de poetas líricos*, XI, Madrid, 1903, pág. 254, y también los preliminares — pág. XV — del tomo VIII de las *Obras de Lope*). Tampoco he notado alusiones en esa comedia.

[2] El 3 de Agosto (*Forneron*, 274).

[3] *Proceso*, 132.

Debió de tener, de sus cuatro hermanos y seis hermanas [1] numerosos sobrinos, pero, al parecer, los más relacionados con él, y los únicos de quienes sabemos que viniesen a España, fueron los dos hijos de su hermano Tomás de Chantonnay, conde de Cantecroix [2], llamados el mayor Francisco, y el segundo Juan Tomás. Acerca de ellos han versado las investigaciones de Tomillo y Pérez Pastor, que llegaron a la conclusión de que el último, don Juan Tomás, fué el supuesto don Bela.

Don Francisco Perrenot — llamado también en alguna ocasión Monsieur d'Avrincourt [3] parece que era tan sólo unos cuatro años mayor que nuestro poeta, ya que se afirma que había nacido hacia 1558 [4]. Nótese que es el mayor de los Perrenot, y que en *La Dorotea* la desproporción entre las edades de Lope y de su rival es mucho más importante : de unos quince años [5]. Muy niño aun, comenzó don Francisco a ser objecto de la solicitud de sus parientes, pues su padre y su tío el cardenal reclamaban para él, hacia 1567, la herencia de su tío materno Enrique de Broderode, que había incurrido en la cólera del rey con motivo de las turbulencias de los Países Bajos. Por esta misma fecha, Felipe II, a instancia del cardenal, le señaló una pensión sobre

[1] *Papiers d'état du Cardinal de Granvelle*, publicados por. Mr. Ch. Weiss, París, 1841, t. I, pág. X.

[2] Nació en 1521. Se casó en 1549 con una Broderode, familia nobilísima de los Países Bajos, siendo honrada la ceremonia con la presencia de Carlos V y de sus dos hermanas las reinas viudas de Francia y Hungría. Fué embajador de Felipe II en Viena desde 1564 o 1565 hasta 1570. Ya muy enfermo, logró el permiso de retirarse a sus tierras, pero antes el rey le honró encargándole de desposar en nombre suyo a la archiduquesa Ana, hija del Emperador Maximiliano, siendo por entonces nombrado conde de Cantecroix. Murió en 1571 (vid. *Papiers d'état*, t. I, pág. XI y sigts. y *Documentos inéditos para la historia de España*, t. CX y CXI, passim).

[3] *Correspondance du Cardinal de Granvelle*, publicada por Mrs. Poullet y Piot. Bruselas, 1877-1896. T. X, pág. 19.

[4] *Rennert y Castro*, 50.

[5] Recuérdese que en *La Dorotea* don Fernando tiene unos 22 años (*Dorotea*, 27, 90, 157 y 163), y don Bela 37 años (*Dorotea*, 8), cuando transcurre la acción.

cierta abadía [1]. Huérfano desde temprana edad, en 1571, heredó el título de conde de Cantecroix. Su conducta debió de ser desarreglada desde su juventud. Quizá le llevaría consigo a Nápoles el cardenal durante su gobierno (1571-1575), y quedaría allí después de su partida, pues en carta dirigida por Granvela en Agosto de 1581 al entonces Virrey, don Juan de Zúñiga, se lamentaba del mal proceder de su sobrino para con el Virrey durante su estancia en Nápoles, manifestando que no tenía esperanza de que se enmendase. El don Francisco, que por entonces aun estaba soltero, había partido entretanto de Nápoles para Borgoña [2]. Algo después, vino a España, y en Enero de 1583 se hallaba enfermo con fiebres, y esperaba las informaciones que se hacían en Borgoña, para recibir el hábito de Alcántara, según otra carta del cardenal [3], el cual continuaba descontento de él, mostrándose dispuesto a abandonarle a su suerte, si no variaba de conducta. En este mismo año de 1583 concurrió a la conquista de las Azores, donde se portó valientemente [4], y recibió el hábito de Alcántara [5]. En fecha indeterminada, pero posterior a 1575 y anterior a 1587, representó al emperador Rodolfo II en Venecia [6]. Posteriormente, no tenemos noticias de él, hasta Octubre y Noviembre de 1586, en que otorga, en Madrid, ciertos documentos [7]. Noticias fidedignas le pintan

[1] Cartas de Felipe II al Cardenal, Febrero y Noviembre de 1567; y carta de Chantonnay a Felipe II, Marzo de 1568 (*Docts. inédits*. IV, 344; y 480; CI, 403-404). No se nombra en ellas expresamente a don Francisco, pero creo que se refieren a él.

[2] *Cartas y avisos del año* 1581 (*Col. de libs. raros y curiosos*, t. XVIII), págs. 242 y 243.

[3] *Correspondance*, X, 19.

[4] *Cabrera, Felipe II*, t. III, 17; Fernández Duro, *La conquista de las Azores*, Madrid, 1886, págs. 120, 402, y sigts. y 432.

[5] Vignau y Uhagón, *Indice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Calatrava, Alcántara y Montesa*, Madrid, 1903, pág. 276.

[6] *Rennert y Castro*, 49. Rodolfo II fué Emperador desde 1575 hasta 1611.

[7] *Proceso*, 133-134.

como hombre de cierto saber y de aficiones artísticas [1], ni más ni menos que don Bela.

Su hermano menor don Juan Tomás, fué señor de Maiche y debía de tener unos cuatro años menos que Lope, supuesto que contaba veintidós en 1588 [2]. Nacería, por lo tanto, hacia 1566, mientras que su padre desempeñaba la embajada de Felipe II en Viena. Parece que su conducta fué mucho mejor que la de su hermano. A lo menos el cardenal se mostró, hasta sus últimos días, satisfecho de él, le nombró su heredero, y le recomendó a Felipe II desde su lecho de muerte [3]. Consta su presencia en Madrid desde el 19 de Diciembre de 1586 hasta el 20 de Junio de 1587 [4], y después sabemos que se embarcó con gran boato [5] para la expedición de Inglaterra en *La Rata Coronada*, nave que se hundió en las costas de Irlanda, pereciendo en el naufragio muchos de sus tripulantes, y siendo otra parte de ellos despiadadamente sacrificados por los ingleses. Allí murió miserablemente don Juan Tomás [6], y los bienes que de su tío el cardenal había heredado, no pasaron a su hermano don Francisco, sino a una tía suya, hermana de Granvela [7]. Quizá habría muerto también don Francisco, a no ser que ello se debiese a las disposiciones testamentarias del cardenal.

Todas las observaciones mías que anteceden me habían llevado a la conclusión de que era probablemente don Francisco, más bien que don Juan Tomás, el sobrino del cardenal aludido por el anónimo anotador. Después he visto que coincidía esta

[1] *Rennert y Castro*, 48-51.
[2] *Papiers d'état*, I, pág. XIX.
[3] *Proceso*, 132.
[4] Documentos detallados en el *Proceso*, 133.
[5] Llevaba 13 criados. Como iban 116 *aventureros* con 456 criados, el término medio era de 4 criados por cada uno.
[6] *La Arm. Invenc.* II, 364.
[7] *Papiers d'état*, I, pág. XIX.

opinión con la del Sr. Ocerín, expuesta por los Srs. Rennert y Castro [1].

V. Un nuevo dato.

Así las cosas, aparece otro nuevo dato, que a mi entender modifica el estado de la cuestión. Recientemente [2] ha salido a luz una comedia, hasta ahora inédita, de la juventud de Lope, llamada *El galán escarmentado*, mencionada ya en la primera lista de *El peregrino en su patria* (1604), la cual encierra detalles autobiográficos. En el manuscrito se atribuye a Guillén de Castro, pero es indudablemente de nuestro poeta, y, por si quedase duda, nótense dos sonetos incluidos en ella [3], que, con ligerísimas variantes, son iguales a otros dos de Lope [4]. Trátase en la tal comedia de los amores de Celio (¿ Lope ?) con una dama llamada Ricarda. Celio marcha a la expedición de las Terceras (1583), y cuando vuelve a Madrid entérase, con el consiguiente estupor, de que su amada está a punto de casarse con un tal Julio.

Pues bien, en una relación que hace Ricarda, se refiere a que Celio fué a la expedición

con don Tomás de Granvela,
un famoso caballero,
del gran cardenal sobrino
que hoy lloran tres reinos muerto... [5]

---

[1] *Rennert y Castro*, 48-51. Todos los datos que utilizo en esta parte de mi trabajo son fruto de mis personales investigaciones, salvo cuando me refiero a los señores Rennert y Castro (*Vida de Lope de Vega*), y Tomillo y Pérez Pastor (*Proceso*).

[2] En las *Obras de Lope de Vega*, publs. por la R. Acad. Esp. (Nueva edición). T. I, Madrid, 1916, págs. 117 y sigts.

[3] Pág. 123 (Ya vengo con el voto y la cadena...) y pág. 135 (Adiós, solteras de embelecos llenas...)

[4] *Obs. no drams.*, 381, y 394.

[5] *Obra citada*, 133. Los tres reinos que lloraban al cardenal serían quizá el de Nápoles, del que había sido virrey, el de Castilla, donde presidía el Consejo de Estado, y, por fin, el condado de Borgoña, de donde era natural.

Esto último es un evidente anacronismo, pues ya hemos visto que el cardenal murió años después de la conquista de las Terceras, o Azores, en 1586. Alguna otra alusión, ya hecha notar en la edición de la Academia [1], al destierro del protagonista, indica que la obra se escribió después de principios de 1588.

El tal pasaje suscita una infinidad de dudas. La mención de don Juan Tomás, y no de don Francisco, parece como que robustece la idea de que fuese aquél, y no éste, el que en algún modo estuviese ligado a la vida de Lope. ¿Acaso fué el poeta con él a las Terceras en 1583? Sabemos, por confesión del propio protagonista, que Lope estuvo en esa jornada [2], pero no que se hallase en ella, ni aun siquiera en España por aquel tiempo, don Juan Tomás, que tendría entonces unos diez y siete años. El que sí consta que estuvo en las Terceras es don Francisco. ¿Aludía en realidad nuestro poeta a la expedición de 1588, fingiendo, para despistar, que se refería a la de 1583? ¿Acompañó acaso Lope en la *jornada de Inglaterra* a don Juan Tomás, aunque embarcado en distinta nave? Y si fué así, ¿cómo puede compaginarse esta actitud, y la alusión tan sin hiel de la comedia de que tratamos, con la saña que a Lope había de inspirar su rival, y aun el mismo hermano de su rival, en el caso de que lo hubiese sido no don Juan Tomás, sino don Francisco?

Confesemos sencillamente que estas cuestiones son por ahora — y quizá por siempre — insolubles. Para afrontarlas con algunas probabilidades de éxito sería necesario, entre otras cosas, determinar la cronología de los amores de don Fernando (Lope) con Dorotea (Elena Osorio). En este punto precisamente surge una gravísima duda. Se ha creído hasta aquí que *toda la acción de La Dorotea* se desenvuelve en un espacio de tiempo muy

[1] Pág. 115.

[2] En la composición titulada «Huerto deshecho» (*Obs. no dramas.*, 254).

breve, hacia 1587-1588 [1]; pero ¿no podría también suponerse que, aun ocurriendo hacia esa fecha el desenlace final de los amoríos del poeta, la primera crisis de ellos tuvo lugar, aproximadamente, en 1583? En repetidas ocasiones se afirma en la obra aludida que don Fernando conoció a la protagonista a los diez y siete años, que las relaciones duraron cinco, y que el rompimiento tuvo lugar cuando aun no había cumplido don Fernando los veintidós años [2]. Recuérdese que Lope cumplía veintiuno hacia Septiembre de 1583. Por esa misma época don Fernando se ausentó a Sevilla durante tres meses, y cuando volvió ya estaba Dorotea en relaciones con don Bela [3]. Esta podría ser la ausencia de Madrid a que dió lugar la presencia de Lope en la expedición de las Terceras...

Pero no puede haber ninguna utilidad en continuar acumulando suposiciones, en buena parte contradictorias. El lector exige siempre soluciones concretas, y cuando el investigador llega a encontrarse en situación parecida a la de aquellos famosos médicos de *El rey que rabió*, para los cuales el perro podía estar rabioso, pero también podía no estarlo, vale más callarse... y continuar investigando. Quedemos, pues, en que la verdadera personalidad de don Bela es para nosotros un misterio. La hipótesis de que alguno de los Perrenot haya desempeñado ese papel no está demostrada, ni mucho menos; pero tampoco puede desecharse en absoluto, al menos por ahora. Quizá podría

[1] Afirman Tomillo y Pérez Pastor que la acción de *La Dorotea* se desarrolla en un período de tiempo tan corto que apenas traspasa los límites del año 1587 » (*Proceso*, 125). Efectivamente, uno de los sucesos que se dan como acaecidos durante la acción, el casamiento del conde de Melgar (*Dorotea*, 273-274), tuvo lugar en ese año (*Cabrera, Felipe II*, t. III, 330). Las capitulaciones matrimoniales del conde se habían celebrado un poco antes, hacia 1586 (Pérez Pastor, *Notas y docts. referts. a la Hist. y Lit. Esps.*, Madrid, 1910, t. I, 366.) Pero ello no obsta a la idea que expongo en el texto.

[2] *Dorotea*, 6, 27, 38, 90, 157, 163, 191, 265, 267, 279, y 294.

[3] *Dorotea*, págs. XII, 135 y 158.

aclararse algo más la cuestión mediante un estudio detenido de las voluminosas obras [1] que he estudiado someramente, y de los documentos referentes a la familia Granvelle que aun quedan inéditos en España, en Bélgica, y en el Franco-Condado [2].

VI. Amoríos, destierro y rapto.

Ya quedó relatado como Lope vió dar al través sus adúlteros amores con Elena Osorio. Despechado, escribió contra ésta y su familia unos atroces libelos, que, como después se probó, iba él mismo arrojando ocultamente, a altas horas de la noche, en las casas de algunos amigos y conocidos [3]. Hacia el mismo tiempo, o muy poco después, con esa versatilidad que siempre le caracterizó, entabló relaciones amorosas con una doncella de calidad, doña Isabel de Alderete, o de Urbina.

La familia de Elena Osorio se querelló contra el poeta por razón de las difamaciones de éste, y Lope se vió sometido a un proceso, y fué puesto en prisión hacia el 29 o el 30 de Diciembre de 1587, mientras asistía a una representación en el teatro, o corral, de la calle de la Cruz. Terminó la causa el 7 de Febrero del año siguiente, por una sentencia que condenaba a nuestro libelista a dos años (Febrero 1588-Febrero 1590) de destierro del reino, y ocho años (Febrero 1590-Febrero 1598) de destierro de la corte y de un radio de cinco leguas de ella, debiendo salir de la corte desde la cárcel, y comenzar a cumplir el

[1] *Correspondance, Papiers d'état, Docts. inédits. para la Hist. de Esp.*, etc.

[2] En la *Advertencia preliminar* de las *Cartas y avisos del año* 1581, (pág. XXXI se da noticia de cierto tomo de *Cartas inéditas del cardenal Granvela a don Juan de Zúñiga*, que no ha llegado a publicarse.

Debe advertirse que en los *Papiers d'état* (vid. t. I, pág. LVI, nota), y seguramente también en la *Correspondance*, se han suprimido las cartas referentes a asuntos de familia.

[3] *Proceso*, 35, 62, y 64.

destierro del reino dentro de quince días de su salida de Madrid [1].

Los amores del poeta y doña Isabel de Urbina no eran del gusto de la familia de la dama, y en tales condiciones la ausencia forzosa del desterrado iba seguramente a darles fin. Así lo comprendería nuestro don Juan Tenorio, que se apresuró a raptar a la damisela, siendo ayudado en tan piadosa tarea, no sólo por una tal Ana de Atienza, sino también, para mayor escarnio de la justicia, por cierto amigote suyo, alguacil — o *demonio con varilla*, como diría Quevedo — llamado Juan de Chaves. Ambos, juntamente con Lope, fueron encausados por tal razón, en Madrid, el mismo año de 1588; pero nos son completamente desconocidas las incidencias de este proceso, porque los autos originales, juntamente con otros muchos de inapreciable valor, fueron vendidos a principios del siglo pasado como papeles viejos e inútiles, y hoy solamente sabemos de él por hallarse mencionado en un inventario [2]. Debió de tramitarse el tal proceso entre el 7 de Febrero y el 10 de Mayo de 1588 [3], puesto

[1] La querella fué presentada el 29 de Diciembre de 1587 (*Proceso*, 12) y enseguida se prendió al procesado (*id.* 20 y 43), sentenciándosele en la fecha indicada (*id.* 78-79).

[2] Vid. Cristóbal Pérez Pastor, *Datos desconocidos para la vida de Lope de Vega* (en *Homenaje a Menéndez y Pelayo*, I, 591). Juan de Chaves continuaba siendo alguacil, y al parecer en buena amistad con Lope, en 1595 (vid. *Proceso*, 5, 239), pues sirvió entonces de testigo en el desistimiento de Velázquez.

[3] Sabemos por Pérez Pastor (*Hom. a Mz. y Pelayo*, I, 591) que durante el año 1588 se archivaron, ya terminados, 300 procesos, de los cuales los seguidos contra Lope llevan los números: 110 el de libelos, y 205 el de rapto. Resulta del *Proceso* (pág. 78) que el de libelos quedó terminado el 7 de Febrero, asi que hay una enorme desproporción entre los 110 procesos terminados en los primeros 38 dias del año, y los 190 que se terminaron en los 328 días restantes. La razón de ello sería, posiblemente, la premura de los Alcades en sentenciar galeotes para las naves del rey, que tanto los necesitaban en vista de la expedición a Inglaterra. De todas suertes, no es factible conjecturar, a base de una proporción, la fecha en que debió de quedar terminado el proceso por rapto, que lleva el número 205.

que en la primera fecha se dictó la sentencia ya recordada, hallándose Lope todavía preso, y en la última se celebró en Madrid el matrimonio de Lope de Vega, representado por su pariente Luis de Rosicler, o Rosiquel, que tenía para ello « poder bastante », con doña Isabel [1], terminándose así en casamiento lo que amenazaba terminar en truculentos castigos, ni más ni menos que en una de tantas comedias del Fénix.

En ese breve intervalo de tres meses, Lope hizo gala de una maravillosa actividad. Probablemente se alejaría *pro formula* de Madrid, fingiendo que marchaba a su destierro, y volvería después ocultamente para raptar a doña Isabel. Es cierto que al quebrantar el destierro entrando en la corte, incurría en la pena de « galeras al remo y sin sueldo » [2], pero quizá se las arreglaría de manera de no entrar él en Madrid, maniobrando por medio de sus dos cómplices, Chaves, el *alguacil alguacilado*, y la Atienza, desde los alrededores, a una distancia de cinco leguas, donde podía permanecer hasta quince días después de salir de la cárcel, según la sentencia antes aludida. Raptada doña Isabel, probablemente la condujo a Valencia, acompañados los dos tórtolos por Claudio Conde, inseparable amigo del poeta, y allí se establecerían tranquilamente, pues no eran gente para ahogarse en poca agua, mientras que algunos amigos trataban de arreglar el asunto en Madrid, intercediendo con la familia

[1] La partida de matrimonio puede verse en el *Proceso*, 236. El poder a que se refiere esta partida no ha parecido hasta ahora. ¿Lo otorgó Lope en Valencia, en los alrededores de Madrid, o en la misma Lisboa? La Armada salió de esta última localidad el 30 de Mayo, a los 20 días de haberse efectuado (el 10 del mismo mes) el casamiento por poder. Lope alude en alguna ocasión a sucesos, que quizá presenció ocurridos en la capital de Portugal el 25 de Abril (véase la nota número 74 del presente trabajo). Desde el 4 de Abril afluía a Lisboa « gente particular, así aventureros como soldados » (carta del duque de Medina Sidonia en *La Arm. Invenc.* I, 508). Por mi parte me inclinaría a creer que el tal poder debió de ser otorgado por Lope cerca de Madrid, partiendo para Lisboa muy poco antes de la fecha del matrimonio.

[2] *Proceso*, 79.

de la dama. Entretanto, el travieso Claudio Conde — un verdadero « bala perdida » — debió de hacer alguna mala trastada en Valencia, recayendo contra él la « sentencia tan rigurosa » — quizá de muerte o de galeras — a que alude Lope [1]. Correspondió entonces a éste devolver a su amigo las finezas que de él había recibido. Para lo cual, ni corto ni perezoso, no sabemos si empleando la astucia o la violencia, le sacó de la prisión, las viejas torres de Serranos, que aun subsisten en la hermosa ciudad del Turia. Después, los dos amigos, fugitivos de Valencia, atravesarían de nuevo toda España para dejar a doña Isabel en las cercanías de Madrid y acabar de tramitar el matrimonio, embarcándose, por fin, en la Armada, y saliendo con ella de Lisboa el 30 de Mayo de 1588, a los veinte días de haberse efectuado el casamiento [2].

VII. Partida de Lisboa.

¿A qué se debió la tan repentina partida de nuestro poeta recién casado? Esta pregunta nos lanza otra vez al través del piélago nebuloso de las suposiciones. Quizá las tramitaciones seguidas con la justicia y la familia de su esposa habían dado por resultado este forzoso apartamiento, o acaso trataba de con-

[1] Dedicatoria de *Querer la propia desdicha*, más adelante recordada.

[2] Esta relación se basa en el testimonio de Lope en la dedicatoria de *Querer la propia desdicha*, y en las declaraciones de los testigos de la información levantada a sus instancias en 1595 (vid. *Comed. escog.* II, 269, y *Proceso*, 6-10). Nótese que algún pormenor de estas declaraciones ha sido confirmado por las investigaciones modernas (vid. Rennert, *The Spanish Stage*, New York, 1909, pág. 547, artículo referente a Rodirgo Osorio).

Montalbán (*Fama póstuma*, en *Comed. escog.* I, pág. XI) sostiene que salió de Madrid y fué luego a Cádiz y Lisboa. Esto es una pura fantasía. Aparte de otras obvias razones, indicaré que el *San Juan*, el galeón en que embarcó Lope, se hallaba ya en Lisboa el 7 de Enero de 1588 (*La Arm. Invenc.* I, 404-408), cuando el poeta estaba todavía preso. Las naves alistadas en Andalucía salieron de Cádiz para Lisboa mucho antes, en Julio de 1587 (*id.* I, 384, 391). El propio Lope, en la dedicatoria de *Querer la propia desdicha*, afirma que se embarcó en Lisboa, sin mencionar para nada a Cádiz.

seguir el poeta que se le indultase de su destierro por medio de algún hecho de armas afortunado, si ya no es que las nubes del desamor hubiesen, tan prematuramente, enturbiado el sol de su dicha, aun antes de haberse casado. Hay ciertos motivos para creer que Lope, raptor de doña Isabel y por último casado con ella, no había olvidado del todo a Filis, y quizá este amor, cada vez más imposible, era para este alma tormentosa un continuo torcedor que le empeñaba a cada momento en disparatadas empresas. Todo es de temer en Lope, en materia de veleidades amorosas, y algo podría significar en ese sentido cierto romance, que tiene todas las trazas de ser suyo, en el que aparece Belisa (sobrenombre poético con que designaba a doña Isabel)

De pechos sobre una torre
que la mar combate y cerca,
mirando las fuertes naves
que se van a Ingalaterra...,

mientras apostrofa a su *fugitivo esposo*, amenazándole con tomar venganza sobre el hijo que llevaba ya en sus entrañas :

Vete, cruel, que bien me queda
en quien vengarme de tu agravio pueda [1].

Pero hay que reconocer que, a pesar de tratarse de un tan grande e incorregible pecador como Lope, es ese un indicio demasiado leve, y quizá el relato del tal romance es una mera ficción poética.

Tampoco deja de caber en lo posible que nuestro poeta y Claudio Conde se propusieran alejarse de España, huyendo los malos resultados de sus aventuras de Valencia, o que Lope tratase de buscar, entre los azares de la guerra una ocasión

[1] Este romance, procedente del *Romancero general* de 1604, puede verse en *Obs. no drams.*, 253, y *Proceso*, 247. Lope tuvo de doña Isabel dos hijas *Rennert y Castro*, 97).

para vengarse de su rival, si es que lo era don Juan Tomás. Pero ya hemos visto como hay razones para dudar de que lo fuera, y podríamos sospechar también que Lope fuese a su servicio, tal como parece resultar de los versos de *El galán escarmentado* que anteriormente citamos.

Todo este cúmulo de suposiciones contradictorias está autorizado por las noticias incompletas que poseemos, y quizá la partida de Lope se debería, más bien, en realidad, a sus ansias, muy naturales y legítimas de acrecentamiento, y al ardor religioso y patriótico que por aquel entonces reinaba en España [1].

Lo que consta, desde luego, y por el testimonio irrecusable de una carta del propio poeta, es que su conducta, al llegar a Lisboa, dejó bastante que desear, en cuanto a fidelidad matrimonial se refiere. Él mismo relata desvergonzadamente la aventura, en una carta, sin fecha, dirigida probablemente hacia 1611 al duque de Sessa : « Quiero contarle a V. E. un cuento, y es « que llegando yo, mozuelo, a Lisboa, cuando la jornada de « Ingalaterra, se apasionó una cortesana de mis partes, y yo la « visité lo menos honestamente que pude. Dile unos escudos, « reliquias tristes de los que había sacado de Madrid, a una vieja « madre que tenía, la cual, con un melindre entre puto y grave, « me dijo así : No me pago cuando me huelgo » [2].

Tales fueron los sentimientos según los cuales este recién casado de hacía veinte días se embarcó para tomar parte en aquella « aventura desventurada », una de tantas como consumaba por aquellos días el sublime loco don Quijote, encarnado en la nación española. Iba, según él mismo lo refiere en

[1] Así lo da a entender el poeta en un pasaje de la *Corona trágica*, copiado más adelante íntegramente : « que para la católica jornada no se excusaba generoso mozo ».

[2] Esta carta fué publicada por Schack (*Hist. de la Liter. y del Arte dram. en España*, trad. esp., Madrid, 1886, II, 309-310), y luego por La Barrera (*Nueva biografía*, 48). En la transcripción de Schack faltan las palabras « de Madrid ».

el prólogo de *La hermosura de Angélica*, en el galeón *San Juan* [1], en compañía de aquel otro alocado mozuelo Claudio Conde, con el que le ligaba una tan entrañable amistad que él y el poeta fueron siempre tenidos por hermanos [2]. Montalbán añade que acompañaba a cierto hermano suyo [3] — quizá el llamado Francisco, cuya partida bautismal ha sido publicada recientemente por el señor Alonso Cortés [4] — alférez de los ejércitos reales, con quien hacía mucho tiempo que no se veía, y que murió en brazos de Lope durante la expedición, herido en una refriega con ocho naves holandesas.

Nada sabemos acerca del papel que desempeñó el poeta en la empresa. Probablemente se alistaría en la compañía en que sirviese el alférez su hermano, o bien figuraría como criado capaz de llevar armas en el séquito de algún señor (¿Vargas Manrique, Perrenot?) de los que iban, como « aventureros », o « entretenidos », en la Armada [5].

[1] Se trata del galéon « Almirante general », o sea de la nave que llevaba a su bordo al almirante de toda la flota, Juan Martínez de Recalde. El duque de Medina Sidonia arbolaba en el galéon *San Martín* su insignia de capitán general de la expedición. El *San Juan* era una de las naves mayores, de 1.050 toneladas, con 50 piezas de artillería y 500 hombres de mar y guerra (*La Arm. Invenc.* relación del t. II, págs. 60 y sigts.) Es cierto que había otros galeones de nombre igual (dos en las armadas de Castilla y de Andalucía), o parecido (*San Juan Bautista*, de la armada de Castilla, *San Juan de Gargarín*, de la de Andalucía, *San Juan de Sicilia*, de la levantisca), según la relación aludida, pero, demostrado como ha de quedar en el curso de este artículo que Lope desembarcó en la Coruña, no puede caber duda alguna de que iba en el galéon almirante, que fué el único de los que llevaban el nombre de *San Juan* que arribó a aquel puerto (*La Arm. Invenc.* II, 328-330). Véase también la nota 103 del presente artículo.

[2] *Comed. escog.* II, 269.

[3] *Fama póstuma* (en *Comed. escog.* pág. XI).

[4] Artículo titulado *El hermano de Lope* (en *Revue Hispanique*, XXI, 388 y sigts.)

[5] He aquí los aventureros que sabemos que embarcaron en el *San Juan*: don Luis de Vargas, con 8 criados; el capitán Francisco Maldonado, con 3; el alférez Pedro Destala, con 1; y Pedro de Idiáquez, con 2. (*La Arm. Invenc.* II, 60 y sigts.) De todos ellos, solamente don Luis sabemos que estuviese relacionado con nuestro poeta.

VIII. La « Jornada de Inglaterra » en la obra de Lope.

De los riesgos que personalmente corriese en la expedición, habla Lope muy parcamente. Asegura en alguna ocasión que nada hizo entonces con la espada, y apenas si dice en otra que *pasó algunas congojas*. Lo que no deja de parecer extraño es que la honrosa muerte de su hermano el alférez — que quizá es una de tantas invenciones de Montalbán — no le merece una sola palabra, en las varias ocasiones en que pudo, y hasta debió, recordarla. Pero dejemos hablar al propio poeta, presentando, por el orden de su publicación, algunos pasajes de sus obras en que alude a la *jornada de Inglaterra*.

En primer lugar unas cuantas líneas de briosa y gallarda prosa del prólogo de *La hermosura de Angélica*, la obra que escribió durante aquella expedición, publicada algo después, en 1602 : « En una jornada de mar — dice — donde, con pocos « años, iba a ejercitar las armas, forzado de mi inclinación ejer- « cité la pluma », de suerte que « a un tiempo mismo el general « acabó su empresa, y yo la mía. Allí, pues, sobre las aguas, « entre jarcias del galeón *San Juan* y las banderas del Rey « Católico, escribí y traduje de Turpino estos pequeños cantos... »[1]

Acompañando a la misma obra salieron en 1602 los *Doscientos sonetos*, que se volvieron a imprimir en 1609. En esta nueva edición, el que lleva el número 47, está dedicado *A la jornada de Inglaterra*, y, sea que haya sido escrito contemporáneamente, o bien después, a base de recuerdos, pinta bien el estado de ánimo según el cual nuestro poeta, desterrado, y sobre todo desengañado, se embarcó en la expedición :

> Famosa armada de estandartes llena,
> partidos todos de la roja estola,
> árboles de la Fé, donde tremola
> tanta flámula blanca en cada entena,

[1] *Obras sueltas*, II, pág. XII.

selva del mar, a nuestra vista amena,
que del cristiano Ulises la fé sola
te saca de la margen española
contra la falsedad de una sirena,

id y abrasad el mundo, que bien llevan
las velas viento y alquitrán los tiros
que a mis suspiros y a mi pecho deban,

segura de los dos podeis partiros,
fiad que os guarden y fiad que os muevan :
¡ tal es mi fuego, y tales mis suspiros ! [1]

En la segunda parte de *La Filomena* (poema que salió a luz en 1621) hace Lope una especie de información *de moribus et vita*, y al llegar al período de que tratamos dice :

Contra la selva Calidonia entonces
iba la armada del monarca hispano;
seguí las gavias y banderas rojas,
sin espantarme tronadores bronces,
fuerte invención del alemán Vulcano,
supuesto que pasé varias congojas.
Allí canté de Angélica y Medoro
desde el Catay a España la venida,
sin que los ecos del metal sonoro
y de las armas el furioso estruendo
perturbasen mi Euterpe,
sirviendo el mar de arroyo sonoroso,
como en los prados fértiles corriendo,
que se transforma en cristalina sierpe.... [2]

En ese mismo año de 1621 salió la *Parte XV* de las comedias de Lope, en la cual está incluida una titulada *Querer la propia desdicha*, cuya dedicatoria a Claudio Conde, su *verdadero amigo* encierra un interesantísimo relato :

« Esta comedia, intitulada *Querer la propia desdicha*, si no « en la sustancia, *por lo menos en el título conviene con aquellos*

[1] *Rimas*, ed. de 1609, folio 23 vuelto.
[2] Ed. de 1621, fol. 49.

« *sucesos notablemente*, cuando con tanto amor v. m. *me acompañó* « *en la cárcel, desde la cual partimos a Valencia*, donde no corri- « mos menores peligros que en la patria, *pagando yo a v. m.* « *con sacarle de la torre de Serranos y de sentencia tan rigurosa* « la piedad usada conmigo en tantas fortunas... *Partimos antes* « *de los primeros bozos a Lisboa... donde embarcados a la jornada* « *que el rey Filipe II prevenía a Ingalaterra entonces*, no se pueden « sin algún sentimiento traer a la memoria tantos y tan varios « accidentes... Los peligros, finalmente, de la guerra, de la mar, « y de tantas ocasiones, me obligaron a elegir entre muchas « esta comedia (*pues todas eran desdichas que yo quise, destierros* « *que amaba, y peregrinaciones que idolatraba una voluntad bár-* « *bara*, en años que el apetito loco pone los piés en el cuello de « la razón prudente), y dirigirla a v. m. para que se acuerde de « que entre tantos príncipes, en tan numeroso ejército, generales, « capitanes, galeones, armas, banderas, amigos y enemigos, *fuimos* « *siempre tenidos por hermanos, y que esta memoria está confirmada* « *con el título de la sangre, para que no pueda borrarla el tiempo* »[1].

Pero quizá los mejores versos que le inspiró la Armada son las octavas reales de la *Corona tragica* (1627), dedicada a cantar la desdichada suerte de María Stuart:

Llegaba la sazón que el rey de España,
el Prudente, Católico, Segundo,
de su armada formó para Bretaña
puente de naves en el mar profundo
oprime el agua la naval montaña,
tremenda espectación suspende el mundo,
porque tanto poder ya le temía
Jerjes la noche y Alejandro el dia.

Cubre la undosa margen de Ulysipo
generosa, marcial, ilustre gente
de las varias naciones que a Filipo
imperio reconocen obediente.

[1] *Comed. escog.* II, 269.

Yo entonces con las musas participo
de la menor edad adolescente :
dejo los libros y las doctas sumas,
y una pluma troqué por muchas plumas.

Ceñí, en servicio de mi rey, la espada
antes que el labio me ciñese el bozo
que para la católica jornada
no se excusaba generoso mozo :
ciudad, Neptuno, presumió la armada,
y los tritones, con alegre gozo,
tentaban por las quillas, de ovas llenas,
si besaban las tablas las arenas.

Rompen los aires cajas y trompetas,
y parece que tiros y arcabuces
por la región del Norte son cometas
con truenos graves y con breves luces;
en las gavias las flámulas inquietas
están llamando a respetar las cruces,
y como el fin es de la Fé la gloria
en sombras aparece la victoria.

Tú viste bendecir, noble Lisboa,
desta infeliz jornada el estandarte [1]
si bien la misma envidia ensalza y loa
inculpable valor, trágico Marte;
mas, aunque lleve el corazón la proa.
si no tiene los vientos de su parte,
ni paso al mar para surgir seguro,
pelea el agua, y el arena es muro.

Así triunfó Isabel, y así María
no tuvo de sus lágrimas venganza... [2]

Sigue la dedicatoria de *La Dorotea*, que en 1632 dirigió al conde de Niebla, en la cual recuerda que escribió esa obra en

[1] Quizá alude Lope a la entrega del estandarte real al duque de Medina Sidonia, el 25 de Abril de 1588, en Lisboa, de la cual hay una *Relación* copiada en *La Arm. Invenc.* II, 41.

[2] *Obras sueltas*, IV, 61.

sus « primeros años, y habiendo trocado los estudios por las « armas, debajo de las banderas del excelentísimo señor duque « de Medina Sidonia », —abuelo del conde de Niebla — se perdió la obra durante la ausencia de Lope [1].

Con lo cual llegamos a la famosa *Égloga a Claudio*, escrita con alguna anterioridad a la publicación de *La Dorotea*, pero sacada a luz póstumamente en *La Vega del Parnaso* (1637). Está dedicada al ya mencionado Claudio Conde, y algunos de sus alambicados versos (v. g.: « en montes de cristal pinos desnudos »), no desdicen de los más culteranos de Góngora, pontífice de la nueva secta, combatida por Lope con tanto tesón, y a la cual se rendía por fin en su ancianidad. He aquí el pasaje que nos interesa:

Joven me viste, y vísteme soldado,
cuando vió los armiños de Sidonia,
la selva Caledonia
por Júpiter airado,
y las riberas de la Gran Bretaña
los árboles portátiles de España.
Allí, de Filis desterrado, intento,
de sola tu verdad acompañado,
mudar a mi cuidado
de cielo y de elemento,
y el cisne amor, efecto de su espuma,
cortó las aguas sin mojar la pluma.
Mas luego a Marte en mi defensa nombro,
y paso entre la gente castellana
la playa lusitana,
el arcabuz al hombro,
volando en tacos del cañón violento
los papeles de Filis por el viento.
Bramaba el mar, y el eco repetía
duplicando las cajas y trompetas;
por bordes y jaretas
la gente discurría,
como al formar sus puestos se conmueve
melífero escuadrón en corcho breve.

[1] *Dorotea*, pág. IX.

Pendientes de los altos masteleos,
flámulas de colores competían
con las ondas, que hacían
lascivos escarceos,
sufriendo escalas y brumetes rudos
en montes de cristal pinos desnudos.
Entonces Aristóteles dormía;
materias, formas, causas y accidentes,
físicas diferentes
Minerva proponía;
aunque si amor es guerra y fuí soldado,
mudé la ciencia, pero no el estado » [1]

Por fin, pueden señalarse algunos otros pasajes, como cierto soneto inédito hasta que fué publicado por Cerdá y Rico en la edición de Sancha [2]. Fué presentado como memorial a Felipe IV, y allí, entre otras cosas, dice el poeta que :

...sirvió en Ingalaterra con la espada,
y aunque con ella entonces no hizo nada,
menos después; mas fué valiente el celo.

También en una epístola dirigida a don Antonio Hurtado de Mendoza, publicada en 1624, en *La Circe* [3], así como en la composición titulada *Huerto deshecho* [4], que salió póstuma en *La Vega del Parnaso* (1637), hay alusiones menos importantes.

IX. El Poeta en la Expedición

Esos son los recuerdos que Lope dedicó a la transcendental expedición de que formó parte, y fuerza es confesar que siempre quedó muy por debajo de lo que tan magno suceso merecía. Aun prescindiendo del significado moral de la empresa, las horrendas desgracias que ocasionó eran muy a propósito para

[1] *Obs. no drams.*, 431.
[2] *Obras sueltas*, XVII, 401.
[3] *Obs. no drams.*, 401.
[4] *Obs. no drams.* 354.

inflamar la imaginación de un poeta. El primer choque de las escuadras, entre las nieblas del Canal; los continuos combates de los dias siguientes, durante los cuales los ingleses, con su superioridad maniobrera, herían y escapaban, mientras las tripulaciones españolas pedían a voces el abordaje; la trágica noche de Calais, cuando entre las negras sombras relucían con siniestro resplandor las hogueras infernales de los brulotes, que avanzaban, impulsados por la marea, sobre la armada, indefensa y consternada; los peligros sorteados sobre los temidos bancos de Flandes; la horrible tempestad que desencadenó el fiero Eolo *tirano príncipe de las provincias de Neptuno*, malogrando definitivamente el coraje de *tantos esforzados leones*, y aventando hacia el Norte, cual leves briznas a los orgullosos galeones, llevándolos hacia helados e ignotos mares, por entre islas *tenebrosas y mal seguras* [1], habitadas por bárbaros medio desnudos; las terribles peripecias del desembarco en Irlanda, donde los náufragos, ya indefensos y exhaustos, fueron cruelmente pasados a cuchillo; el hambre y la sed sufridas al tornar a la patria, por entre las inmensas soledades del mar [2]; y, por último, la triste arribada a España bajo el peso de la derrota, entre la compasión o el desprecio de las muchedumbres curiosas, que arrojaban piedras sobre el general inepto y cobarde... Todos esos sucesos, de muchos de los cuales había sido actor el propio Lope, y de otros sus compañeros y amigos, pudieron engendrar en su imaginación una obra maestra.

No fué así, sin embargo. El poeta quedó indiferente ante tanta calamidad, y, en apartados coloquios con su fraternal amigo Claudio, continuó devanando la enredada maraña de sus amoríos. El poema que su imaginación engendró *entre las jarcias*, cortadas a cañonazos, *del galeón « San Juan »* y bajo la

[1] Cabrera, citado por *Fornaron*, 354.

[2] Hubo nave en la cual la tripulación pasó « catorce dias sin beber gota de agua » *(La Arm. Invenc.* II, 298).

sombra de *las banderas del Rey Católico*, gironeadas a mosquetazos, ajadas por el viento y las aguas, y ya por esta vez definitivamente humilladas, no fué dedicado a cantar las esperanzas y el orgullo de la ida, ni los sufrimientos y angustias de la vuelta. Lope buscó la inspiración dentro de su propio corazón, y halló medio de tratar de sí mismo y de sus complicados sentimientos amorosos por entre la fabulosa urdimbre de aventuras tejida por el estro del Ariosto. Así nació el poema de *La hermosura de Angélica*, que con evidentes retoques publicó algo después en 1602, y que aunque presenta ciertas bellezas parciales, no deja de ser en su conjunto una obra de escaso valor.

Si tratamos de buscar ahora, por entre las varias relaciones publicadas por el señor Fernández Duro, cuáles fueron las peripecias sufridas por el *San Juan*, que ocasionaron las *varias congojas* de Lope, he aquí lo que encontramos. El domingo 31 de Julio de 1588, combatiendo solo contra siete galeones ingleses, el *San Juan* sufrió daños de consideración, resultando desaparejado y con el estay derribado [1]. Los días 2 y 3 de Agosto siguiente, hallándose en la retaguardia, fué atacado por los ingleses, y tuvo que sostener recios combates [2]. El siguiente día, 4 de Agosto, el navío almirante inglés fué cercado por el *San Juan* y por otras naves españolas, que estuvieron a punto de rendirlo [3]. El 10 de Agosto se declaró la tempestad, y el *San Juan*, con el grueso de la escuadra, siguió la ruta del Norte, hasta que algo después del 21 de Agosto se separó, a la vez que otros diez y siete bajeles [4]. Hacia una fecha mal determinada (¿15 de Septiembre?) encontramos al *San Juan* en cierto puerto de Irlanda que las relaciones nombran Vicey, donde hizo aguada desde el 18 al 20 de ese mes, lo que salvaría a la

[1] *La Arm. Invenc.* I, 79; II, 320.
[2] *La Arm. Invenc.* I, 88-89 ; II, 233-235.
[3] *La Arm. Invenc.* II, 237.
[4] *La Arm. Invenc.* II, 252.

tripulación de mucha parte de las calamidades que otras sufrieron. A los pocos días, el bajel de Lope chocó con otra nave (probablemente la nao *San Juan Bautista*, de la escuadra de Castilla), que se hundió, por lo que hubo de recibir a su bordo la compañía de don Diego de Bazán, que conducía el buque náufrago [1]. Después, nada sabemos más, hasta la llegada a España.

X. Lope desembarca en la Coruña.

Pero ya tenemos al *San Juan* salido de las costas de Irlanda, y navegando la vuelta de la patria. ¿En qué lugar tomó tierra nuestra poeta, juntamente con los demás tripulantes del galeón, y dónde se estableció después?

Aquí — según ya lo apunté en otra ocasión [2] — he de rectificar la unánime afirmación de los biógrafos de Lope, que aseguran que desembarcó en Cádiz. Así lo sostiene Ticknor [3], según el cual llegó primero a Cádiz, y desde allí fué a Toledo y Madrid; y también La Barrera [4], que dice que « Lope, según él mismo refiere, desembarcó en Cádiz », y se transladó luego de allí a Toledo. En opinión de Mr. Fitzmaurice-Kelly [5], Lope « cuando los restos de la deshecha Armada regresaron a Cádiz, « tomó tierra llevando en cartera la mayor parte de *La hermo-* « *sura de Angélica* »; y el señor Cejador [6] afirma asimismo que

[1] *La Arm. Invenc.* II, 319-332 y 333.

[2] En un artículo titulado *Un soneto interesante para las biografías de Lope y de Quevedo*, que se publicó en la Revista *Helios*, de Buenos Aires, número 2, Agosto de 1918, pág. 100, nota.

[3] *Hist. de la Liter. esp.*, Madrid, 1851-1856, II, 267.

[4] *Nueva biografía*, 52-54.

[5] *Hist. de la Liter, esp.*, trad. del señor Bonilla y San Martín, Madrid, *La Esp. Modern.* (sin a.) pág. 333. Vid. asimismo la nueva traducción de la misma obra (Madrid, *Victoriano Suárez*, 1916, pág. 218).

[6] *Hist. de la leng. y lit. cast.*, IV, Madrid, 1916, pág. 70.

« desembarcó en Cádiz, y no atreviéndose a detenerse en Madrid, se fué a Valencia ». Por fin, esa es también la opinión de los más recientes y autorizados biógrafos del gran poeta, los señores Hugo Alberto Rennert y Américo Castro [1], que dicen que « Lope desembarcó en Cádiz, desde donde marchó a Toledo, según nos cuenta en su *Filomena* ». Por otra parte, Montalbán [2] refiere que después del desastre el poeta volvió a Madrid (cosa improbabilísima, puesto que en la Corte tenía su asiento el tribunal que lo había desterrado), y Schack [3] opina que « acaso residió después largo tiempo en Sevilla y en Toledo « (según *La Filomena*, parte segunda), regresando luego a Madrid ».

La principal autoridad aducida en apoyo del supuesto desembarco en Cádiz es la del propio poeta en cierto pasaje de *La Filomena*, que sigue inmediatamente al que con anterioridad transcribí :

> Volví desde los blancos albiones
> a la torre famosa del tebano,
> donde puso el romano
> eternas inscripciones;
> y desde allí a las selvas y montañas
> por donde manso y ledo
> el Tajo celebrado,
> dormido entre mastranzos y espadañas
> pretina de cristal ciñe a Toledo... [4]

Otro argumento se basa en la elegía fúnebre que publicó en la *Fama póstuma* (1635) cierto don Francisco Miracles Sotomayor :

---

[1] *Vida de Lope de Vega*, ed. cit. 61.

[2] *Fama póstuma* (en *Comed. escog.* t. I, pág. XI).

[3] *Hist. de la liter. y del arte dram. en España*, trad. esp. Madrid, 1886, II, 327.

[4] *Obs. no drams.*, 489.

A la más, deste siglo aventurada,
facción britana se condujo Homero,
tomando ya la pluma, ya la espada.
Allí y en Cádiz escribió entre el fiero
estruendo de la cólera de Marte
la *Angélica*, que fué su afán primero. [1]

A mi juicio el error se debe a una mala interpretación de lo que Lope dijo de sí en 1621, en *La Filomena*. Quizá fuese Miracles Sotomayor — que escribía ya casi cincuenta años despés de los hechos relatados — el primero que incurrió en ella. La *torre famosa del tebano* a que alude Lope es, sencillamente, la torre de Hércules que aun subsiste en la Coruña, en la que todavía pueden verse las *eternas inscripciones* que atestiguan su restauración, en tiempos del emperador Trajano, por un arquitecto, llamado, a lo que parece, Cayo Servio Lupo Æminente [2].

La confusión ha nacido de que fueron dos las torres cuya fundación se atribuye a Hércules, estando situadas una, la que aun subsiste, en la Coruña, y la otra en Cádiz [3]. Pero al paso que la primera ha llegado, más o menos modificada, hasta nuestros días, no ha sucedido así con la segunda. Ya al tiempo (1598) de escribir Fray Agustín de Horozco su *Historia de Cádiz* parecía dudosa su situación, y modernamente se citan no menos de cuatro emplazamientos probables de ella. Ni tampoco se sabe nada de que en la tal torre de Cádiz existiesen inscripciones romanas [4].

[1] *Obras sueltas*, XX, 348. Aunque, en puridad, Miracles sólo afirma que Lope terminó en Cádiz la *Angélica*, puede darse por implícita la afirmación de que desembarcó allí. El error de Miracles nacería, sin duda, de la mala comprensión del ya citado pasaje de *La Filomena*.

[2] *Dicc. Encicl. Hisp. Amer.*, y *Enciclop. Univers. Ilustr.* de la casa Espasa, ambos en el artículo « Coruña ». Baedecker, *Manuel du voyageur en Espagne et Portugal*, Leipzig, 1900, pág. 179.

[3] *Primera crónica general*, publ. por D. Ramón Menéndez Pidal (*Nuev. Bibl. de Auts. Esps.* V) t. I, Madrid, 1906, págs. 8 y 9.

[4] Vid. : *España. Sus monumentos etc. Sevilla y Cádiz*, por don Pedro de Madrazo, Barcelona 1884, pág. 69; Adolfo de Castro, *Hist. de Cádiz y su provincia*, Cádiz 1858, pág. 90; y Cejador, *op. cit.*, III, 130.

Lo que acaba de decidir la cuestión es que, naturalmente, la arribada a Cádiz, en el Sud Oeste de España, resulta absurda, tratándose de una expedición desgraciada a Inglaterra, en que las naves volvían averiadísimas y las tripulaciones desfallecidas por el hambre, la sed y los trabajos del mar y de la guerra. Lo probable, y lo que en realidad sucedió, es que los destrozados restos de la Armada se apresuraron a tomar tierra en los puertos del Norte de España, llegando a fines de Septiembre de 1588 unas naves a Laredo, otras a San Sebastián, a Santander y a otros puertos. Erraron en eso, porque llevaban rumbo a la Coruña, donde habían quedado abundantes bastimentos, que pensaban aprovechar; pero las apuradas circunstancias en que se encontraban disculparían ese y otros mayores errores [1]. No incurrieron en él, sin embargo, algunas naves que llegaron con posterioridad, quizá por haberse detenido, como el bajel de Lope, en Irlanda. Venían bajo el mando de el Almirante general de toda la flota, el bravo Juan Martínez de Recalde, y llegadas a la Coruña, desembarcó allí el Almirante, cuya salud estaba resentida desde el principio de la expedición, tanto que, no pudiendo resistir a semejantes calamidades, murió a los pocos días de llegar, a fines de Octubre de 1588 [2].

Una relación nos ha conservado los nombres de las naves que arribaron a la Coruña. Fueron el galeón *San Juan*, *almiranta general*, o sea la nave en que iba nuestro poeta; *la Regazona*, capitana de don Martín de Bertendona; el galeón *San Bernardo*; las naves *San Bartolomé* y *Nuestra Señora de Begoña*; y las urcas *Sansón* y *Paloma blanca* [3].

---

[1] *La Arm. Invenc.* I, 119; II, 226-227 y 328.

[2] *La Arm. Invenc.*, I, 210; II, 330.

[3] *La Arm. Invenc.*, II, 330. Debe advertirse que de las restantes naves que llevaban nombre igual o parecido al del *San Juan*, ninguna fué a arribar a Cádiz. Los galeones *San Juan*, de la escuadra de Andalucía; *San Juan Bautista*, de la de Castilla; y *San Juan Gargarín*, de la de Andalucía, arribaron a Santander (t. II, 328). El *San Juan*, de la de Castilla, y el *San Juan de Sicilia*, de la levantisca, se hundieron (t. II, 330-333).

Volvían en el *San Juan* la compañía de arcabuceros del capitán don Juan de Luna, la de don Gómez de Carvajal, y la de don Diego Manrique, hijo del conde de Paredes, además de la mandada por don Diego de Bazán, hijo del marqués de Santa Cruz, que transbordó en los mares de Irlanda, al hundirse la nao en que iba embarcada, como ya recordamos [1]. Y quizá formando parte de alguna de esas compañías de arcabuceros, regresó también uno, llamado con el nombre, entonces poco notable, de Lope de Vega, que entristecido sin duda con las desdichas de la patria, pero mucho más con las propias desdichas, usaba, despechado y colérico, para tacos de su arcabuz los versos que le había inspirado la funesta pasión, causa de su destierro [2].

XI. La vuelta a la patria

Quedamos, pues, en que el *San Juan*, y Lope con él, llegaron a la Coruña. Podría sospecharse que continuasen después su viaje hasta Cádiz. Algo representaría en contra de ello la circunstancia de que el tal galeón pertenecía a la *escuadra de Portugal*, que no había de abandonar las costas de aquel reino precisamente cuando se anunciaba que los ingleses habían de atacarlas de seguida [3]; pero una circunstancia casual me permitirá demostrar, sin recurrir a ese argumento, que, a lo menos en Mayo de 1589, se hallaba el *San Juan* en la Coruña, de donde probablemente no se habría movido desde su llegada, juntamente con otros buques de los que ya vimos que arribaron juntamente con él al puerto gallego, además de algunos otros que se le

[1] *La Arm. Invenc.* II, 333. Las compañías citadas parece que debieron quedar guarneciendo la Coruña, donde estaban algunas de ellas en 1589, cuando el ataque de los ingleses a esta plaza (*Cabrera, Felipe II*, t. III, 339 y sigts.)

[2] Vid. el pasaje ya recordado de la «Égloga a Claudio».

[3] Instrucciones del Rey a Medina Sidonia, fecha 28 de Septiembre de 1588 (*La Arm. Invenc.* II, 309).

reunirían después. Eran el galeón *San Bernardo*, la nave *San Bartolomé*, y dos galeras *Diana* y *Princesa* [1], mandados todos por don Martín de Bertendona, uno de los más bravos jefes de la expedición del año anterior [2].

Efectivamente, apenas derrotada la escuadra española, los ingleses comenzaron sus preparativos para enviar otra expedición semejante contra Portugal, reino recién conquistado, que conceptuaban, con razón, como el más vulnerable de los dominios de Felipe II. Sabido es que esta expedición atacó primeramente a la Coruña, que se defendió heróicamente, distinguiéndose durante el asedio aquella brava hembra Mayor Fernández Pita, que cuando se dió el asalto « peleó entre los soldados con su espada, pica y morrión », dando muerte a un abanderado inglés y apoderándose de su bandera [3]. La escuadra inglesa llegó a la vista de la ciudad el 4 de Mayo de 1589, y el galeón *San Juan* fué cañoneado enseguida por los enemigos, y como estos consiguiesen tomar el barrio de la Pescadería, el hermoso galeón hubo de ser incendiado, por orden del gobernador de la plaza, marqués de Cerralbo, y ardió durante dos días hasta quedar destruído, evitándose así que cayese en manos del enemigo, como sucedió a dos de las otras naves, *San Bartolomé* y *San Bernardo* [4]. Tal fué el destino final de la nave que condujo al través de tantos peligros a nuestro poeta.

El cual, al desembarcar en la Coruña hacia Octubre de 1588, desterrado como estaba hasta Febrero de 1590 de los reinos de la corona de Castilla, es muy creíble que quedase alistado entre

[1] Vid. *La Arm. Invenc.*, relación del t. II, pág. 60 y sigts. La galera *Diana* se perdió en Bayona según otra relación que figura en la misma obra (II, 330-332), pero quizá sería después puesta a flote. El *San Bartolomé* se nombra unas veces como « galeón » y otras como « nave ».

[2] A. Martínez Salazar, *El cerco de la Coruña en* 1589 *y Mayor Fernández Pita*, La Coruña, 1889, págs. 72, 74 y 76.

[3] Martínez Salazar, *op. cit.* 124; *Forneron*, 358.

[4] Martínez Salazar, *op. cit.*, 72, 74, 76 y 80.

las tropas que guardaban las costas de Portugal, en espera de las agresiones inglesas que se temían en aquel reino, y que tuvieron lugar efectivamente, pues, no pudiendo hacer pié en la Coruña, la escuadra inglesa cayó enseguida sobre Lisboa, siendo igualmente rechazada (Junio de 1589). Esa es la exlpicación más razonable que puede darse a aquel pasaje de la *Égloga a Claudio*, donde dice nuestro autor que paseaba

> entre la gente castellana
> la playa lusitana,
> el arcabuz al hombro... [1]

aunque también podría interpretarse que el poeta se refiere a los breves días que transcurrirían entre la llegada de Lope a Lisboa y la salida de la Armada.

Precisamente era por aquel tiempo gobernador de Portugal el Archiduque Alberto, en quien Lope trató de buscarse en alguna ocasión un Mecenas, (probablemente sin conseguirlo), según resulta de un soneto de sus *Rimas* [2], que puede ser que le dedicase por entonces. Mera y levísima suposición, por lo demás, como la de que ya por aquellos días comenzasen las relaciones del poeta con el duque de Alba don Antonio Alvarez de Toledo y Beaumont, que juntamente con el marqués de Peñafiel, el conde de Melgar y otros señores, sabemos por Cabrera de Córdoba [3] que se dirigió en socorro de la

[1] Pasaje ya recordado.

[2] El que lleva el número 82 en la edición citada, Debo confesar que el tono me parece un poco demasiado bélico, atendiendo a que el Archiduque era por entonces cardenal. Después renuncio el capelo, y se casó con una de las hijas de Felipe II, la Infanta Isabel Clara Eugenia.

[3] *Cabrera, Felipe II, t. III*, 341 y 346. Del marqués de Peñafiel ya hablé en la nota 12. En *La Dorotea* (págs. 273-274) alude Lope al casamiento del conde de Melgar. La fecha más anticipada que hasta ahora podemos señalar al servicio del poeta en la casa del duque de Alba, es el año 1591, según ciertos documentos publicados por don Américo Castro (*Datos para la vida de Lope de Vega*, en *Rev. de Filolog. Esp.*, V, 398-404).

Coruña, cuando esta ciudad fué atacada por los ingleses.

Careciendo de los datos necesarios, y ante las manifestaciones del poeta en *La Filomena* y la *Égloga a Claudio*, podemos suponer que apaciguado ya Portugal con la partida de la escuadra inglesa, dejaría el servicio, continuando sus peregrinaciones en la imperial Toledo, en Novés, y después en Alba, al servicio del duque [1], donde le dejaremos.

Juan MILLÉ Y GIMÉNEZ.

Buenos Aires, Enero de 1920.

[1] *Proceso*, 8. Indudable como resulta por virtud de este pasaje del *Proceso*, la estancia de Lope en Novés, se ocurre preguntar qué le llevaría a esta localidad de tan pequeña importancia. Sabemos por el *Viaje entretenido*, obra salida a luz en 1603, (vid. *Orígenes de la novela*, IV, en *Nuev. Bibl. de Auts. Esps.*, pág. 540), que entre los señores que tenían estados en el reino de Toledo figuraba cierto *Mariscal de Novés*. En realidad no existía tal título. En su *Origen de las dignidades seglares de Castilla y León*, Toledo 1618, 132 y 133, afirma Salazar de Mendoza que en el reino de Toledo vivía un « don Fernando de Ribadeneyra, señor de la villa de Candilla, a quién llama el imperito vulgo Mariscal de Novés, por ser muy heredado en este lugar. » Ignoro si este personaje estuvo en algún modo relacionado con nuestro poeta.

EL DESPOSORIO DEL ALMA CON CHRISTO

In den abenteuerlichen Liebesroman vom *Pilger in seinem Vaterlande*[1] hat Lope de Vega bekanntlich eine Anzahl von Schauspielen eingereiht, die zum grössten Teil in gar keinem inneren Zusammenhang mit den Vorgängen der eigentlichen Erzählung stehen. Unter ihnen befindet sich auch ein Auto sacramental mit dem Titel *La Maya*, das die religiöse Allegorie von der Seele als Braut Christi zum Gegenstand eines sakramentalischen Spieles macht. Menéndez y Pelayo hat das Stück nach der Erstaugabe des *Peregrino* neuerdings veröffentlicht[2] und dabei diesen auto sacramental als einen von jenen charakterisiert, *en que la alegoría eucarística está violentamente sacada de una costumbre popular, y que en el presente caso es de orígen gentílico*[3].

Weder er noch die übrigen Historiker und Bibliographen des spanischen Dramas der Blütezeit hatten indes Kenntnis von einem noch zu Lebzeiten des Lope de Vega erschienenen weiteren Druck des genannten Auto, der selbst in Spanien gänzlich verschwunden zu sein scheint, von dem sich aber ein Exemplar in den Beständen der Münchener Staatsbibliothek erhalten hat. Das nur 28 Blätter umfassende Heftchen (Format 12°, Blattgrösse 138 x 92 Millimeter) trägt den Titel:

Comedia famosa del Santissimo Sacramento: intitulada El

---

[1] *El Peregrino en su patria*. Sevilla 1604, Madrid 1604, Barcelona 1605, Bruselas 1608, Madrid 1618, 1733 und öfter.

[2] *Obras de Lope de Vega publicadas por la R. Academia española*. Band 2, Madrid 1892, p. 37-52.

[3] *Observaciones preliminares*, pag. XXVI.

COMEDIA

FAMOSA

DEL SANTISSIMO

Sacramento: intitulada, El desposorio del Alma con Christo.

Compuesta por Lope de Vega Carpio.

Hablan en ella las personas siguientes.

El Cuerpo.	*Alegria.*	*Alma.*
Entendimiento.	*Contento.*	*Mundo.*
	Gula.	*Carne.*
Regozijo.	*Luzbel.*	*Christo.*

3 ÷

Con licencia, En Barcelona
Por Sebastian de Cormellas, al Call, año 1634

Desposorio del Alma con Christo. Compuesta por Lope de Vega Carpio. Con licencia, En Barcelona, Por Sebastian de Cormellas, al Call, año 1634.

Bei näherem Zusehen stellt sich heraus, dass dieser kleine Druck nichts anderes ist als eine um ein Geringes erweiterte Version jenes im *Peregrino* zuerst erschienenen auto *La Maya*, dem in dieser neuen Form zu einer richtigen Fiesta sacramental nur noch der sonst am Schlusse stehende heitere Entremes fehlt. Im Einzelnen weisen die an der *Maya* vorgenommenen Veränderungen folgende Besonderheiten auf:

1. Teilung in zwei Akte.

Die jornada primera begint da, wo im ursprünglichen Text der Prolog zu Ende ist und die allegorischen Figuren des Spieles in einem ersten Paare (*Cuerpo* und *Entendimiento*) auf die Szene heraustreten (Akademie-Ausgabe p. 39). Der erste Vers der jornada primera lautet: *Conmigo torres de viento*? Die jornada segunda setzt ein, als die verschiedenen der Charakterisierung der einzelnen Figuren dienenden Dialoge gesprochen sind und der Festzug mit der geschmückten maya naht (ibid. p. 45). Der erste Vers der jornada segunda lautet: *Esta Maya lleua la flor*.

2. Szenische Bemerkungen

Eine wesentliche Erweiterung der szenischen Bemerkungen besteht vor allem darin, dass die redenden Personen, wie bei einer richtigen comedia, dem Spiele in ausführlicher Liste vorangestellt werden. So heisst es auf dem Titelblatt: *Hablan en ella las personas siguientes. El Cuerpo, Entendimiento, Regozijo, Alegria, Contento, Gula, Luzbel, Alma, Mundo, Carne, Christo.*

Des weiteren wurden die erklärenden Vorbemerkungen der einzelnen Szenen aus der erzählenden Form, die sie im Peregrino-Roman notwendigerweise haben mussten, in die mehr bühnenmässige Form von Anweisungen für die szenische Dar-

stellung abgeändert. Hiefür mag ein einziges Beispiel genügen :

Habiendose entrado los musicos, salió el Cuerpo en habito de villano rustico, y el Entendimiento de un viejo venerable, y dijeron asi. (*Maya*, Akademie-Ausgabe, p. 39.

Sale el Cuerpo en habito de vilano, y el Entendimiento como viejo venerable, y dize el Cuerpo. (*Desposorio*, Druck von 1634, Bl. 5).

An sonstigen Veränderungen der szenischen Vorbemerkungen ist noch zu erwähnen, dass die einleitende Schilderung, die (Akademie-Ausgabe p. 37) mit den Worten beginnt : *Ya en la puerta del insigne templo...*, im *Desposorio*-Druck gänzlich weggefallen ist. Die ersten 66 Verse sind in der *Maya* überschrieben mit *Loa*, im *Desposorio* mit *Romance*, Vers 67-150 sind in der *Maya* al *Prólogo*, im *Desposorio* als *Loa* bezeichnet. Die Hinweise auf die Heilige Schrift und die Kirchenväter, die Menéndez y Pelayo in den Anmerkungen mit übernommen hat, fehlen im *Desposorio*-Druck vollständig.

3. Anfügung eines *Romance* und eines *Villancico*.

Der Text des *Maya* endigt mit einem 9-zeiligen *baile*. Auf ihn folgt im *Desposorio* zunächst die Bemerkung *Fin de la Comedia* und hierauf noch folgende Verse :

Al Santissimo Sacramento. Romance.

Mvera el Alma, gritan todos
los que quieren mal a el Alma
embidiosos de su bien,
y de su nueua prinuança.
Oyendolo està su Esposo,
y viendo qual se la tratan
dize, buelto a quien ofende
a su prenda dulce y cara :
Viua mi Alma, viua,
mas luego buelue, y dize : arriba, (arriba.
Acà arriba es do se viue
vida alegre y descansada,
sin la pension de la muerte,
que es deuda que allà se paga.
Aqueste Alcaçar Real
hize para su morada,
que hija de tan buen padre
no merece menor casa.
Aqui es do quiero que viua,
deme la mano el Alma, arriba, arriba.
Viua allà para que coma,
que aunque es cosa reprouada
el viuir para comer,
de tal comida es ganancia.
Mas aduierta como come
deste manjar que se trata,
que bien comido da vida,
pero mal comido mata.
Coma mi Alma y vida,
mas luego buelue, y dize : arriba, (arriba.

Al Sacramento. Villancico.

Alma, por sanarte quiero
esta pitima ordenar,
mas si la quieres tomar,
haste de purgar primero.
Es confeccion milagrosa
para quien vsa bien della,
mas tiene de precedella
vna euacuacion copiosa.
No te creas de ligero,
ni pienses que es por burlar,
que es peor que rejalgar,
sino te purgas primero.
Por epitima se da,
que conforte el coraçon,
mas haze la operacion
conforme el sugeto està.
Assi que auisar te quiero,
pues para todo ay lugar,
que no la quieras tomar,
sin que te purgues primero.

Den endgiltigen Beschluss macht der fromme Spruch: *Alabado sea el Santissimo Sacramento y la limpijssima Concepcion de la inmaculada Serenissima Reyna de los Angeles, y abogada de los pecadores.*

4 Varianten

Abgesehen von einigen offenkundigen Druckfehlern, die hier übergangen werden, bietet der *Desposorio* folgende zum Teil nebensächliche, zum Teil wesentliche textliche Abweichungen, die vielleicht für eine kommende Neuausgabe des Stückes in Betracht kommen können. Links steht der Text der *Maya* (Akademie-Ausgabe), rechts die Varianten des *Desposorio* von 1634. Beiden Drucken fehlt eine Vers-Nummerierung; ich habe sie in meinen beiden Abschriften ergänzt und auch hier beibehalten.

Vers 194-195:	
que no es bien que de *tus* yerros	sus
culpa a *mi* ignorancia den (pag. 39.	tu (Bl. 5*v*).
Vers 291:	
Pues algo tiene de *haber* (p. 40).	hazer (Bl. 7).
Vers 400:	
La Medicina *ella* es cosa (pag. 41).	allà (Bl. 9).
Vers 554:	
Si esta fiesta se ha *guiado* (pag. 43).	guisado (Bl. 12).
Vers 586:	
a quien me *opongo* y ofrezco (pag. 43).	pongo (Bl. 12*v*).
Vers 693:	
que yo no *entiendo* invenciones (pag. 45).	quiero (Bl. 14*v*).
Vers 833:	
y como *muero* de amores (pag. 46).	muertos (Bl. 17).

Vers 934:	
y hazeys los valles *alcazar* (pag. 47).	alçar[1] (Bl. 19).
Vers 968:	
Mejor es *que dé a la* Maya (pag. 47)	que de la (Bl. 19*v*).
Vers 1060:	
Falda soys (pag. 49).	Flaca (Bl. 21).
Vers 1077:	
Vencido mi *campo* y gente (pag. 49).	cuerpo (Bl. 21*v*).

Der *Desposorio*-Druck von 1634 ist zweifellos eine bibliographische Rarität ersten Ranges, zunächst wegen seiner tatsächlichen Seltenheit,und dann als ein noch zu Lebzeiten des Dichters erschienener datierter Einzeldruck eines Dramas von Lope de Vega. Dass der *Desposorio* mit dem Auto *La Maya* identisch ist, das herauszufinden war keine Kunst. Aber die kleine Kostbarkeit auf der Münchener Staatsbibliothek, in deren Katalogen sie nirgends verzeichnet steht, zu entdecken, das war eine Kunst und wird für immer eine kleine Ehre bleiben. Sie gebührt einem Manne, der als Sammler, Kenner und Beschreiber spanischer Bücher bis heute noch viel zu wenig gewürdigt ist, nämlich dem königlich bayerischen Hofrate seligen Angedenkens und Ritter mancher Orden, Dr. Joseph Haller, der in seinem zweibändigen Werke *Altspanische Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten aus den Zeiten vor Cervantes*[2] eine Menge wertvoller Hispanica genau verzeichnet hat.

Die *Comedia famosa del Santissimo Sacramento intitulada El Desposorio del Alma con Christo* ist in dem Münchener Exemplar mit vier anderen kleinen Werken zusammengebunden, deren ausführliche Beschreibung ich hier anfügen möchte, weil bei Haller die bibliographischen Einzelheiten fehlen.

1. *Refranes glosados, los quales contienen muy singular doctrina,*

[1] Man braucht nur die beiden Verse 933 und 934 zusammen zu lesen, *(Para que allanays las sierras y hazeys los valles alçar)*, um sofort zu erkennen, dass hier die Lesart des *Desposorio* die einzig richtige ist.

[2] Regensburg 1883, 2 Bände. Der *Desposorio*-Druck ist Bd. 2, p. 123 erwähnt. Auf die Indentität mit der *Maya* hat Haller nicht hingewiesen.

para saber viuir bien y virtuosamente : assi para grandes, como para pequeños. Agora nueuamente corregidos y emendados, por el Bachiller Esteuan Gomez, natural de Cordoua. Con Licencia. Impresso en Barcelona, Por Sebastian de Cormelas, al Call, Año 1624. Auf dem Titelblatt zwei Figuren : König auf dem Thron und Edelmann mit Degen. 24 nicht nummerierte Blätter. Grösse wie beim *Desposorio.*

2. *Remedios escogidos contra pestilencia.* Am Ende : *Lavs Deo.* Ohne Ort, Druckernamen und Jahr. 7 nicht nummerierte Blätter, Grösse wie beim *Desposorio.* Da der Text gleich nach der Ueberschrift beginnt, ist es nicht unwahrscheinlich, dass das Titelblatt verloren gegangen ist.

3. *Docvmentos, qve compvso S. Carlos Borromeo, Arçobispo de Milan, para los padres y madres de Familias, para criar sus hijos a honra de Dios : con las bendiciones dadas por Dios para los buenos, y maldiciones para malos, que no honran a sus padres y madres : Sacados de su vida santissima por vn deuoto suyo. Año 1631. Con Licencia en Barcelona. Por Esteuan Librerò, en la Calle de Santo Domingo. Vendense en la Libreria en casa de Miguel Gracian.* Auf der Rückseite des Titelblattes die Figur eines Priesters vor einem Kruzifix, um das Bild herum die Inschrift : *Bona por traerla consigo.* Titelblatt nicht nummeriert, dann Blatt 1-7. Grösse wie beim *Desposorio.*

4. *Trecientos Proverbios : Consejos, y Auisos muy prouechosos, para el discurso de nuestra vida humana. Compuestos con muy breue estilo, por el noble don Pedro Luys Sanz, doctor en derechos, Aduogado de la insigne ciudad de Valencia &. Con Licencia en Barcelona. Por Sabastian de Cormellas, al Call, Año 1618.* Auf dem Titelblatt zwei Figuren, dazwischen die Nummer 3. 24 nicht nummerierte Blätter. Grösse wie beim *Desposorio.*

Schliesslich möchte ich noch bemerken, dass meine Abschrift des Desposorio-Druckes von 1634 jedem, der sie zu kopieren wünscht, gern zur Verfügung steht.

Ludwig Pfandl.

EL LATIN DE LOPE DE VEGA

Como nota al muy interesante artículo del Sr. Dn. Juan Millé, *Un epigrama latino de Lope de Vega*, publicado en esta Revista, Vol. LI, págs. 175-82, quisiera observar que Southey en la recensión de la obra de Lord Holland, *Some Account of the Lives and Writings of Lope Felix de la Vega Carpio, and Guillen de Castro*, London, 1817, que vió la luz en la *Quarterly Review*, Vol. XVIII, págs. 1-46, dice, refiriéndose a *La Hermosura de Angélica* : « Among the oddities of this poem, Lord Holland extracts an inscription under a golden statue of Phillip III, as being ' probably the only eight Latin lines of titles and names which are to be found in modern metre, and in a poem written in modern language ' » (pág. 24).

Además Southey trata del latín de Lope en otros dos lugares de la misma reseña. Al principio de ella se lee : « It is said also, that at this early age [cinco años] he could read Latin; and that at eleven he was master of the Latin idiom, with rhetoric, eloquence, and poetry :—but however complete his classical education may have been thought, the Latin verses which he ventured to publish in after-life would not have passed muster in the fourth form at Westminster », pág. 1, y luego, hablando de la *Jerusalén Conquistada*, se expresa en estos términos : « In this poem, as well as in the Angelica, Lope has introduced some Latin rhymes, and here also they are in the form of an inscription » y copia las dos estrofas latinas que se hallan en la página 210 del Tomo XIV de las *Obras Sueltas*. Luego añade : « Better Latin rhymes were written by Dona Bernerda [*sic*] Ferreira, a noble Portuguese lady, contemporary with Lope :

the best serious specimen of Latin in modern metre is Sir Francis Kinaston's *Amores Troili et Creseidæ*, a translation of the first two books of Chaucer's poem; but it was reserved for famous Barnaby to employ the barbarous ornament of rhyme so as to give thereby point and character to good latinity », *loco citato*, págs. 31-32.

Erasmo BUCETA.

CINCO POESIAS DE *CARDENIO*

Para la historia de la poesía española del siglo XVII, y sobre todo para la de la poesía dramática de aquella época, la importancia que hay que atribuir al poeta que se disfrazó bajo el nombre poético de *Cardenio* se ve aumentada de un modo especial desde la publicación de la edición crítica de *La Estrella de Sevilla* del Sr. Foulché-Delbosc (*Revue Hispanique*, Tome XLVIII, pág. 497-678). En dicha edición, va incluída una lista de varias obras en que figura un *Cardenio*. A esta lista se pueden añadir los cuatro romances y la Carta que publicamos a continuación.

Aparte del intérés que ofrecen por contener el nombre *Cardenio* o por señalarle como autor, acaso merecen publicarse estas poesías por ser todas menos una hasta ahora inéditas, que sepamos. Los romances I y II y la Carta se hallan en el manuscrito de la Biblioteca Nacional de Madrid que lleva la signatura *Ms. 3915* (Tomo IV del *Parnaso español*, de letra del siglo XVII). El romance IV se halla en otro manuscrito de la misma biblioteca que lleva la signatura *Ms. 3700*. Este códice también es de letra del siglo XVII. El romance V fué publicado en el raro libro :

Segvnda parte / Del Romancero General, y flor de / diuersa Poesía. / Recopilados por Miguel de Madrigal. / *Año de* 1605. / ... *En Valladolid, Por Luis Sanchez.*

Dada la rareza de este libro, hemos creído conveniente reimprimir aquí el romance para que el que se ocupe del estudio del poeta *Cardenio* tenga el texto fácilmente a su alcance.

En la presente edición hemos resuelto las abreviaturas así del impreso como de los manuscritos, pero por lo demás conservamos escrupulosamente la ortografía, limitándonos solamente a poner las mayúsculas convenientes y a añadir la puntuación. Es de advertir que en el texto del romance tomado del Ms. 3700 se encuentran varias lecturas viciosas, pero no nos ha parecido oportuno ofrecer enmiendas por ser la mayor parte de fácil solución.

John M. Hill.

I

RROMANÇE (Ms. 3915).

Quando los rrubios cabellos 80 v.
de las donzellas entrambas [1],
desde los cuernos del toro,
4. los rraios de Apolo bañan,

en vn balle de dos sierras,
cercado al pie de vna haia,
que de mil arboles bellos
8. estaua tan bien cercada,

al punto que de su amante
clicie se vee mas mirada,
huiendo el rrigor del cielo
12. Cardenio sentado estava,

oyendo el rronco rruido
del agua luziente y clara
de vn arroio limpio y puro
16. que de las sierras vaxaua;

y el son que las plantas verdes,
juntando rramas con rramas,
hazian vnas con otras
20. del sefiro meneadas;

[1] Al margen :
Qno de los dos moçuelos
ya las cabeças entrambas... otro prinçipio.

a cuios sones alegres
las aues enamoradas,
metidas entre las hojas,
24. diuersas respuestas dauan.

Teniendo en estos sonidos
Cardenio suspensa el alma,
otro sintio en sus orejas
28. y uio, boluiendo la cara,

que, las cristalinas hondas
pisando tras de una uaca,
vn toro con pasos tardos
32. el arroio atrauesaua;

y en el verde prado al viento
salidos fuera del agua,
rumiando la comida,
36. se tendieron a la larga;

y firmando las caueças
sobre las robustas barbas,
rascandose las [1] ceruizes,
40. dieron al sueño la entrada.

Y quando mas dulçemente
cada qual durmiendo estaua,
de los arboles al suelo
44. vajo una corneja falsa,

y a la nobilla del sueño,
mostrandole otra manada
de toros que andauan lexos,
48. desperto a puras picadas.

[1] En el manuscrito : *la*.

Leuantose la nocrila
con vna presteza estraña,
y fuese do uio los toros,
52. contenta y reguzijada.

« ¡ Malaia, mirando al çielo
dixo Cardenio, quien ama !
¡ Mira qual se ua y qual dexa
56. al toro la baca yngrata !

« Mas no es mucho que vna fiera
ansi se oluide y se uaia,
pues que me oluida Belisa
60. sin auerle dado causa.

« No tiene la baca culpa,
sino el aue mal mirada;
ni a Belisa se la pongo,
64. sino a la compaña mala ».

Y dicho, vio que del sueño
con vna zelosa rauia
el amante ya oluidado
68. llama a la vaca oluidada.

Y como no le rresponde,
aca y alla por las matas,
prouando los duros cuernos,
72. esgrime, brama, y escarua.

« Si vn bruto, boluio a dezir, 81 r.
siente tanto una mudança,
a vn pastor que rrazon tiene,
76. ¿ que sufrimiento le basta ? »

II

ROMANÇE (Ms. 3915).

En vn arroio arenoso
que rrompiendo vna muralla
hizieron las auenidas
4. entre unas [1] peñas muy altas,

Sobre las hojas ia secas,
que de vnas higeras blancas
y un alamo de ibierno
8. derriuaron las heladas,

que huiendo de los vientos
estauan de vna barranca
rrecojidos en lo hueco,
12. Cardenio sentado estaua,

todo cubierto de nieve,
si no era vn poco en la cara
que las lagrimas corriendo
16. calientes le deselauan.

Traiendo a la memoria
las glorias de su esperança,
y como su desventura
20. las boluio tan presto en nada,

quedo, los ojos al cielo
bueltos como el que desmaia,
sin hazer mas mobimiento
24. que aze un cuerpo sin alma.

[1] En el manuscrito : *na*.

Y a cabo de vna gran preça (*sic*),
tornando en si con mill ansias
« ¡ Malaia, dixo, el pastor
28. que se fia de palabras ! »

« Debaxo de estas higeras,
mil vezes vna mañana,
juro de no me oluidar
32. Belisa, y ia no me abla.

« Y lo que mas me lastima
es que, sin darle yo causa,
me oluida por vn pastor
36. que aun no meresce miralla.

« ¡ Quan ciertas son las tormentas
tras las seguras bonanças !
¡ Que presto se acaua el bien
40. y el mal que tarde se acaba ! »

Y boluiendose al arroio,
vio que el agua sosegada,
con las continuas corrientes,
44. las peñas tenia gastadas;

y de vn barranco alli junto,
hiriendo en la parte baja,
le lleuaua tan cauada
48. que apenas se sustentaua.

Rretiro el pastor los ojos,
por no uer de sus desgracias,
doquiera que los ponia,
52. ocasion de imaginallas.

Mas luego sentio vn rruido,
y uio como con la carga
daua el varranco en el suelo,
56. y dixo, mirando al agua:

« Si la muralla y las peñas
rrompe el agua mansa y blanda,
y los mas duros barrancos
60. derriua, deshaze, y gasta,

« ¿por que las lagrimas mias,
corriendo en mas abundançia,
no ablandaran de Belisa
64. la condicion dura y braua?

« Si en otro puso los ojos
por ver su perseuerançia,
¿por que no los porna en mi, 81 v.
68. viendo mi mucha constançia?

« Quiero esperar en fortuna,
que ansi como al alto baxa,
dando la buelta a la rrueda,
72. al baxo sube y leuanta. »

III

CARTA DE CARDENIO PARA CELIO. (Ms. 3915). 149 v.

Señor, en mi memoria, 150 r.
aunque turbia con barios pensamientos,
se me ofreçe la gloria
que de vuestros contentos
5. rreçibis a pesar de los tormentos.

Y en tanto que por ellos
discurro sin pensar en otra cossa,
por mis propios cabellos
me lleua vuestra diosa.
10. muy mas blanca que el sol, y mas hermossa.

Mas como io no tengo
la cumbre de la suia derriuada,
muy poco mè atengo;
porque es tan extremada
15. que impide para ser de mi mirada.

Y ansi solo diuiso,
en la que apenas muestra ser humana,
vn claro paraiso
en vna bega llana,
20. hechura de la mano soberana.

Y de la uega hermosa
descubro poco a poco vna ladera;
mas es tan luminosa
que no podra qualquiera
25. determinar la cossa berdadera.

Alla paran mis ojos
que no pueden passar mas adelante,
porque de sus antojos
no puede ser bastante
30. la luz para juzgar [de] lo restante.

Y bueluen deslumbrados
a mirar la dorada y bella cumbre
do los cerros cortados,
por la bieja costumbre,
35. prestaban luz al sol, y al çielo lumbre.

Y en las cuestas hermosas,
que de la cumbre al çielo desçendian,
las blancuras graciosas · 150 v.
tanto se pareçian
40. que mis ojos mirallas no podian.

La puerta alabastrina
que cerrada diuide çielo y çielo,
quando a [1] la mas diuina
vella quitan el velo,
45. aze juntar dos çielos en vn suelo;

los arcos que rrodean
y diuiden los soles con su puente,
tanto se señorean
que la dexan pendiente
50. en el passo que menos de amor siente;

y en el mundo copiosso
los polos por el orden de natura,
con donaire graçioso,
sustentan la figura,
55. de tantos dichos muertos sepultura.

Tras esto se me ofreçe
la descripçion que puso Dios en ella,
y tanto resplandeçe
que apenas puedo bella,
60. por ser quien es el dueño y quien es ella.

Luego se me figura
aquella grauedad entremezclada

[1] En el manuscrito: *quando la mas diuina.*

con humildad tan pura,
tan santa y rrrecatada,
65. que es imposible ser de mi mirada.

De aqui mi pensamiento,
llebado del que rrige el alma mia,
com presto mobimiento
buelbe mi fantasia
70. por donde mi dolor aze la guia.

Y el aspero camino
por do tan a mi costa se camina,
hurtan fuera de tino;
que el que mejor atina
75. por fuerça y a mi costa desatina.

Y quando por mas llano
al alma le pareçe que endereça, 151 r.
entonces el tirano
con mas rrigor empieça
80. a llebar por las peñas mi cabeça.

Y aqui no se detiene
por sauer que descansa mi cuidado;
y aquel que con el biene,
de quien el es mandado,
85. me lleua por el tiempo ia passado.

Y alli me rerpresenta
las glorias i trabajos de mi vida,
tomando estrecha cuenta
de la [1] que esta perdida
90. por essa mas que peña endurecida.

[1] En el manuscrito: *del que*.

Estas cossas passadas
que estan en la memoria muy presentes,
con otras comparadas,
que agora son rreçientes,
95. acreçientan, señor, mis accidentes;

y todas juntamente
combaten la esperança de mi vida
tan rrigurosamente
que, si no esta perdida,
100. es porque esta de tantos combatida.

IV

(Ms. 3700)

Vn monte tiraniçaba f. 193 r.
vn gauali, que a las fleçhas
de mil arcos de marfil
4. eran arneçes sus çerdas.

Errante le sigue ayrado
vn montero que se quexa
del sol que le da sus raios,
8. del monte que se le niega.

Lisongeaban sus ojos
las ojas de vna alameda,
con flores para obligalle,
12. con sombras para que duerma.

Y apenas le sigue quando
vio pasar por la ribera
vna villana diuina,
16. hija de vna pobre aldea.

El cauello[1] por la espalda
dejaua tender las ebras,
que, por no afrentar al sol,
20. no quisso estrecharle en trenças.

Tres arcos bibra gallarda
de boladoras saetas,
contra la fiera el marfil,
24. contra los honbres las sejas.

Mientras que camina el sol, f. 193 v.
que esta detenido a bella,
aciendo adufre la aljaua,
28. esto cantaua resueña :

Ya no, amor, a la niña no tiros (*sic*)
ya no, amor, que ella tiera mejor.

Ya, amor, no es uien que presumas
que tu solo as de acertar,
porque yo he uisto quebrar
34. entre su niebe tus plumas.

Y contra petos despumas
de arabasto mal sospeçhas,
si piensas que balen fleçhas
38. [r]ayos de su pasador.

Ya no, amor,...

El montero diuertido,
mirando a la niña piensa
que el cielo baja a los montes,
43. porque esta cogiendo estrellas.

[1] En el manuscrito : *cauallo.*

Llamado al fin de sus boçes,
aunque esta abrasado en ellas,
saludandola amoroso,
47. esto le a ofrecido en quexas :

Quando aroja sus fleçhas
la casadora,
como tira a sus ojos,
51. açiertan todas.

No aprobechan peçhos,
ni enpinadas rosas,
porque tira rayos
55. bordados de aljofar;

sus pistanas plumas;
su mirar ponçona,
arboles lo siguen;
peñas se enamoran,
60. quando aroja sus flechas.

« Deteneos, el cauallero,
— la niña dixo — que apenas
tocara mi boz alarma
64. quando estos montes os pierdan.

« Esas palabras fingidas
poco por aca aprouechan,
que alla conquistan lisonjas
68. lo que aca rinde en terneças. »

« Cassadora hermosa,
tus ojuelos temo
mas que tus aljauas, »
72. dixo el cauallero.

« Si mantando viues,
por mirarte muero;
mucho amor arguie f. 194 r.
76. que en ti entrega presto.

« Tu milagro adoro,
tus estanpas vesso,
y si no te obligas
80. descuçhar recrebros,

al canpo te desafio.
Toma tus armas :
porque en ues de las fieras
84. rindes las armas. »

Menos ayrada la niña,
entre sus ojos se queda,
y la cortina de nacar
88. corre a yllo de las perlas.

Baxaua Cardenio al balle
con la ermosa Galatea,
que del marfil de sus manos
92. daua a vna pisarra cuerdas.

El canpo a su pie atribuye
el nueuo esmalte que muestra,
y por los vezinos balles
96. esto ballan y esto suenan :

Cupidillo se pierde
tirando flechas,
y su madre le açota
100. porque las yerra.

Tirale vnos ojos
y el amor se queja,
que el un arco bibra
104. quando dos le aciertan;
y su madre... etc.

Texieron alegre corro,
y al son de las castañuelas
esto los çagales ballan,
109. porque lo pidieron ellas:

Vallan las serranas,
y los berdes sauses
açen son con las ojas
113. para que ballen.

El onesto corro
con mudanças barias,
vnas beces libres,
117. y otra ues se enlaçan.

Pasos dan y coren,
y entre bueltas tantas,
dos a dos se quedan,
121. dos a dos se apartan.

Juntanse corriendo, f. 194 v.
pero luego paran,
y entre mill floretas
125. de los braços se atan.

.....[1]
y los berdes sauses
hazen son con las ojas
129. para que baylen.

[1] Falta un verso.

V

(Segvnda parte del *Rom. Gen.*, 1605).

Suspiros que el ayre encienden, f. 102 r.
lagrimas que el suelo ablandan,
vierte Belisa llorando
4. su voluntad mal pagada.

¡ Ay lagrimas ! [1] ¡ ay suspiros f. 102 v.
sacados por alquitara
del centro del coraçon
8. con el fuego que le abrasa !

¿ Como, que pueda el vapor
salido de mis entrañas
encender el ayre mismo,
12. y ablandar la tierra el agua ?

¡ Y que a Cardenio [2] no ablanden
lagrimas, suspiros, ansias,
respetos, obligaciones,
16. voluntad tan limpia y sana !

¡ O mas duro [3] que diamante,
que con sangre no te labras,
pues las lagrimas que lloro
20. sangre son que vierte el alma !

[1] En el texto : *lagrimar*.
[2] En el texto : *Cardenia*.
[3] En el texto : *dura*.

¡ O quinta essencia de yelo,
o conuertido en montañas
de cristal ! ¿ por que mi fuego
24. ni te empece ni te ablanda ?

Amor, quien te llamo niño
notoriamente se engaña,
que el niño a quien le acaricia
28. sigue, busca, quiere, y llama.

Tu atropellando respetos,
con obligaciones tantas,
tras quien huye de ti apriessa
32. mueues las ligeras plantas.

Plegue a Dios, ingrato Apolo,
que Dafne, por quien me agrauias,
en laurel se te conuierta,
36. y no gozes tu esperança.

Que entonces yo satisfecha
de vna voluntad ingrata,
de sus ramas texere
40. para mis sienes guirnalda.

Buelue, fugitiua sombra;
¿ por que huyes, di, la cara
a quien te busca engañado
44. de esperanças mal fundadas ?

Conocida voluntad,
propio domicilio y casa
dexas con possession cierta
48. por dudosas esperanças.

Ruego a Dios, Cardenio injusto,
pues te quiero, y no me amas,
que aquessa ingrata que quieres
52. te pague como me pagas.

La luz del quarto planeta,
siendo a todos ojos clara,
a los tuyos sea escura,
56. si por su cielo no passa.

Quierasla como a tu vida,
amesla como a tu alma,
y tales obligaciones
60. ni tenga ni estime en nada.

Y si a quereros viniereis
ygualmente, ausencia larga
os diuida y os aparte,
64. que aquesta es la mayor plaga.

Mas ¡ ay ! Cardenio, perdona,
que quien bien quiere no agrauia,
que lo que zelos ofenden
68. disculpa su mesma rabia.

NOTES ON ALFAY'S
POESIAS VARIAS DE GRANDES INGENIOS

In the Biblioteca Nacional of Madrid are to be found three copies of the curious anthology:

Poesias / Varias, / De Grandes In- / genios españoles / Recogidas por Iosef / Alfay. / Y Dedicadas / A Don Francisco De / La Torre, Cavallero Del / Abito de Calatrava. / Con Licencia, / *En Zaragoça* : Por Iuan de Ybar. Año 1654. / *A costa de Iosef Alfay, Mercader de Libros.* — 4⁰, four preliminary leaves, 160 pp. [1]

The three copies have the reference numbers R-6797, R-6848, R-13176, and come, in the order indicated, from the collections of D.A.Mosti, D. Agustín Durán, and D. Pascual de Gayangos.

In the Bibliothèque Nationale of Paris there is a copy, reference number Yg. 579.

In the British Museum there is also a copy, reference number 011451.ee.33.

Although all five copies bear the imprint of the year 1654, no two are exactly alike. Each copy offers some variation that renders it distinct from the remaining four. A comparison of the five copies indicates that they represent at least four stages in the presentation of the book to the public.

---

[1] Tho the title is *Poesias Varias de Grandes Ingenios*, the running heads throughout the book are, on the left: *Poesias Varias*; on the right, *De Varios Ingenios*.

In cataloguing his copy, Salvá, *Catálogo*, no. 325, remarks:

> Este ejemplar ofrece la particularidad de contener las págs. 11 y 12 que fueron suprimidas y las que las reemplazan; dicha hoja se varió sin duda, por haber en ella unos *Consejos a Juanilla*, los cuales se juzgaron probablemente demasiado libres para darlos al público; sin embargo encierra aun bastantes composiciones picarescas dignas de competir en frescura con los antedichos *Consejos*. Hai otra singularidad en mi ejemplar y es la de llevar al fin dos *Xacaras* que no he visto en ningún otro.

Copies of the book are relatively scarce and Salvá likely hadn't seen many. His own copy passed to the Heredia collection and is the one now owned by the British Museum. None of the copies in the Biblioteca Nacional contains both the original leaf 11-12 and that substituted therefor, nor does the Paris copy show that peculiarity. But all show other peculiarities that make them worthy of attention.

The completest copy of the three in the Biblioteca Nacional is that belonging to the Gayangos collection. It contains not only the two jacaras at the end, but also, immediately following the title-page, a full-page coat of arms signed: *Jusepe Alfay, D.* — *Juan Feliphe, F.* This coat of arms does not appear in the other Madrid copies nor is it in the Salvá copy. The original leaf 11-12 is missing, being replaced by the substitute therefor.

The Mosti copy, R-6797, also lacks the original leaf 11-12, and in addition offers a further peculiarity in that leaf 103-104 is different from that of the Gayangos copy. In the latter, on leaf 103-104, are to be found:

> A Mi Señora Doña Ana Chanflon, Tvndidora
> de gustos, que de puro afiexa, se passa de noche,
> como quarto falso.
>
> DE DON FRANCISCO DE QVEVEDO.
>
> Con enaguas, la Tusona,
> me parece vna Campana,
> y como de fiesta va,
> todos van a repicalla.

En aguas no han de llamarse,
que es contradicion mui clara;
llamense en vino, pues vemos
que al apetito emborrachan.

XACARA.

Ya se despide la Chavez
de todas las del corrincho,...

which concludes:

...aunque le falta el bordon
donde tantos ha tenido. (64 verses)

The Mosti copy retains the Quevedo verses on leaf 103-104, but in place of the *Xacara* substitutes the following:

DE DON PEDRO PANZANO.

Con el mulato de Anduxar
sollozando está Iuanilla...

which concludes:

...desde niño temi siempre
el morir de garrotillo. (72 verses)

The Mosti copy likewise has the two jacaras at the end.

The Durán copy has the original leaf 11-12, but the lower right-hand corner is torn off and missing, thus leaving incomplete the last half of the last fourteen verses of the *Conseios a Ivanilla*. The copy does not have the two jacaras at the end. Furthermore leaf 103-104 has been torn out completely and is missing. One may well suppose, however, that it was the same as that of the Gayangos copy.

The copy in the British Museum is, as noted above, the Salvá copy. Salvá notes that it contains both the original leaf 11-12 and the substitute leaf, but he does not add that the original containing the *Conseios a Ivanilla* has the lower right-

hand corner torn off in such manner as to destroy almost completely the last fourteen verses [1] of the *Conseios*. Thus the tear, while similar in form, is greater than that of the Durán copy. The *Conseios* are a *Romance* of 28 verses. Each copy leaves the first fourteen verses intact, but in the Salvá (British Museum) copy, the portion torn away leaves on the average only three or four letters of each of the last fourteen verses.

Salvá did not detect any difference between leaf 103-104 of his copy and the same leaf of other copies he saw. Examination shows, however, that it contains the substitute leaf 103-104, agreeing in this respect with the Mosti copy.

The former owner calls our attention to the presence of the two jacaras at the end. The only feature distinguishing this copy from the Mosti copy is, then, the presence of both the original leaf 11-12 and its substitute. This substitute leaf 11-12 is inserted immediately in front of the original leaf.

The Paris copy takes us a step further in the make-up of the book. Like the Gayangos copy, it has the coat of arms following the title-page. Unlike any of the other copies, it has also a second coat of arms on a leaf inserted between the third and fourth preliminary leaves. This second coat of arms is in the shape of a shield, the bottom of which is a scroll with the inscription: *DE LOS DE ALFAI*. It is to be remarked also that on the vuelto of the third preliminary leaf is stamped a tiny escutcheon which appears to have been the model for the one just described.

The text for pages 1-160 and for the two jacaras at the end is the same as that of the Mosti copy, *i.e.* with substitute leaf 11-12 and substitute leaf 103-104. However, immediately following the two jacaras comes a *Romance* not found in the other four copies already described. The title is:

[1] Though badly torn, verse 15 can be restored from the B. M. copy.

Al Excelentissimo Señor Dvque de Yxar, Conde de Belchite, &c. Dandole la enorabuena de vn hijo que le ha nacido.

ROMANCE.

Excelentissimo Duque,
A quien el Cielo acrecienta
Con dichas a vuestra casa,
No es mucha que esta suceda...

The *romance* numbers seventy-six verses and occupies two leaves (four pages) recto and verso. These leaves have the signature *A*, showing that they were a later addition.

Examination of these five copies leads us to the conclusion that they represent four distinct stages in the issuing of the book:

1. The first form, represented by the Durán copy, with the *Conseios a Ivanilla*, leaf 11-12, and the *XACARA*: *Ya se despide la Chavez*, leaf 103-104, but without the two jacaras at the end.

2. The second form, represented by the Gayangos copy, with the coat of arms, with the substitute leaf 11-12, with the *XACARA*: *Ya se despide la Chavez*, leaf 103-104, and with the two *Xacaras* added at the end (on four unnumbered sheets, but with signature *A*).

3. The third form, represented by the Mosti and Salvá copies [1], with substitute leaf 11-12, substitute leaf 103-104, and with the two jacaras at the end.

4. The fourth form, represented by the Paris copy, with two coats of arms, substitute leaf 11-12, substitute leaf 103-104, with the two jacaras at the end, and with the *Romance* to the Duque de Yxar following the jacaras.

[1] As the Mosti and Salvá copies are in all respects identical save for the presence in the Salvá copy of the original leaf 11-12, the retention of the leaf is probably to be considered accidental. In any event it is inconceivable that copies were issued with both the original and the substitute leaves.

It is to be remarked, however, that these four forms do not represent four distinct impressions of the entire book in the year 1654. Examination shows that the publisher solved his difficulty by merely printing the substitute leaves in the size and form of the originals and then pasting them on the very narrow strip of the inner margin left by carefully clipping the original leaves from the volume. If the Durán copy had not lost the leaf 103-104, it would likely furnish us a perfect specimen of the form in which the volume first came from the press.

The compiler's foreword to the reader is not without interest :

> Varias son las Poesias que te ofrezco, Letor amigo, pero el deseo de entretenerte con ellas es vnico. De los mejores Poetas de España son, si te contentan, y sino, de los mas malos; pero los nombres de sus eminentes Autores en los assumptos las califican, quando mi ceguedad en la eleccion aya errado; algunas van sin nombre, porque si son buenas, no quieren otro que el serlo, y si son malas, no le han menester; si culpas algunas por mui vulgares, confiessote que las escogi de esse modo para la espedicion del Libro, que los Doctos son los menos, y el Pueblo de Israel gemia por las cebollas, y dexava el maná : Ya te digo con esto que no son todas iguales, porque no son iguales todos los Lectores, no son vnos los alimentos, porque son varios los estomagos; lo que es asco al delicado, es regalo al robusto, y la rosa que grosera desprecia la planta del Labrador, estima primorosa la mano de la Dama. De todo te ofrezco, con que no puedo dexar de acertar en algo, y si fuere a tu gusto, avrè acertado en todo, prometiendote sacar a luz mas numeroso volumen mi agradecimiento. En fin yo no quiero mas ganancia en mi trabajo que servirte, ni mas lauro en mi fama, que no cansarte; nada se me deve, sino confessar que no se me deve nada; los deseos son mios, las obras agenas; si te contentan, será devido aplauso de los que las escrivieron, y si te enfadan, miserable fortuna del que las recoge. VALE. [1]

[1] Omitting *VALE*, and adding : y que lo hize por dar gusto a vn librero amigo, y no es tan malo que creerè podrè dezir lo de Valerio Marcial en su Epigrama :

> Algo leeràs bueno aqui,
> Algo mediano ya escucho,
> Habito que ay malo mucho,
> Pero el libro se haze assi.
>
> Don Francisco de La Torre.

Despite the declarations in the concluding lines, the collector clearly wanted the book to sell, and in order to make it attractive to the public's palate he endeavored to season it with literary *salsas picantes*. Such a bait apparently attained the desired end and the book evidently won such a measure of popularity that the Inquisition felt called upon to intervene and counsel a moderation of tone in the expurgated compositions. If the changes were introduced at the suggestion of the authorities, the publisher must have had some quiet smiles to himself, for the sonnet substituted for the *Conseios* is but little, if at all, less spicy than the original composition. It is not at all difficult to understand why the *Xacara* of leaf 103-104 should have attracted censure, but why it did so later than the *Conseios* is not so clear.

That the reader may compare for himself the compositions appearing in the first issue and their substitutes in the later issues, we reprint them below. The *Conseios* are given as they are left in the Durán copy. It is regrettable that we have not the complete text, but the present writer's efforts to locate them elsewhere have so far proved fruitless.

The composition is found on the lower half of page 11 (recto of the leaf 11-12, signature B2). The upper half of the page is occupied by the last ten verses of Góngora's sonnet to Quevedo which begins :

> Anacreonte Español, no ai quien os tope
> que no diga con mucha cortesia...

The *Conseios* are printed in two columns, fourteen verses to the column. The text follows :

---

this prologue was reprinted verbatim in :

Delicias/ de Apolo,/ Recreaciones del Parnaso/ por las Tres Mvsas/ Vrania, Evterpe, y Caliope./ Hechas de varias poesias/ de los Mejores Ingenios de España./ Recogidas, y dadas a la Estampa por D. Francisco de La Torre Y Sevil.... Con Licencia. En Madrid./ Por Melchor Alegre, Año 1670.

which is sometimes called the second part of Alfay's collection.

ROMANCE.

CONSEIOS A IVANILLA.

Si a la fuente vas, Iuanilla,
primauera de Madrid,
malos años para el Mayo,
malas flores para Abril.

Guarda el cantaro, muchacha,
de el porfiar y del pidir,
que es de barro, y se hará lodo
al primer golpe de vn si.

Los que narcisos pretenden
en tus cristalles lucir,
antes que en flor se conuiertan,
guarda, Iuana, tu jardin.

De tu cantaro no beba,
quien bebe el viento por ti;
que si lo comienças, Iuana [1],
beberán dèl otro . . . . . .

Si con las mano . . . . . .
algun aman . . . . . .
pues tiene . . . . . .
hable el can . . . . . .

Si alguno te sa . . . . . .
procurate . . . . . .
antes que p . . . . . .
mas hallà d . . . . . .

Mira del can . . . . . .
que te pu . . . . . .
y por da . . . . . .
daràs en A . . . . . .

On the substitute leaf 11-12 the same ten verses of Góngora's sonnet, with some slight orthographical changes, are found on the upper half. On the lower half is found the following:

A VNA MVGER QVE, SIENDO
MUI PUERCA, PRESUMIA QUE LA QUERIAN POR HERMOSA.

Sin esperar la lucha picaril,
El Zeroma previenes infernal,
Quando tienes vn asco el carnabal,
Anegado en tu sucio peregil.
Si eres torzida en morro de candil,
Y tu talamo huele al Hospital,
Como quieres matarle lo carnal
Al que llegue a provar de tu pernil?
Pusose a resistencias tu desden,
A las pruevas que hazia el mas galan,
Por parecer ginete mui de bien.
No presumas, que mas te forcaràn (*sic*)
Porque te vende bruxa Almagaçen,
Y volar por los aires te verán.

[1] See note 2.

The following is the *Xacara* found on leaf 103-104 of the Gayangos copy. Verses 1-32 are on page 103 (recto of the leaf); verses 33-64 are on page 104 (vuelto of the leaf).

Ya se despide la Chavez
de todas las del corrincho,
que se ausenta de la Guanta
a nuevo estado y oficio. 4

Es la Chavez tan vizarra,
y de tan galante estilo,
que quiere cumplir con todos,
pues con todas ha cumplido. 8

No lloreis, amigas mias,
les dize, pues es preciso
que se vaya alguna vez
la que tantas ha venido. 12

Desengañada del mundo,
a vna venta me retiro,
adonde solo me assisten
Cartujos de Peralvillo. 16

Yo me voi mui consolada
en saber que mis amigos
quedan bien acomodados,
assi muertos como vivos. 20

El hijo de Afanador
no lleva malos principios,
pues en menos de tres meses
dos jubones le han vestido. 24

Narro queda en la Capilla,
mui ricamente vestido
con ropas de levantar
en conversacion con Christo. 28

Chaparro, de quien dezian
que iba fuera de camino,
en quartos lo han puesto a... [1]
con que los ha desme[ntido] 32

En la cuba de Sagum
metieron a Lorenzillo,
y con las de Nicodemus
le iban dando repizcos. 36

Añasco ya se embarcó
en defensa del Rei mismo,
i ba escriviendo en el agua
con vna pluma de pino. 40

Los pocos trastes que quedan
en aquese aposentillo
os los dexo; bien podeis,
como amigas, repartillos. 44

La sabana queda vieja,
que treinta años me ha servido
en solo limpiar la fuente
donde tantos han bevido. 48

La rueca queda sin vso,
que aunque tantos ha tenido,
que de puro hilar con ellos,
a todos los ha torzido. 52

La sarten queda flamante,
que vn par de huevos no ha frito,
aunque mas de cinco mil
en mis manos he tenido. 56

La estera de palma es nueva,
que aunque tantos ha cogido,
truchas a bragas enjutas,
lo que en la vida se ha visto. 60

Yo sola la calabaça
que llevo para el camino,
aunque le falta el bordon
donde tantos ha tenido. 64

[1] The leaf is torn at this point and the verse left incomplete. The last word of v. 31 was probably *ahora*. I have supplied the bracketed portion of *desmentido*.

The substitute leaf has the following jacara, verses 1-36 on page 103, verses 37-72 on page 104:

DE DON PEDRO PANZANO.

Con el Mulato de Andúxar
sollozando está Iuanilla,
porque le han puesto cadena
para colgalle en su dia. 4

La devocion de la vba
hasta la muerte le brinda,
pues parecerá colgado
vn razimo de vbas tintas. 8

Dieronle esta penitencia
porque en el potro Iuanilla
confessó todas sus culpas,
sin estar arrepentida. 12

Oi la sacuden el polvo
a la triste cuitadilla;
segun dizen malas lenguas
la mala ha sido la mia. 16

Por mi mala lengua sola
oi le condenan, amiga,
y dexan a los Figones
con tantas malas y frias. 20

No llores, Iuana, por esso,
que te buelves vieja, amiga,
y es propio de malas viejas
hazer mojar a las niñas. 24

Que ha de hazer, si le condenan
por vnas llaves echizas?
que ha sido agua de cerrajas
todo quanto le acriminan. 28

Dizen que es culpa el quitalle
a vn hombre vna piedra rica;
que saben essos señores
si tenia mal de orina? 32

Lo demas que le acumulan,
todo ha sido niñeria;
porque vna muerte mal hecha
en vn Rosario se mira. 36

Si era Corchete, esso propio
haze la causa mas tibia;
que destripar vn corchete
suele hazerlo vna ropilla. 40

Si estava el Mulato entonces
calamocano de vista,
a vn hombre que está assomado
quien le culpa vna cayda? 44

Bolvio a agarralle el Corchete;
èl temio la zancadilla.
A vn hombre hinchado de panza,
quieren ponelle en pretina? 48

Desencarruchò la gana,
acordóse de la caida;
desasiose de vna manga,
y rompiole la ropilla. 52

Mas ya pienso que le sacan.
Dexale salir, amiga,
y bailemos acà abaxo,
mientras èl dança allà arriba. 56

Dizes bien. Toquen y canten,
que ya la Guanta y Marica
salen diziendo al tablado:
« Ello va de xacarilla. » 60

Con lo blanco de la ropa,
despidiendose lo tinto,
miraron Iuana y la Cravez (*sic*)
el Mulato en vn borrico. 64

Ponte a cavallo drecho (*sic*),
Iuana al Mulato le dixo,
porque quien te viere atado,
no parezcas encogido. 68

Y por postrera, el Mulato,
despidiendose, le dixo:
« Desde niño temi siempre
el morir de garrotillo. » 72

In conclusion it should perhaps be noted here that the text of the vuelto of leaf 11-12 was not changed. The text comprised : *DEZIMA. / Al Rvyseñor. De Don Francisco de Queuedo*, which begins : *Flor con voz, volante flor*; and the first eight verses of : *ROMANCE. / A la Fiesta de Toros Real, qve a los felicissimos años de la Reina nuestra señora celebrò Madrid. De Don Gabriel Bocangel*, which begins : *Gran Heroe, Duque de Sessa*. The substitute leaf shows some typographical errors not found in the original leaf and also some typographical changes such as *v* for *u*, etc. That the substitute leaf was set up more than once is proved by the Paris copy which corrects some of the typographical errors and introduces others, and employs a different font in certain instances.

John M. Hill.

A NEGLECTED CHAPTER IN THE HISTORY OF THE SPANISH ROMANCE

In the catalogue of *pliegos sueltos* preceding his *Romancero* [1] Durán divides the list of *Pliegos sueltos impresos del siglo XVIII en adelante* into two parts. The first groups a number of romances, mostly, like those of the nineteenth century, of the « genero vulgar », treating of crimes and bandits, monsters and epidemics, with only a few ballads of romantic love and some reprints of old romances. The second part numbering fifty-four items is devoted to *Pliegos sueltos impresos desde el siglo XVIII en adelante que contienen las relaciones en romances que se hacian ex-profeso para ser representadas en las tertulias*. The *pliegos* of both parts were almost all printed by Gabriel García Rodríguez, at Córdoba, in 1822 and later. Less than a dozen were issued from other presses, and these are probably of even more recent date. Durán observes about his catalogue of the seventeenth century romances, which is also relatively short, that many of the *pliegos* listed by him in the eighteenth were first printeded in the seventeenth century and that almost all of these have disappeared. In the second section on the eighteenth century we find that almost every item was printed in the second quarter of the nineteenth. Were no *pliegos* printed in the eighteenth century or have these also disappeared ?

A few years after the second edition of Durán's *Romancero* had appeared Ferdinand Wolf discovered in the Vienna Im-

[1] *Bibl. de Aut. Esp.* X and XVI (1849-51; first in 5 vols., 1828-32.) pp. lxxxv. ff.

perial Library a collection of about three hundred flying sheets in two quarto volumes, mostly of the « genero vulgar », *relaciones* for *tertulias* and *relaciones* from seventeenth century plays. But here again they were mostly from the press of García Rodríguez in Córdoba, dated 1822 or later [1].

The question might again be asked, were no *pliegos* printed in the eighteenth century?

Durán had deliberately excluded from his catalogue [2] the « relaciones sacadas de las comedias del siglo xvii » and the *pasos* and *pasillos* which were written for performance at *tertulias*. Wolf, however, was delighted to find in his collection a series of *relaciones* and hailed them as « eine neue, merkwürdige Erscheinung in der Volkspoesie ». Indeed, the late Vienna librarian considered these as examples of a reciprocal action between the Spanish *romances* and the Spanish *comedia*, of popular poetry supplying inspiration and adornment to the theatre; the latter, in return, enriching popular poetry with selections from plays [3].

And again the question might be asked why such an interesting development has not been studied since, why there is not at least a list of such *relaciones* from *comedias*.

It is the purpose of this paper to describe a collection of *pliegos sueltos* preserved in the *Biblioteca Nacional* at Madrid (*Varios*, *Ca.* 210) and thus far apparently unnoticed, containing *relaciones* from *comedias*, independent *relaciones* mostly for presentation in *tertulias* and a few others.

They seem to fill the gap which appears in Durán's bibliography, for they were published between the end of the seventeenth and the middle of the eighteenth century, all of them in

[1] Wolf, *Studien z. Gesch. d. Spanischen u. Portugiesischen Nationallit.*, Berlin 1859, 393-399.

[2] *l. c.*, p. xciv, note.

[3] See also Wolf, *l. c.* pp. 552-554.

Seville, from whose presses no single item quoted by Durán for the seventeenth or eighteenth century, nor apparently any of the Vienna collection, were issued. The list of *relaciones* from *comedias* printed here will be the first of its kind and it is to be hoped that it may be increased by others. An attempt will here be made to account for the existence of the *relaciones* and to elaborate somewhat Ferdinand Wolf's ingenious theory.

As border-products from the field of balladry, unlisted and thus far unnoticed; as additions to dramatic bibliography; as indices to the later popularity of seventeenth century dramatists; as contributions to the history of printing [1] and to the much-neglected but not unimportant story of the *literatura de cordel*, the *relaciones* described here may prove to be of some interest.

Most of them have each sheet (not page) numbered in ink. It appears from the numbering that they were formerly bound up in not more than three volumes, two of these, of perhaps respectively 50 and 60 items, being here for the most part preserved. Some of the obviously later sheets bear the numbering of perhaps the ends sheets of a third volume. Besides, about two dozen are unnumbered. These *relaciones* have all been printed in Seville, by six different printers named here in approximately chronological order [2].

1. *Lucas Martín de Hermosilla*, who printed from 1685 till 1719. Only two sheets are credited to him.

2. *Herederos de Tomás López de Haro*, who printed seven of the *relaciones*. Tomás died about 1696, but his heirs printed over his name for many years and are found about 1720 in the shop of the *Calle de Genova*, which Diego López de Haro was to occupy later.

[1] Escudero, *Tipografía hispalense*, nº. 2685 mentions only *one relación*, from Calderón, *El purgatorio de San Patricio*, Seville, Joseph Padrino, 2 parts.

[2] Cf. Escudero, *l. c.* pp. 45-49.

3. *Francisco Leefdael*, « en el Correo-Viejo » [1] or « junto a la casa Professa de la Compañia de Jesus ». The firm-name of Francisco Leefdael appears from 1701 till 1733, on twenty-six *pliegos* of this collection. He was succeeded by his wife, the :

4. *Viuda de Francisco Leefdael*, in whose name printing was done as early as 1730. Forty *relaciones* bear her imprint [2].

5. *Diego López de Haro*, perhaps a nephew of Tomás López, who is responsible for eleven sheets, printed from 1724 to 1756 « en la Imprenta Castellana y Latina... calle de Genova. » [3] This places the printing of the sheets here described between the years 1685 and 1756.

We shall classify the *relaciones* as follows :

A. *Relaciones* from plays, alphabetically arranged by authors.

B. Independent *relaciones*, arranged alphabetically by authors.

C. Independent *relaciones*, anonymously published, arranged by titles.

The printers will be indicated by the following abbreviations :

D.H. — Diego López de Haro.

F.L. — Francisco Leefdael.

H.H. — Herederos de Tomás López de Haro.

L.M. — Lucas Martín de Hermosilla.

V.L. — Viùda de Francisco Leefdael.

The title is given by lines. Unless a statement is made to the contrary, each *relación* has four pages, in double columns, roman type, the title in capitals. The first line of text always begins with a large capital extending down along the second line and the second letter of the first line is a small capital.

[1] Tomás López de Haro lived between 1690 and 1692 « enfrente del Buen Sucesso ». The « viuda de Leefdael » in one *pliego* describes the « Correo Viejo » as « enfrente del Buen Sucesso. »

[2] Counting in two (51, 80) with only the mention « en la imprenta del Correo Viejo ».

[3] In one place the Viuda de Leefdael calls her shop « Imprenta castellana y latina ».

In group A the titles agree with La Barrera. Only the first and last lines of the text are quoted, indicated respectively with the lettres B[eginning] and E[nd].

Relaciones of which Durán records nineteenth century editions are preceded by an asterisk.

Typographically speaking, the *relaciones* are not as might be supposed mere reprints from some forms of type used by the Leefdaels or Haros for their regular editions of the corresponding plays, but have been specially set up.

A.

CALDERON DE LA BARCA [1].

1. — Relacion : / La Vanda, / y la Flor, / de Don Pedro Calderon. // V.L.

B. Escucheme vuestra Alteza.
E. honor suyo, y gloria nuestra.

2. — × / Relacion de mvger, / de la comedia intitvlada /, Basta callar, / de don Pedro Calderon / de la Barca. // (The last three words in Roman type). H.H.

B. Hija de Enrique de Fox,
E. para ver lo que se calla.

3. — (Design) / Relacion : / La Cruz / en la / Sepvltvra. / de don Pedro Calderon de la Barca. // V.L. [2]

Part I. B. Pues yo soy, Lisardo, en Sena
E. y yo porque no lo vea.
Part II. B. Tened, Lisardo, la espada,
E. y satisfacer mi afrenta.

4. — Relacion : / Darlo todo, / i no dar nada. / de don Pedro Calderon. // V.L.

B. Invicto Alexandro, á cuyo
E. i como mi alma combaten.

[1] See p. 436 note 1.
[2] This is *La devoción de la Cruz*.

5. — Relacion : / Fineza contra / Fineza. / de Don Pedro Calderon. // F.L.

B. Qvien viere puesta à mis plñtas
E. Venus viva, triunfe, y reyne.

6. — (Design) / Relacion / de la hija / del ayre. / Primera Parte. / de D. Pedro Calderon de la Barca. / Design // F.L.

B. Ya te acuerdas, Reyna Invicta
E. le sirvo despues de mueto. (sic)

7. — (Design) / Relacion, / de la Hija / del Ayre. / Segunda Parte. / de D. Pedro Calderon de la Barca. / (Design) // F.L.

B. No sè como mi valor
E. de los atomos del viento.

8. — (Design) / Relacion, / el mayor / monstrvo / los zelos. / de don Pedro Calderon / *de la Barca.* // F.L.

B. Si todas quantas desdichas,
E. muerta, que agena su dama.

9. — (Design) / Relacion / para vencer / amor, qverer / vencerle. / Don Pedro Calderon / de la Barca. // F. L.

B. Señor Don Cesar Colona
E. quien esto os ha dicho antes.

10. — (Design) / Relacion : / Para vencer amor, / qverer vencerle. / de Don Pedro Calderon / de la Barca. // V.L.

Same text as preceding number. Same design, but very worn.

* 11. — Relacion / El rigor de las Desdichas, y mudanzas de Fortvna. / De D. Pedro Calderon de la Barca. // F.L. [1]

B. Desde el vmbral de la vida,
E. ò à los filos del azero.

12. — Relacion / Segvnda; / El rigor de las desdichas, / y mvdanzas de fortuna. / de don Pedro Calderon / de la Barca. / (Device) // F.L.

B. Lvdovico, Rey de Albania,
E. y de la suerte las bueltas.

[1] Attributed to Calderón. Durán's edition is anonymous. Neither did he recognize it as one of the *relaciones* from *comedias* which he excluded from his list.

CARBONELL, Francisco.

13. — Relacion. / No cabe mas en amor, / ni hay amor firme sin zelos. / de D. Francisco Carbonel. // V.L. [1]

B. Era, bellissima Irene,
E. Irene, para quexarme.

FOLCH DE CARDONA, Antonio.

14. — Relacion / del mas heroico silencio. / de D. Antonio / de Cardona. // D.H.

B. Era la estacion primera
E. mi vida por sacrificio.

COELLO, Antonio; VÉLEZ DE GUEVARA, Luis; ROJAS ZORRILLA, Francisco de.

15. — Relacion / El Catalan Serralonga, / y bandos de Barcelona. / de tres ingenios. // F.L. [2]

B. Ya sabes, y sabe el mundo,
E. y mi deshonra. Mi Padre.

CORDERO, Jacinto.

16. — (Design) / Relacion / de la comedia / del Jvramento / ante Dios. // V.L. [3]

B. Mirè para mi desgracia,
E.: si, veo el bien que me quitan.

CORDOVA Y FIGUEROA, Diego y Joseph.

17. — Relacion: Rendirse / a la obligacion. / de don Diego,

23. — (Design) / Relacion / de la Comedia / la prvdente / Abigail. // V.L.

B. Principe de toda el Asia,
E. en la carrera del siglo.

---

[1] Not mentioned by la Barrera. There are several editions of this play in the *Biblioteca Nacional*, Madrid.

[2] One of the three manuscript *Relaciones trobadas*, by D. Carlos Guerra, in 18th century handwriting, in the *Biblioteca Nacional* at Madrid, is a *troba* of *El Catalan Serralonga*. It is different from the printed *relacion*.

[3] The complete title is *El Juramento ante dios, y lealtad contra el amor*.

y Don Joseph / *de Cordova y Figueroa, Cavalleros de la / orden de Alcantara, y / Calatrava.* // F.L.

B. Yo, generoso Español
E. de ira, amor, embidia, y zelos.

18. — Relacion : / Rendirse / a la Obligacion. / De D. Diego, y D. Joseph / de Cordoba, y Figueroa, Caballe- / ros de la Orden de Alcantara, y / Calatraba. // V.L.

B. Yo, generoso Español
E. De ira, amor, invidia, y zelos.

CUBILLO DE ARAGON, Alvaro.

19. — × / Relacion : / La / Perfeta / Casada. / de don Albaro Cvvillo. // V.L.

B. Despues que dexè à Sicilia,
E. si tu amor no se disgusta.

20. — (Design) / Relacion / de la Comedia / de / las venganzas del imperio. / y desagravios de Christo. / (Design) / L.M.

B. Teniendo el Romano Imperio
E. profanado y resoluto.

DIAMANTE, Juan Bautista.

21. — (Design) / Relacion : / El Negro mas Prodigioso. / De Don JVAn Bautista Diamante. // F.L. [1]

B. Mi padre, pues otro ignoro,
E. la ventura de lograrla.

ENRÍQUEZ GÓMEZ, Antonio.

22. — Relacion / de engañar para reynar. / de D. Pedro Calderon / Paso entre hombre, y Mvger. // F.L. [2]

B. Detente, hermoso prodigio,
E. tienes muy cerca las cuebas.

[1] The *Biblioteca Nacional* has a MS. *Relacion trobada* on this play by D. Francisco de Robles, beginning and ending with the same lines. Cf. Paz y Mélia, *Catálogo*, no. 2859.

[2] This play, although sometimes printed as Calderón's belongs to Enríquez Gómez. Cf. La Barrera, p. 141.

LEYVA RAMÍREZ DE ARELLANO, Francisco de.

24. — × / Relacion : / La Dama / Presidente, / de don Francisco de Leyva / *Ramirez de Arellano, natural de la* / *Ciudad de Malaga.* / (Design) // F.L.

B. Pues tu voluntad entiendo,
E. saldràs harto de puñadas.

25. — Relacion : / La Dama / Presidente, / de Don Francisco de Leyva / *Ramirez de Arellano, natural de la Ciudad de Malaga.* / (Design) // V.L.

Same lines as preceding number.

26. — (Design) / Relacion / el / Honor / es lo primero. / de Don Francisco de Leyba / Ramirez de Arellano, natural de la Ciudad de Malaga. // F L.

B. Las apacibles mañanas
E. nadie muere sin ventura,

LOZANO, Cristóbal.

27. — × / Relacion / el estudiante / de dia, y galan / de noche. // D.H. [1]

B. Las apacibles mañanas
E. quãdo hai Cielos q̃ lo cumplen.

LOZANO MONSESINO (*sic*), Gaspar.

28. — Relacion : / En Mvger venganza / honrosa, / del licenciado Gaspar Lozano Monsesino. // F.L. [2]

B. Reina insigne de Sicilia,
E. serviré siglos eternos.

---

[1] Part of this comedy, first published in a miscellaneous volume entitled *Los monges de Guadalupe. Soledades de la vida y desengaños del mundo.* Madrid 1658, 4°, was placed on the *Index*, as a result of which the comedies were dropped from the following editions. The *Estudiante* was not republished separately afterwards.

[2] « Acaso la misma comedia que *Darse celos por vengarse* » (La Barrera.)

MONROI Y SILVA, Christóval de.

29. — (Design) / Relacion / de la comedia / de / el horror / de las montañas, / y portero / de San Pablo. / de don Christoval de Monroi. // V.L.

B. Sabras, hermosa Zagala,
E. viva España.

MORETO Y CAVANA, Agustín.

30. — (Design) / Relacion : / El Defensor de / sv agravio. / de don Agustin Moreto. // F L.

B. Para que sepas mejor
E. obra tu por tu respeto.

31. — (Design) / Relacion : El defensor de / sv agravio. / de Don Agustin Moreto. // V.L.

Same lines as preceding number.

32. — (Design) / Relacion / de la / Comedia / de fvera vendra / qvien de casa / nos echara. / — / Galan. / — // L.M.

B. Sabiendo el señor Don Juan,
E. tantas vitorias á España.

33. — Industrias / contra finezas, / de D. Agustin Moreto. // F.L.

B. Pues si sabes hasta aì,
E. industrias cōtra finezas.

34. — Industrias / contra finezas. / de d. Agvstin Moreto. // F.L.

B. Pues si sabes hasta aì
E. Industrias cōtra Finezas.

35. — Relacion : / Sin honra no / hai valentia, / de Don Avgustin Moreto. // V.L.

B. Fviste á la guerra, Rugerǫ,
E. y yo con mi vida acabe.

MORETO and CANCER Y VELASCO, Gerónimo de.

36. — (Design) / Relacion : / La / Fverza / del natural. / de don Agustin Moreto. / y / Don Geronimo Cancer. // F.L.

B. Con el descuydo, señor,
E. y despañado se acaba.

PÉREZ DE MONTALVÁN, Juan

37. — (Design) / Relacion / delos hijos / de la fortuna / Teagenes, y Clariqvea. (*sic*) / del doctor Jvan Perez / de Montalvan. // F.L. (The last two words in roman type).

B. Invicto Monarcha atiende,
E. y assi el amor se lo otorga.

38. — (Design) / Relacion : / La mas constante / mvger. / Del Doctor Jvan Perez de / Montralvan. // V.L.

B. Porque antes que me afrentes,
E. y cessa muriendo todo.

39. — × / Relacion / de mvger, / de la comedia / lo qve son / jvicios / del cielo. // D.H.

B. Seis años ha, señor mio
E. á llorar tantas desdichas.

40. — × / Relacion : / El Principe de los Montes. / Del Doct. Jvan Perez de Montalvan. // D.H. [1]

B. Mi hermano, y yo, Rey invicto,
E. diga lo demàs su Alteza.

ROJAS ZORRILLA, Francisco de.

41. — (Design) / No hai amigo para amigo, / de don Francisco de Roxas. // V.L.

B. Era la hora en que el Fenix,
E. estotro incendio mitigo.

42. — × / Relacion / de la comedia / no hai ser padre / siendo rey. / Galan. // D.H.

B. qvando al despedirse triste,
E. quien ha de pagarlo solo.

ROSETE NIÑO, Pedro.

43. — Relacion / Errar principios / de Amor. / de Don Pedro Rosete niño. // F.L.

B. Ya estoy, Enrique, informado
E. mi amigo, y ella mi Esposa.

[1] The full title is *A lo hecho no hay remedio, y Príncipe de los montes.*

SALAZAR Y TORRES, Agustín.

44. — Relacion, / tambien se ama en el abysmo. / de D. Agvstin de Salazar. // F.L. [1]

B. Ya que es forzoso,
E. de esse incendio de los Dioses.

VÉLEZ DE GUEVARA, Luis.

45. — (Design) / Relacion de la Comedia / de / Reynar despves / de morir. / de Lvis Velez de Gvevara. // V.L.

B. Casè, señora, en Castilla
E. allà adonde assiste el alma.
Only partly in two columns.

VILLAVICIOSA, Sebastian de.

46. — (Design) / Relacion : / La Sortija / de Florencia. / de don Sebastian de Villaviciosa. // F.L. [2]

B. Escucha, Carlos, mi pena
E. y este el ardor que me yela.

VILLEGAS, Francisco and
LANINI Y SAGREDO, Pedro Francisco de.

47. — Relacion / del Primer / rey de navarra. / de don pedro Lanini. / (Design) // V.L. [3]

B. Valeroso Don Gaston,
E. entre los Reyes de España.

ZÁRATE Y CASTRONOVO, Fernando de.

48. — (Design) / Relacion / de la Comedia : / La Escala / de la Gracia. / Galan. [in border] // V.L.

B. Del Trono real de David,
E. y paz Divina en el suelo.

---

[1] (See below, nº. 69.)

[2] La Barrera remarks (p. 17): «En el Indice de Huerta se da por autor de esa comedia a «Mesa y Villaviciosa». ¿Será de don Juan de Mesa y Villavicencio?»

[3] Not mentioned by La Barrera. This is *La Eneas de la Virgen, y el primer rey de Navarra* by D. Francisco Villegas and D. Pedro Francisco Lanini.

49. — Relacion : / El Maestro / de Alexandro. / de don Francisco de Zarate. // V L.

B. Escuchame atentamente,
E. Astros, Planetas, y Signos.

The two following *relaciones* may be from plays :

50. — Relacion / La Vandolera / De Italia. de vn ingenio de Madrid. // V.L. [1]

B. Prodigio de la hermosura,
E. querer ser mas el que es menos.

51. — (Design) / la Magdalena / de Roma, / Santa Engracia. / — / Relacion de Mvger. / — // « En Sevilla, en la Imprenta del Correo Viejo. » [2]

B. Que mi nõbre es Engracia, ya has sabido,
E. y él te dara la gracia, y despues gloria.

B.

CABELLO, Diego.

52. — (Design) / Verdadera relacion en vn / curioso Romance, en que se declara la hermosu — / ra, y pintura de una Ninfa, y lo demàs / que verà el curioso. // V.L. (Only the first four words in capitals.)

B. Confuso vivo, señora,
E. los que leyeren la letra.

CASTELLANOS Y HOYOS, Blas.

53. — × / Relacion / de vn amante / Fvrioso. / por Don Blas Castellanos / y Hoyos, natural de la civdad / [capitals up

[1] La Barrera's index mentions a *Bandolera de Italia, y enemiga de los hombres*. (Un Ingenio).

[2] This is one of the two *relaciones* in this collection without a more definite printer's firm. The design has parts in common with nos. 57 and 60, which were both issued from the press of the *Viuda de Leefdael*. There is a play entitled *La Magdalena de Roma, y bella Catalina*, by Juan Bautista Diamante, but it has no character named Engracia, nor does it contain the above *relacion*.

to this point] de Toledo, Jurado de ella, y Alferez de la Infanteria / Española, trobada por la de la Arcadia de Lope, / que empieza : Asperos Montes de / Arcadia, &c // D.H.

B. Fventes tyorbas de plata;
E. la rabia que yo padezco.

ENRÍQUEZ GÓMEZ, Antonio.

54. — Relacion / de Albano, y Lisarda. / de Antonio Enriquez Gomez, // V.L.

B. Siguiendo el rumbo sonoro,
E. ratifica la segunda.

LOBO, Eugenio Gerardo.

55. — × / — / Relacion / Nveva. / Pintura de vna Dama / de Zaragoza, / de don Eugenio Gerardo / Lobo. / — // H.H.

B. Despues, amigo, de aquella
E. fantasia del discurso.

56. — × / Comica / Relacion, / hecha a vna señora, / por / Don Evgenio Gerardo / Lobo. // H.H.

B. No sé, bella Sofronisa,
E. à cōprar su desdicha con su pena.

57. — (Design) / Relacion nveva. / Trivnfos de la castidad / y martirio de nizetas. / compuesto por [these two words in small Roman type] D. Evgenio Gerardo Lobo. // V.L.

B. Este de la continencia
E. gloriosamente me rindo.
Very small type.

OLMO ALFONSO, Lucas del.

58. — × / Relacion / núeva : / el villano / de Gavci. / Por Lucas del Olmo Alfonso. [The last five words in Roman type.] // F.L.

Four lines in italics, beginning *Oye, Anfriso, mi Dolor*. Then in two columns :

B. A dar buelta à mi Ganado
E. el Villano de Gauci.

59. — × / Relacion / nueva : / el villano / de Gauci. / Por Lucas del Olmo Alfonso. / D.H.

Same arrangement and lines as the preceding number.

RODRÍGUEZ, Pedro.

60. — Relacion / del / Conde Alarcos, / y de la / Infanta. / [Capitals.] Trata de como matò à su muger para / casarse con la Infanta. / *Compuesta por Pedro Rodriguez.* // V.L. [1]

B. Retirada està la Infanta,
E. y allà la Gloria cumplida.
8pp., Sigs. A-A2.

GARCÍA VALEROS, Juan.

61. — × / Nveva relacion, / para representar, y cantar, / cuyo titulo es : / Dos gozos en vn hallazgo. [Capitals] / Compuesta por Juan Garcia Valeros, vecino / de la Villa del Arahal. // F.L.

B. Quando la brillante luz,
E. Dos Gozos en un Hallazgo.

62. — (Design) / Relacion / nueva, / intitulada : / en los mayores conflictos / se consigue la victoria, / *compuesta por Juan Valeros*, / *vecino del Arahal.* // V.L.

B. Silencio pido à las Musas,
E. sus felices ceremonias.

63. — (Design) / Relacion nueva : / el logro de vn / desempeño. / compuesta por Juan Garcia Valeros, / vecino de la Villa de el Arahal. [The last seven words in small roman type] // V.L.

B. Registraba cuidadoso,
E. q̃ assi el Author lo promete.

---

[1] The text of this *relacion* of which «Pedro Rodríguez» so calmly claims the authorship, is slightly different from that of Durán, *Romancero general*, I, 224 ff. For other *pliegos sueltos* containing this romance see *ibid.* I, LXXI, LXXVII, LXXXVII.

C.

64. — × / Relacion de mvger. / Amor esta / en qvalquier parte. / De vn ingenio sevillano. // H.H.

B. Ya sabes, prima Isabela,
E. à su violencia amorosa.

65. — × / Relacion nueva, / la batalla del pensamiento, qve / [up to here capitals] nunca dexa de estar dando bateria / à la razon. // V.L.

B. O Caos profundo, y Real,
E. en quien espera temiendo.

* 66. — (Design) / Relacion nveva, / el español navfragante, y [thus far capitals] / pintura de una Dama. // V.L.

B. Beso la playa mil veces,
E. que vivir un desdichado?

67. — × / Relacion / nueva / intitulada / lo que pvede la hermosvra. / *Por un Ingenio de Azuaga.* // V.L.

B. Oye si acaso mis penas,
E. al rigor de mis congoxas.

* 68. — × / Relacion: / La Mvger que mas se adora, / svele ser la mas ingrata. / *Por un Ingenio* H L ñ R. AAAEO. // V.L.

B. Confundido en un mar de confusiones,
E. y con aborrecerla ahora me contento.
One column.

69. — × / Relacion nveva: / La ossadia castigada, / y el amor agradecido. / de vn ingenio sevillano. // D.H.

B. Sali, Don Carlos amigo,
E. consuelo del que desea.

* 70. — (Design) / Relacion / nveva, / El peregrino / en las ondas, / y tragedia de Policarpo, y Narcisa. // D.H.

B. Pves la historia me has pedido,
E. que amante el alma seguia.

71. — (Design) / Relacion nueva, / el rigor de las desdichas, / y los martyrios de Filis. / por vn ingenio granadino. // V.L.

B. Pesares, dexadme ya,
E. y este para mis tormentos.

72. — × / Relacion / de Mvger, / svsto, lance, amor, tragedia, / de vn ingenio sevillano. // H.H.

B. Esta mañana temprano,
E. esa vana Deydad ciega.

73. — × / Relacion / Bvrlezca, / de la Comedia intitulada : / Tambien se ama en el abysmo. / qve saca a la Pvblica vergvenza / [up to this point capitals] el Bachiller Don Fermin Torbellino Falda Rota, / Graduado en la Vniversidad de Majalahonda, y Academico del Pobretismo, llamado / el *Infausto*. // F.L. [1]

B. Ya que es forçoso,
E. deste incendio de los pobres.

74. — Relacion [this word only in capitals] / De la *Difinicion del Amor, y los muchos estragos / que ha hecho.* / Compuesto por vn ingenio en Cadiz. // F.L.

B. Esso me dizes, yo Amor,
E. es solo lo que yo quiero.

75. — Relacion / nueva, / trovandola de la enfermedad, mverte, y entierro, / de la esperanza. // V.L.

B. Adoleció mi Esperanza,
E. llorémos, amor, llorémos.

76. — × / Relacion nveva, jocosa, / de olvidos. // V.L. [2]

B. Cierto, señores, que havia
E. aquesta Relacion.
Very small type.

77. — × /Relacion / nveva, / de vn amante / qve no explica su amor. // H.H.

B. Muda soledad, vn triste,
E. lloremos, amor, lloremos.

78. — Relacion / nveva, / en qve amante explica [thus far caps.] / las perfecciones de su Dama, en metafora / de una Nave. / (design) // V.L.

B. Con deseos amorosos,
E. à mi amada y dulce prenda.

[1] See above, no. 44.
[2] Mentioned by Wolf, *l. c.*, p. 397.

79. — (Design) / Relacion / nueva, / en que vn fino amante explica sv [thus far caps.] / sentimiento por muerte de su adorado / Dueño. / Por un Ingenio de Azuaga. // V.L.

B. Ahora, que mi dolor,
E. hasta rendirle la vida.

80. — × / Relacion / nueva, / en qve un amante prissionero (sic) / expressa sv amor. // En Sevilla, en la Imprenta del Correo Viejo. [1]

B. Desdicha, de mi qué quieres?
E. solo el morir es remedio.

81. — Relacion / Nveva / de vn ingenio vizcaino, [thus far caps] / en que un fino amante prueba, que el Amor entra / causando distintos efectos en el Alma, de gusto, pena, alegria, pesar &c. sin dàrse à conocer, / hasta matar al que ama. // V.L.

B. Cielos, donde de mis penas,
E. sin decir del mal que muero.

82. — (Design) / Relacion / nveva, / en qve vn fino amante [thus far caps.] / se lamenta de los desayres de su Dama, / y lo explica en metafora de una he — / rida de amor // V.L.

B. Triste pensamiento mio,
E. ó le bosteza en bolcanes.

83. — (Design) / Relacion / nveva, / donde vna dama expressa [thus far caps.] / sentimiento a un amante ingrato. // V.L.

B. O Tu, Centro de la Tierra,
E. el fuego de amor por grande.

84. — × / Relacion nveva. / de vn ingenio de Cadiz; [thus far caps.], pin= / tando una Deidad en un sueño. / — // V.L.

B. Vna risueña mañana,
E. mal la lograré despierto.

85. — × / Relacion / Nveva, / que hace vn enamorado

[1] Probably V. L. Cf. no. 51.

oculto, [thus far caps.] / lamentando los desprecios de una Dama. // D.H.

B. Hermosissima Syrene,
E. hasta tus mismos desaires.

86. — × / Comica Relacion, / que hace un infeliz amante a una [thus far caps.] / tyranna belleza, significandole su sentimiento. / *Compuesta por un ingenio de la Ciudad de Llerena.* / D.H.

B. Qve me quereis, pensamientos?
E. que mi amor le sacrifica.

87. — × / Verdadera Relacion, y curioso [thus far caps.] / Romance, en que se refiere por extenso la sangrienta / atrocidad, que cometió Josefa Damiana Muñoz, dan- / do alevosa muerte à su marido, en compañia de su ga- / lan Antonio Montano, vezinos de la villa de Villa- / Martin, Declarase de la forma que fueron descubier- / tos, y pressos, y como fueron sentenciados a muerte por / los señores de la Real Audiencia. Y lo demas que / verà el curioso Lector. / PRIMERA PARTE. [these two last words in caps.] // H.H.

B. Resuene el clarin sonoro,
E. Se dirà lo que aqui falta.

It will have been noticed that all the *relaciones* listed above, with only two exceptions (nos. 51 and 68), are in *romance*-metre.

The reason for the separate printing of *relaciones* from plays lies no doubt chiefly in Lope's well-known recommendation of the *romance*-metre for set narratives:

Las décimas son buenas para quejas,
El soneto está bien en los que aguardan;
Las relaciones piden los romances,
Aunque en octavas lucen por extremo[1]

On the other hand the *relación* by its very nature has a tendency to form a well-defined part. While not so much needed on the Spanish stage as in the classical theatre for the preservation

[1] *Arte nuevo de hacer comedias*, 1609.

of *decorum* (by having gruesome acts merely reported) or the salvation of the *unities*, the set narrative would still often prove highly useful in some of the more complicated plots and save the face of the stage-carpenter in some *comedias de teatro* with exaggerated demands on the usual, rather rudimentary scenery. Used by Lope and his contemporaries for narrative only, the *relación* gained increasing popularity until in Calderón's dramas, growing in length, and with the *romance*-meter encroaching even on the dialogue, the *relación* became the dominant epic element. In Calderón indeed, placed after a short interest-compelling scene, it forms to all intents and purposes the exposition of the play [1].

Besides, judging by the behavior of modern Spanish audiences at the revivals of their seventeenth-century classics, the *relación*, often patriotic in character, must have greatly appealed to an innate love of fine rhetoric in actor and audience. All this contributed to make the *relaciones* into separable elements, somewhat isolated by the economy of the play and by their metrical form. Little imagination was needed to lift them out of their environment and present them to the public in flying sheets, as had been done and was being done with the *romances* [2].

Some of the relaciones grouped under B and C are closely modeled upon the actual *relaciones* from plays, even for example, no. 53, which is based on Lope's *Arcadia*. Their titles, in their construction and often on their very phrasing, follow the titles of *comedias* (nos. 57, 61, 63, 69, 70, 71.) They may be specifically intended for performance, *e. g.* by a woman (nos. 39, 51, 64, 72), a *galán* (nos. 31, 42, 48) or both (no. 22). A certain number are soliloquies on matters of love, somewhat after the

[1] Cf. Schack, *Hist. de la lit. y del arte dram. en España*, Madrid, 1886-1888, II, 210; 263 ff.

[2] There were, of course, romances whose titles began with the word *Relación* as early as the sixteenth century. Cf. Durán, I, p. LXXVII.

manner of the post-Calderonian comedia (nos. 77 to 85). Some are merely descriptive (nos. 55, 74) or moralizing (no. 65); and all these may have their comic or burlesque forms (nos. 56, 75, 86). Some are designated by both the name of *relación* and *romance* (nos. 52, 89). One is simply a *romance viejo* masquerading as a *relación*, (no. 60) and others are regular « romances vulgares » (nos. 58, 59, 87) of the current type.

Most of the *relaciones* were meant to be declaimed, sung, « represented » (*cf.* no. 61) as the *romances*, many of them of great dramatic appeal, must have been represented [1] not only in the streets, but also at social gatherings which, designated as *tertulias* since the time of Philip IV [2] grew in popularity until their frivolity and licentiousness drew forth spirited protests [3].

The *tertulias* often had a decided literary tone and set up as arbiters of taste somewhat like Philaminte's academy. The « representing » of *relaciones* was probably declamation, with expressive gestures. In Rojas Zorrilla's *Lo que son mugeres*, after the recitation of poems by the members of the *tertulia* or academy, the president calls for the final recitation as follows :

El ultimo y sexto asunto
Manda que *representando*
Matea con Serafina
Hagan entrambos un lazo
De dos asuntos [4].

[1] Cf. Schack, I, 207 f.

[2] Casiano Pellicer, *Tratado histórico*, etc. Madrid, 1804, Pte I, p. 203.

[3] *E. g.* Ramón de la Cruz's *Las Tertulias de Madrid*, 1770. Gabriel Quijano's *Vicios de las Tertulias*, Barcelona, 1785, directed especially against « el nuevo uso o costumbre de las Tertulias », namely the custom of the bedside-*tertulia*, which recalled the French *ruelle*. From that time probably dates the *cantar* :

« Las tertulias, que eran antes
pasatiempo regular
son hoy alcahueteria
y ocasion de murmurar. »

(F. Rodríguez Marín, *Cantares populares españoles*, Sevilla, 1882-83, IV, 194).

[4] Our italics. *Bibl. de Aut. Esp.* vol. 54, p. 210.

The *Relacion de olvidos* (no. 76) may serve to give a clearer idea of the histrionie possibilities of a *relacion*. Beginning with the declaration :

> Cierto, Señores, que havia
> hecho en forma juramento
> de no *Representar* nunca,....

the actor nevertheless wishes to tell a *Relación*

> de comedia, que no
> ha dos dias que hicieron
> entre tres amigos mios [1].

The stage directions are numerous : *Sientase y vuelve a levantarse — Suspendese — Dase palmadas en la frente — Finge la voz — Toma un vaso de vino — Prueba, y bébelo — Levantásse, y fingese Borracho — Habla con su silla — dexa caer el brazo al lado derecho como desmayado.* Number 76 also is provided with stage directions : *Mira el papel — Lee — Representa — Besa el papel*, etc.

Even in Lope's time the set *relaciones* had begun to draw to themselves much of the essential information, especially detailed retrospective information deemed necessary to a proper understanding of the play, and were beginning to assume inordinate length [2]. Their phraseology was already beginning to crystallize [3]. They were being hawked, like *romances*, in

[1] This suggests that some *relaciones* are extracts from plays that were never printed.

[2] « Él, movido de su piadoso animo lé contó quien era, lo que le havia sucedido, lo que buscaba, a la traza que suelen ser las narraciones de las Comedias que hay Poeta comico, que se lleva de un aliento tres pliegos de un Romance ». *Novelas*, (*La Fortuna de Diana*, 1621) *Obras sueltas* VIII, 51.

[3] « Fenisa finalemente creyó a Laura, que parece principio de relacion de Comedia...

Lope, (*Novelas*) *La mas prudente venganza*, *l. c.* p. 122.

the streets of Madrid [1], for instance by the well-known « poeta repentista », Cristóval el Ciego, of Cien Pozuelos near Madrid [2]. In the country districts also the *relación* won its place (often no doubt the narrative of some horrible crime, portent or monster) and was still recited in the middle of the last century [3].

The *relación* naturally proved attractive to poetasters such as Juan García Valeros (nos. 61, 62, 63) or a certain Diego Cabello (no. 52) who boasted :

> Esto hizo Diego Cabello
> en espacio de hora y media,
> y pide perdon á todos
> los que leyeren la letra.

or the anonymous *ingenios* of Azuaga, Llerena or Cádiz. Nor did it fail to interest Lucas del Olmo Alfonso (nos. 58, 59) and the « capitan Coplero », Eugenio Gerard Lobo (nos. 55, 56), both of whom (the latter rather unjustly) became proverbial as makers of bad romances.

Valera said : « del romance... ha nacido nuestro teatro » [4]. It is a fact that *romances* played a considerable part even in the drama of the sixteenth century. Cil Vicente's *Farça dos Fisicos* (1519) ends with an ensalada of opening *romance*-lines. In his *Triumpho do Verao* (1529) Verano enters singing a romance in Spanish and in his *Dom Duardos* the departure of the victorious

[1] Martín, in *La moza de cántaro*, II, 16 enumerates :
Rosquillas y mazapanes.
Aguardiente, y de canela;
Calendarios, relaciones,
Pronósticos, obras nuevas...

[2] *Cf.* the burlesque « memorial » handed to the king in the course of the famous *Academia Burlesca del Buen Retiro*, in February 1637, *ap.* Morel-Fatio, *l'Espagne au XVIe et au XVIIe siècles*, p. 619.

[3] Pedro de Alarcón first heard the story of his *Sombrero de tres picos* (1874) about 1840 from a goatherd whose business it was to arrange « los juegos de chaxo y pantomima, hacer las payasadas y recitar los romances y relaciones... » (*Prefacio.*)

[4] *Del romanticismo en España*, Obras, XIX, 10.

prince, sailing away to England with the Infanta Flerida is described in the same form. Torres Naharro is the author of four original *romances*, which found a place in the first Spanish *romancero*, and he ended the *Diálogo del Nacimiento* with a fifth. It may well be that the *Romance del Conde Alarcos* inspired his *Comedia Serafina*. The *Auto de Clarindo* (Toledo? 1555?) of Antonio Diez adapts one historical *romance* and parodies another, and allusions to *romances* and snatches of quotations are frequently found in sixteenth century plays. Finally Cueva builds his *Comedia de la muerte de Don Sancho y reto de Çamora* (1579) around the *romance* of King Sancho, brings the national themes immortalized by the *romancero* upon the stage in his *Tragedia de los Siete Infantes de Lara* (1579) and his *Comedia de la libertad de España por Bernardo del Carpio* (1579); and first uses the *romance*-metre, which after Lope became the rule for *relaciones*. In 1587 Gabriel Lobo Lasso de la Vega published a collection of *romances* together with his plays (*Romancero y Tragedias*). Soon, with the *Ocho comedias* of Cervantes and especially with Lope and his school, the *romance*, which, sung to the accompaniment of a guitar had since Lope de Rueda furnished the incidental music for dramatic performances, imposed its metre also on the *Loa* and lent its subject-matter to the plays of Lope, Guillén de Castro, Mira de Amescua, Luiz Vélez de Guevara and finally to Calderón and his school.

It is pleasing to think of the *relación*, developing in a drama penetrated with the atmosphere of the *romance* and akin to it by its metre, attaining independent existence as a little drama and gradually merging into the *romance*, from which, in a sense, the drama that bore it had grown. In the matter-of-fact world of literary history, full of examples of thwarted growth and erratic development, such a symmetrical and harmonious consummation, although certainly not to be thought of as organic, has something strangely satisfying.

Joseph E. Gillet.

LETTRES SUR LE VOYAGE D'ESPAGNE

En 1756 paraissait [1] un volume in-12 de 260 pages, intitulé *Lettres sur le voyage d'Espagne*, Par M. *****. L'auteur est identifié depuis longtemps [2] : il se nommait Charles Pierre Coste d'Arnobat et était né à Bayonne en 1732. Il mourut en 1808, ou vers 1808. On a de lui les ouvrages suivants :

Doutes d'un Pyrrhonien, proposés amicalement à J.-J. Rousseau. Paris, 1753, in-8.

Lettres sur le voyage d'Espagne. Pampelune, 1756, in-12.

Lettre sur le spectacle du chevalier Servandoni. Paris, 1757, in-12.

Observations sur la Poétique française de Marmontel. Amsterdam, 1769, in 12.

Voyage au pays de Bambouc, suivi d'observations intéressantes sur les castes indiennes, sur la Hollande et sur l'Angleterre. Paris, Maisonneuve et Bruxelles, 1789, in-8.

Lettres adressées aux grands. Paris, 1789, in-12.

---

[1]. A Pampelune. M.DCC.LVI. — Lire : A Paris.

[2]. Voir notamment :

Barbier. *Dictionnaire des anonymes.*
Bibliothèque des Voyages, III, p. 389.
Biographie universelle Michaud. Nouvelle édition. Tome IX. Paris, 1855.
Desessarts. *Les siècles littéraires.*
Fétis. *Biographie universelle des Musiciens.*
Foulché-Delbosc. *Bibliographie des Voyages en Espagne et en Portugal.*
Mémoires sur l'art dramatique.
Nouvelle Biographie générale (Hoefer). Paris, Firmin Didot. Tome XII, 1855.
Palissot. *Mémoires littéraires.* Paris, 1803.
Quérard. *La France littéraire.*

Anecdotes curieuses et peu connues sur différens personnages qui ont joué un rôle dans la Révolution. Genève, août 1793, in-8. — Cet ouvrage avait été poursuivi et partiellement détruit sous la Révolution. Méon, qui en possédait un exemplaire, le réimprima. Une autre réimpression, avec le nom de l'auteur, parut sous ce titre : *Les Hommes de la Révolution peints d'après nature.* Paris, Crapelet, 1830, in-8.

Mémoires de Marie-Françoise Dumesnil, en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon. Paris, an VIII, 1800, in-8.

Lettre d'un Comédien du Théâtre de la République aux demoiselles Gros et Bourgoin, dont les débuts doivent suivre celui de mademoiselle Volnais. Paris, an IX, 1801, in-8.

Nouvelles imitées de Michel Cervantes et autres auteurs espagnols...par le citoyen C***. Paris, Gérard, an XI, 1802, 2 vol. in-12.

Essai sur de prétendues découvertes nouvelles dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles. Paris, an XI, 1803, in-8.

Coste donna aussi au *Journal étranger* des articles sur la littérature espagnole; il collabora a l'*Almanach des Gourmands* et laissa, inédite, une Réfutation, en vers, des paradoxes de Marmontel.

Son bagage d'hispanisant, le seul qui nous intéresse ici, se compose des *Lettres sur le voyage d'Espagne*, des *Nouvelles imitées de Michel Cervantes et autres auteurs espagnols* et de ses articles sur la littérature espagnole insérés dans le *Journal étranger*. Il aurait collaboré, dit-on, à la traduction des *Nouvelles* de Cervantes publiée à Paris, de 1776 à 1788, par Lefebvre de Villebrune, mais il ne semble pas que la preuve de cette assertion ait été fournie.

Les deux volumes de *Nouvelles* publiés en 1802 contiennent : tome I, *Aurore*, *Les cousins amans* (imitation d'une nouvelle de Juan Pérez de Montalvan) et *L'Amant libéral* (de Cervantes); tome II, *L'amour constant* et *La Bohémienne (La Gitanilla)*.

Les *Lettres sur le voyage d'Espagne* parurent quand Coste

avait vingt-quatre ans. Ces vingt lettres sont datées de Pampelune, mais leur auteur séjourna-t-il réellement en Navarre ? Le fait n'aurait rien d'invraisemblable, mais enfin il n'est pas établi, et il est fort possible que l'anti-espagnolisme et l'anti-cléricalisme de Coste ne soient pas dus à des observations personnelles. Quoi qu'il en soit, le livre est des plus curieux et sa rareté nous a engagé à le réimprimer.

Charles VERNIER.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Voici des Lettres sur le Voyage d'Espagne, dans lesquelles je me suis particulièrement attaché à peindre la vérité; j'y rapporte les choses telles qu'elles se sont présentées d'abord à mon esprit. Le ridicule frappe bien plutôt que les autres objets, & par malheur il fournit souvent des peintures agréables; j'en ai profité sans qu'on puisse me reprocher cependant de lui prêter des couleurs; mais trop impartial aussi pour ne pas exposer le tableau dans un jour favorable, je parlerai, dans la suite de cet Ouvrage, des vertus & des qualités des Espagnols avec une satisfaction bien naturelle, & je crois pouvoir hazarder de dire que mes Lettres avertiront les Voyageurs de ne point s'en tenir à leurs premieres idées, quelque justes qu'elles soient : l'amour-propre nous accoutume aisément à ne voir que ce que nous avons apperçu du premier coup d'œil, & lorsqu'on a parlé peu avantageusement de quelqu'un, la vanité ne permet pas de laisser voir le revers de la médaille; je m'en ferai au contraire un devoir & un plaisir: eh! qui pourroit ne pas être sensible à celui de célébrer la vertu?

La Navarre est la premiere Province que j'ai parcouru. Les Peuples y sont en général grossiers, & barbares dans certains endroits; l'on verra par la différence, à bien des égards, des autres Espagnols avec ceux-ci, que l'espece d'indépendance dans laquelle vivent les Navarois, est peut-être la cause de la dureté de leurs mœurs.

Au lieu de peindre les Espagnols par des raisonnemens toujours ennuyeux, & souvent communs, j'ai crû convenable de les faire connoître par des faits [1]; outre que le Lecteur est attaché bien plus agréablement, il me semble que les vertus, les talens, les vices & les ridicules, se montrent par ce moyen dans tout leur jour.

On me dira peut-être qu'il ne faut pas juger d'un Peuple par quelques événemens extraordinaires, j'en conviens; mais si ces événemens se multiplient parmi ce Peuple, tandis qu'ils arriveront ailleurs assez rarement pour qu'on ne se souvienne point d'en avoir vû d'exemple, je me croirai fondé à peindre les mœurs de ce même Peuple d'après ces événemens.

Quoique je parle souvent des Moines, on auroit tort de me soupçonner de les avoir choisis pour épuiser sur eux les traits de la satyre; presque tous les ridicules des Espagnols ne viennent que de la crédulité, elle est le mobile de ces aventures extraordinaires qui n'arrivent communément qu'en Espagne, & ce sont les Moines qui prennent soin de l'entretenir; par-là ils jouent nécessaire-

---

[1] Ceux que je rapporte dans ces Lettres, sont généralement connus de toute l'Espagne.

ment un grand rôle dans la société, & il est impossible qu'ils ne paroissent à chaque instant sur la scène.

J'ai balancé d'abord à rapporter l'histoire contenue dans ma XVIIe & XVIIIe Lettre; j'avoue qu'elle inspire une horreur que l'on doit éviter de présenter; mais elle m'a paru un exemple bien frappant de ce que peuvent la superstition & l'aveugle crédulité des ames foibles, qui ne distinguent jamais le Ministre d'avec la Loi, & qui sont capables de commettre les plus grands crimes, si elles s'abandonnent à quelque scélérat, dont elles se feroient un scrupule de soupçonner les mauvaises intentions.

LETTRES SUR LE VOYAGE D'ESPAGNE

A Pampelune, le....

LETTRE PREMIERE

Je me suis engagé, Monsieur, à vous rendre compte de ce que je verrois en Espagne; la plûpart des Ecrivains qui ont parlé de ce Royaume, ne l'ont connu que sur des traditions, & n'ont pas détaillé les mœurs des Espagnols. Je me bornerai à vous en donner une idée par un grand nombre de faits avérés, & où le caractere de ces Peuples paroîtra dans tout son jour.

Nous prîmes à Bayonne, comme je vous l'écrivis, beaucoup de provisions; elles nous ont été presque inutiles jusqu'ici. Les Espagnols qui habitent les frontieres, se ressentent un peu de la propreté des Basques françois leurs voisins. Nous arrivâmes jusques aux montagnes assez heureusement, & sans presque nous appercevoir que nous étions sortis de France. Il étoit déja nuit, lorsque nous atteignîmes le sommet des Pyrenées. Les neiges continuelles qui tomboient depuis deux mois avoient comblé les précipices affreux qui sont des deux côtés du sentier par lequel on traverse la montagne. Notre guide qui étoit yvre, nous égara; & au lieu de suivre le chemin, nous nous trouvâmes tout-à-coup enfoncés dans la neige avec nos mulets de bagage: je vous avoue que je me crus perdu. Je tombois à tout moment, & ne me relevois que pour m'enfoncer davantage. Cependant ayant apperçu près de moi une espece de mazure, je conclus que le chemin n'étoit pas éloigné. Après bien des efforts, je gagnai le vieux Hermitage, fort essoufflé. L'idée du danger auquel je venois d'échapper, se retraça alors à mon imagination dans toute son horreur; je pensai à mes compagnons que le vent empêchoit d'entendre mes cris. Enfin fatigué de les appeller inutilement, je me disposois à passer la nuit dans ce lieu, couché sur mon manteau, lorsque je découvris quelqu'un qui se traînoit dans la neige; je l'appellai en Espagnol, c'étoit notre guide à qui la frayeur avoit rendu une partie de sa raison. De crainte qu'il n'exécutât pas le dessein que je venois de concevoir, je ne voulus pas m'emporter contre lui; après lui avoir parlé avec beaucoup de

douceur, je lui proposai d'aller à l'auberge qui étoit au pied de la montagne, pour y chercher du secours, & lui promis deux piastres. L'entreprise n'étoit pas aisée pour lui; la descente étoit si rude, qu'on étoit obligé de se faire devancer par des piétons qui étendoient leurs manteaux à terre, les chevaux passoient dessus; & cette incommode cérémonie, qu'il falloit recommencer à chaque instant, les empêchoit de faire des faux pas dangereux. Dès que l'Espagnol fut sur la voie, animé par l'appas du gain, il marchoit avec autant de confiance que s'il avoit été dans la plus belle plaine du monde. Malgré toute sa sécurité, le pied lui manqua, & il se laissa rouler jusqu'à la porte de l'auberge. Le grand froid, & l'énormité de la chûte, lui ôterent la parole pendant long-tems. On eut beaucoup de peine à lui faire raconter ce qui nous étoit arrivé. Il demanda des Paysans, & les assura que nous le payerions bien: il n'en falloit pas moins pour les engager à sauver des François. Je faisois, dans ma triste retraite, des réflexions fort douloureuses; cependant ma crainte se dissipa à l'aspect de quelques lumieres que je découvris. Mon impatience ne me permit pas de les attendre; je m'avançai vers ceux qui les portoient, & fus charmé de voir huit ou neuf Montagnards, la tête nue, qui venoient nous tirer d'embarras. Je cherchai d'abord mes camarades que nous trouvâmes couverts de neige, & bien plus alarmés que moi. Ils n'avoient osé se remuer, de peur de s'écarter davantage du chemin. On les arracha de leurs trous, à moitié gelés, aussi-bien que nos domestiques; pour les mulets qui portoient nos équipages, ils passerent la nuit dans la neige, & le lendemain matin, nous envoyâmes vingt hommes qui en trouverent trois bien malades, & un mort de froid.

Nous arrivâmes ici hier au soir avec un peu de fievre: ce début n'est pas de bon augure pour nous; & je ne m'attendois pas à commencer ma relation par une catastrophe si désagréable. Nous irons aujourd'hui saluer Monsieur de Gages, Viceroi de la Navarre. Comme je me propose de faire quelque séjour dans cette Ville, je vous instruirai de tout ce qui me paroîtra intéressant. Adieu. Si jamais votre étoile vous conduit ici, gardez-vous des neiges des Pyrenées.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE II.

L'exécrable séjour que Pampelune pour un François! Nous sommes détestés dans cette Ville; & sans les soins continuels que se donne l'illustre M. de Gages pour la tranquillité publique, les Etrangers, & sur-tout les François, courroient risque d'y perdre la vie à tout moment. Avant que ce sage Viceroi gouvernât la Navarre, il arrivoit quelquefois que des Espagnols, après avoir soupé ensemble, faisoient la partie d'aller tuer un François, comme nos Officiers la font dans nos garnisons, d'aller casser des vîtres; ils se battoient aussi entr'eux, mais sans beaucoup de danger. Les sérénades sont fort en vogue ici. Un amant qui vouloit donner cette galanterie à sa maîtresse, attroupoit tous

ses amis, chacun s'armoit d'un bouclier, d'une cuirasse & d'une calotte de fer; & dans ce terrible équipage, ils attendoient avec fermeté que quelque rival jaloux vînt troubler la fête, ce qui ne manquoit jamais d'arriver. Le choc étoit des plus rudes; & les deux partis, après avoir courageusement combattu pendant deux heures, se retiroient sans s'être seulement égratignés. Cependant le lendemain, leurs maîtresses leur témoignoient combien elles avoient eu d'alarmes dans le fort du carnage; & des actions si glorieuses faisoient traiter partout nos pacifiques Guerriers de *Guapos*, & de *Valientes* [1].

L'humeur martiale de ces Paladins étoit souvent funeste à quelque Etranger; s'il avoit le malheur de rencontrer ces Noctambules, il étoit aussi-tôt percé de mille coups d'épées. On me raconta hier, qu'un François, en se retirant à son auberge, fut pris par ses scélérats, qui l'enfermerent tout vivant dans le corps d'un cheval auquel ils recousirent le ventre, pour faire étouffer le patient. Il faut avouer qu'il y a dans cette action bien de la noirceur, puisque c'est faire le crime pour le seul plaisir de le commettre.

Graces à l'ordre que M. le Comte de Gages a établi dans cette Ville, nous sommes à présent aussi en sûreté que dans le sein de nos Provinces; on fait ici des patrouilles nombreuses jusqu'au jour, & il est défendu à qui que ce soit d'aller la nuit sans lanterne, sous peine d'être arrêté.

Les Espagnols, outrés de ce qu'ils ne pouvoient plus nous assassiner, se dédommageoient par des injures, de la contrainte dans laquelle ils étoient obligés de vivre; dès qu'ils appercevoient un François [car il est aisé de les reconnoître parmi des Navarrois], ils l'appelloient *Gavacho* [2], & poussoient de grands cris, jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue. Mais on vient de publier une ordonnance, qui condamne ceux qui les insulteront à deux piastres d'amende: cette punition fait plus d'effet que six mois de cachot; & les Gardes de la Police ont grand soin d'y veiller, parce qu'on leur donne la moitié de la somme. M. de Gages, qui entend aussi-bien l'art de gouverner que celui de commander une Armée, a pris cette Nation par son foible, & par ce moyen, est venu à bout de mettre à la raison les hommes de l'Europe les plus farouches.

L'indépendance dans laquelle les Navarrois prétendent être, & les priviléges que la Navarre a eu de tous les tems, donnoient une libre carriere à la méchanceté des Espagnols. On ne craignoit point de faire le mal, on étoit sûr de l'impunité. Les prisons étoient remplies de criminels, convaincus des forfaits les plus énormes. Ces misérables vivoient sans craindre le châtiment ; & s'il arrivoit tous les vingt ans qu'on en fît mourir quelqu'un, eut-il été de la plus basse extraction, on lui donnoit six mois pour faire des preuves de noblesse, il les produisoit en effet; & au lieu de le pendre, on l'honoroit de la mort des Nobles en le faisant étrangler avec un tourniquet, ce qu'on appelle *dar el*

[1] Ces deux mots signifient brave.

[2] C'est un terme qui ne veut rien dire, & dont les Espagnols se servent pour nous insulter.

garote. En France, un homme de condition, accusé d'un assassinat, perd par son crime les priviléges attachés à la Noblesse; & ici on les acquiert par des forfaits qui seroient punis à Paris, de la roue.

Je n'ai jamais si bien connu l'avantage d'une bonne police, qu'en voyant les désordres de celle-ci. Il n'en est pas de même, à ce qu'on m'a dit, de toute l'Espagne. Cette Province fait un Royaume séparé. Je commence à m'appercevoir que les vérités que l'on regarde comme des exagérations, dans les Auteurs françois qui ont parlé des Navarrois, ne sont que de foibles esquisses des portraits que j'aurai sans doute à vous faire.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE III.

Je vous ai déja parlé de M. de Gages. J'apprends tous les jours de lui quelque nouveau trait de sagesse. Ce grand homme, à qui la seule retraite du Tanaro peut mériter le nom de Héros, fourniroit à un Ecrivain l'histoire d'une belle vie.

Son séjour ici est, en quelque façon, un exil honorable, & bien heureux pour la Province. Il fut fait Viceroi de la Navarre, lorsque M. de la Mina fut nommé Général de l'Armée d'Italie. J'ai l'honneur de lui faire ma cour assez souvent; il supporte sa disgrace,si l'on peut nommer ainsi son éloignement de la Cour de Madrid, avec cette fermeté qui caractérise les grands hommes. Le Sage trouve toujours des consolations dans le fond de son ame; & sans être sensible à l'opinion que les hommes peuvent avoir de lui, il fait son devoir pour sa propre satisfaction.

Le peuple de cette Ville, accoutumé à vivre depuis longtems dans un débordement affreux, voyoit, avec des sentimens de haine, la conduite de M. de Gages. Mais un événement remarquable a effacé en partie de l'esprit de ces barbares, les impressions mal fondées qu'ils avoient prises contre leur Général.

La Navarre est un pays libre. Elle paye peu de droits à la Couronne; les Rois d'Espagne ont toujours eu grand soin de maintenir ses priviléges. Philippe V. sur-tout, dont les Espagnols n'ont connu les vertus qu'après sa mort, se fit toujours un devoir de soutenir les droits de cette Province, malgré les tentatives réitérées qu'on fit pendant son régne pour les diminuer. Ce Prince, après sa défaite, lorsqu'il étoit à même d'abandonner l'Espagne, se réfugia à Pampelune, où les habitans le reçurent avec des acclamations de joie; il s'en est toujours souvenu; & un jour que quelqu'un le pressoit de mettre quelque impôt sur la Navarre, il lui répondit froidement : *Deja mis Navaros*, laisse mes Navarrois. Cependant cette Province rapporte quelque chose au Roi, mais non à titre d'obligation. Après un certain nombre d'années on assemble les Etats, pour décider de ce que la Navarre peut donner par don gratuit; le Conseil suprême du Pays compose cette assemblée. Le Viceroi y préside, & y soutient les intérêts de la Cour. Pendant tout le tems que duroient les Etats, les Conseillers étoient

appointés d'une pistole d'or par jour, & cette Charge retomboit sur le Peuple. Je vous laisse à penser si l'on prolongeoit la décision; elle duroit souvent trois ou quatre mois, quoique vingt-quatre heures eussent suffi pour cet effet. Ce petit détail étoit essentiel à ce que j'ai à vous dire.

M. de Gages, qui est le maître de convoquer l'assemblée où il veut, fit voir aux Peuples que toutes ses démarches ne tendoient qu'à leur bonheur; il donna ordre au Régent de se rendre, avec le Conseil, dans un bois à quelque distance de la Ville; & après y avoir fait dresser des tables pour les livres de la Coutume du Pays, il entoura la forêt d'un Régiment de Dragons, & s'y rendit lui-même: Messieurs, dit-il en entrant, aux Membres des Etats, je suis à jeun aussi-bien que vous; mais ni vous ni moi, ne mangerons ni ne dormirons, que l'on n'ait arrêté la somme que la Province peut donner cette année. Ce compliment ne les réjouit pas beaucoup. Cependant, comme il auroit été inutile de s'opposer à des ordres supérieurs, le même jour vit commencer & achever les Etats. Le Peuple sçut bientôt une nouvelle qui lui épargnoit des frais considérables; tous les habitans vinrent en foule au devant de leur Viceroi; ils l'accompagnerent jusqu'à son palais, en lui donnant des noms que l'exagération espagnole ne ménage pas, même dans des occasions indifférentes.

Après une si belle action, vous vous imagineriez que M. de Gages est adoré ici; on n'en dit plus tant de mal, mais on recommence à murmurer.

Les chemins de Pampelune étoient autrefois impratiquables du côté de Madrid. M. de Gages a jugé à propos d'employer à les réparer, les Prisonniers détenus pour vol, ou contrebande; il va lui-même donner les alignemens; tous les Voituriers qui portent des marchandises dans la place, sont obligés de faire un certain nombre de voïages pour le charroi des terres, chacun, selon que la quantité de chevaux qu'il a, peut fournir à cette légere corvée. Comme on ne les paye pas, & qu'ils n'envisagent que leur utilité présente, ils s'emportent avec insolence contre ceux qui les font travailler. On a beau leur représenter que quand les chemins seront réparés, leurs mulets vivront beaucoup plus long-tems, & que deux bêtes traîneront dorénavant ce que huit avoient de la peine à remuer il y a quelques années. Toutes ces raisons solides ne sçauroient les appaiser: mais comme on ne les consulte pas, les ouvrages vont grand train; & dans peu les chemins de la Navarre ressembleront parfaitement à ceux de France. Lorsque je dis aux Espagnols que c'est sur le modèle des nôtres qu'on travaille actuellement chez eux, je leur cause une douleur sensible. Ils aimeroient mieux s'embourber à tous momens, que d'avoir avec nous la moindre ressemblance.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE IV.

Plus je vis dans ce Pays, & plus je m'apperçois que les Espagnols nous haïssent cordialement, & ne sçavent pas pourquoi. Ils nous prêtent une façon de vivre qui nous est tout-à-fait étrangere, & blâment en nous beaucoup de coutu-

mes que nous n'avons assurément pas. Leur orgueil seroit trop humilié d'avouer qu'ils nous détestent par jalousie; cependant tous les prétendus défauts qu'ils nous attribuent, ne sont que le masque dont ils couvrent leur mauvaise humeur. A les entendre, nous n'avons point de religion, parce que nous répugnons à baiser la manche dégoûtante d'un Moine arrogant, qui vous la présente d'un air à faire voir que cet hommage lui est essentiellement dû. Nous ne souffrons pas patiemment qu'un Cordelier ou qu'un Carme vienne s'enfermer dans nos maisons, tête à tête avec une jeune personne, sous prétexte de lui apprendre la vie des Saints; nous soupçonnons de foiblesse ces bons Religieux; nous ne les croyons pas tous animés d'un zèle apostolique, & nous osons croire que toute la ferveur de leur ame, ne se rapporte pas toujours au Créateur: quel excès de témérité! Un Espagnol en est incapable; aussi a-t-il bien plus de religion que nous. Tous les travers qu'ils nous imputent, sont à peu près de la même force; & ils ne perdent pas l'occasion de se venger de ce que nous ne leur ressemblons point. Il suffit d'être de notre Nation pour être coupable.

Un Officier François au service d'Espagne, vient d'éprouver, il y a quelques jours, jusqu'où peut aller la haine des Navarrois. L'usage du tabac rapé est absolument défendu ici; & il seroit bien moins dangereux à un Etranger d'avoir poignardé un homme, que d'être surpris avec la plus petite quantité de ce tabac. Quelques Espagnols, voyant que rien n'étoit plus propre à perdre M. de L.... que de le faire surprendre en contrebande, gagnerent deux ou trois Employés, & les engagerent à saisir le moment où le Maréchal-des-Logis de M. de L.... entroit chez lui le matin. Ils se jetterent aussi-tôt sur lui, sous prétexte de le fouiller, & lui glissant deux carottes de tabac dans la poche, ils se disposoient à le mener en prison, pour lui faire avouer, disoient-ils, le trafic que son Capitaine en faisoit, lorsque M. de L.... qui entendit du bruit sur son escalier, descendit avec précipitation, & fit confesser à ces scélérats, par mille coups de bâtons donnés à la françoise, qui étoient ceux qui les avoient engagés à faire une action si noire: il le sçut, & se rendit chez le Particulier qui s'étoit chargé de l'exécution de ce beau projet. L'entremetteur paya cher les soins qu'il s'étoit donné pour ses compatriotes: M. de L.... le traita comme les Employés. Cet Espagnol, rempli de l'idée qu'il étoit comptable à Dieu & au Roi, de sa vie, ne voulut se porter à aucune extrêmité, & aima mieux essuyer une volée de coups de canne, que de courir le risque de priver l'Etat d'un homme aussi nécessaire que lui. Cette affaire auroit eu des suites, sans les protections puissantes de M. de L.... Il eut même toutes les peines du monde à se disculper du commerce indigne dont on l'accusoit. A l'instigation de ses ennemis, les Directeurs des Bureaux le poursuivoient vivement: & ces Messieurs ont ici beaucoup de crédit. Vous en allez juger par un trait qui vous surprendra.

Une Servante du Gouverneur qui commande sous les ordres de M. de Gages, revenant de la fontaine, fut fouillée par les Gardes de la porte; comme elle étoit jolie, on la visita avec beaucoup de rigueur. Cette fille, qui n'étoit point accoutumé à ces sortes d'indécences, se plaignit à son maître, de l'outrage qu'on lui avoit fait. Un des Gardes fut mandé sur le champ, & conduit dans un cachot,

où il mourut d'une maladie accidentelle. Les Chefs du Bureau écrivirent en Cour, pour demander justice de l'attentat commis contre la personne respectable de cet Employé, & le Gouverneur, quoique descendant des Rois d'Arragon, fut exilé pour un an à Barcelonne. Tout le monde essaya en vain de justifier sa conduite, il fut obligé d'exécuter les ordres du Roi.

Nos François vivent ici d'une façon exemplaire; ils sont forcés de ménager en tout les Espagnols, à cause du commerce; ils se conforment à leurs mœurs, à leurs coutumes, & ont avec cela bien de la peine à se faire supporter. Cette Nation orgueilleuse nous regarde comme des êtres bien au-dessous de sa sphère.

Pendant le régne de Philippe V, un Gentilhomme de cette Ville, passant un contrat chez un Notaire, signa, *Dn. &a. noble como el Rey, y aun mas.* Mr., Noble comme le Roi, & encore un peu plus. Le Gouverneur le sçut, & l'ayant fait comparoître devant lui, il lui demanda pourquoi il avoit eu l'impudence de se mettre au-dessus de son Roi? Monseigneur, répondit l'Espagnol sans se déconcerter, le Roi est François, je suis Espagnol, & par cette seule raison, je suis d'une extraction bien plus noble que la sienne. Son incartade lui valut un séjour de cinq ans dans un cul de basse-fosse; mais il avoit la consolation de sçavoir que ses compatriotes regardoient cette action comme un trait héroïque.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE V.

Tant que je vous parlerai de la Navarre, vous m'accuserez peut-être de partialité; je ne vois dans ces Peuples que coutumes bizarres, maniere de vivre qui tient plus de la brute que de l'homme, avarice sordide, paresse, superstition, & mépris souverain pour tout ce qui n'est pas eux. On ne s'imagineroit point qu'il y ait dans le monde un pays dans lequel on ne trouve rien à louer; mais jusqu'à présent j'ai fait tous mes efforts pour compenser les ridicules des Navarrois par quelque portrait avantageux, sans pouvoir y réussir. Je me suis engagé à vous instruire; je ne puis parler que de ce que je vois, & la vérité qui me guide, ne sçauroit me permettre de leur supposer de bonnes qualités: je suis assurément fâché d'être réduit à blâmer, & je crois que j'aurois eu plus de plaisir à faire leur apologie, qu'à vous présenter leurs vices & leurs défauts. Peut-être trouverai-je dans la suite de quoi me satisfaire, & vous verrez que j'en saisirai l'occasion avec vivacité.

La Navarre est en général un pays fort pauvre, & vraisemblablement la vigilance de ses habitans ne l'enrichira jamais: cependant cette Ville fait un commerce considérable, & j'y connois plusieurs Négocians très-riches. Il est vrai qu'on ne distingue pas les plus opulens d'avec les moins aisés. Ils se nourrissent aussi mal-proprement les uns que les autres, & n'ont pas même de cheminées, quoiqu'il fasse ici des froids si vifs, qu'on est obligé de casser tous

les jours la neige qui se gele en grande quantité aux bords des toîts, & qui pourroit écraser les passans, si elle tomboit dans la rue.

Les Navarrois, après avoir employé toute la journée à gagner, par les occupations les plus fatiguantes, un argent dont ils ne font aucun usage, n'ont d'autre amusement que celui d'aller passer le soir trois ou quatre heures dans une espece de grenier, qu'ils appellent la salle de la conversation. Là, après avoir bû tous délicatement dans le même verre, chacun tire de sa poche un bout de tabac, & bientôt au travers des nuages pestiférans d'une épaisse fumée, vous avez bien de la peine à les distinguer, jouans sur des tables longues, avec des cartes dont nos Palefreniers rougiroient de se servir. Encore ces derniers se comportent-ils entr'eux avec plus de décence. Les Espagnols poussent des hurlemens affreux; & comme les Marchands ne croyent guères au point d'honneur, le moindre coup litigieux suffit pour les animer de façon à se dire les injures les plus atroces. Ces parties, où le bon goût préside, durent ordinairement jusqu'à huit heures du soir; alors chacun se recommande à Dieu & à la Sainte Vierge, & ils se séparent en se comblant de mille bénédictions.

Voilà leurs plaisirs depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Plus constans que nous, ils sçavent se fixer: leurs amusements ne varient point, ils sont pour tous les tempéramens. Les Navarrois se ressemblent tous: la Nature a répandu dans leur caractere une uniformité qui me fait désespérer de leur conversion.

Ils ne sont pas moins rafinés pour la table. Lorsqu'ils mangent en famille, un seul plat sert d'assiette à toute la compagnie, & un grand verre d'abreuvoir commun. Leurs mets sont ensevelis sous le safran & le poivre: il faut être Espagnol pour en manger. La malpropreté régne dans tous leurs repas, & la plûpart n'usent pas même de fourchette. Ne mange-t-on pas aussi-bien avec ses doigts? c'est la réponse qu'ils vous font, lorsque vous leur reprochez une lésine qu'ils érigent en vertu.

Mais rien n'est plus divertissant que les festins qu'on donne ici. Le Héros de la fête est aussi embarrassé que l'auroit été l'Evêque de..... s'il avoit voulu faire un Prône. On commence par les complimens de réception, qui joints au cérémonial des places, font un article de trois quarts d'heure. Les Moines sont exempts de ces embarras, ils prennent de droit les places d'honneur; & après avoir donné leur manche à baiser à toute la compagnie, ils font les frais de la conversation, tâchent d'effrayer les femmes par quelque miracle extravagant qu'ils racontent, & mangent comme des loups affamés.

Il y a quelques années, que lorsque les convives étoient nombreux, il falloit dépeupler des volieres, des poulaillers & des basses-cours: chaque personne avoit son dindon, son cochon de lait, son liévre, &c. C'étoit une impolitesse très-marquée, que de ne pas manger tout ce qu'on vous servoit; il falloit absolument être incivil, ou crever. L'alternative étoit un peu violente; mais l'Espagnol, ordinairement sobre dans l'intérieur de sa maison, est vorace quand il est à portée de faire bonne chere.

Ne m'avouerez-vous pas, Monsieur, que lorsque le barbare Cortès subjuga

cette partie du monde, dont la conquête est un tableau frappant de tous les crimes ensemble, il y trouva des Peuples qui vivoient assurément beaucoup mieux: les infortunés Mexiquains, sans avoir jamais eu de commerce qu'avec eux-mêmes, connoissoient, à plusieurs égards, le bon goût; & les Navarrois, aux portes de la France, ne sçauroient se procurer les moindres agrémens de la vie. Je crois que leur ignorance durera long-tems. Ils craindroient de corrompre la pureté de leurs mœurs, s'ils y mêloient quelque chose de nos pernicieuses coutumes. Nous mangeons proprement; nous nous amusons avec décence, nous ne connoissons qu'une politesse dégagée de ce qui la rendroit gênante & insupportable. Tout cela n'est pas Espagnol: tout cela est affreux.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE VI.

J'ai été hier, par curiosité, voir une assemblée de femmes: que je m'y suis trouvé étranger! En entrant dans la salle, je les saluai à la françoise très-profondément; & elles m'honorerent toutes d'un coup de tête de protection. Il n'est pas de la dignité du sexe féminin de ployer le corps ni les genoux publiquement; les Dames réservent ici tous leurs mouvemens pour le tête à tête: en revanche, on s'apperçoit bien alors qu'elles connoissent l'usage des choses. Je fus fort étonné de les voir rangées en ligne dans une espece d'alcove, qu'on appelle *Estrado*; les hommes faisoient bande à part, & se tenoient vis-à-vis sans proférer une parole. Comme je suis François, & que parmi ces Dames il y en avoit de charmantes, je fus bientôt fatigué de jouer un personnage si froid. Déja je quittois ma place, pour aller, auprès de ces Belles, soutenir l'honneur de ma Nation, lorsqu'un Petit-Maître Espagnol [Automate bien plus ridicule que les nôtres], me tira par la manche, & m'avertit de mettre un genou à terre devant la Dame à laquelle je voudrais parler. Je trouvai cet usage assez bien établi: on s'exprime bien mieux dans cette situation. Je remerciai mon introducteur, & m'avançai vers celle qui m'avoit le plus frappé. Il ne me fut pas difficile de me conformer aux usages: c'étoit une jeune Veuve, brune, des plus piquantes. Elle me parut avoir naturellement de l'esprit; mais le feu de son génie, étouffé par des préjugés ridicules, & par une éducation grossiere, jettoit à peine quelque foible étincelle. Après m'avoir interrogé quelque tems sur les Dames françoises, auxquelles elle me reprocha d'être trop attaché, elle détourna la conversation sur le chapitre des Moines, & sur-tout de *los Padres de Sn. Francisco*; & je compris que quelqu'un de ces bons Religieux s'étoit chargé de lui faire supporter, avec moins de rigueur, les désagrémens de son veuvage. Les Cordeliers, sont, de toute l'Espagne, ceux qui dirigent le plus de consciences. Ils sont en général beaux hommes, & cultivent leurs Pénitentes avec beaucoup de zèle. J'aurois osé entreprendre de faire croire à la jeune Andromaque, qu'on pouvoit être aimable sans porter un froc, si je ne m'étois apperçu que le petit nombre de

Cavaliers que mon exemple avoit encouragé à faire la conversation, se relevoient pour reprendre leur place, à l'arrivée d'un domestique, qui portoit une pile de vaisselle d'argent. Ce serviteur des plus crasseux, s'avançoit avec gravité, & mettoit les deux genoux à terre, pour servir une assiette à chacune des Dames qui composoient l'assemblée. Lorsqu'il eut fait la ronde, il fut chercher du chocolat bouillant, que tout le monde prit sans parler; & chacun ensuite avala quatre ou cinq gobelets de glace, qui furent suivis d'une prodigieuse quantité de confitures séches: voilà ce qu'on appelle un *Refresco*. Après cette légere réfection, quelques-uns jouerent, & furent obligés de perdre, par politesse pour les Dames, qui, pendant cinq ou six heures que durent ces assemblées, ne se levent pas de leurs siéges, pour les choses même les plus indispensables.

Le contraste de ce sérieux avec l'enjouement françois, me faisoit faire des réflexions qui n'étoient pas à l'avantage de l'Espagne. Cependant l'envie que j'avois de connoître les Navarrois, compensoit un peu le maintien gênant dont j'étois forcé de me parer. J'eus le plaisir d'examiner, avec beaucoup d'attention, les différens personnages que chacun tâchoit de jouer. Autant que je pûs le comprendre, la galanterie étoit le mobile de l'assemblée; l'amour y avoit attiré la plus grande partie de ceux qui la composoient. Les Espagnols ne me paroissent cependant point saisir avec vivacité une occasion si favorable, car ils ont rarement la liberté d'entretenir leurs maîtresses. Ne vous imaginez point voir les uns mis élégamment, plongés avec art dans un fauteuil, la jambe placée dans un point de vue avantageux; les autres, fixer sans relâche l'objet de leur flamme; suppléer, par un embarras éloquent, par un silence expressif, à ce qu'ils n'osent encore dire; prévenir, par mille attentions étudiées, les moindres désirs de celle à qui l'on veut inspirer de l'amour; louer ce qu'elle loue, blâmer ce qu'elle blâme, relever ses paroles les plus indifférentes, pour y faire remarquer un sel, dont l'amour-propre s'arroge aisément la finesse; ceux-ci, goûtant déja les plaisirs de la victoire, se procurer à chaque instant mille nouvelles conquêtes: ceux-là se brouiller à propos de rien, pour prévenir l'ennui d'être toujours dans la même situation. Un Espagnol, plus délicat dans ses intrigues, se tient debout de l'autre côté de la salle, vis-à-vis de l'heureuse mortelle qu'il prétend honorer de son amour. Enveloppé de son manteau jusqu'au nez, à l'ombre des aîles d'un feutre énorme, galamment entouré d'un ruban d'or, on le voit rouler sans cesse des yeux, où vous distinguez aisément, non point cette tendre langueur, cette joie délicieuse que l'amour inspire, mais une fureur brutale de posséder l'objet de sa passion, à quelque prix que ce soit. Rien ne lui coûte: il a toujours bien agi, pourvu qu'il jouisse.

Ce n'est pas tout; l'amant va racler toute la nuit une guitarre dissonnante, sous les fenêtres de sa maîtresse; & gelat-il à pierre fendre, il n'en sort que lorsque le soleil vient, par jalousie, troubler un passe-tems si délicieux. Il maudit bien cet astre en se retirant, & se repaît du plaisir qu'il a goûté à toucher les pierres de la maison de son incomparable Dulcinée. Si elle va à l'Eglise, il la suit, lui présente de l'eau bénite dans la forme de son chapeau, observe sur-tout d'entendre la Messe à la même place où elle s'est mise, tâche de mettre la *Duegna*

dans ses intérêts, pourvu qu'il ne lui en coûte rien; & paroît avec un visage pâle & défiguré. Voilà l'amant qui aime sans être sûr du retour.

Pour celui qui est heureux, ce n'est plus un homme, c'est un lion furieux: il suit sa maîtresse par-tout, ne veut pas même qu'on la regarde. Si quelqu'un s'arrête par hazard devant la maison où elle loge, il devient tout-à-coup l'objet de sa jalousie, & souvent la victime de ses soupçons. Son orgueil lui fait imaginer qu'il doit être aimé seul, non par reconnoissance, mais parce que personne n'est plus digne de l'être. Une Françoise ne s'accomoderoit pas de ce sentiment: une Espagnole n'est pas si délicate. Quand elle aime une fois, elle se livre sans examiner, & ne connoît de l'amour que les transports; si elle se trouve en compagnie, vous lisez dans les yeux de son amant, la rage de voir sa maîtresse dans un lieu où tout le monde peut la regarder. Il lui fait un crime de tout ce qu'elle dit, lorsque ses discours ne se rapportent pas allégoriquement à lui.

Vous voyez, Monsieur, que l'amour est ici un travail bien pénible. J'admirois hier la bizarrerie de ces Peuples, en sortant de la maison où je fus à même de copier ces portraits. M. d'A...., que vous avez beaucoup connu en Italie, & qui a la bonté d'être ici mon Mentor, m'avoua que ce qu'il voyoit tous les jours, le surprenoit autant que s'il n'étoit en Espagne que depuis un mois. Je me gardai bien d'offrir mon bras à aucune des Dames. J'avois trop peur d'être pris pour un amant; & cette petite faveur ne valoit pas le péril auquel je me serois exposé: c'est tout ce que j'aurois pû faire, si on avoit voulu me promettre de mesurer la récompense au danger; car je vous répete qu'il y avoit de très-jolis minois, & vous me connoissez.

Je suis, &c.

A Pampelune, le....

LETTRE VII.

Je viens d'un Sermon qui m'a paru trop singulier pour ne pas vous en rendre compte. Le Prédicateur faisoit une espece de Panégyrique d'un Evêque de Pampelune. Après avoir tâché de prouver, en se tourmentant comme un démoniaque, que J. C. n'étoit qu'un petit Saint auprès de son Heros, il nous raconta une particularité de la vie du Prélat Espagnol, qui saisit tout l'auditoire d'admiration.

Ce grand Homme, voulant faire un voyage, fit bâter trois ânes, & accompagné de deux Prêtres seulement, sortit de Pampelune *incognito* dans cet humble équipage. L'Aubergiste de Tafaille [1], ayant sçu par hazard que l'Evêque devoit venir coucher dans cette petite Ville, se disposa à le recevoir épiscopalement. Il acheta une grande quantité de gibier, & d'autres viandes, fit bien nettoyer ses écuries, & alla lui-même au-devant du Prélat pour lui baiser le bas de la robe, &

[1] Petite Ville à six lieues de Pampelune.

le conjurer de sanctifier sa maison en y venant loger; ce qui n'auroit pas manqué de produire au Rustre une bonne provision d'indulgences, s'il avoit sçu, par sa conduite, s'attirer les bonnes graces du Saint. Mais le voyant arriver avec un train si peu digne de la Mître, & outré de ce que tous ses préparatifs devenoient inutiles, il résolut d'obliger l'Evêque à demeurer quelques jours dans l'auberge, afin qu'il y fît de la dépense. Pour cet effet, pendant que les trois Apôtres étoient en prieres, l'Hôtelier coupa la tête aux trois montures du Prélat & de ses Disciples, qui furent bien fâchés de voir que leur voyage alloit être retardé. Mais le Saint, à la priere duquel Dieu avoit déja opéré quantité de miracles pour des choses bien moins utiles, ordonna gravement à l'Hôtelier de recoudre le col aux trois ânes; & pour qu'on se souvînt long-tems de ce prodige, qu'il changeât la tête de ces animaux qui étoient de trois couleurs différentes, & mît à l'un celle de l'autre, ce qui fut exécuté; après quoi le Prélat fit un signe de croix, & les têtes se trouverent aussi-bien ajustées que par les mains de la Nature.

Ne voilà-t-il pas, Monsieur, de ces coups de la toute-puissance bien marqués & bien nécessaires? Quelle idée aurions-nous en France d'un Dieu qui s'amuseroit à de pareilles minuties? En vérité, la façon dont on traite ici la Religion, pourroit décourager le Catholique le plus zélé, pour peu qu'il fît de réflexions. Les Espagnols n'en font pas, heureusement pour le salut de leur ame.

Je suis, &c.

A Pampelune, le....

LETTRE VIII.

Vous êtes surpris, Monsieur, qu'un Religieux ose débiter en chaire des extravagances, comme celle dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre; ce n'est encore rien. S'ils se bornoient à dire des platitudes, on auroit peut-être l'indulgence de les leur passer, en faveur de la singularité, & du plaisir qu'on a à les entendre. Mais, ce que je ne sçaurois concevoir, les Moines Espagnols, qui nous donnent leur Royaume pour le seul où la Foi se soit conservée dans toute sa pureté; ces mêmes Moines, dis-je, attaquent la Religion dans le dogme, par des exagérations qui tiennent du blasphême.

Un Carme déchaussé, Ordre des plus austères de l'Espagne, prêchant, il y a quelque tems, la vie d'un Saint qui étoit mort extrêmement jeune, & voulant faire servir la briéveté de la vie du Bienheureux, à relever son mérite, s'écria tout-à-coup d'une voix infernale: Chrétiens, sçavez-vous pourquoi le nouvel Apôtre est mort dans le printems de ses jours? C'est que J. C. voyoit d'un œil de jalousie, qu'avant l'âge où il est mort lui-même, ce Saint avoit déja fait plus de miracles que lui. Voilà des crimes contre lesquels l'Inquisition devroit fulminer & que les Chefs de ce Tribunal regardent cependant comme des fleurs oratoires; tandis qu'ils feront souffrir les derniers suplices à un homme qui aura traité un Moine d'ignorant; reproche qui n'offense assurément pas la vérité

puisque vous trouverez des Supérieurs de Maisons Religieuses qui ne sçavent pas le Latin.

Un Pere de la Mercy, qui vint voir hier le François chez lequel je loge, me prit pour un homme extraordinaire, parce qu'on lui dit que je passois la moitié de la journée à lire & à écrire; il se crut obligé en conscience de me faire revenir de cette frénésie, & de me remettre dans les bornes de la vie animale. Pour cet effet, quoique je n'eusse pas l'honneur de le connoître, il entra dans ma chambre avec cette effronterie que le froc sçait inspirer, & me présenta, par excès de politesse, au lieu de sa manche, sa main à baiser; sur le refus assez vif que je fis, de me procurer cet avantage: Je vois bien que vous êtes François, me dit-il; lorsque vous aurez vêcu quelque tems en Espagne, vous sçaurez que le Pape a attaché des indulgences à cet acte pieux. Je le remerciai de l'avis, & le priai de s'asseoir.

Je ne comprends pas, continua le Missionnaire, quel fruit vous prétendez tirer d'un travail continuel? votre état n'est point d'instruire les autres, & je crois qu'il n'y a que nous qui sommes obligés d'être sçavans.

Vous êtes donc bien sçavant, lui dis-je, mon Révérend Pere?

Sans doute, répondit-il, personne n'a plus brillé que moi sur les bancs; je sçais, outre cela, par cœur, tous les miracles qui se sont faits, & qui s'operent tous les jours en Espagne. Je connois toutes les reliques du Royaume, & les vertus de chacune en particulier; je suis Prieur de ma Maison, & je disputerois à tous les Prélats [1] de ma Province, l'art d'arranger une Procession, d'ordonner un Enterrement, & de célébrer une Fête avec magnificence.

Je ne doute pas, mon Pere, répondis-je, que votre érudition ne vous fasse obtenir un jour la calotte rouge.

Cependant oserai-je vous dire, que certains Religieux François se piquent de pousser leurs connoissances encore plus loin.

Doucement, s'écria le Moine avec fureur, voilà le défaut des François, ils se préferent à toutes les autres Nations. Ne voudriez-vous pas mettre quelque comparaison entre la France & l'Espagne?

Non, mon Pere, répondis-je, permettez-moi seulement de raisonner avec vous. Vous nous accusez de présomption, & vous vous imaginez que nous nous préférons à tous les Peuples, pour les Sciences, les Arts, le goût, & les charmes de la société. L'Espagnol a bien plus d'amour propre: il ne se contente pas de se décerner la primauté à tous égards; il témoigne encore à un étranger, combien il a d'horreur pour ses manieres, & le force, par mille dérisions injurieuses, à adopter toutes les coutumes espagnoles. Nous ne donnons pas dans cet excès; il est bien permis à un Espagnol de vivre à Paris comme il l'entend, sans que la populace lui jette des pierres [2], pourquoi prétendez-vous donc tyrannique-

[1] On appelle Prélats, en Espagne, les Supérieurs des Ordres.

[2] Une Françoise, passant à Pampelune, traversa la Place en panier: aussi-tôt la populace lui lança des pierres; & sans le secours de quelques Officiers [qui sont, pour la plupart, bien éloignés de penser comme le reste de leur Nation], cette Dame auroit couru risque de la vie.

ment que nous vivions en Espagne comme vous, & que nous nous dépouillions de nos usages dans les choses les moins essentielles à la société, pour en adopter de bisarres, avec lesquels nos mœurs ne sçauroient sympatiser ?

Ce n'est pas l'animosité, répartit le *Prélat*, qui nous engage à vous donner une correction fraternelle. Vous ne sçauriez nous refuser plus d'esprit qu'à aucun Peuple de l'Europe. Nos coutumes, fondées sur ce principe, & adoptées par la bienséance, ne peuvent que vous former beaucoup, si nous réussissons à vous les faire embrasser.

Je ne m'aveugle pas, continuai-je, au point de ne pas voir dans les Espagnols une pénétration étonnante, même dans la lie du peuple: mais ils n'en sont que plus coupables. Un Soldat, qui, avec les meilleures armes ne voudroit pas combattre, seroit le plus lâche de tous les hommes. M. de la Ensenada a, sans doute, vû que les talens des Espagnols demeureroient enfouis dans la paresse dont ils font profession, s'il ne prenoit de solides mesures pour l'empêcher. Ce grand Ministre envoye depuis quelques années en France, des jeunes gens de toutes sortes d'Arts, pour y perfectionner, ou plutôt pour y apprendre chacun celui auquel il est destiné. L'orgueil est la premiere cause de l'ignorance de vos Peuples; chacun croit tout sçavoir sans avoir rien appris: je pardonne aux Lapons de vivre dans une stupidité qui dégrade la Nature.

N'avons-nous pas, reprit le Moine, plusieurs célebres Académies ? Celle de Salamanque n'est-elle pas fameuse dans toute l'Europe ? Ne produit-elle pas des génies féconds ?

Oui, répondis-je; mais toute l'Europe ne sçait pas en quoi consiste l'érudition de ces hommes illustres. Elle ignore que parmi ces Religieux hérissés de sillogismes & d'argumens, celui qui crie le plus haut, qui fait les gestes les plus violens, & qui sue à grosses gouttes, est sûr d'avoir une réputation; croyez-moi, bornez-vous à ne vanter que vos Comédies, c'est le genre dans lequel vous pouvez vous flater d'avoir le mieux réussi, quant à l'esprit & à la plaisanterie; car pour les régles & les bienséances du théâtre, vous les trouvez déplacées, & n'ajoutant rien à la beauté d'une Piece. *Vega de Lopez*, *Calderon*, *Cervantès* [1], &c. étoient tous des génies féconds. Ils auroient peut-être été mis au rang des grands hommes, si la France leur avoit donné le jour.

Aurez-vous la même indulgence pour nos prosateurs, continua le *Prélat* ? Ne conviendrez-vous pas que le Pere Feijoo est beaucoup au-dessus des vôtres ? peut-on écrire avec plus d'élégance, juger plus sainement [2], saisir, comme lui, la nature des choses, établir des raisonnemens toujours soutenus sur des principes aussi solides ?

Doucement, m'écriai-je, vous ne parleriez pas de lui avec tant d'enthousiasme, si je vous prouvois que ce Religieux n'est qu'un Compilateur; il n'auroit pas un nom si célebre en Espagne, si vous sçaviez qu'il doit à la lecture des

[1] Je parle ici de *Cervantès* quant aux ouvrages de Théâtre.

[2] Il met Mademoiselle Scudery au rang des premiers Ecrivains François.

Auteurs étrangers, ce qu'il y a de bon dans ses Lettres: il mérite assurément des éloges parmi vous; vous pouvez le nommer le premier Ecrivain de son tems: en France, ce que l'on peut dire de plus fort en sa faveur, est qu'il entend assez bien notre Langue.

Cette conversation auroit été poussée vivement de part & d'autre, si le Maître de la maison n'étoit entré dans la chambre: il traita le Moine avec plus de distinction que je ne l'avois fait; après lui avoir humblement baisé la manche, il lui fit apporter une grande tasse de chocolat. L'Apôtre étoit si en colere, qu'il n'en falloit pas moins pour modérer sa bile; il avala le breuvage, quoiqu'il en eût déja pris dix chez ses Pénitentes dans la journée, & se retira, en disant à M. D. qu'il viendroit de tems en tems me rendre visite, & qu'il me croyoit capable de profiter de ses leçons [1].

Adieu: je mets une double enveloppe à ma Lettre; car si l'on soupçonnoit la matiere de mes Epîtres, je n'obtiendrois assurément pas des indulgences.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE IX.

La maison où je loge est remplie de Moines depuis huit jours. Ils y fondent en troupe: on leur donne des repas magnifiques. L'événement qui occasionne ces orgies, est des plus bisarres. Un jeune François eut une attaque de fiévre, assez simple d'abord, mais que les Médecins ont réussi à rendre dangereuse. Le pauvre patient est mort d'inanition, déchiré par les efforts que lui faisoient faire des vomitifs multipliés; & pour surcroit de douleur, il avoit beau faire entendre qu'il ne vouloit avec lui que son Confesseur: les Moines, qui craignoient de l'abandonner dans ces momens critiques, venoient dans sa chambre par demi-douzaines; ils lui faisoient, tous à la fois, des exhortations fort pathétiques, le conjuroient, en criant de toutes leurs forces, de jetter les yeux sur une petite statue de la Vierge, élevée sur un autel auprès de son lit. Je leur représentois en vain, que la Mere de Dieu se contentoit d'un hommage intérieur bien sincere; qu'elle n'exigeoit pas qu'on tourmentât ce malheureux comme un criminel; que les Prêtres étoient plutôt des Ministres de paix, que de vengeance; & qu'ils devoient laisser au Tout-puissant le soin de punir cet infortuné, s'il n'étoit pas assez heureux pour obtenir sa miséricorde. Tous mes raisonnemens ne servoient qu'à me faire traiter d'impie; & ces clameurs ne cessoient, que lorsque la fatigue & la sueur obligeoient ces frénétiques de s'asseoir, pour avaler force chocolat & de bon vin. Ils s'entretenoient ensuite tous ensemble de choses fort indifférentes; & les domestiques de la maison, qui craignoient de

[1] Ce bon Religieux trouva un Virgile sur ma table, & m'avoua qu'il n'avoit jamais entendu parler de ce Poete.

faire le moindre bruit, avoient la bêtise de s'imaginer que, quand bien même les Moines feroient autant de vacarme que dans leur Couvent, tout ce qui venoit de ces saints Personnages ne pouvoit être que d'un grand soulagement pour le malade.

On expireroit à moins; & vous jugez bien que les forces d'Hercule n'auroient pas suffi dans des circonstances si cruelles. Aussi mon pauvre compatriote s'est rendu, malgré lui, au nombre, ébauché par les Médecins, achevé par les Moines: je ne doute pas qu'une mort si affreuse n'ait été bien méritoire pour lui. Après que nous eûmes enterré ce nouveau Martyre, je crus que nous serions délivrés de tous ses assassins; & je ne sçavois pas que je devois avoir pendant huit jours le plaisir d'être obsédé par ces bourreaux. Je m'imaginai d'abord qu'ils avoient jetté les yeux sur moi, & qu'ils vouloient m'entreprendre. Dans cette idée j'allois déserter la maison, lorsque le Maître m'apprit que les usages du pays étoient de régaler, une semaine entiere, les bons Religieux qui avoient pris soin avec tant de zèle de l'ame du défunt. Il m'assura que je pouvois demeurer sans rien craindre, & que je serois témoin de beaucoup d'entretiens sçavans & pieux, dont j'aurois à profiter. L'avantage de m'instruire l'emporta sur ma frayeur, & je commençai à m'apprivoiser avec eux. Le premier jour, ils jouerent assez bien la tristesse au commencement du repas: mais la force des ragoûts, & les fumées du vin, répandirent peu à peu sur leur visage, une ardeur qui les mena à disputer de matieres théologiques. Dans la chaleur de la querelle, ils retroussoient les manches de leur robe jusqu'à l'épaule, & découvroient des bras noirs & couverts de poil; de tems en tems ils sautilloient sur leur siége, & tenans la fourchette d'une main, ils se hâtoient d'essuyer avec l'autre leurs visages luisans de graisse, pour achever une phrase dont l'avidité & la gloutonnerie interrompoient le cours. Bientôt les assiettes furent renversées par la violence des gestes; & je ne doute pas qu'ils n'en fussent venus aux mains, si le Maître de la maison ne s'étoit levé. Alors l'un d'eux fit le signe de la croix, baisa son pouce; & après avoir psalmodié quelques Oraisons pour le Mort, & s'être incliné devant toute la compagnie, nous dit d'un ton assuré: *(Aquel es en el Cielo)*, Celui-là est dans le Ciel. Nous acceptâmes l'augure avec d'autant plus de plaisir, que cette prophétie termina la visite. Ils ont continué les mêmes cérémonies pendant les sept jours suivans: & encore a-t-il fallu, pour achever de les bannir tout-à-fait, leur donner à chacun quelques piéces d'argent.

Avez-vous jamais rien lû dans les Histoires du Paganisme qui ressemble à ces extravagances? Voilà les Ministres qui prêchent tous les jours au Peuple, la continence & la modération, & pour lesquels ces mêmes Peuples ont un respect qui va jusqu'à l'idolâtrie; plusieurs ont cependant vû, comme moi, ces bacchanales. L'habit religieux a ici un charme, qui met celui qui le porte à couvert de tout blâme. J'attribue cet aveuglement au peu de connoissances des Espagnols; dans les premiers tems de l'Inquisition, je suis persuadé que la crainte leur a fermé les yeux sur la conduite des Moines, plutôt que la conviction de leur sainteté. Elevés dans cet esclavage, ils se sont accoutumés peu à peu, non-seulement à n'oser dire du mal d'eux, mais même à n'en point penser. Les enfans ont appris

de leurs peres, qu'ils devoient aux Moines une soumission aveugle: ce sentiment, gravé dans leur ame dès la plus tendre enfance, ne leur a pas permis de raisonner; & de crainte qu'ils ne le fissent, on a grand soin de les entretenir dans une ignorance crasse. Les Prêtres, par ce moyen, ont une supériorité que le Peuple attribue à la prédilection du Ciel, & à laquelle, selon lui, un homme du monde ne peut jamais atteindre. Que nous sommes heureux de ne pas vivre sous un joug aussi humiliant pour la raison!

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE X.

Les femmes n'ont pas ici, à beaucoup près, les mêmes ridicules que les hommes: on ne peut gueres les accuser que d'être trop crédules. Elles ne se désabuseront jamais; la lecture leur est défendue. Les Moines, fins politiques, [sur-tout lorsqu'il s'agit de leurs amusemens], perdroient trop à les laisser détromper: elles sont cependant aimables avec leurs petits défauts. La nature a donné à ce sexe charmant, bien plus de ressources qu'au nôtre: il plaît sans art; je voudrois qu'il se rendît par tout assez de justice, pour ne pas en emprunter les secours.

Les Espagnoles aiment autant les François que les hommes les détestent: les femmes nous aident à supporter la mauvaise humeur des maris; ils ont quelquefois sujet d'être jaloux; sans cette juste compensation, que ferions-nous en ce Pays?

On ébauche ici presque toutes les connoissances à l'Eglise; les Dames y vont régulierement tous les jours, précédées d'un page qui les accompagne par tout. Ce Page est un Ecclésiastique qui n'a point encore les Ordres sacrés, & qui, en attendant la Prêtrise, sert dans les maisons aux mêmes usages qu'un domestique de confiance; il est du bon ton d'en avoir un, & une femme comme il faut, n'oseroit se montrer sans son *estudiante*; c'est ainsi qu'on nomme cette espece de valets, que leurs maîtresses occupent souvent à des emplois dont un galant-homme se chargeroit avec plaisir.

Les amans se sont quelquefois avisés de jouer le rôle d'un de ces *estudiantes*, pour s'introduire auprès de leurs belles, & ces déguisemens n'ont pas manqué de produire un grand nombre de catastrophes funestes, qui finissoient toutes par des coups de poignard. On m'en a raconté assez pour vous en faire un volume, mais comme ces sortes d'histoires approchent beaucoup du roman, je me bornerai à vous donner ici la traduction d'un manuscrit espagnol qui m'est tombé entre les mains, & qu'on est bien aise de rendre public. La scène s'est passée dans cette Province, & les acteurs y sont généralement connus; vous y reconnoîtrez sans peine d'un bout à l'autre le génie de la nation.

Mr. de G..., Bordelois repassant de Madrid en France, fut obligé de s'arrêter sur la frontiere, à cause de la grande quantité de neiges qui couvroient les

Pyrenées. Comme il n'avoit aucune connoissance, son seul amusement étoit la promenade; les Dames y vont assez régulierement dans leurs équipages, sans cavalier; [car la plus grande licence que puisse prendre une femme de qualité, est d'en souffrir un sur le marche-pied de son carosse]. Entre les beautés qui avoient le plus de réputation, *Dona* Elvire se distinguoit par ces charmes auxquels il étoit difficile de résister. Mr. de G... la vit et l'adora; son embarras étoit de sçavoir comment il parviendroit à lui parler, sans amis, sans recommandations, au milieu d'une Ville où il ne se proposoit pas de demeurer long-tems. Toutes ces difficultés ne le rebuterent point; l'amour qu'il venoit de concevoir pour la charmante Elvire lui fait oublier sa patrie, il ne pense qu'à la douceur de l'entretenir; la nuit approchoit, Mr. de G... ne perd point de vue le carosse d'Elvire, qui bientôt après quitta la promenade; il se hâta de le suivre, pour s'assurer de la demeure de sa belle Espagnole, & se retira ensuite chez lui, bien résolu de mettre en œuvre tout ce que l'amour pourroit lui suggérer. Son premier soin fut de demander à la maîtresse de l'auberge, qui étoit une jeune personne qui logeoit dans un hôtel dont il lui fit la description? Cette Dame se nomme *Elvire*, lui répondit l'hôtesse, elle est mariée depuis peu à un Officier de l'Inquisition fort riche & fort vieux: si vous avez quelque affaire qui regarde le ministere de *Dom Luiz*, c'est le nom du mari d'*Elvire*, il me sera aisé de vous le faire connoître, puisque ma sœur est auprès de sa femme. M. de G..., transporté de joye, balança quelques instans s'il découvriroit son amour à cette femme, mais espérant de la gagner par ses libéralités, il lui raconta ce qui lui étoit arrivé à la promenade, & finit en la conjurant d'intéresser sa sœur pour lui, & de l'engager à lui faire parler à Elvire. L'hôtesse fait d'abord quelques difficultés, qui furent bientôt vaincues par un don de vingt pistoles, que M. de G... la pria d'accepter: on ne résiste gueres à cette sorte d'éloquence; la bonne femme promit de faire de son mieux pour le servir, & dès le jour même elle envoya chercher sa sœur & lui proposa la négociation. Pépa [1] consentit de bonne grace à l'accommodement: la seule chose qui lui paroissoit un obstacle à cette conjuration contre le repos de Dn. Luiz, étoit la vertu de Dna. Elvire, qui résistoit depuis longtems aux poursuites de son confesseur: d'un autre côté l'espoir du gain mettoit son imagination à la torture: la soif de l'or, comme toutes les grandes passions, nous fait quelquefois saisir dans le moment un moyen unique, qui échapperoit presque toujours à des réflexions faites de sens-froid. Pépa s'avisa d'un expédient: elle proposa à M. de G. de se faire passer pour son cousin, & de prendre l'habit Ecclésiastique, ajoutant, que dans cet équipage elle le présenteroit à Elvire, sous le nom de Dn. Juan, pour remplacer son *estudiante* qu'elle avait renvoyé depuis quelques jours. M. de G... accepta avec plaisir un arrangement qui le mettoit à portée de voir à chaque instant sa maîtresse: il sçavoit parfaitement l'Espagnol, & Elvire le reçut comme parent de sa

[1] Diminutif de Josepha: on appelle une fille Pépa, comme on dit en françois Madelon au lieu de Magdelaine.

femme de chambre; elle lui parla quelque tems & trouva dans sa conversation un charme secret qui lui fit écouter Dn. Juan avec beaucoup de plaisir. Ceux qui sont assez heureux pour avoir le cœur tendre, sentiront aisément avec quelle vivacité & quelle passion un amant doit s'exprimer, la premiere fois qu'il entretient l'objet dont il est épris: quoiqu'il ne lui parle point de son amour, ses yeux, ses gestes, le son de sa voix donnent un air intéressant aux choses les plus indifférentes; il répand sur tout ce qu'il dit une partie de ce sentiment délicieux qu'il éprouve, & qu'une femme s'apperçoit presque toujours qu'elle vient d'inspirer.

Dn. Juan vit avec une joye inexprimable qu'Elvire sembloit s'intéresser à lui; dès ce moment il ne perdit pas une occasion de lui faire connoître l'état de son ame, sans oser se déclarer ouvertement: cependant cette contrainte le plongea dans une mélancolie qui altéra même sa santé. Elvire pénétra bientôt la cause de son mal, mais son devoir l'empêchoit de s'arrêter à l'idée de l'avoir fait naître, quoique son cœur s'y livrât sans répugnance: elle évitoit de rencontrer les yeux de Dn. Juan; mais l'amour la trahissoit quelquefois, & elle le fixoit longtems par distraction: pour lui, il cherchoit trop à se donner des espérances pour ne pas s'appercevoir des moindres mouvemens qu'il pouvoit interprêter en sa faveur; & dans le même tems la crainte de s'être flaté sur des indices trop foibles, venoit lui enlever jusqu'à l'apparence de la félicité.

Ils vêcurent tous deux dans cet état pendant plusieurs mois, s'aimant sans se le dire, Dn. Juan n'osant parler, & Elvire désirant qu'il devinât son inclination pour lui, sans croire elle-même avoir envie qu'il s'en apperçut.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XI.

Cependant Dn. Juan aimoit de plus en plus Dna. Elvire; & sa passion, devenue plus vive par la vue continuelle de celle qui en étoit l'objet, le mit dans un état violent. Le respect l'avoit retenu jusqu'alors; mais ne voulant plus recevoir de loix que de son amour, il résolut de s'éclaircir de son sort à quelque prix que ce fût.

Dn. Luiz lui en procura bientôt l'occasion, les devoirs de sa Charge l'ayant appellé à quelques lieues de la Ville: notre amant ne voulut pas laisser échapper une circonstance si heureuse, il se rendit dans l'appartement d'Elvire pour lui faire une lecture, selon l'ordre qu'elle lui en avoit prescrit. Son dessein étoit de lui déclarer son amour en l'abordant: il la trouvoit ce jour-là mille fois plus belle, mais il craignit de l'offenser par un aveu téméraire. A peine eut-il prononcé quelques mots, que ses soupirs en interrompaient le cours; il s'arrêtoit à tout moment, pour jetter sur sa maitresse des regards enflammés. Elvire, qui perdoit contenance, eut peur qu'il ne profitât de son embarras. Dn. Juan, lui dit-elle pour déguiser son trouble, vous êtes aujourd'hui d'une tristesse que je ne

sçaurais concevoir; avez-vous quelque inquiétude? vous plaindriez-vous de votre sort? Mon époux & moi l'adoucissons autant qu'il nous est possible: ne vous livrez point à des réflexions qui peuvent empoisonner le bonheur de votre vie, & comptez sur l'amitié de Dn. Luiz..... & sur la mienne, acheva-t-elle, en laissant échapper une larme, tribut le plus cher à l'amour. Ah! Madame, s'écria l'amoureux Dn. Juan en se jettant à ses genoux, eh! quel autre motif a pû m'enlever le repos que ces beaux yeux que vous daignez quelque fois tourner sur un malheureux amant? Ai-je pû vous voir sans vous adorer? Ce déguisement que j'ai pris pour être auprès de vous, va, sans doute, me coûter la vie, si vous ne donnez quelque espoir à mon cœur. Belle Elvire, continua-t-il, en lui serrant la main, j'ai tout sacrifié pour vous, patrie, fortune, amis, parens, ne m'enlevez pas le seul bien qui me reste: dites-moi d'espérer, & je me crois le plus heureux de tous les hommes. Vous ne répondez point: levez sur moi ces yeux charmans, j'y lirai ma destinée. Ah! c'en est trop, Dn. Juan, reprit Elvire, en se levant avec précipitation, vous abusez de ma complaisance; avez-vous oublié ce que vous devez à mon époux & à moi? Eloignez-vous de mes yeux, rendez-vous votre nom, & quittez un état que vous devriez rougir d'avoir pris. J'aurai soin de punir les ames lâches qui vous ont aidé à me tromper. Vous voulez donc que je meure? dit Dn. Juan, pénétré de douleur. Allons, Madame, je vais vous satisfaire: la vie m'est odieuse, puisque je ne sçaurois me flater de la passer auprès de vous. A ces mots il sortit furieux. Elvire balança d'abord si elle le suivroit; mais ayant plusieurs raisons de craindre qu'il ne se livrât aux premiers mouvemens de sa colere, elle se hâta de marcher sur ses pas. Cependant comme elle ne vouloit pas que Dn. Juan sçût la démarche qu'elle faisoit, si elle n'étoit absolument nécessaire, elle s'arrêta un moment à la porte de la chambre qui étoit entr'ouverte. Dn. Juan, le visage arrosé de ses larmes, étoit en proie au plus affreux désespoir: Ingrate Elvire, disoit-il, ton ame est insensible; je vais percer ce cœur qui brule pour toi de l'amour le plus tendre. Heureux, si le sacrifice que je te fais de ma vie, peut t'engager à chérir un jour ma mémoire: il se jette en même-tems sur un poignard. Elvire vole à lui: Arrêtez, cruel, s'écrie-t-elle en saisissant le fer; le désordre & l'agitation où elle étoit l'empêchent d'en dire davantage. Elle se laisse tomber sur un fauteuil; Dn. Juan, hors de lui-même, à la vue de sa libératrice, la serre étroitement entre ses bras; il prend ses mains, & y imprime mille baisers de flamme. Elvire résistoit foiblement aux transports d'un amant chéri; l'occasion, la certitude d'être aimé, le rendirent plus entreprenant: il cole sa bouche avec fureur sur le sein de sa maîtresse, pendant que ses mains parcourent ce que la Nature a formé de plus beau. Bientôt il s'en rend assez le maitre. pour joindre le plaisir des yeux à celui dont il étoit déja pénétré. Elvire étoit presque sans mouvement, ou si l'amour lui en faisoit faire quelqu'un, il ne servoit qu'à accélerer la victoire de Dn. Juan: trop passionné lui-même pour retarder son triomphe, les approches du bonheur redoublerent sa vivacité. Déja ils se sentent arracher, par des transports unanimes, cette expression délicieuse qui couronne la volupté: leurs ames confondues n'ont plus que l'usage de quelques foibles soupirs; seule félicité des mal-

heureux mortels! sommeil enchanteur! Toute la nature ne devroit-e le pas être intéressée à vous ménager un cours paisible? Tendres amans, les plus cruelles peines vont succéder à des liens si doux. Pendant que Dn. Juan & sa maîtresse se prodiguoient confusément les caresses les plus vives, & que sans changer de situation, ils goûtoient les délices de ces petites confidences qui suivent nécessairement les plaisirs d'un amour véritable, le Confesseur d'Elvire entra tout-à-coup dans l'appartement. Ce monstre en étoit amoureux depuis que Dn. Luiz l'avoit chargé de la conduite de son épouse, & comme la brutalité seule l'animait, il forma dans le moment le dessein de profiter de ce qu'il découvroit, pour tâcher d'assouvir son infâme passion. Elvire & Dn. Juan se jetterent à ses genoux & le supplierent, les larmes aux yeux, de ne pas les perdre. Il ne tient qu'à vous Madame, dit le scélérat, de m'engager à garder le silence; l'ardeur que j'ai pour vous ne me donne pas de relâche; abandonnez vos charmes à mes transports; & bien loin d'éclairer votre époux, je préviendrai les moindres soupçons qu'il pourroit avoir de votre amour. Cette proposition les fit frémir: Dn. Juan se leva, résolu de se porter aux dernieres extrêmités. C'en étoit fait du plus ferme soutien de l'Ordre de Saint François, si Elvire ne s'étoit opposée à la fureur de son amant. La violence seroit ici sans succès, continua l'abominable Moine, en montrant un coutelas qu'il avoit sous sa robe, faites vos réflexions sur ce que je viens de vous dire, je vous donne jusqu'à demain à vous y déterminer; & vous, Dn. Juan, engagez Elvire à prendre soin d'une vie qui doit vous être chere, & qu'elle ne peut sauver que par ma bonté. Il sortit en achevant ces paroles, & les assura qu'ils le reverroient au tems marqué. La tendresse de deux cœurs bien unis n'est jamais s forte que dans l'affliction. Dn. Juan, en voulant consoler Elvire, lui faisoit voir, plus que jamais, la violence de son amour; bientôt ce dernier sentiment l'emporta sur la tristesse; ils s'engagerent dans de nouveaux plaisirs, sans penser aux suites affreuses de leur infortune, & la réflexion ne leur vint qu'avec l'impossibilité de s'occuper plus agréablement. Ils virent alors toute l'horreur de leur situation: Dn. Juan proposa à Elvire de le suivre en France, mais elle n'y voulut jamais consentir; d'un autre côté, elle aimoit mieux attendre la mort avec fermeté, que de se prêter aux indignes desseins du Religieux: elle conjura son amant de prendre la fuite: Si Dn. Luiz apprend notre liaison, lui disoit-elle, je toucherai peut-être le cœur de mon vieil époux en lui demandant pardon de ma foiblesse; & pour balancer l'autorité que le Moine a sur son esprit, je lui découvrirai l'énormité de son crime. Cette espérance chimérique diminuoit sa douleur; elle ignoroit le peu de pouvoir de la vérité sur ces êtres vulgaires, ames de boue que le préjugé tyrannise, & auprès desquelles le crime est toujours sûr de réussir, sous le masque imposant de la religion. Dn. Juan rejetta une proposition si contraire à son amour, & assura Elvire qu'il ne l'abandonneroit qu'avec la vie.

Cependant l'infâme Franciscain vint le jour suivant s informer de la réussite de son détestable projet: l'impudence avec laquelle il se présenta, mit le comble à l'horreur qu'Elvire avoit conçu pour lui. Elle ne voulut pas même l'entendre, & s'enferma dans son cabinet. Les plus foibles expressions suffiront sans doute

pour faire concevoir toute la rage d'un Moine méprisé: celui-ci écrivoit sur le champ à Dn. Luiz, qu'il venoit d'arriver dans sa maison un malheur qui demandoit sa présence, qu'il se hâtât de partir, & qu'il seroit responsable devant Dieu du moindre retardement: le vieillard effrayé arriva le même jour; le Moine lui raconta tout ce qui s'étoit passé; & dans le dessein de perdre son rival & de forcer Elvire à venir elle-même implorer sa clémence, il représenta à l'imbécile Dn. Luiz, combien ce forfait étoit horrible. Si vous voulez croire les conseils d'un ami qui vous est attaché, lui dit-il, vous ferez secretement transporter Dn. Juan dans les cachots de l'Inquisition sous quelqu'autre prétexte: pour Elvire, je ne vois rien qui puisse trop rigoureusement punir sa perfidie, n'écoutez là dessus que ce que Dieu vous inspirera, songez que votre bonté vous rendroit coupable: la charité doit vous engager cependant à éviter le scandale; du reste livrez-vous à votre zele pour la destruction du crime, l'excès n'en peut être que louable: ne vous laissez point toucher par les larmes de cette épouse infidelle, fuyez les pieges que le démon va vous tendre, par la vive douleur qu'elle ne manquera pas d'affecter: elle joindra sans doute l'imposture à l'artifice, la sainteté de mon ministere m'oblige de vous en avertir. Si après les avis que je vous donne, vous négligez d'agir vigoureusement, j'ose vous annoncer de la part de Dieu, qu'il ne tardera pas à tirer de votre lâcheté une vengeance exemplaire. Non, mon Père, s'écria Dn. Luiz, je ne veux pas encourir son indignation, la perfide mourra. Cette mort vous sera sans doute méritoire, reprit le Moine, mais cependant vous pourriez donner quelque chose à la pitié, & vous relâcher un peu de la sévérité de cet arrêt. Non, non, continua le fanatique; la résolution en est prise; la mort seule peut laver une offense si grande. Ne m'abandonnez pas dans des circonstances si cruelles: je ne veux pas voir Elvire; apprenez-lui ma vengeance, & tandis que je ferai enlever Dn. Juan, exhortez-la à profiter de ses derniers momens, pour se repentir de sa faute.

Dn. Luiz qui craignoit à chaque instant que l'enfer ne s'entrouvrît sous ses pas, donna ses ordres pour qu'un détachement d'Aguasils [1] se rendît chez lui dans une demie heure. Pendant cet intervalle, il entra dans la chambre de Dn. Juan, qui comptoit beaucoup sur les larmes d'Elvire, lui reprocha son crime avec assez de modération, & pour qu'il ne soupçonnât rien du malheur qui le menaçoit, il lui dit que si dans vingt-quatre heures il ne sortoit pas de la Ville, il trouveroit le moyen de le faire arrêter. Cet amant infortuné crut gagner beaucoup que d'avoir encore un jour à lui; il cherchoit en lui-même les moyens d'enlever Elvire pendant la nuit, lorsqu'on vint le saisir: il fit inutilement une vigoureuse résistance, il fallut céder au nombre. On le conduisit dans des souterrains affreux, où le souvenir & l'incertitude du sort de sa belle maîtresse, augmentoient les horreurs de sa captivité; il n'y fut pas plûtôt arrivé, que Dn. Luiz fit annoncer cette nouvelle à Elvire: ce coup acheva de la déterminer à la mort, & répandit la joye dans le cœur du Moine. Ce misérable, accoutumé à abuser depuis long-tems

[1] Gardes ou Valets de Ville.

de ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion, la sollicitoit de se rendre à ses désirs; vous ne pouvez éviter la mort que par ce moyen, lui disoit-il, & vous vous la donnez vous-même en vous refusant à mes transports. Dieu tolere le mal lorsqu'il doit en résulter un grand bien; le mistere ensevelira notre union, vous rentrerez en grace avec votre époux que je suis sûr d'appaiser, & je vous promets de vous faire jouir de la même paix dans laquelle vous viviez auparavant.

Elvire, livrée toute entiere à la douleur d'avoir perdu son amant, n'écoutoit pas ces discours sacriléges. Cher Dn. Juan, s'écrioit-elle, c'en est donc fait, je ne te verrai plus ; mon amour a causé ta perte, tu ne survivras pas à la tendre Elvire, on t'apprendra sa mort, pour hâter la tienne... cher amant... que ne puis-je rendre le dernier soupir entre tes bras, mes larmes couleroient sur ton visage, je mourrois les yeux fixés sur les tiens, & le dernier effort d'Elvire expirante, seroit de te jurer qu'elle t'aime toujours: mais.... non.... le même coup trancheroit ta vie, la mort ne pourroit nous séparer, & nos ames confondues goûteroient la douceur de s'unir encore par les plus tendres liens. Des sanglots redoublés interrompirent le cours de ses plaintes; elle tomba dans un accablement dont elle ne revint que pour demander à voir son époux: le barbare Moine qui ne cessoit de la solliciter lui refusa cruellement cette satisfaction. Sont-ce là, grand Dieu! s'écria-t-elle, les ministres que vous avez choisi pour nous instruire? ils vous font sans doute plus terrible que vous n'êtes, & puisque votre foudre ne tombe pas sur eux, me ferez-vous un crime d'avoir suivi le penchant de mon cœur? me l'auriez-vous créé sensible, s'il avoit dû servir à allumer votre colere? non, je vous le rends aussi pur que vous me l'avez donné. A peine achevoit-elle ces paroles qu'un homme masqué parut tout à coup, & enfonça inhumainement un poignard dans ce sein que la nature avoit formé pour être le trône de l'amour. Telle fut la fin malheureuse de la belle Elvire: son époux ne lui survêcut pas longtems; il mourut au bout de six mois, dévoré de chagrin, & consumé par les remords que sa barbarie lui inspira. M. de G... demeura plus d'un an à l'Inquisition; il en sortit enfin à force d'argent, & ne partit pour sa Patrie qu'après avoir immolé à sa vengeance l'exécrable Cordelier qui étoit la cause de ses malheurs.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XII.

J'ai été témoin hier d'une cruelle exécution. Il n'a pas tenu aux Moines qu'elle n'ait été plus sanglante, quoique la chose n'en valût guères la peine.

Les Carmes surprirent, il y a quelques jours, dans leur Eglise, un Soldat Dragon. Ils fouillerent ce malheureux qui avoit pris deux *maravédis* [1] dans le

[1] Les *maravédis* en Espagne sont la plus petite monnoye: elle répond à nos deniers.

tronc des ames du Purgatoire. Le criminel se voyant découvert, implora à genoux la clémence des Moines, qu'il crut susceptibles de compassion, comme les autres hommes. Il leur avoua que s'il avoit trouvé plus d'argent dans le tronc, il en auroit pris de quoi acheter une chemise; mais que ses désirs se seroient bornés à cette somme, ajoutant qu'ils pouvoient juger de la médiocrité de ses intentions, par le ménagement qu'il avoit eu pour les vases sacrés. Toutes ses remontrances furent vaines: on le conduisit, à main armée, au palais du Viceroi. Un détachement de Moines suivoit l'escorte: ils parlerent à M. de Gages avec la plus grande chaleur, tâcherent de lui prouver combien il étoit nécessaire, pour l'exemple, qu'on donnât la mort au sacrilége, que la religion sur-tout l'exigeoit, & que cette offense faite aux armes du Purgatoire, ne pouvoit se laver que par le sang. Si cette troupe infâme n'avoit pas jugé le coupable digne de mort, M. de Gages se seroit peut-être cru obligé de le faire périr; mais quelque rigoureuses que soient les Loix, il étoit bien sûr de les remplir en adoucissant une sentence prononcée par des Moines. Le Dragon en fut quitte pour les courroies.

Toutes les affaires qui regardent l'Eglise sont ici d'une telle conséquence, que la plus légere équivoque, lâchée sans aucune mauvaise intention, peut vous perdre.

Les Saragossois honorent particulierement une image de la Vierge, qu'on appelle *Nuestra Senora del Pilar*, Notre-Dame du Pilier; c'est une petite statue posée sur une colomne: ils prétendent que les Anges la porterent un jour à Saragosse dans cet état; & dans le tems de l'autenticité de ce miracle, les principaux de la Ville signerent qu'ils avoient vû descendre cette relique sur l'Eglise, où elle est aujourd'hui richement enfermée.

Les Annales de cette Eglise rapportent que les Pampelonnois, jaloux de ce que la Vierge avoit choisi de préférence la ville de Saragosse pour son séjour, résolurent d'en faire l'acquisition malgré elle. Pour cet effet, cinq ou six Navarrois des plus résolus partent pour Saragosse, enlevent l'Image, & viennent en triomphe la placer dans une Chapelle de Pampelune. Notre-Dame du Pilier trouva fort mauvais qu'on lui fît changer de demeure sans son consentement; la même nuit elle décampa par un trou qu'elle fit au couvert, & s'élevant dans les airs, elle regagna dans un instant sa premiere niche, quoique il y ait trente lieues d'ici à Saragosse. Les Pampelonnois furent fort étonnés le lendemain de ne plus retrouver la statue; & ils n'aiment pas qu'on leur rappelle une époque qui fit voir à toute l'Espagne, combien peu ils étoient dans les bonnes graces de cette Vierge.

Comme parmi les hommes il y en a beaucoup dont la foi n'est pas bien vive, quelques-uns ont voulu révoquer en doute ce miracle; & un Anglois, qui crut pouvoir se permettre quelques raisonnemens sur une aventure aussi merveilleuse, ne fit pas difficulté de dire que cette grande diligence de la Vierge, dans son retour à Saragosse, lui paroissoit sur-tout fort extraordinaire. Mais l'Inquisition, toujours attentive à réprimer la sincérité dangereuse des esprits forts, se saisit de l'indévot personnage; il fut enfermé dans des cachots, où il a eu le tems

de se repentir de son impiété. Ce qu'il y a de très-positif, c'est qu'on n'a jamais entendu parler de lui depuis ce tems-là: ainsi finissent ceux qui, malgré toutes les lumieres de la raison, veulent fermer les yeux à des vérités si importantes, & sans lesquelles la religion n'existeroit pas un moment. Je n'imite assurément pas la conduite de cet incrédule; j'ai, pour la petite statue, une vénération singuliere. C'est ici un point essentiel de la foi, d'être persuadé que toutes les connoissances humaines ne peuvent aller jusqu'à sçavoir de quelle matiere est cette Vierge; & quoiqu'on voye clairement qu'elle est d'une très-vilaine pierre, j'aime mieux croire, comme les Espagnols, que de risquer mon salut pour une bagatelle.

Je suis, &c.

A Pampelune, le....

LETTRE XIII.

Monsieur le Comte de Gages vient de surprendre les Navarrois. Ils avoient cru jusqu'à présent que ce grand homme étoit sans religion, parce qu'il ne vouloit pas que son palais fût le réceptacle de tous les Moines de la Province, comme les Vicerois Espagnols, ses prédécesseurs, l'avoient bien voulu souffrir. Les attaques de goutte dont il est tourmenté, ne lui permettoient guères de se montrer; mais depuis quelques jours, son incommodité ayant diminué, il a fait une neuvaine à la principale Paroisse de la Ville. Le zèle avec lequel il s'est acquitté de cet acte pieux, nous a prouvé que ce Héros a autant de prudence & de religion, que de courage & de sçavoir.

En me promenant hier à la campagne, le hazard me conduisit près des ruines d'un moulin à poudre: la destruction de cet édifice est marquée par une époque singuliere.

Il y a quelques années qu'on laissa inconsidérément un homme seul la nuit dans le moulin; ceux qui firent cette bévue, ne prirent pas garde qu'il étoit yvre; à peine ses camarades furent-ils sortis, qu'il se mit à fumer tranquillement auprès de quelques barils découverts [1]; un morceau de tabac allumé tomba apparemment sur la poudre, & le moulin sauta avec un bruit effroyable. Quoiqu'il fût très-éloigné de la ville, la secousse fut si violente, qu'elle ébranla toutes les maisons jusqu'aux fondemens: les fenêtres de plusieurs volent en éclats, des portes fermées au verroux sont enfoncées; nombre de puits sont démolis; l'alarme se répand dans tous les quartiers; tout le monde sort dans les rues sans oser s'habiller; on sonne toutes les cloches; la garnison se met sous les armes; les Moines sortent de leur Couvent en chemise, avec des crucifix à la main; c'est la fin du monde, mes freres, s'écrioient-ils, toute la terre va s'anéantir: n'entendez-vous pas les sept Anges? Ne voyez-vous pas ces légions de feu qui combattent dans l'air? Les habitans convenoient de bonne foi, qu'il leur sem-

[1] On en juge parce qu'il n'y avoit absolument d'autre feu dans le moulin, bue celui qu'on laissa imprudemment dans la pipe de cet ouvrier.

bloit que cela étoit vrai; en conséquence ils se réfugient dans les Eglises, se mettent à pousser des hurlemens affreux, se meurtrissent la poitrine, s'arrachent les cheveux, se frappent le visage contre terre; pour surcroit d'embarras, quelques-uns rencontrent, au milieu d'une rue, le corps d'un chien en feu que la violence de la poudre avoit jetté jusques-là. On le prend sur le champ pour le dragon de l'Apocalypse. Les Religieux les plus résolus viennent, saintement équipés, pour conjurer le monstre. Quelques Officiers qui s'approcherent, & qui n'étoient pas assez troublés, pour ne pas sentir la poudre, firent voir au peuple que c'étoit un gros chien brulé; & en même-tems des Paysans, qui demeuroient près du moulin, vinrent avertir le Corps-de-garde du désastre dont ils avoient été témoins. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville, & chacun se retira chez soi, les uns à demi-morts de peur, les autres meurtris des coups qu'ils s'étoient libéralement distribués par pénitence; ceux-ci cherchant leurs femmes, qui, après le trouble, profiterent assez bien de la commodité de se trouver en habit de combat; & ceux-là riant à gorge déployée, de voir des groupes de Moines moitié nuds, qui se précipitoient en foule dans leur Couvent.

J'ai presque, moi seul, excité le même tumulte. Il fait ici des froids horribles, qui m'ont forcé à mettre un habit doublé de fourrure. A peine ai-je eu fait quelques pas, que tout le monde me suivoit comme un animal extraordinaire. La foule augmentoit de plus en plus; on m'a conduit ainsi en triomphe jusqu'au milieu de la Place, où je ne pouvois ni avancer ni reculer. Un Officier de ma connoissance, ayant vû mon embarras, a mis aux trousses de cette populace imbécile, quelques Grenadiers, qui l'ont dissipée dans l'instant. Les uniformes sont si redoutés dans cette ville, qu'un seul Soldat suffit pour appaiser une émeute populaire: sans cela je crois que nous serions fort à plaindre; & nous devons assurément, à la grande exactitude des Militaires, la tranquillité dont nous jouissons aujourd'hui.

Je ne vous ai pas encore parlé d'une cérémonie qui se fait le jour de Noël dans les prisons. Le Viceroi s'y rend suivi d'une nombreuse Cour; & il a le pouvoir de délivrer les prisonniers auxquels il veut accorder grace.

Un Viceroi, voulant un jour user de ce privilége, & voyant que les prisons étoient remplies de scélérats qu'on n'exécutoit point, commença par interroger les moins coupables, qui se disoient tous les plus honnêtes gens du monde, & les renvoya absous. Il passa ensuite à ceux qui avoient commis, chacun en particulier, plus de crimes qu'il n'en faudroit à Paris pour être brulé dix fois: il les congédia de même. Le Régent du Conseil suprême, qui est toujours présent à cette cérémonie, voulut représenter au Viceroi, que ces malheureux étoient chargés de crimes énormes, dont on les avoit convaincus depuis long-tems. Eh! pourquoi donc ne sont-ils pas déja exécutés, répondit le Viceroi? Mais leur délivrance est prononcée, je ne me retracterai pas.

Tous les prisonniers sortoient en comblant leur Général de bénédictions; mais à peine avoient-ils fait cent pas, qu'ils étoient saisis par des Cavaliers, dont le Viceroi avoit bordé tous les passages. Il n'en échappa pas un seul; & on les mit à mort sous quelqu'autre prétexte, qu'on disoit être du ressort de la

Justice militaire: ainsi ce jour de grace devint le jour de la plus sanglante tragédie qui ait jamais effrayé la Navarre. Le peuple ne manqua pas de nommer cet acte de justice, une cruauté qui n'avoit point d'exemple. Les Espagnols regardent la vie d'un criminel comme quelque chose de sacré, dès qu'il est du nombre des *Christianos viejos* [1]. Ils n'ont cette indulgence que pour les gens du Pays; car ils assisteroient, avec un vrai plaisir, au massacre de plusieurs milliers d'Etrangers. Mais quels seroient leurs transports, si la plus grande partie étoient François! ils en témoigneroient leur joie par des hurlemens [2].

J'ai beau me servir de toute ma philosophie pour croire que les cœurs des hommes sont, à peu près, les mêmes par-tout. Je trouve ici une différence qui me frappe; cependant, à examiner les choses en citoyen du monde, tous ces débordemens ne viendroient-ils pas d'une grande ignorance, & de la condescendance aveugle des Espagnols pour les Moines? ceux-ci leur facilitant toutes sortes d'immunités.

Quoique l'Inquisition exerce en Espagne une tyrannie humiliante pour l'humanité, il n'y a pas de Royaume où la morale soit plus relâchée; & c'est le plus grand trait de politique des Moines. S'ils avoient prêché autant d'austérité dans le fonds que dans la forme, ils auroient été obligés, pour donner l'exemple, de vivre en conséquence de leurs maximes. De là, plus de liaison avec les femmes, le scandale auroit suivi de près le commerce le plus innocent; leur vie auroit été bornée à la solitude, au travail, à la prédication; le nombre des Religieux n'auroit pas été alors si considérable. Mais cette troupe hypocrite, dont le cœur est endurci dans le crime, employe impunément, pour faciliter ses plaisirs, des moyens qui feroient frémir d'horreur le Laïc le plus abandonné à la débauche. Elle a sçu, par un art infernal, associer la sainteté de la Religion avec l'infamie, & les excès dans lesquels les Moines vivent en Espagne [3]. Vous seriez surpris de voir les interprétes de la parole de Dieu, recommander sur-tout au peuple l'exactitude d'un culte extérieur, que la raison peut à peine démêler dans un cahos de puérilités. Ils menacent des tourmens éternels, ceux qui ne portent pas des reliques qu'ils vendent, ou qui ne marmotent pas tous les jours un certain nombre de Rosaires; & ils offrent un refuge dans le Temple à un assassin digne des derniers suplices. Inceste, meurtre, viol, tout cela n'est rien, si vous avez le soin d'aller *grimacer* devant le tableau hideux de quelque Saint apocrife [4],

---

[1] Vieux Chrétiens. On appelle ainsi ceux dont la famille est Catholique depuis plusieurs siécles, & ils sont beaucoup plus considérés que les autres.

[2] Il y a une place à Cadix qu'on appelle, Place où l'on pend les François, parce qu'on y en a pendu un.

[3] Il ne faut point comprendre dans le nombre de ces Moines les Jésuites, les Bénédictins, & quelqu'autres Religieux, qui travaillent autant en Espagne qu'en France.

[4] On danse des rigaudons devant les tableaux des Saints pour célébrer leurs Fêtes.

des singeries à peine dignes d'un théâtre de Marionnettes. Voilà les momeries que les Navarrois prennent pour la religion. Conduits par leurs Pasteurs au bord de l'abîme, ils s'y précipitent sans se croire coupables, pourvu qu'en tombant ils ayent un chapelet à la main.

Si ces ignorans, comme vous le voyez, doivent aux Moines principalement les mauvaises impressions de leur cœur, nous devons à ces mêmes Moines, la haine dont on nous honore ici. Ils sont jaloux des François, & craignent qu'ils ne désabusent quelque dupe: double motif pour prévenir les esprits contre eux. Aussi ne perdent-ils pas une occasion de nous dénigrer. La chaire de vérité est souvent le lieu qu'ils choisissent pour vomir contre nous les calomnies les plus odieuses: ils nous y peignent sous des couleurs horribles. Je vous avoue que leur aigreur me flate beaucoup, & je serois au désespoir d'acheter une estime aussi méprisable que la leur, aux dépens des plus beaux droits de l'humanité.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XIV.

Un Espagnol, à qui je disois hier beaucoup de bien d'un Négociant françois, convint avec moi du mérite de celui dont je lui vantois la probité; & pour couronner l'éloge, il me dit fort sérieusement, en un mot, c'est dommage qu'il soit François. Vous voyez que quelque chose que nous fassions pour mériter l'amitié de ces peuples, nous avons toujours un vice dont nous ne sommes pas les maîtres de nous défaire, & que leur haine ne sçauroit nous pardonner: encore faut-il que ceux qui veulent se rendre dignes de ce panégyrique insultant, copient si bien les ridicules des Espagnols, qu'ils se soient mis de pair avec eux. Plusieurs Négocians de ma nation, sont obligés de jouer ce sot personnage pour établir leur crédit: ils y réussissent avec d'autant plus de facilité, que la plus grande partie de ceux que leur mauvais sort oblige à vivre ici, sont Bearnois; par conséquent souples, adroits, insinuans, se prêtant à tout. Si cette conduite n'est pas tout-à-fait d'un Philosophe, elle est absolument nécessaire à un Négociant; & en cela les Bearnois sont bien les premiers Négocians de l'Europe: ils le disputeroient, je crois, aux Hollandois même.

Ne croyez pas cependant que je veuille dire qu'on doive se distinguer ici par des manieres qu'on se permet à peine en France; il seroit ridicule de l'imaginer: mais la raison sçait dicter ce juste milieu, qui, sans masquer nos sentimens avec bassesse, nous empêche de fronder ouvertement les usages d'un Pays, & de nous faire noter par des discours peu réfléchis, & par un air affecté, qui ne manqueroit pas de nous rendre odieux.

Je reviens, malgré moi, sur le chapitre des Moines; cette matiere est si abondante, que je suis toujours tenté de la saisir; & ce que l'on m'a raconté, vous fera voir jusqu'où ils poussent l'abus de leur ministere: c'est peu pour eux de souffler la haine dans tous les cœurs, ils prêchent encore la vengeance.

Un Maître à danser François avoit été s'établir à Bilbao, dans l'espérance d'y faire fortune. Epaulé par quelques protecteurs de sa Nation, il commençoit à être fort en vogue, lorsque, pour son malheur, il joignit au nombre de ses écolieres, une Dame charmante, à laquelle un Jacobin tâchoit depuis long-tems de donner des leçons plus solides. L'Espagnole avoit beaucoup de dispositions, & son sale Adonis la voyoit avec plaisir ajouter de nouveaux agrémens aux charmes de sa personne. Il assista les premiers jours à cet innocent exercice avec satisfaction: mais bientôt l'assiduité du Maître lui donna de la jalousie; il vit, avec une secrette rage, que ce tiers importun étoit toujours chez sa maîtresse dans les momens les plus favorables à son amour. Son ressentiment ne se borna pas à éloigner de la maison ce rival imaginaire. Pour se venger de ce qu'il s'étoit innocemment opposé à ses plaisirs, il se chargea de prêcher le jour de Pâques dans la Paroisse; après s'être fort étendu à l'Espagnole sur les plaisirs du monde, il fit voir à ses faciles auditeurs, combien la danse étoit pernicieuse pour les jeunes personnes. Cet exercice, s'écria-t-il, est l'écueil de la vertu; & je ne comprends pas comment les meres osent recevoir dans leurs maisons ces suppôts de Satan, qui nous apportent de France cet art pernicieux à la pudeur. Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, bannissez, pour jamais, ces ennemis de votre salut. Transportés d'un saint zèle, obligez-les avec fermeté, de se refugier dans leur coupable patrie; & vous éviterez, par cette violence pieuse, le chemin le plus sûr de la damnation éternelle. Cette morale diabolique n'échauffa que trop les esprits. Le Maître à danser étoit dans l'Eglise. Le respect qu'on doit aux lieux saints, put à peine retenir la fureur des Espagnols: ils ne le perdirent pas de vue: ce fut en vain qu'après l'office il voulût se dérober à la catastrophe dont il avoit quelque soupçon; tout le peuple tomba sur lui à coups de pierres. Mon pauvre Marchand d'entrechats eut besoin de tout son sçavoir faire pour n'être point lapidé; & de crainte d'une seconde attaque, il quitta l'Espagne peu de jours après, & laissa le champ libre au sacrilége Dominiquain.

Ce que je trouve de fort extraordinaire dans cette aventure, c'est que les Espagnols ayent pû croire tout d'un coup que nos danses étoient contraires aux bonnes mœurs, eux qui disent tous les jours qu'elles ne sont pas assez vives: la décence qui y régne leur paroît assommante; ils n'aiment que les danses angloises, ou leur *Fandango*, espece de rigaudon, dont les mouvemens les plus lascifs, & les postures les plus impudentes déterminent la beauté. Je vous dirai bien plus, les femmes de qualité dansent ce *Fandango* d'une maniere qui feroit rougir à Paris les chastes Nymphes de la Déesse du Roule. Jugez par ce dernier trait de l'aveuglement de ces peuples pour ce que les Moines ont la lâcheté de leur inspirer.

Si les Freres Prêcheurs & Mandians prenoient pour modéle les Jésuites, ils auroient une façon de penser bien plus conforme à la raison, & à l'utilité publique. On a vu des Religieux de cet Ordre éclairé, déclamer en chaire contre les ridicules des Espagnols, & leur répéter souvent, que les étrangers n'étoient détestés en Espagne qu'à cause de leur supériorité à tous égards; & que la haine mal-fondée qu'on avoit conçu contre eux, étoit l'éloge le plus flateur qu'on pût

faire de leurs connoissances. Vous reconnoîtrez aisément à ces actions de vigueur, le même zèle qui anime par-tout les enfans de Loyola. Trop au-dessus des autres Ordres par leurs profondes lumieres, ils en ont rarement les ridicules & la bassesse. Ces vrais Philosophes sçavent accorder tous les intérêts qui leur sont propres; & j'ai souvent trouvé dans leur entretien de quoi contenter ma raison, sans que la Religion, toute scrupuleuse qu'elle est, eût pû s'en alarmer. Le chemin qui conduit à ces vérités, semble bien épineux, ils le couvrent de roses; & après m'y avoir conduit par la main, ils m'ont prouvé bien des fois que tout est dans l'ordre, & ne sçauroit être mieux; systême contre lequel je me serois révolté, s'ils ne m'avoient fait appercevoir clairement, que le bonheur d'un galant homme dépendoit d'en être convaincu.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XV.

On vient d'arrêter sur la frontiere 15 000 piastres; vous sçavez, sans doute, qu'il est défendu d'en sortir d'Espagne. Si l'on peut découvrir le Négociant qui est le propriétaire de cette somme, il ne tardera pas à être ruiné: mais ceux qui font ce commerce dangereux, prennent ordinairement leurs mesures de façon qu'ils ne risquent que l'argent qu'ils envoyent. Les Espagnols sont enchantés de cet accident: ils ont jetté leurs soupçons sur un François, qui rit de leur malignité, & qui n'a jamais tenté cette contrebande.

Il arrive ici une quantité considérable de marchandises depuis quelques jours. Ce concours est occasionné par la Foire de Tafailla, qui doit se tenir incessamment. Les Marchands de Pampelune y transportent des bazins, des camelots, des mousselines, des serges de laine, des mouchoirs, des draps à manteau, & des bas. Voilà à peu près en quoi consiste tout leur commerce, si vous y joignez les laines qui passent en France. Ils débitent peu de marchandises en magasin durant le cours de l'année; les grandes ventes se font aux Foires. Celle qu'on tient à Pampelune est la plus considérable: on y donne une course de taureaux, afin d'attirer beaucoup de monde; & tel Espagnol ne viendroit pas de dix lieues, quand on lui promettroit les marchandises à un quart moins de ce qu'elles valent, qui n'hésiteroit pas d'en faire vingt à pied, pour assister à ce spectacle barbare.

Les affaires seroient assez lucratives, si la bonne foi régnoit dans le commerce. On est obligé de vendre aux Détaillistes qui accourent de toutes les petites villes de la Navarre: ils prenoient des termes de Foire en Foire pour payer; mais rarement s'acquittoient-ils de leurs engagemens. Ce fait est si vrai, qu'il n'y a pas un seul Négociant de Pampelune à qui il ne soit dû des sommes considérables par l'infidélité de ses acheteurs. Ces dettes passoient souvent de pere en fils, & les créanciers étoient obligés d'attendre avec patience que leurs débiteurs voulussent bien les payer: les poursuites qu'ils auroient faites contre eux, auroient

été inutiles, & souvent dangereuses; car il n'y a absolument point de justice pour ces fraudes indignes.

Ces pertes continuelles ont obligé les François à diminuer beaucoup de leur confiance: ils ne livrent plus leurs effets qu'argent comptant, ou dans des mains sûres; & comme les especes sont aussi rares parmi les Foirins que la probité, les ventes ne sont pas aujourd'hui la dixième partie de ce qu'elles étoient il y a vingt ans.

Pour vous faire voir jusqu'où les Espagnols portent la licence pour le vol, il suffira de vous dire qu'à la Foire de Tafailla, les Marchands étoient obligés, il y a quelques années, de faire garder leurs boutiques par des hommes armés, pour s'opposer aux incursions des voleurs, qui venoient publiquement fondre sur eux à coups de fusil, comme s'ils avoient entrepris une guerre légitime.

Comme je vous fais part de mes réflexions à mesure qu'elles me viennent, & que je suis paresseux pour suivre un ordre didactique, je ne vous ai encore rien dit de la situation de cette ville. Un Ecrivain jaloux de la forme, auroit sans doute commencé par en faire une description pompeuse, & vous prouver qu'elle étoit imprenable. Je me bornerai à la vérité toute nue, sans chercher à la parer de ces exagérations qui la déshonorent toujours.

Pampelune est sur une hauteur. Des prairies, assez riantes, bordent tout le côté des frontieres de France. Cette Ville ne doit être regardée qu'en dehors, & fort légerement, quoique la vue en paroisse d'abord agréable: elle perd beaucoup à l'examen. Les rues y sont infâmes; les bâtimens maussades, & sans art; l'air qu'on y respire y est infecté; le froid & le chaud s'y font sentir dans toute leur violence; on y éprouve les incommodités de chaque saison, sans en goûter les moindres agrémens.

La Ville en général est assez bien fortifiée; cependant, quoiqu'en disent les Espagnols, elle pourroit être mise au rang de ces Places de guerre qu'on prend tous les jours sans effort, si elle n'étoit défendue par la Citadelle. Cette Forteresse est ras de terre, bien munie, & réparée avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas davantage pour faire dire aux Navarrois, que si Alexandre avoir trouvé Pampe lune sur son chemin, il auroit bientôt ragagné la Macédoine.

Vous vous souvenez, sans doute, des guerres cruelles que Philippe V eut à soutenir contre la Maison d'Autriche; avant son avénement à la Couronne d'Espagne, ce Royaume étoit entierement divisé; le parti de Charles III étoit aussi formidable que celui du Duc d'Anjou, & de dix en dix lieues on ne reconnoissoit pas le même Souverain. Dès le commencement de ces troubles, dont l'Espagne éprouvera long-tems les suites funestes, Pampelune se déclara pour la Maison de France. Dn. **************, qui commandoit alors en Navarre, fut soupçonné de tramer quelques négociations secrettes avec Charles. Comme la sûreté de cette Place étoit essentielle à Philippe V, on jugea à propos d'y faire passer des troupes françoises, avec ordre de s'emparer sur-tout de la Citadelle; les Espagnols qui la gardoient se soumirent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient point trempé dans la conspiration du Viceroi; mais Dn. ************ qui avait ses vues, & qui se proposoit de les gagner par ses largesses, leur fit

croire qu'on soupçonnait, sans doute, leur fidélité, & qu'ils se rendoient coupables par cette conduite inconsidérée. Il voulut donc se charger du soin de faire sortir les François de la Forteresse. La violence lui parut une voie trop dangereuse; s'il n'avoit pas réussi, comme il y avoit apparence, l'entreprise lui aurait coûté la tête. Cette considération l'engagea à user d'adresse: il ordonna une course de taureaux, & fit dresser un amphithéâtre superbement décoré pour les Officiers François qu'il invita à cette fête. Son dessein étoit de faire défiler plusieurs bataillons espagnols dans la Citadelle, tandis que la garnison seroit occupée aux réjouissances. Le Commandant François ne donna pas dans le panneau; il fit braquer deux piéces de canon de quarante-huit sur le pont-levis & tint ses troupes sous les armes pendant tout le jour. Sa prudence eut un bon effet, les Espagnols ne se présenterent pas, & la Cour disposa du Viceroi peu de tems après. Les Pampelonnois ont encore cette aventure sur le cœur: ils sont au désespoir que nous ayons occupé leur Citadelle.

Nous sommes bien plus en horreur à Lérida. Pendant ces mêmes guerres, les habitans de la Ville se saisissoient de tous les François, & les clouoient vivans à des arbres, par la partie du corps la plus sensible. Bientôt les troupes de Louis XIV s'emparerent de la Place, & le sang de mes compatriotes fut bien vengé. Le Lieutenant Général qui commandoit la garnison françoise, à la vue des cruautés que les Espagnols avoient exercé, demanda en entrant dans la Ville à un Officier du pays, comment on disoit pendre en Castillan. Ce mot ce rend par *Ahorcar*, répondit le Militaire: bon, répartit M. De....., c'est là tout ce que je veux sçavoir de votre langue; & je vous donne ma parole que vous l'entendrez répéter souvent.

Cependant la présence de cet Officier ne suffit pas pour arrêter le glaive des assassins. Les Particuliers se chargerent des meurtres que les Bourreaux n'osoient plus commettre publiquement; & toujours quelque malheureux François étoit la victime secrette immolée à la fureur de ces barbares. M. De ***** vit alors qu'une sévérité inflexible pouvoit seule pacifier les choses. Les patrouilles eurent ordre de fouiller tout le monde, & d'arrêter ceux qui porteroient des armes. Quelques scélérats furent pris & menés devant M. De *****, qui, pour toute réponse, disoit, Aforcar, en corrompant le mot Ahorcar dont il ne se souvenoit pas. Les exécutions, quoique fréquentes, ne firent qu'animer les Espagnols; il fallut ôter absolument la cause, pour empêcher les effets. M. De ***** fit publier à son de trompe, que chacun eût à porter au milieu de la place ses armes à feu, & autres. L'orgueil de la Noblesse se souleva contre cet arrêt: plusieurs jeunes gens de qualité affecterent de sortir armés de pied-en-cap. On ne respecta point leur rang; les Soldats les désarmerent, & les conduisirent devant leur Général, qui ne répondit encore que Aforcar. Ces illustres Coupables furent fort étonnés de ne pas obtenir une grace qu'ils prétendoient qu'on ne pouvoit leur refuser. Toute la Ville fut alarmée de leur condamnation; le Corrégidor dont le fils étoit du nombre des prisonniers, pria l'Evêque de Lérida d'aller, au nom de l'Inquisition, implorer la miséricorde de M. De*****. Sa Grandeur s'y transporta, & promit au Général la vie éternelle, s'il faisoit cet

acte de générosité en faveur du sacré Tribunal. Tout ce que M. De***** crut pouvoir accorder à la dignité de l'Ambassadeur, se borna à répondre quelques paroles de plus. Je veux bien changer la sentence, dit-il, mais il faut que vous, ces Messieurs, ou moi, soyons pendus. Voyez, Monseigneur, avez-vous envie de l'être? L'Evêque, dont la commission ne s'étendoit pas jusques-là, trouva l'accommodement un peu vif, & n'eut pas la charité de s'y prêter; permettez-moi donc de suivre votre exemple, reprit M. De *****, & laissez pendre les criminels, sans vous mêler de leurs affaires. Cette mauvaise plaisanterie réussit assez bien: l'ordre fut entierement rétabli, & les Espagnols eurent si peur, qu'ils se souviennent encore du terrible Aforcar: c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui à Lérida M. De *****, qui s'est immortalisé dans les Fastes de cette Ville.

Je suis, &c.

A Pampelune, le...

LETTRE XVI.

Le zèle pour la conversion des pécheurs, a fait inventer aux Missionnaires, plusieurs saints stratagêmes, qui n'ont pas toujours réussi à la vérité, mais qui nous ont fait voir l'ardeur des serviteurs de Dieu pour le progrès de la Religion Chrétienne. Les Paul, les Xavier, les Denis, ces illustres inspirés, n'avoient pas épuisé toutes les ressources propres à amener les incrédules dans le chemin de la foi. L'Espagne réservée de tout tems aux grandes choses, se glorifie aujourd'hui d'avoir donné le jour à un Religieux, dont l'imagination échauffée par quelques reliques qu'il avoit apporté de Rome, lui fit faire un de ces coups de maître, qui vous menent leurs Héros droit à l'apothéose, en dépit des clameurs impuissantes de ce que les hommes appellent sottement la raison.

C'est à ***** que ce nouvel Apôtre exerçoit tous les jours son ministere avec quelque succès, malgré les inconvéniens d'une poitrine délicate, que les femmes même n'avoient pû réussir à conforter. Un Cardinal qui voyageoit, invita mon Jacobin à prêcher un Sermon pathétique sur le Jugement dernier; il accepta la partie, en assurant son Eminence qu'elle seroit elle même frappée d'un passage qu'il avoit dans la tête. Le jour venu, toute la Ville voulut entendre son Oracle: on accourt en foule, l'Eglise se remplit jusqu'au parvis, & le Prédicateur voit avec joie qu'il a toutes les peines du monde à parvenir jusqu'à sa chaire. Je voudrois avoir assisté à ce morceau d'éloquence: il fut, sans doute, assez risible pour vous amuser beaucoup; mais j'en sçais, avec l'Espagne entiere, ce qu'il y avoit de plus extravagant. Lorsque mon fou vint à parler de cet endroit de l'Ecriture, où il est dit qu'on entendra à la fin du monde les trompettes effrayantes des Anges qui réveilleront les morts: oui, vous les entendrez, pécheurs, quand vous y penserez le moins, s'écria-t-il: peut-être demain; que dis-je demain? peut-être tout -à-l'heure. En même tems les voutes de l'Eglise retentissent du son d'une douzaine de trompettes, qu'il avoit fait secretement

placer dans la nef. Tout l'auditoire est saisi d'une frayeur mortelle; les uns se meurtrissent le visage; les autres, croyant que les goufres de l'enfer vont s'entr'ouvrir, cherchent leur salut dans la fuite. Celui-ci est étouffé par la multitude; celui-là foulé aux pieds; d'autres sont estropiés par des bancs, & des chaises qu'on renverse de tous côtés; plusieurs femmes grosses avortent; des enfans meurent de peur; enfin les cris funébres, le désordre, le désespoir, la mort, représentent dans le Temple du Dieu de la paix, l'image d'une ville livrée au fer d'un vainqueur impitoyable. Pendant ces momens d'horreur, les Moines, au lieu de calmer la populace, profitent de la crainte générale pour faire refugier dans leurs cellules, des femmes & des jeunes filles. Là, ils triomphent aisément de leur pudeur, & ces victimes innocentes ne reprennent l'usage de leur sens, que lorsqu'elles sont déja immolées à la brutalité des Ministres sacriléges, dont elles auroient dû espérer quelque secours. Voilà quels furent les fruits de l'enthousiasme de l'Apôtre Espagnol. Malgré toutes les abominations dont sa frénésie le rendit coupable, il est, depuis ce tems là, en odeur de béatitude. Quel excès d'aveuglement!

La conduite des Moines Espagnols m'a toujours surpris, lorsque j'ai examiné la maniere de vivre exemplaire des Evêques. Ils ne sortent presque pas de leurs palais, & ne voyent jamais de femmes. Les revenus considérables dont ils jouissent, ne sont point consommés à la dépense d'une table magnifiquement servie; ils n'ont pour convives que leurs Grands-Vicaires, & quelques Prêtres. La grande richesse des Evêques ne se montre ici que par les aumônes continuelles qu'ils distribuent aux pauvres. Sans ces marques respectables, on ne devineroit pas s'ils sont plus à leur aise que le reste du Clergé. L'Episcopat ne s'accorde pas non plus toujours à la naissance; un mérite distingué suffit pour y prétendre; & lorsqu'on donne un Evêché, on ne demande pas si les ayeux de celui qu'on propose, commandoient une colomne à la journée de Pavie ou de Rocroy, ou s'il y a eu des Grands d'Espagne dans sa maison; mais on s'informe exactement si l'Ecclésiastique a de la piété, si ses mœurs sont irréprochables, & s'il joint les qualités du cœur à celles de l'esprit. Par ce moyen les peuples voyent dans leurs Evêques, un Pasteur qu'ils aiment, & un pere dont ils reçoivent avec respect les leçons, qui sont toujours analogues à leur ministere.

Vous me demanderez peut-être pourquoi les Evêques ne s'opposent pas à tous les crimes dont j'accuse les Moines; ils le font, sans doute, avec sévérité lorsqu'ils en sont instruits; mais à l'exception d'un petit nombre de personnes assez raisonnables pour ne pas s'aveugler, les Espagnols comptent presque autant de Saints que de Religieux; & même lorsque l'évidence ne devroit laisser aucun doute, le Fanatisme a toujours des détours captieux, par lesquels il sçait adroitement rapporter à la Religion les actions les plus noires.

Connoissez d'ailleurs la politique monachale. Les Chefs des Ordres font assidument leur cour aux Evêques; & comme ils sont souvent intéressés à les tromper, ils se donneroient bien de garde de découvrir des forfaits dont ils partagent la noirceur. Le maintien édifiant qu'ils affectent, l'hypocrisie de leurs discours, & plus que tout celà, des crimes dont on ne pourroit, sans témérité, soupçonner

le plus scélérat de tous les hommes : voilà les voiles affreux sous lesquels les Prélats ne sçauroient appercevoir le flambeau de la vérité.

Je trouve bien raisonnable l'usage établi pour porter le Viatique aux malades: le Prêtre monte dans le premier équipage qu'il rencontre, & le garde jusqu'à ce qu'il rentre dans l'Eglise; tandis que le particulier à qui il appartient, attend dans quelque maison que la course soit finie. Les Cochers sont fort attentifs à se procurer cet avantage; les indulgences qui sont attachées à cette cérémonie, font que chacun d'eux accourt avec empressement, dès qu'il apperçoit le Seigneur. Jusques-là cette coutume n'a rien que de pieux; mais la superstition a suivi de près. Lorsqu'un Espagnol achette une voiture, quelques offres qu'on pût lui faire, il n'y monteroit pas avant qu'elle ait servi à porter le bon Dieu; c'est pour cela que les Domestiques conduisent toujours le carrosse de chez le Sellier à la porte de l'Eglise. Les Prêtres s'en servent ordinairement un jour entier; après quoi le propriétaire est convaincu qu'il est à l'abri de toutes sortes d'accidens. Cela n'empêche pas cependant, que comme les ouvrages d'Espagne sont peu solides, & les chemins détestables, les équipages ne versent quelquefois; & que malgré la dédicace dont je vous ai parlé, les crédules Espagnols ne se rompentt les côtes de tems en tems. Ils en sont quittes pour faire un vœu lorsqu'ils sont par terre; & un homme qui se casse une jambe, après avoir employé à la guérison tous les secours du tems & de la Médecine, est toujours guéri par la vertu de quelque relique secrette.

Ce n'est pas non plus à la Nature que les femmes grosses doivent leur délivrance. Dès qu'elles commencent à sentir les douleurs de l'enfantement, le Directeur est mandé. Attiré par le chocolat & la bonne chere, il ne tarde pas à paroître, muni d'un petit Saint de bois qu'il porte sous sa robe. La bénévole statue, qu'on fatigue tous les jours par de semblables opérations, est posée triomphalement sur une table bien illuminée, le Moine se prosterne, un chapelet à la main, & assure de tems en tems sa pénitente, qui crie bien fort, comme de raison, que le moment de sa délivrance approche. Lorsqu'il n'arrive pas, la relique ne sçauroit avoir tort; on ne pénétre point les décrets de la Providence. S'il arrive,la pauvre femme n'auroit jamais accouché sans le secours de la marionnette; mais dès que le nouveau malheureux a vu le jour, on ne se souvient plus des obligations qu'on a au petit Saint. Négligé, oublié dans quelque coin de la chambre, tandis que le Moine se refait aux dépens de la patiente, des fatigues de la conjuration, les enfans se saisissent de l'effigie, & à force de la traîner dans la maison, lui arrachent, pour l'ordinaire, le nez ou une oreille; & le Frapart ne pense à leur enlever cette victime innocente, que lorsqu'il n'a plus ni faim ni soif. Il regagne ensuite son Couvent, le visage enluminé de vin, pour aller remettre dans sa niche le petit Accoucheur, mutilé, battu, & souvent destiné dans le même jour à une seconde corvée.

Vous n'ignorez pas qu'on se marie en Espagne sans le consentement des peres & meres. Une fille qui veut épouser son amant, l'avertit de se trouver sur le soir, avec un Prêtre, devant la porte de la maison. Dès que l'heure du rendez-vous sonne, elle sort de l'appartement, où elle est souvent au milieu de toute sa

UNIVERSITY OF MICHIGAN

famille, & va se marier par la fenêtre de quelque rez-de-chaussée, ou dans la cour. Elle rentre trois minutes après, sans que personne se doute assurément de la cérémonie; & le lendemain, plusieurs députés de l'Eglise viennent la demander à son pere, au nom de l'époux; s'il la refuse, on l'arrache de ses bras, malgré ses cris & ses larmes: pour le consoler seulement, les Prêtres ont soin de lui prouver que telle est la volonté de Dieu & de la Sainte Vierge.

Un Prédicateur s'est servi, il y a quelques jours, d'une ingénieuse comparaison, pour faire entendre clairement à ses auditeurs, comment Dieu les voyoit, sans qu'ils pussent le voir. Le Moine s'enfonça tout-à-coup dans sa chaire, & se mit à crier: Chrétiens, aucun de vous ne m'apperçoit? cependant je vous distingue tous par un petit trou: voilà, à peu près, comme le Tout-puissant nous regarde.

J'ai sçu d'un Anglois qu'il y a à Londres un Ministre qui prêche assez souvent, & qui, par son éloquence, attire pour l'ordinaire, un auditoire nombreux & distingué. On accourt avec d'autant plus de plaisir à ses Sermons, que l'Apôtre s'emporte avec insolence contre le Gouvernement & contre le Roi. Les traits qu'il lance, lui ont paru à lui-même si vifs, que, craignant les effets de sa sincérité, il a fait pratiquer sous sa chaire une trape dans laquelle il se jette dès qu'il a lâché quelque chose de trop fort, & il ne revient sur l'eau, que lorsque le murmure de l'assemblée s'est dissipé. Tout extraordinaire que me paroît ce manége puérile, il est, en quelque façon, fondé: mais ici les Prédicateurs, sans aucun motif, font en chaire des caprioles encore plus plaisantes: vous les prendriez pour des singes revêtus d'un habit monachal. Ce spectacle suffit pour m'attirer à leurs pieces d'éloquence: ce n'est cependant pas le seul divertissement que j'y trouve; je vous avoue que le concours de plusieurs extravagances, faites & dites à propos, a de quoi charmer un peu l'ennui qui me dévore dans cette Ville.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XVII.

Vous avez vu jusqu'à présent que rien ne peut arrêter les Moines dans leurs débauches; ils prennent sans distinction, toutes les voies qui peuvent tendre à leurs projets. Familiarisés avec le crime, cet obstacle à surmonter, n'est qu'un plaisir de plus pour eux. Chaque jour voit éclore quelque nouveau trait d'imagination, dont la sagacité peut aisément échapper aux scélérats les plus entreprenans.

Il y a quelques années qu'une Dame fut se jetter aux pieds d'un Cordelier; & après lui avoir confessé qu'elle vivoit en adultere avec un Prêtre de sa Paroisse, le conjura de la remettre dans le chemin de la vertu, & de lui donner les conseils nécessaires pour rompre cette liaison criminelle, sans que son époux s'en apperçût. Le zélé Directeur la consola, en l'assurant qu'elle n'avoit péché que dans le choix; qu'il iroit chez elle lui porter quelque relique, & qu'au reste il se chargeoit de bannir l'amant sans scandale. En effet, il se rend le soir même chez sa péni-

tente, & la trouve avec son mari, & le Prêtre, qui en faisoit quelquefois les fonctions. Le Cordelier regarda avec jalousie ce rival heureux, dont il vouloit usurper les droits; & pour accélerer le moment de sa disgrace, il détourna la conversation sur la Philosophie; le Prêtre donna dans le panneau, la dispute s'échauffa; & mon Frapart traita son adversaire avec tant d'animosité, qu'il le contraignit de quitter la place. A peine se vit-il maître du champ de bataille, qu'il exhorta le Maître de la maison à ne plus souffrir chez lui cet hérétique. Il avance des propositions dangereuses, lui dit-il, & s'il revient, je me verrai obligé de vous déclarer tous au saint Office. Cette menace suffisoit pour affermir l'autorité du Moine: il s'empara dès-lors de la maison, & instruisit l'Espagnole avec tant de succès, qu'il fut dans peu de tems aussi coupable que le rival disgracié.

Tandis que le Franciscain jouissoit paisiblement du fruit de son sacrilége, le mari fut obligé d'entreprendre un voyage considérable, qui devoit l'éloigner de sa maison pour plusieurs mois. Son épouse le vit partir avec satisfaction, & le même jour elle mit le Moine en possession de quelques prérogatives, dont la présence du jaloux l'avoit empêché de goûter les douceurs. Libres alors de toute inquiétude, ils ne songerent qu'à passer, dans les transports de l'amour, tous les momens que le Cordelier pouvoit dérober au service de Dieu. Leur imprudence alla si loin, que l'Espagnole sentit qu'elle alloit bientôt mettre au jour le fruit de son indigne passion. Cet évenement la jetta dans des alarmes d'autant plus vives, qu'elle venoit de recevoir une lettre de son époux, qui, après une absence d'un an, se disposoit à venir oublier auprès d'elle toutes les fatigues de son voyage. Ne sçachant quel parti prendre, elle confia ses craintes à son amant, & le pria de trouver quelque stratagême heureux pour la tirer d'embarras.

Pourrez-vous entendre, sans frémir, le projet le plus abominable qu'ait jamais conçu l'esprit humain? L'Espagnole avoit deux filles charmantes, dont la plus âgée n'avoit pas encore quatorze ans: ces deux jeunes beautés avoient reçu de la Nature tout ce qui pouvoit intéresser en leur faveur. Elevées comme le sexe l'est en Espagne, elles ne connoissoient que leur famille, & le Moine, qui va bien-tôt être l'instrument de leur déshonneur, & la cause de leur mort.

Ce monstre d'iniquité persuada à sa crédule amante, que le seul moyen d'avancer sa délivrance, étoit de se frotter avec le sang de deux jeunes filles, un moment après qu'elles auroient cessé de l'être; l'Espagnole ne pénétrant pas le dessein du Moine, trouva ce remede difficile à exécuter: je crois, dit-elle, que nous ferons bien d'avoir recours à quelqu'autre expédient; celui-là ne me paroît pas possible. C'est pourtant le seul dont la réussite soit immanquable, répliqua le Cordelier: au reste, je ne vous propose rien, que vous ne soyez à portée d'entreprendre. Vous avez deux enfans..... Ah! s'écria l'Espagnole, qu'osez-vous me proposer? Il en coûteroit trop à mon cœur; & j'aime mieux courir les risques auxquels ma foiblesse pour vous m'expose, que d'acheter ma tranquillité par un crime qui n'auroit point d'exemple. C'est à tort, reprit le Moine, que vous donnez le nom de crime à une ressource unique, que les circonstances rendent très-innocente: représentez-vous tous les malheurs dont votre peu de fermeté

vous rendra coupable. Songez au moment où votre époux va vous trouver infidéle; vous le verrez sacrifier à sa jalousie, tous ceux qu'il croira avoir été d'intelligence avec vous: vos filles même n'éviteront pas sa colere; & vous partagerez avec elles le châtiment de votre imprudence. Le tems est précieux, déterminez-les à vous prouver leur tendresse; la Nature exige assurément, que celles à qui vous avez donné le jour, vous sauvent la vie; assurez-les que ce secret ne sera sçu que de vous & de moi; & afin de prendre plus sûrement nos mesures, partez avec elles pour la campagne, j'irai vous y joindre demain. L'Espagnole, qui avoit été frappée de ce discours, voulut alléguer quelques raisons que le Moine rejetta avec aigreur, la menaçant même de l'abandonner, si elle ne suivoit pas des conseils auxquels elle étoit seule intéressée. Enfin, le retour prochain de son mari, la frayeur de la mort, & l'amour qu'elle avoit pour le Cordelier, ne laisserent bientôt d'autre peine à cette mere aveugle, que la jalousie de voir son amant entre les bras d'une autre; & ce dernier sentiment le céda bientôt lui même à la nécessité de songer au complot odieux dont elle venoit de se rendre complice. Elle promit donc d'employer tous ses soins pour la réussite, & ordonna à ses filles de la suivre à la campagne.

Elles n'y furent pas plutôt arrivées, que la mere leur expliqua la cause de ce voyage; ce fut en vain qu'elle se servit pour les persuader, de tout ce que la tentendresse, l'artifice, & la colere même ont de pouvoir sur des ames si tendres; elles rejetterent avec horreur ce projet barbare; & déja elles commençoient à toucher le cœur de leur mere par leurs larmes, & leur désespoir, lorsque le Moine arriva. L'impatience & la luxure étoient peintes sur son visage: il s'informe d'abord si l'on a suivi ses conseils; indigné de ce qu'il apprend, il éclate en menaces inutiles; la colere le suffoque, mille desseins funestes se présentent tour à tour à son imagination: enfin, ne pouvant plus contenir les transports qui l'animent: Madame, dit-il à son amante, puisque vos prieres & l'état où vous êtes ne peuvent émouvoir ces filles dénaturées, ayons recours à des voies plus sûres. Vous n'avez avec vous que votre fidéle Duegne, elle suivra mes ordres; la violence seule peut vous tirer de la situation affreuse où vous a mis mon amour..... Vous demeurez interdite; ce sera donc en vain que ma tendresse m'aura inspiré le moyen de vous arracher à une mort certaine. Craignez de pousser à bout ma fureur; & puisqu'une foiblesse indigne vous empêche de vous secourir vous-même, je sçaurai finir sans vous, ce que mes soins ont commencé si heureusement. Il appella ensuite la Duegne, & se servit de cette femme pour livrer ces deux innocentes victimes au plus affreux suplice. Représentez-vous ce que deux jeunes beautés peuvent si bien mettre en usage pour fléchir un scélérat. Soupirs étouffés, tendres regards, son de voix touchant, larmes, prieres, tout fut employé: amour! quel spectacle eût-ce été pour un cœur comme le mien! mais le barbare acheva; & pour continuer de colorer son crime, il engagea la mere à user du remede qui venoit de servir de prétexte à sa brutalité, & partit en l'assurant qu'elle ne tarderoit pas à en sentir les effets.

Je suis, &c.

A Pampelune, le...

LETTRE XVIII.

Le Moine ne fut pas plutôt éloigné, que l'Espagnole commença à se repentir de sa lâche complaisance; un pressentiment confus de tous les malheurs qui devoient suivre l'arrivée de son époux, lui causa une agitation violente. Le désespoir de ses filles augmentoit encore son tourment; elles ne cessoient de lui reprocher sa barbarie, & de détester le jour qu'elle leur avoit donné. Ainsi dévorée des remords les plus cuisans, cette mere infortunée n'avoit pas même la foible consolation de voir quelqu'un partager sa douleur.

Mais ces évenemens vont bientôt être suivis de la catastrophe la plus sanglante. L'époux de retour à *****, surpris de n'y pas trouver sa famille, apprend qu'elle est à la campagne depuis deux jours. Impatient de la revoir, il part avec précipitation, & goûte déja d'avance le plaisir d'embrasser sa femme & ses enfans. Il arrive le cœur transporté de joie: mais quel est son étonnement, à la vue du trouble & des alarmes que sa présence inspire! il en demande inutilement la cause; on ne lui répond que par des cris. Effrayé malgré lui d'un éclaircissement qui lui paroît déja funeste, il appelle l'infâme Duegne, à laquelle la crainte avoit presque ôté l'usage de la parole. Elle refusa plusieurs fois de lui apprendre ce qui s'étoit passé. L'Espagnol qui ne peut plus modérer sa colere, la menace de lui arracher la vie, si elle ne lui découvre tout ce qu'elle a vu. Que devient-il au récit des abominations que son absence a causé? La Duegne est la premiere victime qu'il immole à sa fureur, & sa vengeance n'est satisfaite, que lorsqu'il a poignardé sa femme & ses deux filles.

Après ce carnage horrible, il court chez un de ses amis, lui raconte son aventure, & lui demande de l'argent pour s'éloigner en diligence: mais le Moine, informé du moment auquel il étoit arrivé de la campagne, trouva le moyen de le faire saisir par les Archers du saint Office; il fut transféré dans des cachots où il est encore, si le Tribunal n'a mieux aimé éteindre, par sa mort, la mémoire des crimes du Moine; & le Cordelier aussi tranquille qu'auparavant, ne fit que changer de Province.

Voilà l'utilité de l'Inquisition. Tous les avantages que son établissement procure, sont à peu près de la même espece.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XIX.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, dans tout ce que je vous ai écrit, que les passions des Espagnols sont bien plus vives que les nôtres; j'oserai même dire qu'elles ne sçauroient aller plus loin à quelques égards. Le climat, sans doute, y contribue beaucoup; & vous en jugerez en lisant ce que j'ai à dire de l'Andalousie. Je pourrois peut-être vous donner quelques autres raisons de la violence de leur

tempérament; mais je crains de me laisser emporter à des raisonnemens dont la vérité pourroit m'être pernicieuse. Les opinions que j'attaquerois ont été aveuglement reçues; & quoiqu'il y ait des gens assez raisonnables pour les réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire, pour les regarder comme des chimeres quelquefois utiles, j'aurois tort auprès de ceux qui les ont adoptées; & malheureusement ce nombre est considérable. Cependant si je n'avois d'autre obstacle à surmonter que le respect humain, vous me connoissez assez pour croire que je le sacrifierois sans balancer, dans cette occasion, au plaisir [pour ne pas dire à l'avantage] d'écrire ce que je pense; mais j'entre malgré moi dans un détail que j'aurois dû éviter: déja j'entends le murmure de mes adversaires. Le silence est le plus sûr parti; & le combat ne seroit pas égal, quant à la force physique.

Quoi qu'il en soit, j'envisage les Espagnols dans des points de vue toujours différens; je suis pas à pas leur conduite & leur coutumes; les excès que les autres peuples leur reprochent, & dans lesquels ils donnent réellement, paroissent dans les actions de leur vie les plus indifférentes; mais ils se montrent bien plus dans les grandes passions. La jalousie, par exemple, est une de celles qu'ils poussent jusqu'à la démence. Rien ne peut les retenir, dès qu'ils ont soupçonné. Si quelque obstacle imprévu s'oppose à leur vengeance, ils la méditent plusieurs années avec tant de sens froid, que la moindre occasion de la faire éclater ne leur échappe pas: ils se nourrissent du poison de la haine, en affectant aisément les dehors de l'amitié la plus sincere. Une dissimulation soutenue avec tant de fermeté, suppose un cœur d'une trempe bien différente de ceux des autres Peuples; car les mêmes circonstances qui font naître en Espagne ces haines invétérées, ont lieu tous les jours en France & ailleurs. Cependant nous ne voyons (j'ose dire jamais) qu'elles produisent parmi nous de ces évenemens funestes si communs dans ce Royaume. Il y a peu de gens qui n'aient lû quelque trait de jalousie des Espagnols; les histoires qui les rapportent, ont souvent passé pour des fictions, tant ils sont éloignés de la vraisemblance. En voici un que j'aurois eu bien de la peine à croire, si des personnes intéressées à cet évenement, ne m'avoient fait voir de quoi n'en pas douter.

Dn. Pédro de ******** avoit épousé, par inclination, une Demoiselle dont il étoit aimé. Le commencement de ce mariage fut des plus heureux. Dna. Séraphina, moins gênée que les femmes ne le sont en Espagne, voyoit assez librement les amis de son mari. Comme elle avoit un caractere doux & sociable, sa maison étoit leur retraite ordinaire, & Dn. Pédro lui-même les pressoit de venir chaque jour s'y amuser. Cette conduite étoit trop raisonnable pour durer long-tems. Dn. Pédro se ressouvint bientôt qu'il étoit Espagnol; & ayant trouvé un soir sa femme tête à tête avec un Cavalier, il en conçut, sans autre fondement, les soupçons les plus vifs. Son cœur, qui jusqu'alors avoit été dans la contrainte, se livra tout entier à la jalousie la plus violente: il ne voulut voir personne, s'enferma dans son appartement où il parloit à voix haute, refusa de manger, & fit plusieurs extravagances de cette sorte. Dna. Séraphina, qui connoissoit le caractere de son mari, craignit les suites de sa folie, & prit ses mesures de façon, qu'elle se retira dans un Couvent le même jour. Toute la ville sçut bientôt cette

aventure; les amis de Dn. Pédro en furent étonnés; ils coururent chez lui, & lui demanderent les raisons qui avoient obligé sa femme à quitter le monde; mais l'Espagnol qui les devinoit bien, de peur qu'on ne découvrît son dessein, leur répondit qu'il étoit aussi surpris qu'eux d'un évenement qui le mettoit au désespoir; qu'il en ignoroit absolument la cause, & les pria de mettre tout en œuvre pour engager sa femme à revenir auprès de lui. Persuadés de sa sincérité, ils se rendirent au Couvent; quelques instances qu'ils purent faire à Dna. Séraphina, elle ne voulut jamais avouer les motifs de sa retraite. Ils lui représenterent en vain qu'elle donnoit occasion aux gens mal-intentionnés de faire courir des bruits qui pourroient faire quelque tort à sa réputation; que ses parens étoient dans l'inquiétude, & que son époux ne pouvoit résister à la douleur de se voir priver de tout ce qu'il aimoit. Elle leur répondit seulement, que cette séparation lui coûtoit beaucoup, mais que sa tranquillité l'exigeoit, & que malgré l'attachement inviolable qu'elle avoit pour son mari, elle ne pouvoit se résoudre à retourner auprès de lui.

Dn. Pedro parut accablé de la résolution de Dna. Séraphina. Il voulut d'abord s'aller jetter à ses pieds; mais n'étant bien sûr de lui, il lui écrivit une lettre, dont voici la traduction.

Lettre de Dn. PEDRO à Dna. SÉRAPHINA.

« Il faudroit aimer comme moi, ma chere Séraphina, pour sentir toute la » douleur que me cause ton absence; à peine goûtions-nous les douceurs d'un » hymen si long-tems attendu, que tu m'abandonnes sans aucun motif qui puisse » justifier un procédé si cruel. Ah! pourquoi m'as-tu flaté d'une douce espé- » rance, si tu ne devois pas répondre à ma tendresse?.... Mais, non: il en coûte » trop à mon cœur de croire que tu ne m'aimes pas. Abusée par quelque fausse » apparence, tu ne te crois pas, sans doute, l'unique objet de mes feux. Donnes- » moi les moyens de me justifier, belle Séraphina, & tu verras que je suis le plus » fidéle de tous les hommes. Viens me rendre tout mon bonheur; je n'ai jamais » aimé que toi. Ta délicatesse te rendroit plus chere à mes yeux, s'il étoit pos- » sible d'ajouter quelque chose à l'amour qui me dévore: mais ne la pousse pas » plus loin, si tu n'aimes mieux que la douleur termine une vie, dont le cours ne » peut être long, si je cesse de te voir. »

Dn. PEDRO DE******.

Cette lettre fit beaucoup d'impression sur le cœur de Dna. Séraphina. Elle voulut, dans le premier mouvement, aller rejoindre son mari; mais une crainte à laquelle elle ne pouvoit résister, balançoit son amour, & la retenoit malgré elle. Elle se reprocha plusieurs fois de causer le malheur d'un homme qu'elle aimoit, sur des soupçons peut-être mal-fondés. D'un autre côté, le souvenir des transports de Dn. Pedro la jettoit dans une incertitude cruelle. Enfin, après bien des réflexions, elle se détermina à faire à son mari la réponse suivante.

Lettre de Dna. SÉRAPHINA à Dn. PEDRO.

« Vous devez connoître assez la sincérité de mon amour, pour croire que je ne » me suis déterminée à me séparer de vous, que par des motifs bien puissans. » Pouvez-vous douter un moment de ma tendresse? Elle est plus forte que » jamais. Je me suis livrée avec tant de plaisir à la certitude de posséder votre » cœur, que je ne sçaurois vous soupçonner de le partager avec une rivale qui ne » vous aimeroit jamais comme votre malheureuse épouse. Cruel! je jouirois » encore d'un bonheur que je n'espere plus, si vous aviez toujours eu le même » sentiment pour moi. Je vais finir ma triste vie dans une retraite où je chercherai » à tout moment ce que j'ai de plus cher au monde. Vous vous consolerez de » cette séparation bien plus aisément que moi, puisque vous avez pû soupçonner » votre fidelle

SERAPHINA. »

Dn. Pedro, au lieu d'être touché de la tendresse de sa femme, se persuada qu'elle étoit plus coupable, puisqu'elle persistoit dans sa résolution. Il ne montra la lettre à personne; & pour faire voir à ses amis qu'il faisoit tous ses efforts pour parvenir à une réconciliation sincere, il alla lui-même au Couvent. Dna. Séraphina ne put soutenir la présence d'un époux qu'elle adoroit, sans verser un torrent de larmes. Sa foiblesse donna beaucoup de confiance à Dn. Pedro: il voulut profiter du moment, & se servit avec tant d'adresse du pouvoir qu'il avoit sur elle, que Dna. Séraphina ne sentoit plus que la douleur de ne pouvoir surmonter sa crainte, & de voir son mari dans une situation qui la pénétroit. Cependant cette entrevue n'eut pas le succès que Dn. Pedro en avoit attendu. Quelques amies de Dna. Séraphina, voyant l'accablement où elle étoit, la conduisirent dans son appartement, où elle ne cessoit de prononcer le nom de son mari.

La violence qu'elle s'étoit faite, lui causa une agitation qui alarma beaucoup ses parens. Dn. Pédro qui jouoit le désespoir, engagea sa belle-mere à demeurer auprès d'elle, & à lui témoigner combien il étoit accablé de son sort. Il alloit tous les jours lui-même s'informer de son état, & il ne parut un peu tranquille, que lorsque la santé de sa femme fut entierement rétablie.

Enfin, après deux ans de persécutions continuelles, Dna. Séraphina voyant que toute sa famille condamnoit son procédé, & que Dn. Pédro ne cessoit de lui donner ses soins, & de l'assurer de son amour, se détermina à quitter sa retraite pour aller vivre avec lui. L'Espagnol fit éclater ses transports par un festin qu'il donna aux parens de Dna. Séraphina, & aux siens. L'Archevêque & les principaux de la Ville, y furent invités. Au milieu du repas, pendant que les convives se livroient à la joie de voir la réunion des deux époux, & que chacun à l'envi leur souhaitoit mille satisfactions, le barbare Dn. Pédro, aussi furieux que dans les premiers momens de sa jalousie, tire un poignard de dessous son habit, le plonge dans le sein de Dna. Séraphina, & se jette aux genoux de l'Archevêque, pour lui

demander l'absolution d'un crime qu'il prétendoit que l'infidélité de sa femme rendoit excusable. Je n'entreprendrai point de vous peindre le désordre que cet assassinat répandit dans l'assemblée: Dn. Pédro profita de la premiere confusion, pour se réfugier dans une Eglise dont il sortit innocent.

Je suis, &c.

Pampelune, le....

LETTRE XX.

Je crois, Monsieur, que le parricide que je vous ai rapporté dans ma derniere lettre, est l'effet le plus inoüi que la jalousie ait jamais produit; du moins n'en ai-je pas lû dont la noirceur approchât de celui-là. Il falloit que Dn. Pédro réunit en lui seul tout ce qui caractérise les plus grands scélérats, pour conduire son crime avec tant de dissimulation, & le consommer avec une fureur que deux ans d'intervalle n'avoient pû amortir. Cette image odieuse vous aura, sans doute, révolté; je veux dissiper, en partie, l'horreur qu'elle vous a causé, en vous racontant un évenement bien glorieux pour les femmes, & qui fait voir que le beau sexe joint souvent la générosité & la grandeur d'ame, aux agrémens & à la délicatesse.

M. De ******, pendant son séjour à Madrid, avoit fait connoissance avec Dn. Alphonse, Marquis de ****. Comme la haine que les Espagnols ont pour les François ne s'étend pas jusqu'à la Cour, ou que du moins elle n'y paroît que sous les dehors de l'affabilité, Dn. Alphonse ne fit pas difficulté d'ouvrir sa maison à M. D******, qui par la bonté de son caractere, & la vivacité de son esprit, inspira bientôt à ce Seigneur Espagnol les sentimens d'une amitié sincere: ils ne pouvoient se passer l'un de l'autre, & leur union étoit citée comme la plus intime de la Cour.

La Marquise de ****, voyant la familiarité avec laquelle M. De****** venoit dans sa maison, s'en plaignit à son mari. C'est bannir, lui dit-elle, toutes les bienséances, & choquer ouvertement les usages du pays. On n'a jamais vu à Madrid, un étranger entrer à toute heure chez une femme avec tant de liberté; une telle conduite ne peut que faire courir des bruits offensans pour vous & pour moi; & c'est pour en éviter les suites, que je vous prie de dire à M. D****** que ma tranquillité demande qu'il supprime ses visites. Je sens qu'il vous en coûtera, & je suis moi-même fâchée que le soin de ma réputation m'oblige à exiger de vous cette démarche; mais enfin il faut vous y résoudre; servez-vous pour cela de tout le pouvoir que vous avez sur son esprit: il vous aime trop pour ne pas m'épargner le désagrément de me voir le sujet des conversations de la Cour & de la ville. Madame, répondit Dn. Alphonse, je ne sçaurois me déterminer à sacrifier le plaisir de vivre avec mon ami, à un préjugé ridicule, & qui ne peut avoir lieu dans cette occasion. Tout le monde sçait l'étroite amitié qui regne entre Monsieur De****** & moi, personne ne trouvera extraordinaire qu'il vienne si souvent dans ma maison; d'ailleurs votre conduite a toujours été ir-

réprochable; & si les devoirs de la politesse engagent mon ami à se présenter quelquefois chez vous, le principal objet de son assiduité est de me voir. Bannisez donc une crainte peu fondée, & croyez que votre réputation m'est trop chere pour ne pas condescendre à ce que vous me demandez, si je voyois qu'elle pût être compromise. La Marquise ne fut pas contente de cette réponse: elle se retira, en disant à son mari qu'il seroit peut-être fâché quelque jour de n'avoir pas suivi son conseil.

Cette conversation n'empêcha point que Dn. Alphonse ne vît son ami comme auparavant. M. De******, qui ne se doutoit pas qu'il eût été question de l'éloigner, ne venoit jamais dans la maison, sans passer chez la Marquise. Il se croyoit d'un caractere si indifférent, que la grande beauté de cette Espagnole ne lui paroissoit pas propre à lui inspirer des sentimens plus tendres. Cette confiance fit tout son malheur: l'amour se glissoit dans son ame sous le voile de l'habitude, & il n'apperçut l'abîme, que lorsqu'il ne pouvoit plus s'en garantir. Ce qu'il devoit à l'amitié de Dn. Alphonse, se retraça alors à son imagination; l'idée de trahir son ami, & d'abuser de sa confiance, lui paroissoit le comble des noirceurs. Mille fois il fut sur le point d'abandonner un lieu si fatal à son repos; mais un regard de sa maîtresse, où il croyoit lire quelque espoir, détruisoit sur le champ les derniers efforts de sa raison.

La Marquise s'apperçut de la passion de M. De******; elle avoit même senti un secret penchant pour lui, avant qu'il crût pouvoir deviner amoureux ; & c'étoit dans la crainte de s'engager davantage, qu'elle avoit voulu obliger son mari à ne plus le recevoir. Effrayée d'un amour que sa vertu lui présentoit sous un aspect horrible, elle évitoit avec soin de se trouver seule avec son amant, qui, au contraire, mettoit tout en usage pour se ménager un tête à tête. Plusieurs jours se passerent dans des projets concertés & détruits. M. De****** attribuoit à l'aversion qu'il croyoit que la Marquise avoit pour lui, les mouvemens qu'elle se donnoit pour traverser ses desseins. Résolu cependant de ne plus vivre dans une incertitude cruelle, il prit si bien ses mesures, pendant que Dn. Alphonse étoit chez le Roi, qu'il entra dans l'appartement de sa maîtresse sans se faire annoncer, & la trouva seule endormie sur un sopha. La chaleur du jour, & l'agitation où elle étoit pendant son sommeil, avoient répandu sur son visage un coloris animé qui la rendoit encore plus belle. Sa gorge étoit couverte d'un voile extrêmement fin: elle poussoit de profons soupirs, & paroissoit fatiguée par quelque rêve extraordinaire. M. De****** la regarde quelques instans avec admiration; mais ne pouvant plus contenir les transports que lui inspiroient tant de charmes, il se jette à ses genoux, & prend une de ses belles mains, qu'il eut le tems de baiser plusieurs fois sans obstacle. La Marquise en se réveillant, fut bien étonnée de se trouver seule avec un homme qu'elle vouloit fuir, & que son imagination lui présentoit sans cesse, même dans les momens consacrés au repos. La circonstance étoit critique: elle venoit de s'occuper de lui, & toute sa vertu lui fut nécessaire pour affecter de l'indignation. M. De ******, qui s'apperçut qu'elle vouloit appeller ses femmes, l'arrêta en se tenant toujours à ses pieds. Madame, lui dit-il, d'une voix presque éteinte, je suis bien malheu-

reux d'avoir pû vous déplaire dans un moment où j'ai le plus besoin de votre indulgence; & si l'innocent artifice dont je me suis servi pour vous entretenir sans témoins excite votre courroux, que ne dois-je pas craindre de votre sévérité ? Je n'ose vous faire, qu'en tremblant, l'aveu d'un amour..... Il alloit achever, lorsque la voix de Dn. Alphonse se fit entendre dans la chambre voisine. La Marquise aussi effrayée que son amant, n'eut pas le tems de revenir de son trouble avant que son mari entrât. L'embarras où il les trouva, lui fit concevoir quelques soupçons de ce qui venoit de se passer; se croyant trahi, il parla avec beaucoup de froideur à M. De******, qui, trop agité lui-même pour s'appercevoir du changement de son ami, prétexta quelques affaires indispensables, & sortit avec la douleur de n'avoir pû découvrir les sentimens de sa maîtresse.

Dn. Alphonse, n'écoutant plus que la jalousie, se servoit pour la justifier, de tout ce qui pouvoit augmenter ses frayeurs. Il s'imagina que sa femme ne l'avoit prié de fermer sa maison à M. De******, que dans la persuasion où elle étoit qu'elle ne pourroit l'obtenir, & dans l'espérance de mieux cacher son intrigue: il fit ensuite réflexion que depuis quelques jours ce François venoit chez lui aux heures où il pourroit voir librement l'objet de sa passion: il n'en falloit pas tant pour alarmer un Espagnol. Dn. Alphonse, convaincu qu'il alloit être déshonoré, s'il ne mettoit tout en œuvre pour déranger les projets de la Marquise, lui ordonna de défendre à M. De****** de revenir chez elle. Cette résolution l'étonna: elle répondit à son mari, que ce n'étoit pas à elle à chasser de la maison les personnes qu'il y menoit lui-même; qu'au reste elle l'avoit déja prié de ne plus le recevoir, qu'il eût la bonté de s'en souvenir, qu'elle réitéroit ses instances, mais que jamais cet ordre ne partiroit d'elle, quelques raisons qu'il eût pour l'exiger. Cette résistance confirma les soupçons de Dn. Alphonse; il fit sentir à sa femme que ce procédé lui déplaisoit,& lui dit brusquement qu'il ne seroit pas désormais si aveugle qu'il l'avoit été jusqu'alors.

Quoique M. De****** vît bien que son ami n'avoit plus le même empressement pour lui, il ne laissoit pas de le visiter comme à son ordinaire. L'intérêt de son amour, & l'envie qu'il avoit de sçavoir de la Marquise la cause du changement de son mari, redoublerent même son assiduité. Dn. Alphonse, qui cherchoit les moyens de rompre avec lui, devenoit tous les jours plus jaloux, & ne quittoit jamais gueres sa femme, à laquelle il faisoit à chaque instant de nouvelles querelles: enfin les choses en étoient au point, qu'il n'étoit pas possible d'éviter un éclat. M. De******, que son amour rendoit attentif sur les moindres occasions, entra un matin à la toilette de la Marquise. Résolu de la faire expliquer, il parvint à éloigner les femmes qui la servoient, à la réserve d'une, dont il avoit gagné la confiance. Le peu de réussite de sa premiere tentative, lui donnoit un air embarrassé; & il alloit, par contenance, placer une fleur dans les cheveux de sa maîtresse, qui le prioit instamment de se retirer, lorsque Dn. Alphonse parut. M. De******, ne pouvant soutenir sa présence, le salua, & sortit. Dn. Alphonse, transporté de colere, s'emporte contre sa femme, & joint les menaces aux invectives les plus dures. La Marquise, saisie de frayeur, se sauve par un escalier dérobé; mais le furieux Espagnol la suit de près, & lui

plonge son épée dans les reins. Tous les domestiques accourent en fondant en larmes; & tandis qu'on s'empresse d'arrêter le sang qui sortoit en grande quantité, Dn. Alphonse fut se jetter aux pieds du Roi, dont il surprit la religion, & qui lui accorda sa grace.

Cependant les chirurgiens ayant visité la plaïe de la Marquise, ne la trouverent point dangereuse; & après avoir levé le premier appareil, ils assurerent qu'elle ne couroit aucun risque de la vie, mais que la guérison seroit longue. Dn. Alphonse, de retour chez lui, fut surpris d'apprendre qu'elle vivoit encore: il se glissa dans son appartement sans être vu. Les douleurs qu'elle souffroit, au lieu de le pénétrer, lui firent concevoir l'espérance barbare d'en être bientôt délivré; & le même jour il partit pour une de ses terres, où il se proposoit de demeurer jusqu'à la mort de sa femme. Le sort en ordonna autrement; la jeunesse de la Marquise, les soins qu'on prit de sa vie, & la bonté de son tempérament, accélererent sa convalescence. A peine se vit-elle rétablie, que sans confier son dessein à personne, elle se retira dans un Couvent. Les premiers mois de sa retraite, la jetterent dans une mélancholie profonde; les Religieuses, touchées de ses malheurs, & charmées de son caractere, ne négligerent rien pour lui faire trouver de l'agrément dans un genre de vie si nouveau pour elle; & bientôt les égards qu'on lui témoignoit, & les réflexions qu'elle fit, contribuerent à lui rendre sa tranquillité. Pendant qu'elle commençoit à goûter les douceurs d'une vie paisible, l'Abbesse reçut des lettres de la Cour, par lesquelles on lui mandoit que Dn. Alphonse étoit attaqué d'une maladie dangereuse. La Marquise en apprit la nouvelle avec les sentimens d'une douleur véritable; & cette vertueuse femme, aussi alarmée sur le sort de son époux que s'il n'avoit pas été son bourreau, prit sur le champ le chemin de Madrid, pour aller veiller à la conservation de celui qui avoit voulu lui donner la mort. Ses parens virent avec admiration les inquiétudes que lui causa l'état de Dn. Alphonse. Après avoir versé un torrent de larmes auprès de son lit, elle s'informa exactement de tout ce qui pouvoit contribuer à une prompte guérison. Dès cet instant, elle ne le quitta plus: les soins les plus vils & les plus fatigans, n'avoient rien qui la rebutât; & sa tendresse ne lui permettant de se fier à personne, elle lui sacrifioit jusqu'à son sommeil. Dn. Alphonse, que cette conduite avoit désabusé, ne tarda point à se rétablir. La générosité de sa femme le toucha: il se flatoit qu'elle recevroit avec joie la proposition qu'il vouloit lui faire de demeurer avec lui, se promettant bien d'effacer la mémoire de son crime par une confiance aveugle; mais lorsqu'il voulut lui en parler, il apprit qu'elle étoit de retour dans son Couvent. La famille de son mari & la sienne, tâcherent de l'engager à quitter sa retraite, toute la Cour s'y intéressa, sans qu'il fût possible de lui faire changer de résolution. Une seconde maladie que Dn. Alphonse eut, quelques années après, la rappella encore à Madrid. Elle y montra le même zèle & la même tendresse, & se retira ensuite dans la solitude, où elle a toujours mené une vie exemplaire.

Je suis, &c.

A Pampelune, le....

SOME ESPRONCEDA MISCELLANY

I. A CORRECTION.

In the XVIIth volume of the *Revue hispanique* there were published by me, along with my critical edition of Espronceda's *Blanca de Borbon*, some inedita of the same poet, chiefly derived from mss in the Biblioteca Nacional. It was clearly stated at the time that the evidence for authenticity was not all equally sound, some cases being very dubious. Of one set in particular these words were used :

« N° IX is a curious document of doubtful interpretation. It consists of several poems in the pastoral vein, written closely and roughly on both sides of a single sheet. The paper is considerably torn, and some of the lines have thus been lost. The hand is not wholly consistent, though the variations may be due to a change of pen; I cannot confidently assert that it is Espronceda's. The document is marked « de Espronceda : Paris 1829 ». I print the poems in the order they follow in the original, designating them by letters. I know of nothing in Encina or Mendoza identical with B or C : the corrections made in the latter argue strongly against its being a copy of anything. This document is in the Balbino Cortés collection ».

This ms. contains five poems (*Revue hispanique*, XVII., 427 sq, IX, A, B, C, D, E.). All are obviously in the spirit of the older Spanish verse; one fragment is definitely headed « Jn. de Encina » and also followed by « D. H. Mendoza » (erased).

Shortly after the publication of these pieces, Emile Gigas of the Royal Library of Copenhagen had the kindness to point out in a private letter that the fragment attributed to Encina

(*Revue hispanique*, loc. cit., IX, B) really belongs to him, being in the *Cancionero* of 1496 and in the *Cancionero musical* of Barbieri (nº 378); and that another (« En la peña » (*Revue hispanique*, loc. cit., IX, C) is to be found in the *Inventario* of Antonio de Villegas and again in the *Floresta* of Böhl de Faber, II, 238.

I take pleasure in making this tardy acknowledgement to M. Gigas and also to corroborate in part his theory that « le reste est probablement d'auteurs anciens »; for I have since discovered for myself that fragment IX, A, is a poem by Cristóbal de Castillejo, which I find recorded in Mr. James Fitzmaurice-Kelly's *Oxford Book of Spanish Verse*, p. 83. Doubtless the other two pieces will find their real authors in time, through the good offices of those better versed than I in the older poetry.

For whatever interest the comparison may afford I transcribe below the most important variations between Espronceda's versions of poems A, B and C and the originals.

The two versions of A do not vary greatly. In line 9 Espronceda has *cogido* for *tejido*; l. 16 has *las alas* for *sus alas*; l. 22 *pechos* for *tetas*; l. 26 has a superfluous *á*. There is a hole in the ms. at l. 37 and possibly the reading of 36 was not correct; at any rate these two lines compare thus :

Espronceda : Ya te mueve con oilla
No te ..... de macilla.
Cristóbal de Castillejo : Y esta nueva con oilla.
Ni te mueva o de mancilla.

The variations in IX, B are given below, the line in Espronceda's version being printed in full with the incorrect portions in italics; the correction is in the margin.

1. ¡ Ay triste ! que vengo	triste (*comma after*)
2. Vencido *de* amor	d'amor
3. *Maguera* pastor.	magüera pastor !

7. Tan aquerenciado,	aquerenciado
8. Que *venga* cuitado	vengo
9. Vencido *de* amor	d'amor
10. *Maguera* pastor	magüera

Stanza omitted

11. Con vista *halagueña*	halaguera *(sic)*
12. *Miréla* y *miróme*	mirela y mirome
14. Mas ella *agradóme*	agradome
15. Y fuese y *dejóme*	dejome
16. Vencido *de* amor	d'amor
17. *Maguera* pastor	magüera
18. (*A line lost*)	De ver su presencia
19. Quedé (*incomplete line*).	Quedé cariñoso
20. Quedé sin *vehemencia* (*or* bemencia?)	hemencia
23. Vencido *de* amor	d'amor
24. *Maguera* pastor	magüera

Two stanzas omitted.

Except for the incompleteness of the manuscript and one or two differences that may have been inaccurate readings, these alterations are chiefly insignificant matters of spelling and punctuation, for which editors may have been largely responsible.

In IX., C the variations are more serious. They are given below, following the same planas in selection B.

Two stanzas omitted.

1. En la peña *y sobre* la peña	suso
2. Duerme la niña (*Hole in ms.*)	y sueña
6. Soñaba mas *no* dormia	non
7. Que la *niña* enamorada	dama
12. *Sino* vió *la* que soño	si no — lo
14. *Hace representacion*	pena es lastimera
16. *De todo el sueño que sueña*	nunca ver lo que se sueña
18. A los que *trahes* desvelados	traes
19. Pagar despiertos cuidados	pagas
22. *Las noches* manjares sueña	de noche
23. *en* la peña	suso

Making all allowances for the blunders of an inexperienced editor and the obscurities of a torn ms., it is evident that Es-

pronceda was far from his text in this third piece. Just why is a puzzle perhaps not worth more than a genial guess. In the 40 lines of A he made very few mistakes.

II. SOME UNPUBLISHED PROSE.

It is strange that the recent interest in Espronceda should have left unpublished a single line of his writings, yet this seems to be the case with the four pieces printed below, unless my recollection of the obvious repositories of such *páginas olvidadas* is at fault, or some recent publication has escaped my notice.

All four of these are from *El Artista*, the very important periodical that was published in Madrid in 1835-1836, and to which Espronceda contributed such things as *La Pata de palo* (I. 138), lines from *Pelayo* (I., 137), and *Raya la naciente luna* (III., 159, — the last number). How can we be sure that the signature « J de E » attached to the following pieces stands every time for José de Espronceda? In a strict scientific sense no such certainty is possible, any more than we could have been *positive* that the *Canción del pirata*, published in the same review with the same initials, was his, had it not appeared later in his *poesías* [1].

A

CRÓNICA DE TEATROS

[From *El Artista*, I., 204]

« Pasó en fin la silenciosa Cuaresma, y otra vez vuelven los teatros y las diversiones públicas á hacer menos enfadosa la vida. Actores nuevos, dramas originales, románticos, tragedias

[1] At the head of a fragment of *Pelayo*, vol. I, page 137, there is an important note on Espronceda, giving his name in full.

clásicas, piececitas de Scribe, comedias políticas del mismo autor, compañía nueva de ópera, aunque la mayor parte de los cantantes no solo no han llegado, sino que ni aun se sabe de ellos otro nombre que el de N, N, comun á cuantos habitamos este mundo sublunar, todo en fin dará nueva vida este año á la escena española, poblará las hasta aqui casi desiertas lunetas y regocijará los corazones del ilustrado público !! [»] Asi discurria yo el primer dia de Pascua ansioso ya de que llegase la noche para embutirme en mi asiento y, ya en la Cruz, ya en el Príncipe, pasar dos ó tres horas agradablemente. Elegí con esta intención *La Camila* con preferencia á la ópera, por razones que no es aqui ocasion de manifestar, y, billete en mano, ocupé mi puesto. Pero ¡ Ah ! lo mismo fuc alzarse el telon cuando de los primeros versos subió lentamente estendiéndose por todo el teatro un vapor de beleño, adormidera y opio que á pesar mio me postró en una especie de letargo tan profundo que no desperté de él hasta el quinto acto en que cayó el telón por última vez y se fué disipando la soporífera nube. Conocí que éste era el efecto de las tragedias clásicas y que el autor habia logrado el fin que se habia propuesto. El público tambien se durmió y solo algunos profundos literatos se despertaron y dieron algunas palmadas en celebridad de Aristóteles. Juré de volver al día siguiente y sucedióme lo mismo, por lo que me he dado al fin por vencido y en tratándose de dramas de este jaez he determinado acostarme tempranito la noche que se representen y dormir en mi cama que para el caso es mejor. Asaz melancólico y triste me hallaba al otro dia cuando el anuncio del *Ambicioso ó la dimision de un Ministro* me volvió mi natural alegría. Y he aquí el drama que mas principalmente ha llamado esta semana nuestra atencion. Caracteres bien desenvueltos y eminentemente dramáticos, gracia, energía y finura en el diálogo, tales son las principales dotes en que abunda y en tanto grado, que á pesar de lo lastimosamente que ha sido desempeñado, el público no ha podido menos de conocer su

mérito. La ambicion es el único sentimiento, la pasion única que domina en el alma de Roberto Walpole, el primer ministro : enamorado perdidamente del alto puesto que goza, su empleo es su querida, sus delicias, su todo en el universo.

El Sr. Furnier ha dado un color rabioso al carácter del médico; deseando ser sencillo se ha mostrado trivial y grotesco; muchas veces no ha entendido su papel. Sus continuos gestos exagerados, le daban la traza mas bien de un criado que de un amigo de un ministro, y varias veces ha tomado un tono de mision que nos hizo creer no habiamos aun salido de la cuaresma. El Rey, carácter jovial, enamorado y fino, ha sido representado de modo, que entre cuantos malos Reyes hay en la historia no hemos hallado ninguno comparable al Sr. Lombia. Seguramente nos pareció mas cruel que Nerón, puesto que, como otro Herodes, ha degollado las inocentes palabras del desventurado drama. No parecia sino que las infelices le habian jugado alguna mala pasada. Asi el público estrañó que Lord Enrique confiese sus amores á un hombre gordo y que le respondia con facha de provisor ó de alcalde de lugar. El Sr. Pacheco ha estado muy poco felíz : almivarado, dulce hasta empalagar y sobremanera afectado si bien engaña en un principio, se le vé tan tibio, tan mesurado siempre, que no sólo no ha desempeñado el carácter de Lord Enrique, sino que no ha manifestado otro de ningún género. Para hacerle justicia debemos decir, que es uno de los *sepulcros blanqueados* del Evangelio. Resta ahora el Sr. Luna, protagonista en el drama. No es éste, por su desgracia, el género en que mas ha sobresalido Los papeles puramente característicos, tales como el de Ramzau en el *Arte de conspirar*, &c., son los únicos en que puede aplaudirse á este actor con justicia. Pero el de Walpole es enteramente distinto, es preciso sentir mucho, representar con el alma y el Sr. Luna no tiene mas que buenas intenciones en tales casos. Su continente ademas no ha sido tampoco adecuado al carácter que desempeña, y estamos persuadidos que ningún ministro anda tan á compás como él,

ni hace ciertos quiebros de maestro de baile en que el Sr. Luna abunda generalmente. Y sobre todo es fama que ningún ministro británico ha braceado ni manoteado tanto en su vida En una palabra, ningún inglés hubiera encontrado en el Sr. Luna á su compatriota Roberto. Pero desarruguemos el ceño un momento y alabemos para probar á nuestros actores, que lo que ejecuten bien lo elogiarémos con entusiasmo; lo que hagan mal lo criticarémos con rigor. La Sra. Matilde Diez ha representado con la naturalidad y gracia que acostumbra ; su donaire, el tono meloso de su voz, la elegancia de sus modales y la inteligencia con que ha ejecutado su parte, no nos ha dejado nada que desear. Seguramente merecia las flores y elogios que con tanta razon le prodigaban los cortesanos del *Palacio de Windsor* el cual, según el autor anónimo del artículo de la Revista, estuvo en aquella ocasion por demas locuaz y elegante. ¡ Cosa rara ! Ha sido el primer palacio de que se cuenta que haya hablado hasta ahora. Quizá el articulista tomó el continente por el contenido, ó lo que es igual, dijo una cosa por otra. ¡ El articulista hará hablar á las piedras !!!!

J. DE E.

B

TEATROS.

[*El Artista*, I., 228]

¡ Feliz semana ! ha hervido en traducciones del frances. El *Duque de Braganza* en el teatro de la Cruz : los Sres. Furnier y Pacheco siempre los mismos : el Sr. Luna ha entendido su papel, y si se corrigiera de sus eternos pinitos, no dejaria mucho que desear. Estrañamos que á una actriz del mérito de la Sra. Teresa Baus se le confien papeles de tan poca importancia como el que representa en este drama. Aconsejamos al Sr. Lombia que se niegue á ser Rey, porque se convierte en tirano de los espectadores : por fin, derribado de su trono, como otros Reyes,

nos ha indemnizado de su mal trato haciéndose conspirador. De la Sra. Matilde Diez solo diremos que es la perla de nuestros teatros.

— Decididamente no queda en Madrid el Sr. Valero; y aunque lamentamos sinceramente su ausencia, damos el parabien por la adquisicion de este jóven actor á los directores de los teatros de provincia.

J. DE E.

C

TEATROS

[*El Artista*, I., 263-4]

Alfredo. = *Drama original en cinco actos por* DON JOAQUIN PACHECO, *representado en el del Príncipe.*

Poco á la verdad, puede quedar que decir de un drama cuya crítica han hecho todos los periódicos, ya mordiéndole con sobra de crueldad clásica, ya juzgándole con justa moderacion, pero todos reconociendo en él la obra de talento, y algunos aun á despecho de su deseo. Como nuestro fin no es defenderle de las críticas que ha sufrido, sino criticarlo tambien nosotros á nuestra vez, dejándo á un lado ajenas opiniones, presentarémos francamente la nuestra. ¿Es Alfredo un drama en que el poeta se haya propuesto presentar una ó varias acciones complicadas entre sí y en que se interesen personajes de diferentes clases y caractéres diversos, ó ha tratado solo de pintar un coloso de crímenes y pasiones, un solo carácter al cual se sacrifique todo absolutamente, y cuyo desarrollo debe únicamente ocuparnos? Si esto ultimo ha sido su intencion, como no puede dudarse, pedemos dar al Sr. Pacheco el parabien por haber llenado su objeto. En todo el drama no hay personaje alguno que no se halle en término muy distante respecto al héroe, ninguno que no sirva ó para empujarle al crímen ó para hacer que aparezca mas grande su desventura.

Y en este drama no hay que buscar caractéres, porque no hay ni debe haber mas que Alfredo. Su alma dispuesta á sentir con violencia, arde á la vista de una muger hermosa y tal como él la habia imaginado en sus delirios de amor, de gloria y felicidad. Pero esta pasion es criminal : Berta es la viuda de su padre, y Alfredo ya delicuente con solo amarla, cada paso que adelanta es un crímen, cada recuerdo un remordimiento que le devora. He aqui, á nuestro entender, el corazon de Alfredo y su situacion en el drama. Primero inocente y puro, pero indeciso, melancólico y ansioso de algo que llenára el vació de su alma, despues apasionado, delirante, tratando de fortalecerse contra su conciencia y arrastrado y despeñado por su pasion. Débil seria ésta, en verdad, y mezquina el alma de Alfredo si pudiendo vencerse y alejarse de su madrastra, se hubiera dejado llevar de este amorcito coqueto de nuestros dias, de esas pasioncillas que traen tan á mal traer á nuestros elegantes, *y herido de la flecha de oro* se hubiera puesto á enamorar á Berta. Entonces no hubiera habido por cierto para que matar al hermano, ni aun éste en nuestro siglo hubiera estorbado para nada : *en nuestro siglo de moralidad* aun esposos hay que no estorban, pero el Sr. Pacheco ha presentado en Alfredo los rrebatos de una verdadera pasión, y el que ha de odiar algun dia como un rival á su propio padre, fuerza es que asesine al hermano de su querida, viendo en él un obstáculo á su felicidad. Creemos no obstante que este asesinato debiera estar mas motivado, y que el poeta no ha sacado todo el partido que podia del personage de Jorge. Pero aqui es donde un ser ideal, la voz lisongera de la pasion criminal de Alfredo se presenta en escena, personificada en un griego misterioso que es, sin duda, la concepcion mas atrevida del drama. Mucho han clamado contra ella la mayor parte de nuestros críticos periodistas, y ha habido quien la ha tachado de un estravío de la imaginacion, que ha realizado un ser que no existe en la naturaleza. Nosotros creemos que existe en ella, puesto que existe en la imaginacion, y seguramente el

griego existia para Alfredo, como para un fanático las brujas y los duendes, como para Sócrates existia un génio que el veia y con quien razonaba amigablemente. Lo único que antes de la representacion del drama hubiera sido de temer era que no produgese efecto, pero justamente no ha sucedido asi, y las escenas en que entra este personage fantástico han sido las que mas han agradado y suspendido á los espectadores. El quinto acto sobre todo es sublime, y el terror y el interés están llevados al último punto. Bien quisieramos no hallar defectos que criticar, pero desgraciadamente Alfredo no es mas que un hermoso pensamiento dramático mal puesto en escena : las tres esposiciones con que empiezan el segundo, tercero y cuarto acto son iguales, y ofrecen poco interes las dos últimas principalmente. Carece de buen artificio todo el drama en general, y esto contribuye á enfriar el interés, haciéndolo lánguido y aun algunas veces molesto. El lenguage es puro, oriental, apasionado y propio de la época de las cruzadas, tal como nuestra imaginacion nos pinta que deberian hablar y sentir los hombres de la espada y de la lira, los guerreros de la Fé, los amantes de la hermosura. Sentimos sin embargo que el Sr. Pacheco no haya escrito en verso su drama sabiéndolos hacer tan hermosos como en algunas de sus composiciones poéticas hemos leido. Hubiera gustado mas y habría evitado cierta hinchazon de que adolece la poesía escrita en prosa. En cuanto á la egecucion del drama, hace mucho tiempo que en nuestro teatro no se habia visto nada representado con tanta inteligencia y esmero. La Sra. Rodriguez como siempre. El Sr. Latorre, sobre todo en el acto quinto, es el mismo Alfredo, apasionado, loco, acosado de remordimientos, precipitado al crímen, y las entonaciones de su voz, su continente frenético, su fisonomia desencajada y pálida le hacian parecer, no ya un hombre furioso, sino un ser de veras marcado con el sello de la reprobacion. Por otro estilo, y con extraordinario talento, representó el Sr. Julian Romea el papel de Griego fantástico. Dificil era dar á conocer la idealidad de este personaje, y he

aqui el triunfo que ha alcanzado este actor; sus miradas, su aparicion en la escena, la frialdad y amargura de sus palabras, su fisonomia cejijunta, pálida é inquieta, sus ojos vagos y penetrantes, nos dieron á conocer en él al misterioso ser que habia imaginado el poeta. El Sr. Florencio Romea hizo con naturalidad su papel, que tampoco daba otra cosa de sí. Aconsejamos al autor de Alfredo no sea este el ultimo drama que escriba, sino que mas animado que nunca, siga una carrera que ha empezado bajo tan buenos auspicios.

Seduccion y Venganza ó el Marido Inglés.

Mal drama, bien silbado, y ejecutado con perversidad inaudita en el malhadado teatro de la Crux. La Sra. Matilde Diez lo hizo muy bien. En cuanto al Sr. Pacheco..... No hay que pedirle peras al olmo porque no las dará.

En el sainete la silba fué al *gracioso* que es el hombre mas triste que hemos conocido en el teatro de luengos años acá. Cubas hacia reir, nuestro *soidisant* gracioso hace silbar. Todo es producir efecto.

J. DE E.

D.

COSTUMBRES.

[*El Artista*, I., 303-6]

Todas las campanas de Andujar andaban á vuelo : las colchas de las camas habian salido á adornar làs ventanas y balcones de todas las casas : las jóvenes del pueblo aparecian en ellas amontonadas, compuestas con sus mejores vestidos, y algunas á las puertas de sus casas al lado de sus madres y alegres con sus amigas, mientras envueltos en sus capas pardas y calado el sombrero gacho, paseaban los jaques de Andalucía con aire de perdonavidas y afeado el rostro con patillas de seis pulgadas. Era la

mañana hermosa : la plaza estaba llena de gente y todo anunciaba grande regocijo y aparato de procesion. Pero al mismo tiempo que la liviana juventud del pueblo pensaba solo en holgarse y esperaba pasar tan agradable dia, los graves varones, los miembros respetables del ayuntamiento se entretenian, reunidos en permanente sesion, en trasladar el vino de algunos cántaros a sus estómagos, tratando al mismo tiempo con el tino y maduréz [*sic*] propios de tan ilustre consejo, cuál seria el mas conveniente modo de recibir al digno padre predicador, Capuchino indigno, Fr. Pascual de Andujar, que estaba tenido en opinion de santo y era el asombro de aquellos contornos por su rara sabiduría. Era el alcalde presidente del ayuntamiento hombre de 45 años, algo entre cano, y de frente arrugada y chica : los ojos grandes y parados, de mas de mediana estatura, y tan poseido de su dignidad, que los negocios mas frívolos los trataba como cosas importantes al servicio del Rey; y no solo no se reia él nunca, sino que no permitia tampoco que los demas se riyesen en su presencia, y la mas leve sonrisa costaba ir á la cárcel sin respetar edad, sexo ni profesion, que ya habia hecho arrestar mas de dos veces á su propia muger y á sus hijos por tan criminal desacato. Nunca abandonaba la capa, que asi como un enorme garrote dos veces mas alto que él y que era la vara de justicia, eran perpetuos compañeros de sus fatigas; y lo que es la vara decíase que hasta de su descanso, porque dormia con ella de temor de no perder sus fueros por un instante. Todos los demas miembros habian tomado ya aquel aire de gravedad que inspiraba su presidente; y solo el escribano, hombre chiquito y regordete que parecia una bola, con ojos saltones y bailarines, tenia un no sé qué de risueño que contrastaba estraordinariamente con las caras largas y profundamente sérias de aquellos padres conscriptos y parecia en medio de ellos como el sonido de unas castañuelas entre la magestuosa música de un *Te Deum*.

Señores, dijo el alcalde acabando de apurar el jarro en que andaba el vino á la rueda, y tirando à un lado las pocas gotas

que habian quedado en el fondo con que roció dos ó tres respetables caras de aquel ilustre concurso : Señores, yo por mí digo, que como soy el rey aqui ó la persona del rey y es menester, porque si la Real Magestad estuviera aqui presente haria lo mismo que yo, digo que será menester ver de que S. R. M. quede servido y se haga todo como S. R. M. manda, y no tengo mas que decir.

Verdad dice el señor alcalde, replicó un regidor, y no se ha de decir que el pueblo de Andujar es menos que ningun otro, que bien sabe Dios que no lo es, nuestro padre perdicador [*sic*] ha de ser recibido en triunfo ó poco hemos de poder.

Lo que hay aqui que tratar, dijo entonces el dómine, es que medidas se han de tomar para su recibimiento, si ha de salir el ayuntamiento pleno á recibirle ó no, y este es asunto de mucha meditacion *meditatione cogitabundus*, y si he dicho mal *parce mihi dómine*. Discurrió el ayuntamiento con otros elegantes discursos de este jaez, acerca de todo menos del asunto que se trataba, hasta que por último confundiéndose todos y hablando todos á un tiempo, el escribano que andaba tomando notas, viendo cuan embrollados estaban, se levantó y dijo con extraordinaria locuacidad. « Por cuanto y en atencion á que la fama del sábio predicador Fr. Pascual de Andujar, de que doy fé y testimonio de verdad por haberle oido en la santa iglesia catedral de Córdoba el año de 1766 á 18 de marzo, dia de nuestro Santo Patriarca el Señor San José, por ende y no teniendo contradiccion delante de cien mil testigos presenciales que estaban alli presentes como yo mismo, y que se necesitaron mas de veinte mil pañuelos para recoger las lágrimas de aquellos compungidos corazones, y y aun están el dia de hoy que hace dos años segun la fecha húmedos y mojados, y no habiendo en esta ilustre villa tanta porcion de pañuelos y no siendo menor la necesidad que hay de ellos, pido que ordene el señor alcalde, reiterado su mandamiento en debida forma, que no haya vecino en el pueblo que no lleve consigo dos ó tres de los ya dichos pañuelos ó en

su defecto las sábanas de las cama, camisas de su uso y aun trapos de cocina, si menester fuese, ú otra cosa útil para enjugarse los ojos, mandándoles que procuren al mismo tiempo sonarse las narices con moderacion de modo que no parecezca [*sic*] que hay en la iglesia una tempestad y se confunda entre sus truenos la voz del predicador, so pena de pagar la multa de dos escudos y tres meses de prision. Iten [*sic*] mas, pido que mande igualmente lleve cada familia una escudilla ó puchero de agua para los desmayos que suelen dar á las viejas y aun á las jóvenes que sienten oprimidos sus corazones á los tremendos gritos y textos latinos de dicho revendo [*sic*] padre predicador, pagando igualmente los dichos dos escudos para la persona ó personas que contravengan á determinacion tan acertada y tan útil en ocasion semejante. Item mas, pido que el alcalde y el ayuntamiento pleno salgan á recibir á nuestro dicho reverendo predicador, y que aprenda el susodicho señor alcalde un discurso de introduccion que puede componer el dómine ó bien yo mismo, para arengarle segun costumbre en actos de tanto consideracion é importancia, Por todo lo cual he dicho y presento en debida forma este mi parecer apoyado en los talentos de esta brillante reunion. » Estupefactos quedaron todos al oir tan sábio razonamiento que puesto que ya sabian el raro ingenio del perinola escribano, nunca le habian oido discurrir con tanta solidéz que esperaban que tan felizmente se decidiese asunto tan intrincado. Concluyeron de apurar los cántaros, hizo el dómine su discurso, y como era tal vez demasiado largo y abundaba en citas latinas no quedaba bastante tiempo para aprenderlo. Era la memoria del alcalde frágil y necesario leerselo : salió como debia esperarse con aquella elocuente seguridad y gracia de estilo tan propia de un alcalde de Andalucía : habiendo dejado atónito al pueblo la peregrina memoria de su magestuoso alcalde, y no menos sorprendido el capuchino se dignó de no haber entendido palabra.

J. DE E.

CONTRIBUTION
A L'ETUDE D'ESPRONCEDA.

En 1907, Mr. Philip H. Churchman a publié au tome XVII de la *Revue Hispanique* la tragédie *Blanca de Borbon* d'Espronceda, et il l'a fait suivre d'un certain nombre d'*Inedita*. Parmi ces *Inedita* se trouvent cinq poésies pastorales (groupe IX, A-E) dont l'une porte le nom de Juan del Encina. Mr. Churchman écrit (p. 706) : « N° IX is a curious document of doubtful interpretation. It consists of several poems in the pastoral vein, written closely and roughly on both sides of a single sheet. The paper is considerably torn, and some of the lines have thus been lost. The hand is not wholly consistent, though the variations may be due to a change of pen; I cannot assert confidently that it is Espronceda's. The document is marked « de Espronceda : Paris 1829 ». I print the poems in the order they follow in the original, designating them by letters. I know of nothing in Encina or Mendoza indentical with B or C : the corrections made in the latter argue strongly against its being a copy of anything. This document is in the Balbino Cortés collection. »

Pourtant B est bien d'Encina. Dans l'étude de Mr. Churchman B est transcrit de la manière suivante [1] :

---

[1] Nous indiquons ici par des lettres dans le texte et au bas des pages les notes de Mr. Churchman. — a. Sic ms. — b. Ms. *alagueña*. — c. « This is the first word on the page, the top of which is torn. Another verse must have been lost above this. Much of this composition seems to me still in a confused state. » — d. Ms. : *Bemencia*. — e. *D. H. Mendoza* was written at the end of these lines and then erased.

Jn De [a] Encina

¡ Ay triste ! que vengo
Vencido de amor,
Maguera pastor.

Mas sano me fuera
No ir al mercado,
Que no que viniera
Tan aquerenciado,
Que venga cuitado
Vencido de amor,
Maguera pastor.

Con vista halagueña [b]
Miréla y miróme;
Yo no sé quién era,
Mas ella agradóme;
Y fuese y dejóme
Vencido de amor,
Maguera pastor.

Quedé [c]
Quedé sin vehemencia, [d]
Quedé sin reposo,
Quedé muy cuidoso.
Vencido de amor,
Maguera pastor. [e]

Comme le fait remarquer Mr. Churchman, la troisième strophe est incomplète, mais il se trompe en croyant que le texte est en mauvais état. A l'exception de *alagüeña* (substitué à *halagüera*) qui ne rime plus avec *era*, et d'une leçon *bemencia* pour *hemencia* (que Mr. Churchman a remplacée à tort par *vehemencia*), le texte est bien, sauf quelques variantes insignifiantes et quelques omissions, celui du *Cancionero* de Juan del Enzina publié en 1496 [1] :

Villancico :

Ay triste que vengo
vencido de amor
maguera pastor.

I Mas sano me fuera
no yr al mercado
que no que viniera
tan aquerenciado :
que vengo cuytado
vencido de amor
maguera pastor.

II Dijueves en villa
viera una doñata
quise requerilla
y aballo la pata :
aquella me mata
vencido de amor
maguera pastor.

III Con vista halaguera
mirela y mirome
yo no se quien era
mas ella agradome :
y fuese y dexome
vencido de amor
maguera pastor.

[1] f. 101 v. col. I, dans la série des *Villancicos pastoriles hechos por Juan del Enzina* qui commence au f. 96 v. — Mr. Churchman aurait d'ailleurs pu trouver ces vers au tome VII de l'*Antología de poetas líricos castellanos* publiée par Menéndez y Pelayo en 1898, où ils occupent les pages LX-LXI.

IV De ver su presencia
quede cariñoso
quede sin hemencia
quede sin reposo :
quede muy cuydoso
vencido de amor
maguera pastor.

V Ahotas que creo
ser poca mi vida
segun que ya veo
que voy de cayda :
mi muerte es venida
vencido de amor
maguera pastor.

Fin.

VI Sin dar yo tras ella
no cuydo ser bivo
pues que por querella
de mi soy esquivo :
y estoy muy cativo
vencido de amor
maguera pastor.

Mais Espronceda ne connut pas ces vers par une des rarissimes éditions du *Cancionero* de Juan del Encina : il les trouva simplement dans les *Anotaciones á la Poética*, qui se trouvent au tome I des *Obras literarias de Martínez de la Rosa*, Paris, Didot, 1827-1830, 5 vol. C'est à la page 260 des *Anotaciones* [1] que se trouve reproduite la poésie d'Encina citée plus haut. Cependant Martínez de la Rosa n'a copié que le *Villancico* et les strophes I, III et IV, c'est-à-dire celles-là mêmes qui se trouvent chez Espronceda [2], dont le texte concorde exactement avec celui de Martínez de la Rosa, à cette exception près que ce dernier indique l'omission de la quatrième strophe et donne correctement le mot *alagüera*.

Quant à la mention « D. H. Mendoza » qui se trouve barrée à la suite de la pièce d'Encina citée ci-dessus, elle ne peut se rapporter ni à B ni à C, mais elle s'explique fort bien si l'on suppose qu'après avoir copié les vers d'Encina dans Martínez de la Rosa, Espronceda eut la pensée de copier dans le même ouvrage la pièce de Mendoza qui suit immédiatement (p. 261) le *villancico* d'Encina et qui est la *letrilla* commençant par :

[1] Nous citons d'après la 2e édition de 1834.
[2] Et — ce qui est étrange — chez Menéndez y Pelayo.

« Esta es la justicia Que mandan hacer Al que por amores Se quiso prender » [1]. Renonçant ensuite à son intention, il barra le nom de l'auteur, et il écrivit la pièce qui a pour titre *Cantarcillo de un libro Ms.* (C). Les nombreuses ratures de cette pièce ont fait supposer à Mr. Churchman qu'il s'agissait d'une œuvre originale d'Espronceda. Les vers sont en effet en mauvais état, comme on le verra par le texte que nous reproduisons avec les notes de Mr. Churchman :

C. Cantarcillo de un libro Ms.

En la peña y sobre la peña
Duerme la niña. [a]

La niña que amor habia,
De amores se transportaba,
Con su amigo se soñaba,
Soñaba mas no dormia,
Que la niña enamorada
Y en la peña
No duerme [b] si [c] amores sueña.

El corazon se le altera
Con el sueño que se vio;
Sino [d] vió la que soñó,
Soño lo que ver quisiera.
Hace representacion,
En [e] la peña
De todo el sueño que sueña.

Sueños son que, amor, envias
A los que trahes [f] desvelados
Pagar despiertos cuidados
Con fingidas alegrias;
Quien muere [g] de hambre [h] los dias
Las noches manjares sueña
[i] en la peña [2].

[a] There is a hole here in the ms., after which comes what looks like a repetition of *la niña*. — [b] These two words were first written at the end of the preceding verse, then erased and repeated here. — [c] *Como* erased. — [d] An illegible word follows erased. — [e] Blotted, but apparently not erased. — [f] *Estan* [?] erased. Such cases tend to indicate that this poem is not copied from some other source. — [g] An illegible word is here erased. — [h] Written over something illegible. — [i] Illegible.

Les nombreuses incorrections et les ratures du morceau s'expliquent assez plausiblement, si l'on suppose qu'Espronceda

[1] Cf. William I. Knapp, *Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza.* Madrid, 1877 (Colección de libros raros ó curiosos XI.) p. 405. Knapp a : se quiso *perder*.

[2] Même dans ce qu'il a déchiffré, Mr. Churchman a-t-il toujours bien lu l'écriture « illisible » d'Espronceda ? Sino vió *la* que soñó (pour *lo*) et pagar despiertos cuidados (pour pagas) nous semblent suspects.

reproduisait de mémoire le *Cantarcillo* qui, chez Martínez de la Rosa, suit immédiatement (p. 263) la *letrilla* de Mendoza. A propos de ce *Cantarcillo* et des trois pièces suivantes Martínez de la Rosa écrit (p. 262) : « En una coleccion M. S. de antiguas poesías castellanas, existente en la Biblioteca Real de Paris, he hallado cuatro de este género, sumamente lindas, y que no recuerdo haber visto en ninguna de las varias colecciones impresas que he consultado para esta obra. » Ce recueil est en effet celui que M. Morel-Fatio dans son *Catalogue des manuscrits espagnols... de la Bibliothèque Nationale* décrit sous le n° 600 (Recueil de poésies castillanes du XVIe et duXVII^e^ siècle). Le *cantarcillo* : En la peña y sobre la peña s'y trouve au fol. 263 v°.; le *cantarcillo* : De los tus amores, carillo, no fies (qualifié par M. Morel-Fatio de *villancico*) est au fol. 309 et le *villancico* : Pastores, herido vengo au fol. 324 v.°. Nous n'avons pas à nous occuper du quatrième morceau que Martínez de la Rosa prit dans ce recueil ms. M. Morel-Fatio indique que ces poésies ont été imprimées par Martínez de la Rosa. Toutes trois sont anonymes. On s'explique donc le titre *Cantarcillo de un libro Ms.* employé par Espronceda, mais, comme on le voit, ce n'est pas dans le ms. qu'il copia ce petit poème, c'est dans Martínez de la Rosa. (p. 263), dont nous reproduisons le texte correct.

Cantarcillo.

En la peña y sobre la peña
Duerme la Niña y sueña.
La Niña que amor avia
De amores se trasportaba,
Con su amigo se soñaba,
Soñaba, mas no dormia :
Que la Niña enamorada
Y en la peña
No duerme si amores sueña.

El corazon se le altera
Con el sueño que se vió;
Si no vió lo que soñó,
Soñó lo que ver quisiera;
Hace representacion
En la peña
De todo el sueño que sueña.

Sueños son que, Amor, envias
A los que trahes desvelados;
Pagas despiertos cuidados
Con fingidas alegrías :
Quien muere de hambre los dias,
Las noches manjares sueña
Suso en la peña.

La deuxième de ces poésies anonymes publiées par Martínez de la Rosa d'après un manuscrit est le *Cantarcillo* qui, chez Mr. Churchman, porte la lettre E.

Cantarcillo.

De los tus amores,
Carillo, no fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

¿No miras la luna,
Carillo, menguarse;
Y amor y fortuna
Que suelen mudarse?
Si puede pasarse,
Del bien no te fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

Pues guárdate, mozo,
No estés tan ufano;
No quedes en vano,
Y el gozo en el pozo:
Que Amor no es piadoso;
Tú dél no te fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

No siempre es de dia,
Ni siempre hace escuro,
Ni el bien de alegría,
Carillo, es seguro:
Que Amor es perjuro;
Tras él no te guies:
Cata que no llores
Lo que agora ries.

Comme pour cette poésie la copie d'Espronceda est assez correcte, nous nous bornerons à marquer les variantes : v. 13 *quédate* pour *guárdate*, v. 22 *es* erased et *oscuro* pour *e*scuro.

Martínez de la Rosa a également copié dans le ms. de la Bibliothèque Nationale le *villancico* anonyme suivant (*Anotaciones*, p. 265) :

Villancico.

Pastores, herido vengo
De un mal que no tiene cura;
Pues le ha de sanar ventura,
Y no la tengo.

¿Qué remedio, qué favor
Podrá valerme, pastores,
Pues yo me muero de amor
Y me matan disfavores?
Esta pena que sostengo
Mas mal que muerte asigura;
Pues la ha de sanar ventura,
Y no la tengo.

Pastores, el mal que siento,
No le causa la herida;
Pues aunque cueste la vida,
Es barato su tormento:
Que la pena con que vengo
Es ver que de mi locura
Es el remedio ventura;
Y no la tengo.

C'est le D du recueil de Mr. Churchman. Mais le haut de la page étant déchiré, le texte, chez Espronceda, ne commence qu'avec le troisième vers. Au vers 7 on lit *amores* au lieu d'*amor*.

Enfin le A de Mr. Churchman provient aussi du livre de Martínez de la Rosa ; il s'y trouve aux pages 253-255, par conséquent séparé des autres poésies. Ce sont des vers de Cristobal de Castillejo. La copie d'Espronceda est en assez mauvais état. Mr Churchman a essayé de suppléer à ce qui manque, mais la comparaison avec le texte original semble montrer que ses restitutions ne sont pas toujours heureuses.

A.

I [Entre las flores ?] hermosas [a]
Vagando muy linda Lida,
Tejió de lirios y rosas
Blancas, frescas y olorosas
Una g[u]irnalda florida

II Y andando en esta labor,
Viendo à deshora al amor,
En las rosas escondido,
Con las que ella habia cogido
Prendíale con su a[ta]dor. [b]

III El muchado no domado,
Que nunca pensó prenderse,
Viendose preso y atado,
Al principio muy airado,
Pugnaba por defenderse.

IV Y en las alas estrivando,
Forcejaba peleando
Y tentaba, aunque desnudo,
De desatarse del fiudo
Para valerse volando.

V Pero viendo la blancura
Que sus pechos descubrian,
Como leche fresca y pura
Que a su madre en hermosura
Ventaja no conocian; [c]

VI Y en su rostro que á encender
Era bastante y mover,
Con su mucha lozania
Los mismos Dioses, pedia
Para dejarse vencer.

VII Vuelto a Venus a la hora,
Hablandole desde alli,
Dijo : « Madre, emperadora,
Desde hoy mas busca, Señora,
Un nuevo amor para tí.

VIII Ya te mueve con oilla
No te . . . de macilla [d].
Que habiendo yo de reinar [e]
Este es el propio lugar
En que se ponga mi silla. »

[a] The composition begins abruptly, the top of the ms. being torn. — [b] The ms. is badly worn here. — [c] Ms. is not clear. — [d] There is a hole here in the ms. — [e] Doubtful.

Les strophes III-VII correspondant exactement au texte de Martínez de la Rosa, nous nous bornerons à citer celles qui permettront de corriger la copie d'Espronceda ou les hypothèses de Mr. Churchman.

Al Amor Preso.

I Por unas huertas hermosas
Vagando muy linda Lida,
Tejió de lirios y rosas
Blancas, frescas y olorosas
Una guirnalda florida :

II Y andando en esta labor
Viendo á deshora al Amor
En las rosas escondido,
Con las que ella habia cogido
Prendióle como á traidor.

VIII Y esta nueva con oilla
No te mueva ó dé mancilla;
Que habiendo yo de reinar,
Este es el propio lugar
En que se ponga mi silla.

Les cinq pièces qui forment le groupe IX sont donc toutes des copies et n'ont, à propos d'Espronceda, d'autre importance que de le montrer s'intéressant à l'ancienne poésie espagnole. On pourrait regretter qu'il n'ait pas choisi des compositions d'une plus haute valeur littéraire. Même dans Martínez de la Rosa il aurait pu trouver mieux.

A. Lenz.

ANGEL GANIVET

Se ha escrito bastante acerca de Ganivet [1], y, a pesar de ello, su personalidad literaria permanece harto indefinida. Hubo un tiempo en que los exclusivismos de la amistad, o las conveniencias de algún *partidismo* literario, quisieron convertirle en representante de las ideas de toda una generación

---

[1] Léo Rouanet: *Angel Ganivet*; Paris, 1898 (tirada aparte de la *Revue Hispanique*, tomo V). — F. Navarro Ledesma, M. de Unamuno, *Azorín* y C. Román Salamero: *Angel Ganivet*; Valencia, 1905. — Legendre: *Le Christianisme espagnol, d'après Angel Ganivet*. — Antonio Gallego y Burín: *Ganivet*; Granada, 1921 (excelente estudio).

Las citas que tengo de las obras de Ganivet, refiérense a las siguientes ediciones:

— *Cartas finlandesas*; Madrid, V. Suárez, 1905.

— *Hombres del Norte*; Granada, 1905.

— *Granada la bella*; Granada, 1904.

— *Idearium español*; Granada, 1906.

— *La Conquista del reino de Maya por el último conquistador español Pío Cid*; Madrid, 1911.

— *Los Trabajos del infatigable creador Pío Cid*; Madrid, 1911.

— *El Escultor de su Alma* (drama místico en tres autos); Granada, 1906.

— *Epistolario*; Madrid, 1919.

Angel Ganivet nació en Granada, el 13 de diciembre de 1865. Cursó en aquella Universidad las Facultades de Filosofía y Letras y Derecho, haciéndose luego, en Madrid, doctor en Filosofía. Obtuvo por oposición una plaza del Cuerpo de Archiveros, y, en febrero de 1892, ingresó en la carrera consular, saliendo para Amberes. Murió en Riga, el 29 de noviembre de 1898.

Su primer artículo, fechado en París, apareció en *El Defensor de Granada*, el 4 de octubre de 1895.

Además de las citadas obras, escribió, en colaboración con varios amigos, el *Libro de Granada* (1899), cuya segunda parte permanece inédita (como también algunas poesías y otros trabajos, entre ellos uno, titulado: *España filosófica contemporánea*, que sin duda habrá de ser interesante).

(absurdamente separada de las precedentes, como si la vida procediese nunca por saltos). Y, sin embargo, la excelsitud de Ganivet se funda precisamente en lo contrario de todo eso: en que (aparte de sus peculiares y excepcionales caracteres, que le constituyen en una figura literaria de valor propio y sustantivo) fué un pensador de castiza enjundia española, que ostenta típicamente las notas distintivas de la tradición patria, por lo cual puede ser leído con simpatía por cualquier género de personas, sean cuales sean sus opiniones.

Dijo con razón Léo Rouanet [1], que la modalidad espiritual de Ganivet, fué evidentemente filosófica. Esta es, en efecto, la condición que más resalta en el ingenio granadimo: más que un literato, que un novelista, es un pensador y un poeta. *La Conquista del reino de Maya* no es una novela: es un sueño humorístico, donde Ganivet aprovecha la oportunidad para dejar correr la pluma en materias de reforma social, disertando sobre la « buena naturaleza » de los antropófagos; la conveniencia de que exista un excesivo número de « funcionarios inútiles », para contrarrestar « las arremetidas de los grandes propietarios y ambiciosos del poder »; las ventajas del alcohol para « producir el desarrollo intelectual » en la raza negra; lo beneficioso de la guerra al extranjero, para llegar a destruir todos los odiós parciales y congregar a los hombres en dos grandes masas enemigas, que, o se destruyan recíproca y definitivamente, « o se decidan a vivir en paz a causa del miedo mutuo y permanente »; y la necesidad, para que el ideal no se desvanezca, de los sacrificios humanos voluntarios [2]. El « cándido lector » podrá estimar como aberraciones esas páginas de *La Conquista*; pero otra cosa pensará el que caiga en la cuenta del espíritu de la obra, condensado en aquellas palabras del

[1] Estudio citado; pág. 7.

[2] *La Conquista del reino de Maya*, 27,270, 273, 289, 302, etc. Es simbólico el capítulo XVI. — Sobre el héroe de la obra, véase el *Epistolario*, 150.

Sueño de Pío Cid: « Los mayas eran felices como bestias, y tú *les has hecho desgraciados como hombres*..... Conquistar, colonizar, civilizar, no es, pues, otra cosa que infundir el amor al esfuerzo que dignifica al hombre, arrancándole del estado de *ignorante quietud* en que viviría eternamente. »

Ni son tampoco novela *Los Trabajos del infatigable creador Pío Cid*, serie de lances, en parte autobiográficos, donde lo principal es la filosofía del protagonista, *lo que piensa*, y no *lo que hace*. Ni aun puede calificarse de *drama* « El Escultor de su alma », *plástica* representación (anunciada ya en *Los Trabajos* [1] de aquel pensamiento, expuesto en el *Epistolario* [2], donde escribe « Hoy ya los dioses que nos formamos somos nosotros mismos, como pensaba Feuerbach, y, por esto, y por no poder salir de nosotros y por encontrarnos insuficientes, es por lo que nos desesperamos », como el Escultor, en el *Auto de la Muerte*, « adora al Dios que ha creado » y muere arrodillado ante la estátua de su propia hija, amando su obra, producto de una fé que él creyó tener *en sí mismo*, pero que no le suministra luz ni alas para ver ni para seguir al objeto de su adoración.

Al decir que Ganivet fué principalmente un pensador y un poeta, quiero significar que gustó de reflexionar y que meditó profundamente acerca de los problemas de la vida, no en la forma sistemática propia del filósofo, sino en el modo fragmentario y un tanto incoherente, característico del hombre que penetra en las cuestiones según éstas se le ofrecen en el curso de la observación, y no según las encauza su voluntad de conocer. Y al mismo tiempo quiero significar con el dictado de poeta, no sólo que hizo buenos versos (tan excelentes algunos como aquel bello romance morisco : «Abd-el-Malik, si no duermes », que figura en *Los Trabajos*), sino también que profesó siempre

[1] II, 203.
[2] 248.

aquella humilde disciplina de amor, que Platón recomienda y que Pío Cid encarece, al afirmar en *Los Trabajos* que « lo primero en el mundo, casi lo único, es el amor ».

***

El Ideal de la vida, para Ganivet, es lo que pudiéramos llamar el *humanismo*. Pío Cid es, según él, « ejemplo de un hombre que vivió muy humanamente, y que con humanidad debe ser juzgado [1] ». « Condúcete humanamente mientras vivas, — dice en otro lugar — y deja que otros, con el temor y el pretexto de lo que ocurrirá después de su muerte, continúen viviendo tan mal, que los juzguemos indignos de haber nacido. Aunque no dejes recursos, dejas jirones de tu personalidad adheridos a cuantos cerca de tí vivieron, y dejas el ejemplo de tu vida, que es el único testamento que debe dejar un hombre honrado [2] ».

¿Sabéis lo que, en sustancia, quiere decir este *humanismo*, para Ganivet? Que la personalidad exista sin buscar apoyo fuera de sí, « porque dentro tiene su fuerza ». Y la personalidad, a su entender, se acentúa con el ejercicio, y se advierte, « no en simples palabras, sino en hechos, en la comprensión total de la vida ». Así la mujer caída despierta, en el *hombre apagado*, en el hombre-bestia, la sensualidad; en el médico, la observación de un caso patológico; en el literato, la sugestión de un caso novelesco o dramático; en el pintor, la de un caso figurativo....; pero, en el hombre *humano*, la piedad y el amor, que regeneran y redimen [3].

De esta suerte, la fuerza del ser verdaderamente humano, viene a consistir en la bondad. « Para mí (se lee en *Los Trabajos*), la primera cualidad del hombre es la bondad [4] ». Y además,

[1] *Los Trabajos*, I, 6.
[2] *Los Trabajos*, II, 197.
[3] *Los Trabajos*, II, 197-198; 200-201.
[4] *Los Trabajos*, I, 110.

entra por mucho en ese humanismo, el desarrollo de la *facultad de contemplar*, « única que nos diferencia del hombre primitivo y salvaje, que, por no saber contemplar las cosas, no descubre las relaciones espirituales que hay entre ellas y el hombre, y se limita a expresar sensaciones materiales por medio de unas cuantas palabras indispensables para la vida corporal. » De donde resulta, a juicio de Ganivet, que « un hombre en quien la actividad excesiva ha destruido el hábito de la contemplación, es un salvaje, aunque vaya vestido a la última moda [1]. »

Por eso « idealismo » y « fuerza », deben ser lemas de la juventud [2]; y « el hombre más grande es el que comprende más y ejecuta mejor. « Yo no sería capaz de hacer eso » es lo más triste que puede decir un hombre [2]. »

Este amplio y generoso humanismo de Ganivet, le lleva lógicamente a sostener que « el único medio de trabajar por el bien, es trabajar uno solo, *sin decirle nada a nadie* [4]. » « Los grandes místicos — escribe — se forman en la soledad, y los grandes filósofos en el silencio ». [5] « De los agentes exteriores que nos rodean, el más molesto es la sociedad; y el arte de vivir consiste en conservar nuestra personalidad sin que la sociedad nos incomode [6]. » Lo cual no obsta para arrostrar las luchas de la vida, sin cobardías inspiradas por lo que los hombres llaman prudencia (y que realmente es una necedad). « El que se reserva el día de hoy, para ser más el día de mañana, es tan cobarde cnmo el soldado o el general que aspira a ser héroe de la batalla decisiva, dejando que otros luchen y caigan en las pequeñas escaramuzas sin provecho y sin gloria; como si las escaramuzas no influyesen en el éxito final de las guerras..... El espíritu del

[1] *Los Trabajos*, I, 247.
[2] *Los Trabajos de Pío Cid*, I, 233.
[3] *Los Trabajos*, I, 294.
[4] *Los Trabajos*, II, 50.
[5] *Los Trabajos*, II, 189.
[6] *Los Trabajos*, II, 190.

hombre ruin, es cada día más pequeño, y el hombre generoso cada día más grande [1]. »

Este solipsismo del Humano, se armoniza fácilmente, en Ganivet, con el influjo sobre los demás, por lo mismo que el ser verdaderamente humano es *bueno*. « Deja que se acerquen a tí — dice Pío Cid — cuantos quieran acercarse, y vive con ellos; y, si no tienen educación, te ha caído un trabajo : el de educarlos a tu gusto; y si te dan mal pago, como es de esperar, no te importe, porque sin querer te pagarán, dándote ocasión para que por ellos seas más hombre que eras antes..... Si sale a luz un hijo bien dotado, puedes formar con él un verdadero hombre : le enseñas un oficio, para que sepa ganarse el sustento con los brazos; le instruyes en ciencias y artes, para que pueda aplicarse a diversas profesiones, y le aficionas a la Filosofía, que da la superioridad intelectual. [2] » Para Ganivet, la educación es uno de los más poderosos agentes de la vida. No hay discípulo desaplicado, si el maestro entiende su misión : « fuera de los casos contados de idiotismo congénito, no hay niño que no muestre interés por algo, y, en cuanto hay interés, hay aplicación [3]. » Pero la educación que preocupó a Ganivet, no es la de esos directores de conciencias, que fundan Instituciones y Centros, y, con mayor o menor franqueza, imponen su línea de conducta a los que les rodean.

« Yo — dice Pío Cid — encuentro a un hombre caído en medio de la calle, y le ayudo a ponerse en pié, y después le dejo ir, sin preguntarle adónde va. ¿Sería justo que, por haberle levantado, le obligase a venirse conmigo [4]? »

En muchas de las ideas de Ganivet, veo la influencia evidente de Schopenhauer. Es, aparte de ello, el filósofo a quien mayor

[1] *Los Trabajos*, II, 195.
[2] *Los Trabajos de Pío Cid*, II, 196.
[3] *Los Trabajos*, II, 273.
[4] *Los Trabajos de Pío Cid*, I, 257.

número de veces cita; y acepta sus doctrinas sobre la supremacía de la Voluntad, sobre el Amor como defensa de la especie, sobre la idealidad del mundo como representación, sobre el alto sentido del buddhismo, etc, etc. [1]

Pero el temperamento de Ganivet no se conciliaba con la reflexión sistemática, ni siquiera con el acatamiento total de un *orden*, fuese cual fuese. Su Pío Cid protesta de « las leyes y costumbres artificiales que rigen »; sostiene « el derecho al adulterio », en defensa de « los derechos del corazón »; y juzga que « lo que hoy llamamos la civilización, bien pudiera ser la barbarie, precursora de otra civilización más perfecta [2]. » Entiende, por ejemplo, que algún día desaparecerá la propiedad territorial, y, el que percibe la renta sin trabajar, tendrá que trabajar para vivir, cobrando el Estado la renta que él cobraba [3]; y que, gracias a la poligamia, « se hace imposible la miseria y la prostitución de la mujer, y se resuelve un problema doméstico que en las naciones civilizadas es insoluble [4]. » Pero piensa también que la mujer debe instruirse *con discreción*, porque, si ha de hacerlo « con miras emancipadoras o revolucionarias, preferible es que no salga de la cocina [5]. »

El criterio profundamente individualista de Ganivet, échase de ver en sus ideas sobre la gobernación de los pueblos. La colectividad, a su entender, no se eleva ni se redime; es algo *geológico*, pegado a la tierra. « Yo he visto — escribe con su habitual humorismo — que una misma recua de borricos, de los buenos borricos que usan los arrieros de la Alpujarra, ha enriquecido a un arriero y ha arruinado a otro. La razón dice que la inteligencia y hasta la suerte de los arrieros, es la que

[1] *Epistolario*, 59, 82, 185, 231, 280, 302. — *Cartas*, 88. — *Idearium*, 66.
[2] *Los Trabajos*, I, 199; II, 334. — *La Conquista*, 372.
[3] *Los Trabajos de Pío Cid*, II, 102, 103 y 193.
[4] *La Conquista del reino de Maya*, 62, 63 (Comp. 85, y *Epistolario*, 71).
[5] *Cartas finlandesas*, 147.

decidió en estos casos; los burros se limitaron siempre a llevar la carga [1]. »

***

Muy dignas de recordación serían (si mi propósito no fuese el de limitarme a exponer los rasgos típicos del pensamiento de Ganivet) las apreciaciones crítico-literarias del pensador granadino. Hay en *Hombres del Norte* un paralelo, admirablemente trazado, entre Ibsen y Calderón, haciendo notar, con ventaja para este último, la diferencia entre el simbolismo *de concepto* del primero, y el simbolismo *de accion* del segundo. Y consta en el *Epistolario* una comparación atinada de Pedro Antonio de Alarcón con Pereda y Galdós, donde advierte la superioridad de Alarcón sobre Galdós como escritor, y sobre Pereda como pensador [2].

Pero todo esto es accidental, si meditamos en el hondo *españolismo* de Ganivet, carácter suyo que ha sido hasta ahora el mejor interpretado. Pío Cid es optimista, a fuerza de ser pesimista (y esta es nota esencialmente hispánica). « Su pesimismo era tan hondo, que le obligaba a buscar un agarradero por donde coger » las cosas, « y así, despreciándolas todas por malas, sabía amarlas todas por lo poco bueno que tuvieran [3]. » Juzga que « lo único que hoy tenemos en España, es ignorancia y orgullo »; pero este « orgullo es bueno; algún día vendrá el saber, y todo se andará [4] ». Porque, en su opinión, « la primera nación es España », y « nosotros somos capaces de hacer más que nadie, con menos medios que nadie, sin duda porque la falta la suplimos con algo nuestro propio, con algo que está en nuestra sangre y que constituye nuestra fuerza y

[1] *Epistolario*, 184 a 189.
[2] *Hombres del Norte*, 48 *d.* — *Epistolario*, 284.
[3] *Los Trabajos de Pío Cid*, I, 23 y 24.
[4] *Los Trabajos*, I, 217.

nuestra superioridad [1]. » « No hemos inventado ninguna máquina notable, ni hemos tropezado con ningún astro nuevo, ni siquiera hemos descubierto ningún importante microbio, o al menos el virus para acabar con él. Es verdad : pero hemos tenido fé y valor; hemos descubierto y conquistado tierras; hemos peleado en todas las partes del globo, y para reposarnos en la paz hemos creado la alta sabiduría mística, y, para distraernos, un arte de elevada concepción, y, para enardecernos, las corridas de toros [2]. »

El *Idearium español* viene a ser una contínua defensa de la Patria. Allí, en páginas esculturales (las mejores que él escribió), demuestra el íntimo enlace de nuestro espíritu con el estoicismo natural y humano de Séneca; el sentido de justicia que inspira nuestra actuación histórica, de tal suerte que « un hecho como la ocupación de Gibraltar por Inglaterra, sin derecho ni precedente que lo justifique, por cálculo y por conveniencia, no existe en nuestra historia »; el carácter del soldado peninsular, que « se encoge y se aflige y como que se ahoga cuando se ve anulado en una gran masa de tropas, porque adivina que no va a obrar allí *humanamente*, sino como un aparato mecánico; » nuestra excesiva piedad, que da lugar a que en España « no pueda haber moralizadores »; ensalza a Felipe II, que « lo veía todo con ojos de español, con independencia y exclusivismo »; proclama que « una restauración de la vida entera de España, no puede tener otro punto de arranque que la concentración de todas nuestras energías *dentro de nuestro territorio* », y afirma su fé en el porvenir espiritual de España [3]. Ni siquiera halla que la superioridad industrial de otras naciones, sea un signo de fortaleza: « yo encuentro — dice — un gasto mucho más grande de energía en el que crea una obra de arte, y si se quiere un ejemplo

[1] *Los Trabajos de Pío Cid*, II, 278, 279.
[2] *Granada la bella*, 60.
[3] *Idearium español*, 6, 42, 52, 60, 85, 115, 134, 157.

de actividad material, diré que más fortaleza física se requiere para ser matador de toros, que para ser millonario al estilo yankee. No hay que ir a América para hallar hombres fuertes; para lo que hay que ir, es para encontrar temperamentos que resistan la tensión pasiva a que nos condena el progreso mecánico [1]. »

Amaba Ganivet extraordinariamente a su ciudad natal; pero no era *regionalista*. « Un hombre y una ciudad — escribía — son algo que existe siempre y por separado; ..... pero las regiones son organismos accidentales, que cambian con el tiempo [2]. » Así enaltece el concepto de ciudad, y el poderoso influjo de su estructura en el carácter de los que la habitan [3]; en el interior de las casas de *su* Granada, quiere que el candil, el velón y el brasero permanezcan, como sostenes de la vida familiar; prefiere las posadas a los hoteles; vitupera la apertura de grandes calles, que trae consigo un encarecimiento artificial de la vida, y se muestra partidario de lo desigual, de las calles quebradas, de los jardines semisalvajes, a todo lo cual suelen acompañar hombres aptos para la creación de obras originales [4].

***

Su *humanismo*, su individualismo « interno y creador », su acendrado amor a la vieja tradición española, su profundo sentido de libertad, hacen de Ganivet un pensador típico de la tierra hispana. Por eso mismo no ha formado escuela. Salvo raras excepciones, para formar escuela en nuestra Patria, es preciso traer el bagaje ideal del Extranjero. Así ha podido haber escolásticos, cartesianos, krausistas, positivistas, neo-

[1] *Cartas finlandesas*, 127.
[2] *Cartas finlandesas*, 90.
[3] *Cartas*, 121-122.
[4] *Granada la bella*, 15, 18, 21 y 22, 48 y 49.

kantianos..... « En nuestro país — como dice Ganivet — no se estima ni se respeta a quien se conoce, por mucho que valga. » Pero ello es un dato más, para comprender lo muy española que fué la psicología de Ganivet. Lo que él dijo, en bellísimas frases, de nuestro Arte, puede perfectamente aplicarse a toda su obra : « En nuestro arte propio — escribe en *Granada la bella* — hay siempre una idea mística en un cuadro de la naturaleza, y esa idea mística, unas veces está directamente expresada, y otras se deja traslucir *en un soplo de amor*, que vivifica hasta lo más pequeño y despreciable. Porque el misticismo no es el éxtasis : es mucho más y mejor; arranca del desprecio de todas las cosas de la vida, y concluye en el amor de todas las cosas de la vida; el desprecio nos levanta hasta encontrar un ideal que nos reposa, y con la luz del ideal hallado, vemos, lo que antes era grande y odioso, mucho más pequeño y más amable; por donde venimos a dar en el arte puro y universal que idealiza al héroe y al mendigo, al santo y al bandolero, a los caballeros andantes y a los Rinconetes y Cortadillos [1]. »

***

Pero este hombre tan original, tan valeroso, tan *humano*, tuvo un instante de desfallecimiento. Llegó a pensar que « no tenemos ningún fin que cumplir », que lo único positivo « es la máquina de nuestra especie, a la que vamos uncidos como esclavos [2] », y Pío Cid, « el último conquistador español », sintió amargura invencible, se enseñoreó de su ánimo « la fuerza atractiva de las ideas tristes », y, muy lejos de la Patria, que tanto amaba, las aguas del frigidísimo Duina diéronle sepultura en su seno.

ADOLFO BONILLA Y SAN MARTIN.

[1] *Granada la bella*, 71.
[2] *Epistolario*, 293 y 298.

MODERNO DISPARATORIO

Este título puse a uno de los capítulos de mis *Nuevos Derroteros del Idioma*, donde critico el empleo desdichado que de ciertas voces hacen muchos escritores modernos.

La manía de emplear palabras raras sin conocer su significado va creciendo de modo espantoso. La cosa no nos ha de sorprender sin embargo, si pensamos en la manera como se forman la mayor parte de los escritores actuales. A una ignorancia casi absoluta de las lenguas de donde la nuestra se deriva, unen muchos un olímpico desdén hacia los clasicos españoles que no conocen ni por el forro, una admiración ciega por el francés que entienden generalmente mal, a juzgar por el modo como escriben las palabras y frases que se creen obligados a tomarle prestadas para cubrir su ignorancia del español y por fin una afición desmedida por todo lo brillante, todo lo llamativo.

En el citado libro, así como en otras obras anteriores donde criticaba algunos de estos disparates, me abstuve en general de citar los autores de las preciosidades que apuntaba. Pero van éstas siendo tantas y voy encontrándolas en autores de tanta popularidad que creo útil en adelante agregar algunas « autoridades » a mis citas, para que si algún futuro novelista lee estas líneas, desconfíe de toda palabra rara que encuentre aun en los autores de más fuste.

Me sobran documentos que citar, así es que los espigaré entre algunas de las obras que he leído recientemente, contentándome con traer otras citas de mis colecciones de papeletas en los casos más interesantes. No significa pues el que apunte en un principio disparates de un mismo autor que me encarnice

en él o que lo considere peor que otros, sino que lo tengo a la vista en este momento.

Tampoco significa, el que apunte algunas palabras mal usadas por un escritor, que sea éste malo o siquiera mediano. Entre los nombres que en estas páginas figuran encontrará el lector algunos como Valera, Pereda, Pardo Bazán, Galdós, Rubén Darío, etc. a quienes admiro profundamente y que considero como maestros de nuestros idioma. Pero precisamente por tratarse de escritores de fama es necesario apuntar los muy contados casos en que incurren en un error al interpretar una voz. He mostrado ya en otras obras que tengo el criterio sumamente ancho en materia de purismo y que celebro lo mucho bueno que hay en la moderna renovación del idioma. Lo que me disgusta sobremanera es la pornografía mal escrita, la clerofobia grosera o la petulancia agresiva de algunos reformadores que lo ignoran todo del idioma que maltratan.

YERTO

Del lat. *erectus*, erguido, rígido; significa « tieso, derecho e inflexible o áspero. » Aplícase también « al viviente que se ha quedado tieso y sin movimiento por el mucho frío y también se dice de los cadáveres y otras cosas que experimentan el mismo efecto. » (Acad.)

Sin embargo para algunos escritores « yerto » deja de tener el sentido de rígido y se convierte en sinónimo de « frío, helado. »

Así se parece desprender de los ejemplos siguientes :

« Ese rojo diabólico que las cortesanas tísicas ponen sobre sus mejillas yertas ». (Alberto Insúa. *Las Neuróticas*, p. 12).

« Los rayos de luz blanca fueron a acariciarle la yerta frente ». (J. P. Echagüe, *Antología* de Manuel Ugarte, p. 77).

« Las naves están frías, el piso yerto ». (E. Wilde, *Prometeo*, 48).

« El perro León que se acercaba a ella y le lamía las manos yertas... Se levantaba aterida de frío ». (Hugo Wast, *Flor de Durazno*, 152).

« Pendientes y yertas las largas orejas ». (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 271).

« Echa un manto de sombras al techo de cinc yerto ». (Sicardi, *Un libro extraño*, 32).

« La tarde era tibia sobre el suelo yerto en estas cerradas honduras ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 255.

« Igual avidez sufre por recoger luz yerta de luna que insolencia de sol. » (López de Haro, *El Salto de la novia*, p. 142).

PUPILA

Es en el diccionario « abertura que el iris tiene en su parte media ».

Es para los autores contemporáneos sinónimo, inútil a mi parecer, de ojo :

« Mirando a modo de desencajada pupila ». (Rueda, *El Patio*, 68).

« Aquellas esferas verdes de sus pupilas ». (Rueda, *El Gusano de luz*, 211).

« Sus pupilas medio cerradas que tenían el extraño color de las hojas de la higuera. » (Vargas Vila, *El Camino del triunfo*, 199).

« Cayó desplomado, se empañaron sus pupilas. » (Arturo Reyes, *La Goletera*, 243).

« Fijas las pupilas vidriosas y opacas ». (Rueda, *En Tropel*, 83).

« Y Jesucristo apareció, traía — Veladas las pupilas por el llanto. » (R. Rojas, *Antología* de Manuel Ugarte, 261).

« La mirada fría e implacable de sus grises pupilas. » (B. Lillo, *Antología* de Ugarte, 158).

« Mirábalo mi amigo, reconcentrando en las pupilas saltadas su ser entero. » (J. P. Echagüe, *Antología* de Ugarte, 76).

« Se asoma a sus húmedas pupilas de estrella. — El alma del rubio cristal de Champaña ». (Rubén Darío, *Prosas profanas*, 52).

« Los ojos grandes... de pupilas metálicas que parecían dos chispas de oro ». (Alberto Insúa, *Las Neuróticas*, 12).

« El azul intenso de la pupilas ». (Ganivet, *Pío Cid*, II, 297).

Sin embargo, este último autor escribe en otras partes, con acierto :

« Mis pupilas se dilatan ». (*Prometeo*, 7). « Mirando (un gato) con sus pupilas lineales, amarillas y verticales ». (*Prometeo*, 363).

« Las pupilas azules relampagueaban ». (R. López de Haro, *Salto de la novia*, 141).

« Las esmeraldas de unas pupilas imaginarias. » (G. de Langlard, prólogo a *Los Privilegiados*, de M. Brandao, p. V).

« El furor ennegrecía sus pupilas azules. » (Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, p. 304).

« Y tu pupila azul busque y no halle ». (Alejandro Ojeda V., *Fuego y nieve*, 75).

« El suave resplandor de unas pupilas garzas ». (Pardo Bazán, *De siglo a siglo*, p. 30).

REFRACTAR

Al caer la luz sobre una superficie tersa, puede experimentar dos desviaciones diferentes. Si la superficie no es transparente, la luz se refleja, es decir es rechazada en dirección diferente, pero del mismo lado de la superficie en que cae. Este fenómeno, que es el que observamos en los espejos se llama en física reflexión de la luz. Si cae en una superficie transparente, como en el agua o sobre un prisma de cristal, una parte de la luz se refleja, como en el caso anterior, pero otra parte, tanto mayor cuanto más se aproxima la dirección del rayo a la perpendicular en el punto de incidencia o de caída, se mete dentro del líquido o del prisma, cambiando de dirección. La luz, en este caso se refracta, es decir experimenta la refracción.

De aquí se deduce que, si miramos la superficie de un lago o del mar cuando en ella cae la luz del sol, solo veremos los rayos de ésta que se reflejan pero no los que se refractan, que solo serán perceptibles para los peces o los buzos. Toman pues el rábano por las hojas los autores de las siguientes citas :

« Las refracciones rojas del sol sobre los remansos del río y

las aguas de las lagunas, daban al cuadro campestre las coloraciones de un cristal gótico. » (Vargas Vila, *Los Parias*, 3).

« La llanura océanica resplandecía ofuscante, refractando el fuego del astro ». (Darío Herrera, en *Antología* de Ugarte, 144).

« La refracción que el sol arrancaba de las paredes. » (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 211).

FUSIÓN

Fusión es la acción de derretirse un cuerpo sólido. En fusión significa sencillamente : derretido. Pero no puede aplicarse la palabreja, por linda que parezca, a los cuerpos que naturalmente son líquidos, como lo hace el autor de la siguiente frase :

« El Astro rojo que despuntaba en un cielo lejano, sobre un horizonte de olas purpúreas, que se extendían hasta lo infinito, con la magia de un océano de sangre en fusión. » (Vargas Vila, *Los Parias*, 10).

INFUSIÓN

Si fusión parece a algunos palabra elegante, no alcanza a ciertos escritores ansiosos, que se figuran que con agregarle una sílaba más será más guapa la palabra. « Topacios y cobaltos en infusión », escribe el Sr. Castillo Márquez, en *Bajo otros cielos*, p. 55. Aquí hubiera bastado sencillamente en fusión, pues infusión es el líquido que se obtiene echando alguna substancia en agua hirviendo como se hace con el te, el mate, la manzanilla, etc.

VAJEAR

Vajear es la forma andaluza, y casi diré que española, de la palabra académica « vahear », que no creo que nadie pronuncie sin *j*, lo mismo que a nadie se le ocurre decir que va a correr una « huelga », sino una « juerga ». Vahear o vajear es echar de sí vapor ligero húmedo y caliente en una atmósfera fría.

Existe por otra parte el castellano « vagido », que significa el

gemido del recién nacido, pero no tenemos el verbo « vagir ».

De la confusión de ambas ideas nació acaso la frase siguiente : « Cerca de ella vajeaba un ser venido al mundo en esa hora de horror, era Georgina ». (Vargas Vila, *Los Parias*, 24).

Solo sería explicable suponiendo que Georgina, recién nacida, estaba mojada y que la atmósfera de la habitación estaba algo fresca.

OPACO

¿Saben ustedes lo que es opaco ? Yo me figuraba que, como lo afirma la Academia, es lo que no es diáfano, lo que no deja pasar la luz. Pero ha de ser cosa mucha más complicada a juzgar por la multitud de opacidades raras que he ido apuntado en mis lecturas. He aquí algunas muestras que acaso echen una luz opaca sobre este problema :

« La opacidad pulida de la vieja argentería ». (Vargas Vila, *Los Parias*, 26).

« Un opaco ruido de alas ». (Rubén Darío, *Azul*, 126).

« Las luces eléctricas difunden una claridad opaca ». (Martínez Ruiz, *Antonio Azorín*, 204).

« La luz opaca de la veladora ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 312).

« La araña de luces opacas ». (Rubén Darío, *Azul*, 143).

« Sobre un fondo de córnea opacidad ». (Trigo, *Alma en los labios*, 20).

« De un verde opaco de plata ». (Trigo, *Alma en los labios*, 89).

« Veía de lejos una luz muy opaca ». (*Tradiciones españolas*, I, 150).

« Luego ya, a la claridad opaca del amanecer ». (Baroja, *Mala Hierba*, 219).

« Con voz lenta, opaca, vibrante ». (A Reyes, *Lagar de la Viñuela*, 292).

« Una lámpara opaca alumbraba escasamente ». (Wilde, *Prometeo*, 113).

« La lámpara opaca esparce su luz. » (Wilde, *Prometeo*, 50).

« Como las correcciones habían opacalizado y desrimado la limpidez y armonía de los versos primitivos ». (Juan R. Uriarte, *Diario del Salvador*, 13-x-1913).

« Si será que la luz de su mirada pueda al fin opacarse en mi carrera ». (Alejandro Ojeda V., *Fuego y nieve*, p. 74).

« La luz opaca de la luna ». (Ganivet, *Pío Cid*, II, 122).

« El día comienza a ponerse opaco ». (Rubén Darío, *La Caravana pasa*, 133).

PRISMA

Un prisma es sencillamente un sólido que tiene por bases dos polígonos y por caras, cierto número de paralelogramos. Los prismas de cristal tienen la propiedad de refractar la luz y de dividirla en los diferentes colores del iris, y aun esto sólo ocurre cuando la luz cae oblicuamente a una de las caras cerca de una arista. Si se mira a través de un prisma de caras paralelas la visión no experimenta mayor modificación que si se mira por un cristal ordinario. Si se mira por un prisma de caras laterales no paralelas no se ve nada. Y si se mira bajo un prisma se ve lo mismo que si se mira por debajo de un sombrero o de cualquiera otro objecto. Esta advertencia puede ser útil a algunos escritores que se figuran que los prismas embellecen cuanto se mira por o bajo ellos. Así pues preferiría ver desaparecer los prismas de las siguientes frases :

« Examinando todas las cuestiones por el prisma de la pasión ». (Palacio Valdés, *Riverita*, 265).

Más malo sin embargo es el emplear la palabra prisma en el sentido de iris, irización, como se ve en las frases siguientes :

« Se multiplicaban los prismas y espectros como un concierto universal de iris ». (Rueda, *Bajo la parra*, 113).

« Formaba todos los prismas del iris sobre la vieja vajilla ». (Vargas Vila, *Los Parias*, 26).

O tomarlo simplemente como sinónimo de luz, como en :

« El prisma indigente de los cieles enlutados ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 206).

« El prisma resplandeciente de los cirios ». (Id., ibid., 286).

« Me tendió la Santa Forma, que temblaba en sus manos como un prisma. » (Id., ibid., 287).

« Las más generosas protecciones, mirándolas bajo cierto prisma ». (Reyles, *La Raza de Caín*, 19).

« Sus cimas vertiginosas, talladas en prismas locas. » (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 273).

¡ Locas han de estar en verdad para hacerse femeninas !

DERMATOLÓGICO

Es lo relativo a la dermatología, o sea al estudio de la piel y de sus enfermedades. Puede haber consultorios dermatológicos. Pero no ha de usarse la palabra en el sentido de cutáneo, como en el siguiente ejemplo :

« La consulta de enfermedades dermatológicas, en San Juan de Dios ». (Perez Galdós, *Misericordia*, ed. Nelson, 350).

DELIQUIO

Es en castellano lo mismo que desmayo o desfallecimiento. Nada tiene semejante estado de deleitoso, así es que mal podemos aceptar siguiente ejemplo :

« Quintín, con su esposa, era un insensible gastado ya no sólo para el deliquio, sino hasta para el cariño fraternal ». (Pardo Bazán, *Allende la Verdad*, *Cuento semanal*, p. 13.)

« Vengan las frases y los deliquios de los amores inmortales ». (Sicardi, *Libro estraño*, X).

INTERFECTO

Es voz jurídica que sirve para designar al individuo muerto violentamente. Debe significar para algunos neólogos algo como herido, víctima :

« El interfecto negaba su lesión, queriendo ahorrarse burlas y escarnios ». (López de Haro, *El Salto de la Novia*, 121).

Parece significar la aludida en :

« Fíjese luego cuando suba la interfecta ». (Felipe Trigo, *Del Frío al fuego*, 232).

FAUCES

Las fauces son la parte posterior de la boca, entre el velo del paladar y la entrada del esófago. Por lo menos así me lo figuraba yo creído en la etimología y el diccionario. Pero los siguientes ejemplos me dejan algo inquieto :

« Con la lengua fuera de las fauces ». (Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, 42).

« Sus fauces gruesas de criollo ». (Emilio Carrère, *Madre casualidad*, 11).

« Morderle con sus diabólicas fauces de piedra ». (Castillo Márquez, *Bajo otros cielos*, p. 57).

VANESA

Las *Vanessas* son hermosas mariposas de colores vivos cuyas orugas viven generalmente sobre las ortigas, los cardos y algunos árboles.

Puede uno vivir muy tranquilo sin conocer este detalle de historia natural. Pero lo que es intolerable es echarlas de naturalista y confundir las vanesas con las piérides, mariposas amarillentas que residen cuando son orugas en las coles. Así ocurre en esta cita :

« Una mariposilla blanca, la vanesa de las coles, que abunda por allí ». (Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, 109).

INTERVALO

Intervalo es el tiempo que media entre dos cosas. Su duración puede variar entre una fracción infinitesimal de segundo y un número de siglos ilimitado. Se puede pues decir que un intervalo

es mayor o menor, pero no que hay poco ni mucho intervalo. Mal está pues usada la palabra en esta frase :

« Los accesos le dan con bastante intervalo ». (Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, 337).

CERÚLEO Y Cº

Significa de color azul, como el del cielo. Pero no tiene nada que ver con la cera. Los ejemplos siguientes son disparates :

« Los manos blancas cerúleas, casi transparentes ». (Emilio Carrere, *Madre casualidad*, 76).

« La cerúlea blancura de su túnica ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 110).

« La palidez cerúlea de sus rostros » (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 243).

La afición a indicar el color de cera suministra otras formas bastante curiosas :

« El adolescente blondo, hecho todo de blancuras cereales » (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 289).

« Una palidez cerámica ». (Id., ibid., 9).

Con más acierto escribe otro autor :

« La palidez cerácea de la diabetes » (Manuel Bueno, *Jaime el Conquistador*, 92).

ABORIGEN

Significa originario del suelo en que vive. Dícese especialmente de los primitivos habitantes de un país colonizado o conquistado por otro pueblo. Pero no significa en manera alguna progenitor, ni cosa semejante, como en este ejemplo :

« Si Proudhon fué en lo espiritual el aborigen de Nieva ». (Alejandro Sawa, *Iluminaciones en la noche*, 59).

LA PIPA DE NESO.

Neso fué aquel centauro que, habiendo querido robar a Deyanira, mujer de Hércules, fué herido por éste con una

saeta mojada en la sangre de la hidra de Lerna. Al morir entregó su túnica a Deyanira, como talismán que había de devolverle el amor de su esposo si éste la abandonaba. Llegada la ocasión Deyanira le entregó la túnica al pobre Hércules que murió abrasado por ella.

No dice más la fábula, pero podemos suponer que dejó el buen centauro algún otro recuerdo a sus amigos, ya que Rubén Darío, en su prólogo a la obra de Sawa, *Iluminaciones en la sombra* nos habla de :

« El humo azulado que sale de la pipa de Neso que se complace en fumar » (p. 11).

LICUAR

Decididamente la sangre debe de ser normalmente un sólido que sólo conocía yo derretido. En otro párrafo criticaba la « sangre en fusión ». Ahora me encuentro el siguiente ejemplo :

« Subieron lentamente pisando la sangre del muerto ya licuada en la escalera » (Manuel Bueno, *Jaime el Conquistador*, 241).

Ahora bien licuar significa simplemente derretir, pero no cuajar o coagular.

HIPERDULÍA

Es calificativo del culto que tributa la Iglesia católica a la Virgen María. Pero no ha de tomarse por virginal, como en esta frase, donde la palabra está, por lo demás, disparatadamente acentuada :

« Su belleza hiperdúlea y simbólica » (Vargas Vila, *Los Parias*, 41).

TARÁNTULA

Es la tarántula una araña muy venenosa que se suele encontrar en Italia, cerca de Tarento.

Nunca hubiera supuesto que fuese necesario advertir que las arañas son arácnicos (no insectos), desprovistos de alas como

todos los arácnidos. Sin embargo esta perla que acabo de pescar me muestra que no hay que fiarse de nada en este mundo literario :

« El romanticismo no manchó con sus alas de tarántula venenosa los prados vírgenes ». (Vargas Vila, *Los Parias*, 125).

INTEMPERIE

Es en castellano la destemplanza del tiempo. No entiendo lo que significa la frase siguiente :

« La mujer cruza por la intemperie de esas páginas como pasa siempre por la existencia de los hombres ». (Vargas Vila, *Ibis*, XVI).

A no ser que el autor califique de intemperie el chaparrón de barbarismos y solecismos que se descuelga por todo el libro. Parece verdaderamente mentira que se pueda escribir tan mal.

Campea por el libro la ortografía estrafalaria, vistiendo una erudición barata. He aquí algunas muestras tomadas de la « Isagoge » :

Arthemis Leucophirne, Abderé de Thrasea, las ánforas de Caeré, Theócrito, Myrena, un cuadro del Poussino, una sinfonía de Betowen, Timanto, el Philoctetes de Phitágoras de Leontium, Friné, Erectheion, las Propileas, las Nymphas, Laocoon, Tyndarida, Edippo, Shackespeare.

CARMENES

Puede ser ya la orden del Carmelo, ya una quinta en Granada, pero nada tiene que ver con el carmín. Está pues mal :

« Extraña floración blanca y roja, hecha de alburas y de cármenes ». (Vargas Vila, *Ibis*, p. 59).

Es disparate no menor la siguiente frase :

« Los cármenes de los jardines balancean sus macetas floridas ». (Castillo Marquez, *Bajo otros cielos*, 14).

Y estas macetas me hacen suponer que acaso sean americanismo por ramillete, como lo permitiría muy bien la eti-

mología del italiano *mazzetto*, mazo de flores, la acepción botánica de corimbo y la forma *macetero* : tiesto o jarro para poner flores que se usa en andaluz, peruano y chileno (V. mis *Voces andaluzas*). En Vargas Vila encuentro :

« Coronada de azahares, cuasi desaparecida bajo las macetas de rosas de la campiña ». (*Parias*, 19).

INVULNERABLE

Significa que no puede ser herido. El ejemplo que copio a continuación muestra que su autor se figura que significa lo contrario :

« Más feliz que el hijo de Peleo, no temía la invulnerabilidad de su talón ». (Vargas Vila, *Ibis*, p. 81).

FLÉBIL

Significa lloroso, digno de ser llorado y por extensión lamentable, triste.

No significa débil, delicado, como se desprende del siguiente ejemplo :

« Dejan caer sobre ellos su follaje como cabelleras de cortesanas cansadas sobre flébiles cuerpos de adolescentes ». (Vargas Vila, *Ibis*, 121).

Ni como en los siguientes similiversos, cuyo autor se me olvidó apuntar :

¡Cuanta profunda alegría ! ¡Cuánto embeleso !
En mi juvenil espíritu habían encendidos (sic),
Cuanto calor en el momento del primer beso
De mis flébiles pequeños labios encendidos.

ALUVION

Es una avenida fuerte de agua, una inundación, según el Diccionario. Terrenos de aluvión son los que depositan las aguas después de las inundaciones.

No significa aguacero, como en los ejemplos siguientes :

« Ayudar a sus maridos para que no les sorprenda el aluvión en la ribera ». (Rueda, *La Reja*, 96).

« Los bomberos dispararon sobre la fogata el aluvión de sus mangas ». (Lopez de Haro, *El Salto de la Novia*, 103).

LETAL

Significa mortal, y viene del latín *letalis*. No ha de confundirse con *Leteo*, del latín *lethaeus*, propio del Lete o Leteo, río del olvido. Así parece deducirse del siguiente ejemplo :

« Para que esas palabras diluyan aromas letales o analépticos, preciso es que la riqueza emocional esté debajo, que haya en este a modo de subsuelo un generoso yacimiento de ideas ». (E. Ramírez Angel, estudio acerca de López de Haro, en *El Salto de la novia*, p. 201).

ÁLGIDO

Significa frío. En medicina la algidez es un fenómeno bastante grave que acompaña ciertas enfermedades como el cólera. Lo caracteriza un descenso grande de la temperatura axilar. Por ser cosa peligrosa y presentarse en ciertas fiebres acaban algunos por figurarse que álgido significa muy caliente o muy grave. De aquí las siguientes frases :

« Era celoso como una bestia en sus períodos álgidos ». (Pereda, *Buey suelto*, 29).

« En el momento álgido de la disputa ». (Baroja, *Mala hierba*, 112).

« Hora de sol, bochornosa y álgida ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 94).

« El principal carácter, ya en su algidez, del momento histórico» (Díaz Rodríguez, *Camino de perfección*, 195).

« En lo más álgido de este amoroso frenesí ». (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, p. 69).

« Cuando la algidez del modernismo en nuestra América, el nombre del dominicano Tulio M. Cestero sonó entre los de aquellos más exaltados del movimiento nuevo. » (X, crítica al final de *Sangre de Primavera*, de Tulio Cestero, p. 204).

« La batalla llegó a su período álgido ». (Joaquín Belda, *Más chulo que un ocho*, 76).

HOMÉRICO

Se puede calificar de homérico lo que recuerda en algo la Ilíada de Homero. Dícese pues bien « estilo homérico, aventura homérica ». Se dice muy especialmente « risa homérica » para designar una risa inextinguible, como la que Homero atribuye en su obra a los dioses,

Pero no significa esto que se haya de llamar homérico a todo lo enorme, y que podamos aceptar como buena la siguiente aplicación :

« un hambre homérica ». (E. Wilde, *Prometeo*, 30).

EXÓTICO

Significa extranjero. Se puede decir : una planta exótica, una palabra exótica. Pero no ha de usarse sin discernimiento esta palabra en el sentido de « extraño » o de « raro », como se ve en estos ejemplos :

« Tomé un trapo y, con una metódica scudida puse en fuga a los parásitos exóticos de mi prosa ». (Wilde, *Prometeo*, 328). Tanto más cuanto que lo que el Sr. Wilde sacudía eran arañas y polillas, y no galicismos, que hubieran sido sin embargo los primeros « parásitos exóticos de su prosa » que hubiera debido ahuyentar.

« Una mosca grande, impertinente, exótica, daba vueltas zumbando » (Wilde, *Prometeo*, 132), solo pudiera explicarse en boca de un naturalista, que por casualidad hubiera encontrado en el cuarto una mosca de otro país.

SECULAR

Significa lo que cuenta cien años de existencia. Para Eduardo Wilde significaba seguramente simplemente « antiquísimo ».

El siguiente ejemplo me había llamado la atención :

« Aquí una piedra grabada por un abuelo secular, lleva esta inscripción » (*Prometeo*, 452). ¿Por qué suponer que el abuelo aquel desconocido fuera precisamente centenario ?

Pero otro ejemplo evidencia que para Wilde secular significa sólo antiguo :

«Algún octogenario desvelado por su tos secular».(*Prometeo*, 18).

Es verdaderamente fenomenal ese infeliz octogenario que tosía ya veinte años antes de nacer.

FAZ

Faz significa cara. No ha de confundirse con « fase ». La luna tiene una faz redonda, que suele inspirar a algunos poetas y en algunos como Leopoldo Lugones provoca efectos poéticos muy divertidos. Pero la luna tiene además cuatro « fases » o aspectos, que los astrónomos califican de luna llena, luna nueva y cuartos menguante y creciente.

Las dos voces están confundidas en estas citas :

« Está la luna en la faz que los almanaques llaman luna llena ». (E. Wilde, *Prometeo*, 381).

« La luna en su faz de menguante ». (Wilde, *Prometeo*, 202).

ESTIRAR

Es, en el diccionario : « alargar, dilatar una cosa, extendiéndola con fuerza para que dé de sí ». Para algunos argentinos es probamento lo mismo que alargar, tender :

« Si Tini no la hablaba, no la veía, no le estiraba los brazos ». (Wilde, *Prometeo*, 130).

« Dió algunos pasos estirando los brazos para agarrar las manos que le ofrecían. » (Wilde, *Prometeo*, 116).

COAGULAR

Significa « cuajar, solidificar lo líquido ». No entiendo por lo tanto la frase siguiente :

« El llanto de la atmósfera coagulado en lágrimas dispersas ». (Wilde, *Prometeo*, 88).

Siendo las lágrimas líquidas no pueden estar coaguladas.

PARÁBOLA

Conviene saber la mar de cosas para escribir en estilo moderno. Ya hemos visto por el ejemplo de la voz *Refracción* que es bueno saber física, por el de *Vanesa* y de *Tarántula*, que es necesario entender de historia natural. El *prisma* también necesita para su manejo cierta estudio de la geometría. Otro tanto podemos decir de la palabra actual.

La parábola es una de las secciones cónicas, la que se obtiene cortando un cono por un plano paralelo a su arista. Es una curva cuyos dos brazos se aproximan constantemente a los dos lados del angulo en que se inscribe, sin tocarlos jamás. Así pues, un objeto que describa una parábola ante nuestros ojos ha de acabar por alejarse de nosotros hasta lo infinito. Teóricamente no podrá volver a pasar nunca ante nuestros ojos.

Otra cosa ocurre con la elipse, que tiene la forma de un círculo alargado. Es la elipse otra sección cónica, que resulta de cortar un cono por un plano que corte todos sus lados o generatrices. La elipse es la figura que suelen trazar los jardineros para hacer canastillos en los jardines.

El ejemplo siguiente es pues un error geométrico :

« Un buitre que describía inmensas parábolas en el aire ». (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, p. 6).

El buitre pudo describir elipses, pero solo pudo intentar recorrer un fragmento de parábola y perderse en lo infinito.

ENCARAMARSE

Encaramarse es subirse, trepar, v. gr. a un árbol. No ha de confundirse con encararse, como parece desprenderse de este ejemplo :

« Ramírez embriagado de felicidad se encaramó a su amada y mirándola fijamente en los ojos... » (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 31).

Como no fuera Ramírez un mono no se entiende ese modo de encaramarse a la novia.

UNGIR

Ungir es « signar con óleo sagrado a una persona para denotar el carácter de su dignidad. ». Ungen a los reyes los pontífices o los obispos. Pero no parece tener la palabra este significado en esta frase :

« Manifestaba la necesidad de hacerlo pasear por las calles, ungido sobre los hombros del soberano pueblo ». (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 64).

ESFINGE

Era la esfinge un animal fabuloso, con cabeza, cuello y pecho de mujer, cuerpo y pies de león y alas.

Prefiero achacar a los cajistas el siguiente disparate que encuentro en la por lo demás hermosísima obra *El Terruño*, de Carlos Reyles :

« Ella les contestaba agitando un pañuelo celeste con la esfinge del famoso caudillo ». (p. 187, ed. Ollendorff).

Y ya que tengo la esfinge entre manos no resisto al placer de presentar a los lectores la siguiente cita :

Y la supersustancial
Vía láctea se me finge
La osamenta de una esfinge.

(Julio Herrera, en *Antología* de Ugarte, 148).

PÓSTUMO

Significa lo que nace o ve la luz después de la muerte de su padre o de su autor. No significa de ningún modo último como en :

« He cambiado el último duro, la póstuma peseta ». (Luis Antón del Olmet, *Por qué soy un bohemio*, Cuento semanal, p. 14).

Peseta póstuma será cualquier peseta cuyo grabador haya fallecido antes de ver acuñada su obra.

EMPORIO.

Es emporio el mercado o centro de grandes transacciones comerciales de un país. París, Londres, Nueva York son emporios del comercio universal. Por extensión se ha dado el nombre de emporios a ciertos grandes almacenes de algunas capitales donde se encuentra de todo.

Pero con eso basta. Y no hay que figurarse que signifique emporio lo mismo que meta, objeto, o cualquier cosa así como se desprende del siguiente ejemplo :

« Resuelve venir (el aguador) a Madrid, en busca de una cuba, objeto de todos sus deseos y emporio de su felicidad ». (Abenámar, [López Pelegrín], artículo tomado de *España y españoles*, por Edouard Barry).

Y ya que tengo entre las manos el libro de Barry, muy usado en los colegios franceses como libro de lectura, voy a anotar algunos disparatillos que he encontrado aquí y allá en las notas del autor.

Tampoco significa tesoro, como en :

« Con lo que gastáis en dos semanas podríais obsequiar al museo nacional de Bellas Artes una hermosa obra que acrecentaría el naciente emporio artístico ». (Rubén Darío, *La Caravana pasa*, p. 38).

BOTÍN

En un trozo tomado de López Silva, p. 150 del libro *España y españoles* figuran estos versos :

Ya estoy como si me hubiera
Comido too lo que guisa
Botín en semana y media.

Y una nota al pie de la página dice :

« Botín, afamado repostero de París, con sucursal en Madrid (Potin »). ¡ Hombre no ! ¡ El célebre Félix Potin no tiene nada que ver con el no menos célebre Botín !

Habiéndole pedido datos sobre él a mi buen maestro y amigo Múgica, me escribe lo siguiente :

« ¡ Botín ! ¡ Ya lo creo ! Especialista de « músicas » (judías). Riquísimas. Se iba allá, a la calle de Sevilla, casi frente a mi futuro cuñado Bilbao, pedicuro de S. M., como se solía ir a tomar chocolate en la Chocolatería de Doña Mariquita, no lejos de allí, en la calle de Alcalá, volviendo (ahora) la esquina de la de Sevilla hacia la Puerta del Sol. ¿ Época ? En tiempos de Amadeo, la República fulera y la Restauración. »

Y mi erudito amigo D. Emilio Cotarelo me completa dichos datos : « La casa de Botín sigue en la Plaza de Herradores, en la misma casita de dos pisos muy bajos y de dos balcones cada uno en que fué fundada en 1820. Continúa con su especialidad de lechoncillos asados al horno, que exhibe en su escaparate acostaditos con su hojita de lechuga atravesada en la boca. Yo, que soy moro en esto de no comer cerdo (excepto el jamón añejo), no he puesto nunca los pies en dicho figón, pero oigo alguna vez ponderar lo sustancioso y craso de los marranillos botinescos ».

Botín está citado igualmente en *Misericordia*, de Perez Galdós :

« Manifestó la dama que, mientras no volviese Nina, no encendería lumbre, y que todo cuanto necesitase lo mandaría traer de casa de Botín ». (p. 304, ed. Nelson).

LA PERLA DEL OCÉANO

En *España y Españoles*, p. 229 figura una descripción de San Sebastían, de Francisco Sarasate de Mena, en que se lee la frase siguiente :

« La población ambulante... parece que ha nacido expresamente para pasar las mañanas en la Perla del Océano, aspirando la fresca brisa de la Concha o peregrinando hacia el Bulevar ».

Y después de las palabras Perla del Océano se remite a una nota que reza así :

« La siempre verde isla de Santa Clara, en medio de la bahía ».

No hay tales carneros. La Perla del Océano es sencillamente un establecimiento balneario, que está al lado de la caseta de baños real y donde también se sirven refrescos. En cuanto a la isla de Santa Clara no es cosa fácil el ir a pasar en ella las mañanas. Por lo menos no es costumbre.

BERGAJAZO

En el mismo libro encuentro en un trozo andaluzado de P. Perez Fernández, *El Alma de Sevilla*, p. 360, esta frase :

« ¡ La guía socalinas e los ceviles, pa mandá a bergajazo a las presonas esentes ! »

y en nota :

« Mandá a bergajazo : mandar a presidio ».

Ha tomado aquí el anotador el rábano por las hojas. Mandar a vergajazos, significa simplemente lo mismo que mandar a latigazos (de vergajo=nervio de buey).

PAVO CARBONERO

En la décimatercia edición de su Diccionario observó la Academia que por error venía figurando desde hacía tiempo en su léxico un « Pavo carbonero » que nada tenía de pavo, puesto que era un pájaro de dieciséis centímetros de largo, etc., el *Parus*

major, en francés *Mésange charbonnière* y lo enmendó pasando el artículo a *Paro*.

Como fué tardía la enmienda, tuvo en la fe de erratas que indicar la corrección que había que hacerse en los artículos que remitían al tal Pavo carbonero, es decir : Carbonero, Frinjilago y Monje.

No vaya a creerse que con esto quedará enterrado el tal Pavo.

En el Diccionario de Salvat, tomo 8, publicado hacia 1910, figura ya el Paro Carbonero, tal como lo trae la Academia, pero lo completa desdichadamente el colector, metiendo nuevamente en Pavo el antiguo disparate.

Y así habrá Pavos carboneros hasta el fin de los siglos mientras haya diccionarios que traigan « todas las voces de la última edición del Diccionario de la Academia » y otras muchas arrebañadas en otros léxicos.

En el diccionario de Calleja, publicado en 1913, no figura el Pavo carbonero, en el artículo Pavo, pero existe aún la remisión en el artículo Fringilado (sic).

ARCANO

Significa secreto, recóndito, reservado, como adjetivo, y, como substantivo es sinónimo de secreto.

Algo más ha de querer significar para los autores de las siguientes citas :

Estaba tan sublime
Cual si fuera la sombra de un arcano.

(Alejandro Ojeda. *Frío y nieve*, p. 10).

« Esa imperceptible y arcana vibración ». (X. del Castillo Márquez, *Bajo otros cielos*, p. 58).

TÉMPANO

Puede ser, según el diccionario, timbal, instrumento músico; hoja de tocino; piel del tambor (acepción académica rara);

pedazo de hielo plano; tapa de cuba o tonel, corcho que tapa la colmena y hasta tímpano, en arquitectura.

Pero sólo la confusion con el francés *tempe* puede explicar la siguiente acepción :

« La blanqueaba el cabello por los témpanos ». (Alcides Argüelles, *Vida criolla*, 262).

IRIS Y CRENCHAS

Es ya el arco iris, ya el disco de color en cuyo centro está la pupila en el ojo. En la Academia es también sinónimo de ópalo noble, — no lo sabía. Pero no tiene el sentido de aureola o diadema que parece dársele en esta frase :

« El nido de la nuca circundado por un iris de crenchas desertoras ». (López de Haro, *Salto de la novia*, 16).

En cuanto a « crencha » es la raya que divide el pelo en dos mitades y también cada una de dichas mitades, en el diccionario de la Academia, pero también parece significar toda la cabellera, según el refrán : « Más quiero barba blanca para mi hija, que muchacho de crencha partida ». El Diccionario español francés de Cuesta da como primera traducción de *Crencha*: chevelure

Otros sentidos parece tener la palabra iris. He aquí dos citas del prólogo de la *Antología* de Manuel Ugarte :

« Todas las otras (literaturas) han dejado en el iris de nuestros componentes su lágrima de ideal ». (p. XXI).

« Convenía envolverlas en un arco iris de sombra ». (p. XII).

En fin, como en francés existe un « iris », que nosotros llamamos lirio y cuya raíz sirve para perfumar la ropa, encontramos en Doña Emilia Pardo Bazán :

« olor de iris » (*Insolación*, p. 32).

He aquí otras *crenchas* rezagadas :

« Sus cabellos caían en crenchas retorcidas sobre su nuca de nieve. » (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 90).

« Se amparaba en la abundancia de una crencha de cabellos ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 109).

LIRIO

Cosa que me ha sorprendido siempre mucho es la escasez de azucenas en la moderna literatura. No se ven más que lirios y lises por doquiera. Lo malo es que si en francés el *lis* es lo mismo que la azucena, en castellano el lirio es otra planta, correspondiente al francés *iris*.

He aquí pues algunos lirios, todos blancos, albos, cándidos, etc., como que son simples azucenas :

« Se dijera un albo lirio en botón ». (Tulio Cestero, *Sangre de primavera*, 15).

« Una pequeña mano flota, cual un albo lirio ». (Id., ibid., 77).

« Los cándidos lirios melódicos de la vida fragante y pastoral de Jesús ». (Diaz Rodríguez, *Camino de perfección*, 275).

« Como un valle de albos lirios diminutos ». (L. Torres Abandero, en *Antología* de Ugarte, 277).

« Surge la blanca y mística figura
Con el lirio simbólico en la mano. »

(Luis G. Urbina, en *Antología* Ugarte, 282).

« Brotan ampos de espuma. Parece que se deshojan lirios sobre el verso ». (Rodó. Prólogo a *Prosas profanas* de Rubén Darío, 41).

« Su rostro tiene la palidez del lirio ». (Pereda, *Buey suelto*, 395).

TROQUEL

Otra palabreja que muchos emplean sin saber lo que significa. El troquel es el cuño de acero grabado que sirve para estampar monedas y medallas. No es ni molde, ni cincel, ni nada por el estilo, cual de estas citas se desprende :

« El troquel donde se ha fundido el alma poética de Rubén Darío ». (Rodó, Prólogo a *Prosas profanas*, de Darío, p. 39).

« Las caderas, troquel valiente, amparador, anchuroso ». (Rueda, *La Cópula*, 221).

« Las libélulas habían depositado en el troquel el porvenir

bizarro y milagroso de sus túnicas multicolores ». (Id., ibid., p. 211).

« En el fondo del carácter los tres parecían formados en el mismo troquel ». (Pereda, *Buey suelto*, p. 30).

« El medallón soberbio de relieves portentosos, como troquelado por el buril radioso de Benvenuto Cellini ». (R. Hernandez Portada, crítica al final de *Sangre de primavera*, de Tulio Cestero, p. 188).

En esta acepción troquelar parece tomado por abrir, grabar.

ESQUILA

Es lo mismo que campana.

No acierto lo que puede significar la palabra en la frase esta :

« Nadie había levantado a esas horas el puente levadizo, ni la esquila del cuerno de caza había dado aviso de la llegada de un caballero. » (Sicardi, *Libro extraño*, I, 44).

¿ La campana de un cuerno ? No puede ser. ¿ Significará acaso para el autor esquila lo mismo que llamada, toque ?

EFLORESCENCIA

En mis *Nuevos Derroteras*, p. 225 criticaba ya esta palabra :

« Eflorescencia es la transformación espontánea de ciertas sales cristalizadas, en un polvo blanco; no ha de usarse en el sentido de floración, florecimiento, v. gr. « La nieve rota fingía una extraña eflorescencia de rosas de cristal », aparte de que eso de la nieve rota es mucho romper y que, si no se avisa lo contrario, las rosas no son de color de nieve, aunque sean rosas de cristal ».

La cita era de Vargas Vila, en la *Antología* de Ugarte, p. 229.

Ulteriormente he tropezado con otra eflorescencia más rara aún :

« Sombrías eflorescencias de tapioca ». (Lugones, *Guerra gaucha*, 117).

CACAREAR, MAULLAR, ETC.

Hasta ahora me figuraba que las diferencias que solíamos notar entre el lenguaje de los peninsulares y el de los americanos, se limitaban sólo a los seres humanos. Pero me figuro que también entre los animales debe de suceder tres cuartos de lo mismo.

De otro modo no me explico las siguientes frases sacadas de la hermosísima obra *Guerra gaucha*, del argentino Leopoldo Lugones, a quien considero como uno de los autores modernos que más perfectamente poseen nuestro idioma :

« Una rana, por allá cerca escondida, cacareaba ». (p. 188).

« El perro seguía tristísimo aquel tránsito doloroso. Por momentos su dueña desatábase en llanto, con un ¡ ay ! agudo, y él maullaba. (187).

Prefiero suponer que se trata de lapsus por *croar* y *aullar*.

UNANIME

Unánime se dice de dos personas que concurren en un mismo parecer. Pero para que dos seres sean unánimes han de tener espíritu. Si no la palabra es un disparate como en :

« Camina lentamente, volviendo el rostro hacia Gabriel, las manos unánimes a la altura de la boca ». (Tulio Cestero, *Sangre de primavera*, 68).

No se pueden aplicar a las palabras epítetos que implican una idea que no concuerda por aquellas. Así en la siguiente frase :

« Se alzaban al cielo sus manos clamorosas ». (R. López de Haro, *Salto de la Novia*, 76). Clamoroso está mal usado porque para ser clamoroso hay que poder clamar o gritar. Puede decirse manos suplicantes, porque se puede suplicar con ellas, manos implorantes, etc.

MÓRBIDO

Puede significar enfermizo y en bellas artes, suave, flexible, delicado, dicho principalmente de las carnes, los músculos. En

esta última acepción la palabra es neologismo venido del italiano por conducto probablemente del francés.

Pero, si en rigor puede aceptarse la extensión de sentido en la siguiente frase :

« Brotan prosas helénicas, mórbidas, tersas. » (J. Castellanos, Crítica en *Sangre de primavera*, de Tulio Cestero, p. 189).

no se entiende lo que quiere decir la palabra en :

« La madre envuelta en el triángulo del chal de espumilla, con relieve de rosas negras y mórbido fleco ». (Sicardi, *Libro extraño*, I, 53).

O si no metámonos a llamar mórbido a todo lo blando y sentémonos en mórbidos sillones a saborear estas mórbidas prosas.

ANTONOMASIA

Es una figura de retórica por la cual se emplea un nombre apelativo por uno proprio o uno proprio por uno apelativo, v. gr.: el Apóstol, por San Pablo, un Néron, por un hombre cruel.

El que haya *ant* al principio de la voz no ha de hacernos pensar que signifique lo mismo que antítesis, como en :

« La alegre, y tranquila plaza, llamada de Armas por antonomasia. » (Caballero, *Un Servilón*, 14).

DECRETAL

En mis *Nuevos Derroteros* criticaba ya la siguiente cita :

« Las decretales de cualquier concilio ». (A. Vasseur, *Memorial*, p. 93), haciendo observar que solo los papas firmaban decretales. Ulteriormente he vuelto a encontrar la palabreja, mal usada también :

« Irguióse decisivo y decretal, temblando de ira ». (Castro, *Luna lunera*, 5).

EMÉRITO

Significa lo mismo que « jubilado », que ha terminado el tiempo de su servicio y disfruta de pensión por él. No ha de confundirse con benemérito, como en este ejemplo :

« Para aplicarlos (los votos), al cristiano más emérito en quien paremos mientes ». (Estébanez Calderón, *Escenas andaluzas*, p. 80, ed. Barcelona).

EPITALAMIO

Es una composición lírica en honor de un matrimonio.

No significa « epíteto », como se deduce de la siguiente frase :

« Desde chulo para abajo, y desde invertido para arriba, no quedó epitalamio que María no aplicase a su amor ». (Joaquín Belda, *Más chulo que un ocho*, 74).

SALACIDAD

La salacidad es la inclinación a la lascivia. No significa pues lo mismo que obscenidad, dicho indecente. Lo mismo que estaría mal : decir lascivias.

Hace pues mal el Sr. Belda en escribir :

« Acaso en la lista anterior no estén incluidos todos los dicterios y salacidades, — ¿ no es así, maestro Parmenio ? — que rodaron por la estancia antes que rodasen los tiestos ». (*Más chulo que un ocho*, 75).

En vez de hacer esta pregunta tardía a Parmenio, ¿ por qué no echó mano el autor de un diccionario ?

FETIQUISMO

Se dice en español *fetichismo*. La voz no viene del griego, como se lo deben de figurar los que reemplazan la *ch* que le vieron en francés por *qu*, como a *chimie*, química, *chiromancie*, quiromancia.

Fetiche viene del francés fétiche, según la Academia, y el francés lo tomó del portugués *feitiço*, según Hatzfeld. Fetichismo sale directamente del francés *fétichisme*.

No hubiera pensado en citar este disparate más ortográfico

que otra cosa si no fuera por la valiosa autoridad con que lo acompaño :

« Una superstición que, aun en algunos de los más discretos toma visos de fetiquismo. » (Menéndez y Pelayo, *Antología de poetas hispanoamericanos*, tomo II, p. 59).

El diccionario de Cuesta traía Fetiche, pero Fetiquismo.

Y entre mis papeletas encuentro otra cita :

« Pues bien, todo amante es fetiquista ». (Tulio Cestero, *Sangre de primavera*, 40).

VITANDO

Significa lo que debe evitarse. Excomulgado vitando es el que, por orden de la Iglesia, deben excluir de su sociedad los buenos cristianos. En mi *Tesoro de la lengua española*, criticaba, entre otros barbarismos, la frase siguiente, cuya papeleta no encuentro ahora :

« No debemos dejar para más adelante los asuntos vitandos de nuestra organización ».

Aquí el autor toma la palabra en el sentido falso de « vital ».

Pero he aquí otro sentido no mejor, el de « funesto » :

« El reinado de Fernando VII fué vitando para los españoles (Miguel Morayta, *Historia de España*, tomo VI, al final del capítulo referente a dicho reinado).

Estas acepciones son precisamente « vitandas ».

FIGULINA

Figulino, es adjetivo que significa de barro. Una vasija figulina puede ser un puchero, una orcilla cualquiera. Cuando se quiere hablar de una estatuita, ¿ por qué no decir simplemente figurina ? ¿ En qué le encuentran ciertos autores más gracia a la ele ?

Tengo montones de esas dichosas figulinas

« Labra figulinas o estatuas ». (Díaz Rodríguez, *Camino de perfección*, 26).

« Finísimas figulinas de biscuit ». (Castillo Márquez, *Bajo otros cielos*, 79).

« Una figulina de Sevres que ha florecido en quince primaveras (Tulio M. Cestero, *Sangre de primavera*, 19).

« Cargaban sus cañones con caramelos y figulinas ». (Rafael López de Haro, *Salto de la novia*, 98).

« Ante aquella gentil figulina ». (Emilio Carrère, *Madre casualidad*, 12).

« Figulinas de orejón. » (Lugones, *Guerra gaucha*. 263).

ENJUTO

Significa seco, y también delgado, seco de carnes. No ha de confundirse con liso, terso, etc., como en :

« Corre por las serenas linfas escala de temblores y crespa la superficie de los canales enjutos ». (Blanco Fombona, *Antología de Ugarte*, p. 18).

Es igualmente malo, aunque no entiendo qué quiso decir el autor :

« Enjutas y azafranadas patillas ». (Rueda, *Bajo la Parra*, 108).

HOLOCAUSTO

Es un sacrificio, especialmente aquel en que se quemaba toda la víctima. No ha de usarse en el sentido de honor :

« No tardaron en parecer, y cada por su lado, dicho sea en holocausto a la verdad. » (Pedro de Répide, *Cohetes de la Verbena*, 31).

Igualmente malo es :

« Antes que ver su ensueño disipado, murió en holocausto de su ensueño. » (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 76).

VIVÍPARO

Vivíparos son los animales que paren sus hijos vivos. No nos causa poca sorpresa la siguiente enormidad :

« Los difuntos vuelven a los sitios a que solían asistir cuando eran vivíparos ». (Calderón, *Escenas andaluzas*, p. 87, ed. Barcelona).

¿ Acaso son ovíparos después de muertos ?

VOLATINERO

Es el acróbata, pero no el aeronauta. Así parece sin embargo estar usada la voz en este pasaje :

« Si cualquier desocupado descubre la dirección de los globos, nos dedicamos todos a volatineros ». (Ganivet, *Granada la Bella*, 63).

PLATINO

Es un metal a quien los españoles bautizaron : platina. La palabra fué también femenina en francés, en un principio. Hatzfeld trae la cita siguiente : « M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine » (Raynal, *Hist. phil.* vii, 30). La palabra se volvió pronto masculina en francés, y en 1835 adoptaba este género la Academia francesa. Los españoles que habían dicho primero la platina, como debían, ya que se trataba de una especie de plata (Cf. Acad. IV), dijeron al fin como los franceses el platino (Cf. Acad. VIII). Hasta Acad. XIII se mantuvo Platina con el sentido de « mineral de platino », en Acad. XIV se ha quitado mineral y queda Platina como sinónimo, hoy muerto, de Platino.

Hasta ahora dirán mis lectores que no ven gran disparate. A eso vamos. El platino, que es un metal, parece confundirse para algunas personas con la pátina, es decir ese barniz que pone el tiempo en los bronces antiguos y en las pinturas viejas.

En el número V de la revista *Cosmópolis*, de 1919, figura en la Crónica Americana una bibliografía de la obra de Paul Reboux, *Blancos y Negros*, en el que se encuentra la siguiente frase :

« Por el efecto de los años, este edificio tan blanco adquirirá su platino ».

¡ Inútil me parece ningún comentario !

DINTEL

En el diccionario argentino de Garzón pesco el siguiente artículo :

« *Dintel* s. m. *Arg.* Umbral de una puerta o entrada. »

Y en apoyo del argentinismo (?) aduce el Sr. Garzón dos « autoridades » :

« Una figura blanca acababa de aparecer en el dintel ». (Julián Martel, *La Bolsa*, Buenos Aires, 1905, p. 155). « Numeroso grupo (¡ vaya un epíteto !) se agolpa a la puerta de una casa en cuyo dintel hay dos porteros que a duras penas pueden impedir que la tomen por asalto. (Id., ibid., p. 100).

Siento quitarle al Sr. Garzón una ilusión.

Dintel no es el umbral, ni este disparate es argentino, sino propio de todos los que saben mal el español.

He aquí algunos ejemplos :

« Adela abandonó el Convento y, pasando el dintel sagrado, entró al coche. » (Vargas Vila, *Ibis*, 128).

« Apenas hubo traspuesto el dintel ». (López de Haro, *Salto de la novia*, 80).

« Sentóse en el dintel de la alcoba a velar su reposo ». (A. Reyes, *La Goletera*, 174).

« Las gentes, colocadas en los dinteles de las puertas. » (Rueda, *Bajo la parra*, 147).

« Gabriela contemplaba la tempestad desde el dintel del balcón. » (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 20).

El Sr. Gagini, en la primera edición de su Diccionario nos indica que el disparate se usa en Costa Rica y cita el siguiente ejemplo :

« Y de pie en el dintel, guarda con ira
Mudo en las manos su clarín de bronce ».

(V. Querol, *Carta a Núñez de Arce*).

Cuervo y Hartzenbusch confiesan, el primero en sus *Apuntaciones*, y el segundo en la carta que acerca de ellas escribió y

que figura en el prólogo de la obra, que ellos también usaron dintel por umbral. Pero ¿quién no lo usó cuando pequeño hasta que alguien le avisara el error?

CAPCIOSO

Es lo mismo que artificioso, engañoso. Suele decirse de los argumentos de las promesas, pero no debe aplicarse a los vinos que en francés pueden llamarse *capiteux* y en castellano espirituosos o generosos.

No se imite pues la siguiente muestra:

« El Deseo, la llama impura, es el alma del Amor. Y Teodoro lo sentía, ardiéndole la sangre, subirle como vino capcioso a la cabeza. » (Vargas Vila, *Ibis*, 130).

PROXENETA

Proxeneta significa lo mismo que alcahuete, y creo inútil explicar aquí en qué consiste la industria de estos comerciantes de un género especial.

Pero acabo de encontrar la palabra usada de un modo realmente sorprendente:

« El Panfletario orgulloso despreciaba profundamente a aquel proxeneta del lápiz. » (Vargas Vila, *Alba roja*, 198).

¿Proxeneta de lápices? ¡Nunca hubiera podido pensar que se pudiera realizar semejante industria con los lápices! ¡Verdad que en la p. 179 hallo: « La legión obscura de los proxenetas del verbo »!

MADRÉPORA

Las madréporas son corales.

En el siguiente ejemplo constituyen uu espécimen curioso de la flora teratológica de Vargas Vila (éste dice naturalmente tetarológica, cf. *Ibis*, p. 139 y los *Parias*, p. 171).

« Un extraño orgullo la mantenía erecta, como el junco de

las madréporas hundiendo sus hojas en el fango y alzando al cielo el oro de su flor maravillosa ». (*Alba Roja*, p. 204).

DIÁLOGO

Es una conversación entre dos personas. Cuando habla una sola se llama monólogo. La cosa no merecería siquiera mencionarse si no encontrásemos simplezas como :

« Se calló en su diálogo fúnebre ». (Vargas Vila, *Alba roja*, 348).

ASTA

Tienen astas los animales de cuernos y aspas los molinos. Excepto cuando los describen ciertos autores :

« Cerca al gran molino cuyas astas inmóviles semejaban las alas de un vampiro espectral. » (Vargas Vila, *Alba roja*, 252).

TESITURA

Es, en Música la altura propia de cada voz o instrumento.

Es palabra fea, italiana mal españolizada, y por la muestra que doy a continuación, mal entendida de algunas personas.

« Pensando en el capitán del Reus y en la maldita y ridícula texitura del Reglamento de a bordo ». (Felipe Trigo, *Del frío al fuego*, 46).

Acaso la *x* postiza que le agrega Trigo le hizo confundir la voz con textura, que para él debía de ser algo como texto.

HÉCTICO

Es un adjectivo que significa tísico. La fiebre héctica es la fiebre que acompaña ciertas enfermedades consuntivas.

No quiere esto decir que héctico signifique lo mismo que febril, calenturiento, como parece creerlo el Sr. Trigo, quien sin embargo fué médico.

« No podía resistir el torrente de deleites jamás entresoñados en otras hécticas adoraciones. » (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 110).

CRUCERO

Es en una iglesia el espacio en que se cruzan las dos naves que forman la cruz de la misma. Solo en contadísimos casos en que se adoptó para la planta de la iglesia la cruz arzobispal puede haber un doble crucero.

En el siguiente párrafo parece tomarse la palabra por columna :

« En la claridad submarina de la enorme nave desierta se hundían profundos los cruceros ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 145).

De todos modos, desde la nave central no se ve hundirse ningún crucero.

EXULTACIÓN

Es la exultación un transporte de gozo. Viene del latín *exsulto*, que significa saltar.

No significa nada parecido a « exudación », como parece querer decirlo este ejemplo :

« Brotábale la voluptuosidad también por todo el ser como exultación de purísimos rocíos. » (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 203).

RIMAR

Riman la palabras de los versos. Aunque ritmo y rima tengan la misma etimología, se reserva la primera de estas palabras para la idea de cadencia, de metro. Pudiera aceptarse el neologismo ritmar, pero de ningún modo rimar en esta frase :

« Contemplando tus senos de estatua insuperada rimantes del ansia del amor. » (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 211).

DALTONISMO LITERARIO

Más de una vez he sorprendido en ciertos escritores una apreciación curiosísima de los colores que me hacen sospechar en ellos algún defecto de la visión. He aquí algunas de estas adivinanzas

que por lo extrañas parecen sacadas de alguna « *Teoría de los colores* » para uso de las modernas escuelas pictóricas :

« El dobló el cuello a besar aquel pelo negro de oro ardiente y aquella espalda de ámbar ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 212).

Obsérvese además que la heroína no es ninguna china, para tener espalda de ámbar.

« Los dedos de un pie asomaban su planta (sic) como róseas flores de marfil. » (Id., ibid., 110).

¿ Desde cuándo es róseo el marfil ?

Ya en mis *Nuevos Derroteros*, p. 71, criticaba estos coloridos de Vargas Vila, en el *Camino del triunfo* :

« Ojos garzos, de color de ámbar » (9).

« Colinas blondas de zafir » (227).

« Con un resplandor rojo de pervencha » (319).

He aquí otros colores :

« Azahares rubios ». (De Diego, recorte de *El Águila*, de Puerto Rico).

« Sobre el seno de blondas obsidianas ». (J. J. Lastra, *La Capital*, Santa Rosa de Toay, 9-VII-1916).

« Como una estrella azul que reverdea ». (J. J. Lastra, *La Capital*, 9-VII-1916).

ÁMBITO

Ignoro lo que es ámbito, a fuerza de verlo usado de modos diferentes. He aquí algunos documentos, a ver si mis lectores consiguen formarse una idea :

« Ámbito. m. Contorno o perímetro de un espacio o lugar ». (Acad. XIV).

« Ámbito. m. Espacio comprendido dentro de límites determinados. » (Acad. XIII).

« Ámbito. m. Circunferencia o espacio de esta, o la otra cosa que da alguna vuelta. Fr. *Circuit*. Lat. *Conseptum*, *circuitus*, *circuitio*. It. *Circuito*. También se toma por un camino, aunque

sea recto. V. Todo el ambito que hay por el aire de aquí a Toledo, le andará en dos horas una águila. » (Terreros).

« Ámbito. m. Contorno, espacio más o menos extenso que rodea un lugar cualquiera. También se toma por toda la amplitud del lugar comprendido dentro de límites marcados ». (Cuesta).

Pagés trae la definición de Acad. XIII, pero aduce dos ejemplos que se contradicen :

Sea el ámbito del orbe
Tan heredad del abismo
Que nazcan de sus raíces
El pasmo, el susto, el peligro.

(Calderón).

« Sonidos inarticulados se escapaban del pecho de la condesa, y resonaban por los ámbitos del salón. » (M. J. de Larra).

En Zerolo hallo esta cita :

« Ni del mundo en el ambito cupieras ». (Quirós).

He aquí un ejemplo que critiqué, basado en Acad. XIII en mis *Nuevos Derroteros* :

« Los sonidos se propagan, cunden por todos los ámbitos ». (M. Aldao, en *Antología* de Ugarte, p. 2).

En la valiosa colección de *Dos mil quinientas voces*, que como segunda edición de su *Millar de voces*, acaba de publicar el Sr. Rodríguez Marín, leo :

« Con semejantes compases los desconcertados Epicuros, que teniendo bolsas de particulares, sus expensas son de príncipes, circuyen el ambitu de su desproporcionada vida ». (Matías de los Reyes, *El Curial del Parnaso*, fol. 64).

« El estetoscopio fué explorando todo el ámbito de la caja torácica ». (Manuel Bueno, *Jaime el Conquistador*, 9).

« Una salvaje rapsodia que llenó de música el ámbito del cielo (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 218).

« Todo después, en salvilla rústica, pero limpia, sevillana, iba

a llenar los ámbitos de la mesa ». (Estébanez Calderón, en *España y Españoles*, p. 310).

Eduardo Benot, en su *Diccionario de ideas afines*, clasifica la palabra en los dos grupos *Espacio* y *Contorno*.

La nueva edición de la Academia, según creo, reunirá las dos acepciones de la palabra que venían en la ed. XIV y en las anteriores.

ECUANIMIDAD

Significa igualdad o constancia de ánimo.

No ha de confundirse con equilibrio, como en :

« Se me aparecieron mis esponjas de caucho, y mis cristales inrompibles en bien justa ecuanimidad de altruismo y egoísmo ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 316).

Ni tampoco ha de tomarse ecúanime por unánime, como en:

« Los conceptos tan ecuánimes que ha merecido su actuación ejemplar y poco común ». (Demostración al Dr. L. Casal. Buenos Aires, 1913).

DESVELAR

No significa quitar el velo, como algunos se figuran, sino quitar el sueño. Así pues han de modificarse estas lindas frases :

« Sólo se me pudo desvelar como el poema del color y de la línea, dejado escueto en su belleza exánime por la sensibilidad y la intelectualidad ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 318).

Igualmente malo me parece develar, por no ser el prefijo de sino des, el que se usa en tal caso :

« Al develar sus arcanos. » (A. Estrada, *Antología* de Ugarte, 81.

No hay que obstinarse en fabricar una palabra, aunque nos parezca lógica, si puede provocar una anfibología inútil. Recientemente, teniendo que traducir una obra de equitación, me encontré con la palabra *redressage*. Siendo el dressage la doma del caballo, claro estaba que el *redressage* había de ser la *redoma*. Naturalmente huí de tal traducción.

INYECTAR

Es introducir un líquido en una cavidad del organismo. Se inyecta un suero, una vacuna, etc. Pero no significa esto forzosamente introducir. No se puede uno por ejemplo inyectar una espina en el dedo. Mal está esta frase de un autor argentino:

« La ura, mosca grande de velludo abdomen que al picar inyecta sus huevos que se transforman luego en gusanos en las carnes. » (J. Quirel, en *La Argentina*, p. 395).

PLUMÓN

Es el plumón la pluma pequeña y suave que bajo las principales tienen algunas aves. El plumón del eider sirve para fabricar los edredones. No es plumón toda materia análoga por su blandura, como en:

« Las famosas cabras de Cachemira, cuyo plumón sirve para confeccionar chales. » (*La Argentina*, 209).

ROMANO

Se dice de lo relativo a Roma. Hablando del lenguaje se dice romance, y tratándose de arte, románico.

Está mal el siguiente ejemplo:

« La capilla de Jésus, en la Calle Corrientes, es un magnífico monumento del arte romano moderno. » (*La Argentina*, 247).

Esto sólo sería exacto hablando de una iglesia de Roma actual.

ABROGAR

Una cosa es abrogar y otra es arrogar. Abrogar es suprimir; arrogarse es atribuirse.

Confundidas están estas palabras en:

« Encima el marido se abroga el derecho. » (F. Sánchez, *Los Muertos*, 96).

¡ Qué se ha de abrogar derechos el pobre marido !

El defecto es comunísimo. Cuervo, que lo anota, (*Apuntaciones* § 476, nota dice :

Esta confusión es comunísima en los libros, pero siendo inconcebible que jurisconsultos y latinos como los redactores de la Novísima Recopilación, Jovellanos, Martínez Marina, Hermosilla, hayan escrito *abrogarse* por *arrogarse*, el disparate ha de atribuirse en tales casos a los copiantes o impresores ».

FOCO

El foco de un aparato óptico es el centro adonde concurren los rayos refractados por los lentes del mismo. El foco de los ojos está en su interior, en la misma retina cuando el ojo es normal, algo delante de ella cuando es míope y detrás, cuando es présbita. Pero no es el foco el lugar adonde se mira, como en :

« Los ojos viajaban por el infinito sin rumbo ni expresión, faltos de foco ». (Wilde, *Prometeo*, p. 16).

ESCLARECIDO

Significa claro, ilustre, singular, insigne. No debe confundirse con el francés *éclairé*, que en algunos casos se traduce por ilustrado, y en otras por enterado. Esta última traducción sería preferible en :

« El lector naturalmente no se siente muy esclarecido con tanto tropo, pero por fortuna viene a seguida el Cancionero, y en este sí que no puede haber ya dudas. » (R. Pérez de Ayala, crónica sobre Mme. Ackermann).

GENTILICIO

Gentilicio es lo perteneciente a las gentes o naciones o al linaje o familia. Un adjetivo gentilicio es el que indica una nacionalidad.

No veo razon para confundirlo con aristocrático, como en :

« Con mucho de dignidad gentilicia, herencia de los abuelos

españoles ». (Rubén Darío, *Cantaba el Ruiseñor*, art° publicado en la *Nación*).

« Una distinción impecable y gentilicia ». (Rodó, Prólogo a *Prosas profanas* de Darío, p. 13).

PÉTALO

Los pétalos de la flores son las hojas, generalmente de colores, que forman la flor. Los apéndices que están en lo interior de ella son el pistilo o los estambres.

En rigor puede compararse el badajo de una campana con el pistilo de una flor, pero no con los pétalos, como en :

« La campana deja asomar su terrible pétalo por el grueso borde del instrumento ». (Salvador Rueda, *Bajo la parra*, 188).

CALCINAR

Significa convertir en cal una piedra caliza. Por extensión puede significar reducir a una masa deleznable cualquier piedra por medio del calor. Así existe por ejemplo magnesia calcinada.

Pero no significa forzosamente quemar. Si se quema madera o carne no se calcina, sino que se carboniza y se reduce por último a cenizas. Está pues mal :

« Con tan extraordinario derroche de sensaciones, su organismo se halla como calcinado. » (Salvador Rueda, *Bajo la parra*, 103).

« Álzase en el aire calcinado como un esqueleto de árbol. » (Gómez Carrillo, *Romerías*, 45).

Ya noté en mi léxico andaluz que en Andalucía se suele usar *calcinar* por fastidiar. Es probablemente provocado este sentido por la palabra quemar, sutituida por calcinar, considerada como más culta.

En Méjico (Ramos y Duarte), *calcinar* se usa por quemar, mal naturalmente.

« Una pared cuyos calcinados adobes. » (Lugones, *Guerra gaucha*, 180).

Vease otro ejemplo malo de *calcinar* en mi crítica a *Trópico*.

CALIGINOSO

Han dado muchísimos en figurarse que caliginoso significaba lo mismo que caliente, bochornoso, etc. No, caliginoso significa simplemente obscuro, nebuloso.

En su número de diciembre de 1914 del *Boletín de la Academia española*, mi amigo Sr. Cotarelo criticaba las tres siguientes frases :

« Era una tarde caliginosa del mes de julio : el sol abrasaba y el ambiente parecía irrespirable ».

« La calígine del aire embotaba y adormecía los cuerpos. »

« Huyendo la caliginosa temperatura de Madrid ».

Y aduce el Sr. Cotarelo algunos ejemplos del buen uso de la voz.

A sus tres ejemplos puedo agregar algunos más :

« El sol caliginoso que caía a plomo ». (Rueda, *Gusano de luz*, 307).

« Todos estaban despechugados, sudorosos... miraban con envidia las aves de mar que revoloteaban a ras del agua, como si temiesen cruzar la atmósfera caliginosa. » (Blasco Ibáñez, *Flor de mayo*, 114).

« Los rayos de sol en las caliginosas tardes de Julio ». (*Tradiciones españolas*, I, 43).

« Cegaba con el caliginoso resplandor de sus mirajes ». (Vargas Vila, *El Camino del triunfo*, 94).

« Los caliginosos besos del luminar del día, que cae libre y abrasador. » (Virgilio Colchero, c. en la antología *Patria española*, p. 136).

« La caliginosa y sucia tela de araña ». (Sicardi, *Un libro extraño*, I, 22).

DESPORTILLADO

Se dice de la vasija a la que se ha roto parte del borde, haciéndole un portillo. No significa lo mismo que desvencijado, como en :

«Su rueda de sillas, tan pronto desportilladas, tan pronto firmes y de buen uso.» (Salvador Rueda, *Patio andaluz*, 85).

DENIGRANTE

Es lo que denigra o mancha la reputación. No significa lo mismo que degradante.

Está pues mal :

« Las casetas de madera donde rebullen su vida denigrante los barqueros. (Salvador Rueda, *La Reja*, 83).

ÓRBITA

Es la cuenca del ojo, pero no el ojo mismo. La misma confusión que notamos ya en las desencajadas pupilas de Salvador Rueda, encontramos ahora en esta frase :

« Debajo de sus salientes órbitas.» (Ganivet, *Pío Cid*, 48).

PRURIGINOSO

Significa que produce picor o comezón. No se aplica al siguiente ejemplo :

« Moviéndose allí con el bullir pruriginoso de los dedos ». (Estébanez Calderón, *Escenas andaluzas*, 235, ed. Barcelona).

PROLETARIADO y GLEBA

El proletariado es el conjunto de los proletarios, es decir de los ciudadanos más pobres de la nación. El proletario no ha explotado nunca a nadie y aun en las democracias mas avanzadas constituye el rebaño que trabaja y obedece a otros. La gleba, por otra parte es la tierra, sencillamente. Los siervos de la gleba son proletarios también. Pero, en el espíritu de algunos neólogos, estas palabras adquieren sentidos extravagantes. He aquí algunas muestras :

« Una guerra de los siervos del trabajo contra los amos de la tierra, la sublevación de los hombres de la gleba contra el alto proletariado explotador.» (Vargas Vila, *Los Parias*, 197).

En mis *Nuevos derroteros* cito algunos ejemplos de gleba sin indicar sus autores. Helos aquí :

« La gleba más o menos anónima de la derrota ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 80).

« Salir de la gleba obscura de los azotados ». (Id., ibid., 222).

Y la gleba rugió. Con la siniestra
Indignación, quemando sus mejillas,
Alzó la frente y levantó la diestra.

(F. Torquato Black, en *Antología* de Ugarte, 16).

El que forma parte de la gleba es naturalmente el glebatario !

« Como bajo el hacha de un glebatario ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, 285).

OCCIDENTE

No creo que sea frecuente este disparate, pero por lo curioso lo apunto. Ya hemos notado que el Sr. Vargas Vila tiene una idea bastante extraña de los colores. y de otras muchas cosas. Ahora encuentro con que no sabe distinguir la mano derecha de la izquierda. Véase si no :

« Él sabía que pueblos mongólicos se desprendieron un día en extraña emigración al Occidente, atravesaron el entonces Istmo de Bhering (sic), y poblaron la América ». (Vargas Vila, *Ibis*, 143).

ENJAMBRE

Se aplica en sentido primitivo a las abejas que salen juntas, con una maestra, de una colmena demasiado poblada. Por extensión se aplica a una muchedumbre de cosas o personas : un enjambre de dificultades, de pedigueños.

Pero no me parece buena la palabra aplicada a cualesquiera animales juntos. Un enjambre de peces, o de hormigas, por ejemplo.

La siguiente frase es criticable :

« Caer, cual enjambre de hienas sobre los ganados ». (Sarmiento, *Facundo*, 20, ed. Nación).

CELAJE

Puede ser varias cosas, según el diccionario, ya el aspecto del cielo surcado de nubes de diversos colores, ya una claraboya o ventana, ya el presagio o anuncio de una cosa, ya, en términos de marina, un conjunto de nubes.

Y algo más, — acaso un pájaro, — según el Sr. Amado Nervo :

« Pues así debió ser, pese a esos seres dañinos, irritables, agresivos, que usan gafas, que se llaman eruditos, que serían capaces de desplumar un celaje y de envenenar toda la alegría del mundo en nombre de ese concepto infantil de la verdad histórica ». (Amado Nervo crítica en los *Lunes del Imparcial*, citada en la colección *La Patria española*, p. 30).

No sé si será puro capricho mío, pero no puedo tragar esos celajes desplumados.

PREDICAMENTO

El predicamento es la dignidad, opinión, lugar o grado de estimación, en que se halla uno y que ha merecido por sus obras.

Generalmente el predicamento es bueno; para que sea malo, es preciso indicarlo. Ahora bien en los dos ejemplos siguientes, el predicamento parece una mala situación :

« Los milagros de Lourdes han puesto a Roma en un triste predicamento ». (Rubén Darío, *La Caravana pasa*, p. 57).

« El triunfo no puede ser más completo, pues aunque el clero católico se encuentre en un gran predicamento, la existencia de Dios y del mundo espiritual está muy bien probada ». (Id., ibid., 59).

« Ponía a los papás en el predicamento de tener que pellizcarla disimuladamente ». (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 3).

« En ese predicamento y con esas perspectivas, salió Cayetano ». (Id., ibid., 68).

ENCINTA

Se dice de la mujer preñada porque está « incincta », es decir no ceñida. No se dice en cinta, porque nada significa la locución en dos palabras. Generalmente están encintas solo personas del sexo femenino. Cuando por un fenómeno curioso se estudia dicho estado en un ser masculino, claro está que habrá que decir encinto (aunque vale más no decir tales simplezas).

De todos modos el ejemplo siguiente es detestable :

« Los pueblos presienten algo, el presente está en cinta » (Rubén Darío, *La caravana pasa*, 107).

QUE

Se empeñan hoy muchos escritores en usar frases a la francesa, con unos ques atroces : allí es que lo conocí, es de este modo que lo comprendo, etc. Se debe decir : así es como lo entiendo, allí será donde nos veremos, entonces fué cuando habló.

La frase siguiente pone de manifiesto el inconveniente de esa construcción que algunos se empeñan en defender :

« Siendo muy niño, allá en mi país natal, recuerdo haber tenido, por la primera vez la sensación de la influencia alemana, gracias a un famoso asunto Eisenstuck : el pequeño puerto de Corinto amenazado por las bocas de fuego de los buques de guerra alemanes. Fué mucho después que leí la Critica de la rázon pura » (Rubén Darío, *La caravana pasa*, 234).

La frase así construida significa que Darío leyó la *Critica de la Razón pura* mucho antes de cuando era muy niño.

Es esta demasiada precocidad.

TRÓPICO

Los trópicos son dos círculos de ls esfera terrestre, paralelos al Ecuador y que están a cada lado de él a más de 2.500 kiló-

metros. La zona intertropical mide pues más de 5,000 kilómetros de anchura.

Entre ambos trópicos hace mucho calor, pero no porque los pobres trópicos tengan en ello la menor influencia.

Así pues no está bien la siguiente frase :

« Estos países calcinados por el trópico. » (G. de Langlard, prólogo a *Los Privilegiados*, del curazoleño Moreno Brandao).

Si fuera el trópico el que calcinara, el de Cáncer debería de esparcir la misma temperatura v. gr. en Nueva York que en el golfo de Guinea.

Y ya que estamos de trópicos, he aquí otro ejemplo :

« Gesticular tropicalmente. »

No recuerdo el autor, citado en el capítulo « Del Montón » de mis *Nuevos Derroteros*, pero me parece bastante raro este modo de gesticular.

PONTIFICADO

Es el tiempo durante el cual es pontífice una persona, pero no se ha de confundir con el pontífice mismo, como en :

« No podemos mirar con beatífica indiferencia que se endiosen (sic) a estos pontificados del dinero ». (A. G. de Langlard, prólogo a *Los Privilegiados*, de Moreno Brandao, VI).

CLAUDICAR

Es cojear, y no hacer traición, como se ve en :

« Pero claudicar a nuestras ideas étnicas sería cobarde ». (G. de Langlard, prólogo a *Los Privilegiados*, de Moreno Brandao, p. VI).

ESPEJISMO

Es el fenómeno de óptica conocido en francés, y en mal castellano con el nombre de *mirage*. No tiene nada que ver con el espejo, que « retrata ».

Así parece usarse en :

« El personaje que ha inspirado su obra es de vibrante actualidad. Un espejismo fiel de los que pululan en nuestras poblaciones territoriales ». (G. de Langlard, prólogo a Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, p. VII).

Aparte de que esas poblaciones territoriales sorprenden algo ¿las hay acaso en Curazao que no sean territoriales?

CROQUIS

Es un dibujo rápido, un boceto. Pero parece ser algo distinto en :

« De sus dos chimineas (sic) salía copiosa cantidad de humo gris que manchaba el croquis del paisaje. » (E. Moreno Brandao, *Los privilegiados*, p. 3).

« Solo dañaba el croquis de su irreprochable indumentaria, un monocle en el ojo derecho ». (Id., ibid., 12).

« A lo lejos el croquis azul y oro del firmamento decoraba primaveralmente el fondo del jardín. » (Id., ibid., 74).

INDUMENTARIA

Es el estudio de los trajes antiguos.

Suele ya usarse bastante por ropa, vestido, etc. :

« No puedes vestirte de etiqueta, dijo Manuel contemplando la indumentaria de su primo ». (Baroja, *Mala hierba*, 256).

Pero no acierto a entender esto :

« Abrieron la sesión de tijera, esto es empezaron a hablar mal de sus más caros amigos, y a desenterrarle (sic) los defectos más insignificantes de su indumentaria personal. Susanita no encontró bien a Bienvenida : estaba muy afectada en su afán de agradar a Cayetanito ». (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, p. 7).

RIELES ACEITADOS

Alguna vez se le ocurre a un chusco derramar aceite en los rieles de un tranvía. El resultado es bastante curioso. Al llegar a la parte aceitada, las ruedas patinan y el vehículo se para

irremisiblemente. Puede pues echarse aceite en los engranajes, en las correderas, etc., pero no conviene echarlo en los rieles para facilitar un movimiento, como leemos en :

« El teniente Escalente ya había formalizado su compromiso con Pepita, y todo marchaba como por sobre rieles aceitados. » (E. Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 38).

IMPÁVIDO

Debería usarse únicamente en el sentido de libre de pavor, sereno ante un peligro.

En mi artículo sobre *Reivindicación de Americanismos (Boletín de la Real Academia*, VII, p. 624), doy una cita de Fernán Caballero, en la *Gaviota*, que emplea la voz en el sentido de desdeñoso, y cito el uso chileno, guatemalteco y ecuatoriano en sentido de « descarado, fresco ».

He aquí otro ejemplo curazoleño :

« La ciudad estaba silenciosa; las calles, con la impenetrable impavedez (sic) de sus edificios graves, parecían interrogar al caminante ». (Moreno Brandao, *Los privilegiados*, 48).

VÍSCERA

Se da el nombre de vísceras a las entrañas. Lo son el hígado, el estómago, etc. Pero no quiere esto decir que sean vísceras todos los organos del cuerpo. Los ojos no son vísceras, tampoco el cerebro, como en

« Libre su corazón y libre su cerebro, esas dos víceras (sic), que siendo tan pequeñas, pesan tanto así que los (sic) ocupa un sentimento noble ». (E. Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 49).

INFRACCIÓN

Es la acción de infringir, o quebrar un precepto, pero no ha de confundirse con la infección, como en :

« La herida no tiene ninguna importancia, pero hay que

hacerle una cura cuanto antes para evitar una infracción. » (E. Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 64).

REATA

Es una fila de mulos o borricos que van unos detrás de otros. No significa hilera de cualquier cosa, como en :

« Las rosas, los jazmines y los claveles, en sus reatas en lírica formación. » (E. Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 74).

INVERNICIAMENTE

« Pensó : ojalá matara : así acabaría cinematográficamente, Carolina Inverniciamente su inmenso amor, su gran pasión. » (E. Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 75).

Carolina Invernizzi es una escritora italiana cuyos novelones difundidos por las ediciones peseteras de Maucci parecen haber tenido influencia grande en América. He aquí algunos títulos entre la cincuentena de tomos que forman sus obras : *Los Misterios de Florencia*, *La mujer fatal*, *Corazón de madre*, *El beso de una muerta*, *La Maldita*, *La lucha por el amor*, *Las víctimas del amor*, *Las tragedias de los celos*...,.

No me entusiasman en general estos adjetivos y adverbios derivados de nombres proprios. En mis *Nuevos Derroteros* cité ya algunos, como *poeniano*, *huguiano*. He encontrado ya *vargas-vilesco*, algún día saldrá por ahí un *victoruguescamente* o un *blascoibañecino* que nos ponga los pelos de punta.

TRUCULENTO

Es cualquier cosa atroz, tremenda, cruel. No entiendo :

« Sus noches truculentas de calavera. » (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 75).

CALIBRE

La guerra ha dado a algunas personas una idea bastante curiosa de esta palabra. Pero acaso haya que precisar algo sus

conocimientos. Cuéntase en efecto el calibre de las armas de fuego en milímetros de diámetro del cañon. Así el 75 francés tiene 7 centímetros y medio de diámetro, el 420 austriaco, mide 42 centímetros de díametro.

Los revólveres suelen ser más chicos y a lo sumo tienen unos diez milímetros de calibre. Sin embargo acaso no baste esto a ciertos escritores truculentos y exijan armas mayores, como se desprende de este ejemplo :

« Abrió la gaveta de su escaparate (esto debe de ser probablemente un escritorio) y lo sacó (el revólver). Era un bonito revólver calibre 32, cañón corto, culata de nácar ». (Moreno Brandao, *Los Privilegiados*, 76).

¡ Calibre 32 es próximamente el de los cañones revólveres de la marina, pero no suelen ser armas de bolsillo !

ACERA

Hasta ahora me figuraba yo que las aceras sólo servían en Madrid para la gente de a pie. También deben de pasearse por ellas los caballos a juzgar por este pasaje :

« ¡ Ah ! Los sacros caballos de la Ilíada servían para ganar batallas... De plata y diamantes herraríamos ahora a los bridones que nos prestasen igual servicio, en vez de lucirse dando un paseíto por determinada acera de determinada calle de Madrid. » (Pardo Bazán, *De Siglo a Siglo*, p. 41).

INGENTE

Significa grande, enorme. Se puede decir, si se empeña uno en usar la palabra : la ingente mole de la montaña, la ingente majestad, etc., pero es disparate decir :

« Se aliviaría el presupuesto de millones ingentes. » (*La Capital*, Santa Rosa de Toay, 1-IV-1913).

« El sol se oculta en las ingentes lejanías del mar. » (F. J. del Castillo, *Bajo otros cielos*, 44).

RATIFICAR

Significa confirmar lo que se ha dicho o hecho anteriormente. Alguno lo toma por rectificar, como puede verse en esta frase :

« Tuvimos que ratificarnos a pesar nuestro ». (*El Cronista*, Manabí, 6-VI-1914).

INCULCAR

Es en sentido figurado infundir una idea, un principio. No significa en modo alguno inyectar :

« Inculcar a su protector el veneno de sus colmillos ». (*Cronista*, Manabí, 19-VIII-1914).

Otra frase del mismo periódico que tengo entre mis apuntes, pero que no critico del mismo modo, por tratarse de un ecuatorianismo usual, es la siguiente :

« Fusilado en las goteras de la población ». (*Cronista*, 30-VIII-1914).

¡ Cualquiera se figura que se trata de un gato !

Y ya que de calibre se trata he aquí otra adivinanza que propone a sus lectores un periódico de Manabí :

« Hombres de calibre tan rayado ». (*Cronista*, 2-XII-1914).

Si, cosa que no creo, caen estas líneas ante los ojos del autor de aquellas le he de decir que el calibre es el tamaño, y que lo que se raya son los cañones, y que no hay que rayarlos demasiado, y en fin que las rayaduras, lo mismo en los cañones que en los hombres, no pueden servir sino para disparar proyectiles con gran rectitud.

PELUCA

¡ Decididamente los periodistas ecuatorianos tienen unas cosas! He aquí un suelto que tomo del *Telégrafo*, de Guayaquil, 2-V-1919) :

« Anoche se extravió el menor José Demecio Román, de dos

años de edad, viste mameluco blanco, de mangas cortas, es de color trigueño, anda descalzo y *tiene peluca.* »

¿Que tiene peluca a los dos años de edad? Me parece muy temprano.

Como dicen en Andalucía : Si chiquito come grano, ¿qué será cuando marrano !

TRILOGÍA

Es un conjunto de tres obras dramáticas que tienen entre sí algún enlace. No significa conjunto de tres personas como en :

« Sólo haré mención de una trilogía encantadora que llamaron la atención por sus trajes. » (*El Triunfo*, Jibara, 25-II-1914).

Se trata de tres señoritas en un baile de máscaras.

No todas las palabras que por tri empiezan han de servir para el mismo uso. Está mal decir :

« Formaron un triduo de amigas. » (Vargas Vila, *El Camino del triunfo*, 183).

Pues triduo es cualquier ejercicio que dura tres días. O bien :

« Durante una trimurti de siglos. » (Blanco Fombona, *Letras y letrados*, p. 14), pues Trimurti es simplemente la trinidad india.

En algunos casos se emplea en castellano la palabra *Terna*, que según la Real Academia es nada menos que « *Pareja* de tres puntos »; también se usa *Trinca.*

PARIA

Un paria es en sentido figurado una persona despreciada de todos. En cuanto cesa ese desprecio general, el paria deja de ser paria. Acaso signifique extranjero en los siguientes versos :

De su patria jamás recibió halagos
Cuando a mil parias de favores baña.

(Juan J. Cañas, *Diario del Salvador*, 14-VI-1914).

DAMOCLÁSTICO

Parece significar de Dámocles en la nebulosa mente del autor de esta cita :

« Espadas damoclásticas ». (*El Tiempo*, Lima, 17-VII-1916).

Y a propósito de Dámocles haré notar que en todos los diccionarios se encuentra la forma Damocles, grave, excepto en mi *Pequeño Larousse ilustrado*. Robles Dégano, en su *Ortología clásica de la lengua castellana* aconseja sin embargo *Dámocles*, p. 202. En italiano (Petrocci) se dice *Dámocle*. En alemán (Pfohl) también *Dámokles*.

En mi *Ortología castellana* de nombres proprios, aunque no he podido aducir ninguna cita en favor de Dámocles, lo apoyo en ejemplos de nombres análogos, como *Empédocles*.

EROGAR

Es distribuir o repartir bienes o caudales, y aunque no lo diga la Academia expresamente, cualquier otra cosa, ya que *Erogatorio* es el cañón por donde se distribuye el licor que está en cualquier vaso, v. gr. el pico de una cafetera.

Algo distinto significa entre algunos periodistas :

« El club nacional del cual era socio el Sr. Espinosa y a quien se le había hecho el obsequio de un biplano Curtiss por erogación de sus miembros. » (*El Comercio*, Lima, 18-II, 1920).

¡ Qué lío ! ¿ A quien se había hecho el obsequio ? ¿ Al club o al Sr. Espinosa ? ¿ Y por erogación (es decir repartición) de los miembros del biplano, del Sr. Espinosa o del Club ?

Con haber dicho suscrición cualquiera lo hubiera entendido. En el mismo número del *Comercio*, de Lima encuentro algunas otras joyas : He aquí un anuncio :

« Dr. Oswaldo Hercelles... Instalación especial en su domicilio para análisis de esputos, sangre, orina y demás enfermedades y productos patológicos ».

¿ Son acaso enfermedades la sangre y la orina ? Y ¿ qué serán

productos patológicos? Esto corre parejas con las enfermedades dermatológicas que usa Galdós y que critico algunas páginas antes.

ROTUNDO

Significa redondo.

Y alguna cosa más en:

« Periodista de aguda y rotunda pluma ». (*Comercio*, Lima, 18-II-20).

EVADIR

Significa evitar sólo cuando media en ello alguna dificultad. Se puede evadir un peligro, un compromiso.

Está mal usado en:

« El pueblo sobreponiéndose al significado de estos días de carnaval, supo evadir toda alegría incorporándose a la fúnebre ceremonia ». (*Comercio*, Lima, 18-II-20).

ENGREIRSE

Significa envanecerse. No tiene nada que ver con idolatrar, adorar, como en esta frase:

« Llegó a ser el piloto nacional, engreído del público que lo veía ya en el pleno dominio de su nueva profesión ». (*El Comercio*, Lima, II, 20).

AVATAR

Es palabra que se usa bastante en francés, y debe confesarse que, por lo general bastante mal.

Avatar es propriamente cada una de las transformaciones de Vichnú. Mi *Pequeño Larousse* da como calificada la acepción de « transformación ».

No creo que esto pretenda significar en este ejemplo:

« Seguir en su interminable avatar de amor idealista » (José Segundo Decoud, *El Tiempo*, La Asunción, 5-VIII-1914).

ENCAJAR

Es propriamente meter en una caja, o meter una cosa en otra muy ajustadamente.

No significa simplemente meter en cualquier acepción, como en :

« Encajarse una aguja en la mano ». (*El Triunfo*, Jibara, 20-II-1914).

IRRADIAR

Es emitir rayos en diversas direcciones, pero no rayar, borrar, como en :

« Amenaza irradiar del partido a cuantos correligionarios no se presten a hacerle el juego ». (*El Fénix*, Sancti Spíritu, 27-VI-1914).

ENREVOLVADO

En el idioma del gacetillero del Fénix de Sancti-Spiritu (4-V-1915) esta palabra significa muerte con revólver. « Un niño enrevolvado » leemos como título a un sueltecito de dicho periódico.

¡ No hombre ! Díga usted por lo menos revolverizado o revolverificado o más lindamente revuelto, si tanta gana tiene de fabricar adjetivos.

FUNGIR

Fungible es lo que se consume por el uso. ¿ Fungir ? Algo análogo querrá decir. Pero la frase siguiente es para mí adivinanza :

« Un sacerdote que intentó fungir de pacificador ». (*Diario del Salvador*, 19-VI-1915).

PUNTERÍA

Decididamente algunos autores americanos no saben lo que es un arma de fuego. Ya critico páginas antes al infeliz que se

quería matar con un revólver de calibre 32, y al que admiraba los hombres « de calibre tan rayado ». Poco antes he citado a uno que no sabía usar gramaticamente ese chisme y escribía « enrevolvar » a un chiquillo. He aquí otro caso de suicidio fenomenal :

« Puso la puntería sobre su sien, disparando ». (*Diario del Salvador*, 20-x-1914).

¡ Quite usted ! La puntería no es el extremo del cañón, sino la acción de apuntar. Se puede tener buena puntería hasta con un ladrillo. En cuanto a eso de apuntarse uno mismo a la sien, me parece muy dificil.

En el mismo número pesco, en un anuncio la siguiente perla. Está en el anuncio de una pastelería :

« Boulevans de mantequilla rellenos ».

¿ Aciertan ustedes ?

Pues esos Boulevans son primos hermanos de aquellos « petisús » que hacen nuestra delicia en España. Son simplemente... « vol-au-vent ».

En un número del *Heraldo de Madrid* leí hace algún tiempo cuando el asesinato de Dato, que uno de los asesinos debía ser excelente mecánico para saber graduar el *sicler* de su motocicleta. ¿ Sicler ? Sencillamente el francés *gicleur*.

PLAFOND

Es una palabra francesa que significa techo.

Parecerá mentira a mis lectores que tenga que estampar aquí semejante afirmación. Sin embargo hay personas que pretenden saber francés, ya que se empeñan en escribirlo y que deben de figurarse que *plafond* es otra cosa : Véase si no :

« A través de los cristales discromáticos (sic) de los pequeños *vitraux*, he mirado los desmayos de la luz sacramental, que perennemente dibuja arabescos tétricos en el *plafond* de las paredes silenciosas. » (F. J. del Castillo, *Bajo otros cielos*, 18).

LUCUBRACIÓN

Es cualquier trabajo largo hecho generalmente a la luz de la lámpara. No significa simplemente divagación. La lucubración exige un trabajo previo que esta última no requiere.

Usa mal la palabra Arturo Reyes en este párrafo :

« Pos sí, hijo mío, de su casa vengo, — repúsole la señá Rosario a Paco sin parar mientes en las alcohólicas lucubraciones de Pepe ». (*La Goletera*, p. 203).

Pepe en efecto acaba solo de decir :

« Trini ! esa gachaíta es más mala que un dolor de ijar, y yo le he tomao interés, y el día menos pensao la cojo y la asesino, y la embarsamo y aluego la pongo embarsamá en el aparaor de Bayetini ».

BAUPRÉS

En mi *Tesoro de la lengua española* critico ya, p. 194, un uso malo de bauprés. He aquí la cita que doy allí :

« Tras un crujir sordo de cadenas aparecen las anclas a flor de agua y los grumetes, haciendo agilidades y poniéndo en función sus músculos potentes las suspenden en los flancos del bauprés. » (F. J. del Castillo, *Bajo otros cielos*, p. 42).

He aquí otra cita del mismo autor :

« Algunos viajeros ríen, charlan, cantan... y yo, sentado sobre el bauprés contemplo la diosa de los cielos volcando sobre el mar sus centelleos de oro. » (Id. p. 198).

El bauprés es simplemente el palo que sale de la proa del barco, y ni se cuelgan de él las anclas, ni se suelen sentar allí los pasajeros.

CIRCUNVALAR

Es sencillamente cercar una fortaleza, una plaza fuerte. En el ejemplo siguiente está mal usada la voz :

«El hemiciclo de colinas verdegay que casi circunvala la bahía (F. J. del Castillo, *Bajo otros cielos*, 197).

Para circunvalar es preciso dar una vuelta completa. Para casi circunvalar hace forzosamente falta más de un hemiciclo.

HORIZONTE

Es sencillamente la línea que separa aparentemente a lo lejos la tierra del cielo. Usase también en sentido figurado (no en la Academia), significando apariencia, perspectiva, campo de acción, etc.

Puede decirse que nos abren nuevos horizontes las siguientes acepciones de la palabra :

« Un vapor sidéreo que la llenaba de infinitos horizontes ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 110).

« Este campo de geométricos cultivos, de horizontes cortos ». (Id., ibid., 256).

« Cruzando un horizonte sepulcral ». (Alejandro Ojeda V., *Fuego y nieve*, p. 80).

« La marcial costumbre de mirar por encima del horizonte ». (Lugones, *Guerra gaucha*, 57).

Costumbre que no tiene nada de marcial, ya que nadie mira por debajo del horizonte.

NONATO

En mi *Tesoro de la lengua española*, p. 214 decía yo hace algunos años :

« Nonato es un adjetivo que significa nacido mediante una operación quirúrgica llamada operación cesárea. En un periódico de Chile anunciaban recientemente una novena a San Ramón de Nonato. Acaso se figurarán las beatas que a ella asistan que Nonato es un pueblo de Italia, como Asís, Padua, etc. »

Nonato tiene además para otras personas el significado de no nacido. He aquí algunos ejemplos :

« La humanidad no ha nacido aún. Mientras sigue la humanidad nonata ». (Valera, *Doña Luz*, 138).

Pero sumamente sorprendente resultan :

« Publíquelo en la revista nonata ». (Ganivet, *Pío Cid*, II, 201).

« Una noticia nonata para el público ». (F. Caballero, *Clemencia*, I, 137).

EFIGIE

Es la figura o retrato de una persona.

No sé qué demonios significará en la siguiente frase :

« Sus ojos tenían el azul obscuro de la noche, y su efigie de mármol parecía cosa de alegría celestial ». (Sicardi, *Un libro extraño*, I, 54)

CAMÁNDULA

Es una orden monástica, o bien un rosario de tres dieces, o bien bellaquería, astucia.

O bien cualquiera otra cosa como parece deducirse de la frase siguiente :

« Bizantina camándula donde una boca sonríe con sonrisa bórgica, mitad flor, mitad puñal ». (Emiliano Hernández, crítica a Tulio Cestero, en *Sangre de primavera*, de éste, p. 198).

¿ Querrá decir camafeo ?

VOLTIJEAR

Es galicismo feo por revolotear. Así lo vemos usado en :

« Una flor cayó voltijeando en el vino de una copa ». (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, p. 126).

Más disparatado es usar este verbo por *voltear* :

« Noria humana, voltijeando eternamente sus canjilones. » (R. López de Haro, *Salto de la novia*, 203).

CONDIMENTAR

Significa sazonar los manjares, pero no ha de ser sinónimo de adornar :

« Sus senos condimentados con perlas. » (Felipe Trigo, *Alma en los labios*, 206).

SENDOS

Aunque se trata de un barbarismo bastante criticado ya y del que el P. Mir, en su *Prontuario de hispanismo y barbarismo* nos suministra dos buenas citas, creo conveniente presentar algunas más.

Las dos citas del P. Mir son :

« Aunque se afanen por suplir la falta de leche con sendas tazas de nauseabunda y salcochada papilla ». (Bretón de los Herreros, *Tipos españoles*, *La nodriza*).

« Siente sendos latidos en las sienes ». (Mesonero Romanos, *Escenas matritenses*, *Una noche en vela*, § 1).

Cuervo que estudia también el disparate nos ofrece :

« Un poema tan sendo ». (Forner).

« Error muy sendo ». (Zorrilla, *Lecturas publicas*, p. 146).

He aquí otras perlas :

« Pegaba sendos bufidos a troche y moche ». (F. Caballero, *Clemncia*, I, 238).

« Las llevó muy sendas (calabazas) ». (Caballero, *Lágrimas*, 60).

« Dedicó sendos artículos a renegar de los poetas de charca ». (E. Ramírez Angel, estudio sobre Lopez de Haro, en el *Salto de la novia*, p. 195).

« Para ello se valía del aliciente goloso de sendas pastillas y caramelos que atesoraba en sus faltriqueras. » (Calderón, *Escenas*, 57).

« Caldera pendiente de sendas llares ». (Calderón, *Escenas*, 121).

« Empezó a dar sendos picotazos a derecha e izquierda ». (Caballero, *Cosa cumplida*, 15).

Para el Sr. Tobías Garzón que no puede ver un disparate sin querer embellecer con él su idioma patrio, Sendo es, en este sentido, un argentinismo.

SENO

Aunque también este galicismo ha sido bastante criticado puedo agregar acerca de él algunas citas interesantes. Ya indico

en el artículo *Condimentado* unos « senos condimentados con perlas », por Felipe Trigo, que valen un tesoro.

He aquí otros :

« Senos flojos de hembra cansada de criar ». (Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, 304).

« Los pobres senos de impúber ». (Alberto Insúa, *Neuróticas*, 46).

« La opulencia de sus senos ». (Emilio Carrère, *Madre casualidad*, 10).

« En sus manos, como en el pelo y en el dorso de su seno, siempre radia el pérfido cabrilleo de las joyas ». (F. J. del Castillo, *Bajo otros cielos*, 170).

¿ El dorso del pecho ? ¡ Misterio !

« Atersaba su busto y su seno altísimo ». (A. Reyes, *Lagar de la Viñuela*, 225).

¿ Con qué lo atersaba ? Atersar (no Acad.) es poner terso, brillante. ¡ Como no se los frotara con piedra pómez !

Hasta el terreno tiene ya senos :

« Colinas graciosas como senos de mujer ». (B. Fombona, *Letras y letrados*, 20).

« Aparecen los senos redondos de la colina yerma ». (Martínez Ruiz, *Antonio Azorín*, 43).

« La apretaba con el brazo izquierdo contra su seno ». (Ganivet, *Pío Cid*, II, 329).

« Su seno arrogante sobre el que se atersaba el encarnado pañolón ». (A. Reyes, *La Goletera*, 56).

¡ Ahora caigo ! ¡ Es que para Arturo Reyes atersar significa atirantar, estirar !

« Cuando el seno está plenamente alto y plenamente redondo. » (Salvador Rueda, *La Cópula*, 119).

« Me estreché contra su seno trémulo de virgen ». (A. Parra Mege, *Antología* de Ugarte, 223).

« Y como un voluptuoso en el fragante seno de una bella ». (A. Alvarez, en *Antología* Ugarte, 3).

« Dormir entre los senos de la madre ». (Gómez Carrillo, *Sensaciones de arte*, 56).

« Cantó los senos de nieve tibia ». (Rubén Darío, *Azul*, 46).

¡ Nieve tibia ! ¡ Qué cosas tienen los poetas cuando enripian !

Del *Prontuario* del P. Mir saco este otro seno :

« Una pañoleta roja prendida sobre el curvo seno ». (Pereda, *Sabor de la Tierruca*, cap. 3).

FISIOLOGISTA

O mejor dicho fisiólogo, es el que estudia el funcionamiento de nuestro organismo. Psicólogo, el que estudia nuestro espíritu. Es disparate usar una voz por otra, como en :

« Bien conoció desde luego el hábil fisiologista que la derrota podría hundir a aquella joven que salía al mundo pura, suave y sonriendo a la aurora ». (Fernán Caballero, *Clemencia*, II, 22).

Para Salvador Rueda, Vargas Vila y otros autores, la fisiología es también cosa rara, a juzgar por estas frases :

« El primer temblor de la fisiología amorosa. » (Salvador Rueda, *La Cópula*, 111).

« Era una hora fisiológica en que la selva toda parecía cohabitar bajo el sol ». (Vargas Vila, *Camino del triunfo*, *f*95).

¿ Cohabitar con quién ? ¿ Qué diablos se figurará el Sr. Vargas Vila que significará cohabitar ? ¿ O se creerá que basta que una palabra se le figure a él obscena para que pueda embellecer su prosa ?

(*continuará*)

MIGUEL DE TORO GISBERT.

COMPTES RENDUS

Dr. J. Francisco V. Silva. Elogio de Vaca de Castro por Antonio de Herrera. Introducción. Edición de las Leyes Nuevas. Bibliografía. Prólogo del Excmo. Sr Marqués de Olivart. Con 16 grabados. Madrid, in 4°, 167 pp.

L'auteur de cet ouvrage est un savant Argentin, déjà connu par de nombreuses publications relatives à l'histoire du droit espagnol aux Indes, à l'histoire de l'Amérique espagnole, à l'histoire de la République argentine, à l'histoire du droit constitutionnel comparé de l'Amérique espagnole. Il a composé sur chacun de ces points particuliers un manuel pour résumer le résultat de ses recherches dans chacun de ces domaines. M. Francisco V. Silva est un ami et un grand admirateur de l'Espagne; il nous prévient lui-même « qu'il a préféré » à la narration inoffensive et placide une description vigoureuse et intense, » parce que les héros de l'expansion espagnole au seizième siècle sont regardés » injustement avec plus d'animadversion que d'admiration. » (p. 8.) Nous savons donc, dès le début, que nous allons avoir affaire à un plaidoyer plutôt qu'à une œuvre de froide critique scientifique.

Le plan de l'ouvrage est d'un dessin assez confus. Il comporte une introduction biliographique (p. 3-6), une explication du plan (p. 6-10), une introduction historique (p. 11-33). Le texte de l'*Elogio* et des *Claros Varones* occupe les pages 35 à 80. Le texte des *Leyes Nuevas* court de la page 81 à la page 103. La bibliographie s'étend de la page 104 à la page 118. L'ouvrage se termine par une étude méthodologique (p. 119-131) et par une collection de dessins et portraits que l'auteur désigne sous le titre général d'histoire graphique.

L'introduction bibliographique nous apprend que l'*Elogio* fait partie d'une Collection de monographies intitulée *Claros varones*, à la manière de Pulgar, conservée à la Bib. Nac. de Madrid. Ms 6,437 et dédiée au Roi Philippe III (et non Philippe IV) en 1616. Antonio de Herrera dut entreprendre son travail à la demande de l'archevêque de Grenade D. Pedro Vaca de Castro, fils du gouverneur du Pérou. Au moment où écrivait Herrera venait d'avoir lieu l'étonnante découverte des lames de plomb du Sacro Monte de Grenade, qui allait empoisonner l'histoire d'Espagne de faux de toute espèce pendant cent cinquante ans; pour flatter l'archevêque qui attachait un prix extrême à cette découverte, Herrera dut ajouter à l'éloge du gouverneur du Pérou une étude

sur les antiquités du Sacro Monte. M. Francisco V. Silva a bien fait de ne pas la reproduire, mais le fait qu'elle a été écrite indique le peu d'esprit critique de l'auteur. M. Francisco V. Silva renvoie pour le Sacro Monte au *Místico ramillete histórico chronológico panegírico del Ilmo. y V. Sr. Don Pedro de Castro Vaca y Quiñones* par le Dr. D. Diego Nicolás de Heredia Barnuevo (Grenade. 1741. in f°) et ne mentionne même pas *l'Historia crítica de los falsos cronicones* de José Godoy Alcántara (Madrid. 1868. in-8°), qui a réduit à néant toutes les impostures issues du sanctuaire grenadin. L'*Elogio* est, en somme, un panégyrique écrit par un lettré de grand talent, mais d'esprit peu critique, et composé en vue d'obtenir les bonnes grâces d'un grand prélat. Les deux lettres de Herrera, publiées aux pages 4 et 5, montrent chez le chroniqueur un très vif souci de satisfaire les moindres désirs de l'archevêque.

L'introduction historique nous reporte à l'année 1535, au retour d'Espagne de Fernand Pizarre, frère du conquistador, et nous fait assister au siège de Cuzco par les troupes de l'Inca, aux querelles de Pizarre et d'Almagro pour la possession de la ville, au procès et à la mort d'Almagro; à l'assassinat de Pizarre par les partisans d'Almagro (26 juin 1541) à l'arrivée du Commissaire royal Cristobal Vaca de Castro. Diego de Almagro, fils de l'adelantade, refuse de se démettre de son gouvernement, il est vaincu à Chupas, (16 sept. 1542), trahi par les gens de Cuzco et condamné à mort par Vaca de Castro. Tandis que ces événements se passent au Pérou, une commission de jurisconsultes assemblés en Espagne rédige les *leyes nuevas*, signées par Charles-Quint le 20 nov. 1542. L'Empereur envoie au Pérou en qualité de vice-roi Blasco Nuñez Vela, qui se voit aussitôt placé en face d'une révolte générale; aucun des conquérants ne veut obéir aux *leyes nuevas*. Gonzalo Pizarro, frère du marquis, se met à la tête des rebelles, bat et tue le vice-roi à la bataille d'Anaquito (18 janvier 1546). Vaca de Castro, rentré en Espagne, est accusé de haute trahison, jeté en prison, enfin jugé et disculpé en 1556 et remis en possession de son siège. En 1566, il renonce à ses dignités et se retire au couvent de Saint Augustin de Valladolid pour se préparer à la mort.

Cette histoire, très fragmentaire, embrouillée et chaotique, pourrait être présentée plus clairement; elle est parfois difficile à suivre dans le récit de M. Francisco V. Silva qui ne multiplie pas assez les dates précises, passe d'un parti à l'autre, du Pérou en Espagne et d'Espagne aux Indes, sans crier gare. Il admire sincèrement tous ces guerriers qui se combattent et s'assassinent par point d'honneur. « Almagro commit des erreurs, parce qu'il était homme » d'argile et homme de son époque; il eut de l'ambition, parce qu'il avait » une âme...» (p. 15). Almagro le jeune «vécut pour son roi et mourut pour son » roi, défendant sa conscience, comme un homme, conspirant quand il dése- » péra de la conservation de son droit, aussi inviolable qu'aucun autre, il eut » tout l'honneur d'un militaire et se vengea comme un créole...» (p. 21). Pizarre « a accompli des actions héroïques et des exploits stupéfiants, son énergie » morale fut formidable, il eut l'arrogance d'un chef, il est l'un des plus grands » Espagnols qui aient paru sur la terre.» (p. 18).

La conquête violente et sanglante, le massacre et la spoliation des indigènes, rien ne réussit à émouvoir l'impérialiste historien : « François Pizarre..... » tacha de sang son épée victorieuse. Il était fatal qu'il en fût ainsi, ainsi l'exi- » geait l'Etat. Les Indiens vendirent chèrement leur vie, il n'y eut à survivre » au désastre que ceux que la mort respecta, ou qui se cachèrent dans les bois. » Leur civilisation disparut. C'est triste, mais c'est la guerre. » (p. 18). On reconnaît à ces formules barbares l'influence allemande qui empoisonne aujourd'hui l'enseignement espagnol. Les érudits n'étudient plus l'histoire pour établir les faits et les expliquer ; ils la considèrent comme un arsenal où puiser des faits probants pour appuyer leurs théories politiques. M. Francisco V. Silva partage le culte des nationalistes espagnols pour les princes de la Maison d'Autriche, il admire leur œuvre, il voudrait voir les anciennes colonies espagnoles redevenir des nations cléricales et aristocratiques comme la métropole et former avec elle un vaste empire, qui compterait parmi les grandes puissances mondiales. Il a une manière à lui de considérer l'histoire argentine ; il en place le centre au Tucuman, qui fut longtemps rattaché à la vice-royauté du Pérou, et il dénonce comme une tyrannie insupportable la prééminence et l'hégémonie de Buenos-Ayres, la grande cité moderne et démocratique, qui vient aujourd'hui au second rang des villes latines, immédiatement après Paris. Dans le prologue qu'il a écrit pour le livre de M. Silva, le Marquis d'Olivart voit en lui le champion du *panhispanisme*, qui va plus loin que le *panhispano-américanisme* et veut triompher de tous les préjugés étrangers qui séparent les Espagnols d'Espagne des Espagnols du Nouveau-Monde. Il faut leur rapprendre l'amour de la mère-patrie, leur démontrer que la conquête fut juste et bienfaisante. C'est dans ce but que M. Silva a publié l'éloge de Vaca de Castro, et réédité les *Leyes Nuevas*.

L'éloge de Vaca de Castro suffirait à lui seul à démontrer la supériorité objective de l'Espagnol du dix-septième siècle sur l'Espagnol contemporain. Le récit d'Antonio de Herrera est d'une clarté parfaite ; l'auteur s'efface complètement devant les faits, il les présente avec une simplicité grave et pleine de style ; mais son étude n'est qu'une esquisse qui tient en dix pages, et le reste du texte est consacré aux *Claros varones* : Colomb, Cortés, Nuñez de Balboa, Pizarro et Almagro. Puis revient un article sur le voyage de Vaca de Castro au Pérou avec un récit détaillé de la mort de Pizarre et de la bataille de Chupas et des détails complémentaires sur la pacification du Pérou. Nous faisons enfin connaissance avec le vice-roi Blasco Nuñez et nous assistons à ses démêlés avec Vaca de Castro, qui rentre en scène pour la troisième fois. Il ressort de cet examen que les *Claros Varones* ne constituent que des notes prises en vue d'un travail définitif. Les articles sur Colomb, Cortés et Nuñez de Balboa ne présentent pas grande importance, étant beaucoup trop succints ; les études sur Vaca de Castro et Blasco Nuñez sont vues de plus près et renferment des détails très intéressants. L'Eloge de Vaca de Castro peut être considéré comme un panégyrique, résumant en un discours écrit avec grand soin les faits principaux exposés en détail dans les autres notes. Il semble bien qu'une présen-

tation plus méthodique et plus critique de tous ces textes les eût rendus de lecture plus facile et plus profitable.

Les *Leyes Nuevas*, publiées en 1543, forment la base de la législation espagnole aux Indes. Elles traitent du Royal Conseil des Indes, des Vice-rois et audiences royales aux Indes; des gouverneurs et officiers royaux; les explorations doivent être autorisées par les Audiences, les fonctionnaires devront rendre compte de leur administration, les Indiens sont des hommes libres et des sujets du roi; il est interdit de les réduire en esclavage. Il est incontestable que ces lois sont inspirées par un esprit de réelle justice et que l'on y reconnaît l'influence très nette de Las Casas; mais il s'agirait de savoir comment ces lois ont été appliquées, et c'est chose dont M. Silva ne paraît pas s'être mis fort en peine. En réalité, elles ne le furent pas, et l'Indien vécut dans une telle infériorité que sa condition différa très peu de l'esclavage. Nous savons bien que la plupart de ceux qui étudient les institutions d'un peuple se contentent d'exposer la structure générale de l'institution, mais nous croyons que ce qu'il importerait surtout de mettre en lumière, serait le rendement de la machine; à quoi servent les meilleures lois, si on ne les applique point, ou si on les applique de travers : *quid leges sine moribus?* Nous croyons pouvoir affirmer qu'aux Indes les mœurs furent plus puissantes que les lois.

En résumé, nous rendons pleine justice à la patience et à la conscience de M. Francisco V. Silva, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que son travail serait beaucoup plus intéressant et utile s'il avait été conduit avec plus de méthode et dans la seule vue d'établir l'importance de la contribution à l'histoire du Pérou représentée par les travaux d'Antonio de Herrera.

G. Desdevises du Dezert.

TABLES

DU TOME LVI

1922

I. TABLE PAR NUMÉROS.

NUMÉRO 129. — OCTOBRE 1922.

Frederick Courtney TARR. — Prepositional Complementary Clauses in Spanish. With special Reference to the Works of Pérez Galdós. 1

NUMÉRO 130. — DÉCEMBRE 1922.

Alexander Haggerty KRAPPE. — The Ploughman King. II. 265
G. DESDEVISES DU DEZERT. — La politique de Ferdinand-le-Catholique. 285
P. MAZZEI. — Un manoscritto della *Cronica de los Reyes Catolicos* di Hernando del Pulgar 345
Ludwig PFANDL. — Ein unbekannter Castillejo-Druck 350
Juan MILLÉ Y GIMÉNEZ. — Lope de Vega en la « Armada Invencible ». 356
Lope de VEGA. — El Desposorio del Alma con Christo. Wiederabgedruckt von Ludwig Pfandl 396
Erasmo BUCETA. — El latín de Lope de Vega 403
John M. HILL. — Cinco poesías de *Cardenio* 405
John M. HILL. — Notes on Alfay's *Poesías varias de grandes ingenios*. 423
Joseph E. GILLET. — A neglected Chapter in the History of the Spanish Romance. 434
Charles Pierre COSTE D'ARNOBAT. — Lettres sur le voyage d'Espagne. Réimprimées par Charles Vernier 458
Philip H. CHURCHMAN. — Some Espronceda Miscellany. 508
A. LENZ. — Contribution à l'étude d'Espronceda 522
Adolfo BONILLA Y SAN MARTÍN. — Angel Ganivet 530
Miguel de TORO GISBERT. — Moderno Disparatorio 541

COMPTES RENDUS

Dr. J. Francisco V. Silva. Elogio de Vaca de Castro por Antonio de Herrera. Madrid. [G. DESDEVISES DU DEZERT] 604

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS.

Bonilla y San Martín (Adolfo)

Angel Ganivet 530

Buceta (Erasmo)

El latín de Lope de Vega 403

Churchman (Philip H.)

Some Espronceda Miscellany 508

Coste d'Arnobat (Charles Pierre)

Lettres sur le Voyage d'Espagne. Réimprimées par Charles Vernier . . 458

Desdevises du Dezert (G.)

La politique de Ferdinand-le-Catholique 285
COMPTE RENDU. Dr. J. Francisco V. Silva. Elogio de Vaca de Castro por Antonio de Herrera. Madrid 604

Gillet (Joseph E.)

A neglected Chapter in the History of the Spanish Romance 434

Hill (John M.)

Cinco poesías de *Cardenio* 405
Notes on Alfay's *Poesías varias de grandes ingenios* 423

Krappe (Alexander Haggerty)

The Ploughman King. II 265

Lenz (A.)

Contribution à l'étude d'Espronceda 522

Mazzei (P.)

Un manoscritto della *Cronica de los Reyes Catolicos* di Hernando del Pulgar 345

Millé y Giménez (Juan)

Lope de Vega en la « Armada invencible ». 356

Pfandl (Ludwig)

Ein unbekannter Castillejo-Druck 350
TEXTE. Lope de Vega. El Desposorio del Alma con Christo 396

Tarr (Frederick Courtney)

Prepositional Complementary Clauses in Spanish with special Reference to the Works of Pérez Galdós 1

Toro Gisbert (Miguel de)

Moderno Disparatorio 541

Vega (Lope de)

El Desposorio del Alma con Christo. Wiederabgedruckt von Ludwig Pfandl 396

Vernier (Charles)

TEXTE. Charles Pierre Coste d'Arnobat. Lettres sur le Voyage d'Espagne. Réimprimées 458

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE.